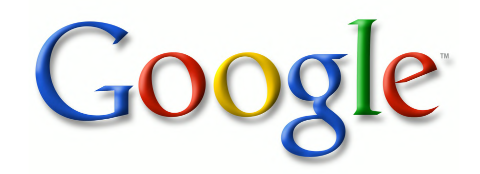
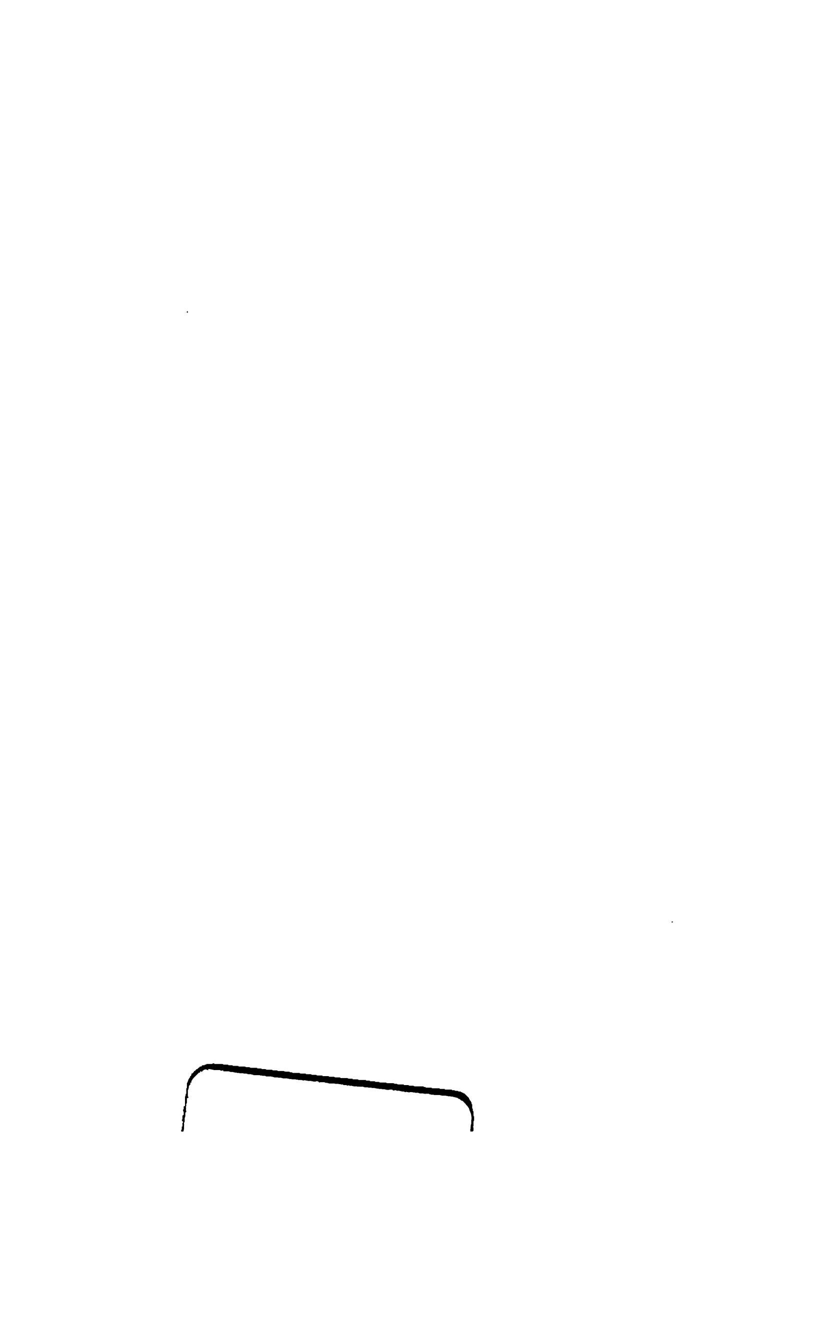






1, Legends, Flemish

LÉGENDES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP. RUE D'ERFURTH, 1

LÉGENDES

ET

RADITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

PAR

S. HENRY BERTHOUD

NOUVELLE ÉDITION
REVUE PAR L'AUTEUR

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1862

AU BARON

OSCAR DE WATTEVILLE

Son ami,

S. Henry Berthoud.

Paris, 1er juillet 1862.

LÉGENDES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

BEAUDUIN BRAS-DE-FER

— 811 —

I

« Flandre, à la rescousse! gare au bras de fer! » Tel était le cri de guerre du comte Beauduin Bras-de-Fer.

II

Quand on oyait un tel cri au plus fort de la mêlée, vous pouvez être bien sûrs qu'il s'ouvrait aussitôt un vaste passage; car le trépas était immanquable à qui n'aurait point fui devant la grande épée du comte Beauduin Bras-de-Fer.

III

Si les guerroyeurs, la nuit, autour d'un feu de bivouac,

1, Legends, Flemish

LÉGENDES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP. RUE D'ERFURTH, 1

LÉGENDES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

PAR

S. HENRY BERTHOUD

NOUVELLE ÉDITION
REVUE PAR L'AUTEUR

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1862

ce nom, transmis de l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours, par les traditions maternelles ?

Pour vous le conter, il faut remonter bien haut ; il faut aller chercher des temps oubliés. Venez ici, tous autour de moi ; attisez le feu d'œillettes qui brûle dans la haute cheminée ; ranimez la mèche du *crasset* qui, suspendu au plafond, nous donne une clarté vacillante. Bien ! Maintenant, taisez-vous. La pluie tombe à torrents, la tempête mugit et s'engouffre dans les bois, et il vaut mieux se trouver abrité dans cette bonne et chaude ferme qu'errer, la nuit, comme le faisait certain soir un pèlerin, jeune homme pâle et soucieux.

Il s'en vint heurter à la porte d'un petit ermitage bâti dans les environs du marais de Selles, et non loin du quartier maudit que l'on appelle *Trou d'enfer*. Il lui fallut plus d'une fois heurter de son bourdon à la grosse porte chevillée avant d'obtenir une réponse. Encore cette réponse fut-elle : « Passez votre chemin, je ne puis ouvrir. »

Au son de cette voix, une grande émotion agita la physionomie sinistre du pèlerin, et il reprit de plus belle ses supplications pour obtenir un asile.

Et puis, voyant qu'il s'enrouait en vain, il ramassa une grosse pièce de bois qui se trouvait à quelques pas, et se mit à en jouer si fort contre la porte de la masure, que l'ermite se hâta de l'ouvrir.

« Ah ! ah ! mon père, dit le jeune homme, c'est de la sorte que vous faites accueil à un pèlerin qui vient implorer Notre Dame de Grâce de Cambrai. Sainte Vierge ! il n'y a que les gens d'Église pour exercer comme il le faut

et chrétiennement l'hospitalité que l'on doit à un frère malheureux. »

L'ermite s'excusa de son mieux, alléguant combien il y avait de dangers à ouvrir sa porte à pareille heure, quand les routiers, les francs-mitoux et autres gentes dangereuses erraient nuitamment pour butiner. Après quoi il offrit au pèlerin quelques bribes de pain noir et de l'eau puisée à une fontaine voisine.

Le pèlerin, au lieu de manger, considérait attentivement l'ermite, et portait autour de lui des regards sombres et curieux. Ces regards étincelèrent d'une joie féroce lorsqu'ils aperçurent, couché dans un coin de la cellule, un jeune homme qui, malgré son froc disgracieux, paraissait d'une beauté merveilleuse.

Et puis, dissimulant l'émotion qui l'agitait, il tira de sa besace une botrine de grès, et versa quelques gouttes de la liqueur qu'elle contenait dans le vase de bois de l'ermite.

« Tenez, dit-il, voici un philtre qui réconforte, qui fait dormir, qui calme et qui mène à bien un corps épuisé d'austérité comme le vôtre. »

Ce disant, il vida la moitié du hanaps grossier, et offrit le reste à l'ermite, qui but sans défiance et ne tarda pas à s'endormir.

« Tu m'appartiens maintenant, murmura le pèlerin, tu m'appartiens maintenant, Jacques Magreau ! Oui, corps et âme, paix et repos, désespoir et angoisses ! Tu m'appartiens, car ta fille m'appartient. »

Et, s'asseyant près de l'enfant qui dormait, il l'attira tout doucement sur ses genoux et se mit à lui murmurer à l'oreille des paroles d'amour.

À demi éveillée, la jeune fille, car c'en était une, étendit mollement les bras, et dans ce mouvement le froc qui la chaperonnait tomba et laissa échapper sur ses épaules de longs et brillants cheveux noirs.

Et puis, se voyant dans les bras d'un étranger, elle fit un mouvement d'effroi, elle voulut se sauver, mais le pèlerin l'enlaça plus fortement encore de ses étreintes.

Le lendemain, à son réveil, Jacques Magreau se trouva seul dans sa cellule. Marie! sa fille! l'unique créature qu'il aimait au monde, Marie n'était plus là; elle s'était enfuie avec le pèlerin.

Jamais homme n'éprouva un pareil désespoir! Jacques se tordait les mains, hurlait et criait, éperdu et hors de sens : « Ma fille! Marie! rendez-moi ma fille! »

Mais il eut beau la chercher, il eut beau s'enquérir en tout lieu de ce qu'était devenue Marie, nul ne put le lui dire. Après un long voyage de six mois, il lui fallut revenir dans sa cellule déserte.

A quelque temps de là, cette cellule fut tout à coup entourée de larrons; ils étaient conduits par une femme ivre, les bras nus, les cheveux épars, une dague au poing, effrayante à voir; elle se précipita sur l'ermite et le terrassa.

Lui, il jeta un horrible cri. L'abominable créature qui le foulait aux pieds, — c'était Marie.

« Oh! oh! vieux papelard, dit-elle, tu as de l'or caché dans ta cellule : une bonne somme. Tu me l'as dit plus d'une fois, quand tu me tenais ici captive. Allons, de par le diable! il me la faut. Hâte-toi, ou nous trouverons moyen de te délier la langue.

— Marie ! Marie ! s'écria le vieillard souffrant ce que créature humaine n'avait jamais souffert, Marie, cet or, je l'ai dépensé pour tâcher de te retrouver, ma fille.

— Il ment, il ment ! Or sus! il faut qu'il parle. Donnez-moi la clef de ses paroles. Une bourrée de fagots dans l'âtre. Un lien. Bon ! Que vous lui serrez mal les pieds ! Laissez-moi faire. »

Et elle se mit elle-même à nouer les pieds de l'ermite et à les attacher à la crémaillère de l'âtre.

« Maintenant, flambe comme il faut, mon beau fagot. Brûle lentement, mais avec grande douleur, les pieds de ce bigot. Allons, allons, vieux avare, ton or, ton or ! »

Et Jacques Magreau hurlait et se démenait, criant merci, et disant à sa fille des paroles qui auraient attendri le diable d'enfer lui-même. Mais rien n'y put; et elle continua à attiser tranquillement le feu.

Alors entra le pèlerin dont nous avons déjà parlé. Il étouffa sous ses larges pieds le brasier qui dévorait les jambes de l'ermite ; et,faisant éloigner un chacun, il resta seul avec lui.

« Jacques Magreau, lui dit-il, as-tu souvenir du sac de Valenciennes, en Hainaut ? Tu étais alors homme d'armes implacable et ne prenant merci ni des hommes, ni des vieillards. Tu as assassiné Jean Mauvoisy, et tu as osé embrasser de tes étreintes sanglantes la femme de celui que tu venais d'occir devant elle, — sa femme prête à me mettre au monde. Tiens, regarde, ajouta-t-il, je porte là un témoin éternel de ton crime, un sceau que Dieu m'a imprimé pour me tenir en perpétuel souvenir de vengeance ! »

Et, ouvrant son pourpoint, il montra une main sanglante imprimée sur sa poitrine par la nature.

« Tu as bien souffert, Jacques Magreau, continua le terrible pèlerin, mais tu n'es pas encore au bout de tes tourments : tu verras comment se venge le fils de Jean Mauvoisy. »

Il tint parole.

A trois jours de là, deux inconnus entrèrent chez l'ermite, le bâillonnèrent, lui bandèrent les yeux, et, sans mot dire, le transportèrent sur la place du Coupe-Oreille, à Cambrai, où se faisaient les exécutions de justice. Là ils le jetèrent sur le pavé, et ils disparurent parmi la foule.

On brûlait une sorcière, la femme du chef des brigands qui désolaient alors le pays ; cette sorcière était Marie Magreau, dont le pèlerin Jean Mauvoisy avait révélé l'asile aux justiciers et au grand prévôt.

Et comme si ce n'était point assez pour ledit Jean Mauvoisy d'avoir, en esprit de vengeance, perdu l'âme et le corps de la fille de Jacques Magreau, il s'en allait par tout le pays, disant que l'esprit de Marie revenait de l'autre monde ; ajoutant qu'il rôdait sans cesse autour des mères pour faire tourner à mal les enfants qu'elles portaient en leur giron, et dévorer en vrai loup-garou les garçonnets et les fillettes trop tardives à revenir au logis.

Ce qui fait qu'au jour où nous sommes, le nom de Marie Magreau est encore un nom maudit, et qui fait pâlir de peur les enfançons.

L'HORLOGE DU BERGER

— 1032 —

Il me souvient que dans mon enfance on me donna pour bonne une jeune Flamande ayant nom Tréa, rieuse, aux grands yeux bleus, aux dents blanches, aux joues fraîches et rosées. Lorsque Tréa se parait de ses atours du dimanche, c'était un vrai plaisir de la voir, avenante de propreté, de larges pendants aux oreilles, les bras nus suivant la coutume de Flandre, et sa taille un peu rondelette dessinée par un corset bien étroit, dont la couleur rouge tranchait sur une jupe de laine bleue rayée de blanc. Ces jours-là, elle mettait de la coquetterie à chausser un pied qui ne manquait ni de petitesse ni d'élégance. Aussi, demandait-on en souriant, quand on la voyait passer : « Quelle est cette gentille créature qui conduit un enfant par la main ? »

Et moi, dans mon amour-propre de petit garçon de six

ans, je me réjouissais, je me sentais fier de l'attention flatteuse donnée à ma conductrice. Les jours où nous nous promenions ensemble étaient pour moi de vrais jours de fête, attendus et supputés avec impatience.

Il faut le dire encore, à l'attrait de ma vanité d'enfant satisfaite il s'en joignait un second non moins vif : chaque dimanche, le but de notre promenade était la chambre enfumée d'une vieille aveugle, mère d'un beau garçon d'un maintien timide qui lui seyait à ravir. Dès que nous arrivions, il y avait deux baisers pour Tréa et quelque friandise pour moi. Je vois encore les amants aller s'asseoir bien vite dans l'embrasure d'une fenêtre à petits carreaux verts, et rapprocher tant qu'ils le pouvaient leurs chaises de paille l'une contre l'autre. Ils devisaient longuement, à voix basse, formant des projets sans fin, des projets riants, des projets comme on en rêve lorsque l'on est jeune, et qu'une heureuse incurie, une douce confiance dans l'avenir n'environnent l'imagination que d'images pures et délicieuses.

Pendant ce temps, la vieille aveugle se mettait à me conter quelque histoire. Je vivrais longtemps encore, qu'il me souviendrait toujours de ses cheveux gris, clos en un couvre-chef blanc, de ses yeux ternes et immobiles, de ses traits pleins de bonhomie, de ses bras secs et hâlés qui sortaient de dessous un grand mouchoir rouge. Elle disait des apparitions merveilleuses, des légendes fantastiques, des aventures infernales, des traditions touchantes. Lorsqu'elle arrivait à une situation dramatique, elle redressait sa taille courbée; sa voix sèche prenait une accentuation plus ferme, et ses deux longues mains élevées

en l'air retombaient sur ses genoux. Moi, assis devant elle sur un petit escabeau, je l'écoutais immobile, respirant à peine, le regard fixe et les joues brûlantes. Quand elle cessait de parler, mon chagrin devenait inexprimable, et j'aurais donné tout au monde pour l'entendre continuer. Parmi les légendes curieuses qu'elle racontait, celle de l'*Horloge du berger* produisait particulièrement sur moi une impression profonde.

« Mon enfant, me disait la bonne femme, il y avait à Cambrai une église comme on n'en voit plus à présent. Jamais il ne s'est rencontré rien de plus beau. On aurait passé une année entière, oui, une année tout entière à l'examiner, qu'il se serait trouvé encore bien des choses à voir. Mais ce qu'elle renfermait de plus précieux (il n'y a qu'une voix là-dessus, mon enfant), c'était l'horloge, l'horloge que bien souvent j'ai passé des heures à admirer lorsque je n'étais pas plus grande que vous, que je m'en allais à l'école, mon petit panier sous le bras, et que j'avais, hélas ! deux bons yeux.

« Cette belle horloge était plus haute, oh ! bien plus haute que ma chambre. Elle ressemblait à une petite église avec son portail profond et son clocher pointu. Il se tenait au bout du clocher un ange qui, lorsque l'heure allait sonner, portait sa trompette à la bouche, et en jouait une fanfare. Alors l'ange Gabriel, placé à gauche de l'horloge, agitait une branche de lis, comme pour dire *Ave Maria* à la sainte Vierge, qui se trouvait de l'autre côté. Celle-ci, agenouillée devant son prie-Dieu, joignait les mains et hochait la tête, de même que si elle eût répondu : *Que la volonté de Dieu s'accomplisse !*

« Ensuite s'ouvraient les portes de deux niches où se voyaient des têtes de mort, puis un livre dont les feuillets se tournaient d'eux-mêmes pour laisser lire des pensées dévotieuses. Après quoi, un carillon merveilleusement doux et plaintif se mettait à jouer, et l'on voyait passer, sur une sorte de petite galerie, toute la passion de Notre-Seigneur, depuis le moment où Judas le trahit si vilainement jusqu'à celui où la tête de Jésus s'inclina, et où il rendit son âme à Dieu le père.

« L'ange sonnait encore une fois de la trompette; puis tout rentrait, tout se refermait, tout devenait immobile et silencieux.

« N'est-il pas vrai, mon enfant, que c'était un spectacle digne d'admiration, et que vous auriez bien voulu en être le témoin?

« Je m'en vais maintenant vous raconter à quelle occasion l'église de Notre-Dame de Cambrai reçut un si riche présent.

« Il y a bien des années, un prince vint faire le siége de Cambrai; mais, malgré toutes ses armées, malgré de grandes tours de bois d'où jaillissaient des pierres énormes, des flèches et des torches enflammées, il ne put rien contre la ville. Une nuée miraculeuse s'étendit autour des murailles, comme un second rempart; Notre-Dame et les anges apparurent au milieu de cette nuée, et rejetèrent les pierres, les flèches et les torches embrasées parmi les assiégeants, où cela causa grand dommage. Le prince des ennemis, furieux de cette protection miraculeuse, blasphéma laidement contre la sainte patronne de Cambrai. Il reçut un châtiment terrible : il perdit la

vue. Alors il s'humilia sous la main qui l'avait frappé, fit lever le siége, et promit, s'il pouvait recouvrer l'usage de ses yeux, de donner à l'église de Notre-Dame de Grâce une couronne d'or dans laquelle son cheval tournerait à l'aise.

« Son repentir trouva grâce devant la mère du Sauveur: ses yeux se rouvrirent, et il vint faire amende honorable à l'église, une torche de cire jaune à la main. Vous comprenez sa joie, mon enfant! Ne seriez-vous pas bien à plaindre si, comme les miens, vos yeux ne voyaient plus qu'une triste obscurité! Plus de beau ciel bleu, plus de nuages qui volent comme des oiseaux, plus d'arbres verts, plus de fleurs aux mille couleurs! N'oser faire un pas sans craindre de se heurter, rester assis tristement toute la journée... et puis ne plus voir ses enfants!... De la nuit, de la nuit, toujours de la nuit! Oh!... Mon petit monsieur, l'on est bien à plaindre, allez, lorsqu'on se trouve aveugle!

« Le prince dont je vous parle, dans les transports de son allégresse, dit tout haut qu'il voudrait offrir à l'église un second présent aussi rare que le premier était riche.... A ces paroles il sortit de la foule un jeune berger de Rome, qui dit hardiment :

« — Je le ferai. Donnez-moi mille écus d'or; octroyez-moi quatorze ans, et je vous ouvrerai une horloge dont on parlera dans le monde entier comme on parle des sept merveilles de l'univers. Oui, j'en fais serment sur le salut de mon âme! on l'appellera la merveille du Cambrésis. »

« On lui paya mille pièces d'or: il travailla jour et nuit durant quatorze années, et il fit la belle horloge que vous

savez. Après quoi il vint trouver monseigneur l'évêque, et dit :

« — A présent je m'en vais en mon pays, rejoindre ma pauvre et bonne mère que je n'ai pas embrassée depuis quatorze années. J'ai clos en ce bâton les mille pièces d'or que j'ai reçues pour salaire. Dieu et la benoîte Vierge soient loués! Pourvu que mon bon ange gardien me protége chemin faisant, je rapporterai à la digne femme de quoi n'avoir plus à craindre la misère. »

« L'évêque de ce temps-là n'était point un homme craignant Dieu. Il se dit en lui-même :— Le berger va s'en aller en d'autres pays ; il y fabriquera peut-être une seconde horloge plus merveilleuse que celle-ci : la nôtre en perdra son renom, sans compter que les pèlerins ne viendront plus faire leurs dévotions dans l'unique ville où ils pouvaient s'ébahir devant un pareil miracle de l'art. Il chercha donc à retenir en Cambrésis le savant berger ; mais à chaque promesse séduisante le jeune homme répondait :

« — Tout cela ne vaut point ma vieille mère.

« — On vous l'enverra quérir, dit l'évêque.

« — Oh! non, repartit le berger : elle mourrait sous votre ciel humide et froid. Ma mère habite la belle ville de Rome ; et quand elle pourrait supporter la fatigue d'un pareil voyage, consentirait-elle à quitter la ville du pape, du pape dont chaque jour la rencontre lui vaut une indulgence? »

« L'évêque voulut alors faire arrêter le berger comme sorcier et hérétique ; mais il craignit de voir les bourgeois se révolter à une semblable indignité.

« Il se contenta de faire attendre le berger, au sortir de la ville, par de mauvais gars sans foi ni loi.... Le berger se défendit bravement, et ils ne purent que s'emparer de son bâton qui renfermait les mille pièces d'or.

« — Je suis redevenu pauvre, s'écria-t-il après s'être échappé de leurs mains féroces, mais il me reste des yeux et des doigts, et je saurai bien gagner une seconde fois mille autres pièces d'or. »

« Le mauvais évêque, à qui l'on rapporta ces propos du berger, prit alors une résolution inspirée par le diable en personne : il fit crever les yeux du berger avec un fer rouge ; on lui coupa aussi les doigts des deux mains.

« Le pauvre jeune homme mourut bien des années après, errant dans la ville de Cambrai, où il mendiait son pain de porte en porte. Il ne revit jamais ni la sainte ville du pape ni sa mère. »

En ce moment je tressaillis à un bruit léger... c'était le baiser du départ que Tréa donnait à son amant. La jeune fille se leva, me prit par la main, et nous revînmes au logis. Toute la nuit, dans mes rêves, j'entendis la voix du berger aveugle qui pleurait en appelant sa mère, et le matin, à mon réveil, je crus voir s éloigner de ma petite couche son fantôme pâle et mutilé.

Malgré la légende qui fait remonter au onzième siècle son origine, l'horloge sur laquelle repose cette légende fut commencée en 1338, sous l'épiscopat de Guy de Collemède ; elle fut achevée en 1397. Pierre d'Ailly la fit perfectionner vers 1400, et on la restaura encore en 1542

et en 1602. Enfin, on en renouvela presque entièrement le mécanisme en 1765.

Le cadran indiquait les jours de la semaine, la succession des mois, les signes du zodiaque, les phases de la lune et les divers aspects du soleil.

ARNULPHE LE SIMPLE

— 1072 —

Voici comment un vieux carme raconte, dans une histoire de son couvent, la légende d'Arnulphe le Simple.

« Nobles sires et gentes damoiselles,

« Onc s'il vous advient d'ouïr devers la nuitée doléance piteuse de vieille femme qui requiert de votre merci un morceau de pain et un escabeau sous le mantel de la cheminée, le tout à cette fin de ne point trépasser de famine et de froid, sus! mandez à vos pages, varlets et gens d'armes, de hucher la herse et d'abattre le pont-levis. S'il tardent par trop, sus allez les hâter par vos paroles, et si l'occasion le requiert, ouvrez vous-même l'huis de votre châtel.

« Sus encore, allez tôt et de votre main, ainsi qu'il vous en est fait conseil, ouvrir l'huis de votre logis, car sans cela

il pourrait vous advenir ce qu'il est advenu au comte de Flandre, Arnulphe du surnom de Simple.

« Oyez, oyez, c'est une histoire lamentable et véridique et de laquelle il se trouve bon édifiant et salutaire de se ramentuvoir. Je l'ai ouï conter à un saint frère quêteur de l'ordre des Carmes, en la saison hyémale de l'an dernier. Or, ledit frère quêteur de l'ordre des Carmes était mieux disant que onc ne le fut docteur emmitoufflé d'hermine.

« Voici mon déduit, ainsi que je l'ai retenu en remembrance.

« Messire Robert, seigneur de Frise, au trépassement de son frère monseigneur Beauduin de Mons, comte de Flandres, avait requis d'être fait tuteur des deux enfans d'icelui; à savoir : Messeigneurs Arnulphe et Beauduin, ce que voulut empêcher, à bon escient, madame Richilde, veuve du défunt.

« Dont se voulant venger sir Robert le Frison, à cause du tort que ladite dame lui faisait, la chassa et lui déclara une guerre sanglante qui mit le pays de Flandre en désarroi.

« Nonobstant qu'il fût encore en grande jeunesse, messire Arnulphe le Simple, de ce renom pour la simplesse de son cœur et la droiture de sa justice, fit serment, par Notre Dame, de traiter ainsi qu'il le devait monseigneur Robert le Frison, lequel, au lieu de se montrer bel oncle, au rebours, pourchassait de guerre à outrance ses neveux orphelins de leur père.

« A ces propos merveilleux de la part d'un jeune sire, madame Richilde se mit à deux genoux, bénissant la

vierge et les saints pour lui avoir octroyé un tel fils, et puis elle alla quérir de ce pas l'épée de défunt monseigneur Beauduin de Mons, non sans pleurer à sanglots.

« — Allez, dit-elle, allez, cher fils, que saint Michel vous protége et vous bénisse; car vous m'avez fait aujourd'hui liesse telle que je ne devais plus en espérer dans mon état de veuvage. »

« Pour lors, les seigneurs qui relevaient du duché de Flandre, à l'ouïr de ce qui vient d'être raconté, accoururent de toutes parts en hâte, et avec force hommes d'armes écu à la selle et lance au poing.

« Seigneurs et vassaux firent si bien leur office, que le déloyal Frison perdit, en la durée d'un mois, deux batailles rangées.

« Il advint donc découragement parmi ceux de Robert, et confiance et jubilation parmi ceux d'Arnulphe.

« Aucun ne mettait en doute la défaite des Frisons repoussés quasiment tout à fait hors du pays de Flandre.

« Et à une vesprée, Arnulphe devisait avec ses premiers vassaux, s'enquérant des plus sages ce qu'il serait convenable de faire à son oncle Robert, lequel se trouverait le lendemain, sans nul doute, en son pouvoir, lorsqu'une vieille femme s'en vint geindre à l'huis de la tente, demandant un morceau de pain pour se racheter la vie.

« Au lieu de la prendre en pitié, monseigneur Arnulphe, tout occupé de ses desseins de guerre et de victoire, la rudoya de façon discourtoise, et comme elle ne se taisait ni s'en allait, la frappa, tout en colère, du plat de son épée.

« Elle tomba aux pieds du jeune sire, murmura ces mots :

« — Sans lignée, sans duché, sans vie, » et rendit l'âme.

« Le lendemain, monseigneur Beauduin le Frison, debout au milieu du champ de bataille, disait aux siens : Vous ferez faire en l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, une belle sépulture pour mon neveu Arnulphe. Je veux qu'il y soit sculpté en marbre avec une épée à la main, car il était brave chevalier, et mieux faisant qu'aucun autre. C'est miracle de Dieu, si je l'ai vaincu, mais non pas miracle qu'il ait trépassé en ce jour, accoutré d'un horion de lance, car il était toujours en plein milieu de la mêlée.

« Et maintenant je suis comte de Flandre, car il ne reste plus que mon autre neveu Beauduin, et pour icelui point n'en ai peur : vienne quatre semaines, et il échangera son chapeau de comte contre une couronne de moine.

« Il advint aussi que monseigneur Robert le Frison avait dit :

« Quelle était la femme cause de la perte de monseigneur Arnulphe le Simple, Sorcière? sainte revêtue d'apparence chétive? ou tout bonnement pauvre femme en détresse?

« Aucun ne le sait, aucune ne le saura; mais il faut tirer d'icelle véridique et édifiante histoire cette sage sentence, que pauvres gens et frères quêteurs ne doivent être ni menés durement, ni renvoyés sans aumône. Car il en peut arriver malheur bien grand comme on le recon-

nait, sans compter que l'on se ferme la voie du salut, et que l'on contredit aux préceptes de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui recommande de donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif. »

LA JUSTICE DU PRINCE BEAUDOIN

— 1113 —

Dans les premières années du douzième siècle, sous l'épiscopat de Wilbald, un grand nombre de Flamands riches quittèrent leur pays désolé par des pluies continuelles que suivirent trois débordemens de la mer, la famine et la peste. En outre la Flandre était infestée par des bandes de voleurs qu'enhardissaient l'état de détresse où se trouvait le comté, et l'absence de Robert II, surnommé l'*Hiérosolimite*, parce que ses vœux de croisade le retenaient en terre sainte depuis un grand nombre d'années, Tous les émigrés Flamands se réfugiaient donc en Angleterre, où Henri Ier leur avait fait concession d'une vaste étendue de terre au milieu de la partie orientale de son royaume; attirant de la sorte vers lui des étrangers riches pour la plupart, et beaucoup plus avancés que ses propres sujets dans les arts et dans l'industrie.

Une pareille détresse durait en Flandre depuis trois ans, lorsque Robert, de retour en Europe, mourut devant Mantes en combattant pour Louis le Gros, et laissa le comté de Flandre à son fils Baudoin VII.

Le jour où il apprit la mort de son père, Baudoin, suivant l'usage, le front ceint de la couronne de comte, vint se montrer à ses vassaux, et du haut de la *Bretèque* recevoir les hommages du peuple.

Son regard était sévère, son maintien grave, et sa main s'appuyait sur sa hache.

« Or çà, mes maîtres, dit-il d'une voix ferme et dont on ne perdit par une parole, car l'étonnement et l'attente firent taire un chacun : écoutez-moi bien, et retenez ce que je vais dire : dès aujourd'hui, j'établis et je maintiens la PAIX COMMUNE ET SEIGNEURIALE.

« Je la décrète et la fais publier à mes états généraux, et dès cette heure je veux qu'elle ait son cours.

« Et si quelqu'un y contredit, ajouta-t-il en prenant sa hache qu'il fit reluire au soleil, et qui vint s'arrêter avec un bruit sourd sur le marbre du balcon, malheur à lui! »

Alors un héraut d'armes lut la *Paix commune :*

1° Que personne n'entre par force dans la maison d'autrui pendant la nuit, à peine d'être puni de mort.

2° Que personne n'y mette le feu et ne menace même de le faire, à peine d'être puni de mort.

3° Que personne ne porte d'armes, excepté les baillis, les gardiens des corps et métiers, et autres semblables officiers du prince, à peine d'être puni de mort.

4° Que l'auteur d'un meurtre ou de blessures justifie la nécessité où il était de se défendre selon les règles de la justice, et le prouve par le duel ou par l'épreuve de l'eau, du feu ou du fer, à peine d'être puni de mort.

5° Que les baillifs et autres officiers rendent bonne justice, à peine d'être punis de mort.

6° Qu'ils n'imposent point d'amendes excessives, à peine d'être punis de mort.

Et le comte Baudoin reprit sa hache, l'agita de nouveau, et répéta :

« Si quelqu'un y contredit, malheur à lui! »

Le lendemain, après la messe, le comte Baudoin reparut à la *Bretèque*, suivi d'un cortége nombreux. Le bourreau et ses valets, les manches retroussées, arrivèrent au même instant, et un héraut cria :

« Qui veut requérir justice de monseigneur le comte de Flandre peut s'avancer hardiment et parler sans crainte. »

Une pauvre vieille femme, vêtue de haillons et toute meurtrie, éleva les mains, et dit d'une voix faible et chevrotante :

« Je requiers la justice de monseigneur. »

La foule s'ouvrit devant elle, et lui livra passage.

« Monseigneur, dit-elle, je suis une pauvre veuve qui nourrit trois orphelins de son fils mort en Palestine, au service de Dieu et de monseigneur votre père. Je n'avais pour tout bien qu'une chaumière et deux vaches. Le chevalier Pierre d'Orscamp que voici, a passé hier devant mon logis, il a fait prendre une de mes vaches par ses hommes d'armes, et comme je l'ai menacé de votre jus-

tice, il a fait démolir ma chaumière, m'a battue et m'a mise en l'état où vous me voyez.

— Bourreau, demanda Baudoin, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?

— Monseigneur, répliqua l'homme de sang, il faut encore quelques instans pour qu'elle soit prête et en état? »

Le comte, d'un signe de tête, ordonna au héraut d'appeler une nouvelle cause, et la vieille se retira, triste et se repentant de sa plainte imprudente qui ne lui avait point valu justice de Baudoin, et qui l'exposait à la vengeance du puissant Pierre d'Orscamp.

Ce dernier souriait d'un air de triomphe et de dédain tandis qu'un murmure sourd de mécontentement courait parmi la foule, et que chacun se disait : « Voyez-vous? le comte l'épargne, parce que c'est un seigneur. »

Baudoin, sans prendre garde à ces bruits, écoutait deux plaideurs, et conciliait leurs différens par des concessions mutuelles qu'il leur imposait.

Quand il les eut renvoyés :

« Bourreau, demanda-t-il de nouveau, votre chaudière d'huile bouillante est-elle prête et en état?

— Pas tout à fait encore, monseigneur. »

Deux autres plaideurs parurent, furent ouïs, conciliés et renvoyés. Puis le comte fit pour la troisième fois cette question :

— Bourreau, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?

— Oui, monseigneur.

— Sire Pierre d'Orscamp, avancez. »

A ces paroles, le malheureux, qui devint pâle et sans force, sortit du groupe de seigneurs où il se tenait. Baudoin, d'un double geste du doigt, montra au bourreau le chevalier Pierre d'Orscamp et la chaudière.

Le bourreau surpris, hésitait.

Baudoin porta la main sur sa hache, et jeta un regard de mort sur le bourreau.

Celui-ci, saisissant le chevalier, le jeta tout botté et éperonné dans la chaudière d'huile bouillante.

Le peuple applaudit, et cria :

« Vive Baudoin *Hapkman*[1] !

— Oui, répondit le comte : Robert Hapkman; j'accepte ce surnom, et je le mériterai. »

Deux ans après, la Flandre, débarrassée des brigands qui l'infestaient, et gouvernée avec une justice haute et sévère, était devenue puissante, riche et heureuse. Sûrs d'y trouver droit et protection, les marchands étrangers y affluaient, et par des échanges établissaient dans ce pays, naguère si pauvre, un commerce florissant. De leur côté, sûrs de pouvoir récolter leurs moissons et de ne point s'en voir enlever les fruits, les paysans exploitaient avec activité un sol fécond, si bien qu'on ne disait pas d'autre façon en parlant de Baudoin : Que le *bon seigneur à la hache.*

Mais si le peuple s'accommodait d'un pareil état de choses, il n'en était pas de même des grands vassaux du comté, réprimés dans leurs rapines. Aussi formèrent-ils plusieurs conspirations contre Baudoin.

[1] A la hache.

Une de ces conspirations faillit réussir : dans un grand festin que donnait ce prince, le jour de la Nativité de la Vierge, patronne de la Flandre, vingt-deux conjurés se jetèrent sur Baudoin qui, grâce à la petite hache qu'il portait constamment à sa ceinture, et à un vase d'argent qui lui servit de bouclier, se défendit contre les assassins jusqu'à l'arrivée de ses hommes d'armes; ceux-ci mirent en pièces les conspirateurs, à l'exception d'un seul. C'était Robert de Fléquières, propre neveu du comte.

Robert de Fléquières, quoique fort jeune encore, était un hardi débauché, grand buveur, et plus qu'un autre gêné par la bonne justice que Baudoin établissait en Flandre. Il avait été l'un des premiers à fomenter des conspirations, et depuis longtemps il témoignait à Baudoin une haine mortelle.

« Or çà, fit Baudoin en essuyant sa hache sanglante, et en tendant à son échanson, pour qu'il y versât du vin, la large coupe qui venait si bien de lui servir de bouclier, enlevez ces cadavres, lavez ces tables, ôtez ce sang, et que l'on se remette au festin. »

On exécuta à l'instant ces ordres.

« Venez ici, mon beau neveu Robert. Ici, près de moi. Vous vous êtes assez donné de mal pour désirer boire une rasade.

— Voici du bon vin! répondit Robert avec forfanterie.

— Oui-da! eh bien! je veux vous en donner le foudre entier. Échanson, faites monter sur l'heure le foudre de malvoisie qui se trouve en nos celliers. »

On obéit.

« Ce foudre est à vous, Robert; je vous l'ai promis, vous l'aurez.

« Car ce sera votre bière.

« Emplissez-y votre coupe. Puisez-y hardiment. Quand vous serez ivre, le bourreau vous y plongera tout entier. De la sorte, vous mourrez dans le sein d'un ami.— Faites venir le bourreau. »

Robert voulut demander grâce; mais en levant les yeux sur Baudoin qui lui présentait une coupe pleine, il rencontra le regard inexorable de son juge. Alors il prit la coupe et la but tout entière.

Mais l'ivresse ne vint pas.

Il vida une seconde coupe, puis une troisième, puis plusieurs autres, s'efforçant d'en finir et de se soustraire à ce supplice lent et dérisoire. Mais il restait là sans ivresse, sans vertige, sans trouble : le cœur serré, la poitrine brûlante, les lèvres sèches.

« Votre hache, s'écria-t-il à la fin au comte, votre hache, par pitié! »

L'inexorable Baudoin lui montra la coupe qu'il venait de faire remplir.

Cela dura jusqu'au point du jour.

A la fin, Baudoin fatigué de ce jeu cruel, fit un signe. Le bourreau saisit Robert et le jeta dans l'immense foudre.

Et le comte Baudoin alla se coucher et dormit paisiblement[1].

[1] Le passage suivant d'un livre devenu très-rare, l'*Histoire des comtes de Flandre;* édition de 1620, parle comme il suit de Baudoin :

« Après la mort de son père Robert le Frison, et ayant trouvé la Flandre infectée par les voleurs, dont le nombre s'était augmenté

pendant le voyage que Robert fit à la terre sainte, Baudoin s'appliqua soigneusement à purger le pays de cette pernicieuse canaille, et comme il les faisait punir avec beaucoup de sévérité, il fut pour ce sujet surnommé *la Hache*, en flamand *Hapkman*, instrument dont les exécuteurs de la justice criminelle se servaient autrefois pour exécuter à mort les coupables; aussi le dépeint-on ordinairement avec une petite hache à la main, qu'il faisait peindre au milieu de ses armes.

« Peut-être était-ce encore à l'imitation des anciens rois de France, et particulièrement du grand Clovis, qui en avait toujours une prête pour s'en servir au besoin. Il prenait un soin particulier d'apaiser les différends qui naissaient entre les gentilshommes, et il punissait avec la dernière rigueur ceux-ci lorsqu'ils abusaient de leur pouvoir pour opprimer le peuple. Il commença son règne par l'établissement de la paix et de la tranquillité publique, qu'on appelait vulgairement la *paix commune et seigneuriale*, parce qu'il l'avait décernée et fait publier aux états généraux, qui se tinrent dans la ville d'Ypres, après avoir lui-même prêté serment, et fait jurer les seigneurs et le peuple de la garder inviolablement.

« Cette paix était conçue en ces termes :

« Que personne n'entre par la force dans maison d'autrui pendant la nuit.

« Que nul n'y mette le feu et ne menace même de le faire, à peine d'être puni de mort.

« Que personne ne porte des armes, excepté les baillis, les gardiens des corps de métiers, et autres semblables officiers du prince.

« Que les meurtres et les blessures soient punis suivant la loi du talion, c'est-à-dire d'une punition telle et de même nature que le crime, à moins que l'auteur du meurtre ne s'en justifie par la nécessité de se défendre selon les règles de la justice, ce que l'accusé sera obligé de prouver par le duel, ou par l'épreuve de l'eau, du feu ou du fer.

« Pour ce qui regarde la punition des moindres crimes, qui se faisait ordinairement par des amendes pécuniaires, il condamnait au double de l'amende les baillis et autres officiers, lorsqu'ils imposaient une amende excessive.

« Au reste, il n'était pas moins ponctuel à faire exécuter ses ordonnances qu'il était exact à les faire publier, et il en donna des preuves convaincantes dans l'exécution qu'il fit, de sa propre main, en la salle de justice de Vinendale, de plusieurs gentilshommes qui avaient volé des marchands étrangers.

« Il parcourait souvent les villes, bourgs et villages de la Flandre pour y rendre lui-même la justice, ce qu'il faisait sans exception du riche ni du pauvre; il prenait un soin particulier de choisir des juges intègres et éclairés, et il les châtiait sévèrement lorsqu'ils

étaient convaincus de s'être laissé corrompre; il disait qu'un prince qui prenait soin de juger lui-même les causes de ses sujets, en tirait plusieurs avantages en ce qu'il apprenait les lois de ses États, qu'il s'accoutumait par là à être juste dans ses actions, qu'il connaissait mieux ses sujets, et qu'il en était mieux connu; qu'au reste, comme il était bien aise que ses sujets le servissent par eux-mêmes et non par d'autres, il devait aussi autant qu'il était possible les juger lui-même et non par des lieutenants et des subdélégués.

« Louis le Gros, roi de France, ayant été abandonné de presque tous ses vassaux par les artifices du roi Henri d'Angleterre, qui avait attiré à son parti la plupart des grands seigneurs français, il n'y eut que Baudoin qui embrassa ses intérêts avec chaleur.

« Il lui amena de puissants secours et il mourut en combattant, devant Rousselard en Normandie, blessé d'un coup à la tête.

« On voit sa sépulture dans la chapelle de Sainte-Croix de l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, sous un tombeau de marbre, où il fut enterré avec l'habit de l'ordre de Saint-Benoît, dont il s'était fait vêtir un peu avant sa mort. Sa piété envers Dieu, son zèle pour le bien de sa patrie, l'amour qu'il avait pour ses sujets, et la justice qu'il rendait à tous, rendent son nom célèbre à la postérité. »

LA PARTIE D'ÉCHECS DU DIABLE

— 1131 —

Le sire de Clairmarais était à la chasse depuis l'heure de matines. La châtelaine son épouse occupait les loisirs d'une longue soirée d'automne à broder, dans son oratoire, un voile de drap d'or, tissu précieux destiné à l'ornement de la châsse miraculeuse du bienheureux saint Bertin. Ses dames d'atour ouvraient autour d'elle en silence; car leur maîtresse était trop hautaine pour deviser avec des vassales, et même pour leur permettre d'élever la voix devant elle lorsqu'elle ne les en requérait point.

Depuis une heure le vent avait cessé d'apporter au château les derniers sons du couvre-feu tinté au beffroi de Saint-Omer, ville distante d'une demi-lieue environ, quand tout à coup on ouït à la poterne du manoir le son du cor. Il y avait dans cette fanfare je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui fit tressaillir la châtelaine et ses

femmes. Un page alla s'enquérir de ce que c'était, et il revint apprendre à sa maîtresse qu'un chevalier de haute apparence, et se disant le sire Brudemer, demandait l'hospitalité.

Si quelque pauvre manant, en danger de vie, eût été se lamentant au bord des fossés, la châtelaine n'aurait eu garde de faire abaisser le pont-levis pour lui donner asile dans le manoir; mais il en était tout autrement d'un noble seigneur. Elle donna ordre qu'on l'admît dans le château et qu'on l'introduisît auprès d'elle.

Et puis elle se mit, suivant la coutume, à préparer de ses propres mains l'hypocras que l'on doit offrir à ses hôtes en signe de bienvenue. Elle n'avait point fini de verser le breuvage dans une coupe d'argent, lorsque le sire Brudemer fut amené par le page.

Il s'avança vers la châtelaine avec cette courtoisie avenante et noble qui appartient à un chevalier de haut lignage, et commença par remercier gentiment la dame de l'hospitalité qu'elle lui octroyait.

« Je me suis égaré dans ce domaine, dit-il. Je maudissais naguère encore la fougue de mon destrier, qui, me séparant de mes veneurs, m'entraîna parmi des marais et des ravins au plus fort de ce bois; mais depuis que j'ai l'heur d'être admis en présence d'une dame aussi merveilleusement belle, je ne compte plus pour rien fatigues, dangers, ni inquiétudes. »

Au premier abord, la voix de l'étranger avait quelque chose d'amer et de rude, que faisait bientôt oublier néanmoins la grâce enmiellée de ses propos.

Les dames d'atour, qui, suivant l'usage, s'étaient reti-

rées dans le fond de la salle, de manière à voir ce qui s'y passait sans toutefois entendre les discours que l'on pouvait y tenir, se faisaient tout bas remarquer entre elles la richesse des vêtements de Brudemer, l'élégance de sa tournure, la régularité de sa physionomie, et l'expression sauvage de son regard de feu. Aussi n'était-il pas étonnant que la châtelaine trouvât un charme inexprimable dans la société de son hôte, elle qui n'avait d'autres compagnes que des vassales sans naissance, et dont les entretiens se bornaient aux longs récits de batailles et de tournois du vieux seigneur son époux, meilleure lance que galant aimable.

Profitant avec habileté de ses avantages, Brudemer ne tarda pas à mêler dans ses discours quelque chose de plus flatteur et de plus tendre que ne le permettaient même les mœurs de l'époque. La châtelaine, ordinairement si dédaigneuse et si fière, subjuguée par un pouvoir inconnu, l'écouta sans colère, puis bientôt avec une émotion toujours croissante.

Se plaçant alors, sans affectation, de manière à cacher la dame de Clairmarais aux regards de ses femmes d'atour, il s'empara d'une main qu'on ne songea pas à lui retirer, et la porta tendrement à ses lèvres; puis son genou pressa tendrement un genou qui tremblait.

Il serait difficile d'exprimer les sensations de la châtelaine : un feu âpre, infernal, circulait douloureusement dans ses veines; il étreignait son front, il faisait haleter sa poitrine. Elle n'éprouvait rien de cette douce langueur, de cette ivresse ineffable, doux et cruels symptômes du mal d'amour : c'était plutôt l'angoisse, la sueur froide et

les frissons d'un pécheur qui trépasse ; c'était plutôt l'horrible stupéfaction d'un pèlerin qui voit s'attacher sur lui le regard mortel d'un basilic.

Dans son trouble, la dame de Clairmarais laissa tomber le voile qu'elle brodait. « Oh ! si l'on m'octroyait le don d'une semblable écharpe, dit Brudemer, si la dame dont les belles mains l'ont façonnée me prenait pour son chevalier, que de lances je romprais en l'honneur d'elle, en champ clos et dans les batailles ! »

Elle la releva avec un mouvement convulsif, et lui dit : « La voilà. »

Brudemer porta l'écharpe à ses lèvres pour cacher un horrible sourire qu'il ne pouvait réprimer... Mais il la jeta soudain, avec un frisson de terreur, et comme si elle eût été de feu. Or, le chapelain l'avait examinée, le soir même, après vêpres, et les mains encore humides d'eau bénite.

Mais, remis aussitôt de son émotion, il se rapprocha plus encore de la châtelaine, et baissant la voix :

« J'ai été conduit jusqu'à votre châtel par un vieillard ayant grande hâte de rencontrer le sire de Clairmarais. Il l'attend à la poterne pour lui révéler un secret important, et qui vous concerne. »

La châtelaine pâlit à ces mots.

« Je me suis informé, continua Brudemer, des motifs qui lui faisaient rechercher votre époux avec tant d'empressement. « C'est, m'a-t-il répété, pour lui découvrir « un mystère ; un mystère qui amènera bien du change- « ment dans le manoir de Clairmarais. »

« La châtelaine m'a fait chasser ignominieusement du

« château; elle m'a menacé d'un cul de basse-fosse si j'y
« revenais. L'ingrate! je la dépouillerai de ses titres et de
« ses richesses, dont elle est si orgueilleuse! »

« Comme je ne voulais point ajouter foi à ses menaces, il me raconta que sa femme avait été nourrice de la fille du comte d'Érin; que le nourrisson était mort sans que personne au monde ne le sût, excepté lui; qu'il vous avait mise, vous, sa propre fille, dans le berceau de la jeune comtesse trépassée, et que vous aviez été élevée et mariée comme l'enfant du seigneur d'Érin. Il m'a fourni des preuves nombreuses et irrécusables de sa fraude.

« Une fois ce mystère connu, le sire de Clairmarais ne tardera pas à répudier une vassale, la fille d'un serf dont il a été dupe. »

La châtelaine se tordit les mains avec désespoir.

« Écoutez, continua Brudemer en baissant encore davantage la voix, et de manière pourtant que la dame de Clairmarais ne perdît pas une de ses paroles, écoutez. Le vieillard, enveloppé de son manteau, dort au pied de la poterne : ce poignard... venez.

« Mon père!...

— Non, vous avez raison, répliqua Brudemer avec une froideur ironique. Que sait-on? On daignera peut-être, par pitié, vous admettre parmi les dames d'atours de la nouvelle épouse du sire de Clairmarais. Au pis-aller, vous ne serez que rasée, enfermée dans un couvent... »

La châtelaine se leva brusquement, fit un geste à ses femmes pour leur défendre de la suivre, et, donnant la main à Brudemer, tous deux prirent le chemin de la poterne.

Après avoir chassé toute la journée, le sire de Clairmarais revenait où il lui tardait de se trouver, près d'un foyer bien chaud, à côté de la belle châtelaine son épouse.

Il avait tant de hâte d'arriver, qu'il précédait de quelques pas ses veneurs, quand tout à coup son cheval refusa d'avancer, se cabra, et donna tous les signes d'un grand effroi. Force fut au vieux seigneur de mettre pied à terre... Oh! qu'il ressentit de surprise et de chagrin! Le père nourricier de son épouse était là, étendu sans mouvement et une large blessure à la poitrine.

On s'empressa autour de lui, et les secours qu'on lui prodigua ne restèrent pas inutiles. Le mourant entr'ouvrit les yeux. Il se souleva avec effort, et, se penchant vers l'oreille du sire de Clairmarais, il y murmura d'une voix défaillante quelques paroles qui firent tressaillir d'horreur le châtelain; puis il retomba et expira.

Le vieux seigneur, sans proférer un seul mot, marcha droit à l'oratoire où se trouvait son épouse. Le front couvert d'une pâleur mortelle, elle était assise devant une table étroite, et, pour déguiser son trouble affreux, elle feignait de jouer aux échecs avec Brudemer.

Celui-ci, à la vue du sire de Clairmarais, partit d'un horrible éclat de rire. La châtelaine partagea cette exécrable hilarité, et il fallait bien souffrir pour rire ainsi. Alors le sire de Clairmarais ne douta plus de son malheur; car jusque-là il n'avait pu croire aux crimes dont le vieillard mourant avait accusé la châtelaine. « Satan! s'écria-t-il, au comble de l'indignation et du désespoir, Satan! je t'abandonne la parricide, l'épouse adultère, et le château qu'elle a souillé de sa présence.

— J'accepte! » dit Brudemer. Et en même temps une couronne de feu jaillit autour de sa tête, et il étendit sur la châtelaine deux terribles mains armées tout à coup de griffes infernales.

Il y avait plus de deux cents ans que le sire de Clairmarais était mort, en odeur de sainteté, dans l'abbaye de Saint-Bertin, lorsqu'un soir un religieux de l'ordre de Saint-Benoît s'informa d'un bourgeois de Saint-Ômer quel était le manoir dont on voyait s'élever les tours au milieu d'un bois entouré de marais immenses.

« Que Notre-Dame et les saints vous soient en aide! répondit le bourgeois en se signant avec dévotion : c'est le château de Clairmarais, endroit maudit, hanté par le démon. Chaque nuit il s'éclaire par une lueur soudaine; chaque nuit, le diable et je ne sais combien de revenants s'y rendent dans leurs chariots de feu.

« S'il faut en croire les anciens du pays, le démon qui habite ce château a nom Brudemer, et force les insensés qui pénètrent dans sa demeure à jouer aux échecs leur âme, en échange de la propriété du domaine et de tous les trésors qu'il renferme. Vous sentez bien que nul, jusqu'à présent, n'a su gagner le diable, et que nul par conséquent n'est revenu de Clairmarais. »

Le moine écouta le bourgeois en silence, et puis, après avoir réfléchi quelques instants, il marcha d'un pas ferme vers le manoir diabolique.

Il y pénétra sans obstacle, et alla s'établir dans un oratoire meublé richement, et au milieu duquel se trouvait une table étroite avec un damier et toutes les pièces du jeu d'échecs.

Tandis que le moine examinait ces objets que l'obscurité commençait à ne plus rendre très-distincts, une lumière vive se répandit tout à coup dans l'oratoire, et le religieux se vit au même instant entouré d'une foule de varlets, de pages et de dames d'atours vêtus à l'antique. Tous s'acquittèrent en silence des devoirs de leur charge, sans qu'on entendît le bruit de leurs pas, et, chose merveilleuse, sans que leurs corps produisissent une ombre lorsqu'ils passaient devant la lumière.

Peu après s'avança lentement un seigneur richement vêtu, qui portait sur son pourpoint blasonné, en guise d'armoiries, un écu aux deux fourches de sable, avec cette devise : *Brudemer*. A son bras s'appuyait une femme, jeune encore, dont la belle physionomie était couverte d'une pâleur de cadavre ; et puis suivaient huit pages courbés sous le poids de quatre lourds coffrets remplis d'or.

Brudemer se mit près de l'échiquier, et fit signe au moine de s'asseoir devant lui. Le moine obéit, et tous deux commencèrent à jouer sans proférer un seul mot.

Par une combinaison savante le moine croyait avoir fait mat son adversaire, quand la dame pâle, qui était restée debout derrière Brudemer et appuyée sur le dossier de son grand fauteuil, se pencha vers lui, et du doigt lui montra un pion. Alors la partie changea de face, et le moine se trouva lui-même en danger d'être mat.

Ce coup joué, Brudemer et la dame se mirent à rire aux éclats ; tous ceux qui se trouvaient dans l'oratoire se groupèrent autour des joueurs, et prirent part à cet ef-

froyable accès de gaieté que ne sauraient faire comprendre des paroles humaines.

Le religieux commença à se repentir de sa témérité. Une sueur de glace ruisselait sur son front, et il aurait donné tout au monde pour se trouver à cette heure dans son couvent. Néanmoins il ne désespéra pas de la bonté divine, et il se mit à intercéder mentalement son bienheureux patron saint Benoît; car un miracle seul pouvait le tirer de ce pas dangereux. Tout à coup, et par une inspiration céleste, il s'aperçut qu'une combinaison nouvelle pouvait encore lui faire gagner la partie, et il allait faire avancer le pion qui la lui assurait, quand les éclats de rire qui retentissaient autour de lui se changèrent en hurlements effroyables; puis il n'entendit plus rien; tout se tut et disparut.

Le moine, après avoir passé le reste de la nuit en oraison, vit enfin renaître le jour avec une joie que l'on se figure aisément. Il trouva, à la place occupée, la veille, par la dame si pâle, un squelette couvert de riches vêtements de femme en lambeaux.

Resté possesseur du château et des trésors qu'il renfermait, le religieux fit de cet endroit maudit un monastère dont on le nomma supérieur. Il ne subsiste plus aujourd'hui que de faibles vestiges du cloître, détruit à l'époque de la Révolution.

Telle est la légende de la partie d'échecs du diable.

Combien je regrette de n'avoir pu la raconter dans le patois naïf et avec l'expression de crédulité de la bonne vieille femme qui me l'a dite, un soir d'automne, dans une pauvre chaumière éclairée par une seule lampe et le

feu rouge de l'âtre, tandis que la pluie tombait par torrents et que le vent s'engouffrait en mugissant dans le bois immense de Clairmarais!

SIMON LE MAUDIT

— 1137 —

La fille de monseigneur Guy, sire de Villers-Outreaux, avait failli passer de vie à trépas durant une maladie qui la tint enfiévrée depuis le dimanche de *Lætare* jusqu'aux fêtes de Pentecôte.

La gente Alix n'en était revenue qu'à force de prières, et par le vœu que fit son noble père de prendre la croix et d'aller en Terre sainte guerroyer les mécréants, conjointement avec le roi de France, Louis septième du nom.

Le roi de France avait entrepris cette croisade pour expier la profanation qu'il avait commise des lieux saints, en faisant brûler dans une église treize cents personnes, lors du sac de Vitry en Pertois.

Dieu prit en miséricorde la douleur paternelle du sire de Villers-Outreaux, et rendit Alix à ses ferventes intercessions.

Quand la fièvre de la jouvencelle s'en fut départie, et que l'on vit, de retour sur ses joues, les roses de la santé, le sire de Villers-Outreaux songea à remplir son emprise en chrétien loyal.

Il vendit au sire de Gonnelieu, moyennant une grosse somme, le beau bois de vingt muids qu'il avait proche de son château, et au milieu duquel on voyait la ferme de Revelon. Il en réserva toutefois un muid dont il fit don à l'abbaye de Vaucelles.

Avec cet argent qui lui coûtait quasi la moitié de son patrimoine, Guy arma convenablement huit hommes d'armes et confia sa fille au vieux chapelain Pierre Beaumetz, homme de saint renom et féal à toute épreuve. Après quoi il alla rejoindre le roi de France, non sans tourner plus d'une fois ses yeux pleins de larmes vers les tourelles de son domaine, non sans se dire en lui-même : « Adieu pour toujours! las! ne reverrai onc ma tant douce petiote Alix! las! ne reverrai onc le lieu où gisent en paix les reliques de mes aïeux. »

Il y avait déjà quatre ans que monseigneur Guy de Villers-Outreaux s'était fait croisé, et nul ne savait encore rien de l'heur ou du malheur advenu au preux vieillard.

Cependant les choses n'allaient pas le mieux du monde en sa châtellenie. Parmi les seigneurs des environs, c'était à qui pillerait, sans vergogne et à qui mieux mieux, les domaines d'un absent et l'héritage d'une orpheline, ou peu s'en fallait, hélas !

Le chapelain réclamait de son plus haut auprès de monseigneur Alard : le bon prélat de Cambrai faisait serment de châtier les félons comme il leur était dû ; mais la

vieillesse a beau prendre de sages desseins, le bras lui fault toujours pour les mettre à exécution; et n'ayant cure des monitoires de l'évêque, les pillards n'en continuaient pas moins à prendre sur le domaine d'Alix tout ce qui se trouvait à leur guise : or, presque tout leur agréait.

Désespérant de garder à son seigneur le peu qui lui restait de sa châtellenie, le chapelain résolut de mettre Alix sous la protection du loyal et puissant Guillaume, sire de Cagnicourt, ancien ami et frère d'armes du sire de Villers-Outreaux.

Guillaume de Cagnicourt, après avoir guerroyé bien du temps aux côtés de son souverain l'empereur Frédéric Ier, était revenu dans le Cambresis depuis un mois au plus : sans quoi le chapelain n'aurait pas attendu jusque-là pour recourir à un pareil protecteur.

Pierre Beaumetz arriva donc un matin au châtel de Cagnicourt, et adjura monseigneur Guillaume de venir en aide à la fille de son ancien frère d'armes. Aux premières paroles du prêtre, le brave sire, ému de compassion, répondit qu'il fallait amener incontinent au château de Cagnicourt la jeune orpheline délaissée.

« Par le salut de mon âme! jura-t-il, je saurai bien faire qu'on ne ravage point de la façon que vous dites les domaines d'un croisé; j'appuierai si fort la pointe de ma lame sur la gorge de ces pillards, qu'ils dégorgeront en gros ce qu'ils ont dévoré en détail.

« Allez quérir votre damoiselle, bon et digne prêtre. Notre vertueuse épouse Isabelle de Béthencourt veillera sur elle comme il convient qu'il soit veillé à une fille de haut

rang dont le père combat en Terre sainte. Que je sois tenu lâche et foi-mentie si je ne la traite ainsi que je ferais de ma propre fille! »

Le chapelain Pierre Beaumetz, joyeux comme il se comprend de reste, s'en alla dire vitement cette bonne nouvelle à la jeune dame, qui se mit en route à l'instant même pour Cagnicourt, tant il lui tardait de se voir en gîte sûr et bienséant.

Elle chevauchait avec grâce sur une haquenée blanche, et son voile relevé, tant à cause de la chaleur que pour écouter mieux les dires sages et les prudentes admonitions du chapelain, relativement à la conduite qu'il lui était séant de tenir au châtel de Cagnicourt... Tout à coup deux hommes à cheval parurent au bout de la chaussée.

En damoiselle bien apprise, Alix de Villers-Outreaux rabattit son voile et s'en couvrit le visage.

Les deux inconnus s'arrêtèrent tout court pour la voir passer plus à leur aise. L'un, jeune encore, paraissait de haut lignage, à en juger par ses éperons d'argent, et de mœurs déréglées, à en juger par sa face rouge de buverie. L'autre portait la livrée d'un veneur.

Non contents de cette avanie, ils se mirent à dire à voix haute des propos discourtois, et tels que le vin en met sur les lèvres.

Le chapelain les en reprit, comme il séyait, avec l'autorité d'un vieillard et d'un prêtre.

Malgré qu'il l'eût fait doucement et sans vouloir offenser, le visage du jeune sire s'empourpra de colère, et le veneur demanda depuis quand des clercs malotrus fai-

saient profession de prêcher, en grande voierie, les seigneurs de noble rang.

Le chapelain jugea qu'il fallait clore au plus vite le dangereux entretien, et donna de l'éperon à son cheval afin de continuer. « Corbleu ! dit alors le veneur, si j'étais un sire de bon lignage, cette jouvencelle ne s'en irait point sans payer la rançon d'un baiser sur les lèvres. »

Il n'en fallait point tant pour exciter son brutal maître. Saisir la bride de la haquenée, et faire serment que ni dame ni prêtre ne marcheraient un pas de plus sans se racheter au prix qu'il demandait, fut l'affaire d'un moment ; et il disposa à prendre de force la rançon malséante.

Alix jeta des cris de terreur.

Le chapelain voulut venir à son aide et sauter à bas de cheval ; mais il se prit le pied dans l'étrier, et son agresseur, donnant un grand coup de fouet à l'animal effrayé, lui fit prendre le galop à travers champ.

On entendit durant quelques instants les plaintes de Pierre Beaumetz ; après cela on n'entendit plus que le galop du cheval, et le bruit sourd du cadavre qui se heurtait à chaque moment, soit contre une pierre, soit contre un arbre.

Alix était tombée sans connaissance dans les bras du jeune sire : il la contempla avec des yeux étincelants, et puis il l'emporta, aidé par son veneur qui montrait une joie exécrable.

Les vassaux de damoiselle Alix, ayant appris son prompt départ, voulurent voir encore une fois la bonne et douce maîtresse qui les avait tant de fois aidés en leur

misère, se rassemblèrent pour l'escorter comme il convenait à une noble dame, et firent diligence afin de la rencontrer avant son arrivée au châtel de Cagnicourt.

Jugez de ce qu'ils éprouvèrent à la vue du chapelain gisant en lambeaux au milieu de la route!

Tandis qu'ils regardaient ce piteux spectacle dans un silence de terreur et de désespoir, ils oyèrent des cris étouffés.... C'était la voix de damoiselle Alix.

Ils coururent du côté d'où partaient les doléances. A la vue de cette foule, deux hommes remontèrent sur leurs chevaux et prirent la fuite, laissant là, meurtrie et déshonorée, la pauvre Alix de Villers-Outreaux.

Pendant que quelques vassaux se mettaient à la poursuite des coupables, on s'empressa autour d'elle, on lui prodigua des soins : elle ouvrit les yeux, prononça le nom de la sainte Vierge, poussa un grand soupir et rendit l'âme.

— Vengeance!.... sus! sus! qu'ils soient occis! » telles furent les clameurs qui s'élevèrent de toutes parts : les uns coururent prendre des armes, les autres se joignirent à ceux qui poursuivaient déjà les meurtriers. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un des leurs dont le cheval s'était abattu : « Je connais ceux qui ont fait méchamment trépasser notre maîtresse et le chapelain, cria-t-il du plus loin qu'il les vit venir.

— Dites! dites!... qu'ils soient occis! répéta-t-on de toutes parts.

— C'est le jeune Simon de Cagnicourt et son infernal écuyer Amalric.

— Qu'ils soient occis! qu'ils soient occis!... Au château de Cagnicourt!

Ces cris de vengeance arrivèrent jusques aux coupables, qui, pâles et demi-morts de frayeur, n'opposaient que la fuite au petit nombre de paysans qui les avaient atteints, les couvraient de boue et leur lançaient des pierres.

Ils leur échappèrent à la fin vers la nuit tombante, et parvinrent au château de Cagnicourt, dont ils firent abaisser et clore bien vite le pont-levis et la herse.

Surpris des clameurs qu'il entendait autour de son château, monseigneur Guillaume monta sur le rempart et s'enquit d'où venait pareille émeute.

Il ne l'apprit que trop tôt, à la vue de deux cadavres portés sur une civière par des gens qui tenaient des torches.

Monseigneur Guillaume, navré d'une douleur mortelle, fit abattre le pont-levis, et nu-tête, sans armes et pâle comme un trépassé, il s'avança parmi les gens de Villers-Outreaux. Chacun, à son aspect, se recula pour lui ouvrir un chemin, et garda un profond silence.

Le malheureux père dit à grand'peine ces paroles, que plus d'une fois interrompirent des sanglots amers :

« Il a été commis un grand crime : je le punirai, foi de chevalier! Oui, justice sera faite, justice exemplaire et satisfaisante! Départez-vous, braves gens, et laissez-moi faire. »

Alors monseigneur Guillaume rentra en son château, et les gens de Villers-Outreaux s'en allèrent en procession, portant les deux cadavres et chantant des prières pour le repos de leurs âmes. Nul ne mettait en doute que le loyal

seigneur Guillaume ne tînt fidèlement sa promesse, et qu'il ne punît son fils ainsi qu'il était dû. Monseigneur Guillaume jamais n'avait dit un mensonge sa vie durant, et on le savait d'ailleurs aussi justicier sévère pour les crimes véritables que miséricordieux pour les fautes vénielles.

Monseigneur Guillaume, rentré dans le château par la poterne, se retira dans la chapelle et fit mander son fils. Simon, pour se donner bonne contenance et s'étourdir sur les actions de tantôt, avait, d'après les conseils de son veneur, bu à même d'une grande bottrine de vin.

Amalric le suivit, et se cacha derrière un gros pilier.

Monseigneur Guillaume garda un moment le silence; puis, étendant les bras, il dit d'une voix basse et solennelle :

« Meurtrier et foi-mentie, lâche qui n'avez de valeur que pour occire des prêtres et violenter des femmes, qui fuyez en véritable couard devant un ramas de paysans, déchaussez vos éperons de chevalier, faites-vous raser la tête, et retirez-vous en un couvent de règle austère, pour y passer le reste de vos jours en pénitence! Je vais faire don de tous mes biens à l'abbaye de Vaucelles, pour qu'on y récite nuit et jour des prières à l'intention de damoiselle Alix et de son chapelain... Allez; je vous donne ma malédiction en ce monde et en l'autre.

Enhardi par l'ivresse, Simon marcha vers son père et lui dit hardiment : « Vous n'en ferez rien. »

Le vieillard, irrité d'une pareille effronterie, frappa violemment de son gantelet le visage de Simon.

Hors de lui, le jeune homme tira son poignard, et en

porta à son père un coup mal assuré. Monseigneur Guillaume tomba, quoique blessé peu dangereusement.

Mais il n'était pas encore à terre que le veneur Amalric s'élança sur lui d'un seul bond et lui brisa la tête d'un coup de hache.

Et puis, s'appuyant sur l'arme sanglante : « A présent, qu'allons-nous faire, sire de Cagnicourt? » demanda-t-il.

Simon croyait se débattre dans un rêve horrible.

« La nuit est noire, continua le veneur : personne, excepté une sentinelle dont je me charge, n'a vu rentrer votre père : jetons cette charogne dans le fossé extérieur, et demain l'on dira que ce sont les gens de Villers-Outreaux qui l'ont occis.

— Faisons cela ; oui, faisons cela, » repartit Simon d'un air stupide.

Amalric chargea le cadavre sur ses épaules, et Simon le suivit.

Ils franchirent le premier pont, dont Amalric avait eu soin auparavant de faire éloigner la sentinelle, et arrivés près du goufre qui se trouvait sous le deuxième pont-levis, ils précipitèrent le cadavre dans l'eau.

Mais, au lieu de s'enfoncer, le corps de monseigneur Guillaume resta debout et les bras étendus, comme s'il eût encore maudit son fils.

Simon voulut fuir, et s'élança sur le pont ; mais à peine l'eut-il franchi que, sans comprendre comment cela se faisait, il se retrouva sur le bord du fossé et devant le terrible cadavre.

Il en arriva de même à chacune de ses nombreuses tentatives.

Quand il fit jour, on le trouva pâle, les cheveux hérissés, et fixant des yeux hagards sur le cadavre de son père, qui le maudissait toujours.

Chacun s'enfuit du château à la vue de cette effroyable merveille, et on cessa de l'habiter pendant plus de deux cents ans.

Bien longtemps après les événements contenus dans cette légende, et lorsqu'on se les rappelait à peine, la châtellenie de Cagnicourt échut par succession au sire Jacques Le Baudoin de Villers, chambellan héréditaire du Cambresis. Curieux de savoir à quoi s'en tenir sur les récits que l'on faisait du châtel abandonné, il y entra en compagnie du prieur de l'abbaye de Vaucelles.

Ils virent tous deux bien distinctement, au milieu d'un étang devenu presque un marais, le squelette d'un homme qui tenait les bras étendus.

Du haut du rempart, un autre squelette semblait le considérer dans une attitude de détresse.

Le prieur de Vaucelles récita des prières pour le repos de l'âme de monseigneur Guillaume de Cagnicourt. Après cela, il aspergea d'eau bénite les deux squelettes.

Ils tombèrent en poussière.

LA NOCE DE CAVRON-SAINT-MARTIN

— 1140 —

Je vivrais cent ans et plus, qu'il me souviendrait encore de la noce de Jean Saveux comme il m'en souvient aujourd'hui.

J'étais parti de bon matin de mon village, car je devais traverser la forêt d'Hesdin pour aller prendre, comme me l'avait recommandé mon oncle, notre vieux compère le berger Nicolas Meuron, lequel était invité à la noce.

Il refusa obstinément de m'accompagner, disant qu'on ne le verrait pas à de telles épousailles quand même on lui payerait cent doubles à la rose; mais il ne voulut jamais me faire connaître pourquoi. J'étais éloigné de sa maison au moins déjà de quatre *Ave*, quand il courut après moi et me rappela pour me remettre une petite bouteille qu'il me recommanda vingt fois au moins de ne pas quitter une minute, durant tout le temps que je serais

à Cavron-Saint-Martin, chez Jean Saveux. Elle devait, disait-il, me préserver des embûches du malin esprit, lequel ne manquerait pas de faire des siennes.

Hélas! le vieux berger ne prédit que trop vrai, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Je ne connaissais pas le futur de ma cousine Marguerite, et quand je le vis à mon arrivée, je me sentis devenir tout triste de ce qu'il prenait pour femme une si jolie fille. C'était, je dois l'avouer, un beau garçon; mais il y avait dans ses yeux enfoncés sous de grands sourcils, il y avait dans sa figure pâle je ne sais quoi dont la vue faisait mal. On l'aimait peu dans le village, parce qu'il se montrait fier de son argent, n'allait jamais se réjouir au cabaret, et restait quelquefois toute une semaine sans dire un mot à personne. Cela devenait même cause de beaucoup de propos divers : les uns le croyaient sous un sort; les autres, au contraire, le prenaient pour un jeteur de maléfices. Tant il y avait que, malgré les bonnes sommes et la grande ferme à trois granges qu'il apportait en dot, il s'en trouvait plus qui blâmaient ma cousine Marguerite de faire ce mariage qu'on n'en rencontrait disant : « Marguerite se marie à Jean Saveux : cela fera un ménage comme il faut. »

La noce commença, et tout alla bien jusqu'à l'heure de danser. Or il advint que le ménétrier d'Hesdin, le joyeux Mathias Wilmart, n'avait pas été prévenu. Chacun se lamentait d'un pareil contre-temps, lorsqu'on annonça au marié qu'un inconnu demandait à lui parler.

Jean Saveux, qui devisait et batifolait avec sa femme, et que l'on n'avait jamais vu, de mémoire d'homme,

d'une humeur si avenante, se leva en pestant contre le malotru qui le dérangeait quand c'en était si peu le cas... Mais à l'aspect de l'étranger, qui, las d'attendre, avait pris sur lui d'entrer, il devint pâle comme un trépassé et faillit choir de son haut.

« J'espère que je suis le bienvenu? demanda froidement l'inconnu au marié.

— Vous avez le droit de l'être, » répliqua Jean Saveux; mais son visage pâle et le tremblement de tous ses membres démentaient le bon accueil qu'il s'efforçait de faire au nouvel arrivant.

Celui-ci n'en eut cure. Il se mit gaiement à table, versa de la bière plein une corne, pour le moins de la dimension d'une bottrine, et la vida d'un seul trait. Après quoi il se servit d'un jambon dont il ne laissa que les os, mangea ensuite plusieurs *tartes* énormes, et but en conséquence. Jamais on n'avait vu soif si sèche, ni appétit si vorace.

Durant tout ce temps-là il se faisait parmi les gens de la noce un plus grand silence qu'à un dîner d'enterrement. L'étranger qui se mettait si à son aise, et à qui la gêne où son arrivée tenait chacun ne causait pas de souci, croisa péniblement les jambes, et, déboutonnant son pourpoint, lequel apparemment gênait sa digestion, il tourna la tête, et vit alors Jean Saveux debout et plus pâle que jamais.

« Eh! eh! lui demanda-t-il familièrement, tu ne m'as pas encore montré ta femme, mon camarade. Serais-tu jaloux de moi? Ventrebleu! j'ai dans mon temps été gaillard comme un autre; j'ai fait pécher plus d'une jolie

fille; mais, autres temps, autres goûts. Tu le sais : maintenant, Jean Saveux, ce ne sont point de jeunes filles que je prends dans mes filets, n'est-il pas vrai? »

Jean Saveux, quoique à contre-cœur, prit Marguerite par la main et l'amena devant cet homme étrange.

« C'est une charmante créature! Tu as bon goût, Jean, excellent goût. Il est malheureux, ma foi! que ce soir... Car c'est ce soir, ajouta-t-il à voix basse et presque à l'oreille de Jean, qui frissonna de tous ses membres.

— Mais que veut dire ceci? continua l'étranger, sans faire attention au désespoir du marié. Voici une noce singulière; il ne s'y trouve même pas seulement un violon. »

Quelqu'un hasarda de raconter que l'on avait négligé de prévenir Mathias Wilmart, et que d'ailleurs, quand on l'aurait fait, la pluie qui tombait depuis midi lui aurait rendu impraticables les chemins de marne qui environnent Cavron-Saint-Martin.

« Parbleu! si c'est là ce qui vous empêche de danser, dit l'étranger, j'ai précisément un violon; et sans me piquer d'être excellent musicien, j'espère bien ne pas vous faire trop regretter l'absence de Mathias Wilmart, que vous me vantez si fort. »

Il sortit, et revint avec un violon. Cela me surprit de la bonne façon, car je l'avais vu par hasard, lorsqu'il avait frappé à la porte en arrivant, et, j'en jurerais sur ma part de paradis, il ne tenait de violon ni dans les mains ni sous le bras. L'instrument ne pouvait être non plus dans son bissac, car il n'en portait pas.

Quoi qu'il en soit, l'étranger posa une chaise au milieu d une table, grimpa dessus, et se mit à jouer du violon comme s'il n'avait jamais fait d'autre métier de sa vie. On l'aurait pris sans peine pour un ménétrier véritable; car c'était un petit homme gros et court, à mine réjouie et moqueuse au dernier point; il battait du pied, criait, se trémoussait et buvait comme Mathias Wilmart.

Chacun se mit en place, sauf le marié, qui, taciturne et rêveur, se tenait dans un coin et voulait même empêcher sa femme de danser.

Le joueur de violon s'en aperçut :

« Que signifie une pareille conduite, Jean Saveux? demanda-t-il en ricanant. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ta vie, et tu demeures là comme un hibou! Allons! gai, mon camarade, en place! »

Mais, pour cette fois, Jean Saveux refusa d'obéir. L'étranger, d'un seul bond, s'élança de la table et posa sa main sur l'épaule du récalcitrant. Aussitôt un transport frénétique de gaieté s'empara de Jean, naguère encore si triste. Il se mit à parler, à sauter, à rire, mais tout cela d'une manière tellement sinistre, qu'on l'aurait pris plutôt pour un possédé que pour un homme qui doit, dans une demi-heure, se trouver tête à tête avec une charmante épousée.

A vrai dire, la musique que jouait l'inconnu produisait une sorte de joie douloureuse que je n'ai jamais éprouvée que cette fois-là. Je me sentais, durant la danse, mille pensers coupables et singuliers; j'étais comme ivre ou faisant un mauvais rève. Et puis l'air que l'on respirait dans la chambre devenait lourd et brûlant, et il se ré-

pandait de toutes parts une odeur forte, âcre et suffocante, comme celle que produit un fer rouge que l'on enfonce dans l'eau.

Minuit sonna : l'inconnu mit alors son violon sous le bras, descendit de sa chaise et, s'approchant de Jean Saveux :

« A présent! lui dit-il.

— Encore une nuit! rien qu'une seule nuit, demanda Jean, dont tous les membres tremblaient d'une manière effrayante.

— Non, répondit l'inconnu.

— Du moins accordez-moi une heure, une heure encore!..

— Non, répliqua une voix sourde et implacable.

— Donnez-moi un quart d'heure! fit encore Jean d'une manière piteuse.

— Non... J'ai pitié de toi, ajouta l'étranger, après avoir joui un moment du désespoir de Jean Saveux; que ta femme signe ceci, et je t'accorde encore huit jours. »

Jean prit un rouleau de parchemin rouge à lettres d'or que lui présentait son hôte... mais il le rejeta avec horreur.

« Alors je vais prendre congé de la compagnie, et, tu viendras me donner un pas de conduite. »

Le petit homme salua poliment chacun, et, passant amicalement son bras autour du cou de Jean Saveux :

« Adieu, dit-il à la mariée. Ne vous fâchez pas trop contre moi si j'emmène votre amant : vous ne tarderez pas à le revoir, ma belle. »

Ce ne fut pourtant que le lendemain qu'elle le revit, et

il n'était plus qu'un cadavre frappé de la foudre. On l'avait ainsi trouvé, après bien des recherches, gisant au pied d'un chêne de la forêt d'Hesdin.

Quand on le porta à l'église, les cierges bénis s'éteignirent tous à la fois, et l'on m'a raconté que la fosse dans laquelle on déposa la bière se trouva vide le lendemain.

LE SIRE AUX ARMES BRISÉES

— 1410 —

Au temps jadis, le château d'Esnes était le plus beau château du Cambresis.

A présent, il n'en reste plus que des ruines auquelles se mélangent des constructions rustiques et toutes modernes qui leur donnent encore un aspect plus attristant.

Au lieu de larges crénelures, deux toits mesquins de pigeonnier dressent leurs triangles d'ardoises sur les tours qui flanquent le pont-levis. On a creusé des fenêtres irrégulières dans l'épaisseur des remparts, et une lourde couche de chaume les fait ressembler à une ferme délabrée.

Plus de fossés profonds, plus de fortifications anguleuses : la charrue a transformé les premiers en champs de blé que le vent agite comme des vagues; les autres gisent écroulées, et il ne se trouve point dans le village

une seule cabane dont leurs décombres n'aient servi à construire les murs.

Un immense quantité de fumier comble la cour d'honneur; les ruines du perron conduisent à une cuisine, et l'on a transformé en étables les vastes salles d'apparat. Ainsi l'on n'entend plus que des gloussements de basse-cour et des beuglements de ferme en ces lieux dont l'écho avait redit tant de fois les chants de la trompette, le piaffement des destriers, les mâles cris des hommes d'armes et les douces paroles des damoiselles.

A droite de l'entrée principale, seul reste intact du vieux manoir, une mince tour de grès élève au milieu des ruines sa tête grise et nue. Un sculpteur du moyen âge a gravé sur le sommet, en caractères du quinzième siècle, les douze heures de la journée : une horloge, merveille du pays, promenait sa grosse aiguille dorée autour du cercle de pierre, et indiquait la durée du temps au châtelain et à ses vassaux; car l'artiste, pour obtenir ce double résultat, avait placé le cadran de manière à ce qu'on pût le voir du dehors et de l'intérieur de la cour.

Ce fut l'an de notre salut mil quatre cent et quarante, vers les fêtes de Pentecôte, et au moment où la cloche de cette tourelle sonnait l'heure de midi, que messire Jean d'Esnes se mit en route pour aller faire un séjour d'assez longue durée au domaine de son vieux compagnon d'armes, messire Jacques de Crèvecœur. Chacun s'ébahit de voir le châtelain septuagénaire entreprendre un pareil voyage; car, depuis neuf bonnes années pour le moins, il n'était sorti de la grande salle de réception que

pour aller au moustier : encore lui fallait-il requérir l'aide de deux varlets vigoureux qui le portaient plutôt qu'ils ne le conduisaient au banc de velours armorié à l'écu d'argent et à la bordure de sable.

Après sept jours bien comptés, messire Jean revint en son domaine. La première chose dont il s'enquit fut pour quelle raison son fils messire Eustache ne se trouvait pas là, afin de lui rendre ses hommages et de lui souhaiter une bonne venue, ainsi que le lui enseignait son devoir.

Le vénérable chapelain, maître Claude Watremez, répondit que le jeune sire s'en était departi depuis une semaine pour le château d'Élincourt, ajoutant qu'il ne manquerait pas de revenir à la vesprée, comme il l'avait fait mander la veille par son écuyer Simon Guyot.

En effet, il en advint comme le digne prêtre l'avait dit; car messire Jean n'avait point encore vidé sa deuxième corne d'hypocras que son fils entra révérencieusement dans la salle, et se mettant à deux genoux, demanda la bénédiction de monseigneur son père.

Mais le vieux seigneur, manquant pour la première fois de sa vie aux bienséances de l'étiquette, accola tendrement le jeune homme, sans lui imposer les mains, et se mit à crier plutôt qu'il ne dit :

« J'ai fait un bon voyage, Eustache, un voyage duquel proviendront liesse et grandeur pour la noble et vieille famille d'Esnes. Dieu et la benoîte Vierge en soient loués ! Le comte de Crèvecœur m'a promis la main d'Emme, sa fille unique, pour vous, Eustache, pour vous, et au détriment de maint et maint noble poursuivant. »

Les joues d'Eustache devinrent pâles tout à coup; il voulut parler, il ne le put.

Alors, sans prendre attention à ce grand émoi, messire Jean se mit à dire comment il avait su parfaire une telle alliance, et à compter sur ses doigts, qui n'y suffisaient pas, les riches terres qui formeraient l'apanage d'Emme de Crèvecœur; sans oublier qu'elle apportait à son époux et suzerain le droit d'accoler à ses armes un écu de gueules à trois chevrons d'or, avec ce cri : *Tour Landry!*

Après quoi il congédia son fils, souriant à part du trouble où il le voyait.

« A son âge, pensait-il, une pareille nouvelle m'eût fait danser de jubilation, et lui il devient rêveur et confus. Il est vrai de dire que j'étais un autre gars, éveillé comme il faut et prôné à dix lieues à la ronde pour ma joviale et facétieuse humeur. »

Ruminant de tels pensers de sa jeunesse, messire Jean d'Esnes appela de son sifflet d'argent les varlets, qu'on vit accourir soudain, et il se fit mettre incontinent au lit, où, d'après sa croyance, la fatigue et la joie lui préparaient un sommeil doux jusqu'au soleil levant.

Mais il n'en fut pas ainsi.

Vers minuit il s'éveilla tout en sursaut. Il avait ouï un pas lent et solennel qui froissait la feuillée dont, suivant la coutume, on avait couvert le parquet de la chambre. Pour savoir ce qu'il en était, il souleva la courtine de son lit... Jésus! sauveur des hommes! un chevalier de piteuse apparence se tenait là devant lui, la tête nue, la face meurtrie, l'armure brisée, et la robe couverte de boue et de sang.

Il attacha sur messire Jean d'Esnes un regard de com-

passion; après quoi il se mit à genoux, se frappa la poitrine avec désespoir, comme en *meâ culpâ* de quelque grand péché, et se tournant vers le vieux sire, il proféra ces paroles d'une voix basse et dolente :

« L'enfer à qui fera comme moi ! »

Et puis il disparut...

Messire Jean fit alors un tel bruit de son sifflet d'argent que son fils, ses varlets et jusqu'au vieux chapelain accoururent en émoi. Messire Jean dit à chacun de se retirer, et, ne gardant près de lui que l'aumônier Claude Watremez, il lui enjoignit au préalable de réciter des oraisons, en jetant force eau bénite.

Quand l'aumônier eut fait, messire Jean lui raconta de point en point la merveilleuse vision qui naguère lui était advenue.

Le chapelain l'écouta gravement.

« C'est le sire aux armes brisées qui vous est apparu, dit-il quand monseigneur eut fini. Il faut que l'on projette dans votre famille quelque mariage contre le gré des fiancés, car le terrible fantôme n'apparaît qu'en de telles circonstances. Vous avez vu tantôt Ulric de Landast, sire de Sommaing et d'Esnes, l'un de vos aïeux. »

La physionomie de monseigneur d'Esnes prit une expression non équivoque de mauvaise humeur.

« Par saint Jean, mon patron ! de quels propos biscornus venez-vous me gaber? Je suis un vieux guerrier, et les dires d'une tête rasée ne m'abuseront pas; tenez-vous-en pour assuré. »

Le prêtre, habitué aux rudes façons du châtelain, reprit en ces termes :

« Vous avez été de bonne heure mis comme page auprès de monseigneur le duc de Bourgogne, et partant vous n'avez point, je le vois, ouï en votre enfance conter la légende du sire aux armes brisées. Je vais vous la rapporter telle que la disent ici, le soir à la veillée, les bonnes gens de la châtellenie. Que je sois ardé au plus fond de l'enfer si j'en veux changer une parole!

« Il y a bien longtemps (et, si j'ai bonne mémoire, c'était vers l'an onze cent et cinquante-trois de notre rédemption, monseigneur Liétard étant évêque de Cambrai), Ulric de Landast, sire d'Esnes et de Sommaing, voulut marier son fils Alard à la châtelaine de Walincourt, demeurée veuve par le trépas du noble sire son époux. Mais Alard aimait d'amour Gillette de Glimes, fille orpheline d'un pauvre chevalier de haut lignage, défunt sans laisser à son enfant d'autre bien qu'un renom sans tache et l'aide de plusieurs riches bourgeois qui avaient pris sa détresse en compassion. Or, la pauvre créature portait en ses flancs le fruit de cet amour qu'Alard avait juré, sur sa part de paradis, de sanctifier par le mariage.

« Quand il apprit une si fâcheuse nouvelle pour les projets qu'il formait, quand sire Alard eut adjuré son père de l'unir en mariage légitime, non pas à la dame de Walincourt, mais à sa mie Gillette, messire Ulric fit serment que, sa vie durante, il n'en adviendrait rien. Les prières, les doléances, loin de l'adoucir, redoublèrent encore sa fureur : il bannit son fils du châtel, et lui donna sa malédiction jusqu'au moment où il consentirait à épouser la dame de Walincourt.

« Alard erra toute la nuit dans la campagne, et quand fut venu le jour il partit pour la ville, afin de revoir encore une fois Gillette, et de mourir après cela.

« Comme il approchait du pont-levis du châtel épiscopal, il vit un grand rassemblement autour du fossé, et de ce rassemblement surgissaient doléances et malédictions. Il donna de l'éperon à son destrier, car la prescience de quelque grande infortune avait resserré son cœur déjà tout navré; mais la foule l'entoura incontinent, l'assaillit de pierres, et il tomba lapidé, près du corps de Gillette, trépassée la veille en se ruant dans un fossé.

« Et chacun disait :

« — Il se trouve navré! il gît! il est mort! c'est bien fait! C'était bien assez d'avoir causé le trépas de Gillette : nous ne pouvions le laisser venir rire en voyant sa figure pâle, et se frotter les mains en réjouissance, comme pour signifier : J'en suis quitte; Dieu soit béni!

« Il faut dire que le bruit s'était répandu chez les bourgeois que sire Alard avait consenti à épouser madame de Walincourt. La croyance d'une si vilaine foi-mentie avait donc causé la mort du pauvre jeune homme advenu si mal à propos quand on retirait de l'eau Gillette, qui s'était noyée de désespoir à la fausse nouvelle de l'infidélité de son amant.

« Mais Alard avait à peine rendu l'âme qu'un de ses hommes d'armes, perçant la foule, se jeta en pleurant sur le corps, disant que son jeune seigneur était méchamment occis, et racontant de quelle façon il avait préféré subir la malédiction de son père plutôt que d'abandonner Gillette. Vous pensez bien comme les têtes chaudes de

Cambrai furent marries à de tels propos! Les bourgeois relevèrent les deux amants, et les portèrent avec dévotion, nu-tête et pieds nus dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, au mont des Bœufs, afin qu'il fût récité des oraisons et chanté des messes de *Requiem* pour le repos de leurs âmes.

« Cependant sire Ulric, ayant ouï dire que son fils Alard était parti pour Cambrai, afin de revoir Gillette, manda quatre hommes d'armes, et courut à bride abattue afin d'empêcher ce voyage. Mais, comme il entrait aux faubourgs, des hurlements de rage bien autres que naguère éclatèrent de tous côtés.

« On se rua sur ses hommes d'armes, et ils tombèrent occis en moins de rien. Pour lui, on le jeta à bas de destrier, on lui arracha les cheveux, on lui arracha la barbe; il n'y avait pas jusqu'aux femmes qu'on ne vît courir sus à lui pour le pincer et le tirailler. On le mena sur les places publiques, sans autre vêtement qu'une méchante chemise. Les uns le chargeaient de mortier et de boue, les autres l'accablaient de coups de massue sur la tête, les autres le piquaient avec des alênes et des broches. Bref, tous les Cambrésiens vinrent fondre sur lui et l'allèrent pendre par les pieds à un gibet, où il reçut le coup de grâce.

« Depuis ce jour funeste, quand on veut former dans votre noble famille un mariage contre le penchant des fiancés, le sire aux armes brisées apparaît dans le château d'Esnes jusqu'à la mort des fauteurs de ce mariage. »

Le chapelain finissait le récit merveilleux qu'on vient

de lire quand le jeune Eustache s'avança lentement auprès de monseigneur, et lui fit confession de l'amour qu'il avait voué à la damoiselle d'Élincourt, disant qu'il préférerait trépasser plutôt que de mettre à son doigt l'anneau nuptial d'un autre, fût-elle mille fois plus noble et mieux dotée que la damoiselle de Crèvecœur elle-même.

Il s'attendait à voir éclater le courroux de monseigneur son père; mais le sire d'Esnes se retira silencieux et rêveur.

Le lendemain matin, à son lever, le vieillard était pâle, tremblant et dans un émoi extrême.

Le sire aux armes brisées lui était apparu de nouveau.

Il envoya le chapelain au château de Crèvecœur. Et dès que maître Claude Watremez fut de retour, on fit savoir aux vassaux qu'Alard Landast, sire d'Esnes, était fiancé à demoiselle Perrette d'Élincourt, et que désormais on verrait joint à l'*écu d'argent à la bordure de sable*, un *écu de gueules au francs-quartiers d'hermine*.

ASRAEL ET NEPHTA

— 1150 —

I

LES TROIS DAMNÉS

Ainsi Dieu l'a voulu : il y a dans les tourments de l'enfer des moments de relâche et presque de repos. Alors les flammes cessent de jaillir, se replient sur elles-mêmes, s'affaissent et n'exhalent plus qu'une fumée pâle comme les brouillards de la Flandre au coucher du soleil ; alors la foudre ne héri[illegible] e[illegible] jette plus ses dards étincelants ; alors les cris cessent, les plaintes expirent, les hurlements se taisent, et il se fait parmi les abîmes éternels une triste obscurité et un morne silence. On dirait que l'enfer et ses victimes s'ensevelissent dans un profond sommeil.

Mais le sommeil, par lequel on oublie les maux du corps et les peines de l'âme, le sommeil, bienfait mystérieux

donné par le Tout-Puissant aux hommes en échange des misères de ce bas monde, le sommeil n'est point fait pour les réprouvés. Un engourdissement plein de malaise étreint leurs membres roidis par les tortures; un froid glacial pénètre leurs os à demi calcinés par les flammes; une angoisse, mélange de stupeur et d'impatience, pèse sur leur front, et, sans tout à fait en anéantir les pensées, y mêle une incertitude douloureuse.

Néanmoins une sorte de joie brille dans les yeux fatigués des damnés et des diables, à la fois bourreaux et compagnons de supplices des damnés, lorsque l'ombre de la main de Dieu, s'étendant sur l'enfer, y jette ce cruel assoupissement. Oui, une sorte de joie brille dans leurs yeux, et, pour la comprendre, il faudrait connaître combien sont horribles les souffrances de l'enfer. Mais aucune pensée mortelle ne saurait concevoir ce que sont de pareilles souffrances, aucune! Et pourtant l'imagination des hommes, si pauvre, si imparfaite pour se créer une image du bonheur, devient riche et féconde pour inventer des tourments horribles. Saint Paul l'a dit : « Les flammes de la terre, comparées aux flammes de l'enfer, ne sont que des flammes en peinture; et si le riche, dont le pied éloigna de sa table le pauvre Lazare, pouvait obtenir de ce pauvre une seule goutte d'eau pour en rafraîchir sa langue brûlante, il changerait ses clameurs de désespoir en bénédictions et en transports de joie. Or ce n'est point pour un frêle motif que les bénédictions et la joie pourraient pénétrer en un tel séjour.

Depuis quelques heures, l'enfer se trouvait plongé dans cet assoupissement que Dieu ne lui daigne accorder qu'à

de longs intervalles, lorsque tout à coup éclata sous ces voûtes muettes un cri perçant, expression à la fois du triomphe et de la douleur. Soudain les flammes se rallumèrent, et leurs gerbes mugissantes réveillèrent et mordirent les damnés. Les démons reprirent leurs propres tourments et leur office de bourreaux, et Satan porta ses mains avec désespoir sur son front dont la couronne de fer rougissait et resplendissait comme une auréole.

Diables et damnés levèrent les yeux, et virent au-dessus de leur tête un démon qui, les ailes étendues et tenant dans ses griffes par leur chevelure et leurs vêtements deux hommes et une jeune femme, volait et tournoyait en répétant le cri qui avait réveillé l'enfer. A un signe de Satan il replia ses ailes à demi, et s'agenouilla devant le trône infernal, sans lâcher sa triple proie, qui, debout et pantelante de terreur, n'osait lever les yeux sur l'horrible face du maître auquel elle appartenait à toujours.

C'était d'abord un vieillard : son front à demi chauve attestait que plus d'une fois il avait porté le casque et caché son visage sous les plaques de la visière. A côté de lui se tenait un jouvenceau qui cherchait du regard une femme pâle et belle, dont les bras s'efforçaient pudiquement de voiler la poitrine et qui rougissait des regards lubriques et des ris impurs des démons. Jamais gaieté pareille n'avait contracté les lèvres des anges déchus. D'abord ils jouirent longuement et avec complaisance de l'embarras de la pauvre femme; puis ensuite ils relevèrent sa chevelure, qui voilait quelque peu ses épaules; ils écartèrent ses mains, ils promenèrent leurs

griffes immondes sur ses membres délicats, et s'amusèrent à les voir trembler convulsivement de cet affreux contact.

Le vieillard et le jouvenceau ne pouvaient contenir leur indignation et leur jalousie. Les démons le comprirent avec une joie inexprimable, et, les plaçant en face de la jeune femme, tenant leur tête, afin qu'ils ne pussent la détourner, posant un doigt de fer sur leur paupière, afin qu'ils ne pussent l'abaisser, ils continuèrent longtemps le jeu cruel qui égayait si fort ses cohortes maudites; les damnés surpris se dressaient sur les couches ardentes de l'abîme pour prendre part aux ébats de leurs bourreaux.

Cela dura plusieurs heures.

Mais l'ennui est le premier châtiment imposé par Dieu aux réprouvés, et l'ennui ne tarda pas à contracter les fronts diaboliques; l'ennui, mal plus funeste que les feux éternels; l'ennui qui laisse l'imagination tomber dans un vide sans fin; l'ennui qui ne permet point à une idée de détendre le front et de nourrir l'activité de la pensée. bientôt donc, ces persécutions qui naguère les réjouissaient à un tel point, les fatiguèrent. Ils eurent beau chercher à les ranimer par des raffinements; rien n'y pût. En vain ils prenaient dans leurs bras noirs la jeune femme, la couvraient de baisers infects, et la plaçaient ensuite dans les bras d'un autre; en vain ils nouaient leurs griffes à sa longue chevelure et faisaient tournoyer au-dessus de leurs têtes la pauvre victime éperdue; leur jouissance blasée ne se ranima pas. Croisant avec découragement sur leur poitrine des bras fatigués, ils interrogèrent des yeux et en silence les ordres de Satan. Depuis

longtemps déjà, le démon souverain avait détourné la tête, et promenait çà et là ses regards indécis et sans but. A la fin il les ramena sur les trois âmes qui se tenaient en présence de lui, et, après les avoir considérées avec une attention distraite, il leur dit ces paroles :

« Qui es-tu, toi, vieillard à l'air dur et fanfaron?

— Jacques, seigneur de Crèvecœur.

— Et toi, jouvenceau mielleux et qui fais le timide?

— Daniel de Cantaing, seigneur du village de ce nom.

— Et toi, la belle éplorée, toi qui t'avises de singer la pudeur ici, où vraiment elle n'est guère de mise? Et toi? Parle, et hâte-toi, sinon... »

Le coup suivit ou plutôt accompagna la menace, car de son sceptre de fer Satan frappa violemment la jeune femme, qui frissonna sous la rude atteinte.

« Je me nomme Jeanne de Beaumetz, et voici mon très-noble et très-redouté seigneur époux et maître.

— Bon, je le comprends. Vos péchés sont encore de ces péchés qui ressemblent à tout, et dont la monotonie est un supplice pour moi. Race stupide des hommes! Vous ne savez donc que marcher sur les traces des autres! Il vous est donc impossible de mettre le pied autre part que là où l'ont mis ceux qui vous précédaient! Misérables sots! qui se prennent à des piéges encore tout garnis de dépouilles; que l'exemple ne met pas en garde, et qui ont la prétention d'être méchants quand ils ne sont qu'imbéciles et routiniers! Votre imagination est donc bien pauvre pour ne pas savoir inventer quelque crime nouveau? Si vous voulez être damnés, au moins ne le soyez pas pour une ridicule peccadille à laquelle on fait trop d'honneur en

chargeant les esprits infernaux de la châtier. Nous habitons l'enfer, nous, mais du moins c'est pour avoir presque conquis le ciel; c'est pour avoir ébranlé sur son trône celui qui se dit à présent le Très-Haut. Nous étions pourtant parvenus aussi haut que lui! Sans des traîtres, sans des lâches, sans le hasard surtout; — le hasard, bien plus puissant que Jéhovah, — oui, je serais dieu à présent. C'est Jéhovah qui ceindrait la couronne de fer! A moi serait le ciel, à moi les anges, à moi les chœurs des séraphins, à moi les hymnes des vierges, à moi la puissance du monde, à moi le ciel et la terre, à moi l'univers, à moi la nature!

« N'importe, je n'ai pas triomphé, mais je marche son égal. Ces adorations, dont il se montre si fier, je les ai troublées; ce culte, dans lequel il se complaît, je le partage avec lui, je le reçois plus que lui. Sept légions d'anges ont pris part à ma révolte..... Qu'il compte ses élus, lui, il verra s'il les trouve aussi nombreux que mes réprouvés.

« Vous le voyez, stupides mortels, pour me damner je me suis dressé à l'égal de Dieu. Et vous autres, qu'avez-vous fait? Toi, beau jouvencel, tu as reçu un baiser de femme; toi, brutal vieillard, tu as donné deux coups de dague; cette folle a préféré l'enfer au paradis, et cela pour ne point se séparer d'un amant qu'elle va quitter pour l'éternité. Imbéciles créatures, n'est-ce pas que voilà votre histoire?... la même que celle de tous les autres.... Mais il faut que je l'entende avec ses détails inutiles; il me faut subir cet ennui.... Allons, Astaroth, ne te pavane point tant à cause de ces trois âmes conquises pour mon

royaume ; ne te vante pas de si peu de chose comme d'une victoire bien éclatante. Certes, elle ne valait pas la peine que tu m'éveillasses par ton cri fanfaron de tout à l'heure. Il ne tient à rien que je ne te plonge, pour trois siècles, dans les abîmes les plus profonds de mon royaume, en t'y réduisant à la condition et aux tourments d'un simple mortel.

« Conte-moi pour quels motifs ces trois créatures sont damnées, conte-le-moi, puisqu'il faut que tu me le contes hélas ! et que j'ai à décider le genre de supplice qu'il convient de leur faire subir. »

II

JEANNE DE BEAUMETZ

Ces paroles du roi de l'abîme blessèrent profondément l'orgueil d'Astaroth. Toutefois, il renferma en lui-même sa blessure, car les démons qui l'entouraient attachaient sur lui des regards perçants et moqueurs, et se réjouissaient de l'humiliation dont leur rival était abreuvé dans son triomphe.

Feignant donc une insoucieuse indifférence, il se coucha nonchalamment au pied du trône, s'appuya sur un coude, et se mit à parler en ces termes :

« Satan le sait, il y a deux années environ, les efforts des esprits de l'empire infernal, pour perdre les hommes.

n'obtenaient d'autre résultat que d'amener des chrétiens, qui, tôt ou tard, ne pouvaient manquer de devenir la proie de l'enfer. Aucune âme prédestinée au ciel, aucune âme, objet de la prédilection des anges esclaves du rival de Satan, ne sortait de la route du salut pour entrer dans celle de la perdition. Le paradis triomphait de l'enfer, et chaque fois que l'un de nous, suivant les terribles conditions que tu nous as faites, exposait sa nature d'esprit, et s'engageait, sous peine de la perdre, à séduire une âme privilégiée, il revenait seul, à l'expiration du terme de son voyage. Alors tu le dépouillais de ses ailes, et tu le reléguais dédaigneusement parmi les âmes des mortels en souffrance dans nos gouffres.

« Aucun démon ne voulut plus courir des chances aussi dangereuses : je souris de pitié de leur pusillanimité et de la maladresse de ceux dont l'exemple les effrayait tant, et je partis. Tu m'avais donné trois ans pour accomplir l'œuvre de la conquête d'un homme; en voici à peine deux que je suis parti, et je te ramène trois victimes. Mais, comme tu l'as dit, l'œuvre était si facile, que vraiment, je le reconnais, j'ai eu tort de te les amener avec tant de fracas. J'aurais dû les jeter moi-même, et sans t'en prévenir, dans quelque coin obscur de l'enfer, et attendre que le hasard me fît te parler de mon entreprise, et t'apprendre son succès.

« A peine, il y a deux ans, avais-je quitté l'enfer et parvenais-je dans l'atmosphère du globe terrestre, que je me sentis embaumé d'un parfum pur et suave de vertu, parfum dont les organes humains n'éprouvent que vaguement les divines impressions, mais que ne sauraient mécon-

naître les anges révoltés. Malgré ma sagesse de démon qui me fait apprécier à leur juste valeur le bien et le mal, c'est-à-dire comprendre que l'un et l'autre ne sont que de vaines distinctions, ce parfum de vertu produisit en moi un vertige douloureux, qui pourtant ne manquait pas d'une sorte de charme. Je me dirigeai aussitôt vers la contrée d'où il s'exhalait, et je me trouvai au-dessus du château de Beaumetz.

« Là, mon œil, dont les rayons ne connaissent point les obstacles qui bornent la vue des créatures terrestres, aperçut une jeune fille de rare beauté et qui récitait à deux genoux des oraisons. Trois fois je dus m'éloigner en frémissant de rage, car trois fois elle fit le signe de la croix; et il y avait au-dessus d'elle deux anges qui, avec leurs blanches tuniques, leurs cheveux blonds et leur mine benoîte, recevaient ces prières et les portaient aux pieds du maître dont ils sont les serviles esclaves.

« Cette jeune fille se nommait Jeanne de Beaumetz.

« Elle attendait, à quelques jours de là, son père, le vieux sire Hugues de Beaumetz, parti depuis dix ans pour la terre sainte avec le sire de Crèvecœur. Jeanne remerciait la mère de Jésus, « la sainte Vierge, » comme elle disait, de lui avoir enfin rendu son père, à elle, pauvre orpheline, dont la mère chérie, la châtelaine Catherine, gisait dans le tombeau depuis la fête des Rois; or la fête de tous les saints approchait! Pauvre mère! qu'elle était tendre! Avec quelle bonté elle se complaisait à encourager les amours de sa fille avec le jeune sire Daniel de Cantaing. Daniel avait pris avec tant de générosité le parti de Catherine de Beaumetz, sans défense et lâchement persé-

cutée par d'avides seigneurs du voisinage, qui ravageaient et pillaient son domaine. Daniel, dameret timide et doux, se montrait un amoureux si aimant, un si bon chrétien, et, par-dessus tout, ce qui ne gâte aucune chose, jouvencel avenant, habile à jouer du sistre; il composait même des virelais comme un troubadour de profession!

« Et dans trois jours son père sera de retour au château! Et dans trois jours le chapelain remettra au sire de Crèvecœur un écrit fait par ordre de la dame Catherine de Beaumetz à son lit de mort. Dans cet écrit, elle recommande à son noble époux, si jamais il revient de terre sainte, de faire célébrer l'union de sa fille Jeanne avec le sire Daniel de Cantaing, en considération de leur amour chaste et des services que ledit sire a rendus à la famille de sa fiancée. Car, sans lui, il ne resterait plus pierre sur pierre au château de Beaumetz, et le véritable seigneur de ce domaine, à son retour, en aurait cherché vainement les vastes terres et les hautes tourelles. Il n'aurait plus rien trouvé que des vassaux soumis à divers sires et des terres nues et partagées entre d'avides déprédateurs.

« Aussitôt après cette découverte, que je dus à la jactance des anges, qui se glorifiaient de porter des prières si ingénues à leur Dieu, et qui se les redisaient avec joie, je combinai le moyen de gagner à l'enfer cette femme dont ils se croyaient sûrs de conduire l'âme en paradis, après lui avoir laissé mener sur la terre une vie édifiante. Je pris mon vol du côté où s'en venaient les sires de Beaumetz et de Crèvecœur.

« Vraiment, c'est chose à voir que la manière dont Dieu

récompense les siens. Les deux chevaliers, séduits par le sermon de je ne sais quel capucin barbu qui grille ici parmi tant d'autres de son espèce avaient été condamnés au feu. Enflammés d'un beau zèle, les deux imbéciles fondirent leur vaisselle d'or et d'argent, mirent en gage quatre années de leurs revenus, ôtèrent à l'exploitation de leur terre les vassaux les plus jeunes et les plus capables, et laissèrent là leurs mères, leurs femmes et leurs filles, pour aller délivrer le tombeau de leur Dieu, qui s'en moque, et faire la guerre aux Sarrasins, qui ne leur avaient jamais causé le moindre dommage.

« Six ans après, ils revinrent sans avoir délivré la terre sainte. En vain ils avaient mis sur leurs bannières : *Dieu le veult!* en vain ils s'étaient battus comme des forcenés, en vain ils s'étaient fait bénir et rebénir par le pape, par des évêques, par des prêtres; en vain ils s'étaient chargés de reliques depuis le cimier de leur casque jusqu'à la garde de leur épée, les Sarrasins, ces hérétiques, restèrent les plus forts, et les chevaliers du Très-Haut ne retirèrent de leur beau zèle que des blessures, de la misère, de la fatigue et la lèpre... Ah! j'oubliais encore quelque chose : on pilla leurs domaines, et leurs femmes s'en allèrent avec quelques beaux sires moins fervents chrétiens.

« N'est-ce pas là ton histoire, dis, Jacques de Crèvecœur? En mettant le pied sur le sol de la Flandre, n'as-tu pas appris qu'il ne te restait plus rien au monde? qu'on avait démantelé ton château, que ta femme était séduite par Nicolas d'Oisy, depuis trois ans, et qu'à la nouvelle de

ton retour, délaissée par son séducteur, elle s'était jetée dans l'Escaut?

« Quand il sut les mésaventures de son compagnon de péril, le vieux sire de Beaumetz se sentit vivement ému, et il se prit à verser de grosses larmes. Je profitai de ce ridicule attendrissement pour glisser dans son âme un projet non moins ridicule, et j'eus d'autant plus d'influence sur lui, que le matin, à l'heure du déjeuner, il avait mangé une énorme grillade de porc et vidé une grande bouterine de vin, sans prendre le soin de s'enquérir à quel jour on se trouvait de la semaine et si ce n'était pas un vendredi. Je me mis donc à souffler sur lui un esprit de vertige qui le troubla fortement et obscurcit ses idées, qui n'étaient déjà pas nettes; e le fis se rappeler, quoiqu'il n'en eût jamais été rien, que le sire de Crèvecœur n'avait pris la croix pour la croisade que d'après les conseils de lui sire de Beaumetz; je fis passer devant ses yeux une foule de soi-disant services et de soi-disant preuves de dévouement que lui avait prodigués le sire de Crèvecœur, si bien que la lourde dupe prit la main de ce vieux guerroyeur, et lui dit :

« — Jacques, nous avons combattu un an à côté l'un de l'autre; nous avons partagé plus d'une fois notre pain; nous avons supporté les mêmes souffrances pour la même cause, et tu ne trouves plus à ton retour ni femme ni fortune. Je veux, moi, ton frère d'armes, te rendre une femme et une fortune. Or donc, avant trois semaines, tu épouseras en légitime mariage ma fille Jeanne, et je partagerai avec toi, à parts égales, ma châtellenie de Crèvecœur. En outre, je t'aiderai à combattre les miséra-

bles félons qui ont profité de ton absence pour envahir tes biens, et nous les traiterons comme nous avons fait des Sarrasins.

« Jacques de Crèvecœur, qui se mourait d'envie d'accepter : — Dis que non, si tu l'oses, vieil hypocrite! Jacques de Crèvecœur trancha du généreux et refusa obstinément de si belles offres.

« Alors le sire de Beaumetz prit sa dague, en la poignée de laquelle se trouvait un morceau de la vraie croix (Du moins il le pensait, et pourtant ce n'était qu'un vieux éclat de chêne pris en la forêt de Mormal. Un moine, fabricant de reliques, avait trouvé plus commode de cueillir là ce morceau de la vraie croix que d'aller le chercher en Judée). S'agenouillant devant la relique, il fit ce serment :

« — Sur ma part de paradis et sur le saint morceau de la vraie croix que je tiens, je fais serment que ce que j'ai dit s'accomplira, quoi qu'il puisse advenir. La sainte Vierge m'aide à le mener à fin, et le diable me prenne, si j'en démords!

« Assuré de ma proie et n'ayant plus désormais qu'à laisser advenir les résultats de ma ruse, je me mis à fournir l'occasion de pécher mortellement à quinze à vingt chrétiens qui ne pouvaient cependant manquer de nous arriver tôt ou tard. Dans ce nombre, il faut compter sept moines fornicateurs, quatre honnêtes hommes obscurs appelés tout à coup à remplir les fonctions délicates de juges, de receveurs des taxes, et puis quelques autres encore des méfaits desquels il ne me souvient pas. Comme ils n'étaient pas gens à se repentir, mais, au rebours, à

s'enfoncer chaque jour plus avant dans le péché et dans l'impénitence, je n'y pris plus garde, et je suis bien sûr qu'il n'en manque pas un ici de ceux qui sont morts; les autres arriveront à leur loisir, je m'en tiens garant.

« A deux jours de là, je me rendis donc au château de Beaumetz, où se préparait une réception brillante pour le seigneur qui revenait, après tant d'absence et de périls. Je vis Jeanne partout, allant, courant, montant, descendant, et ne laissant pas éloigner de ses côtés messire Daniel, qui l'aidait avec prestesse et qui devinait ses désirs avant qu'elle les eût formés tout à fait. Perché sur le sommet d'une tourelle, je ne pouvais m'empêcher de rire de leur confiance dans l'avenir et dans un bonheur qui leur échappait à toujours. Mes éclats de rire devinrent si forts, que la tour s'en ébranla, et qu'il me fallut m'envoler, car sans cela elle se serait écroulée. En tout autre moment, écraser quelques centaines de paysans et les envoyer sans confession dans un autre monde, m'eût paru une assez bonne plaisanterie. Mais la terreur d'un pareil accident eût gâté le peu de joie qu'il restait à goûter à nos deux amants, et j'avais besoin que le coup, déjà levé sur leur tête, les frappât au milieu d'un bonheur complet; sans cela ils eussent moins ressenti ce coup.

« Enfin, les cris des vassaux, et leur foule qui se porta précipitamment hors de l'avenue du château, m'apprirent l'arrivée du sire de Beaumetz. Jeanne, les yeux pleins de larmes, se jeta dans les bras du vieillard, le couvrit de baisers, et ne pouvait se lasser d'étreindre sur son cœur le père que le ciel lui rendait... et qui allait nommer du

nom de son gendre le jeune et beau sire de Cantaing. Aussi, combien il tardait à la damoiselle de voir s'éloigner de ce père le chevalier à barbe grise, au front balafré de coups de lance et d'épée, qui ne quittait pas plus le seigneur de Beaumetz que ne le quittait son ombre; ombre que rendait si apparente un beau soleil jaune, tel qu'il y en a, l'hiver, au pays de Flandre.

« Mais le vieux importun, encaissé dans sa cuirasse, restait toujours là, marchant à pas comptés, flairant la châtellenie et la jeune fille, et, pour ainsi dire, les dégustant à l'avance. A l'une, il faisait un sourire, véritable grimace à donner de la frayeur à la pauvrette; il regardait l'autre du coin de l'œil, disant en lui-même :

« — Ceci me paraît en bon état, et voici de la haute futaie qu'il faudra couper et vendre au prix de gentils angelots d'or.

« Déjà il se voyait père d'une lignée d'enfants et possesseur d'un riche domaine. Moi, je me tenais là à rire et à me jubiler de toutes les espérances et de toutes les joies qui allaient se trouver déçues.

« Quand le menu des vassaux eut assez crié et témoigné de l'allégresse, on lui donna douze ou quinze tonnes de bière pour se désaltérer et pour boire à la santé du maître et seigneur. Je pris sur mon front une goutte de sueur, je la jetai parmi ces ivrognes, et ils se bataillèrent tellement, que vingt-neuf tombèrent dans la mêlée, et que le lendemain le prévôt pendit quatre de ceux qui, la veille, avaient frappé le plus rudement, l'un, entre autres, sur son propre frère, et un second sur son fils.

« Tandis qu'ils buvaient et préludaient à cette bataille,

le sire de Beaumetz manda ses plus riches tenanciers à comparaître devant lui. Quand ils se trouvèrent réunis, il mit le poing sur la hanche, parla une demi-heure sans rien dire, et termina en ces termes :

« — Or donc, il y aura récompense pour ceux qui ont bien fait durant la croisade, et châtiment, tels qu'amendes et confiscations, pour les autres qui ont agi en vassaux infidèles et sans loyauté.

« Ensuite, je fais à savoir que d'aujourd'hui en trois semaines, et le jour de la fête de saint André, notre fille bien-aimée Jeanne épousera le noble chevalier que voici, — messire Jacques de Crèvecœur.

« A ces mots, Jeanne, qui, les yeux étincelants de joie, s'attendait à voir finir la période de son père par le nom de Daniel de Cantaing, poussa un cri perçant et tomba sans connaissance ; Daniel, plus mort que vif, se rejeta dans la foule. Quant à ce gros seigneur que voilà, Jacques de Crèvecœur, il s'évertuait à ranimer la damoiselle, que sa présence rendait plus malade que jamais. Même elle en serait morte de douleur; mais comme cela ne faisait point mon affaire, puisqu'elle pouvait de la sorte aller tout droit en paradis, je m'approchai de son oreille et y murmurai des paroles mystérieuses qui atténuèrent le pouvoir de la mort. Jeanne revint donc à la vie, et on l'emporta dans ses appartements.

« Pendant que cela se passait, le chapelain remettait au sire de Crèvecœur le parchemin qu'il avait écrit par les ordres de la mère de Jeanne, et qui contenait les dernières volontés de la dame. Le seigneur se fit expliquer ce que renfermait le vélin et l'aumônier le lui conta lon-

guement, après quoi le sieur de Beaumetz répondit :

« — Maître, j'ai fait un vœu sur ma part de paradis, et j'ai juré de l'accomplir en baisant le pommeau de mon épée, où se trouve enchâssée une sainte et précieuse relique du bois de la vraie croix. Il n'y a point de puissance ni au ciel, ni sur la terre pour me délier d'un pareil serment. Il faut donc qu'il s'accomplisse. En conséquence, je jette au feu ce vélin. Afin que ma digne et défunte épouse, qui, je l'espère, est au ciel, ne m'en veuille point de ce que je ne puis exécuter ses dernières volontés, vous célébrerez durant deux années, pour le repos de son âme, chaque jour, une messe accompagnée des *oremus* convenables.

« Maintenant, allez dire à ma fille Jeanne de se tenir prête à m'obéir de bonne grâce, sinon que je lui donnerai ma malédiction de père, et que, s'il le faut, je la traînerai moi-même à l'autel.

« Enfin le sire de Crèvecœur doit ignorer ce secret; vous m'en répondez sur votre tête. Rappelez-vous que j'ai droit de haute et basse justice, et que votre titre de clerc ne prévaudrait point en cette occasion.

« Le sire de Cantaing se trouvait ici tantôt. Holà ! notre écuyer, ne voudriez-vous point me l'aller quérir ? Tenez, le voilà qui monte à cheval et qui songe à nous quitter. Dites-lui que votre maître a besoin de lui parler durant quelques instants.

« Daniel vint à pas lents, et néanmoins avec une sorte d'espérance que je m'amusai à lui inspirer ; mais il ne la garda plus, cette espérance, quand il entendit le père de Jeanne parler ainsi :

« — Messire Daniel, seigneur de Cantaing, ma très-honorée et défunte épouse Catherine de Cisoing, dame de Beaumetz, avait résolu de vous unir en légitime mariage avec ma fille Jeanne; mais j'ai fait un vœu sur le pommeau de mon épée qui renferme une relique de la vraie croix, et aucune puissance ni de la terre ni du ciel ne saurait me délier de ce serment. Je viens donc vous requérir, comme un bon et loyal chevalier que vous êtes, de ne plus vous présenter devant ma fille Jeanne, et de ne confier à nulle personne au monde ce qui avait été résolu à son égard entre ma femme et vous. Ce faisant, vous acquerrez des droits sans fin à l'estime d'un vieux chevalier qui a combattu durant des années pour délivrer le saint sépulcre des infidèles ses oppresseurs.

« Daniel promit tout ce que voulut le sire de Beaumetz et se départit dans une douleur inexprimable. Je sautai en croupe de son cheval lorsqu'il quitta le château, et je lui soufflai mille projets confus de désespoir et de vengeance. »

Ici l'ange des ténèbres suspendit quelques instants son récit, et attacha sur ses trois victimes, et particulièrement sur Jeanne, un regard plein d'orgueil. C'est qu'en effet peu de jeunes femmes aussi belles et douées de tant de candeur étaient jusqu'alors tombées dans les gouffres de l'enfer. Malgré l'effroi qui décomposait sa physionomie pure et naïve, malgré le désespoir dont se contractait son front, il fallait habiter l'enfer pour considérer sans pitié la frêle créature destinée aux flammes qui doivent brûler toujours.

L'infortunée Jeanne tressaillit sous le regard d'Astaroth comme un oiseau sous l'œil fascinateur d'un serpent. Délivrée des persécutions du mauvais ange, et n'étant pas encore marquée du sceau des réprouvés, de ce sceau de feu ineffaçable qui s'attache au front et qui dure à jamais, Jeanne éprouvait une sorte de charme à se rappeler le bonheur des premiers temps de ses amours. Malgré les sarcasmes du démon cause de sa perte, malgré les accents sardoniques de sa voix qui grinçait comme les morsures d'une lime, elle se laissait aller à des souvenirs prestigieux ; et en face de la damnation elle rêvait encore tendresse ; tant l'amour est puissant ! tant l'enfer lui-même ne saurait prévaloir contre l'amour !

Astaroth, après avoir de nouveau considéré sa proie avec orgueil, reprit son récit en ces termes :

« Je vous l'ai dit : monté en croupe sur le cheval de Daniel, je le reconduisis jusqu'à son château, où je le laissai agité de mille pensers confus, hors de lui, dévoré de jalousie, brûlant de se venger, et résolu, n'importe à quel prix, de soustraire Jeanne à son rival. Daniel m'appartenait déjà corps et âme ; je revins donc à Beaumetz, où je trouvai Jeanne dans une prostration complète et anéantie par la résignation du désespoir.

« J'essayai vainement de nouveau la puissance des paroles magiques qui m'avaient si bien réussi la veille. Ces paroles ne purent rien sur des organes brisés par une secousse trop violente. Il ne me restait qu'un moyen de ranimer Jeanne, c'était d'appeler l'espérance à mon aide.

« Alors je rassemblai peu à peu autour d'elle les souve-

nirs de son enfance; je lui montrai son père s'ébattant avec elle; son père malheureux d'une légère maladie qu'elle faisait, son père complaisant à ses moindres caprices de petite fille! De ces souvenirs, je l'amenai insensiblement et sans peine à croire que l'influence qu'elle exerçait en ce temps-là sur le sire de Beaumetz elle l'exercerait encore aujourd'hui et qu'il ne saurait résister aux prières de sa fille. Une entrevue avec lui, des caresses, des sanglots, et le vieillard, loin de persister dans sa cruelle résolution, s'accuserait des douleurs de son enfant et tiendrait à crime d'attendre plus longtemps à les consoler. On croit aisément à ce que l'on désire : bientôt donc, d'une frêle et invraisemblable espérance, Jeanne passa à la certitude du succès; et, presque rassurée sur l'avenir, elle se rendit sur les remparts que visitait son père, résolue qu'elle était à lui ouvrir son cœur, à le faire changer de dessein et à obtenir de lui qu'il rappelât Daniel au château.

« Voyant Jeanne dans la situation d'esprit où je la voulais, j'écartai les nuages qui obscurcissaient le ciel d'une vapeur lourde et grisâtre. Les doux rayons du soleil vinrent caresser la nature; leur chaleur voluptueuse ranima les membres de Jeanne et acheva d'épanouir ses idées. Le bien-être de ses sensations physiques se répandit sur ses sensations morales, et, le sourire sur les lèvres et le cœur presque léger, elle se dirigea du côté où se promenait seul le châtelain son père.

« Depuis dix ans que le sire de Beaumetz avait quitté l'existence molle du château pour prendre le rude métier de guerroyeur, à force de souffrir, il était devenu

impitoyable pour les souffrances des autres. Lui, qui cédait jadis sa plus ferme volonté au moindre sourire de sa fille, à présent faisait trembler chacun sous son regard impérieux. Il fallait que tout lui obéit comme en Palestine lui obéissaient ses hommes d'armes; — c'est-à-dire lorsqu'il avait des hommes d'armes; car, parti avec cinquante lances, il s'en revint seul et sur un destrier volé je ne sais où. Vive le Dieu des chrétiens pour bien récompenser les niais qui se dévouent à le servir!...

« La confiance de Jeanne s'évanouit comme son sourire à l'aspect de la physionomie rébarbative du vieux sire. La pauvre fille resta là quelque temps seule, muette et atterrée.

« Le châtelain lui demanda, d'un ton qui n'était guère de nature à la rassurer :

« — D'où vient donc, damoiselle de Beaumetz, que vous soyez, à l'heure que voici, errante sur ces remparts sans une matrone pour vous accompagner? Cela messied et ne doit plus se faire à l'avenir; je vous le défends, prenez-y garde!

« Jeanne, épouvantée du ton sévère du vieillard, ne répondit pas et se sentit prête à s'en retourner sans dire un mot à son père. Cependant à la fin l'amour l'emporta sur l'effroi, et, s'avançant vers le seigneur, elle voulut lui prendre la main et la porter à ses lèvres. Celui-ci, qui méditait je ne sais quels changements à effectuer à une tourelle défectueuse, et qui retrouvait son château dans un état de délabrement à donner de l'humeur à un moins bourru, celui-ci, dis-je, ne se trouvait point disposé à écouter des jérémiades ni à recevoir des caresses de jeune

fille. Il retira donc sa main avec brutalité, et demanda d'une voix en harmonie avec le geste :

« — Que me voulez-vous? Parlez vite; j'ai hâte d'achever ma visite de la châtellenie.

« — Mon père! mon père! oh! permettez-moi d'entrer dans un cloître!

« — Jeanne, qu'est-ce que cela veut dire? Croyez-vous, dites, pouvoir ébranler ma volonté et me faire manquer à ma parole? Vous vous trompez étrangement, ma fille. Je ne sacrifierai pas à des caprices de quelques jours et à des larmes dont il ne restera plus de traces avant une heure, je ne sacrifierai pas, vous dis-je, l'honneur de mon nom en ce monde et mon salut dans l'autre. Tenez-vous prête à m'obéir, je le veux.

« Elle demeura là, comme frappée de mort, regardant s'éloigner son père et ne sachant à quel saint se vouer.

« Je me mis à voltiger au-dessus de sa tête, à la fasciner de mon souffle, à échauffer son front au battement de mes ailes de feu, et puis, courant auprès de Daniel, que j'avais vu rôder autour du château, je le trouvai grimpant le long d'un mur à demi ruiné, se faisant une échelle de sa ceinture et de son poignard, et prêt à parvenir au sommet du rempart, non loin de l'endroit où Jeanne avait rencontré son père, et où la faisait demeurer l'anéantissement du désespoir. S'ils s'étaient revus, adieu tous mes efforts et toutes mes peines, car Daniel aurait facilement déterminé Jeanne à le suivre, et l'enfer perdait sa proie. Le Dieu des chrétiens, en faveur et en souvenir de la belle pécheresse Madeleine, pardonne beaucoup à ceux qui ont beaucoup aimé; et il n'aurait point sévi bien sévèrement

contre une jeune fille cédant à un amour que s'était complue à faire naître et à encourager sa mère. Je me ruai donc sur Daniel, je le saisis par les cheveux et je l'entraînai jusqu'au pied du mur. Il se crut frappé d'un vertige, et voulut bientôt recommencer à gravir la muraille lézardée; mais je l'abusai par une vision qui lui montra les remparts garnis d'hommes d'armes; il lui fallut donc se retirer. Cette déconvenue, du reste, loin de calmer son désespoir, ne le rendit que plus exaspéré et plus entreprenant.

« C'était là ce que je voulais, et, loin d'apaiser le damoiseau, j'excitai sa rage vingt fois plus encore. Néanmoins, il fallait que le mariage s'accomplît, et, pour que le jeune gars n'y apportât point d'obstacle, je l'étreignis de mes bras et lui donnai un baiser sur les lèvres. Aussitôt une fièvre dévorante le saisit; elle troubla sa raison, et quelques paysans le trouvèrent plus mort que vif au milieu du grand chemin où je l'avais laissé. Un mire fut appelé, et j'embrouillai si bien la raison de cet homme, — il ne restait pas grand'chose à faire; — j'embrouillai si bien sa raison, que le vieil âne à robe noire aurait fait durer la maladie plus de six mois sans les sucs de plantes que je mis à son insu dans les breuvages qu'il préparait. Donc, après avoir eu le plaisir de voir, durant six mois, Daniel souffrant, maugréant et se désespérant dans son lit, je le laissai se guérir de la fièvre. A sa première sortie, il se dirigea du côté de la châtellenie de Beaumetz. Pour m'amuser, je le laissai errer de la sorte durant plusieurs semaines, sans même lui permettre de voir un pli du voile de Jeanne. A la fin, un jour qu'il tombait de fatigue et de

désespoir dans un taillis, je fis passer près de là le sire de Crèvecœur avec sa dolente épouse, qu'il accablait de caresses sans rien comprendre à son chagrin et à son dépérissement. Il roucoulait l'amoureux à me faire rire aux éclats et à faire pleurer Daniel, témoin de ses tendresses et de ses paroles d'amour. Vingt fois le jeune homme se sentit prêt à courir sus au sire de Crèvecœur, et à le tuer; mais je voulais mieux que cela; et je ne quittai pas ma main de dessus l'épaule du désespéré, qui raconta, le soir, à son confident le vicomte de Sars, qu'il ne savait comprendre quelle force inconnue l'avait empêché de se lever et de frapper le vieillard. « Le vouloir y était, mais le pouvoir me manquait, » disait-il.

« Eh bien! maintenant tu connais cette force, beau sire! Tu étais un misérable jouet qui m'obéissait. Rien de plus.

« J'avais eu soin aussi que Jeanne entrevît Daniel. La femme du sire de Crèvecœur demeura huit jours sans entrer dans le bois; car, à présent qu'elle portait le titre d'épouse d'un autre, elle voulait remplir ses devoirs, et sinon oublier Daniel, au moins tâcher de ne plus le voir. Mais tous ses efforts n'aboutissaient qu'à raviver le souvenir de Daniel et à le lui rendre plus présent à l'imagination. Elle pleurait, elle invoquait à l'aide tous les saints; mais les saints et leur dieu lui-même n'exercent point de pouvoir sur les passions humaines : trop stupidement scrupuleux pour les exciter, ils ne sauraient les dompter, même faiblement. Au rebours, à nous autres, démons, appartient le domaine des passions des hommes; nous les faisons naître, nous les développons, nous les fomentons, nous les grandissons. Elles s'allument à notre

souffle ; à notre souffle elles jaillissent en gerbes terribles. Elles éclatent, elles foudroient et jettent des millions d'esclaves dans notre empire.

« Les saints et les anges se bornèrent donc à dire à Jeanne : il ne faut plus aimer Daniel ; il n'y faut plus penser, parce que cela est un péché. Moi je murmurais à son oreille : Aime-le, aime-le ! N'est-il pas le compagnon de ton enfance ? Ta mère n'a-t-elle pas béni vos saintes amours ? A son lit de mort n'a-t-elle point dit : Je veux que vous soyez l'un et l'autre époux et femme, unis à tout jamais sur la terre et ensuite au ciel ? Et maintenant voilà qu'on vous sépare brusquement ! Ce qui était naguère devoir et vertu devient crime. Oh ! non, cela ne saurait être ! Le crime est à ceux qui ont désuni des âmes que la volonté d'une mère mourante avait unies.

« Quoi ! il ne te faudrait plus voir Daniel ! ne plus entendre sa voix tendre et douce ! ne plus sentir ta main pressée par la sienne ? Il faudrait effacer son souvenir et le remplacer par de la tendresse pour un vieillard qui parle froidement d'un amour dont il est incapable et qui fait sourire jusqu'au moindre vassal, lorsqu'on le voit, tremblant de vieillesse, tourner vers sa jeune épouse des regards éteints... Non ! oh ! non, cela ne saurait être !

« Ou du moins, puisqu'il le faut, puisque l'honneur et le devoir, le cruel devoir l'exige, qu'elle revoie encore une fois, du moins, son fiancé, son amant, son Daniel ! Peut-il y avoir du crime à le revoir sans lui parler, sans qu'il le sache ? à l'entrevoir à travers un buisson épais ou du haut d'une tourelle ? Oui, demain matin, elle ira dans la forêt, et sans doute Daniel s'y trouvera comme de cou-

tume; car, elle en est bien sûre, Daniel y vient chaque jour. Le sire de Crèvecœur s'en est allé à son château, reconquis sur les pillards qui le lui avaient enlevé. Eh bien! elle profitera de son absence pour revoir une dernière fois Daniel, pour pleurer à la vue de sa tristesse! Et puis, après cela, Dieu aidant, elle ne l'oubliera point ni ne cessera de l'aimer, car cela ne saurait être; mais elle se résignera à son malheur avec l'espérance que le trépas y mettra bientôt un terme.

« Grâce à mon influence secrète, telles étaient, durant la nuit, les pensées de Jeanne, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec précaution et que Daniel, pâle et tremblant, lui apparut en disant :

« — Jeanne, il faut me suivre; viens! Je suis parvenu jusqu'à toi au péril de ma vie; j'ai escaladé le rempart, j'ai tué trois hommes d'armes. Viens, viens; un moment de plus peut nous perdre!

« — Vous suivre, Daniel! Moi? La femme d'un autre? Souiller le lit nuptial! O mon Dieu! mon Dieu! qu'ose-t-il me proposer? Sortez, sortez, ou j'appelle à mon aide!

« — Fais donc! s'écria Daniel en croisant les bras et en s'asseyant avec un calme effrayant; fais donc! et que l'on me poignarde à tes yeux. Infidèle, foi mentie à l'amour que tu m'avais juré, fais; j'attends. Faut-il appeler pour toi?

« — Daniel! Daniel!

« — Voici ton sifflet d'argent, tiens, appelle!

« — Daniel! ô mon Daniel! arrête... Mon Dieu! m'abandonnerez-vous en un tel péril?... Daniel! Daniel! écoutez,

fuyez par pitié pour une pauvre femme; elle vous le demande à deux genoux; fuyez, fuyez !

« — Je ne fuirai pas sans toi ! Il faut que tu m'accompagnes, sinon par amour, du moins pour sauver ta vie. On va savoir ces gens d'armes tués, les remparts escaladés par un homme et la venue de cet homme dans ta chambre. On ne t'excusera pas; on n'écoutera pas tes justifications, car ton père sait notre amour et tes larmes. Viens donc. La fuite avec moi, ou bien ici l'opprobre ou la mort !

« Jeanne, de ses deux mains, se couvrait le visage; en proie à une horrible agitation, elle ne savait à quel parti s'arrêter, quand tout à coup le sire de Crèvecœur se précipita dans l'appartement, se rua sur Jeanne, la perça d'un coup de poignard et commença avec Daniel une lutte dont la fin fut la mort de tous les deux. Alors, moi qui avais jeté le soupçon de la jalousie dans le cœur du vieillard; moi qui lui avais inspiré la pensée d'un faux voyage pour mieux épier sa femme, moi je saisis les âmes de mes trois victimes et je pris mon vol vers l'enfer.

« Des anges m'arrêtèrent et s'écrièrent :

« — Emmenez le sire de Crèvecœur et Daniel, ils vous appartiennent, ils sont homicides; mais Jeanne est à nous, Jeanne n'a point péché.

« O désespoir ! déjà ils l'arrachaient de mes mains, déjà ils s'envolaient avec elle vers les cieux, lorsque, par une inspiration subite, je m'écriai en imitant la voix de Daniel :

« — Jeanne ! Jeanne ! nous voilà donc séparés pour l'éternité !

« A ces accents plaintifs, à cet adieu, Jeanne appela à

grands cris son amant, quitta les anges et vint se jeter dans les bras du jeune homme... Ce fut dans les miens qu'elle tomba, et, riant aux éclats de la déconvenue des anges, qui de leurs ailes se voilaient le visage, j'arrivai et je ramenai ces trois âmes. »

En achevant ces mots, l'esprit déchu porta autour de lui un regard fier et satisfait; les démons applaudirent en chœur, les gémissements des damnés leur répondirent, et les flammes de l'enfer mugirent et s'élancèrent vers la voûte avec plus de violence.

III

LA CONDAMNATION

Satan fit un geste, et tout rentra dans le silence. On n'entendit plus que le sourd gémissement des flammes grondant comme les dernières fureurs d'un orage qui s'éloigne.

« Ce vieillard sera jeté parmi les jaloux, et ce jeune homme parmi les adultères. Quant à Jeanne, qu'on l'emporte à l'autre extrémité de l'enfer; que jamais on ne prononce le nom de Daniel devant elle; que jamais elle n'apprenne ni quelles souffrances il endure, ni s'il garde un souvenir d'elle.

« Allez ! C'est pour l'éternité ! »

A ces mots terribles prononcés d'une voix forte, et que grossissaient tous les échos de l'enfer, les trois âmes

furent enlevées par les démons et emportées aux lieux assignés pour leur supplice. Et, durant ce temps, des milliers de voix gémissantes répétaient :

« C'est pour l'éternité ! c'est pour l'éternité ! »

IV

ASRAEL

Parmi les anges réprouvés qui avaient écouté avec le plus d'attention le récit d'Astaroth, il s'en trouvait un qui conservait encore je ne sais quel vestige de sa splendeur déchue. Ses ailes souillées brillaient encore d'un reste d'or et d'azur; son front, flétri par le sceau réprobateur, se penchait sur son épaule gauche avec une rêveuse tristesse, et d'ordinaire il se trouvait en butte aux dérisions des mauvais esprits, qui ne l'avaient entraîné dans leur révolte que par un piége.

Avant la révolte des anges contre le Très-Haut, Asraël, ainsi le nommait-on, faisait partie de la légion des chérubins. Assis en face du trône de l'Éternel, il mêlait sa voix aux chœurs ineffables qui célébraient la gloire du Tout-Puissant. Près de lui se tenait la plus belle de toutes les créatures divines, l'ange Nephta, à laquelle l'unissaient les nœuds mystérieux d'un hymen céleste. Les bras et les ailes enlacés, ils s'enivraient ensemble des béatitudes du paradis; ensemble ils exprimaient les transports et les

extases de l'amour divin. Si quelque message envoyait Asraël diriger le cours d'une planète ou rétablir la divine harmonie qui règle l'univers, Nephta, nouant aussitôt sa tunique, l'accompagnait et l'aidait à supporter les ennuis qu'éprouvent les anges loin de la présence de Dieu. Lorsque la fatigue roidissait les ailes du chérubin, Nephta l'entourait de ses molles étreintes, et, forte d'amour, elle l'emportait parmi les espaces. En échange, lorsque le sommeil venait appesantir les paupières de Nephta, Nephta n'aurait pu se livrer au repos, si l'épaule de son Asraël n'avait reçu sa tête, si son souffle ne s'était mêlé, durant ce repos, au souffle de son Asraël. Car l'union mystique qui les unissait l'un à l'autre tenait à la fois du chaste dévouement d'une sœur et de la tendresse ardente d'un époux. C'était ce que l'amitié a de plus saint, l'hymen de plus sacré, l'amour de plus passionné. Jamais de jalousie, jamais de satiété! Un calme pur et suave; des transports sans cesse renaissants, un bonheur tel que peuvent en rêver les imaginations des mortels, mais comme ils n'en ont jamais goûté. Car ce besoin d'amour et de bonheur, toujours si impérieux et toujours si déçu chez les hommes, n'est autre chose qu'un reflet de la vie céleste sur la vie de la terre, qu'un instinct qui fait désirer le ciel, qu'un vague parfum qui révèle le paradis, comme le parfum d'une fleur révèle la tige et les corolles de cette fleur.

Tel était le sort des chérubins Asraël et Nephta, lorsque Satan leva contre Dieu l'étendard de la révolte. Fidèles à leur maître, ils se réfugiaient dans l'enceinte des bons anges, lorsque tout à coup une horde de rebelles se pré-

cipita sur eux. Le choc de l'horrible mêlée sépara Asraël et Nephta, et, après le combat, Asraël seul, les yeux pleins de larmes, appela à grands cris sa compagne. Mais nulle voix ne lui répondit. L'infortuné chérubin se livrait au désespoir lorsqu'un démon s'approcha de lui :

« Asraël, ne pleure point, lui dit-il, ne pleure point; car je veux te rendre à Nephta. Nephta se trouve parmi nous, Nephta s'est rangée parmi les anges qui combattent contre nos oppresseurs; elle m'a chargé de venir te consoler et t'inviter à la rejoindre.

— Mauvais ange, lui répondit Asraël, tu me trompes. Nephta est demeurée fidèle à Dieu; Nephta ne saurait être rebelle. Égarée durant le combat, elle s'est éloignée du refuge céleste; je veux l'y ramener, je l'y ramènerai... Nephta! Nephta! entends la voix de ton Asraël! »

Mais Nephta ne répondait point.

« Ingrat! reprit le démon, puisqu'il te faut des preuves, puisque tu ne veux point m'en croire, moi qui viens accomplir en ces lieux, et parmi les plus grands périls, un message de ta Nephta; ingrat! reconnais donc ce voile qu'elle m'a remis pour toi et qui recouvrait son front et ses épaules. Adieu! Je vais lui répondre qu'Asraël, un lâche sans amour, préfère l'ennuyeux bonheur du ciel aux transports enivrants de la tendresse de Nephta. Adieu! C'est à moi de la consoler de ton abandon; c'est à moi de l'aimer désormais et de lui faire oublier ta tendresse par ma tendresse.

— Si tu disais vrai, je n'hésiterais point; mais non, tu mens, tu m'abuses!

— Eh bien! tu en croiras du moins mon serment. Par

ma vie immortelle, par le ciel et par la terre, par l'univers et par le firmament, je jure, que Nephta se trouve parmi les anges qui suivent les étendards de Satan! »

A ce parjure, le premier qui fut proféré, Asraël, ne pouvant supposer que l'on osât profaner à ce point la sainteté des serments, Asraël crut le mauvais ange et le suivit. Mais lorsqu'il se trouva parmi les révoltés et qu'il demanda: « Nephta! Dites où est ma Nephta! » un groupe d'anges pervertis, l'œil étincelant de lubricité, entourèrent le beau chérubin et lui dirent: « Nephta n'est pas ici, mais nous t'aimerons à sa place; » et elles l'enlaçaient de leurs caresses, elles le couvraient de leurs baisers, elles l'entouraient de mille prestiges enivrants et lascifs. Asraël, étourdi par leurs séductions, tomba dans les bras de l'une d'elles, en lui faisant répéter qu'elle l'aimerait toujours. Le lendemain, sa perfide amante riait des promesses qu'elle lui avait faites, et courait prodiguer à un autre ses transports.

Depuis ce jour fatal, Asraël, seul des esprits déchus, pleurait avec amertume sur l'horrible existence à laquelle il se trouvait condamné; peu lui importaient l'horreur et les tortures de l'enfer. Ce qu'il regrettait, le mal qui le consumait, c'était le souvenir de Nephta et de sa tendresse; c'était un isolement insupportable, un vide que des paroles humaines ne sauraient exprimer. Comme jadis au ciel, il ressentait impérieusement le besoin d'aimer, mais, hélas! il n'avait plus Nephta pour l'aimer, comme au ciel. Parler d'amour aux sœurs des démons n'aboutissait qu'à exciter leurs risées et leurs moqueries.

Sainte Thérèse peignait trop bien le supplice des esprits rebelles en disant : « Les malheureux, ils ne sauraient aimer! »

Les aventures de Daniel et de Jeanne éveillèrent en Asraël je ne sais quel vague espoir de trouver sur la terre un amour pour répondre à son amour. Le dévouement de cette jeune femme et la quasi-ressemblance de ses propres malheurs avec les malheurs qui avaient perdu l'infortunée excitaient son intérêt au plus haut point. Malgré les ordres de Satan, il se complaisait à porter de Daniel à Jeanne et de Jeanne à Daniel leurs paroles d'amour; il les consolait par son active protection, et, pour prix de tant de bienfaits, il leur demandait de lui conter le récit de leurs amours sur la terre.

Ces récits fougueux et passionnés l'exaltèrent à un tel point, qu'il résolut, n'importe à quel prix, d'être aimé encore une fois. Dans ce dessein, il demanda à Satan la permission de passer deux années sur la terre, faisant le pacte, ou de lui ramener une âme privilégiée, ou, dans le cas contraire, de perdre ses ailes et son titre d'ange, et de vivre éternellement relégué parmi les simples mortels condamnés au feu.

Satan lui accorda ce pacte, et Asraël s'envola sur la terre.

V

LA CHATELAINE.

Au sortir des gouffres sombres et brûlants de l'enfer, Asraël se sentit assailli par de nombreuses sensations à la fois énergiques et confuses. L'air pur l'enivrait de vertiges; ses yeux éblouis se fermaient sous les flots radieux de la lumière du jour, et le calme profond de la nature produisait une sorte d'assourdissement plein de vide chez l'ange accoutumé à l'exécrable tumulte des abîmes éternels.

A cet étonnement succéda peu à peu un bien-être indicible et comme Asraël n'en avait point goûté depuis sa chute. Il lui semblait qu'un lourd fardeau s'ôtait de dessus sa poitrine et qu'une nouvelle existence commençait pour lui. Se laissant aller à une joie enfantine, longtemps il se joua dans l'atmosphère attiédie par les premiers rayons du soleil à son lever. Tout devenait pour le chérubin, jouissances ineffables et sans mélange. La rosée des nuages baignait ses membres souillés par l'immonde fumée de l'enfer, et leur rendait de la souplesse et de la fraîcheur; le vent soufflait dans sa chevelure et venait caresser mollement son front; enfin, un sourire triste et doux entr'ouvrait ses lèvres contractées durant tant de siècles par les crispations du désespoir. Et puis il lissait voluptueusement les plumes de ses ailes et en effaçait les restes de fange qui les ternissaient encore; et puis il volait et

planait sous les plus vifs rayons du soleil pour dorer ces ailes aux reflets brillants et riches des rayons de l'astre. Le chant des oiseaux, le murmure des ondes, le frémissement des arbres dont les cimes se balançaient à la brise du matin, les mille voix harmonieuses de la nature qui montaient vers le ciel comme un hymne de reconnaissance pour le Créateur, faisaient bien à l'ange comme fait bien à un malheureux le baiser d'une femme qui seule lui est restée fidèle dans son infortune; comme les soins d'une mère font bien à un enfant malade; comme un souvenir naïf du temps de sa jeunesse fait bien à l'homme durement désabusé par la déception et l'expérience.

Toutefois, lorsque la fraîcheur du soir vint pénétrer et faire tressaillir les membres du chérubin, ce dernier se sentit de nouveau rendu à lui-même, au sentiment de sa misère et au souvenir des motifs qui l'avaient amené dans le séjour des hommes. Peu lui importait de remplir le pacte contracté avec Satan; oh! oui, peu lui importait! Ce qu'il voulait, ce qu'il ne croirait point trop payer au prix de sa dégradation d'ange des ténèbres, au prix des supplices et de l'esclavage des simples damnés, c'était de l'amour, c'était être aimé, c'était éprouver encore une fois des sensations qui lui rappellassent, au moins vaguement, les sublimes enivrements de l'amour divin et de la tendresse de Nephta.

Alors l'ange se souvint du ciel et se prit à pleurer. Et toute la nuit ses larmes coulèrent, et toute la nuit il bénit ces larmes, car hélas! depuis bien long-temps il n'avait pu pleurer.

La puissance des anges réprouvés sur les hommes, est une des funestes conséquences du péché de nos premiers pères. A dater du jour fatal où les séductions d'Ève, victime du serpent, entraînèrent dans la désobéissance le trop faible Adam, les mortels devinrent esclaves des démons, et les démons reçurent le pouvoir de les tenter et d'user de tous les moyens pour parvenir à les perdre. Ils purent, à leur gré, rester invisibles en tendant leurs piéges, ou bien se revêtir d'apparences humaines, ou bien prendre les traits de personnes vivantes, et par-là mettre moins en garde contre leurs attaques la proie autour de laquelle, suivant les Écritures saintes, ils tournent et rugissent comme un lion affamé. Avant d'user de cette faculté mystérieuse, Asraël quitta le chêne dans les rameaux duquel il s'était blotti jusqu'à l'aurore, et, déployant ses ailes, il s'envola vers un château dont les hautes tourelles surgissaient au sommet d'une colline. Le châtelain allait partir pour la chasse; des chevaux attendaient au pied du perron, et les varlets et les seigneurs, faucon au poing ou chiens en laisse, se tenaient là, attendant leur maître. Celui-ci parut bientôt : quoique déjà vieux, l'âge ne semblait en rien avoir énervé sa force : il sauta légèrement sur son destrier, et puis, regardant vers le perron et s'étonnant de n'y voir que des pages venus pour jouir du départ de leur seigneur, il appela deux ou trois fois avec empressement :

« Lydorie! Lydorie! »

Alors une jeune fille parut, une jeune fille dont les traits offraient au regard, je ne sais quoi de hardi et d'imposant. Pâle, mais d'une pâleur qui seyait à sa physiono-

mie noble, à ses sourcils et à ses grands yeux noirs, à ses cheveux noués et relevés sur le sommet de la tête, à sa haute taille emprisonnée dans une robe qui dessinait des formes gracieuses et sévères. Elle vint, souriant de l'impatience du vieillard, et n'en mettant pas moins de lenteur à disposer les plis de sa robe et à nouer les cordons de sa ceinture. Certaine de la puissance qu'elle exerçait sur son père, et fière d'en abuser, elle passa un long examen des harnais de sa monture, les fit ajuster à diverses reprises, et à la fin s'assit nonchalamment sur la haute selle. Alors le cor chanta, les voix des piqueurs retentirent, et il leur fut répondu par les cris des chiens qui aboyaient, et par les belliqueux hennissements des chevaux.

A ce tumulte, les yeux de Lydorie étincelèrent et une vive rougeur anima ses joues. Elle répéta, en levant la main, les clameurs de la chasse, frappa de sa houssine la haquenée qui trépignait sous elle, et, sans attendre que les autres fussent prêts, elle partit au galop, entraînant après elle un flot de cavaliers et de chiens. Aucun obstacle ne l'arrêtait; les fossés à franchir, les fourrés à pénétrer, les buttes escarpées à escalader. Le cerf! le cerf! voilà la seule idée qui la domine. Il faut qu'elle soit là quand le veneur, mettant pied, frappera l'animal aux abois. Hallali! Hallali! De ce côté! de ce côté! Vous suivez une fausse trace! vous êtes en défaut! A moi! à moi! victoire! Cor sonnez et résonnez! Victoire! victoire!

« Qu'elle est belle! songeait l'ange, et comme cette âme de feu, qui se passionne pour de frivoles plaisirs,

s'embraserait à un véritable amour! Elle consume toute l'activité de ses sens dans les émotions de la chasse; mais vienne un cœur pour comprendre son cœur, vienne une voix qui lui dise : — « Aime-moi, et je te donnerai mon amour; aime-moi, et je te révèlerai quel est ce feu qui te dévore, ce feu que tu ne sais sur quel objet reporter! Aime-moi, et nous aurons de longues journées de délices et d'extase, tu frémiras de transports inconnus à ton âme virginale; une idée te dominera, une idée ne te quittera plus. Que t'importeront désormais les chagrins, les inquiétudes, les larmes, le désespoir même! tu n'auras plus de vide en ton âme, tu aimeras, tu seras aimée. »

Oui, la voilà celle qui doit lui appartenir, celle qui doit le consoler de la perte de Nephta, celle qui doit partager avec lui l'éternité de l'enfer, de l'enfer qui cessera d'être redoutable, puisque l'amour y aura pénétré. il faut que, dès cette heure, il se mette à l'œuvre; point de retard! Où pourrait-il trouver une créature plus belle et plus passionnée?

Aussitôt, Asraël rassembla quelques-uns des atomes primitifs dont se compose la nature, et que la production et la destruction des êtres combinent sous mille et mille formes différentes. Il mélangea ces atomes; il les féconda de son souffle; il les pénétra de la chaleur créatrice du soleil; de ce mélange et de cette chaleur, ne tardèrent pas à naître des pierres précieuses, et cette matière, que vainement ont voulu produire les alchimistes et leurs recherches de la pierre philosophale : de l'or.

Repliant ensuite ses ailes, et revêtu de la tunique et du chaperon d'un seigneur de haute apparence, Asraël s'en

vint donner du cor devant le pont-levis du châtel, et demander l'hospitalité que l'on doit à tout sire de bon liguage égaré aux approches de la nuit.

VI

L'HOSPITALITÉ

A peine l'ange eut-il sonné du cor pour la troisième fois, que le pont-levis s'abaissa et que deux hommes d'armes, la lance au poing, vinrent reconnaître l'arrivant et s'enquérir de ce qu'il voulait. A la vue du costume élégant et du magnifique destrier du seigneur inconnu, ils s'inclinèrent respectueusement et lui dirent :

« Dieu et saint Julien soient bénis ! Vous trouverez ici bon gîte, bonne table et bon visage. »

Un écuyer prit par la bride le cheval de l'ange et le conduisit dans la cour d'honneur. Là, un page tint l'étrier pour qu'Asraël pût descendre sans encombre ; il marcha ensuite droit à la salle de réception et annonça :

« L'hôte de messire le chevalier de Saint-Hylaire. »

Le sire de Saint-Hylaire reçut Asraël avec une gravité presque théâtrale, sans se lever et sans dire une parole.

Lydorie vint lui présenter une coupe d'hippocras fumant, et deux varlets annoncèrent que l'on préparait un bain et que bientôt l'hôte de leur maître pourrait s'y délasser des fatigues de la route.

Telles étaient alors les règles de l'hospitalité flamande, que l'on ne désignait que par le nom d'*hôte* la personne admise en un châtel.

Une pareille coutume s'observait, du reste, chez les anciens Grecs : ils auraient cru manquer à la bienséance en s'informant du nom de celui qui recourait à leur hospitalité.

Mais, si la politesse imposait cette discrétion, elle n'empêchait pas la curiosité de former des conjectures et de chercher à deviner le nom, le titre ou du moins le pays de l'inconnu, et Lydorie et ses femmes ne négligèrent rien à cet égard.

Cela, du reste, était bien naturel. Recluses dans le cercle étroit de la châtellenie, où elles avaient pris naissance, les femmes, à l'époque dont nous parlons, menaient une existence d'une monotonie claustrale. Prier Dieu, surveiller les travaux domestiques, ouvrer des broderies minutieuses, chefs-d'œuvre d'adresse et plus encore de persévérance, quelquefois courir un cerf ou chasser un sanglier, voilà tout à fait à quoi se bornait leur genre de vie. Aussi vous pouvez juger si l'arrivée d'un étranger était pour elles une bonne fortune.

En échange de l'hospitalité qu'il recevait, l'hôte, d'ailleurs, ne manquait pas de raconter ce qu'il avait vu dans ses voyages ou chemin faisant. Quand bien même il ne serait venu que de cinq lieues de là, il aurait trouvé un auditoire attentif et auquel il pouvait apprendre des détails nouveaux et ignorés. Sans commerce, sans presque entretenir de relations les uns avec les autres, sans grandes routes pour communiquer entre eux, les

Flamands, et surtout les Flamands du moyen âge, vivaient la plupart dans un isolement complet. Ils se nourrissaient du blé qu'ils cultivaient et des bestiaux qu'ils élevaient; les houblons et l'orge du terroir leur donnaient de la bière. Ils avaient du lin pour se faire des vêtements, des laines pour façonner le drap de leurs habits. A cette époque de mœurs simples, où un homme naissait, vivait et mourait à la même place comme une plante, quel bien-être aurait-on donc été chercher en voyageant ou en commerçant? Sans crainte pour l'avenir, on se complaisait à merveille dans le présent. Moins recherchés dans leurs habitudes que depuis ne le sont devenus leurs descendants, ils possédaient en échange l'absence des inquiétudes, la joie de l'âme et le bonheur de l'existence au jour le jour. Heureux quand un épisode inattendu venait faire diversion à cette bonne monotonie, et remplaçait l'intérêt banal des légendes fantastiques de la veillée et d'histoires de faits d'armes contés et racontés vingt fois, sinon plus!

Tout ceci peut donc expliquer l'empressement que Lydorie et ses femmes d'atour mirent entre elles à chercher à deviner quel était le sire qui, ce soir, recevait l'hospitalité au château.

— Il a le teint basané et l'œil noir, disait l'une; il faut qu'il arrive de terre sainte; c'est le soleil d'Afrique qui, de la sorte, a brûlé son visage et ses mains.

— Néanmoins, faisait observer une autre, il paraît trop jeune pour que vous deviniez juste; ses mains sont si frêles et si délicates, qu'elles prouvent leur peu d'habitude à manier la lance. Voyez les mains du sire de Saint-

Hylaire et des hommes d'armes, même les plus jeunes, et vous confesserez que j'ai raison.

— Je connais, objecta Lydorie, je connais les armoiries de tous les seigneurs du Cambrésis; jamais je n'ai ouï parler de celles dont sa tunique est mi-partie : deux flèches d'or sur un champ de sable, avec cette devise : *Il faut que j'y parvienne.*

— J'ai ouï dire qu'Eustache de Nivernois, neveu de monseigneur l'évêque de Cambrai, messire Jean de Béthune, était arrivé depuis peu chez son oncle; ce pourrait bien être le jeune sire.

— Il va sortir du bain, dame Berthe, et vous parlerez de monseigneur Jean de Béthune comme par hasard et sans intention; nous verrons un peu ce qu'il dira.

— Chut! le voici.

Et le groupe de dames reprit avec activité ses travaux d'aiguille, de manière à laisser croire que ces travaux n'avaient pas cessé de les préoccuper fortement. Néanmoins elles ne maniaient pas si bien l'aiguille, qu'elles n'eussent jeté un coup d'œil en dessous et à la dérobée pour regarder le jeune sire, qui s'avançait vers elle avec une grâce merveilleuse. Déjà il leur disait de ces paroles avenantes et d'une galanterie exagérée qui caractérisaient, en ces temps-là, la courtoisie et la bonne éducation, lorsque le sire de Saint-Hylaire rentra dans la salle et ordonna aux varlets et aux servantes de disposer le souper.

— Voici tantôt le couvre-feu, et il ne faut pas, mon hôte, qu'il nous surprenne à table. Il vaut toujours mieux ne pas s'écarter de l'ordre établi; ainsi donc, venez par ici. Asseyez-vous à la place d'honneur, au bout de la

table, ici, à ma droite et en face de ma fille. Chaperons bas à présent, chaperon bas tout le monde! et que notre digne chapelain récite le *benedicite*.

Le chapelain obéit, et chacun dit avec ferveur et les yeux baissés les répons de la prière. L'orémus terminé, le chapelain et toute l'assemblée se signèrent. A la surprise générale, l'inconnu était pâle et presque mourant dans son fauteuil; la sueur ruisselait sur son visage, et une agitation convulsive secouait ses membres.

On s'empressa autour de lui et on voulut lui donner du secours.

— Ce n'est rien, dit-il, ce n'est rien. Je viens d'éprouver les atteintes d'un mal auquel je suis sujet depuis mon enfance. Vous allez les voir se dissiper, et le calme renaîtra sur mon visage.

En effet, les symptômes qui l'agitaient disparurent peu à peu; ses traits devinrent sereins, et il ne leur resta plus qu'une pâleur gracieuse, du moins au dire des dames d'atour. Du reste, toutes s'accordaient à faire l'éloge du jeune homme, qui déployait une amabilité douce et pleine de charme. Jamais elles n'avaient ouï conter avec plus d'art; jamais pèlerin ou croisé n'eût pu rivaliser avec lui pour décrire les habitudes des différents pays, les costumes que l'on y portait et les usages que l'on y observait. Les tours de Notre-Dame à Paris, les beaux manuscrits du roi de France, les tentes en poils de chameau du Soudan, les pays où les hommes ont de grosses lèvres et la peau noire et épaisse comme une cuirasse de peau de bœuf, des contrées qu'habitent des nains et où il fait jour six mois de l'année, et mille et mille choses dont on

n'avait jamais ouï parler que vaguement; eh bien, il les avait vues, ou bien il connaissait des voyageurs qui les lui avaient apprises.

Lydorie, ses femmes, les varlets et jusqu'au vieux sire de Saint-Hylaire l'écoutaient avec une attention si grande, que nul n'entendit sonner le couvre-feu, et que le beffroi vint à tinter minuit à la grande surprise de tous.

Alors l'aumônier, sur l'ordre du châtelain, commença les prières du soir; mais, au premier signe de croix, l'étranger se trouva saisi de nouveau des atteintes de son mal. Le chapelain l'exhorta à se retirer, en lui disant que la fatigue cause parfois de tels accidents, que, vu son état maladif, il n'était point tenu à prendre part à la prière, et qu'une oraison brève et mentale y suppléerait. A cet effet, il cita les canons de l'Église et une bulle du pape.

L'inconnu se rendit à de si bonnes raisons, et deux varlets le conduisirent dans la chambre où il devait passer la nuit.

VII

LA RUSE

Malgré leur organisation bien supérieure à l'organisation des mortels, les démons ne sont pas, comme les anges restés fidèles, initiés aux mystères de la pensée des hommes; ils ne peuvent y lire que par des conjectures et à l'aide de la surprise ou de l'étude.

Mais, pour deviner les pensées et les sensations d'une jeune fille sans défiance et qui croit n'avoir rien à cacher, ce don céleste n'était pas nécessaire.

Asraël comprit aisément quelle impression profonde avaient produite sur Lydorie ses discours emmiellés de courtoisie, et surtout le mystère dont il se tenait enveloppé; mystère sous lequel adroitement il laissait entrevoir un haut lignage et de riches domaines. L'orgueil de la jeune fille caressait déjà vaguement, et sans qu'elle se l'avouât à elle-même, l'espérance d'éprendre d'amour le beau chevalier. Sur cette espérance invraisemblable, elle le savait bien, elle se livrait à mille pensées brillantes qui n'étaient, disait-elle, que de vains rêves sans réalité; de vains rêves auxquels elle se laissait aller, parce que c'était pure folie, parce que leur prestige charmant et doux n'était qu'un parfum suave qui embaumait tout autour d'elle, en s'évaporant à jamais et sans laisser de trace.

Des tournois où le beau chevalier brisait des lances en l'honneur de sa dame et portait au cimier de son casque un gage d'amour donné par Lydorie; des groupes de dames d'atour, des varlets et des pages richement vêtus; de nombreux vassaux se jouèrent, de la sorte, toute la nuit de l'imagination de Lydorie et se reproduisirent dans ses songes. Elle s'en amusait comme d'un livre de chevalerie, comme d'un roman qui donne de la mélancolie et des pensers tristes et doux. Elle riait de la fragilité des tableaux séduisants qu'elle créait et qu'elle se complaisait à étaler devant son imagination; mais néanmoins elle ne cessait d'en créer de nouveaux et de s'enivrer de leur charme. Semblable à ces enfants imprudents

qui s'amusent avec des brandons de feu; elle avait allumé un incendie quand elle ne croyait encore que jouer.

Voilà ce que comprenait l'ange déchu, qui, dépouillé de ses apparences terrestres, était venu s'asseoir au chevet de Lydorie. Sans doute, il le reconnaissait, l'orgueil et l'ambition dominaient seuls jusqu'à présent dans l'âme de la damoiselle; mais l'orgueil et l'ambition pouvaient y amener l'amour. Et la jeune fille, dont le cœur battait si vite à l'idée de parer son front d'une couronne de duchesse, ne reculerait peut-être pas un jour devant l'idée de changer d'existence et de s'asseoir sur le trône de feu d'un démon? Oh! qu'alors l'enfer deviendrait bien moins affreux pour Asraël! Que lui importeraient ses douleurs et son désespoir? Il aurait une amie pour écouter et pour consoler ses souffrances, une voix pour l'encourager et pour le soutenir.

A l'œuvre donc! à l'œuvre!

Profitant du reste de la nuit, il se créa, à l'aide de moyens magiques, de riches équipages et une suite nombreuse. Il enjoignit à ses nouveaux serviteurs, esprits subalternes aux ordres des démons, de venir le rejoindre, vers le soir, à la châtellenie de Saint-Hylaire, et, au lever du soleil, il se retrouva dans la chambre où les pages l'avaient conduit la veille.

Là bientôt un varlet vint lui apprendre que, après le déjeuner déjà servi, on partirait pour la chasse.

La chasse fut animée et joyeuse. On avait découvert dans les marais voisins un énorme sanglier. On se dirigea donc de ce côté. Lydorie, à la tête des plus ardents, et toujours Asraël à ses côtés, ne quitta pas d'un moment les

traces du farouche animal, et montra une hardiesse sans exemple. Deux fois elle frappa le monstre de la courte lance qu'elle tenait, et deux fois, sans l'aide d'Asraël, qui assaillit le sanglier, elle aurait été renversée et exposée au plus grand péril. A la fin, elle porta un coup avec tant d'adresse, que le sanglier, frappé à mort, tomba comme une masse et ne se releva plus.

La communauté des dangers qu'ils avaient courus ensemble établit dès lors, entre Lydorie et Asraël, une sorte d'intimité pleine de confiance et d'abandon. Ils continuèrent pendant tout le reste de la chasse à chevaucher l'un près de l'autre, parlant de cent choses diverses et mettant du prix aux moindres de ces choses en se les donnant comme importantes, et en se les disant comme des secrets. Aussi, quelque frivole que se trouvât leur entretien, ils le suspendaient lorsqu'il survenait un tiers, et ils le reprenaient ensuite à voix basse, non sans regarder à diverses reprises si les importuns n'allaient pas revenir encore.

La journée se passa de la sorte : quand on fut de retour au pied du perron, Asraël, qui s'était arrogé le droit exclusif de rendre à Lydorie tous les petits soins qui, sans importance apparente, disent et valent tant néanmoins, s'élança de dessus son cheval pour tenir l'étrier à la damoiselle, et ce fut sur son épaule qu'elle s'appuya pour descendre de haquenée.

Penchée sur la balustre du perron, la fille du seigneur de Saint-Hylaire s'assura, avant de rentrer dans l'intérieur du château, que l'on ne manquait pas à soigner sa monture favorite couverte de sueur, lorsqu'un bruit de cor se

fit entendre : le pont-levis se baissa, et un magnifique équipage de chasse entra dans la cour d'honneur.

— Monseigneur, dit l'un des écuyers en s'approchant d'Asraël, monseigneur, nous avons été bien en peine de vous depuis ce matin ; mais, tandis que nous vous cherchions dans la forêt, un homme d'armes du sire de Saint-Hylaire nous a appris que vous étiez en ce château; nous venons vous y demander vos ordres.

Asraël detourna la tête pour cacher une larme.

— Il ne me reste donc, dit-il, qu'à prendre congé de mon digne hôte et de vous, noble damoiselle... Je garderai un long et doux souvenir de cette journée, ajouta-t-il à voix basse en se penchant vers Lydorie

— Y pensez-vous, mon hôte? s'écria le vieux seigneur. Non, sur mon âme, vous ne partirez pas aujourd'hui; vous êtes trop féal et trop joyeux compagnon pour cela. Non pas. Hormis que vous n'ayez à vous plaindre de mon hospitalité, vous séjournerez en ce château encore quelques jours, quelques semaines, voire quelques mois, si cela ne vous ennuie pas trop. On n'a point souvent l'occasion de rencontrer des chevaliers qui vous valent. Donnez-moi votre main, et promettez-moi de demeurer.

Asraël allégua quelques excuses.

— Je ne veux point vous écouter; il faut m'obéir, ou vous laisserez ici un mauvais renom de docilité et de courtoisie.

— Vrai ! fit Lydorie, et nous penserons tous du mal de vous.

— Ce serait un châtiment bien dur et bien injuste; mais peut-être vaut-il mieux le subir que de s'exposer à

des chagrins assurés et à des peines sans remède.

— Je ne croyais pas, interrompit Lydorie en feignant de ne pas comprendre, mais dont les joues brûlantes et les regards baissés révélaient l'émotion; je ne pensais pas que rester quelques jours de plus au château de mon père fût pour vous un chagrin assuré et une peine sans remède.

— Ah! pourquoi ne pas vouloir me comprendre, damoiselle?

Lydorie ne répondit pas.

— Il faut que je parte! il faut que je me dérobe au péril, s'il en est temps encore; et peut-être, hélas! n'est-il plus temps! Ah! pourquoi me suis-je égaré de ma suite? Pourquoi monseigneur votre père m'a-t-il accueilli dans son domaine?

Lydorie, sans lever les yeux sur Asraël, gardait toujours le silence.

— A présent que vous me comprenez, à présent que vous savez mon secret, vous le voyez, il faut que je parte! vous ne me retenez plus, n'est-ce pas? Si je restais, il vous faudrait me voir, il vous faudrait m'entendre, car je ne saurais guère longtemps vous cacher mon amour. Vous le voyez, il faut que je parte. Écuyers, disposez donc tout pour mon départ; et vous, serviteurs du noble sire de Saint-Hylaire, recevez ce guerdon pour vous remercier de vos bons soins et pour vous faire souvenir de moi.

Ce disant, il leur jetait une bourse qui contenait plus de cent écus d'or.

Tout à coup, tandis qu'Asraël, penché sur le balustre du balcon, donnait quelques ordres à ses serviteurs, la

jeune fille marcha vers lui, et, posant la main sur le bras de celui qu'elle croyait un chevalier, elle dit avec une inflexion de voix inexprimable et pleine d'émotion :

— Restez!

VIII

DÉCEPTION

Depuis un mois Asraël habitait le château de Saint-Hylaire, et nul ne songeait à l'en voir partir, encore moins à s'étonner d'un aussi long séjour. Bien loin de là, il se trouvait à tel point dans les habitudes et dans les bonnes grâces de chacun, que l'on ne faisait rien que par ou pour monseigneur Asraël, et que celui-ci formait le centre où venaient aboutir toutes les caressantes attentions et presque toutes les idées. D'abord la grâce de ses manières et le charme de ses discours lui avaient gagné les cœurs; ensuite son amour pour Lydorie et l'amour de Lydorie pour lui semblaient reconnus tacitement et adoptés comme article absolu de foi. C'était une chose reçue de tous, et même des parties intéressées; un accord muet, mais d'une authenticité tellement irrécusable, qu'on agissait de même que s'il eût été proclamé à haute voix.

Aussi, une bienveillante complicité de cet amour se montrait sans cesse et partout attentive à le favoriser et à le caresser. Pour complaire à Lydorie, on complaisait

à monseigneur Asraël ; pour complaire à monseigneur Asraël, on complaisait à Lydorie. Les voyait-on deviser ensemble, on se gardait bien de venir se mettre entre eux deux et l'on s'éloignait discrètement. A la chasse, les veneurs les laissaient marcher ensemble, et, s'ils les voyaient se diriger vers un sentier détourné, tous, sans même échanger un regard d'intelligence, sans même sourire, par habitude et tant la tendresse des deux amants était solennellement connue, tournaient bride et prenaient d'un autre côté. Enfin, des vassaux avaient-ils une grâce à obtenir, ils s'adressaient sans hésiter à monseigneur Asraël, car leur jeune maîtresse ne savait rien refuser à monseigneur Asraël, et monseigneur de Saint-Hylaire n'avait d'autre volonté que la volonté de sa fille. Asraël, Lydorie et le sire de Saint-Hylaire ne trouvaient rien ni d'étrange ni d'inconvenant dans un tel mode d'intervention ; car eux-mêmes, nous l'avons déjà dit, partageaient cette conscience intime de la réalité et de l'authenticité de leurs amours.

Cependant Asraël n'avait point encore demandé au sire de Saint-Hylaire la main de sa fille Lydorie, et le vieux seigneur ne connaissait même pas encore sous un autre nom que le nom d'Asraël celui qu'il aimait déjà comme un gendre. Confiant ainsi que l'est un homme qu'on n'oserait tromper, peu habitué et peu capable peut-être de réfléchir, puis surtout dominé par la bonhomie indolente des Flamands, il savait sa fille aimée d'un jeune seigneur riche, courtois, avenant et de haute naissance; cela lui suffisait, et jamais il ne lui était venu à la pensée de s'enquérir ni du pays d'Asraël, ni de sa famille, ni de mille autres ren-

seignements qu'aurait nécessités la prudence. Il affectionnait Asraël, Asraël était aimé de sa fille; le reste ne semblait donc au digne seigneur que des accessoires sans importance et qui ne sauraient entraver en rien un mariage immanquable à ses yeux.

Quant à ce qu'on pût aimer sa fille et aspirer à s'en faire aimer sans être de haut lignage, cela lui paraissait tellement absurde, que l'idée ne lui en était jamais venue à l'esprit.

Sans partager entièrement cette aveugle confiance, Lydorie trouvait tant de charme à la tendresse d'Asraël, que rarement lui apparaissait une inquiétude vague qu'elle rejetait aussitôt loin d'elle. Néanmoins, de temps à autre, cette inquiétude revenait l'assaillir et mêlait je ne sais quels sentiments d'amertume et de crainte à son bonheur. Souvent, en l'absence d'Asraël, elle s'était promis de sortir de doute, de lui adresser des questions positives et de provoquer des explications satisfaisantes. Mais, une fois près d'Asraël, un pudique embarras s'emparait d'elle, luttait contre ses résolutions de parler, et bientôt, aux douces paroles de son amant et sous le prestige de ses regards, elle oubliait ses desseins et n'éprouvait plus qu'une idée, ou plutôt qu'une sensation : l'amour d'Asraël.

L'ange déchu s'abandonnait avec ivresse au charme d'une telle situation, non pas que la passion terrestre qu'il éprouvait pût se comparer aux délices et aux transports des chérubins, car l'amour d'ici-bas n'est qu'un pâle reflet de l'amour des cieux. Mais, jeté durant tant de siècles parmi des démons pleins de haine, il se sentait

heureux des émotions qu'il éprouvait comme se sent heureux un banni à l'aspect lointain de sa demeure perdue. L'enfer et le pacte formé avec Satan ne lui apparaissaient plus que semblables à un rêve pénible et sans réalité. Tout entier au moment présent, il oubliait le passé et l'avenir. Aimé! aimé! lui qu'avait frappé l'éternelle réprobation! Aimé par une créature adorable qui lui avait sacrifié jusqu'à son orgueil! car elle ignorait la patrie, le rang, et jusqu'au nom d'Asraël, et elle l'aimait.

— Oh! n'est-il pas vrai? lui disait-il une fois qu'assis sur une haute tourelle ils savouraient ensemble le calme d'une belle nuit d'automne; n'est-il pas vrai, damoiselle, que, pour un amour véritable, le rang et l'obscurité, la fortune et la misère, le bonheur et le malheur, sont de vaines distinctions, des distinctions que cet amour ne saurait admettre? N'est-il pas vrai que, si vous aimiez, vous ne reculeriez pas devant les plus grands sacrifices et que rien ne saurait diminuer votre tendresse?

— Oui! si j'avais donné mon cœur, j'aimerais toujours celui qui l'aurait reçu; je m'associerais à son infortune, je le consolerais dans ses douleurs, je partagerais ses souffrances sans murmurer; que dis-je? avec bonheur.

— Quoi! rien ne vous découragerait, vous renonceriez à votre vie paisible pour des peines et de la misère?

— Qu'importe! La gloire de mon amant, de mon époux, ne serait-elle point une richesse, un trésor, du bonheur?

— Mais, si cet amant, si cet époux n'avait à vous offrir que du désespoir et une éternité de douleurs?

— Qu'importe! je serais fière de son nom illustre, et chacun encore me porterait envie.

— Ainsi, quand bien même celui qui vous aimerait vous eût abusée, quand bien même il se fût revêtu d'apparences mensongères, quand bien même il vous eût promis une couronne de duchesse et...

— Ah! fit Lydorie.

Et elle leva sa tête qui reposait sur l'épaule d'Asraël, et elle ôta de la main d'Asraël la main qu'il tenait. Et puis, pâle, elle attacha sur lui son regard qui semblait jeter des flammes.

— Pourquoi feindre plus long-temps, Lydorie? continua l'ange; pourquoi plus longtemps vous cacher la vérité? Je ne suis point ce que je parais; je ne suis point un duc, je ne suis point un chevalier; je suis...

Il s'arrêta en levant les yeux sur Lydorie, et il vit tant de colère dans les traits de la damoiselle, qu'il crut son fatal secret deviné.

Et cette colère ne lui laissait aucune espérance; car, il ne pouvait s'y méprendre, l'indignation et le mépris la causaient seuls; l'indignation et le mépris seuls, sans un reste d'amour. — Pour anéantir tout à coup sa tendresse, pensa-t-il, il ne peut y avoir que l'aspect terrible de l'enfer. Rien d'autre n'aurait su prévaloir.

Le courage manqua au chérubin, et, pour faire durer son bonheur quelques instants de plus, puisqu'il lui restait encore une année et la moitié d'une année à passer sur la terre, il interrompit sa funeste confidence et dit, en se servant de la première idée qui se présenta à son imagination troublée :

— Je ne suis que le fils d'un marchand.

— Et tu as élevé jusqu'à moi ton amour, misérable! s'écria Lydorie debout et du pied frappant la terre. Insolent! il faut être une créature de ton espèce pour insulter ainsi à une noble famille!

— Écoutez-moi, Lydorie; pour parvenir jusqu'à vous, pour vous voir, pour vous seule, j'ai vendu le patrimoine de mon père, j'ai dépensé en trois mois le bien qu'il avait gagné par les travaux de toute sa vie; j'ai détruit mon avenir, je me suis réduit à la misère; et tout cela, par amour pour vous. Oh! dites, un noble seigneur vous eût-il aimée à ce point?

Mais elle ne l'écoutait pas.

— Hommes d'armes, venez ici! Saisissez ce misérable, et précipitez-le du haut de la poterne. Il vient de m'outrager lâchement. Faites, ou, sur le salut de mon âme, il vous en coûtera cher!

Asraël se jeta à ses genoux :

— Oh! par pitié! Au nom de l'amour que vous aviez pour moi, au nom de ma vieille mère qui n'a que moi pour la consoler, pitié! grâce!

Elle ne répondit que par un geste impérieux aux hommes d'armes. Ceux-ci saisirent Asraël, le traînèrent sur le bord de la poterne et le laissèrent tomber dans le fossé profond. Mais l'ange de ténèbres, déployant ses ailes et faisant jaillir sa couronne de feu, reparut aussitôt devant Lydorie.

— A mon tour! dit-il. Suis-moi, homicide!

— Grâce! s'écriait-elle, grâce! pitié!

Asraël ne répondit pas.

— Mon père! mon père!

— Je t'ai priée pour une mère, tu ne m'as seulement pas écouté!

— Oh! qui peut me sauver?

— Rien. Il te sera fait selon ce que tu as fait. Tu as été sans pitié, on sera pour toi sans pitié; tu n'as point aimé, tu seras jetée dans l'abîme de la haine. Viens.

Il la saisit dans ses bras, et, s'envolant à travers les espaces, il présenta sa victime à Satan.

Mais Satan lui répondit avec un rire amer :

— Lydorie de Saint-Hylaire nous appartenait déjà par l'orgueil; ce n'est point une âme privilégiée.

Et Asraël revint sur la terre, découragé, désespéré, et résolu d'agir en démon et d'entraîner dans l'enfer des âmes pures, non cette fois pour en être aimé, mais pour le seul plaisir de les perdre et d'associer des misères à ses misères.

IX

LES BATELIERS

Asraël dirigea son vol vers d'autres contrées. Il parcourut tour à tour l'Artois et le Hainaut, mais sans jamais descendre sur la terre et toujours maudissant la funeste déception qui lui avait fait quitter l'enfer et s'exposer à une dégradation presque certaine de sa puissance d'esprit in-

fernal. Le découragement et le dégoût alourdissaient son imagination et produisaient sur lui presque cette exécrable somnolence qui suspend parfois les douleurs de la région des enfers. Il allait sans but et revenait de même; tantôt il planait au-dessus d'un village, et ses yeux regardaient sans voir; tantôt il voulait retourner dans les abîmes, mais une force mystérieuse le repoussait et le faisait demeurer sur la terre. Sa tristesse paraissait si grande et son abattement si complet, qu'une fois l'un des bons anges chargés de veiller à l'entrée du ciel en entr'ouvrit la porte, afin que l'harmonie des chants célestes vînt consoler et ranimer son frère déchu.

A cette musique divine, Asraël ne put retenir ses larmes, et il se frappa la poitrine avec désespoir.

— Oh ! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? Maudit soit le traître qui m'a entraîné dans l'abîme! Maudite soit ma faiblesse qui me l'a fait écouter ! Maudite soit l'heure où je suis né! Pourquoi la volonté suprême ne m'a-t-elle pas laissé dans le néant? Je serais heureux, car on est heureux de ne pas sentir, de ne pas exister! Oui, je bénirais le néant si je pouvais y retourner; car, pour moi, il n'y a plus de bonheur et de repos que dans le néant. O vous, mes frères d'autrefois, vous qui avez su résister aux piéges des esprits rebelles, vous qui êtes encore admis en face du Seigneur, dites : vos prières divines ne sauraient-elles fléchir sa colère et obtenir de sa clémence la mort pour Asraël, pour Asraël qui déteste son immortalité? Oh! je ne suis pas si coupable que les autres esprits rebelles. S'ils ne m'avaient point dit : « Nephta se trouve parmi nous, Nephta pleure pour que son Asraël vienne partager

son sort, » hélas ! la foudre du Tout-Puissant n'aurait point sillonné mon front.

— Infortuné, nous ne pouvons que verser des larmes avec toi. Pourquoi ces plaintes? pourquoi ces prières? elles sont inutiles! Rien ne saurait changer l'immuable volonté de Dieu.

— Mais au moins parlez-moi de Nephta, dites-moi qu'elle m'est fidèle; dites qu'un souvenir de moi vient appeler quelquefois une larme dans ses yeux, et que l'amour d'un autre chérubin n'a point remplacé dans le cœur de Nephta l'amour d'Asraël. Vous ne me répondez pas; vous voilez votre visage et vous vous éloignez! Un démon vous fait horreur? Hélas! ce n'est point de l'effroi, c'est de la pitié que je dois inspirer. Adieu donc, beaux enfants du ciel, adieu donc à jamais! adieu! car l'aspect de votre bonheur et de votre gloire me cause un supplice plus cruel que les flammes de l'enfer; il me fait souvenir des biens que j'ai perdus pour toujours, perdus sans espoir de les posséder encore une fois. Adieu, adieu!

Dès lors il reprit sa vie errante, sans cesse poursuivi par le souvenir des chants qu'il avait entendus et qui semblaient toujours résonner à son oreille. Le sentiment de ses malheurs s'était réveillé plus cruel et plus puissant que jamais, comme au jour de sa chute, lorsque les rires des démons lui avaient appris qu'il se trouvait la victime d'un perfide mensonge.

Un soir qu'il se livrait à de telles douleurs et qu'il suivait machinalement les rives de l'Escaut, qui d'abord, ruisselet débile, devenait peu à peu un fleuve, puis ensuite une mer véritable, il aperçut, proche du rivage, un

de ces bateaux longs et plats nommés *bélandres* qui naviguent sur les eaux pures et fécondes du beau fleuve. Il s'approcha de ce bateau et vit qu'un groupe nombreux de personnes, assises sur leurs genoux repliés, formaient un cercle pour écouter le récit que s'apprêtait à faire un vieux batelier.

La bélandre offrait un tableau vraiment singulier. Tous ceux qui s'y trouvaient, par leurs étranges vêtements et par leurs physionomies non moins étranges, semblaient une classe d'êtres à part jetés parmi la Flandre. Leur chevelure blonde et frisée formait un bizarre contraste avec leur teint basané comme le teint des habitants des Indes; de larges anneaux d'argent chargeaient leurs oreilles, des broderies couvraient leurs vestes de laine, et leurs pieds nus sortaient d'un haut-de-chausses d'une largeur extrême.

Les femmes présentaient dans leurs formes une perfection admirable; elles réunissaient la souplesse un peu grêle des Égyptiennes à la grâce nerveuse des filles de l'Italie. Leurs cheveux, relevés et noués au sommet de leur tête, laissaient voir dans toute sa beauté un front vaste et un profil digne de la régularité grecque. Les manches de leur corset étroit montraient leurs bras nus jusqu'à l'épaule, et un jupon, qui descendait quelque peu plus bas que les genoux, attestait les proportions voluptueuses de leurs jambes également nues; enfin leur voix, molle et accentuée comme les voix du Midi, chantait plutôt qu'elle ne disait la langue modulée de la Flandre, et la rendait encore plus harmonieuse.

Cette race de bateliers était alors la même qu'elle est

encore aujourd'hui. Dix siècles ont à peine modifié quelques-unes des habitudes et adouci quelques-uns des traits saillants de leur caractère primitif. Vêtus comme au treizième siècle, ils vivent comme au treizième siècle, à part, sans se mêler aux habitants des pays qu'ils traversent. Ils gardent leurs passions terribles et leur indolence d'autrefois; ils dépensent plus qu'ils ne possèdent et ne portent jamais un regard de prudence vers l'avenir. Voluptueux jusqu'au libertinage, jaloux jusqu'au meurtre, colères et vindicatifs jusqu'aux plus cruels raffinements de vengeance, la civilisation ne les a ni améliorés ni abâtardis; elle ne les a point touchés. Leur bateau est leur patrie, le fleuve leur domaine; leurs lois, la volonté des patriarches de leur race.

Quand vient le soir, ils se rassemblent sur le plus grand de leurs bateaux qui se trouvent en rade : là, pour occuper l'intérêt de leur imagination de feu sans cesse excitée par l'oisiveté et par la solitude, il faut qu'ils entendent des récits; le merveilleux seul leur plaît, le merveilleux dont l'éclat frappe, éblouit et fait tressaillir. Avides d'émotions fortes, ils ne comprendraient rien à une histoire d'un intérêt doux et peu prononcé : non. A eux les catastrophes qui font pleurer, dont le souvenir montre des fantômes durant le sommeil et qui fait regarder derrière soi avec terreur lorsqu'on se trouve dans la solitude. A eux ces transes que cause une péripétie mystérieuse, à eux l'attente d'un dénoûment terrible! Oui, à ces hommes qui cherchent leur poignard et qui regardent les eaux du fleuve à la pensée d'un rival, à ces hommes il faut des récits qui les remuent, qui les secouent

et qui les fassent se dresser d'étonnement et d'épouvante.

Après avoir regardé quelque temps son auditoire silencieux, et qui attachait sur ses regards des regards pleins d'attention, un vieillard attisa la mèche d'une lampe que faisait vaciller le vent et qui projetait sur les bateliers une lueur rouge et des ombres mobiles et capricieuses.

Ensuite il passa deux ou trois fois sa grosse main sur son front hâlé et il se prit à parler ainsi :

Il ne m'est advenu qu'une seule fois en ma vie de passer à l'heure de minuit près du mont Brûlé; onc il ne m'adviendra d'y passer encore une fois. . . . .

Oui, quand bien même monseigneur le duc de Flandre me promettrait en guerdon la châtellenie de sa plus belle ville; quand bien même notre saint-père le pape m'octroierait une relique de l'arbre de la vraie croix avec une indulgence d'une année entière! Car je trépasserais à coup sûr, même avant de revoir ce que j'ai vu en ces lieux maudits; mon âme se départirait de mon corps rien que par la transe de l'attente.

J'ai vu au mont Brûlé ce que n'ont jamais vu des yeux d'homme.

Je m'en revenais paisiblement du village de Flesquières, et chevauchais de mon plus vite devers Estrées, éperonnant à grands coups de talon mon cheval; car il ne faisait guère bon de se trouver hors de son gîte à pareille heure, par un vent de bise et par une nuit noire.

Or, quand je vins à passer auprès du mont Brûlé, lequel, en plein jour, ne mérite que trop ce vilain surnom par ses ruines de je ne sais quel temps d'autrefois, et ses flancs piteux et stériles, je me sentis inquiet d'y voir briller une lueur rouge et quasi comme un fer de lance qui reluit au clair de lune. Quoique je prisse cette lueur pour la lanterne de quelque berger, je me munis à tout hasard du signe protecteur de notre salut.

Bien m'en prit, car si, malgré un tel bouclier, j'ai reçu des horions si rudes, qu'en eût-il été pour un mécréant sans nulle sauvegarde?

Tout à coup la petite lueur rouge jaillit, s'étendit et, au milieu de torrents de flammes, me laissa voir un château de belle apparence, où gémissaient piteusement des hommes d'armes, des varlets, des veneurs, voire des damoiselles et des châtelaines; leurs doléances faisaient frissonner, et il y avait de quoi défaillir à les entendre.

Peu curieux de considérer un tel spectacle, je pressai bel et bien de l'éperon ma monture; mais elle se refusa à faire un pas de plus en avant et demeura immobile, comme retenue par une force magique et surnaturelle.

Je me mis à recommander mon âme à Dieu, car je croyais que ma dernière heure sonnait. . . . . .

Je le crus davantage encore quand j'aperçus s'en venir vers moi, de toute la vitesse de ses jambes, un chevalier revêtu d'une armure rouge ainsi que le fer qui sort de la forge.

Il tenait en ses mains un grand pain, et de son plus loin il me cria :

— Prenez! prenez!

Je ne répondis que par force signes de croix; mais lui, au lieu de s'en épouvanter, s'approcha de plus belle, et, se mettant à deux genoux devant moi, me présentait toujours son pain et me disait :

— Prenez! prenez!

Il resta là à mes genoux jusqu'au point du jour.

Alors le chant d'un coq se fit ouïr au loin; incontinent la flamme du château s'éteignit. Je vis s'évanouir les tourelles et les remparts; puis la voix du spectre aux armes rouges devint faible, et il s'abîma sous terre.

Mon cheval, couvert de sueur et dans un état d'étrange agitation, se prit alors à partir de son galop le plus vite et ne s'arrêta qu'à la porte de mon logis.

Ma femme et mes enfants m'attendaient en grand émoi. Quand

s me virent pâle et défait, ils crurent que j'avais été rencontré ar des larrons, et ils s'attendaient à me trouver navré de uelque horion de dague.

Mais, sans leur dire ce que j'avais vu et prétextant je ne sais uelle mésaventure, je fis chercher en toute hâte le saint ermite fathias, lequel habitait en une grotte du mont d'Arleux.

Le saint homme, croyant qu'il y avait risque de salut pour ine âme en péril de passer de ce monde en l'autre, accourut avec es saintes huiles et le viatique, entouré de fidèles qui portaient les cierges et du buis saint, et que précédait un petit clerc, une sonnette à la main.

Je fis retirer les femmes et les jeunes gens, et, en présence du père Mathias et des vieillards, je racontai les effroyables choses que j'avais vues.

L'ermite m'écouta, le front appuyé sur sa main, et puis, quand j'eus fini, il parla, comme on va le voir, à la grande édification d'un chacun de nous.

« Il y a bien des années, il se trouvait au mont Brûlé le châtel d'un haut et puissant seigneur ayant nom comte de Sainte-Hermine. Ledit châtelain ne se montra jamais hospitalier que pour les sires de haut lignage.

« Or, par une soirée d'hiver, deux ermites s'en vinrent clamer piteusement sous les tourelles, disant qu'ils s'étaient égarés et qu'ils trépasseraient de faim et de froid si on ne leur octroyait un gîte et un morceau de pain.

« Le vicomte de Sainte-Hermine n'eut cure de leurs doléances ; il se prit même à rire, et ajouta des injures malséantes, par le conseil qu'il donna aux ermites de baller et de maugréer comme moyen immanquable de se réchauffer.

« Le lendemain, quand le soleil se leva et que le vicomte de Sainte-Hermine fit abaisser le pont-levis pour se départir à la chasse, il trouva roides morts les cadavres des deux ermites.

« Mais, au lieu de se sentir contrit et de frapper sa poitrine avec les *mea culpa* repentants, il piqua de l'éperon son destrier pour ui faire fouler aux pieds les corps des ermites.

« Au même instant, deux serpents énormes sortirent de terre

en sifflant et enlacèrent le chevalier de nœuds vivants qu'il ne put briser.

« Et un bruit terrible, comme une tempête de mer, mugit autour de lui. La foudre tonna de toutes parts, le châtel prit feu en cent côtés différents, et bientôt il n'en resta plus que des ruines.

« Alors les grands serpents lâchèrent leur prisonnier, qui resta là, immobile, durant trois jours, sans faire un mouvement; après quoi il mourut.

« Nul n'osa s'approcher de ces lieux, et le cadavre du vicomte de Sainte-Hermine demeura sans sépulture, en proie aux vers de la terre et aux corbeaux du ciel.

« Le spectacle effrayant que vous avez vu n'est bien sûr que la suite de sa punition. Peut-être que, si vous aviez pris le pain qu'il vous offrait, et que si vous aviez récité un *de profundis* pour le repos de son âme, il aurait été délivré de peine et admis au purgatoire, pour de là parvenir au séjour des bienheureux. »

A quelques jours de ce que je raconte, le père Mathias s'en fut la nuit au mont Brûlé, et l'on assure dans le pays que les effroyables apparitions ont depuis ce temps cessé à l'heure de minuit.

Mais comment savoir si cela est vrai? car, depuis ma mésaventure, nul n'oserait passer la nuit auprès du mont Brûlé.

Pour moi, je ne le voudrais pas, je le redis, quand bien même monseigneur le duc de Flandre me promettrait en guerdon la châtellenie de sa plus belle ville, quand bien même notre saint-père le pape m'octroierait une relique de l'arbre de la vraie croix avec une indulgence d'une année entière.

X

LA CHANTEUSE DE BALLADES

Les bateliers avaient écouté le récit du vieillard avec un intérêt extrême. Pendant toute la durée de son histoire, aucune voix n'avait parlé, aucune haleine n'avait respiré. Assis sur leurs talons, le menton appuyé sur les mains et les coudes soutenus par les genoux, on aurait pu les prendre pour des statues, sans les émotions qui se peignaient sur leurs traits expressifs, sans la vague terreur qui brillait d'une lueur fauve dans leurs yeux noirs attachés sur le conteur.

Quand il eut fini, on garda quelques instants encore un silence produit par l'attention, par un vague effroi, et par une sorte d'attente à laquelle se mêlait du regret de voir finir la légende qui les avait émus si fort.

Ensuite une voix se hasarda à dire quelques mots brefs articulés tout bas et qui sifflaient au milieu de ce grand silence. Insensiblement d'autres voix y répondirent de la même manière; peu à peu ce léger bourdonnement devint une conversation confuse et bruyante où chacun parlait à la fois. On faisait des commentaires, on citait des aventures analogues pour confirmer les merveilleux événements du Mont-Brûlé. Chacun s'était levé, chacun s'était rapproché. Des groupes épars couvraient çà et là

le pont du bateau, et dans chaque groupe avait lieu un entretien particulier.

Sur ces entrefaites, on entendit au loin la vague mélodie d'un chant dont quelques faibles sons parvenaient d'intervalles en intervalles. — C'est Lorette! voici Lorette! s'écria quelqu'un. Et ce nom produisit un effet magique, car aussitôt on se tut et on prêta l'oreille. Cependant la chanteuse s'approchait; sa voix devenait plus distincte, et l'on pouvait déjà reconnaître le rythme lent et mélancolique d'une ballade populaire; bientôt même on distingua les paroles de cette ballade.

I

Le comte de Flandre Beauduin fût surnommé Beauduin-à-la Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

II

Avec le comte Beauduin, il ne fallait pas requérir longtemps prompte et bonne justice; elle se faisait sur l'heure. Si chaussait-on éperon d'or de chevalier, si portait-on braguette de vilain, si chaperonnait-on béguin de veuve, justice à chacun était octroyée.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

III

Un jour que le comte à la Hache s'en revenait seul à Wirendale, il rencontra une pauvre femme qui pleurait, assise au revers d'un fossé de la route. Sa cotte était déchiquetée en lambeaux, ses cheveux étaient épars, et il y gisait près d'elle un

cadavre de trépassé occis à coups d'épée, ainsi qu'il se voyait facilement.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

IV

Or, le comte à la Hache fit arrêter son destrier, qui chevauchait pour lors au galop, et puis il s'enquit de la femme qui pleurait ; — Pourquoi, femme, pleurez-vous de la sorte?

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

V

— Ah! dit-elle, onc il ne s'est vu de par le pays de Flandre femme qui puisse répandre des larmes pires que les miennes; car la première journée de mes épousailles a été sanglante, et, si je n'en perds la raison, l'horrible souvenir m'en demeurera jusqu'à l'heure de la mort.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

VI

J'ai épousé cejourd'hui un mien ami, Pierre Mahormoudt, lequel m'aimait d'amour fidèle et honnête depuis quatre ans entiers. Je m'en revenais du moustier avec lui; nous nous étions enfuis du reste de la noce pour deviser seulets et à notre loisir, et nous étions là, assis sur le revers de ce fossé, quand onze chevaliers, portant des écus aux couleurs du vôtre, s'en vinrent à passer et se prirent a dire : — Voici une gente fillette; il faut qu'elle octroie un baiser à chacun de nous.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-

Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

VII

— Passez votre chemin, messeigneurs, leur fis-je, et laissez là une pauvre épousée de village, laquelle ne mérite pas à coup sûr la laide avanie que vous lui faites. Mais Pierre Mahormoudt ne le prit pas si doucement, et leur dit, mettant la main à sa dague : — Laissez là ma femme, ou, de par Dieu et par Notre-Dame, il ne sera pas dit que je vous ai laissé me faire insulte.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

VIII

Les chevaliers rirent d'une façon insultante, et ils se mirent à frapper de leurs houssines Pierre Mahormoudt, si dru et si longtemps que je l'en vis cheoir; car j'étais là plus morte que vive, et n'ayant pas tant seulement la force de m'enfuir. — Si tu veux qu'il ait la vie sauve, me dit l'un d'eux, il faut que tu sois mienne... A ces paroles malotrues, Pierre se releva et frappa d'un coup de sa dague ce chevalier; onze coups d'épée occirent à l'instant mon mari.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

IX

Le comte à la Hache demanda à la femme :

— Reconnaîtriez-vous les chevaliers?

— Oui, sur mon âme, fit-elle.

— Or sus, venez avec moi.

Et il marcha doucement jusqu'en son logis de Winendale, où il manda à tous les seigneurs qui relevaient de lui de se réunir.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

X

Et il dit à la pauvre femme : — Montrez-les-moi tous les onze.

Sans hésiter elle les montra du doigt un à un.

— Maître prévôt, passez la corde au cou de ces déloyaux indignes du nom de chevaliers ; faites-les monter sur cette table et attachez la corde à la poutre du plafond !

Le prévôt obéit aux ordres du comte.

Le comte de Flandre Beauduin fut surnommé Beauduin-à-la-Hache. C'était un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

XI

Après cela le comte reprit : — Vous êtes nobles, et vous n'aurez pas à rougir de la main qui va vous punir. A l'œuvre !

Alors il prit de ses propres mains la table, et il la tira de dessous les pieds des onze chevaliers, lesquels restèrent pendus jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Et un chacun se mit à clamer : — Dieu et la sainte Vierge soient en aide au comte à la Hache, car il fait bonne et prompte justice !

Le comte de Flandre Beauduin sera nommé Bauduin-à-la-Hache. C'est un noble et juste seigneur que le comte Beauduin-à-la-Hache.

Lorette chantait encore les dernières paroles de son refrain, que déjà elle avait arrêté sa petite barque contre le bateau, et puis, en saisissant le gouvernail, elle grimpa ou plutôt elle sauta sur le pont. Aussitôt elle se vit entou-

rée de tous les jeunes gens, et saluée d'acclamations joyeuses :

— Bien venue à la jolie Lorette! bien venue à la jolie chanteuse! Sa voix est douce comme la voix du rossignol; mais, comme lui, elle n'a pas besoin de se cacher sous le feuillage, car où trouverait-on une plus charmante fille que Lorette?...

Tels étaient les propos des bateliers, car cette race étrange, en donnant à la langue flamande l'accentuation poétique du Midi, lui en a donné aussi les nombreuses métaphores et presque l'exagération. De nos jours encore ils se servent d'images passionnées pour exprimer ce qu'ils sentent, et leurs gestes, comme leurs paroles, décèlent une origine méridionale transmise pure durant tant de siècles et parmi des peuples d'une organisation bien opposée.

Lorette, mutine au milieu de ce groupe adulateur, sans prendre garde aux hommages emmiellés qu'on lui prodiguait, et de manière à prouver l'habitude qu'elle avait de ces hommages, alla se mêler aux jeunes filles, où bientôt ses plaisanteries rieuses excitèrent une bruyante gaîté.

Tous les jeunes gens s'approchèrent et furent accueillis par des épigrammes auxquelles ils répondirent avec la même folâtrerie. Asraël, témoin de cette scène, où Lorette jouait le rôle principal, ne put, malgré sa tristesse, s'empêcher de sourire et d'envier vaguement le bon sort des bateliers. Puis il conçut la fantaisie de vivre quelque temps de leur vie, et d'essayer d'oublier, durant quelques mois, le ciel qu'il avait perdu et l'enfer qui le réclamait. Tandis qu'il se laissait aller à de tels

pensers, son perçant regard d'Esprit aperçut assez loin de là, au fond des eaux, le cadavre d'un jeune homme. Ce jeune homme, peu d'heures auparavant, s'était volontairement brisé la tête contre un rocher. Tombé dans le fleuve, il avait été enseveli soudain par les flots. Quelqu'un s'étant enquis au commencement de la veillée, si Mamert Delveau se trouvait là?

— De par Dieu, répliqua quelqu'un, Mamert n'est point un garçon comme les autres, et vous savez son humeur noire. Voici huit jours qu'il n'a dit une parole à un chrétien.

Asraël prit incontinent les traits de Mamert Delveau, revêtit son costume, et se montra sur la rive, en imitant le cri par lequel les bateliers appellent leurs camarades. Soudain on jeta une planche du bateau sur la rive, et Asraël s'assit parmi les bateliers qui se reformaient en cercle pour écouter un nouveau récit.

XI

LE SECOND AMOUR

Quelques jours après, le bateau de Lorette se trouvait amarré proche d'une rive solitaire de l'Escaut. La jeune fille était remontée de sa petite chambre sur le pont du bateau. Elle allait et venait tourmentée par un désœuvrement qu'elle ne savait comment employer. Une revue du long bateau plat sans mâture, quelques reproches à ses

deux conducteurs, et une ballade qu'elle se mit à chanter et qu'elle interrompit au milieu du second ou du troisième couplet, ne calmèrent pas son agitation. Alors elle redescendit dans sa chambrette, ouvrit et ferma le coffre qui contenait ses parures, les prit une à une, les examina, les replia et les remit à leur place. Ensuite elle dénoua ses cheveux, les répandit sur ses épaules par un geste de la tête, et, les relevant ensuite, elle les disposa avec recherche. Puis elle donna les mêmes soins au reste de ses vêtements, baigna ses mains et ses pieds dans de l'eau fraîche, remonta sur le pont du bateau, et porta les yeux autour d'elle et aussi loin qu'elle le put.

Toujours la solitude la plus complète.

Lorette se croisa les bras sur sa poitrine avec la fatigue de l'ennui ; sa tête se pencha peu à peu en avant, et ses yeux fixes et sans regards trahissaient la profonde rêverie où se laissait aller la jolie fille. Jolie ! vraiment : car jamais batelière n'avait porté avec plus de grâce le corset à longue taille et les lourdes boucles d'oreilles d'argent; jamais pont de bélandre n'avait fait détacher sur ses planches noires les proportions délicates d'un pied plus mignon.

Tout à coup, un bruit presque imperceptible tira Lorette de sa rêverie; elle leva la tête, elle écouta et ne tarda pas à distinguer au loin, sur le fleuve, un objet indécis, et que, malgré la lueur incertaine de la lune, elle reconnut bientôt pour un bateau. Cette apparition soudaine épanouit son visage.

Non pas qu'elle sache ni d'où vient ce bateau, ni qui le dirige : mais n'importe, c'est un bateau, elle y trouvera

un visage nouveau; elle pourra échanger quelques paroles, même indifférentes : son vide, son ennui cesseront, cela lui suffit....

Pendant ce temps-là, le bateau avançait et venait s'amarrer tout près du bateau de Lorette. Alors celle-ci put voir debout, près de la poupe, Mamert Delveau. Le jeune homme, d'un bond, franchit la distance qui séparait les deux bélandres et accosta la batelière avec une aisance et un empressement qu'elle n'avait jamais remarqués chez le taciturne batelier.

Car il vivait dans un isolement complet, et mille bruits divers couraient sur lui. A en croire les uns, victime d'un sortilége, désormais il ne lui était plus permis ni d'être aimé d'une femme, ni de devenir père, ni de mener à bonne fin un voyage lucratif. Quelque maudite sorcière lui avait jeté ce sortilége abominable.

D'autres disaient à voix basse qu'il fallait qu'une pareille tristesse cachât un crime secret. Mamert avait aimé, à peine adolescent, une jeune fille qui disparut un jour, sans que jamais on sut rien de son sort... Le couteau de Mamert était peut-être cause de cette disparition. Enfin, la troisième version, et la plus accréditée, consistait dans un autre roman non moins extraordinaire que les deux premiers : on prétendait que Mamert, par une jalousie sans exemple, tenait renfermée dans son bateau cette jeune fille qu'il ne laissait voir à personne.

Le fait est que Mamert était tout bonnement atteint d'une maladie de consomption, et que le prestige romanesque dont on avait paré sa tristesse existait dans la seule imagination des bavards et des curieux.

Néanmoins ce prestige romanesque avait donné à Mamert de l'importance aux yeux de ses camarades, et les jeunes filles prenaient à lui l'intérêt que leur faisait éprouver une histoire racontée à la veillée. Bien des fois les premiers avaient cherché à surprendre le secret de Mamert; bien des fois les dernières avaient été furtivement visiter le bateau de Mamert absent; mais ni les uns ni les autres n'avaient rien découvert, attendu qu'il ne se trouvait rien à découvrir.

Mamert, avec ses beaux cheveux bouclés, sa taille élégante, sa figure pâle, et peut-être par cela même qu'il ne partageait pas l'empressement de tous les autres pour Lorette, préoccupait fortement l'imagination de la jeune fille. Vingt fois elle avait mis en œuvre les agaceries les plus provocantes pour s'attirer l'attention du mystérieux Mamert, et jamais rien n'y avait fait. De tels dédains, les dépits de son amour-propre froissé, le sang ardent qui coulait dans ses veines, avaient fini par lui inspirer une passion romanesque pour Mamert, passion qui ne connaissait point de bornes et que des avances hardies avaient maintes et maintes fois attestée.

En reconnaissant le bateau de Mamert, en voyant le jeune homme l'aborder avec empressement, lui jusqu'à ce jour si froid et si indifférent pour elle, Lorette éprouva un grand trouble qu'elle tâcha de déguiser en adressant à Mamert quelques paroles insignifiantes. Mais elle tremblait, et c'est à peine si elle put articuler ces paroles :

— Je croyais bien, ma foi, passer ici seule toute ma soirée sans trouver un chrétien à qui parler.

— Et moi, Lorette, jugez de ma joie, moi qui vous

trouve ici lorsque je ne m'attendais à n'y rencontrer que de la solitude.

— Je ne sais pas trop si vous dites vrai. Car vous aimez la solitude; vous l'aimez plus que la société de vos camarades, et surtout que la société des jeunes filles.

— De toutes, à l'exception d'une seule.

— Et celle-là se nomme?... demanda Lorette ravie de s'entendre parler d'amour par Mamert, et sûre que le batelier allait dire son nom à elle.

— Elle se nomme... Mais pourquoi vous dire mon secret?

— Parlez vite! parlez donc! je le veux;... je vous en prie, Mamert.

Mamert continuait à hésiter.

— Pauvre garçon! songeait Lorette, comme il est timide! Oh! je ne m'étonne plus qu'il ait gardé si longtemps le silence et qu'il n'ait pas osé plutôt m'avouer son amour.

— Eh bien! Mamert, elle se nomme?...

— Non, je ne puis le dire; je veux garder mon secret.

— Vous l'aimez donc bien?

— Jugez-en, puisque je ne vis que pour elle et que par elle; puisque, pour recevoir les visites mystérieuses qu'elle me fait de temps à autre, je me condamne à passer ma vie dans l'isolement le plus complet.

Lorette éprouva une grande déconvenue en voyant toutes les illusions de sa vanité et de son amour se fondre et s'évanouir.

— Je tiens la moitié de votre secret, Mamert, dit-elle à la fin et péniblement, et j'aurai l'autre bon gré mal gré.

— Oh! je ne le crois point; je vous en défie même. Jugez si je redoute peu votre menace, je ne crains pas de vous l'apprendre : ma maîtresse viendra me visiter ce soir.

— Et personne au monde ne saurait vous empêcher d'être fidèle à ce rendez-vous? demanda-t-elle, tandis que ses lèvres riaient et que son regard s'attachait plein de trouble et de jalousie sur Mamert.

— Personne, répondit-il d'une voix où Lorette crut deviner une imperceptible hésitation.

— Vous faites un amant comme jamais il n'en a été et comme il n'en saurait être jamais. Vous êtes donc lié à cette femme comme la mort à un cadavre!... Et si pourtant une autre vous aimait?... si elle vous aimait autant, mieux que votre mystérieuse inconnue?...

Mamert hocha la tête et sourit en signe de doute.

— Quelle si grande preuve d'amour vous a-t-elle donnée? Sa beauté est donc bien parfaite? Quoi, Mamert, si une autre vous aimait, si vous le lisiez dans ses yeux, si même elle vous l'avouait...

— Je tâcherais de ne pas la comprendre.

— Mais si elle prenait votre main dans la sienne, si elle vous regardait avec des yeux pleins de larmes, enfin si l'émotion qu'elle éprouvait était si vive qu'à peine les paroles pussent sortir de ses lèvres : dites, Mamert, que feriez-vous?

— Alors...

— Eh bien! alors, Mamert, dit-elle en prenant sa main dans la sienne et le faisant frémir sous son regard humide : eh bien! alors?

— Oh!... je crois que je fuirais !

Elle laissa aller la main de Mamert, détourna la tête et essuya une larme furtive.

— L'amour dont vous me parlez est impossible! ajouta Mamert en reprenant la main de Lorette. Qui donc m'aimerait, moi, avec ma tristesse et ma pauvreté?

— Mamert! s'écria la jeune fille, tandis que, cette fois, des pleurs coulaient abondamment de ses yeux, et que sa main serrait convulsivement la main du batelier.

... Le lendemain, au point du jour, Lorette, un bras passé autour du cou de Mamert, lui demandait avec une malicieuse tendresse :

— Eh! ton rendez-vous, Mamert?

XII

DÉLICES

Lorette ne pouvait se détacher un instant des côtés de son Mamert. S'il lui fallait descendre sur la rive pour hâter et diriger les chevaux qui traînaient les bélandres, elle descendait avec lui, marchait le bras enlacé au bras de son amant, et lui disait des paroles d'amour ou le considérait avec des regards passionnés. Allait-il faire des achats dans un bourg voisin, elle prenait un voile pour s'en couvrir le visage, chaussait de souliers ses pieds habituellement nus, et accompagnait Mamert.

— Oh! tu ne sais pas, lui répétait-elle sans cesse, tu ne sais pas combien je t'aime! Avant de t'aimer, je n'existais pas, je dormais. A présent je me suis éveillée, à présent je vis, car tu es ma vie, car tu es mon âme. Oh! Mamert, lorsque tu viens à me quitter, même pour un moment, il se fait aussitôt une profonde solitude autour de moi! Si tu savais comme mon sang s'arrête! comme mes idées se ternissent quand ta main n'est plus dans la mienne, quand ta voix ne m'enivre plus!... j'ai froid; j'éprouve du malaise; je désire sans savoir ce que je désire; tout me mécontente, et des paroles de courroux contractent sans motif mes lèvres.

« Au contraire, quand tu es là, mon doux ami, mes idées s'épanouissent; des larmes de bonheur emplissent mes yeux; rien ne m'importe, rien ne saurait me courroucer ou m'émouvoir; je t'ai près de moi, que peut me faire le reste!

« Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas? Jamais tu ne songeras avec plaisir à une autre que moi? Jamais tu n'en aimeras une autre? Toi, en aimer une autre! Quelle horrible pensée! qu'elle fait de mal!... Cela est impossible; car tu m'aimes tant! Eh bien! rien que d'y songer, vois, mes mains se serrent; mes yeux s'allument, la rage gonfle mon cœur et fait monter le sang à mon front! Ne plus être aimée de toi! entendre dire : C'est une autre qu'il aime, ce n'est plus Lorette : il l'a dédaignée, il l'a délaissée... Oh! vois-tu, vois-tu, cela ne sera jamais! plutôt ma mort! plutôt la tienne, oui, la tienne! Car moi, je ne t'aime point comme toutes ces femmes qui n'aiment qu'à demi; moi, je te tuerais plutôt de ma main

que de te laisser à une rivale! Oui, de ma main. Et ce ne serait point avec du poison, ce ne serait point par un meurtre obscur. Non, en plein jour, un poignard que l'on enfonce lentement et qui laisse jouir des terreurs et des tortures de l'infidèle; un poignard que l'on retourne dans la plaie, un poignard que ne sauraient arrêter ni les prières, ni les larmes, ni les cris.

« Et si jamais j'en venais là, rien au monde ne m'empêcherait de me venger. Tu aurais beau être un homme, jeune et fort : moi, dont le bras est si frêle à côté du tien; — regarde, il n'a point la moitié de sa grosseur; — moi, si j'avais dit : Je le tuerai, il faudrait que tu fusses tué. Mais où vais-je m'égarer? où m'emporte la crainte d'un malheur qui ne saurait arriver puisque tu m'aimes? Oh! pardonne, pardonne à mon délire! c'est que je te chéris tant! c'est qu'il y a quelque chose de tellement épouvantable dans cette idée : « perdre l'amour de Mamert. »

Asraël éprouvait un bonheur indicible à écouter les discours de Lorette; il avait trouvé en elle et dans sa passion forcenée, non l'amour chaste et ineffable du ciel, mais un amour qui occupait du moins toutes les facultés de son âme, un amour qui comblait le vide insupportable laissé en lui par l'absence éternelle de Nephta.

— Et moi? répondait-il, et moi? crois-tu que je t'aime avec moins de force que tu m'aimes? Suis-je heureux autre part que dans tes bras? Nos bateaux ne sont-ils pas devenus pour moi un monde, une patrie, une famille? Lorsque nous approchons d'une rive qui n'est pas soli-

taire, ne me vois-tu point saisir le gouvernail et crier au conducteur des chevaux : Marche, marche plus vite? Toi, toi seule, n'es-tu pas mon plaisir, ma joie, mon bonheur?

Et puis ils se rappelaient jusqu'aux moindres détails de leurs amours; ils se faisaient de longues confidences de leurs pensers, de leurs sensations avant qu'ils ne se connussent. Ils consacraient ainsi leurs souvenirs; ils les faisaient renaître; ils en embellissaient le présent; ils échangeaient et se faisaient don de leur existence passée.

Un soir d'été, après une de ces journées étouffantes qui précèdent et qui préparent un orage, Lorette et son amant étaient assis sous une tente légère formée par une voile suspendue à l'aide de quelques pieux. Il leur avait fallu quitter l'intérieur du bateau, car la chaleur qui s'y trouvait concentrée, et le manque d'air, en rendaient impossible l'habitation. Appuyée contre le grand et unique mât de la bélandre, mât qui se dresse ou qui se replie au caprice du batelier, et qui semble plutôt un ornement de luxe qu'un objet d'utilité réelle, Lorette soutenait sur ses genoux le front fatigué de son amant. Parodiant les tendres soins d'une mère pour un fils tout petit encore, elle invitait Mamert à dormir par ces mots naïfs empreints d'une grâce inexprimable et qui ne peuvent être proférés par une autre bouche que par une bouche maternelle. Car leur charme ne réside point dans la pensée qu'ils expriment, mais seulement dans l'inflexion de la voix qui les dit, dans le regard ému, dans les gestes caressants qui les accompagnent. L'amour, comme par un aveu tacite de la supériorité de la ten-

dresse maternelle sur les autres affections de l'âme, l'amour, dans ses phases les plus naïves et les plus vraies seulement, lui emprunte ces mots délicieux. Lorette balançait mollement la tête d'Asraël, passait ses doigts dans ses cheveux noirs, et lui disait, avec un son de voix enfantin :

— Allons, mon enfant, dors; car tu dois te trouver si bien, appuyé comme tu l'es sur ma poitrine. Dors, je le veux; dors, car voici l'orage; dors, et durant l'orage, ta mère veillera sur toi; dors, tu n'as rien à craindre des démons qui prennent les petits enfants, surtout les petits enfants qui ne sont pas sages.

Asraël souriait à Nephta ainsi qu'un enfant sourit à sa mère, et il y avait dans le laisser-aller de leurs ébats enfantins un prestige, une joie pure, un complet oubli de toutes choses, comme on en éprouve à l'âge heureux qu'ils feignaient dans leurs caprices d'amants.

— Ah! vous ne voulez pas dormir, méchant enfant, vous ne le voulez pas! J'ai beau vous menacer du doigt, j'ai beau vous dire : « Dormez, dormez, » et vous ne le faites point! Et, loin de là, vous vous soulevez pour me donner un baiser! Allons, soyez docile et puis endormez-vous. Endormez-vous, et pour vous endormir, — car je veux que vous dormiez; — je vais vous chanter une de mes plus belles ballades; une ballade comme je n'en chante pas tous les jours, au moins! Soyez docile, posez bien votre tête sur mes genoux; écoutez, mon enfant, car voici que je commence la ballade de Simon Brade-vie.

I

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

C'était un brave chevalier, un chevalier comme la Flandre en compte un si grand nombre, un chevalier à qui souriaient les dames et devant la forte lance duquel s'enfuyaient les plus braves guerriers.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

II

Il avait assisté à cent soixante-dix combats et reçu cent vingt-deux blessures; mais il n'en reçut jamais qu'une seule au cœur, car il se montrait aussi fidèle à sa dame qu'à l'honneur, et sa dame était la belle Agnès de Saveuse.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

III

Un jour, le brave sire fit rencontre d'une damoiselle éplorée, laquelle se lamentait les cheveux au vent et ses blanches épaules demi-nues, car en sa douleur elle oubliait de rajuster son mantel et sa gorgerette. Or, ses épaules étaient blanches et belles, et sa chevelure longue comme un manteau de reine.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

IV

— Beau sire, dit-elle, beau sire, à mon aide! Un chevalier félon, s'il est encore permis de lui donner le titre saint de chevalier, un lâche, après m'avoir enlevée de ma litière comme je m'en revenais au château de mon père, m'a laissée de la sorte

en plein chemin et s'en va répétant qu'il a eu de moi mercie d'amour.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

V

—Or, fit-elle, il ment, mon bon seigneur, car depuis longtemps je porte en mon cœur l'image d'un beau chevalier que j'aime et que j'ai vu naguère vainqueur en un tournoi.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

VI

— Quel chevalier a tant d'heur, noble dame? s'enquit Simon Brade-vie... La dame se prit à couvrir de ses deux mains son visage empourpré, quasiment comme une rose qui cache sa fleur en un gros bouquet de feuilles. On ne laissait pourtant point de l'entrevoir aisément entre ses doigts.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

VII

— Dites du moins en quel tournoi, reprit Simon. — Je le dirai tantôt. — Or donc, montez en croupe de mon destrier, madame, et courons à la poursuite de votre ravisseur.—La dame sauta lestement en croupe et étreignit de ses beaux bras la cuirasse du chevalier, lequel la sentit bientôt s'échauffer comme si les mains de la dame eussent été de feu.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

VIII

Ils ne tardèrent point à arriver jusqu'au chevalier dont parlait la dame, et qui, loin de fuir, se tenait assis tranquillement au

milieu d'une clairière. Dès qu'il vit arriver Simon et la dame, il se prit à rire, mais à rire si fort qu'il faillit en tomber sur le gazon.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

IX

Simon Brade-vie leva sa lance comme pour l'en frapper; mais cet accès de colère accrut encore la gaieté de l'autre, qui dit : — Sais-tu bien, Simon, contre qui tu viens combattre? contre Satan en personne... Sais-tu bien de quelle dame tu prends le parti?... d'une châtelaine de la sénéchaussée d'enfer.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

X

— Faux ou vrai, peu m'importe! J'ai juré de servir cette dame contre toi. A cheval, et lance en arrêt, car je veux tenir ma promesse, et l'on ne me verra pas remettre au cou de mon cheval l'écu que j'ai levé pour combattre, mon bel écu d'or à la croix ancrée de sable. Allons, prends du champ, et au mieux faisant la victoire!

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XI

Le démon, car c'était vraiment un démon, siffla d'une étrange manière, et soudain apparut un cheval aussi hideux que son maître; il l'enfourcha, déracina un chêne pour s'en faire une lance et se rua au grand galop sur le brave chevalier.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XII

Simon évita le terrible coup, et frappa si bien son ennemi en

pleine poitrine, que la lance ressortit au milieu du dos de plus de dix paulmes. Le démon, au lieu de tomber, rit plus fort que jamais, car il n'avait point cessé de rire; et il se mit à gambader et à faire manœuvrer son cheval, comme si la lance ne lui traversait pas la poitrine.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XIII

Puis, tirant son épée, il courut sur Simon, et tous les deux se mirent à frapper l'un sur l'autre d'estoc et de taille. La forêt retentissait des coups terribles qu'ils se portaient. Mais la partie n'était pas égale; car ceux du démon faisaient effet et brisaient l'armure de Simon, et au rebours celle du démon ne s'entamait point.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XIV

Adressant une prière mentale à Dieu, Simon s'avisa tout à coup d'un moyen qui lui réussit; il prit son épée par le taillant et se mit à frapper le démon avec la poignée, où se trouvaient des reliques de saint Géry et un morceau de la vraie croix.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XV

Si vous aviez vu le démon se tordre sous les coups! si vous aviez ouï ses clameurs! Oh! il ne riait plus cette fois, je vous en réponds. — Grâce! grâce! ah! je vous en supplie, grâce, brave chevalier! ayez pitié de mes souffrances, chacun de ces coups me brûle et me tue!

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XVI

— Laisseras-tu libre cette dame et réhabiliteras-tu son honneur? demanda le chevalier. — Oui, oui; mais cessez vos coups, je vous en supplie. — Et fais-tu serment de ne jamais tenter ni induire au mal nul de ma famille? — J'en fais serment, cria le démon, mais cessez vos coups!

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XVII

— Et vous que j'ai aidée et servie en cette occasion, êtes-vous véritablement une châtelaine de la sénéchaussée d'enfer? — Hélas! oui, dit la dame, et depuis que je vous connais, brave chevalier, je voudrais être un ange, car vous m'aimeriez peut-être.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XVIII

— Je ne saurais avoir d'amour que pour ma dame, la belle et sage Agnès de Saveuse, répondit le chevalier; ainsi donc, cessez ces accolades et ces génuflexions, et, si mon aide ne vous est plus nécessaire, départez-vous-en où il vous plaira.

Qui veut ouïr, qui veut savoir les aventures de monseigneur Simon Brade-vie?

XIX

— Tu es un brave chevalier et le plus hardi qu'on puisse voir, dit la châtelaine d'enfer. Je suis la femme de Lucifer, prince du sombre empire; s'il échet jamais que l'un des tiens vienne à mourir en état de péché mortel, et partant à tomber dans les gouffres de l'enfer, qu'il m'implore en disant ton nom, et les flammes éternelles lui seront moins douloureuses qu'à tout autre.

Je deviendrai moins malheureuse, aussi, moi! car j'aurai quelqu'un pour me parler de Simon Brade-vie.

Voilà la véritable histoire des aventures de monseigneur Simon Brade-vie.

XIII

L'APPARITION

Lorsque Lorette commença la ballade de Simon Brade-vie, Asraël, soutenu par les genoux de sa maîtresse et les yeux clos sous une voluptueuse langueur, continua mollement à se livrer aux jeux puérils et tendres de tout à l'heure; mais, à mesure que chantait la batelière et que sa légende se déployait, il ouvrit les yeux, releva la tête, se dressa sur ses genoux, et, croisant les bras sur sa poitrine, il se mit à écouter gravement et avec tristesse. Ce chant qui parlait de l'enfer, ce chant qui parlait de l'amour d'un démon, l'avait réveillé de ses rêves, en lui rendant le souvenir et le sentiment de sa situation présente. Quand Lorette eut fini sa chanson, elle resta toute surprise de voir Mamert la tête penchée sur la poitrine, et les yeux remplis de larmes.

— Pauvre châtelaine d'enfer! murmura-t-il enfin.

— J'aime bien ta pitié, vraiment, Mamert! ta pitié pour un mauvais ange! pour un démon! fi!

— Pourquoi donc plaindre moins les souffrances d'amour d'un démon que les souffrances d'amour d'un

homme? Est-ce parce qu'il est condamné à un châtiment éternel? Est-ce parce qu'il ne saurait plus y avoir d'espérance pour lui? Est-ce parce qu'il est un objet d'effroi et qu'il lui faut vivre dans un isolement plus affreux même que les feux éternels? Quoi! lorsque après s'être laissé aller à une erreur bien douce, lorsque après avoir cru qu'une mortelle peut l'aimer et l'aider à supporter l'existence avec moins de désespoir, lorsque après tant de bonheur imaginaire il se trouve rejeté dans toute l'amertume de ses peines, vous ne voulez pas qu'on le plaigne!

— Si c'était un chrétien, oui; mais un démon!

— Ainsi donc, moi, si j'étais un démon, Lorette, tu reprendrais aussitôt l'amour que tu m'as donné? Peu t'importeraient mes larmes et mon désespoir? Tu appellerais tes prêtres et leurs rites pour m'éloigner? Tu remercierais le ciel de t'avoir délivrée de moi?

— Oh! Mamert, toi, cela serait bien différent; et puis d'ailleurs, tu n'es pas un démon.

— Et si j'en étais un cependant? Si j'avais renoncé pour toi aux attributs des anges infernaux? Si, pour te voir, pour être aimé de toi, pour recevoir tes caresses, j'encourais des périls sans nombre et un supplice qui dure non pas des ans, mais une éternité, tu me repousserais avec effroi? tu me maudirais?

— Que m'importerait ce que tu fusses? En serais-tu moins mon Mamert, mon bonheur, ma joie, mon âme, ma vie? Ne vaudrait-il pas mieux l'enfer avec toi que le paradis en te perdant?

— Tu me trompes, Lorette, tu te laisses tromper toi-

même par les illusions de ton amour! S'il te fallait t'engager par serment à accomplir les promesses que tu fais, hélas! on te verrait bientôt reculer et te dédire.

— Ingrat! tu ne sais donc pas à quel point je t'aime? Eh bien, puisque tu doutes encore de moi, deviens un démon si vraiment tu en es un; prends ta face horrible et ta fourche, et tu verras si je t'en aimerai moins!

— Lorette! ma Lorette! s'écria Asraël d'une voix dont la mélodie n'avait plus rien de mortel.

La jeune fille pâlit et frissonna, car ce n'était plus Mamert qu'elle tenait dans ses bras! C'était une créature d'une beauté surnaturelle et que balançaient dans les airs deux ailes d'azur et d'or. Un cercle de feu ceignait son front d'un bandeau éblouissant, et les formes gracieuses de ses membres révélaient une origine céleste.

— M'aimes-tu encore, Lorette? dis, m'aimes-tu encore? demanda l'ange infernal en s'agenouillant aux pieds de la batelière.

Elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— A toi pour jamais!

— Sois donc ma compagne pour l'éternité. Je changerai ta nature mortelle en une essence immortelle; tu deviendras un esprit de l'enfer; tu auras les éléments en ta puissance : la nature t'obéira; au moindre signe de ta main la foudre grondera; à la moindre parole de ta bouche les vagues mugiront et se dresseront pour former des tempêtes.

Les yeux de Lorette étincelaient de surprise, d'orgueil et d'amour.

— Persévère dans ta tendresse pour moi, et toutes ces

merveilles s'accompliront. Encore une année sur la terre, et tu la quitteras pour partager mon pouvoir, pour ceindre l'immortel bandeau qui ceint mon front.

— Oh! cela n'est-il pas un rêve?

— C'est un rêve qui durera toute l'éternité! répondit Asraël en lui passant au doigt une bague en fer.

XIV

LE BERGER

Le bonheur ne se trouve qu'au ciel. Ce que l'on nomme bonheur sur la terre n'offre qu'un reflet pâle et glacé des joies ineffables dont s'enivrent les élus; leurs transports se succèdent sans fin, sans lassitude, toujours renaissants, toujours plus vifs et plus doux. Dieu est là qui les inonde d'extases sublimes et de joies inaltérables.

Chez les humains, les transports d'allégresse et la béatitude des affections s'altèrent, s'affaiblissent, se fatiguent, meurent, et leur souvenir, souvent même, hélas! finit par devenir à charge. La satiété, mal incurable, la satiété, froid qui engourdit et qui tue, se tient toujours près du bonheur, qu'elle étouffe bientôt de ses étreintes; elle souffle sur le cœur de l'homme, et le sang qui vivifiait ce cœur d'une chaleur généreuse, se ralentit, se contracte et coule à peine.

Après six mois d'amour avec Asraël, Lorette ressentait cette satiété. D'abord, à la voir, rien ne semblait changé

en elle; elle entourait Asraël des mêmes caresses, elle disait à Asraël les mêmes paroles d'amour. Mais il y avait sur son front je ne sais quelles rides formées par un mystérieux ennui; son regard ne brillait plus, et à travers les molles intonations de sa voix se révélait la contrainte.

L'ange réprouvé comprenait ce changement sans le ressentir lui-même, et ce changement faisait son désespoir. En vain il essayait de réveiller dans l'âme de Lorette l'amour qui s'éteignait : ses efforts, ses reproches, ses larmes, ses soins, n'aboutissaient qu'à provoquer l'impatience et hâter le dégoût.

Et le dégoût venait; il était venu ; le dégoût qui fait maudire ce qui naguère faisait panteler d'allégresse; le dégoût qui lutte contre l'habitude et contre cette pudeur qui empêche de rompre des liens à charge; le dégoût, dure expiation des joies passagères des hommes; témoignage funeste de leur misère et de leur néant. L'imagination de la batelière, ardente et partant pleine d'inconstance, se laissait aller avec force à ces sensations; et ces sensations se consumaient et s'éteignaient avec rapidité. L'éclair jette une flamme immense et qui embrase tout l'horizon, mais l'éclair ne fait que luire et il meurt.

A présent, elle ne pleurait plus si Asraël venait à s'éloigner; à présent, elle ne montait plus sur le pont pour le voir venir de plus loin; lorsqu'il chantait pour annoncer son retour, elle ne courait plus au-devant de lui. Loin de là, elle l'écoutait avec indifférence quand il lu disait : — Lorette, il faut que je parte, il faut que je te quitte pour un jour, pour une semaine, pour un mois...

Quand elle l'avait vu s'éloigner, elle éprouvait de la satisfaction; il lui semblait qu'elle devenait plus libre et qu'elle respirait plus à l'aise.

Mais l'inconstance est un sentiment qui cause des remords, ou du moins de la honte. On rougit d'une telle mobilité d'affection, on s'en accuse, ou plutôt on cherche à la justifier, on y parvient bientôt par quelque paradoxe dont on se dupe soi-même. Ainsi Lorette s'en prenait de sa félonie en amour à un louable sentiment de piété et à la crainte de l'enfer. Elle finit même par se persuader que si Asraël fût toujours resté Mamert, que sans la fatale nuit où il se montra paré de ses attributs de démon, elle eût continué à l'aimer fidèlement et à jamais. Une fois cette interprétation trouvée, elle s'en convainquit, et son indifférence pour Asraël s'aigrit et s'envenima de toutes les haines d'une dévotion menteuse. Si bien qu'une idée s'empara d'elle, la domina, l'exalta, devint sa seule idée : se soustraire à Asraël et puis perdre Asraël.

Mais elle le redoutait; un pacte la liait à lui; il fallait le rompre, ce pacte terrible. Comment? Quelle puissance le pouvait? Aucune... Dieu ne prendra-t-il pas pitié d'elle? Ne l'arrachera-t-il pas au démon qui la tient? au misérable qui l'a jetée dans un piége infâme? Car enfin ce n'était pas un démon qu'elle croyait aimer, c'était un homme. Elle a été lâchement trompée, indignement trompée!

Mon Dieu, qu'avait-elle donc fait pour être trompée de la sorte? Elle l'aimait tant, elle trouvait tant de bonheur à l'aimer! Elle se livrait à son amour avec un si grand

abandon! Et lui, lui, il ne songeait qu'à la perdre! Il épiait ses plus tendres paroles, il la troublait pour mieux la tromper. Enfin, n'est-ce pas au milieu des extases les plus enivrantes, n'est-ce pas lorsqu'il ne lui restait plus à elle assez de raison pour savoir ce qu'elle faisait qu'il l'a obligée à contracter ce pacte infâme! qu'il l'a damnée!

Damnée! Non, elle ne le sera pas. Dieu ne permettra pas qu'un ange des ténèbres triomphe? Dieu lui suggérera les moyens de redevenir libre; car enfin, il doit en exister des moyens. Une âme chrétienne ne peut se trouver de la sorte livrée, sans défense, à la merci d'un démon.

Elle l'aimait, elle l'aimait pourtant quand il la précipitait ainsi dans l'abîme. C'est un crime trop odieux pour qu'il reste impuni. Il crie vengeance, et il faut que la vengeance vienne; elle viendra!

Oui, — et c'est Dieu, il n'en faut pas douter, qui lui donne cette pensée, — certains bergers savent les moyens de conjurer les démons et de déjouer leurs ruses. Il faut qu'elle en consulte un. Après tout, que risque-t-elle? elle restera toujours libre de prendre la résolution qui lui conviendra. Justement, il existe non loin de la rive où se tient amarré le bateau, un vieux berger qui jouit d'un grand renom de sagesse en magie. Tout à l'heure, elle l'a vu qui dirigeait son troupeau vers un champ peu éloigné. Allons, il faut aller le trouver, et peut-être rendra-t-il à la pauvre Lorette quelque moyen de salut.

Lorette s'enveloppa la tête d'un grand voile d'étoffe de laine comme en portaient alors les femmes de sa caste, et

se dirigea vers le champ où le berger parquait son troupeau.

Au détour d'un bosquet, elle vit au loin le mystérieux personnage debout, les yeux levés au ciel, et, selon toute apparence, absorbé par une profonde méditation. De dessous le manteau gris qui le couvrait, et dont un large pli se relevait sur l'épaule droite, sortait un bras maigre et demi-nu, armé d'un bâton de chêne. Deux chiens allaient et venaient autour des brebis, les tenaient en respect, et tournaient de temps à autre vers leur maître un regard qui semblait interroger sa volonté. Mais le berger restait impassible, et rien ne put le tirer de sa rêverie, pas même les aboiements des deux animaux qui, dès qu'ils aperçurent Lorette, se précipitèrent au-devant d'elle et l'empêchèrent d'avancer.

Elle resta quelques instants de la sorte, effrayée, n'osant faire un pas, et appelant à grands cris le berger, qui daigna l'entendre à la fin et abaisser sur elle les yeux qu'il tenait fixés vers le ciel. Il siffla d'une manière aiguë; aussitôt les chiens, humbles et soumis, se turent et revinrent de leur plus vite se blottir aux pieds de leur maître.

Lorette, remise un peu de sa frayeur, s'avança vers le berger, qui la reçut avec une imperturbable gravité.

— Berger, dit-elle d'une voix légèrement altérée par l'émotion qu'elle éprouvait, berger, voici deux écus d'or, afin que vous me donniez un bon conseil.

Le berger prit le don de la batelière et le mit dans le parement d'une manche de son manteau. Et puis, toujours sans proférer une parole, il reporta les yeux sur Lorette.

— Berger, dites-moi, — ce n'est pas pour mon compte, au moins, que je vous consulte, — dites-moi, lorsque l'on a fait un pacte avec un démon, n'est-il pas un moyen de le rompre?

— La personne que vous voulez servir n'a-t-elle jamais reçu en don quelque objet infernal?

— Si fait, un seul, répliqua Lorette, dont le visage s'empourprait, et qui, par un petit mouvement de la main gauche, cachait cette main sous les plis de son voile. Si fait; une bague.

— Comment cette bague est-elle façonnée?

— De fer; mais elle reluit d'un éclat tout particulier.

— Oui, de façon qu'on la voit même à travers un voile, dit le berger, qui prit la main gauche de Lorette.

En faisant cela, il attachait sur elle des regards perçants, sous lesquels la batelière frissonnait. Il lui dit ensuite :

— Femme! un démon est ton amant!

Elle ne répondit que par un gémissement sourd.

Le berger ôta la bague du doigt de Lorette; il l'examina avec une attentive curiosité, et, la déposant dans le parement de la manche qui lui servait de poche, il entra dans la petite cabane montée sur deux roues, habitation ordinaire des gens de son état. Il en revint bientôt tenant un anneau tout à fait semblable et une petite bouteille remplie d'une liqueur limpide.

— Voici un anneau qu'il ne te faut plus quitter. Tant que tu le porteras, le démon ne pourra rien contre toi. Quant à cette liqueur, si tu sais en faire usage, elle te dé-

livrera de la puissance de ton ennemi, et elle le rendra misérable à tout jamais.

« Il y a en Italie un christ en marbre qui pleure au saint jour du vendredi saint; l'eau que voici se compose en partie des larmes du christ miraculeux. J'y ai joint de l'eau bénite; le fragment presque imperceptible qui flotte dans la bouteille est un morceau de bois de la vraie croix. J'ai proféré sur cette liqueur les paroles les plus puissantes; je l'ai fait saturer à la lueur de la lune, et elle a été soumise à l'influence des astres. Répands ce philtre sur le démon, et celui-ci, à l'instant, perdra son pouvoir; il deviendra un simple mortel soumis aux misères et aux souffrances; loin d'être redoutable, il restera un objet de pitié. Va! et si tu tiens au salut de ton âme, si l'enfer te fait peur, ne retarde point d'un jour, car demain, peut-être, il serait trop tard.

D'un geste impérieux il ordonna à Lorette de s'éloigner, et, reprenant sa profonde méditation, il tourna de nouveau ses regards vers le ciel.

XV

JALOUSIE

Presque toujours, après avoir poursuivi longtemps un but extrême, voulu avec passion, mais que l'on désespérait d'atteindre, si l'on se trouve tout à coup face à face avec ce but, on recule par une sorte de surprise

mêlée d'incertitude et de crainte. Soustrait à demi aux prestiges décevants du désir, et entrevoyant les conséquences de ce que l'on va commettre, on poursuit, mais c'est avec transes, par une roideur presque machinale du vouloir, et plus encore par l'entraînement des circonstances.

Lorette, au moment de se voir délivrée du démon auquel, depuis si longtemps, elle voulait se soustraire, Lorette qui possédait enfin un philtre infaillible pour rompre des liens rendus insupportables par la satiété et par la terreur, Lorette à présent se sentait hésiter, et, la poitrine et le cœur serrés de transes et de doute, elle se demandait :

— Sera-ce aujourd'hui?

A mesure qu'elle approchait du bateau, ses transes et son doute augmentèrent.

— Il faut attendre jusqu'à demain! se dit-elle.

Puis bientôt, ce ne fut plus pour le lendemain, mais pour la semaine suivante, pour le mois suivant, pour un terme encore plus éloigné.

— Qu'ai-je besoin de hâte? ne tiens-je pas le philtre en mon pouvoir? Quand je voudrai frapper, ne me sera-t-il pas loisible de frapper? Ne vaut-il pas mieux attendre de la part d'Asraël quelque nouveau méfait?

Et, par une bizarrerie de l'imagination humaine, les souvenirs des temps heureux de ses premières amours venaient l'entourer et lui sourire frais et caressants. Ce n'était point Asraël qu'ils lui montraient, c'était Mamert, le seul Mamert; Mamert avec sa belle figure pâle, ses douces paroles, Mamert qui savait aimer mieux que nul

autre; Mamert qui pleurait de joie rien qu'à entendre Lorette chanter un des virelais qu'il avait composés pour elle.

Et, insensiblement, et sans y prendre garde, les paroles du plus tendre de ces virelais s'emparèrent de sa mémoire, et elle se mit à les chanter presque sans s'apercevoir qu'elle chantait.

I

L'amour est le seul bonheur qu'il y ait sur la terre : ôtez l'amour de dessus la terre, et il vaudrait mieux pour un homme être resté dans le néant.

II

S'il est un homme vraiment heureux, c'est celui qui ne quitte jamais une jeune fille aux yeux noirs et au regard humide; c'est celui qui passe sa vie dans les bras d'une femme adorée.

III

Et moi je suis le plus heureux des hommes, car je suis l'ami d'une jeune fille aux yeux noirs; je ne la quitte jamais, et, rien qu'à son sourire, je tressaille d'ivresse et de bonheur.

IV

Quand elle passe, les vieillards se sentent rajeunir et disent : « Nous n'en avons jamais admiré d'aussi belle ! Heureux celui qui verrait à l'heure de sa mort une telle jeune fille se pencher sur son lit funèbre : cette douce vision effacerait les horreurs du trépas. »

V

Quand ils la voient passer, les jeunes gens oublient de presser

contre leur poitrine le bras de la maîtresse qui s'appuie sur leur bras. Ils la regardent s'éloigner, ils la suivent des yeux, ils cherchent à la voir encore lorsqu'elle a disparu, et ce soir-là et les jours suivants ils restent rêveurs près de leur fiancée.

VI

Mais elle est à moi! elle n'aime que moi; elle m'aimera toujours! car elle est mon bonheur, elle est mon âme, elle est ma vie! Sans elle, sans son amour, je n'aurais plus qu'à mourir; sans elle, sans son amour, jamais un sourire ne viendrait entr'ouvrir mes lèvres, et la vie serait pour moi un tourment insupportable.

VII

Elle est à moi, elle n'aime que moi, et elle m'aimera toujours. Aimer est le seul bonheur qu'il y ait sur la terre. Otez l'amour de dessus la terre, et il vaudrait mieux, pour les hommes, être resté dans le néant!

A mesure que Lorette chantait, sa haine et ses projets de vengeance s'affaiblissaient et disparaissaient de son esprit avec la satiété et le dégoût; la magie des souvenirs ne les lui laissait presque plus entrevoir à travers les milliers d'images riantes qu'elle évoquait. Ainsi qu'à des époques plus heureuses, le cœur de la jeune fille battit, et ses joues se colorèrent à la vue de l'Escaut, où la bélandre de Mamert apparaissait au loin comme un point noir, parmi les flots resplendissants de la clarté blanche de la lune.

Loin de prévoir le changement survenu dans les idées de Lorette, Asraël se livrait, dans cette bélandre, aux pensées les plus douloureuses. En revêtant des appa-

rences humaines, son essence supérieure se trouvait entravée et presque réduite aux bornes resserrées de l'intelligence des hommes, mélange de lumière et d'obscurité, sujette aux déceptions et réduite aux conjectures et aux erreurs.

Or, trop convaincu de la froideur de Lorette et de la perte de son amour, il déplorait l'inconstance de celle qu'il aimait avec tant de passion et formait mille projets confus pour réveiller cet amour. Le bonheur et la satiété l'ont tué, songeait-il; c'est à la privation et à la jalousie à le faire renaître. Quelque précieux qu'il soit, on n'attache que médiocrement de prix à un bien dont on ne craint pas la perte : la dépossession et le regret donnent une valeur inestimable à la chose la plus frivole. Que Lorette perde ou croie avoir perdu ma tendresse, et dès lors elle regrettera cette tendresse, et elle cherchera à la reconquérir.

Suivant donc ces idées, il fit arriver jusque près de sa bélandre la bélandre d'une jeune batelière, qui, sans qu'elle s'en aperçût, fit plusieurs lieues en un moment par une force magique et insensible. Elle aussi s'était laissé prendre à la tristesse et au mystère du beau batelier : Asraël, en la fascinant de son souffle infernal, ne fit donc que développer en elle un germe d'amour déjà bien puissant.

La jeune fille était dans les bras de l'ange, tremblante, cédant à des émotions irrésistibles, et ne pouvant répondre à ses tendres paroles que par de tendres paroles, lorsque Lorette put commencer à distinguer sur le bateau de Mamert ce qui s'y passait. D'abord elle douta : elle crut

que le brouillard et la clarté de la lune produisaient par leurs jeux fantastiques une illusion qui l'abusait. Telle était sa confiance en la tendresse de son amant que, tout proche, elle en croyait à peine ses yeux.

Asraël, qui feignait de ne point voir Lorette, s'applaudissait du succès de sa ruse et se réjouissait du courroux qui étincelait dans les yeux de sa maîtresse.

Dire les émotions qui bouleversaient celle-ci ne serait point chose facile. Un vertige de feu avait engorgé son front d'un sang lourd : sa poitrine haletait, ses jambes défaillaient, ses mains se fermaient et se contractaient avec rage. Elle qui naguère voulait à tout prix se soustraire à Asraël, elle qui venait d'acheter à prix d'or de quoi le tuer, elle l'accusait de perfidie, et elle se mourait de désespoir, parce qu'il lui était infidèle. Dans ses idées confuses, rompues, brûlantes, une seule idée dominait : Vengeanee! vengeance!

D'un bond Lorette s'élança sur le bateau, et versa tout entier sur la tête de l'ange le philtre du berger.

Asraël jeta un cri douloureux et se jeta dans le fleuve pour éteindre le feu exécrable qui le consumait. Il bégayait des paroles mystiques, qui restaient sans pouvoir. Il appelait à l'aide les démons ses frères, et des éclats de rire partaient de toutes parts, et des voix moqueuses lui disaient :

— Asraël, tu n'es plus à présent qu'un homme; tu as perdu ton essence d'Esprit; tu n'es plus qu'un homme sujet à la maladie et à la mort. Adieu, homme!

XVI

SŒUR CLOTILDE

Le lendemain, deux religieuses vinrent à passer près des bords de l'Escaut et s'arrêtèrent avec effroi devant un cadavre qui gisait au milieu du chemin. De profondes meurtrissures sillonnaient son front et sa poitrine; ses vêtements, quoique trempés d'eau, semblaient à demi consumés par le feu; la décomposition de ses traits et la force avec laquelle ses poings restaient encore crispés, attestaient des horribles douleurs qu'il avait souffertes.

Les deux saintes filles se mirent à genoux pour chercher à ranimer la vie de cet infortuné. Longtemps leurs soins demeurèrent inutiles; enfin la plus âgée s'écria:

— Dieu soit loué, ma sœur Clotilde! je sens battre son cœur!

Sœur Clotilde leva la tête et laissa voir, sous son voile, des traits pâles, que l'exclamation de sa compagne animèrent d'espérance et de joie. Puis elle redoubla de soins, pansa les blessures du malade, et lui fit respirer un baume qui acheva de le rendre à la vie. Asraël ouvrit les yeux, mais, comme si l'éclat du jour les eût blessés, il les ferma aussitôt, et laissa retomber sa tête.

— Espérez, mon frère, dit sœur Clotilde, espérez. Vous souffrez beaucoup, mais avec l'aide de Dieu, il n'est pas impossible de vous guérir.

— Et si vous ne pouvez sauver votre corps, ajouta l'autre religieuse, du moins vous aurez le temps de sauver votre âme : le corps est périssable et l'âme est immortelle.

Le malade poussa un gémissement sourd, et fit un geste de désespoir.

— De quelle manière transporter ce malheureux jusqu'à notre couvent? demanda sœur Clotilde.

— Je n'en vois point.

— Si quelque batelier se trouvait près d'ici, nous aurions recours à sa charité, et il pourrait conduire en nacelle, jusqu'à notre couvent, le malade que Dieu et saint Julien nous ont fait rencontrer. Mais j'ai beau regarder, je ne vois sur l'Escaut, — et encore est-ce bien loin, bien loin, — qu'une seule bélandre qui ne paraît plus qu'un point, et qui semble s'éloigner avec vitesse.

— Comment faire?

Sœur Clotilde chercha vainement, et se prit à pleurer de ne pouvoir aviser aucun moyen.

— Eh bien! essayons de le porter; Dieu nous en donnera la force...

Et disant cela, sœur Clotilde cherchait à soulever le malade, mais elle sut à peine lui faire faire un mouvement, et ses larmes coulèrent de nouveau.

— Mon Dieu! mon Dieu! ne viendrez-vous pas à notre aide!

— Si l'une de nous allait jusqu'à la maladrerie prévenir nos sœurs qu'un blessé gît ici, et qu'il faut envoyer à l'instant des hommes pour le transporter?

— Voici!... Écoutez le bruit d'une voiture. Ah! Dieu soit béni, il est sauvé!

Sœur Clotilde courut aussitôt du côté d'où le bruit venait; elle aperçut au loin une voiture chargée de foin, que charriaient six gros chevaux flamands menés par un paysan, et qu'escortaient cinq ou six hommes d'armes. Sa joie s'accrut encore lorsqu'elle reconnut en tête des hommes d'armes un vieux soldat naguère soigné dans la maladrerie d'une grave blessure qu'il avait reçue à la jambe.

— Salut à vous, ma sœur! Eh! comme vous courez avec empressement de ce côté! Il faut qu'il s'y trouve quelque pauvre hère malade, car une bonne action peut seule vous faire mettre tant de hâte à marcher.

La grosse voix du soldat et son bon accueil encouragèrent sœur Clotilde à lui adresser sa demande.

— J'ai une grâce à vous demander, fit-elle avec un sourire qui combla d'aise le vieux routier.

— Une grâce! A vous qui m'avez soigné avec tant de bonté durant six mois que j'ai souffert comme un damné, sans pouvoir bouger de mon lit. Une grâce! Il faudrait que Jacques Levatois fût bien ingrat pour vous la refuser. Il a des défauts, c'est vrai; mais, du moins, il n'a pas le défaut de l'ingratitude.

— Vous êtes un brave homme, et vous avez bon cœur aussi, maître Levatois; c'est pour cela que j'ai recours à vous. Nous avons trouvé là-bas un homme frappé par la foudre cette nuit; et nous requérons de vous la charité de le faire transporter jusqu'à notre maladrerie.

— C'est là tout ce que vous voulez, sœur Clotilde? Par

saint Jacques, mon patron! j'aurais désiré que vous m'en eussiez demandé davantage. Il sera fait comme vous le désirez : deux de mes hommes d'armes transporteront le malade sur cette charretée de foin, où il sera couché comme un baron; la voiture ira au pas, afin que ses secousses ne fatiguent point votre protégé.

— Holà! Benoît et Philippe, allez quérir cet homme, et faites-le avec le plus de délicatesse que vous pourrez y mettre, rustauds que vous êtes! Par saint Martin! gare à vous s'il jette un seul cri!

Sur ces entrefaites, la voiture arrivait près du mourant, que l'on déposa sur le foin de la voiture; les deux sœurs, craignant de voir mourir le malheureux si elles l'abandonnaient durant le reste de la route, prirent place à ses côtés.

Levatois, par respect pour les saintes filles, et malgré leurs instances, fit tenir au port d'armes, jusqu'au couvent, la petite troupe qu'il commandait. Arrivé sur le seuil de la pieuse maison il salua militairement les deux religieuses, et continua sa route.

XVII

L'HYMNE A LA VIERGE

Durant trois jours, le malade que sœur Clotilde et sœur Marthe avaient transporté à la maladrerie resta sans connaissance et entre la vie et la mort. Le quatrième

jour, au commencement de matines, il sortit de l'anéantissement qui le tenait, et, ouvrant les yeux, il s'étonna des lieux où il se trouvait, et surtout des sensations nouvelles et inconnues dont il éprouvait le bien-être. Des idées fraîches se jouaient dans son front que ne rongeait plus une douleur sourde; pour la première fois, depuis sa chute du ciel, cette pensée fatale, « damnation pour l'éternité, » ne le faisait pas trembler de terreur. Près du lit où il reposait, une religieuse agenouillée priait et mêlait sa prière fervente à un hymne plein de mélodie, que chantaient au loin, en chœur, des voix de femmes. Cet hymne, où l'on répétait sans cesse le nom du Très-haut, où l'on célébrait la miséricorde et la puissance de Jésus, loin d'agiter douloureusement Asraël, le jetait dans une rêverie pleine de charme. Il se souleva sur son chevet, et les yeux humides de pleurs, considéra la chapelle d'où ces voix partaient; la chapelle qui, resplendissante de cierges, apparaissait lumineuse au fond des voûtes et des arcades sombres de la maladrerie, plongée dans une obscurité profonde.

Les voix chantaient :

Sainte Mère de Dieu, sainte Mère de Dieu, vous qui guidez le pécheur et qui lui rendez l'espérance comme une étoile guide le matelot et lui rend l'espérance, écoutez nos prières suppliantes et soyez-nous en aide.

Créature céleste, vierge chaste et pure, mère de miséricorde, intercédez pour nous, pauvres pécheurs, car sans vous que deviendrions-nous en présence de la colère de Dieu?

Vous êtes la mère bienfaisante qui tempère l'éclat flamboyant

du soleil. Vous êtes la douce rosée qui vient rafraîchir et féconder le champ qu'a desséché la chaleur du jour.

Vous êtes la reine du ciel, vous êtes la reine des anges: les chérubins s'inclinent devant vous avec respect, et les chœurs sans fin unissent votre nom au nom trois fois saint et trois fois redoutable de Jéhovah!

Vous êtes la Mère du Sauveur des hommes; un seul de vos regards désarme sa colère, vous prisez cette couronne, entre toutes vos couronnes; elle vous permet de soutenir les faibles, de consoler les affligés, et d'épargner le châtiment aux coupables.

C'est pourquoi les jeunes mères vous consacrent leurs enfants, et les parent de tuniques blanches et de ceintures bleues, afin que les démons les épargnent et n'osent tendre de piéges à ces jeunes âmes mises sous votre protection.

C'est pourquoi les matelots vous élèvent des chapelles sur le rivage, et s'y agenouillent avant de s'exposer aux périls de la mer; ils y reviennent pieds nus encore après une heureuse traversée, ou lorsqu'ils ont échappé au naufrage.

Sainte médiatrice, vous vous tenez toujours entre le ciel et la terre. Au premier cri du repentir, vous élevez les mains vers votre divin Fils, et vous vous écriez : « Miséricorde! » Lorsqu'un ange descend sur la terre pour faire persévérer dans la bonne voie une âme irrésolue, c'est vous qui ordonnez ce message.

Vous êtes en aide aux chastes amours, vous êtes en aide aux espérances vertueuses; jamais le repentir ne vous trouve sourde à ses lamentations. Aussi vous bénit-on sur la terre comme au ciel, aussi, jamais un chrétien ne prie-t-il sans joindre votre nom au nom de l'Éternel, du Sauveur et du Saint-Esprit.

Soyez-nous en aide aussi, à nous autres qui, semblables à la colombe qui fait son nid loin du vautour, nous sommes réfugiées en ces lieux pour prier et pour vous bénir à jamais. Soyez-nous en aide! oh! soyez-nous en aide, sainte Mère du Sauveur!

— Hélas! songeait Asraël, ces hymnes me ravissent, me font pleurer, et pourtant que sont-ils auprès des hymnes que chantaient les chérubins mes frères! Les transports du pieux amour de ces nonnes me causent de l'envie, et pourtant que sont-ils auprès des extases divines du ciel! Hélas! et je les ai perdues sans retour!

Telles furent ses pensées durant l'office du matin; quand les hymnes cessèrent, quand les cierges s'éteignirent, quand tout redevint silencieux et sombre, il poussa un soupir, il s'attrista et il gémit des douleurs que lui causaient ses blessures, douleurs que la préoccupation avait presque tout à fait suspendues.

Au cri qu'il jeta, sœur Clotilde interrompit la prière qu'elle faisait et s'approcha du malade :

— Mon frère, souffrez-vous un peu moins? lui demanda-t-elle avec une ineffable pitié.

Asraël la regarde sans répondre, car le charme qu'il avait éprouvé aux chants des nonnes, l'aspect de sœur Clotilde le lui faisait éprouver de nouveau. Jamais il n'avait vu ces yeux bleus, ce front calme, cette physionomie blanche et régulière; jamais il n'avait ouï cette voix ingénue; jamais cette main frêle et douce n'avait soutenu son front malade, comme elle le soutenait en ce moment. Et néanmoins il ressentait à la vue de sœur Clotilde la joie intime que l'on ressent à retrouver un ami d'enfance, à revoir les lieux où l'on est venu au monde.

— Mon frère, souffrez-vous un peu moins? demanda encore sœur Clotilde avec sa douce voix.

— Oh! oui, je souffre moins! bien moins que tout à l'heure, que tantôt, avant de perdre connaissance.

— Tout à l'heure? tantôt? mais il y a quatre jours que nous vous avons trouvé sur les bords de l'Escaut.

— Quatre jours! j'aurais pu, durant quatre jours, me soustraire aux désespoirs que j'endure!

— Vous êtes donc bien malheureux, bien à plaindre?

— Malheureux, oui!.... A plaindre!... Hélas! je n'ai jamais entendu une parole de compassion, jamais reçu un regard de pitié depuis l'instant fatal... depuis ma naissance, veux-je dire.

— Mon frère, vous êtes encore bien faible et tant d'agitation pourrait augmenter votre mal.

— Non, non. Tenez, regardez, je ne souffre plus comme j'ai souffert, comme je souffrais encore il y a quatre jours! Voyez, je respire à l'aise : une empreinte fatale n'est plus là sur mon front. Le ver rongeur qui dévorait mon cœur a cessé de se faire sentir, et des bénédictions viennent malgré moi errer sur mes lèvres. Des bénédictions! Ah! vous ne savez pas, ma sœur, — ma sœur! hélas! que ce nom est doux à donner, — vous ne savez pas combien on éprouve de joie à ne plus maudire et à ne plus s'entendre maudire! N'est-ce pas que vous ne me maudissez point? n'est-ce pas que je ne vous inspire pas de l'horreur? n'est-ce pas que vous me plaignez et que je vous fais pitié?

— C'est pour moi un devoir que de vous plaindre et de vous aimer. N'êtes-vous pas mon frère en Jésus-Christ?

Un frisson agita tous les membres d'Asraël; il se cacha la tête dans les mains, et quand il la releva ses yeux étaient rouges et ses joues baignées de larmes.

— Un mot de vous a détruit toutes mes illusions et m'a rendu à la réalité, à la funeste réalité. Hélas! sans ce mot cruel je me laissais presque aller à l'espérance. Espérer! quelle douleur, quels supplices seraient redoutables avec cette idée : espérer!... Mais non, jamais elle ne calmera mon effroi, jamais elle ne me soutiendra dans mes tourments. Deux abîmes m'entourent. Derrière, le crime et la sentence : « Éternité! » devant, le châtiment : « Éternité. »

— Ma sœur, dit une vieille nonne, ce malade parle trop; il délire.

La sœur Clotilde pleurait.

La vieille religieuse reprit :

— Il ne faut pas vous attendrir, Clotilde, à des paroles fantasques, et qui ne présentent même pas de sens. Après tout, j'ai tort de vous sermonner, et mon sermon n'y fera rien, ajouta-t-elle avec indulgence et se repentant quasi de sa légère réprimande. J'ai été, comme vous, compatissante et pleurant à la moindre chose; l'habitude, et peut-être plus encore l'insensibilité que l'âge produit, m'ont guérie de cette faiblesse.

Sœur Clotilde sourit à la religieuse, essuya ses larmes, et s'apprêtait à quitter le lit du malade lorsque celui-ci la rappela.

— Au nom de Dieu, au nom de ce que vous avez de plus sacré, ne vous éloignez pas! mon mal s'apaise près de vous et je ne le sens plus. Restez ici, restez là; je suis heureux comme au temps où je pouvais prier.

La religieuse se recula par un mouvement involontaire d'effroi, car la pauvre fille ne pouvait concevoir qu'il existât sur la terre des créatures assez abandonnées pour

ne pas prier. Néanmoins elle se rapprocha aussitôt d'Asraël et lui dit :

— Pourquoi désespérer de la miséricorde divine? Elle est grande et infinie. Quels que soient vos crimes, — car des crimes seuls peuvent empêcher de prier, — demandez pardon à Dieu !

— Il n'y a plus de pardon pour moi.

— Espérez.

— L'espoir est un mot banni de ma mémoire, une pensée étouffée dans mon cœur.

— Croyez-m'en, essayez !

— Il est des jugements de Dieu, des jugements terribles desquels il n'est point permis de recourir en grâce.

— Eh bien! si la justice de Dieu vous effraye, ayez recours à l'intercession de sa mère divine; priez-la; elle demandera votre pardon à son fils, notre Rédempteur : j'unirai ma voix à la vôtre.

— Je ne saurais prier !

— Ne vous livrez pas à un pareil désespoir : si la prière ne peut vous dérober tout à fait au châtiment, du moins elle en abrégera la durée.

— Hélas ! que m'importeraient des milliers d'années d'expiations, si du moins j'entrevoyais, après tant de souffrances, le plus faible espoir de salut !

En ce moment commença l'office de sexte, et le chœur des nonnes chanta ces paroles terribles :

Le Seigneur est juste; il écrase la tête des méchants. Que tous ceux qui haïssent Sion soient confondus et soient mis en fuite !

Qu'ils soient semblables à l'herbe qui croît sur les toits, à l'herbe qui se sèche avant qu'on ne l'arrache.

A l'herbe qui ne remplit jamais ni la main du moissonneur ni le sein de celui qui recueille les gerbes.

Asraël jeta un grand cri.

— Jamais d'espérance pour moi, jamais!

XVII.

LA PRIÈRE

Le cri de désespoir du malade fit verser de nouvelles larmes à sœur Clotilde; elle se remit à prier avec dévotion, afin d'obtenir de Dieu, pour le pauvre pécheur, le plus doux des célestes bienfaits : l'espérance.

Dès cette heure, la jeune nonne se laissant aller à un charme indéfinissable et qui croissait de plus en plus, ne quitta presque point la couche du malade. Avec cette délicatesse innée chez les femmes, et qui fait que nulle autre main ne sait, comme la leur, panser et adoucir une blessure, nulle autre voix, calmer et consoler une affliction, elle se garda bien désormais de présenter en face d'Asraël l'idée qui lui causait de si grandes terreurs. Non pas qu'elle renonçât en rien à ses projets de ramener le malade dans la bonne voie. Mais un autre instinct, non moins spécial aux femmes, l'instinct de la persévérance, éveillé et rendu plus fort par les obstacles, avait appris à sœur Clotilde que c'était par l'adresse, et à force de temps et de douceur, qu'elle saurait obtenir un

pareil succès. Usant donc de tous ses moyens d'influence, voire de ceux que lui donnaient son sexe et sa beauté, elle captiva bientôt Asraël à un tel point que ses yeux, lourds de fièvre, ne pouvaient se clore sous le sommeil, à moins que la religieuse ne se tînt là, près du lit, priant ou se livrant à quelques-uns de ses travaux de nonne.

Accoutumées à ces caprices de la part des malheureux que la Providence envoyait à leurs soins, et prenant à cœur le salut de l'âme souffrante qu'elles avaient rencontrée, les autres religieuses, par une pieuse complaisance, favorisaient les désirs d'Asraël et ne laissaient quasi point éloigner de son lit celle qu'il affectionnait. Sœur Clotilde ne tarda point à deviner de quelle manière il fallait aborder, sans les aigrir, les douleurs secrètes du malade, et faire naître en lui le désir d'une bonne vie sur la terre et du paradis dans l'autre monde. Sans cesse elle s'entretenait du bonheur et du calme qu'elle goûtait dans le cloître.

— Si vous saviez, disait-elle, combien je suis heureuse ! Je n'ai point de soucis, car je vis au jour le jour, confiante en la bonté du Dieu qui donne la nourriture aux petits oiseaux et qui ne m'abandonnera pas plus qu'il ne les abandonne. Quels soucis voulez-vous que j'éprouve? Les biens de la terre ne me regardent plus. La vie du cloître est un avant-goût de la vie du ciel. Dites, quel bonheur plus grand on saurait inventer que de prier Dieu du soir au matin et du matin au soir? que de s'enivrer de l'extase de la prière? que de se mettre ainsi, comme les bienheureux face à face avec le Seigneur? Je n'interromps

tant de joies ineffables que pour soigner les malades, panser leurs plaies, soulager leurs misères, consoler leurs chagrins et leur rendre de la confiance en la miséricorde du Seigneur. Vous ne savez pas, vous, quelle bonne satisfaction rafraichit la tête, lorsqu'on voit les sourcils d'un pécheur, contractés par le désespoir, se desserrer et laisser briller des regards moins amers. Vous ne savez pas, mon frère, comme on s'endort avec joie et en bénissant le Seigneur, lorsque l'on entend des lèvres flétries par l'habitude du blasphème exprimer des paroles pieuses et de repentir! Car, voyez-vous, Dieu est toujours prêt à accepter le repentir; il n'existe point de péché, point de faute, point de crime qu'il ne pardonne au repentir.

En disant cela, sœur Clotilde oubliait de préparer les bandes qu'elle tournait dans ses doigts, ou d'effeuiller des roses pour préparer des baumes; ses yeux brillaient d'un éclat divin et fascinaient Asraël.

Chaque jour l'influence de la nonne sur Asraël devenait plus puissante; chaque jour ses paroles pénétraient plus avant dans le cœur du malheureux et rendaient plus amers ses regrets d'être exclu du ciel. Oh! s'il n'avait fallu que du repentir... Hélas! depuis vingt siècles, et surtout à cette heure, il en éprouvait un bien cruel... Mais non, le mot « jamais » se tient entre Dieu et lui.

Il lui faut donc se borner au bonheur dont il jouit en ce moment, au bonheur fugitif de voir, d'entendre sœur Clotilde, de recevoir les soins qu'elle lui donne, de s'entendre nommer par elle : « Mon frère, » et de lui répondre, en échange de ce nom chéri : « Ma sœur ! »

Cependant, en cherchant à exercer son influence sur

Asraël et à l'amener à elle, sœur Clotilde subissait l'influence d'Asraël et allait à lui. L'image de celui qu'elle voulait convertir ne la quittait plus; elle l'occupait tout le jour; la nuit elle se reproduisait dans ses rêves et elle la poursuivait à son réveil. L'innocente créature ne s'alarmait point de ces symptômes et ne cherchait point à se mettre en garde contre une telle préoccupation. Aussi le mal fit des progrès rapides, et la nonne aimait éperdument Asraël, qu'elle ne se croyait encore occupée si vivement de lui que par l'ardeur avec laquelle elle voulait sa conversion.

Asraël lisait dans le cœur de sœur Clotilde, et voyait tout ensemble avec joie et avec regret cette âme céleste s'empreindre de passions terrestres. L'idée de la perdre, de l'entraîner avec lui dans les abîmes éternels, l'épouvantait et lui faisait horreur : si bien qu'après plusieurs jours de luttes intimes il résolut de s'éloigner de sœur Clotilde et de la sauver du péril qui la menaçait à son insu.

Un matin, en arrivant près de son malade, sœur Clotilde le trouva debout, vêtu, et le bâton du voyageur à la main.

— Vous voulez partir? demanda-t-elle en pâlissant, vous voulez partir? répéta-t-elle.

Et il lui fallut s'appuyer défaillante.

— Recevez mes adieux, ma sœur, répondit Asraël.

— Mais vous êtes encore trop faible pour quitter si vite la maladrerie; vos plaies ne sont pas cicatrisées; la fièvre vous laisse à peine. Restez encore quelques jours.

— Il me faut partir, ma sœur, il le faut! Je serais cri-

minel de rester plus longtemps en ces lieux. Adieu donc, et soyez bénie pour le bien que vous m'avez fait! bénie pour le bonheur que vous m'avez donné! bénie pour le souvenir que vous avez mis en mon cœur et qui n'en sortira plus désormais.

Des larmes coulaient des yeux de sœur Clotilde, et ses efforts ne pouvaient arrêter ces larmes.

— Adieu donc, dit-elle, adieu!

Et elle cachait son visage dans ses mains.

Asraël s'éloigna.

Tout à coup sœur Clotilde courut après lui et le ramena.

— Au moins réconciliez-vous avec Dieu avant de partir; laissez-moi, dans mon chagrin, cette douce consolation que vous ne m'êtes point perdu pour l'éternité et que je vous retrouverai dans le ciel.

— Hélas! toute réconciliation entre Dieu et moi est impossible! Il ne saurait me pardonner!

—Eh bien! au moins, priez! Une seule prière, un seul mot de prière! Oh! vous ne me refuserez pas cela, à moi qui vous ai recueilli mourant, à moi qui vous ai soigné comme une vraie sœur aurait soigné son frère, à moi qui pleure de vous quitter!

Asraël sourit avec tristesse et détourna la tête.

— Si fait, priez! Dieu n'est pas inexorable; il vous pardonnera, car j'ai deviné du repentir dans votre cœur. Vous vous repentez de vos fautes, n'est-ce pas?

— Hélas! si le plus grand repentir devait me valoir mon pardon, les portes du ciel ne me seraient pas fermées pour l'éternité.

— Priez donc, priez avec moi ! Par grâce, par pitié, je vous le demande à genoux !

Et elle prenait les mains d'Asraël, et elle l'attirait à elle, et elle versait des larmes par torrents.

Asraël céda et se mit à genoux, mais sans confiance et seulement pour complaire à sœur Clotilde.

Celle-ci, après une courte prière mentale, se mit à dire une à une les paroles d'une oraison, et elle les fit répéter à Asraël, dont elle tenait les mains jointes dans les siennes.

A mesure qu'il répétait ces paroles, Asraël sentait comme un bandeau se dénouer de dessus ses yeux ; une joie sublime s'emparait de son cœur ; une lumière céleste l'inondait, et son âme, flétrie par le sceau de la damnation, reprenait son ardent éclat et son impérieux besoin de tendresse. Ses yeux, qu'il tenait baissés d'abord, s'élevèrent bientôt, et il lui sembla qu'au milieu des nuages les anges recevaient sa prière et la portaient aux pieds de l'Éternel.

Tout à coup un faible cri ramena sur la terre les regards éblouis qu'il portait vers le ciel, sur sœur Clotilde tombée évanouie à ses pieds. A l'aspect de cette adorable créature livrée à lui, l'essence du démon prit encore une fois le dessus dans l'âme d'Asraël : il saisit la jeune femme, et il allait l'entraîner hors du cloître quand soudain il s'arrêta :

— Plutôt l'enfer de suite ! s'écria-t-il, plutôt l'enfer que la perte de Clotilde. Satan, je suis vaincu. Plonge-moi de nouveau dans les abîmes de l'enfer !

A peine avait-il proféré ces dernières paroles, et au

moment même où il s'apprêtait à voir les abîmes infernaux s'ouvrir sous lui, ses ailes d'ange reparurent et se déployèrent fraîches et éclatantes comme elles l'étaient dans le ciel; l'auréole mystique des chérubins jaillit autour de son front; et une autre ange, Nephta, sa Nephta, Nephta en laquelle il reconnut tous les traits de sœur Clotilde, Nephta montait avec lui dans les cieux, et l'entourait de ses bras fraternels.

Et un chœur d'anges les entourait, et ces anges chantaient l'hymne suivante :

Que la miséricorde du Seigneur est grande! que ses voies sont mystérieuses et infinies!

Le chérubin Asraël avait pris part à la révolte des mauvais anges, victime d'un exécrable piége des démons et entraîné par un excès d'amour pour sa sœur divine la belle Nephta.

Comme rebelle, il devait souffrir durant l'éternité; comme rebelle, il devait porter au front le sceau fatal des réprouvés; comme rebelle, il devait rester à jamais privé de la présence de Dieu.

Mais Jéhovah, touché par l'intercession de la sainte Vierge Marie, Jéhovah, dont la bonté égale la puissance, Jéhovah permit qu'Asraël, venu sur la terre, tombât dans les piéges d'une femme!

Et les piéges de cette femme rompirent la chaîne qui nouait Asraël à l'enfer; grâce à ces piéges, Asraël devint un homme, un simple mortel.

Alors le ciel ne lui resta plus fermé, et Nephta lui en rouvrit la porte, en lui enseignant de nouveau la prière, la prière que les chérubins chantaient devant Dieu avant la révolte des démons.

Nephta avait été envoyée sur la terre et condamnée à prendre un corps humain, parce qu'elle pleurait sans cesse au ciel la perte de son Asraël.

Ainsi, d'un double châtiment est né un double bonheur!

Que la miséricorde du Seigneur est grande! que ses voies sont mystérieuses et infinies!

Asraël et Nephta ont vainement cherché l'amour sur la terre. Ils ne l'ont rencontré que lorsque leurs âmes célestes se sont trouvées de nouveau réunies.

Le véritable amour n'existe pas sur la terre. Si quelque mortel, si quelque infortunée, se sentent embrasés d'un amour pur et durable, d'un amour qui ne recule devant aucun sacrifice, que rien ne saurait éteindre, ce ne peuvent être que des anges égarés de leur sphère céleste, des anges qui pleurent sans cesse sur les plus amères déceptions et qui ne verront sécher leurs larmes que dans le ciel.

Cambrai, janvier 1831.

N'est-il pas vrai? le Trou-d'Enfer, comme je vous le dépeins, est un hideux quartier!

Eh bien! il y a sept cents ans, c'était bien pis encore.

On n'y voyait point de rues, on n'y voyait point de maisons, mais un vaste marais de vilaine renommée, au milieu duquel se trouvaient de grandes ruines. Jamais chrétien n'osait y mettre le pied, car, ainsi que le donnait clairement à entendre son nom, le mauvais esprit hantait le Trou-d'Enfer, et l'on racontait à cet égard des choses épouvantablement merveilleuses : elles n'égalaient cependant pas encore la vérité. Prêtez-moi l'oreille avec attention, et vous jugerez si je vous dis vrai.

Les ruines qui gisaient au milieu du Trou-d'Enfer étaient celles d'un château fort, habité, il y a longtemps, par un seigneur ayant nom Truandre, et que sa mère avait vendu dès le berceau au démon.

Les chroniqueurs racontent que ce mécréant adorait le père du mal, et qu'il commettait mille horreurs impies pour plaire à son dieu. Il enlevait à leurs familles et détenait captives en des clapiers horribles des jouvencelles de bon lieu, et égorgeait des enfants en bas âge pour préparer de leur graisse des onguents diaboliques. Les pèlerins qui, par malheur, venaient demander asile au château, se voyaient forcés de renier le saint nom de Dieu, ou de mourir de faim au fond de cachots plus affreux que l'on ne saurait le dire.

Mais c'était particulièrement aux prêtres et surtout à l'évêque qu'en voulait Truandre: il faisait appréhender tous les serviteurs de Dieu qui ne se tenaient pas bien sur leurs gardes, et quand ils refusaient de lui dire en quels

lieux on tenait cachés les trésors de l'église, et qu'ils ne voulaient pas lui abandonner les rentes de leurs abbayes, il les fouettait lui-même jusqu'à les faire tomber morts sous ses coups, ou bien il les étendait sur des charbons ardents, et les brûlait à petit feu.

Le ciel prit enfin en pitié les malheurs du Cambresis, et, durant un violent orage, la foudre frappa Truandre, ainsi que ses complices et tous ses hommes d'armes. Elle n'épargna que quelques serviteurs moins coupables.

Ces serviteurs allèrent trouver l'évêque, et lui firent offre de grosses sommes d'argent pour qu'il enterrât en terre sainte, comme il convenait à un sire de haut lignage, leur seigneur trépassé. L'évêque ne voulut pas tant seulement les ouïr, et fit jeter le corps dans les fossés du château même de Truandre, près d'un gibet énorme. En outre, il déclara excommunié et relaps à la sainte Église quiconque toucherait à ce corps.

Il n'était pas besoin de cette excommunication; car l'on n'eut pas plutôt jeté le corps où l'évêque l'avait ordonné, que la terre d'alentour commença à prendre feu et à jeter des flammes continuelles et si horribles que les pluies survenues durant l'espace de quatre ans ne purent les éteindre. Mille démons travaillaient sans cesse à jeter de l'huile et de la poix pour alimenter le feu de cet enfer, dont un grand dragon gardait les approches.

On entendait nuit et jour les clameurs de Truandre et les doléances de ses serviteurs; on voyait leurs âmes qui cherchaient à fuir, et que les démons, armés de fourches, rejetaient sans pitié au milieu des flammes. Des chants comme la bouche d'un homme n'en saurait dire, comme

son esprit n'en saurait concevoir, des éclats de rire semblables aux déchirements du tonnerre, se mêlaient aux cris des misérables; souvent aussi les démons les saisissaient de leurs mains brûlantes, et les forçaient de se mêler à leurs danses et de tournoyer avec eux dans les airs, d'où soudainement ils les laissaient retomber sur la terre.

Le bon évêque, touché de compassion pour les souffrances de l'âme de Truandre, persuada à un vassal de ce défunt de faire pénitence pour lui, en soulageant les nécessités des pauvres et en donnant aux églises tous les biens dont il avait hérité de son maître. Ce vassal pieux n'eut pas plutôt accompli les bons conseils de l'évêque, que le marais, qui avait vomi du feu et fait paraître, durant quatre années, tout ce que l'enfer, les démons et les réprouvés ont de plus hideux, reprit sa verdure sombre et ses eaux stagnantes et immobiles.

Mais personne n'eut le courage d'habiter un château où les anges des ténèbres avaient fait leur sabbat, et il resta désert pendant bien longtemps.

Peu à peu néanmoins de pauvres gens qui n'avaient ni feu ni lieu s'enhardirent à prendre quelques pierres du château pour se bâtir des maisons; et comme il ne leur en advint aucun mal, d'autres firent mieux, et bâtirent leur maison proche du château, voire au milieu de ses ruines; mais il y eut toujours une sorte de réprobation sur ces lieux.

Telle est l'origine du quartier que l'on nomme encore à présent *Trou-d'Enfer*, et qui continue à justifier ce nom par son aspect sinistre.

LE SOUPER DU FERMIER

= 1217 —

Si votre porte s'en vient à s'ouvrir de façon subite, et sans qu'il paraisse un quelqu'un pour entrer au logis, prenez bien garde de dire, par manière de raillerie ou autrement : « Entrez à votre loisir, et soyez le bienvenu. »

Prenez-y bien garde, car il vous adviendrait ce qu'il est advenu au fermier Eustache Gosselin d'Élincourt, lequel avait convié à un grand festin deux amis.

Il les avait invités pour se mettre à table avant l'heure de midi, et l'on tintait vêpres que pas un d'eux ne se trouvait au rendez-vous.

Il allait en long et en large, regardant à la fenêtre, maugréant de ne rien voir venir; allant de nouveau à la fenêtre et regardant encore une fois.

A la fin, il proféra un serment comme il ne sied pas à un chrétien d'en proférer, et il jura qu'il ferait mettre à

table avec lui le premier qui viendrait, quand bien même serait-il le vrai diable d'enfer.

Soudainement la porte du logis s'ouvrit toute grande, et il n'y avait personne pour entrer.

Eustache Gosselin, sans songer à mal, et oubliant déjà les propos malséants qu'il avait tenus, cria, pensant que c'était un de ses amis : « Entrez, et vous serez hébergé comme il faut, quoique, à vrai dire, vous vous soyez fait attendre plus qu'il n'est permis. »

A ces paroles, trois hommes inconnus, et dont le pourpoint, le haut-de-chausses, les bottes et jusqu'au chaperon et le panache étaient noirs, passèrent l'huis du logis, faisant force révérences, mais ayant peine, selon Eustache Gosselin, à étouffer une grande envie de rire.

Le fermier aurait eu bonne envie de leur apprendre à ne point venir faire des moqueries de lui en sa propre maison; mais au moment où il allait se mettre à parler sur un ton fâché, il leva les yeux sur les inconnus, et, sans savoir pourquoi, il se sentit frissonner d'une telle frayeur qu'il n'osa dire une parole.

Alors les convives, toujours dans un silence profond, entourèrent la table, prirent des chaises, et se servirent entre eux des différents mets qui s'y trouvaient.

Jamais chrétien ne mangea comme ils mangèrent.

Pendant tout le temps que dura leur repas, Eustache Gosselin n'entendit pas le plus petit bruit.

Quand ils eurent fini, ils se regardèrent entre eux d'une façon sinistre, et le fermier, toujours immobile de frayeur, n'osait faire un mouvement ni appeler au secours.

Depuis ce jour-là nul n'est entré dans le logis du fermier Gosselin.

Car, la nuit, une clarté rougeâtre paraissait à toutes les fenêtres du logis, et, au milieu de cette clarté, des ombres noires, qui semblaient tenir en leurs mains armées d'ongles des plats chargés de mets, passaient et repassaient vitement avec tout l'émoi de varlets qui servent un festin.

On entendait des éclats de rire et des propos effroyables. Un vieux berger, qui se hasarda, dit-on, muni d'eau bénite et de reliques, à s'approcher de ce logis, y vit le fermier Gosselin, assis là, immobile, et regardant le repas des démons.

Il y avait bien des années que la maison d'Eustache Gosselin était tombée en ruines, que personne encore ne voulait y entrer; à peine osait-on labourer alentour, car elle se trouvait isolée au milieu d'un grand champ.

A présent, il n'en reste plus rien; mais, à certaines époques, des voyageurs qui se hasardent à marcher la nuit aperçoivent encore la lueur du festin infernal, et entendent les rires des terribles convives.

Or donc, en vrai chrétien, toujours en garde contre les embûches du démon, gardez le souvenir de cette sage maxime :

« Si votre huis vient à s'ouvrir de façon subite et sans que paraisse quelqu'un pour entrer au logis, prenez bien garde de dire, par manière de raillerie ou autrement : « Entrez à votre loisir et soyez le bienvenu. »

« Prenez-y bien garde, car il vous adviendrait ce qu'il est advenu au fermier Gosselin. »

LE FILS DU QUEUX

— 1219 —

En 1205, vers le mois de mars, et sous l'épiscopat de monseigneur Jean de Béthune de Hainaut, le roi du *Serment*, ou confrérie des *Mulquiniers*, vint à rendre l'âme.

Après de longs pourparlers et des discussions sans fin, car parmi les marchands et apprêteurs de fils de batiste il se trouvait plus d'un riche bourgeois désireux de pareille dignité, on élut, pour successeur au défunt, maître Eustache Dinault, lequel passait pour bon compagnon, de sage conseil et d'humeur joviale.

Vous comprenez bien, et de reste, que des ripailles s'ensuivirent durant plus de sept semaines.

D'abord le roi des mulquiniers, en l'honneur des trois personnes trois fois saintes de la Trinité, hébergea trois jours de suite, et à trois reprises différentes, tous les

membres du *serment*, non compris ses parents, ses alliés, ses amis et ses connaissances. Ainsi le voulaient les statuts du *serment*.

D'un autre côté, et comme les us leur en faisaient un devoir, les plus riches membres du *serment* prirent à cœur de festoyer comme il faut, et chacun à leur tour, celui qu'ils avaient élu pour le premier de leur confrérie.

Ce n'est point, selon moi, chose possible de rapporter ce qu'il fut dépensé d'écus d'or en achats de victuailles, non plus que le nombre de bottrines de vin qui, suivant la joviale facétie du roi des mulquiniers, *perdirent l'âme* en cette occurrence.

Il vaut donc mieux écrire tout bonnement que les mulquiniers se mettaient à table vers l'heure de vêpres, et qu'ils en sortaient à la nuit close, et seulement quand la cloche du beffroi sonnait le couvre-feu ; encore chacun geignait-il : « déjà ! » quand le son clair et lent venait à tinter.

C'était à pareille heure, et peu de jours après les fêtes de Pâques, que l'un des membres les plus honorables de la corporation des mulquiniers, maître Bartholomé Le Baudain, venait de congédier ses convives.

Il ne se trouvait plus dans la salle du festin que lui et deux autres personnages bien différents : l'un était M. le chanoine Nicolas Watremetz ; le second un personnage accoutré d'un pourpoint bigarré et tout couvert de grelots dont la sonnerie argentine bruissait au plus léger mouvement. Ce dernier faisait hâter les serviteurs du chanoine, qui s'évertuaient à sangler la mule de leur maître, ce qu'ils n'achevaient point bien vite, car ils avaient

trinqué de si bon aloi en l'honneur de maître Eustache Dinault, que leurs mains parvenaient avec peine à nouer convenablement les courroies.

Ce voyant, maître Le Baudain enjoignit à l'homme à sonnettes, lequel avait nom Nicolas Parigault et remplissait l'office en titre de *Sot-seuris* ou fou du *serment* des mulquiniers, d'accompagner messire le chanoine jusqu'en son logis, au palais épiscopal. Il lui recommanda mainte et mainte fois en outre de marcher devant la mule du chanoine, une torche à la main, précaution fort nécessaire pour arriver sans encombre au delà du *clapier maudit* qui se trouvait à mi-chemin.

On nommait de ce nom discourtois l'assemblage de la rue *des Juifs*, du carrefour du *Coupe-Oreille* et de la ruelle des *Belottes*, lieux hantés par des mécréants, des larrons et des femmes de mauvaise vie. La demeure du bourreau, avec sa potence et le gibet, s'élevait en cet endroit de mauvais renom, comme une perpétuelle et salubre admonestation du châtiment réservé à gens de si triste espèce.

La maison de maître Le Baudain s'élevait sur la partie la plus élevée du Mont-des-Bœufs, près de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. Le trajet jusqu'au châtel épiscopal devant être en conséquence de longue durée, le *sot-seuris* se mit en devoir d'égayer, chemin faisant, le riche chanoine favori de monseigneur l'évêque, qui ne manquerait point assurément de rénumérer comme il faut au prélat ses jovialités et ses bonnes paroles.

Le plaisant corps se prit donc à imiter grotesquement l'ivresse des varlets, et à les ébaubir de contes saugrenus.

Le chanoine en éclata de rire, et, mis en belle humeur par cet encouragement, l'homme aux grelots redoubla de facéties et railla à outrance toute la compagnie de messire Watremetz.

— Frère, dit-il en passant le bras sous celui d'un gros varlet qni pouvait à peine se tenir, tant il avait haussé le coude durant le festin, — digne et preux ami, vous faites bien de vous signer de la sorte aux bruits provenant du *clapier maudit*. Signez-vous de nouveau, car, Dieu nous soit en aide! le diable en personne vient chaque nuit faire le sabbat dans les lieux que nous traversons. Il y a pour société les pendus qu'il décroche du gibet, et les juifs, ces mécréants dont le plus grand régal est le corps d'un enfant chrétien. J'ai la chair de poule rien que d'y penser.

— Par sainte Nitouche! entendez-vous?... Quelles figures noires se remuent là-bas dans l'ombre?... On n'entend plus rien à présent : on ne voit plus rien. N'allez point croire que ce soient des ribauds qui prennent la fuite à notre vue : je vous le dis, mon frère, nous avons bel et bien vu de pâles revenans, des diables d'enfer, et, Dieu nous garde! pis peut-être encore.

Tandis qu'il gaussait de la façon, au grand plaisir du chanoine, le *sot-seuris*, trébuchant sans s'y attendre, tomba la face contre terre et jeta un cri de détresse. Pour cette fois, il ne plaisantait pas, mais il allait franc jeu : car deux mains velues tiraillaient ses cheveux et des dents accérées le mordaient à la face et aux oreilles.

— Messire le chanoine, criait-il piteusement, messire le

chanoine, je suis puni de mes hérétiques moqueries! me voici aux prises avec le diable d'enfer.

— Taisez-vous, je vous l'ordonne, répondit messire Watremetz d'un ton courroucé : trêve à de pareils propos! Je ne regarde point comme prudent de s'arrêter en pareil lieu et d'éveiller les ribauds du quartier.

— Que le ciel ait pitié de mon âme, reprit le pauvre *sot-seuris* en se démenant avec son étrange adversaire; monsieur le chanoine, ce n'est pas une feinte : dites un exorcisme, et je serai délivré du diable.

— Marchez devant, ordonna messire Watremetz à ses varlets ; marchez et laissez là un drôle qui prend si mal son temps pour rire.

A cet ordre, le *sot-seuris* témoigna tant de désespoir, que le chanoine comprit enfin que l'effroi du pauvre hère n'était pas simulé. Mettant pied à terre, car aucun de ses serviteurs n'osait approcher, il ramassa la torche, parvint à la rallumer, et s'approcha du *sot-seuris*. Il ne fut point médiocrement étonné de le voir près du cadavre sanglant d'une femme, et aux prises avec un gros singe qui, à l'aspect de la torche, quitta la partie et se réfugia sur un toit.

Messire Watremetz, glacé de peur, s'apprêtait à continuer sa route, d'abord pour sortir d'un pareil coupe-gorge, ensuite pour donner avis au prévôt du meurtre qui venait d'être commis, lorsqu'un vagissement d'enfant se fit entendre sous les pieds même de sa mule. Apparemment tombé des bras de la femme assassinée, le pauvre petit avait roulé jusque là.

Émù de compassion à la vue de l'innocente créature, messire Watremetz l'enveloppa de son manteau et l'em-

porta chez lui, où son premier soin fut de faire éveiller sa vieille sœur ayant nom Berthe, qui demeurait avec lui depuis vingt ans.

Après avoir grondé, au préalable, de se voir éveillée brusquement durant son premier sommeil; après avoir demandé à son frère, avec une aigreur quinquagénaire, ce qu'il voulait qu'elle fît d'un enfant; après avoir énuméré les peines, fatigues, soins et veillées dont l'accablerait infailliblement l'éducation de son protégé, la respectable dame se mit à le soigner comme aurait pu le faire la mère la plus tendre.

— C'est une charmante petite fille, dit-elle à mademoiselle Cunégonde, sa chambrière et sa confidente; elle est blanche, voyez, comme les colonnes d'albâtre de la chapelle de la Vierge. Allez vite chercher du lait, car la pauvre enfant crie et se meurt de faim... Oh! que vous êtes lente! Jésus, mon doux sauveur! j'y aurais été déjà deux fois pour le moins... Dieu soit loué! voici enfin ce qu'il me faut... Tenez, regardez comme la chère petite se jette sur la nourriture! Maintenant qu'elle a fini, elle s'endort. Je veux la garder près de mon lit, afin que sa première doléance me réveille et m'avertisse qu'elle a besoin d'aide.

La petite fille n'éveilla pourtant point, de toute la nuit, madame Berthe; et quand, le lendemain après Nones, son frère vint s'enquérir d'elle, mademoiselle Cunégonde répondit que sa maîtresse dormait encore d'un profond sommeil.

Le chanoine, à son retour, trouva madame Berthe qui berçait sur ses genoux la petite revêtue de langes propres et avenants.

Après avoir écouté patiemment de longues dissertations de sa sœur sur la manière d'élever les enfants, et sur la supériorité de ses connaissances en pareille matière, messire Watremetz, à son tour, trouva moyen de raconter les résultats de l'enquête dressée par le prévôt à l'occasion du meurtre de la veille.

A en juger par son teint noir et ses vêtements étrangers, la femme occise dans le *clapier maudit* était une bohémienne qui montrait un singe, et le faisait gambader pour gagner sa vie. Quelques ribauds du quartier de malédiction, où elle était venue loger à bon compte, suivant la coutume des gens de sa sorte, l'avaient vue montrer imprudemment une bourse assez dodue : il n'en fallut pas davantage pour que les larrons ne la missent à mort. D'ailleurs ses oreilles, dont on avait arraché des pendeloques, ne laissaient aucun doute sur les motifs du crime.

Mais d'où venait cette femme? Était-elle la mère de la petite fille trouvée? Nul n'en savait rien. Les misérables langes de l'enfant, qui ne valaient pas quatre patards, excepté une médaille d'argent attachée à son cou, ne donnaient aucun indice.

— Quoi qu'il en soit, interrompit dame Berthe, à laquelle sans doute il paraissait long de rester si longtemps sans rien dire, nous ne l'abandonnerons point. D'abord, il faut la baptiser, car sa mécréante de mère n'aura point eu ce soin-là, j'en suis sûre. Une idée pareille ne vous est pas venue, mon frère, j'en suis certaine; vous êtes pourtant un prêtre, et qui plus est un chanoine.

Messire Watremetz laissa dire madame Berthe, qui le regardait d'un air triomphant.

— Si fait, ma sœur, reprit-il, si fait; vous la tiendrez sur les fonts de baptême, et je lui ai trouvé un parrain.

— Je ne veux point du vôtre, s'écria aigrement madame Berthe; j'ai choisi, moi, le prévôt de l'église, et assurément je ne me départirai point de ce choix.

— Je m'en vais donc de ce pas apprendre à monseigneur l'évêque que vous refusez d'être sa commère, continua le chanoine avec un sourire de satisfaction, d'importance et de malice. Et il feignit de s'éloigner.

— Monseigneur l'évêque! monseigneur l'évêque, mon frère!... il daignerait?... Et comment cela se fait-il? Comment vous a-t-il offert... car, j'en suis sûre, vous n'avez point demandé, vous, une pareille faveur : à vos yeux, le premier vilain aurait été un compère assez bon pour moi. Ce digne, oh! ce digne évêque! je le reconnais bien à ce trait!

Messire Watremetz laissa exhaler cette éruption de la joie de sa sœur; après quoi il reprit :

— J'ai conté à monseigneur mon aventure d'hier soir; il m'a dit aussitôt qu'il voulait tenir la petite orpheline sur les fonts de baptême, et s'associer de cette façon à notre bonne œuvre. Vous sentez que je n'ai eu garde de refuser. A moins que le prévôt ne se formalise, et alors il vaudrait mieux...

Madame Berthe essaya de faire un sourire de bonne humeur, sourire tellement inaccoutumé à sa vieille physionomie refrognée, que tous ses efforts ne purent avoir d'autre résultat qu'une grimace équivoque.

A quelques jours de là, le baptême eut lieu dans l'église épiscopale, avec une pompe qui fit redresser pour le

moins, de la hauteur de deux doigts, la taille un peu courbée de madame Berthe. On imposa à l'enfant le nom de Lydorie.

L'évêque donna, après le baptême, un festin d'apparat.

Le chanoine Watremetz, étant grand amateur de bonne chère et surtout de belle ordonnance de repas, alla visiter au préalable les cuisines. Comme il y arrivait, il entendit un enfant pleurer amèrement, tandis que la voix de maître Magalouffe, premier queux de l'évêque, grondait le pauvret avec colère.

Messire Watremetz faisait grand cas de Magalouffe, et, comme celui-ci se plaisait à le redire, l'honorait de bontés familières. A son arrivée, il trouva le queux criant à tue-tête, et frappant à coups redoublés, d'un paon rôti qu'il tenait à la main, son fils âgé de six à sept ans. Le cou de l'oiseau formait dans la main de l'homme de bouche un long fouet pliant, qui, pour ne pas être bien redoutable, n'en causait pas moins au petit bonhomme une frayeur des plus grandes.

— Eh! eh! Magalouffe, demanda le chanoine en s'interposant entre le battant et le battu, eh! eh! d'où vient ton courroux envers Séverin?

— Messire le chanoine, répliqua le queux, si je n'en étouffais de rage, j'en pleurerais de désespoir. Par sainte Marthe, ma divine patronne! j'en ai les bras comme brisés; et je maudis pour la première fois la noble profession de queux.

« Voyez si je n'en ai point de raison! jamais paon plus beau, plus gras, plus magnifique, fut-il gâté? D'hier, à la

vesprée, les clercs de cuisine, les valets d'écuelles, les étuveurs de chaudières et les gars de sauces travaillent pour le festin d'aujourd'hui. Jamais je n'ai imaginé, messire le chanoine, une ordonnance de repas plus sage et plus digne! Pour n'en citer que les plus admirables détails, car, Dieu merci! la vanité n'est pas mon fait, examinez ces menues tranches de bois de cerf frites, ce cochon de lait rôti, lequel bourrent et embaument des herbes de senteur, des pruneaux de Tours et des raisins de Grèce. Voyez, par-dessus tout, cette soupe dorée : assurément, je ne le dis point par vanterie, mais il n'y a dans le monde que deux queux assez capables pour en fabriquer une pareille; à savoir : Taillavant, prime-queux de sa majesté le roi de France, et moi Jacques Magalouffe, qui l'ai inventée avec lui, au temps où j'étais en la bouche royale de Paris. Quelles autres mains que les siennes ou les miennes sauraient de la façon couper des tranches de *pain-primos*, les imbiber d'une pâte de miel, de vin blanc et de jaunes d'œufs; les frire, et les faire surnager, sans qu'elles aillent au fond, en un jus d'eau de rose saupoudré de safran et de paillettes d'or impalpable? »

Durant cette longue digression, l'ire de Magalouffe s'était refroidie, mais elle bouillonna de plus belle à la vue d'un nouveau paon qu'on lui apporta pour remplacer celui avec lequel il avait rossé le petit Séverin.

— Un festin pareil devait me mériter les éloges de chacun! ajouta-t-il en tremblant d'indignation et en élevant la voix du plus haut possible. Malédiction! ce petit réprouvé m'a plongé dans un abîme de confusion et d'opprobre. Il ne me reste qu'à jeter ma baguette blanche de

queux épiscopal, et à me cacher humblement derrière la plus pauvre bourgeoise, qui, une seule fois la semaine, — le dimanche, — met cuire dans un pot de terre une oie fumée, d'un demi-sol.

« J'avais dépouillé de sa peau, sans une écorchure, sans perdre une plume, le paon que voici à mes pieds. Après quoi, enveloppant de bandelettes minces son cou délicat, j'avais mis à la broche, de mes propres mains, le noble volatile, non sans recommander à Séverin d'arroser les bandelettes, de temps à autre, avec une eau bien froide, afin que la flamme ne happât point les plumes et la riche aigrette du paon... Sainte Marthe me donne de la patience! Le mécréant s'est pris à étudier je ne sais quel chiffon de parchemin que l'a mis à même de débrouiller le chapelain de monseigneur... Jugez de mon indignation!... Quand j'ai cru pouvoir dresser mon paon et le recouvrir de sa peau, j'ai vu, quelle infamie! j'ai vu, messire le chanoine, que son col et son aigrette étaient brûlés et noirs comme braise!

— Tu sais donc lire, Séverin? demanda le chanoine à l'enfant qui pleurait.

— Hélas! oui, messire Watremetz, répondit le pauvre petit garçon, qui sortit à la fin du coin où il se tenait blotti.

— Lire! s'écria Magalouffe; lire!... A quoi cela le mènera-t-il, je vous le demande?

— A devenir chanoine, reprit Séverin : le chapelain me l'a dit.

— Chanoine? chanoine? Oh!... pour le coup, il perd la tête... Je vais...

— Apaisez-vous, mon cher Magalouffe, et pardonnez à Séverin. Allons, voyons, par amitié pour moi.

Magalouffe fit un salut, et rechaperonna son chef dépouillé de cheveux.

— Puisque votre fils a d'heureuses dispositions pour l'étude, je veux les cultiver moi-même, et nous en ferons, sinon un chanoine, du moins un chapelain avec quelque bon bénéfice.

— Hélas! soupira Magalouffe, un étranger, un autre que mon fils, recevra donc de ma main mourante la blanche baguette de queux épiscopal!

Et, les larmes aux yeux et le cœur resserré d'une profonde tristesse, il se mit à préparer un nouveau paon. Cette fois, il en arrosa lui-même l'aigrette et le cou, afin que la mésaventure de tout à l'heure ne se renouvelât point.

Grâce au ciel! tant de soins ne demeurèrent pas infructueux. Il s'éleva parmi les convives un murmure d'admiration, quand Magalouffe servit le bel oiseau, revêtu de ses plumes dorées, la queue étendue et le cou dressé, comme s'il eût vécu encore sur le perchoir.

Messire Watremetz tint fidèlement la promesse qu'il avait faite, et Séverin, à dater du lendemain, devint son disciple assidu.

II

Laissons écouler à présent quatorze années, et reportons-nous sous l'épiscopat de monseigneur Godefroi de Fontaine, en 1233.

Séverin était devenu un jeune homme doux et laborieux. Le bon chanoine Watremetz s'émerveillait de voir son élève étudier la science peu attrayante de la théologie avec une ardeur et une persévérance extrêmes. La piété fervente de Séverin et l'ardent désir, l'idée fixe qu'elle lui inspirait d'entrer dans les ordres, aplanissaient pour ce jeune homme les âpres difficultés d'un travail ingrat.

Le seul délassement que prît Séverin consistait à passer, chaque jour, deux ou trois heures à copier des missels, des manuscrits, et à en colorier les majuscules et les peintures. Il avait même atteint, dans ce genre de travail, une perfection peu ordinaire, et dont auraient pu tirer vanité les rubricateurs les plus en renom. Messire Watremetz devait à ce talent de Séverin une bibliothèque de quatorze volumes, véritable phénomène, riche trésor littéraire, à l'époque que nous essayons de peindre.

Depuis quatre ans, madame Berthe avait quitté son frère, pour demeurer près d'un autre parent infirme, vieux, et qui restait en la châtellenie de Marcoing. La digne dame avait emmené avec elle Lydorie; on ne les voyait donc que rarement à Cambrai, quoique son amitié, tout aigre qu'elle fût, mais bien sincère pour messire Watremetz, n'eût subi aucune altération.

Quand le vieux parent de dame Berthe eut rendu l'âme, et qu'elle revint au logis de messire Watremetz, Séverin attendait le moment où il lui serait accordé de recevoir les ordres, époque après laquelle il soupirait avec impatience, comme après l'objet des vœux de toute sa vie.

— Oh! songeait-il avec émotion à chaque instant, béni soit mon Sauveur, bénie soit Notre-Dame sa mère immacu-

lée, qui, dans leur miséricorde, m'ont octroyé de passer le reste de mes jours parmi les saints devoirs et les douces jubilations de la clergie!

L'élève de madame Berthe, grâce aux bouffées de contradiction et de tendresse, d'aigreur et de complaisance exagérée de celle qui l'avait éduquée, était bien loin de posséder la quiétude de goûts et la douceur de Séverin. Véritable petit démon, tour à tour fantasque, docile, bruyante, taciturne, folâtre, tendre, emportée, elle plaisait toujours, parce qu'il était impossible qu'une si gentille créature ne plût pas à chacun. Messire le chanoine en raffolait; madame Berthe la grondait vingt fois de matines à vêpres, et l'embrassait tout autant de fois.

Lydorie allait parée aussi cossuement qu'une bourgeoise de qualité. Aucun n'y trouvait à redire, car jamais jolie fille aux grands yeux brillants n'avait revêtu avec plus de grâce les deux robes de couleurs tranchantes alors à la mode.

Chacun au logis cédait à ses moindres caprices : les varlets, messire le chanoine, madame Berthe et Séverin comme les autres.

Un jour qu'elle avisa, par cas fortuit, le jeune homme peignant un beau missel, il lui prit soudain fantaisie de devenir elle-même clerc en rubriquerie; et vite et tôt, il fallut que Séverin lui enseignât à étendre les couleurs et à mettre l'or sur le blanc du vélin.

Durant cette leçon, il devint nécessaire que plus d'une fois Séverin guidât de ses doigts les doigts peu dociles de Lydorie; folâtre et rieuse, elle se réjouissait des longues monitions du professeur, et par malice épanchait à plaisir,

au beau milieu de la marge, de grosses taches de pourpre ou de noir qui la gâtaient. Mais elle ne s'en souciait guère, et s'ébattait à recommencer, non sans promettre auparavant de se montrer attentive et soigneuse.

Lorsque Séverin rentra dans sa chambrette, il se mit en oraison. Sans le vouloir, toutes ses pensées devinrent insensiblement des souvenirs de la leçon de tantôt : il ne put songer qu'à cela.

D'abord il en eut affliction comme d'un péché mortel, et il se promit de ne plus s'exposer désormais à pareil péril.

Mais Lydorie vint l'adjurer d'une façon si coquette et si gentille de ne point abandonner une écolière de belle espérance; elle se fâcha si joyeusement à ses refus indécis, qu'il n'y put tenir, et qu'il lui fallut céder.

Dès ce moment, tous autres pensers que pensers dévotieux et de clergie s'emparèrent de son imagination. La vie cléricale commença à lui paraître sévère et isolée; quand il voyait quelque bourgeois se promenant avec son épousée, tandis qu'un jeune gars chevauchait à côté d'eux sur un bâton, le cœur de Séverin se serrait.

De son côté, Lydorie trouvait toujours trop courte la leçon de rubriquerie, et la folâtre jeune fille, de moqueuse et enfantine, devenait rêveuse et plus grave. Assise près de Séverin, elle se complaisait à lui obéir docilement. Parfois, il lui lisait à voix haute quelque belle histoire de la sainte Bible, et la voix du clerc devenait tremblottante; les yeux de Lydorie, en revanche, s'emplissaient de larmes, surtout quand il lisait la page qui raconte les amours de Jacob et de Rachel.

Or, presque chaque jour Séverin ouvrait le livre à cet endroit.

Cependant la fête de la Trinité était passée, et l'époque où Séverin devait recevoir les premiers ordres de la clergie arrivait vitement, car c'était pour le jour de la Nativité.

Le pauvre jeune homme versait des pleurs amers à l'idée de ce jour, autrefois tant rêvé ardemment.

Au treizième siècle, on célébrait dans le Cambrésis, par une procession de beaucoup de pompe, les fêtes de la Trinité. De vieux auteurs prétendent même qu'il faut voir dans cette coutume l'origine de la procession de Cambrai, qui, jusqu'en 1682, s'est faite effectivement le lundi de la Trinité.

Tous les *serments* de la bourgeoisie assistaient à cette procession, et, trompes en tête, enseignes déployées, marchaient vêtus de leurs pourpoints distinctifs.

Après la cérémonie, les *serments* reconduisaient avec honneur au logis de leurs *rois* les statuettes des bienheureux patrons qu'ils invoquaient, à savoir : sainte Pélagie pour les tisserands et les merciers; saint Fabien pour les arbalétriers; saint Sébastien pour les archers; saint Maur pour les boulangers, et Notre-Dame du Mont-Carmel pour les mulquiniers.

L'an 1233, le lundi de la Trinité, après que la procession eut fait le tour de la ville, monseigneur l'évêque rentra au châtel épiscopal, non sans avoir au préalable, et du pont-levis, donné la bénédiction aux *serments*. Alors il se fit un grand bruit de trompes et de violes, et l'on entendit redire de toutes parts les cris des cor-

porations : saint Antoine! saint Maur! sainte Pélagie!

Par-dessus tous les autres dominait le cri des mulquiniers : Notre-Dame! Notre-Dame! car il n'y avait point à Cambrai de *serment* plus riche, plus nombreux que le leur, attendu que la préparation et la vente des fils fins produisaient de gros bénéfices, et occupaient un grand nombre de tisserands et d'apprêteurs.

Sans contredit, le membre de cette corporation qui se pavanait le plus était notre ancienne connaissance, Nicolas Parigault, le *sot-seuris* des mulquiniers.

La taille encaissée dans un petit cheval de bois sur lequel on aurait dit véritablement qu'il se tenait huché (car un tapis traînant jusqu'à terre ne laissait point voir, se trouvant par-dessous ses grands plis, les jambes de Parigault ou celles de la haquenée de sapin), le *sot-seuris* courait sus à tous les passants, et ne se faisait point faute de brocards et de plaisanteries licencieuses, le tout inspiré par mainte et mainte rasade. Les mulquiniers accueillaient avec des éclats de rire et des battements de mains les dires du plaisant, et vous sentez bien que de pareils encouragements ne faisaient que l'enhardir et l'exciter.

Madame Berthe et Lydorie, accompagnées de Séverin, regardaient non loin du pont-levis du châtel le spectacle animé qu'offrait la foule immense, naguère serrée en un point, et qui maintenant commençait à s'éparpiller de toutes parts : le *sot-seuris* reconnut la sœur du chanoine, et vint gambader autour d'elle pour s'en faire gratifier de quelques deniers.

Mais il fit faire en pure perte des sauts et des soubre-

sauts à son destrier; il eut même beau saluer et resaluer de son épée de bois, madame Berthe ne lui donna pas seulement un double. Le fait est que la dame avait omis de prendre son escarcelle avant que de sortir du logis.

Le *sot-seuris*, dont mainte rasade avait, comme nous l'avons conté plus haut, échauffé la cervelle plus qu'il n'aurait convenu, le *sot-seuris* se mit alors à gausser en termes messéants la sœur du chanoine.

Séverin lui enjoignit de se tenir plus circonspect.

— Sainte Nitouche! ma patronne! s'écria Parigault en allongeant au jeune homme une estocade de son épée de bois; sainte Nitouche! mon fils, vous avez forfait à mon honneur et entaché le menu-vair de mon écu. Il va nous falloir venir en champs clos! Vous prendrez pour casque un vieux pot du queux votre père, et un baiser de cette gente bohémienne sera octroyé au mieux faisant.

A ces dires malotrus, le visage de Lydorie s'empourpra, et elle ne put retenir ses larmes; car il y avait là beaucoup de monde qui se réjouissait de cette avanie, attendu que la protégée de madame Berthe s'en faisait, disait-on, accroire quelque peu, et malmenait parfois les gens de basse lignée.

D'ailleurs les bourgeois étaient, la plupart du temps, en guerre ouverte avec les chanoines pour leurs priviléges, que le chapitre voulait toujours rapetisser, quand eux cherchaient au contraire à les rendre plus grands. Vous sentez, en outre, combien le menu peuple s'amusait de voir bafouer la sœur et les familiers d'un chanoine.

Séverin, voulant mettre terme à ces pourparlers discourtois, chercha à fendre la foule pour regagner le logis;

mais, au lieu de lui livrer passage, on se resserra de plus belle; et le *sot-seuris* entoura de ses bras bigarrés la taille de Lydorie, et fit résonner sur les joues de la pauvre enfant un baiser des plus gros.

A ce dernier affront, Sévérin frappa d'un coup horrible le bouffon, qui tomba la face ensanglantée.

Si vous aviez ouï les clameurs qui surgirent de toutes parts quand le *sot-seuris* bien-aimé tomba, vous auriez pâli de crainte. Tous ceux qui se trouvaient là, sans calculer que Parigault l'avait bien gagné, se mirent à clamer : *Aïe! aïe! on nous meurdrist, commune bourgeoisie;* et se ruèrent sur Séverin. D'un autre côté, les archers qui gardaient le pont-levis accoururent au secours du jeune homme, et il s'ensuivit une mêlée épouvantable.

Mais les bourgeois, qui n'avaient point d'armes, se trouvèrent mal de ce combat; car les dagues des archers les taillaient bel et bien, tandis qu'ils ne pouvaient rendre en échange que des horions à poing fermé ou des coups de bâton, qu'ils assenaient rudement, à vrai dire.

Durant le désordre de cette échauffourée, Séverin put parvenir à faire rentrer madame Berthe et Lydorie. La chose était malaisée, attendu que la vieille demoiselle était évanouie et que Lydorie n'en valait guère mieux.

Bientôt les archers songèrent à battre en retraite; car à tout moment il survenait de nouveaux bourgeois pour les assaillir. Grâce à leur bonne contenance, ils en furent néanmoins quittes pour quelques meurtrissures, et parvinrent à lever le pont-levis sans laisser aux bourgeois un seul de leurs compagnons.

Les gens de Cambrai, voyant au moins trente bourgeois

blessés, s'emparèrent des barrières de la ville malgré le grand baillif; d'autres coururent à Saint-Gery et à la Magdeleine, y sonnèrent le tocsin et ameutèrent le reste du menu peuple.

En moins de rien de temps, quatre mille forcenés s'emparèrent du château de Selles, que Robert, baillif du chapitre, n'eut pas le courage de défendre, et emprisonnèrent le grand vicaire, parent de messire Watremetz, qui, ne pensant à mal, revenait paisiblement de la châtellenie de Marcoing.

Des pilleries et des extorsions se firent dans les divers quartiers de Cambrai. On tira de force de l'abbaye de Saint-Aubert un franc-servant qui s'y tenait réfugié, et on ne le lâcha que moyennant une grosse rançon. Enfin on força et on pilla les maisons de l'archidiacre de Bruxelles et de plusieurs chanoines.

Tout le monde au châtel épiscopal était dans la consternation. L'évêque tenait conseil pour savoir que faire en si difficultueuse occurrence; nul ne proposait un bon avis, mais chacun maugréait contre le pauvre Séverin, cause innocente de la révolte.

Cependant les bourgeois apportaient force échelles pour escalader les murailles, et il n'y avait guère moyen de résister à leur assaut; car les gens d'armes n'étaient qu'en petit nombre au châtel épiscopal, et la prise de la forteresse de Selles par les assaillants rendait la défense presque impossible; enfin on n'avait des vivres que pour deux jours; et, passé ce temps, il fallait se rendre à discrétion, à moins que les seigneurs francs-fiévés de l'évêque ne vinssent attaquer les bourgeois. Malheureuse-

ment on devait compter peu sur l'aide de ces petits suzerains, disposés plutôt à faire cause commune avec les révoltés qu'à les mettre à la raison.

Les choses, grâces à Dieu, changèrent de face tout à coup.

On avait emporté dans sa maison le *sot-seuris* Parigault, que l'on croyait à demi trépassé, quoiqu'il ne fût qu'étourdi du coup assené par Séverin, et que l'ivrognerie causât à peu près les trois quarts de son grand sommeil.

Mais, quand les soins de sa femme lui eurent fait reprendre connaissance et qu'il eut appris ce qui se passait, le rusé compère fit de sérieuses réflexions sur le gros jeu qu'il jouait en laissant courir les choses du train dont elles avaient commencé.

— Il faudra toujours que les bourgeois viennent à faire amende honorable, songeait-il, car l'empereur leur secouera rudement les épaules pour la vilaine manière dont ils vont traiter l'évêque. Les gros bonnets s'en tireront moyennant des écus d'or; mais moi, la cause de tout ceci, je payerai de ma peau; et il pourrait bien arriver qu'on me vît gambiller tout au plus haut de la grande potence du Coupe-Oreille... Oh! ma gorge se serre rien que d'y songer!

Renfourchant vite son cheval de bois, Parigault accourut devant le château, où chacun resta bien ébahi et bien joyeux de le voir. Singeant alors un général, il fit tant de bouffonneries que les bourgeois se mirent à rire et oublièrent de porter leurs échelles et de presser l'assaut.

Il faut ajouter que les plus sages et les plus riches

d'entre eux, parmi lesquels on comptait maître le Baudain et maître Eustache Dinault, ne voyaient la révolte qu'en rechignant : ils calculaient que leur bourse en maigrirait quand l'empereur viendrait venger son évêque, ce à quoi il ne manquerait pas, attendu qu'il en avait juré sa part de paradis, lors de la dernière émeute.

Ils applaudirent donc à la diversion causée par la présence du *sot-seuris*, et ils cherchaient à lui dire en cachette de tâcher de mener à fin ce grand remue-ménage, quand le hasard et la malicieuse adresse du fou vinrent les servir merveilleusement dans leur envie de paix.

Ne se doutant point de tout ce qui était advenu, et supposant que les fêtes de la Trinité avaient rassemblé seules dans les quartiers environnant le château épiscopal, la foule immense dont ils étaient encombrés, Magalouffe revenait tranquille et au pas d'amble de sa mule. Deux clercs de cuisine marchaient derrière lui, et tenaient en bride quatre chevaux chargés de provisions de bouche, que le savant queux avait été quérir lui-même aux lieux où elles se trouvaient les meilleures. Et puis il méditait sur l'importante question de savoir comment il ferait cuire une magnifique truite saumonée qu'il portait en croupe, n'ayant point voulu confier aux soins d'un autre ce poisson, le plus beau qui, de mémoire d'homme, eût été pêché dans l'Escaut.

Il venait enfin de prendre la résolution de servir la truite avec une sauce de vives amandes, de vin vieux et de verjus, quand tout à coup il se sentit arrêté par le *sot-seuris*, lui qui criait de toutes ses forces : —Bon jour, bon heur; soyez le bienvenu, frère ambassadeur de l'évêque.

Magalouffe repoussa dédaigneusement le bouffon ; mais celui-ci, redoublant ses gambades, trouva moyen de faire croire que Magalouffe lui parlait à l'oreille, quand, à vrai dire, le queux ne faisait que geindre et maugréer de bon cœur.

Et puis, élevant la voix comme s'il proclamait le résultat de cette conférence :

— Oyez, bourgeois, oyez : Monseigneur l'évêque, dans le dessein de parfaire la bonne et joyeuse plaisanterie que nous avons commencée, envoie son queux pour traiter avec votre *sot-seuris* : non sans de riches présents que vous voyez sur ces deux chevaux.

« Monseigneur estime que les choses ont peut-être été un tantinet plus facétieuses qu'elles ne l'auraient dû ; mais en faveur des fêtes de la Trinité, il ne tiendra pas compte des événements de cette journée. Rien d'advenu : c'est chose réglée entre nous deux. »

A ces mots, il se jeta dans les bras de Magalouffe, qui, tombant de son haut, se préparait à répondre ; mais le *sot-seuris* s'y prit de façon, et l'étreignit si bien, que l'autre ne put faire entendre un mot.

— Or, rentrez vite chacun chez vous, continua Parigault, afin que les hommes d'armes du sire d'Esnes, si bellement équipés, qui vont venir tantôt, ne s'avisent point de croire que vous y alliez tout de bon... En route, je vous donne ma bénédiction.

A ces mots, il fit la simagrée de bénir les bourgeois, haussant et baissant son bâton de fou.

— Il a raison ! il a raison ! vive monseigneur Godefroi ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et puis chacun s'en alla vitement en son logis, avec plus d'envie de clore sa porte à l'aide de bonnes barres de fer que de prendre d'assaut le château épiscopal.

Pendant ce temps-là, Magalouffe, mis au fait par Nicolas Parigault, parvenait, non sans peine, à se faire abaisser le pont-levis, et expliquait ce qui venait de se passer à l'évêque et aux chanoines, ébahis de voir s'en aller paisiblement cette populace, naguère encore endiablée de révolte et de carnage.

Nous dirons de suite qu'une députation des bourgeois vint le lendemain demander merci à l'évêque. Monseigneur Godefroi de Fontaine, après plus d'une remontrance, leur accorda leur pardon aux conditions que voici :

« Que le procureur de la ville, en présence du magistrat et de quarante bourgeois, restituerait solennellement tout ce qui avait été enlevé dans chaque endroit où le dommage avait été causé ;

« Qu'ils payeraient deux mille livres tournois pour les choses détruites et les autres pertes ;

« Que dix bourgeois seraient caution ;

« Que cent bourgeois en chemise feraient amende honorable en l'église épiscopale ;

« Que pour empêcher la bourgeoisie de récidiver, il serait défendu très-sévèrement à quiconque de paraître avec les étendards de la ville, sans un commandement exprès du magistrat ;

« Qu'enfin la cloche de la Magdelaine, qu'on avait sonnée pour soulever le peuple, serait enlevée. »

Plusieurs seigneurs relevant de l'évêque étaient arrivés

avec des compagnies d'hommes d'armes; force fut donc aux bourgeois d'obéir à ces conditions, si dures qu'elles leur parussent.

III

Parmi les talents qui recommandaient Magalouffe entre les queux de meilleur renom, on admirait par-dessus tout qu'aux premières *cornées de l'eau*, il se tenait déjà prêt, lui et ses clercs de cuisine, à servir le festin : jamais, au grand jamais, il ne lui arrivait d'y apporter le retard seulement d'un *ave*.

Si l'intendant se fût avisé de demander : « Maître queux, y sommes-nous? » Magalouffe aurait répondu avec fierté et mauvaise humeur : « Jamais il n'est advenu que l'on attende ni dîner, ni souper, depuis que j'ai l'heur d'être queux épiscopal. Cela n'adviendra jamais tant qu'il plaira à monseigneur de me tenir en cet emploi, et au bon Dieu de me tenir en vie. »

Or, quatre jours après les événements que je viens de raconter tout à l'heure, les varlets cornèrent l'eau : monseigneur s'assit à table, et il ne put réprimer sa surprise, car il ne se trouvait sur cette table que les pains tailloirs.

L'intendant, affairé, se mit à courir tout en émoi aux cuisines épiscopales.

Magalouffe, comme brûlé du feu du ciel, se tenait coi et immobile, tandis que les clercs s'évertuaient de leur mieux, non sans l'ébahissement de la langueur de leur chef.

On les entendait s'enquérir l'un de l'autre, à voix basse,

quels grands chagrins pouvaient ainsi abattre Magalouffe; ils disaient *grands*, car la douleur ne l'avait point, même durant une seule heure, fait omettre les devoirs de son office, à la mort de sa femme, qu'il affectionnait beaucoup pourtant.

A la voix de l'intendant, il sortit en sursaut de sa rêverie, donna des ordres si bien et si vite à chacun, que le souper se trouva prêt incontinent. Après quoi, rendu à ses chagrins, il se prit à pleurer amèrement.

— C'est par trop vous affliger pour un souper en retard, fit l'intendant : une fois n'est point péché d'habitude. D'ailleurs, comme dit souvent monseigneur en citant les saintes Écritures, le sage tombe sept fois dans un jour.

— Oh! je suis bien dolent, et je n'ai que trop raison de l'être ! Par sainte Marthe! Si je savais dans toute la principauté du Cambresis un autre qui fût en état de tenir, comme je le tiens le bâton blanc de queux épiscopal, je le lui donnerais, j'en fais serment, et j'irais remplir dans quelque couvent de carme, où l'on ne mange que des racines cuites à l'eau, le misérable métier de frère-queux.

L'intendant voulut encore une fois consoler Magalouffe, mais le pauvre homme s'écria, plus piteux encore :

— Pourquoi Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, n'a-t-il pas daigné garder en mon âme la volonté que je nourrissais d'enseigner à mon fils la noble science qui me vaut tant de renom? Instruit par Magalouffe, on l'aurait vanté comme moi parmi les meilleurs de son art ; il serait devenu queux épiscopal.

« Or, dites-moi en bonne conscience, s'il est, de par tout

le Cambresis, plus beau titre que le titre de queux épiscopal, lequel donne rang parmi les vingt-quatre *francs-fiévés*[1], et octroie le pouvoir de faire droit et de connaître des affaires féodales, civiles, criminelles et autres de la juridiction de monseigneur l'évêque?

« Maudits soient les bienfaits de messire Watremetz! Il m'a fait tout à l'heure une avanie à l'occasion de mon fils: il l'a nommé des vilains noms de hutin et de discourtois; il a ajouté que s'il ne s'amendait pas, force lui serait de lui refuser les ordres de clergie... Oui, il m'a dit tout cela, à moi, à moi Magalouffe, venu jusqu'à soixante et quatre ans sans avoir jamais baissé la tête sous une réprimande, ni pour moi ni pour les miens!... Oh! si messire Watremetz n'eût point fait sortir Séverin de cette cuisine, s'il ne l'eût point instruit en de folles sciences, je n'aurais pas subi cette honte, le nom de Magalouffe serait encore sans tache!... Je n'ai pu retenir mes larmes, et monseigneur s'étant laissé attendrir, et se souvenant de mes longs services, a fini par m'accorder le pardon de mon fils, et par promettre qu'il lui donnerait après-demain les premiers ordres de clergie. Grâces lui soient ren-

[1] Les *Francs-Fiévés*, au nombre de vingt-quatre, étaient le grand prévôt du palais, le maître-d'hôtel ordinaire, le panetier, l'échanson, le *grand queux*, le grand veneur, le bouteiller, le grand maître des eaux, deux écuyers tranchants, quatre gentilshommes de la chambre, deux maîtres de garde-robe, deux sommeliers, le maître des cérémonies, l'aumônier, le contrôleur et les secrétaires.

« Le grand bailly, dit *Charpentier*, chef de la haute cour du palais, était chargé, quand le cas échéait, de conjurer les vingt-quatre francs-fiévés, pour faire droit et connaître des affaires féodales, civiles, criminelles et autres, qui regardaient la juridiction du seigneur. »

dues! il m'a fait bien mal, et je ne me relèverai jamais du grand coup qu'il m'a porté.

L'intendant réconforta Magalouffe de son mieux, lui dit longuement de belles paroles, et puis s'en alla où le mandait son devoir.

Magalouffe commençait à se remettre quelque peu, lorsque Séverin, qu'il avait envoyé quérir, arriva pâle et défait. S'agenouillant d'abord, suivant la coutume, il demanda la bénédiction de son père; et puis il attendit modestement, et les yeux baissés, que celui-ci lui donnât connaissance des motifs pour lesquels il l'avait mandé près de lui.

Maitre Magalouffe se recueillit durant quelques instants. Ensuite il se mit à énumérer les griefs contre son fils, que l'évêque lui avait dits naguère à lui-même avec tant d'amertume.

Sa voix, qu'il tâchait d'abord de rendre digne, devint insensiblement, de basse et lente, aiguë et criarde : elle se trouvait aussi élevée que possible, quand, par une subite péripétie, elle retomba aux tons les plus graves : justement, tenez, comme la voix d'un prédicateur qui, après s'être évertué à glapir une description de l'enfer, termine son sermon par le mot de paradis, en ajoutant à mi-voix : *c'est le bonheur que je vous souhaite!* d'usage.

Or, ce changement de voix était pour annoncer que monseigneur, dans sa bénignité, octroyait le pardon des grosses fautes de Séverin et consentait à lui conférer, à deux jours de là, les premiers ordres de clergie.

— Je ne puis être prêtre, répliqua le jeune homme d'une voix tremblante.

A ces mots hardis, il leva les yeux, et ce regard l'enhardit, car la figure de Magalouffe n'exprimait pas de colère.

— Je ne puis, je ne veux pas être prêtre, répéta-t-il avec plus de fermeté.

A chaque parole de Séverin, une joie que l'on ne saurait dire rafraichissait le sang de Magalouffe. « Oh! songeait-il, sainte Marthe a pris en pitié les peines de son indigne serviteur, et elle a daigné mettre dans l'âme de mon fils le désir trois fois béni de devenir queux de même que son père! Il est déjà un peu âgé, mais n'importe! J'y mettrai tant de soins que, avant quatre années, il sera le second queux du Cambresis. »

— J'aime une jeune fille, continua Séverin, et nous nous sommes promis foi et amour en cette vie et en l'autre.

— Tu l'épouseras, tu l'épouseras!... Oh! mon fils, mon Séverin, que ne ferais-je pas, dans le contentement où tu me mets, de te voir renoncer à tes folles sciences, pour devenir un queux!

— Il ne m'est point besoin d'être queux pour m'assurer une honnête existence. Outre les bienfaits de messire Watremetz, mon travail de rubricateur me mettra à même de vivre à l'aise quand j'aurai pour femme celle que j'aime, Lydorie...

A mesure que Séverin parlait, Magalouffe voyait s'évanouir les illusions qu'il s'était créées. Au nom de Lydorie, il jeta un cri de désespoir et de colère.

— Lydorie! Lydorie! une bâtarde! une bohémienne! la fille d'une créature réprouvée de Dieu et des saints!... Écoute : s'il t'arrive encore de me parler de ce projet

infâme; si tu dis encore une fois le nom de... ce nom qui me tue... je te donne ma malédiction!

Ni les larmes, ni les supplications, ni le désespoir du pauvre jeune homme, ni tout ce qu'il put alléguer, ne parvinrent à fléchir le vieillard. Exaspéré par la résistance que lui opposait son fils, il finit même par le chasser sans miséricorde, avec défense de jamais reparaître à ses yeux.

Le cœur serré d'une tristesse mortelle, Séverin s'en retourna au logis de messire Watremetz.

En le voyant, la jeune fille comprit les nouvelles qu'il venait annoncer, et tomba sans connaissance.

Et puis, quand les soins de Séverin, quasi dans le même état qu'elle, l'eurent rappelée à la vie, elle se prit à fondre en larmes.

Il y avait dans cette affreuse crise de désespoir une douceur ineffable pour Séverin; car Lydorie, pour la première fois, lui donnait les noms les plus doux et lui prodiguait les caresses les plus tendres.

Sa tête mourante reposait sur l'épaule de Séverin, et sa main étreignait doucement la main de son ami; et ce fut ainsi que s'écoula le reste de la journée.

Ils ne se quittèrent qu'à la nuit close.

Séverin, de retour en sa chambrette, se laissa aller au plus grand abattement. Il lui fallait se séparer du logis de messire le chanoine; il lui fallait ne plus voir Lydorie, et vivre sans la voir lui semblait plus dur que mourir.

Mourir!... à cette idée un désir coupable, vertige brûlant et affreux, s'empara de l'infortuné; il saisit un couteau, se l'enfonça dans la poitrine et tomba en jetant un grand cri.

Quand il revint à lui, madame Berthe, messire Watremetz et Lydorie entouraient son lit et pleuraient; car ils le croyaient mort, l'ayant trouvé sans connaissance et baigné dans son sang.

Messire Watremetz, qui avait des connaissances en l'art de guérir, examina attentivement sa blessure, annonça qu'il ne la réputait point dangereuse et que, avant une semaine, il ne resterait plus au malade qu'une grande faiblesse causée par la perte du sang.

Lydorie fit si bien, qu'elle resta seule à veiller cette nuit-là auprès de Séverin.

Le matin, avant de le quitter, elle lui passa au doigt un anneau d'argent, et lui dit : — Aussi longtemps que vous garderez cet anneau, cher bien-aimé, Lydorie sera vôtre et vous aimera d'amour vrai et sans fin.

Le malade voulut répondre quelques paroles à ce doux propos, mais elle s'enfuit.

Les pronostics du chanoine sur la blessure de Séverin ne tardèrent pas à se vérifier, et elle se guérit promptement.

Séverin avait attribué sa blessure à un accident raconté du mieux possible, et, comme le chanoine et sa sœur, bonnes gens, simples et sans détour, ne soupçonnaient point la tendresse des deux amants, ils acceptèrent naïvement cette version. Lydorie passait la plus grande partie de la journée dans la chambrette de son frère, ainsi qu'elle appelait Séverin.

Une fois pourtant, le soir était arrivé que Séverin ne l'avait pas encore vue; il en tirait les plus tristes et les plus inquiètes conjectures, quand messire Watremetz parut et vint s'asseoir à côté du convalescent.

— Or çà, fit-il avec bonté, je sais tout, Séverin. Votre père m'a conté votre amour, et moi je comprends à cette heure quelle main, quelle volonté a fait votre blessure. Mais si la miséricorde de Dieu a permis que vous ne meniez pas à fin un pareil crime, il ne me siérait point, à moi pécheur comme vous, de me montrer plus sévère que lui. Écoutez, mon enfant : j'ai fait de vaines tentatives pour adoucir votre père ; je n'ai pu rien sur lui. D'un autre côté, monseigneur l'évêque est irrité de votre refus de recevoir les ordres. Après cela, je ne puis favoriser un amour illicite, puisque votre père le réprouve. Il vous faut, vous, mon cher enfant, vous armer de courage, accepter en esprit de pénitence les chagrins qui vous accablent, et mettre votre consolation et votre espoir en la miséricorde infinie du Seigneur. Voici trente écus d'or ; serrez-les avec soin. Demain vous partirez avec mon frère le grand vicaire, qui s'en va, par ordre de monseigneur l'évêque, en la ville de Reims, près de l'archevêque. Mon frère vous trouvera des protecteurs dans ladite ville, et vous y mènerez, par votre grand talent de rubricateur, une existence aisée, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à fléchir votre père, ce que je n'ose espérer de sitôt. Allez donc, mon enfant, et tenez en bon souvenir ceux qui vous ont élevé, qui vous aiment et qui sans doute ne vous reverront plus jamais ; car ils sont bien avancés en âge, et Dieu ne tardera pas à les appeler à lui. Que sa sainte volonté soit faite ! Allez, cher Séverin, et que, à défaut de la bénédiction de votre père, vous receviez celle d'un vieillard qui vous aime !

A ces paroles, des larmes coulèrent sur les joues du vé-

nérable chanoine, et il pressa sur sa poitrine Séverin, qui s'était jeté dans ses bras.

Le lendemain, au point du jour, comme Séverin quittait tristement le logis du chanoine, et que, en passant sous les fenêtres de Lydorie, il levait les yeux pour voir, encore une fois du moins, les lieux qu'elle habitait, un petit rouleau de parchemin, lancé à travers la fenêtre grillée, tomba aux pieds du pauvre jeune homme.

Il le ramassa, avec quelle émotion, vous le comprenez, et lut ces paroles, déjà dites à Séverin, dans sa chambrette, le jour où il avait voulu s'occire :

« Aussi longtemps que vous garderez cet anneau, cher bien-aimé, Lydorie sera vôtre, et vous aimera d'amour vrai et sans fin. »

IV

L'élève de messire Watremetz arriva sans encombre à Reims, où il devint bientôt le favori de l'archevêque, grand amateur de beaux manuscrits et de peintures de missels.

— Séverin, mon ami, disait le prélat chaque fois qu'il le voyait ; Séverin, que ne voulez-vous entrer en clergie ! Vienne la fin de l'année, et vous seriez mon chapelain avec un gros bénéfice, le meilleur qui écherrait à mon plaisir.

Séverin, souriant avec tristesse, rendait grâce à l'archevêque, et répondait qu'il ne pouvait offrir au Seigneur un cœur tout plein d'un objet mortel.

Deux années après le départ de Séverin, Lydorie, assise

dans l'embrasure d'une grande fenêtre, se remémorait les événements de sa vie et pleurait.

Orpheline d'une bohémienne, recueillie par charité, obligée peut-être de vivre pauvrement du travail de ses mains lorsque ses bienfaiteurs ne seraient plus, et puis sans espoir, non pas d'être à celui qu'elle aime tant, mais hélas! de le revoir même une fois, une seule fois!

Quelle jeune fille au monde est plus à plaindre qu'elle? Si maître Magalouffe pouvait enfin se laisser attendrir! s'il prenait en pitié l'éloignement de son fils et la douleur de Lydorie!

Mais non : rien ne surmontera jamais ni sa fierté ni son dédain; car il est riche, et s'il ne sort point d'une haute lignée, du moins, hélas! il n'a point à rougir de sa mère.

Pourquoi Dieu ne lui a-t-il point octroyé, à elle, de grands trésors et une noble naissance? Elle ne sacrifierait point, oh! non, à la vanité! Elle vivrait le reste de ses jours près de Séverin, près de son ami bien-aimé. Amour vaut mieux que grandeur.

Tandis qu'elle se livrait à de tels pensers, on vint l'avertir que madame Berthe la mandait en toute hâte. Elle obéit à cet ordre, essuya vitement ses yeux et descendit en la grande salle, où elle trouva, près de la digne dame et de messire Watremetz, un étranger revêtu du manteau à coquilles et du chaperon de pèlerin. La figure pâle, les yeux caves, la barbe grise en désordre, et les longues mains décharnées de l'inconnu, inspirèrent à Lydorie un vague effroi qui la fit se rapprocher du chanoine.

Les physionomies de madame Berthe et de son frère exprimaient une grande émotion. L'étranger versait des larmes, sanglotait et se frappait la poitrine en répétant : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Après un certain temps, il leva sur Lydorie des yeux perçants, et il la regarda fixement : — C'est elle ! il n'y a point à le mettre en doute ; c'est elle ! Oui, quand bien même cette médaille d'argent trouvée à son cou ne l'attesterait pas, il ne faudrait que la voir : c'est le portrait de sa mère.

A ces paroles du pèlerin, un frisson de glace parcourut tous les membres de Lydorie, et il lui fallut s'appuyer, car les genoux lui défaillaient. « Malheur ! malheur ! songea-t-elle : ce pélerin est mon père ; c'est le mari de la bohémienne. »

Et les doux loisirs et le bien-être de la maison du chanoine semblaient déjà la quitter, pour faire place à une vie misérable de mendiant.

Le pèlerin demanda : — Montrez-moi le signe noir qu'elle doit porter à la main droite.

Après l'avoir vu, il s'agenouilla, et frappant du front le plancher, il dit :

— Noble comtesse de Coucy, je prête hommage lige entre vos mains, et je promets, par les mérites de la sainte Croix, d'être à tout jamais pour vous, à la vie, à la mort, vassal fidèle, comme le requiert mon devoir. Je suis bien coupable à votre égard, mais octroyez-moi merci, non point à cause de moi, — je ne mérite qu'opprobre, — mais pour l'honneur de notre famille. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mort sur la croix du Calvaire en

pardonnant à ses meurtriers, au nom des mérites de Notre-Dame, prenez-moi en miséricorde !

Ce que voyait, ce qu'entendait Lydorie, lui paraissait un rêve, bien doux assurément, mais que le plus petit bruit allait finir.

Et tandis qu'elle demeurait en ce doute, le chanoine lui contait par quelles voies divines tout cela advenait ainsi. Le pèlerin agenouillé était le sire de Montroche, oncle de Lydorie. A la mort de son frère, il avait fait enlever sa nièce en bas âge, et une bohémienne s'était chargée, moyennant une grosse somme de l'emmener si loin que jamais il ne serait plus parlé d'elle. On mit un morceau de bois dans un cercueil en place de Lydorie, que l'on fit croire trépassée subitement. Ce crime mit en possession des grands biens du comte de Coucy son frère le sire de Montroche.

Mais il n'en jouit pas longtemps sans remords. Ayant perdu le sommeil, et se sentant proche de sa fin par une maladie de langueur, il se confessa de son forfait. Le prêtre lui enjoignit de se mettre à la recherche de sa nièce, de lui restituer ses domaines, et d'implorer d'elle miséricorde. Après quoi il devait se retirer en un lieu solitaire pour y passer le reste de sa vie en pénitence.

Il n'avait point eu à faire de longues recherches pour retrouver Lydorie ; car il avait ouï parler de l'orpheline de Cambrai, et dès lors il avait soupçonné qu'elle était sa nièce.

Lydorie releva son oncle et lui pardonna ; après quoi le pénitent se retira, l'âme délivrée d'un grands poids, et promit de revenir chercher la comtesse le surlendemain,

pour la conduire dans ses domaines, et la faire reconnaître par ses vassaux comme leur légitime dame.

Demeurée seule, Lydorie se livra à des pensers énivrans. Comtesse! Comtesse! Riche!... De vastes domaines! Des varlets sans nombre! Des hommes d'armes qui veillent sur les murailles de son château! Des dames d'atour! Des parures étincelantes de pierreries! La place d'honneur aux passes-d'armes!... Oh! pourquoi Séverin, au lieu d'être clerc en sciences, n'est-il pas chevalier expert à férir de grands coups de lance? Qu'elle se serait trouvée heureuse de lui donner de ses mains le prix d'un tournoi!

Ces idées la tinrent éveillée toute la nuit.

Lorsqu'on sut à Cambrai que Lydorie était devenue noble dame et l'une des plus riches héritières du Vermandois, ce fut à qui s'empresserait de la congratuler et s'efforcerait à lui plaire.

Magalouffe suivit l'exemple d'un chacun, se réjouissant en lui-même d'avoir pour bru une comtesse de haut lignage. Pourtant, il faut le dire, il tenait en si haut point sa profession de queux épiscopal, que ce mariage lui paraissait bien un bonheur, mais non pas un bonheur démérité, — et pas du tout une mésalliance.

Paré de sa plus belle robe, il s'en vint donc pour apprendre à Lydorie qu'il donnait son consentement à son mariage avec Séverin. « Il serait mieux songeait-il, sans contredit il serait mieux d'attendre que la requête m'en fût adressée par elle. Mais, je l'ai tant malmenée jadis, qu'elle n'oserait jamais m'en parler à présent. Peut-être aussi une fierté malentendue et le ressentiment de mes dédains d'autrefois l'en empêcheraient-ils. Faisons donc

quelque chose pour ces pauvres enfants, envers lesquels, après tout, j'ai montré bien de la sévérité. »

Quand Magalouffe entra, Lydorie devisait avec monseigneur l'évêque et le neveu du prélat, sire Eustache de Lens, dameret avenant et de prestance accorte.

Le patrimoine assez petit de ce chevalier touchait au comté de Coucy. Or, englober les deux domaines en un seul et surmonter son écu de la couronne de comte lui aurait convenu si fort, qu'il ne prit point de repos avant que son oncle ne l'eût mené auprès de Lydorie.

Jamais l'élève de dame Berthe n'avait entendu les fleurettes et les dires parfumés de sires de haut lignage : aussi la pauvrette se laissa prendre incontinent aux propos emmiellés de sire Eustache, et ne tarda même pas à faire sans le vouloir, une comparaison entre lui et Séverin, lequel, hélas! était bien loin de parler avec tant de faconde et de grâce!

Il n'échappait point à sire Eustache un seul des progrès qu'il faisait dans l'opinion favorable de Lydorie, et le doucereux beau diseur acheva d'empêtrer cette jouvencelle, dont la tête était trop faible pour supporter sans s'étourdir l'odeur forte et insolite d'un pareil encens. A l'en croire, il ne soupçonnait pas d'aujourd'hui la noble origine de Lydorie : la première fois qu'il l'avait vue, il s'était enquis du nom porté par la châtelaine qu'il s'ébahissait de voir à la fenêtre de messire Watremetz.

Le sourire sur les lèvres et les joues empourprées, Lydorie se complaisait donc en de pareilles flagorneries, les prenant pour belle et bonne monnaie au coin de l'évêque, quand Magalouffe vint la saluer.

A la vue des nobles seigneurs qui entouraient sa bru future, l'inventeur de la *soupe dorée* se sentit embarrassé quelque peu ; mais il tâcha de déguiser son trouble sous un air d'aisance.

— Séverin sera bien joyeux, madame Lydorie, fit-il en se déchaperonnant ; car à l'heure qu'il est, il ne se trouve plus d'obstacle à vos fiançailles. Pour quel jour lui ferai-je mander qu'il se tienne prêt? Dans la hâte que j'ai de lui apprendre ces joyeuses nouvelles, je vais lui dépêcher tantôt un messager. Il m'en coûtera deux écus d'or ; mais vienne la Toussaint (et nous ne sommes qu'à la Saint-Remi), et celui que j'envoie verra les clochers de Reims. Et puis, je ne crains pas pour lui de malencontre : c'est Polycarpe, un de mes clercs de cuisine, plus malicieux que jamais le fut page de sa sorte.

— Vous ferez bien, maître Magalouffe, répliqua Lydorie.

Un soupir suivit ces paroles, car elle se disait : « Pourquoi le père de Séverin est-il ce mal-plaisant? »

— De qui parle cette grosse bottrine? demanda sire Eustache avec un sourire moqueur.

— D'un mien ami d'enfance, répliqua Lydorie.

Elle n'avait point osé dire : — De mon amant.

Magalouffe, attribuant l'accueil froid de sa bru future à la rancune qu'elle lui gardait, s'approcha davantage et demanda à mi-voix :

— Faut-il mander à Séverin qu'il se hâte, et qu'à Noël, ou bien avant, s'il se peut, nous ferons la noce?

— La noce! la noce! interrompit sire Eustache dont l'oreille se tenait aux aguets. Par les trois hermines de

mon écu, je devine! Vous allez marier le fils de ce queux à quelqu'une de vos chambrières.

Lydorie fit un sourire qui semblait laisser croire au chevalier qu'il soupçonnait vrai.

Hélas! elle rougissait de l'amour de Séverin!

Pour que Magalouffe ne la vît pas mentir si traîtreusement, elle lui avait tourné le dos. Le queux épiscopal, indigné de cette réception discourtoise, se départit en hochant la tête, et en prenant sainte Marthe à témoin que la comtesse de Coucy n'épouserait pas Séverin plus que ne l'avait épousé la fille de la bohémienne.

Déjà tout gros de colère de cette avanie, il se mit en bien autre fureur lorsqu'il entra aux cuisines épiscopales. En son absence, ses clercs et ses gars s'étaient ébattus, et trois rôts se trouvaient tellement brûlés, qu'un manant n'aurait point eu le cœur de les servir sur sa table, n'y eût-il invité qu'un meneur d'oies.

A cette vue, Magalouffe fit un signe terrible, voulut parler, et, sans le pouvoir, tomba roide et sans mouvement.

Quand on vint à son aide, il avait rendu l'âme.

V

Cependant les pensées de Séverin se reportaient, la nuit comme le jour, au doux pays de Cambrai.

Devenu riche et le favori de l'archevêque de Reims, il compta que l'intervention de son protecteur parviendrait à vaincre les refus persévérants de son père.

Mais, s'il ne pouvait y parvenir, il irait jusqu'à braver

son courroux, et à profiter d'une dispense archiépiscopale, qui lui octroierait d'être uni en mariage, quand bien même il y aurait empêchement paternel.

Il lui en eût bien coûté de causer une pareille douleur à son père ; mais il y était résolu par amour pour Lydorie.

Monseigneur l'archevêque de Reims avait tant à cœur de préserver de malencontre son favori Séverin, qu'il lui donna deux hommes d'armes pour le défendre, durant le chemin, contre les routiers et autres périls.

Séverin partit donc, et chevaucha à grandes journées, quoiqu'on fût en plein hiver; mais il allait revoir Lydorie, et peu lui importaient neige, frimas et gelée.

Après vingt jours de voyage, il arriva en la ville de Saint-Quentin. C'était un dimanche; son premier soin fut dévotement d'aller ouïr la sainte messe en l'église principale.

Or, on y célébrait des épousailles, et le cœur de Séverin battit vitement à cette vue, car il songea que lui aussi bientôt il verrait en habit de fiancée sa gente et bien-aimée Lydorie.

Jésus! mon Sauveur! comme l'épousée lui ressemble!... Si ce n'étaient ses vêtements de velours et de soie, ce chaperon à pointes d'or, véritable couronne de comtesse, il croirait qu'il voit Lydorie.

Dans son trouble il fendit la foule et s'avança jusqu'auprès de l'autel. Les gens d'armes qui gardaient le chœur, jugeant à sa démarche délibérée qu'il était un des officiers de leur maître (car il était vêtu de la riche livrée de rubricateur de l'archevêque de Reims), le laissèrent passer librement.

Oh! c'était Lydorie!... il ne pouvait le mettre en doute.

En proie à la plus poignante angoisse dont ait jamais pâti un chrétien sur la terre, il regardait ce spectacle qui lui paraissait un rêve, lorsque le prêtre qui célébrait l'office laissa choir l'anneau nuptial.

Séverin se précipita pour le ramasser, et prévint tous les autres.

Il trouva moyen, durant qu'il se relevait, de mettre en place de cet anneau l'anneau d'argent qu'il avait reçu jadis de Lydorie.

Et comme le célébrant le passait au doigt de l'épousée, Séverin récita d'une voix claire et moqueuse d'amertume les paroles suivantes :

« Aussi longtemps que vous garderez cet anneau, Lydorie sera vôtre, et vous aimera d'amour vrai et sans fin. »

Aux premiers mots Lydorie avait levé la tête, et, pleurant à chaudes larmes, elle s'était caché le visage contre l'épaule de sire Eustache.

— Bien parlé! beau clerc de l'archevêque de Reims, dit sire Eustache qui avait reconnu la livrée. Quelle récompense requiers-tu pour ce dicton? Je te l'octroierai, sur le salut de mon âme!

Mais Séverin s'éloignait sans l'écouter; et nul ne pensa plus bientôt à lui, car les vassaux des deux époux jetaient des cris de joie, et sire Eustache de Lens serrait doucement la main de Lydorie, qui ne pouvait détourner de lui ses regards languissants et amoureux.

On voit encore, parmi les épitaphes des chanoines de l'église de Reims, une pierre qui porte le nom de Séve-

rin Magalouffe, chanoine, trépassé en sa vingt-cinquième année, six mois après avoir reçu l'hermine canonicale.

La lettre suivante de Jacques Pastourel, prime-queux du roi Louis XI, complètera la légende qu'on vient de lire par de curieux détails sur la cuisine de cette époque :

« Cher et amé disciple,

« Onc ne sauraient dire les paroles d'une bouche mortelle de quelle joie notre cœur a pantelé, lors de la réception de votre épistre, laquelle me fait à savoir que monseigneur le duc des Frises vient de vous donner les titres, pouvoirs et fonctions de prime-queux en sa noble maison. En cela, nous le reconnaissons, il a fait preuve de la haute sagesse qui le rend célèbre parmi les seigneurs les plus sages ; car de tous les disciples que nous avons conduits, par nos conseils et par nos exemples, dans le glorieux et difficile chemin de l'art de la gueule, aucun n'a su mettre à profit nos enseignemens mieux que vous. Aussi, quand la vieillesse, qui n'épargne rien en ce monde, viendra nous obliger à quitter les offices royaux, nous espérons que Dieu nous fera la grâce de nous donner en vous un digne successeur, et que nous remettrons en vos mains la baguette blanche, insigne de nos fonctions, tenue si longtemps par nous avec quelque éclat : nous osons le croire, d'après les hauts et puissants témoignages que nous en avons reçus des seigneurs, princes et rois, conviés à l'honneur de s'asseoir à la table du roi très-chrétien ; nous osons le croire, surtout d'après les paroles d'estime et d'affection par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne le roi (Dieu et la sainte Vierge le protégent !) nous félicite chaque jour, après le banquet, et durant la béatification et le bien-être que la chère lie produit

en un monarque le plus glorieux entre tous les monarques. Oui, cher et amé disciple, nous avons l'espérance que vous nous succéderez; et c'est une noble ambition que doit nourrir votre cœur. Car celui qui pourra dire : Je tiens dignement la baguette blanche de maître Jacques Pastourel, pourra penser également et sans vanité : Je suis le premier prime-queux du monde chrétien.

« Vous nous demandez des conseils et instructions : nous allons vous les donner, car nous ne sommes point de ceux-là qui veulent tenir la lumière sous le boisseau.

« Oyez donc et gardez remembrance de nos paroles.

« *Primo*. Il faut vous assurer si la maison culinaire de monseigneur le duc des Frises se trouve au complet, et composée comme il suit :

« Huit panetiers,
« Sept valets tranchans,
« Trois sommeillers,
« Trois porte-chapes,
« Huit écuyers de cuisine,
« Trois clercs de cuisine,
« Sept valets d'écuelles,
« Quatre valets de chaudière,
« Sept fruitiers,
« Quatre clercs de fruiterie,
« Deux chauffe-cire,
« Un poissonnier,
« Un fureteur,
« Un porte-torche.

« *Secundo*. Après vous être assuré par longues interrogations faites en conscience que ces officiers possèdent un chacun les connaissances nécessaires pour leur office, vous leur direz de quelles importances sont les fonctions qu'ils remplissent, et ajouterez que vous voulez trouver en eux l'obéissance et hommage-lige que tout vassal bien appris doit à son seigneur, ainsi que tout disciple à son maître : dès cet instant vous vous montrerez à leur égard bon sans familiarité, et sévère sans rigueur.

« *Tertio*. Vous visiterez ensuite les buffets et dressoirs, où sont placés en honneur la vaisselle d'or et d'argent, savoir: *grandes nefs à mettre les potages, gobelets, pots, pintes, chopines, drageoirs, salières, baquets, brocs, ampoules, pots à aumônes, coupes, bassins à laver, plats, plats à cadenas, écuelles, tasses, coquemars, aiguières, quartes, chandeliers et porte-torche*.

« Vous en ferez dresser une liste exacte, signée par quatre prud'hommes, et par messire le sénéchal du palais.

« *Quarto*. Vous prendrez pareils soins pour les nappes grandes et petites; à savoir les fines de Reims, et les grosses de Compiègne et de Laon.

« *Quinto*. Vous aurez cure avant tout que la table se trouve mise à point et servie avec ordre et apparat, sitôt que le sénéchal ordonnera la *cornée de l'eau* [1].

[1] On annonçait à son de trompe le moment de se mettre à table. On nommait ce signal : *corner l'eaue*, parce que c'était indiquer que les valets étaient prêts à donner à laver avant que les convives se missent à table.

Plus tard on remplaça les trompes par une cloche.

Froissart raconte que l'on *cornait l'eaue* sous le règne de Charles V.

Perceforest dit, volume premier, chap. II : « Sitôt que les deux rois furent descenduz, ils se tirèrent par devers leurs tentes, où les tables estoient mises, et les mangers si hautement et plantureusement qu'il appartenoit, dont l'*eau fut cornée* à la manière gregeoise. »

Il ajoute au chap. XVIII du même volume : « Adonc veissiez descendre chevaliers de tous costez, et embrasser dames et demoiselles et mettre jus de leurs palfroys, puis s'allèrent revestir de leurs nobles vestures, car temps étoit de manger : les trompettes *cornoient l'eaue* en plusieurs lieux. »

Enfin, maître François *Rabelais* dans son chapitre des *Propos des buveurs*, parle aussi de *corner*, non pas l'*eaue*, mais le vin, et il demande que, pour cela, l'on se serve de *flacons* et *bouteilles*, au lieu d'employer des trompes.

Avant la Révolution, on *cornait*, en Sologne, les fournées de fours banaux.

Dans le Cambresis, on *corne* les petits pains chauds (*Miches-Caudes*), que l'on vend le matin, depuis les fêtes de Noël jusqu'au mercredi des Cendres.

« *Sexto.* Vous vous tiendrez en costume d'honneur, debout près de monseigneur, votre baguette blanche dans la main gauche, et dans la droite le trousseau des clefs d'argent qui ferment les plats. Sur l'ordre de monseigneur, vous ouvrirez tout le service, vous dégusterez chaque plat ainsi que les vins, et vous vous tiendrez en repos, à votre place, commandant tout du geste, surveillant tout du regard.

« Maintenant prenons chacune à chacune les sciences de notre art.

CHAPITRE PREMIER

DES BOISSONS, VINS, EAUX ET LIQUEURS.

« Tant que dure le premier service, il faut faire servir des vins d'Orléans et de Bordeaux, renfermés dans leurs outres de cuir, sans oublier la bière épicée que l'on prépare en laissant fermenter, dans de l'eau, du piment, de la poix résine, de la lavande, de la gentiane et du miel.

« Ensuite on apporte des vins d'Aï et de Beaune.

« Puis viennent les vins artificiels et les vins *herbés*, assaisonnés de menthe et d'aloès; les vins *épicés*, mêlés de noix muscade, de raisins secs et de clous de girofle. Le vin *hasi*, que l'on chauffe, en y jetant du pain grillé ou des charbons ardens.

« Voici maintenant un des grands secrets de notre science; c'est la préparation de l'*eau dorée* :

« Prenez des lames ou platines d'or, chauffez-les au feu le plus « ardent, trempez-les dans de l'eau de fontaine, et conservez « cette eau précieusement en des bottrines closes avec soin. »

« Je tiens cette recette du savant alchimiste Evrarius.

CHAPITRE II

DES SOUPES.

« Il faut que les soupes ne soient ni trop claires ni trop épaisses, servies chaudes, préparées de sept à huit façons différentes, à

savoir : la *soupe au sucre*, la *soupe aux grenades*, la *soupe verte, mélangée de légumes*, la *soupe aux vitelots*, où nagent des morceaux de bœuf et de pâte, le *potage*, la *croûte au pot*, la *panade royale*, la *soupe au gruau*, avec des jaunes d'œufs, des épices et du safran; enfin la *soupe dorée*, qui se compose de tranches de pain jetées dans un coulis de sucre, de vin blanc et de jaunes d'œufs, d'où on les relève pour les jeter dans une friture; après quoi on les poudre de safran et on les plonge dans l'eau rose.

CHAPITRE III

DU PAIN ET DES PATISSERIES.

« Il y en a de deux sortes : le pain *primos*, de forme ronde, fait avec de la farine de pur froment; et le pain *tailloir*, qui sert d'assiette et où l'on sert la viande. On fabrique ce dernier avec des œufs, de la crème, des épices et de la farine de seigle.

« Les pâtes doivent avoir la forme de plantes, d'animaux et d'oiseaux, et contenir des chairs et des légumes analogues aux objets qu'ils représentent. Ainsi, dans un pâté en forme de cerf, il faut de la venaison, etc.

CHAPITRE IV

DES METS.

« C'est en ceci que doit mettre le plus d'inventif un primequeux digne de sa profession; les mets les plus délicats sont : des pieds de veau au safran, des pieds de mouton grillés, avec du persil et arrosés de vinaigre, des boudins blancs faits avec de la chair de chapon, du lait, de l'ambre et des épices; des rôties de pain sur lesquelles on étend de la moelle de bœuf, des branches de bois de jeune cerf, coupées menues et frites dans du saindoux.

CHAPITRE V

DES ROTS ET DES POISSONS.

« Cochon de lait farci de viandes hachées, d'herbes aromatiques, de pruneaux et de raisins secs; gelinottes des Ardennes, merles blancs de Savoie ou d'Auvergne, pluviers de la Beauce, perdrix, daims, bartavelles, hérissons, cigognes, sangliers, faisans, et autres gibiers. Entre chacun de ces plats arrosés d'eau rose et de jus d'orange, saupoudrés d'iris et de poudre d'or, placez des carottes cuites dans le vin, et des betteraves rôties sous la cendre.

« LE PAON : si vous voulez ne point voir rire les convives, mais au contraire les entendre battre des mains, et se récrier sur votre savoir-faire, il faut que ce paon soit servi sur la table aussi beau qu'il l'était vivant sur le dressoir. A cette fin, sans le plumer, on l'écorche seulement et avec de grandes précautions. On enveloppe sa tête d'un linge que l'on arrose sans cesse, et l'on farcit l'animal de marrons, de safran et de poudre d'or. Quand il est cuit à point, on le recouvre de sa peau, on découvre la tête, on étale la queue, et d'un oiseau qui ne coûte qu'un sol, et que le plus pauvre manant sert le dimanche sur sa table en guise d'oie, on fait un mets inappréciable, et que le plus noble chevalier découpe, la tête nue, après avoir reçu des mains d'une dame le plat d'or qui contient le magnifique volatile.

« Pour les poissons, tous ceux du pays et de la mer, marsouin, chien de mer, quartiers de baleine, carpes, brochets, anguilles, et mille autres.

CHAPITRE VI

DES SAUCES.

« Les viandes et les légumes ont besoin d'être relevés par des sauces exquises : vous savez de quelles manières, avec de vives amandes, du vin vieux, du verjus, de l'eau de rose, du suc de coing, du citron, de l'orange, de l'eau dorée et de la poudre d'or, on façonne la *sauce cameline*, le *saupiquet*, le *mostechan*, la

dodine, la sauce *à madame Râpée*, la sauce *froide*, *rouge*, *verte* ou *rose*, et l'*eaue bénite* particulière au brochet, et faite avec la laite et des œufs de ce poisson.

CHAPITRE VII

DES CRÈMES ET DESSERTS.

« On donne aux crêmes mille formes variées, selon les goûts et les inspirations du prime-queux : les desserts doivent se composer de drageoirs remplis de dragées de Saint-Roch, faites avec des grains de genièvre, pour purifier l'haleine, de contignac musqué, de fruits mûrs ou secs, de conserve. On y ajoute des pâtes sucrées, des nèfles à l'eau rose, des avelines confites dans le miel, des pignolats fabriqués avec de l'amande de pin; enfin toutes les espèces de fromage, sans oublier les passerilles et les supplications (espèce d'oublie) qui amusent les convives lorsqu'ils n'ont plus faim, et qu'ils ne restent à table que pour deviser et pour boire.

« Nous vous remémorons dans cette épistre beaucoup de choses que vous saviez; mais nous avons voulu vous les dire pour vous laisser des préceptes complets qui rappellent en votre souvenance celui qui fut votre maître dans la très-noble science des queux.

« Travaillez avec ardeur, cherchez à inventer; mais ayez toujours présent à votre esprit que vous tenez en vos mains la santé et la vie de monseigneur le duc des Frises, dont vous êtes responsable devant Dieu et devant les hommes; enfin n'oubliez jamais que vous êtes l'élève bien-aimé et le fils par adoption de Jacques Pastourel, prime-queux du très-haut et très-puissant roi de France Louis le Onzième, fils aîné de l'Église catholique, apostolique et romaine.

« Que Dieu vous ait donc en sa sainte et digne grâce.

« Fait en la demeure royale de Plessis-les-Tours, le dimanche de Lætare, l'an de grâce M. CCCC. LV.

« JACQUES PASTOUREL. »

L'ESCHOLIER D'ANCHIN

— 1222 —

Il ne se trouvait point à Douay, parmi les étudiants du collége d'Anchin, et l'on en comptait alors plus de huit cents, un jeune homme d'aussi bonne tournure et de mine aussi avenante que Jean Wattier. Il pouvait compter vingt-cinq ans ; de beaux cheveux blonds sur les anneaux desquels il inclinait sa toque avec grâce : une robe courte qui dessinait à ravir les formes élégantes d'une taille svelte, et un fonds inaltérable de joyeuseté avaient bientôt rendu Jean Wattier aussi cher à son hôtesse que le beau comptoir en chêne, trône de la digne épicière. Car dame Minart tenait à la fois, au coin de la rue de Bel-Air, une pension bourgeoise pour les étudiants et une boutique d'épiceries; les chalands ne manquaient pas à cette boutique, grâce à l'activité de l'excellente femme et à la jolie figure de Marguerite sa fille.

Il est presque inutile de vous le conter, tant cela est naturel : Jean occupait à peine depuis deux mois, chez l'épicière, une petite chambre au second étage, que mademoiselle Marguerite attendait avec impatience l'heure à laquelle se terminaient les cours du collége, et trouvait toujours un prétexte pour s'en venir regarder à la porte. De son côté, l'étudiant, au lieu de discuter avec ses camarades sur les doctrines émises par les professeurs, accourait de son plus vite au logis, sitôt la classe terminée.

Vous sentez bien qu'à la suite d'une abstraite leçon de philosophie, on a besoin de repos et de délassement; qu'avant de se retirer dans sa chambre pour se livrer à l'étude, il faut se détendre l'esprit. Demandez-le à tout étudiant de Douay, rien n'est propre à cela comme une causerie intime et de bonne amitié avec ses hôtesses.

Or, ce délassement se trouvait si fort du goût de Jean et de la blonde mademoiselle Marguerite, que l'escholier, assis devant elle sur le bout du comptoir, devisait là sans y prendre garde, jusque bien avant dans la soirée, et qu'il lui fallait passer une partie de la nuit pour rattraper le temps perdu à ces causeries.

Dame Minart, en voyant cela, se réjouissait intérieurement, et frottait ses deux grosses mains blanches; car Jean Wattier, orphelin, maître absolu de sa fortune, possédait, disait-on, mille écus à la rose. La dot de Marguerite s'élevait à la moitié de cette somme : il y avait là de quoi entretenir le ménage le plus heureux et le plus à l'aise de toute la ville. Et puis Jean, savant et laborieux comme il l'était, ne pouvait manquer de devenir un jour

professeur, qui sait, peut-être recteur du collége. Quelle joie si cela arrivait! Elle vendrait alors sa boutique, et irait demeurer chez son gendre le recteur! Et quand elle se promènerait avec lui et avec sa fille, il n'y aurait point dans Douay une seule personne qui ne se découvrît avec respect devant M. le recteur et madame sa belle-mère.

Dame Minart ne contrariait les amours de Jean et de mademoiselle Marguerite que juste autant qu'il le fallait pour les rendre plus vives, plus durables et les amener à bonne fin, Elle agissait pour cela avec un tact et une adresse que l'on ne saurait trouver autre part que chez la mère d'une jeune fille sans dot considérable, et en âge de se marier. Par exemple, si elle voyait à Jean et à sa fille une envie extrême de se dire de ces riens tendres que l'on se murmure mystérieusement à l'oreille l'un de l'autre, et qui rendent insupportable la présence d'un tiers, vous pouvez être sûr que dame Minart avait toujours quelque chose à ranger dans sa boutique, et cela bien, bien longuement et de façon à désespérer les pauvres jeunes gens. Puis à la fin il lui ressouvenait de je ne sais quel soin de ménage qui l'appelait en sa cuisine, et elle s'en allait à la grande satisfaction des amants, dont elle avait rehaussé les plaisirs par deux grands assaisonnements : la contrainte et l'attente.

Un beau matin, après une nuit des plus agitées, Jean se leva précipitamment comme un homme qui prend une résolution désespérée, et se mit à faire sa toilette.

Quand il l'eut terminée, et cela après plus d'une heure, il fit un pas pour sortir, et puis il revint se placer devant

sa petite glace de Venise, où il jeta encore un long regard.

Ce regard le satisfit, car jamais sa fraise n'avait été plus heureusement attachée, jamais le rasoir n'avait laissé sur son menton moins de traces d'une barbe assez épaisse.

Seulement une petite pluche blanche imperceptible s'obstinait, en dépit de la vergette, à rester fixée sur la manche de sa camisole brune. Il porta aux lèvres l'index de sa main droite, [illegible] quelque peu, et, le posant sur sa manche, en[illegible] pluche.

Tandis qu'il se liv[illegible] soins si frivoles en apparence, on voyait né[illegible]e de graves émotions l'agitaient : les [illegible]sage éprouvaient cette légère tension co[illegible]ait sentir particulièrement chez les organes d[illegible]ion moins libre, et je ne sais quelle pâleur indécise [illegible]rait son teint, naturellement coloré.

C'est qu'il s'agissait pour lui de cet événement de la vie qu'un philosophe français prétend être la plus bouffonne de toutes les choses sérieuses ; c'est qu'il était en proie à cette anxiété inexplicable qui resserre la poitrine toutes les fois que l'on va risquer une tentative importante.

Il avait beau s'énumérer les nombreuses invitations dont dame Minart l'accablait depuis quelque temps, il avait beau se rappeler les preuves d'amitié qu'il en recevait à toute heure, rien ne pouvait lui faire maîtriser son émotion ; et quoiqu'un refus ne parût pas vraisemblable, une secrète terreur, en dépit de tous ses raisonnements, ne le lui montrait pas moins comme certain.

Cependant l'existence qu'il offrait à sa femme, sans être brillante, serait paisible et heureuse. S'il n'avait point d'opulence, il possédait cette médiocrité *aurea* si vantée par Horace. Marguerite, bonne, d'une figure ravissante, devait être regardée, il est vrai, comme un bon parti, car il n'y avait point à Douay beaucoup de dot de cinq cents écus. Mais, après tout, en portant même ses prétentions bien haut, pouvait-elle aspirer à mieux que lui? On ne manquera pas, il le sait, d'alléguer qu'elle doit, selon toutes probabilités, hériter de la fortune d'une vieille tante; mais que sont des espérances bâties sur la mort d'une tante qui s'avisera peut-être de vivre encore vingt ans, et qui peut disposer de ses biens en faveur d'une autre personne que sa nièce?

Oh! oui, s'il n'eût pas reçu d'elle un aveu timide et pourtant bien tendre, si la douceur angélique de cette créature charmante ne lui assurait pas une existence délicieuse et paisible, il ne hasarderait pas la démarche qu'il va tenter.

Mais ne serait-il pas plus prudent de faire connaître à dame Minart, par Marguerite, la demande qu'il veut adresser à la première; du moins si elle y apportait des obstacles, il chercherait à les réfuter à loisir. Oh! c'est là une excellente idée!

Et Jean courut de ce pas à la chambrette de Marguerite pour lui faire part de cette résolution. Comme il allait heurter à la porte de ce chaste réduit, il jeta les yeux à travers les vitres de la porte.

Damnation! Marguerite se trouvait dans les bras d'un vieux juif laid et bossu, arrivé depuis quelques jours à Douay.

Le personnage des *Mille et une Nuits*, qui vit sa jeune épouse devenir un serpent effroyable, se sentit moins cruellement désappointé que le malheureux Jean. Il voulut briser la porte pour se jeter sur l'infâme juif, mais une force magique rendit tout à coup perclus ses jambes et ses bras ; sa bouche ne put proférer aucun son, et, saisi par une invisible main, il se sentit emporter rapidement et jeter sur son lit.

Là il se prit à pleurer amèrement, car il comprit que le juif était un sorcier, et Marguerite la victime des sortiléges du scélérat.

Après s'être livré quelque temps au plus affreux désespoir, le désir de se venger lui rendit une sorte de courage. Il résolut d'épier les démarches du juif, de procurer des preuves de ses intelligences avec l'enfer, et de le dénoncer à la justice. Pour cela, il prit un poignard, se glissa furtivement chez son ennemi, et parvint à se cacher sous un lit où il pouvait voir tout ce qui se passerait, sans courir, lui, trop de risques d'être découvert.

Cette chambre se trouvait encombrée d'instruments de chimie, d'ossements de mort, d'objets bizarres. Un grand poêle, adossé à une haute cheminée, brûlait en grondant et supportait un chaudron de cuivre, où mitonnaient je ne sais quelles herbes dont la vapeur infecte s'élevait en tourbillons grisâtres. Le murmure du feu et le chant du chaudron étaient les seuls bruits qui se fissent entendre, et ajoutaient encore à l'effroi et au mystère de l'étrange lieu.

N'importe ! Jean s'arma de courage et résolut de mener à fin son aventure.

Minuit allait sonner quand le juif rentra; son premier soin fut de voir à quel point de cuisson se trouvaient les herbes. Il se dépouilla de tous ses vêtements, s'oignit le corps entier d'une graisse qu'il prit dans une boîte d'argent et se plaça devant le poêle, dont il attisa les charbons.

A peine la flamme avait-elle relui sur les membres graissés du juif, qu'il disparut.

On peut se faire une idée de la surprise et de l'effroi de Jean.

Mais il était d'humeur aventureuse et intrépide. D'ailleurs l'infidélité qui bouleversait toutes ses idées et détruisait tous ses rêves de bonheur avait exaspéré beaucoup son désespoir. Aucun danger ne saurait arrêter un homme venu à ce point de détester la vie.

Jean jura donc de poursuivre jusqu'au bout son entreprise; il se dépouilla de ses vêtements, s'oignit, comme le juif, de la graisse laissée là, et se plaça devant le feu, ainsi qu'il l'avait vu faire tantôt.

A peine eut-il ressenti un peu de chaleur du foyer, qu'il éprouva dans tous ses membres quelque chose d'étrange. Il lui sembla qu'ils devenaient plus minces, s'allongeaient insensiblement et, en un mot, s'effilaient d'une façon merveilleuse. Bientôt, en effet, il ne fut plus qu'un long fil immense que le courant d'air de la cheminée huma tout d'un coup et entraîna parmi les nuages.

Jugez de l'effroi de Jean, quand il se sentit flotter de la sorte au milieu des airs! Il craignait à tout moment que le choc d'un oiseau ne le rompît en deux. Et puis où allait-il? Reprendrait-il jamais sa première forme? Ah! mon Dieu! qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait?

A la fin, et lorsqu'il eut ressenti les premiers frissons de la fraicheur de la nuit, il s'aperçut avec joie que son corps commençait à se condenser et à reprendre des proportions un peu moins fluettes et un peu plus solides. Après un quart d'heure de voyage aérien, il se sentit redevenu tout à fait à sa première forme, et, à l'instant même, ses pieds touchèrent un terrain solide.

Alors il se fit une grande lumière, et il se trouva au milieu de la cour d'honneur d'un palais magnifique. Il entra hardiment dans le vestibule.

Un valet vêtu d'une livrée rouge à galons d'or vint au-devant de lui et demanda son nom. A peine eut-il répondu : Jean Wattier, que le valet se prit à rire aux éclats, et, ouvrant la porte d'un vaste salon, annonça, non sans continuer à rire : Messire Jean Wattier. A l'instant même plus de deux millions d'éclats de rire s'élevèrent de toutes parts, et il se passa plus d'un quart d'heure avant que ce bruit effroyable eût cessé.

Jean, en quelque sorte rendu stupide, demeurait immobile près de la porte et n'osait faire un pas. Une jeune femme, au teint basané, mais pleine de légèreté et de grâce, le prit par le bras et le tira de sa stupéfaction.

— Allons, allons, mon beau jeune homme, dit-elle, pour venir ici sans invitation, vous n'en serez pas moins le bienvenu. De la gaieté ! Vous allez faire avec moi la première contredanse ; ensuite nous souperons ensemble, et je vous donnerai même un gite, si je suis contente de vous.

L'escholier, qui avait repris courage, donna la main à sa danseuse, et se mit à sauter à l'envi de tous les autres.

Cependant, en dépit de sa gaieté et des frais d'esprit qu'il faisait pour complaire à sa brune danseuse, il éprouvait je ne sais quelle angoisse secrète qui lui desséchait la gorge et la poitrine. Cette angoisse devint bien pire lorsqu'il aperçut en face de lui le damné juif, cause de ses malheurs et de la singulière aventure où il se trouvait jeté; aventure dont il pressentait que le dénoûment ne devait pas être heureux.

Jean se contint d'abord; mais, quand il vit le scélérat le montrer du doigt et rire en contant tout bas quelque chose à son voisin, il s'élança vers son ennemi. A sa grande surprise, il ne put marcher, et il lui fallut, en dépit de tous ses efforts, continuer à danser sur place, sans possibilité de faire d'autres gestes et d'autres pas que les gestes et les pas exigés par la danse.

La petite femme brune qu'il tenait par la main lui dit alors : — Jean, veux-tu m'épouser, et je te venge du juif? Vois ma puissance. Elle fit un signe, et à l'instant même le bossu se trouva suspendu au plafond, les pieds en l'air et empalé par un rayon de flamme qui pétillait et jaillissait comme une énorme fusée.

— Épouse-moi, répéta la petite femme brune, épouse-moi, tu partageras ma puissance. Tiens, signe le contrat.

Et elle lui présenta un parchemin rouge, écrit en lettres d'or, ni plus ni moins qu'un cartulaire du temps de Charlemagne.

Comme Jean ne se pressait pas trop de faire réponse à cette déclaration, la jeune femme lui répéta encore une fois les mêmes paroles, et, sans doute pour décider l'escholier avec plus de promptitude, elle lui donna un petit

coup sur l'épaule. Le pauvre Jean se mit alors à pirouetter sur lui-même comme une toupie.

— Dieu me soit en aide! s'écria-t-il alors d'une voix piteuse.

Le tonnerre gronda, un bruit horrible éclata, et Jean se trouva au milieu de la mer, sur un rocher, et entouré de sorciers qui se hâtaient de prendre la fuite; les hommes en s'élevant dans les airs par le moyen de certaines paroles magiques, les femmes en enfourchant un manche à balai.

Jean se tenait là bien en peine, tâchant d'ouïr les paroles que disaient les sorciers pour s'élever en l'air; enfin l'un d'eux partit si près de lui qu'il l'entendit murmurer distinctement trois syllabes baroques : *orcamon.*

Dans sa joie, il s'empressa de le répéter; mais il le fit avec tant de précipitation qu'il le répéta mal et dit *rocamon.*

Hélas! au lieu de s'élever dans les airs comme les autres, il partit rasant la terre, à plat ventre et avec l'impétuosité d'une flèche.

Tant qu'il ne fit que voyager de la sorte, au-dessus du rocher nu et sans un seul arbre, cela n'alla point trop mal; mais, quand il arriva au-dessus de la mer, chaque vague qui s'élevait un peu trop haut heurtait comme un marteau d'enclume sa tête et lui causait des douleurs inexprimables.

Ce fut bien pis quand il arriva à terre, car il laissait des lambeaux de vêtements, de cheveux, de chairs, dans chaque haie, dans chaque buisson qu'il traversait, toujours avec la promptitude d'une flèche. Il s'estima fort

heureux de ne pas rencontrer le tronc d'un arbre ou le mur d'une maison, car il se serait infailliblement brisé contre ces objets.

Enfin il se rappela que, sur le rocher, une sorcière, mal enfourchée apparemment sur sa monture de bouleau, était descendue du haut des airs en prononçant le mot *abracadabra*. Il le prononça à tout hasard, et, à sa grande satisfaction, il se trouva debout et aux portes de Douay.

Il commençait à faire nuit, et il se hâta de gagner la rue de Bel-Air, bien co [illegible] avoir s'y rendre sans que personne ne le vît [illegible] où il se trouvait. A la clarté des réverbères, il [illegible] a que les maisons avaient changé d'aspect; mais, [illegible]ns [illegible]ser plus loin, il alla tout droit chez dame Minart [illegible] à la porte.

Une femme de cinqu[illegible] environ, et qu'il ne connaissait pas, vint ouvrir, [illegible] laissa tomber sa lumière et s'enfuit.

Surpris de cet accue[illegible] il entra, ralluma la lampe au foyer et montant à sa chambre, il la trouva occupée par un étranger, dans les bras duquel s'était réfugiée la femme qui avait ouvert la porte et qui répétait avec effroi :

— L'âme de Jean ! l'âme de Jean !

La vue de l'escholier redoubla la terreur de cette femme, terreur bien partagée du reste par son compagnon.

— Je ne suis point une âme, mais bien ce Jean dont vous parlez. Vous, qui donc êtes-vous ? Au nom du Dieu tout-puissant, répondez.

— [illegible] cria l'inconnu, ne répondez pas.

— [illegible]e ! répéta l'escholier, vous, vieillie à ce

point! Et depuis quel temps ai-je donc disparu de ce logis? Répondez, au nom de la tendresse que j'ai eue pour vous!

— Depuis vingt-deux ans! répondit-elle.

Marguerite et son mari, car elle était mariée et mère de huit enfants, se remirent à la fin de leur terreur et consentirent à écouter Jean et le récit de ses étranges aventures.

Ils offrirent un asile à l'escholier, jusqu'à ce qu'il se retrouvât en possession de son propre bien, dont un cousin éloigné avait fait l'héritage. Cette réclamation amena un procès long, célèbre, dont les jurisconsultes parlent encore à Douay.

Redevenu possesseur de sa petite fortune, Jean Wattier continua à demeurer chez le mari de Marguerite. Je l'ai beaucoup connu dans mon enfance, et je l'ai ouï plus d'une fois raconter les faits merveilleux et véridiques dont vient de prendre connaissance le benin lecteur.

LA COUCHE MAUDITE

— 1266 —

Un chroniqueur bien avisé fait voir en ses écrits que nulle cité n'est plus semblable à Jérusalem que la cité de Cambray.

En effet, de même que la ville sainte est bornée à l'orient par la montagne des Oliviers, de même le mont Saint-Géry domine aussi Cambray vers le levant. Quand Jérusalem se trouvait soumise aux chrétiens, le patriarche et le roi, le clergé et le peuple se rendaient le dimanche des Rameaux sur le mont des Oliviers. Là ils recevaient des palmes, et descendaient ensuite dans la vallée de Josaphat, où la multitude entendait l'évangile du jour et le sermon. De même, à Cambray, la procession se dirige d'abord sur le mont Saint-Géry, où l'on fait la bénédiction et la distribution des rameaux, puis on descend vers l'abbaye du Saint-Sépulcre, qui est comme une autre vallée

de Josaphat, et l'on y fait la lecture de l'évangile et la prédication. Au pied du mont des Oliviers, on voit la maison de Saint-Lazare : de même, à Cambray, le couvent de Saint-Lazare se trouve au bas du mont Saint-Géry[1].

Or, après ladite procession, on avait coutume à l'évêché de donner aux besoigneux du pain, de menus secours de monnaie, et des surcots de grosse étoffe. Monseigneur Odon, évêque en ce temps, ne manquait jamais de faire ces œuvres pies ; et, en l'année du salut du monde 1266, un si grand nombre de pauvres accouraient pour recevoir cette aubaine, que le prévôt de l'église, les chanoines et les autres personnes chargées de distribuer les aumônes étaient encore là à l'heure des vêpres, ne voyant nul espoir de terminer avant la nuit close une si rude besogne. Il y avait là pour le moins encore cent nécessiteux de la ville ou bien du faubourg qui attendaient d'avoir place pour tendre la main.

C'étaient, la plupart, des vieux et des impotents, lesquels ne pouvaient, à la façon des jeunes, se ruer parmi la foule, jouer des coudes et des talons, et atteindre l'échafaud où se tenait le prévôt de l'église.

Lesdites bonnes gens se tenaient coites, assises, en un lieu proche, sur des troncs d'arbres, et devisant entre eux des temps passés.

On vit alors s'en venir une femme en grande détresse, pleurant à chaudes larmes, et ne pouvant quasi parler, tant de gros sanglots étouffaient sa voix.

— Notre-Dame vous soit en aide, vieille Berthe, se pri-

[1] Grammaye.

rent à dire les plus anciens. Pourquoi de si grandes doléances? Vous n'êtes pas arrivée trop tard, et il reste des aubaines de monseigneur l'évêque pour vous comme pour bien d'autres. Quand il n'en serait point ainsi d'ailleurs, la charitable dame Mehaut d'Hentencourt ne laisserait point sans aumône un blanc-bonnet [1] auquel, grâce à la digne châtelaine, il n'a rien manqué jusqu'à cette heure. Vous êtes sa mie favorite.

— La très-sainte Vierg[illegible] M[illegible] lui octroie sa bénédiction! reprit la vieille me[illegible]me ; car il se passe en ce moment, en plein march[illegible] bois, des choses merveilleusement épouvantables.

— Et qu'est-ce? s'enqu[illegible]s vieillards et les autres bonnes gens.

— Ah! fit Berthe, cel[illegible] ne peut être conté vite et sans avant-propos. Vous save[illegible]chacun que madame la comtesse Mehaut d'Hentencourt, mariée depuis trente-deux ans au seigneur de Henn[illegible]berch, était parvenue en la cinquantième année de son [illegible]e, quand elle se trouva grosse, il y a sept mois environ, [illegible] la grande joie du noble sire son époux.

« C'était parce qu'elle avait fait un pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, mère de tout bien et source de miracles.

« Tout le monde n'expliqua pas de la sorte cette faveur divine. Beaucoup dirent, en haussant les épaules : « L'en-« fant ne se trouve point *dans*, mais bien *sur* le giron de la « comtesse... et n'est point fait de chair et d'os, mais bien

[1] On désignait alors par l'épithète de *blanc-bonnet* les femmes des vassaux peu aisés. Aujourd'hui, la classe ouvrière applique encore cette expression pittoresque à ses ménagères.

« de linge. Monseigneur Guillaume de Henneberch n'aime « point son neveu Joseph; il a voulu avoir un héritier à « quelque prix que ce fût. Fi, le vilain seigneur, qui pré- « fère donner ses biens à quelque bâtard embéguiné d'un « nom dont il n'est point digne, plutôt que de les laisser « à son véritable héritier. »

« A ces dires, monseigneur Henneberch éprouva une grande colère, et, ne sachant quel moyen prendre pour fermer la bouche aux menteurs qui les propageaient, il s'en mordait les pouces et s'enquérait s'il n'était pas un bon moyen de montrer que la comtesse portait en son giron une franche et vraie lignée.

« Quant à la comtesse Méhaut, plus elle ne se sentait de liesse, et faisait chanter chaque jour des messes, *Te Deum* et actions de grâces en toutes les chapelles de son comté. Comme elle avait ouï dire qu'il se trouvait du danger à mettre au monde un fils quand on était parvenue à un âge aussi mûr que le sien, elle résolut de faire un second pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, afin de la remercier dignement et de requérir d'elle d'amener à bonne fin l'œuvre merveilleuse que la Mère immaculée du Sauveur avait si bien commencée.

« Vous savez qu'elle est arrivée depuis huit jours ici et quelles belles aumônes elle a distribuées aux nécessiteux de Cambray, quels bons sols d'argent elle m'a donnés et quelle rente elle m'a promise si sa grossesse venait à bien. Le tout parce que je lui ai offert, lorsqu'elle s'en vint à l'église, une branche d'amandier en fleurs avec ce gracieux propos : « Il fleurit tard, noble dame, mais il porte de bons et nombreux fruits. »

« Ah! il n'en fut pas de même de la vieille sorcière Jeanneton. Et c'est là le mal! Lorsqu'elle s'en vint près de la comtesse avec ses douze enfants, criant et tenant des propos discourtois, la comtesse se trouvait avoir vidé son escarcelle, et elle lui dit :

« — Dieu vous assiste; il ne me reste plus rien à donner aujourd'hui.

« — J'ai douze enfants, dit la maléficière.

« — Je n'en aurai point autant, dit en riant la comtesse, à une de ses suivantes.

« — Il me faut des aumônes! répliqua la sorcière, il m'en faut, il m'en faut!

« Le rouge, à des propos si malséants, monta au visage de la fière comtesse.

« — Va-t'en, s'écria-t-elle, va-t'en, maudite lice, toi et ta nichée de douze petits chiens!

« — Ah! s'écria la sorcière Jeanneton! ah! tu ris de mes douze enfants! tu veux qu'ils meurent de faim, belle dame! Tu en auras des enfants, et plus de douze, et ils mourront tous, et le beau neveu de ton mari portera la couronne de comte.

« Elle aurait dit bien d'autres menaces, mais les gardes de la comtesse éloignèrent la méchante femme.

« Quand la comtesse revint chez elle, soit à cause de cette aventure, soit à cause de la fatigue du voyage, elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement.

« Le comte en ressentit un grand désespoir.

« — Oh! c'est pour le coup, s'écria-t-il, qu'ils auront beau jeu, les calomniateurs qui s'en vont répandant partout que la comtesse n'est point vraiment grosse; ils ne

manqueront pas de prôner haut et ferme que c'est exprès et pour tromper les yeux clairvoyants qu'elle s'en est venue faire ses couches à Cambray, loin de son pays.

« Tout à coup il se prit à dire :

« — Ah ! je sais un moyen de mettre leur malice en défaut. Çà ! vite et sus, mon sénéchal, faites tendre sur le marché une ample, somptueuse et magnifique tente sous laquelle je veux que madame Méhaut, ma femme, accouche, consentant et permettant qu'il soit loisible à toutes les femmes de bien, qui en auront volonté, d'assister et d'être présentes au travail de ladite dame. Le tout afin d'ôter à un chacun le doute et le bruit, répandus par malice, de la stérilité de ladite comtesse Méhaut.

« Hélas ! cet acte merveilleusement louable, et digne de perpétuelle mémoire, en tant même que, par cela, le comte montrait évidemment le souci qu'il ressentait pour le repos et la tranquillité de ses vassaux, cet acte tourna à la confusion de la comtesse et au terrible enseignement de toute la chrétienté. La tente se construisit en moins d'une heure, et les nobles dames entrèrent, tandis que les pauvres femmes de ma sorte restèrent alentour. Bon nombre de gens d'armes à cheval tenaient éloignés les curieux, qui, ne portant pas béguin, n'avaient point droit d'admission.

« Or, la prédiction de la sorcière Jeanneton ne s'est que trop accomplie. La comtesse était accouchée de son dixième enfant quand on nous fit écarter par ordre de monseigneur d'Henneberch, auquel les sages-femmes venaient de dire quelque chose à l'oreille. »

Le récit de la vieille Berthe n'était que trop vrai ; e t

s'il faut en croire la tradition, il se passa dans la tente du marché au bois une bien autre terrible merveille : ce ne fut pas de douze enfants, mais, hélas! de trois cent soixante-cinq qu'accoucha la noble dame.

Cela est-il? cela n'est-il point? Nul ne peut le dire; car un prêtre et les sages-femmes surent seuls ce qui s'était passé, et le comte leur remit une grosse somme de sols d'or, avec menace de les faire mourir si jamais il était proféré par eux un mot de l'accouchement de la comtesse.

La comtesse trépassa vers l'aube, on la mit nuitamment au caveau de l'église métropolitaine de Notre-Dame, et quarante grands cercueils de plomb, qui contenaient les trois cent soixante-cinq enfants (car on disait ces enfants petits et menus), furent trouvés auprès de la bière de la comtesse, lorsqu'on ouvrit ce caveau deux cents années après les évènements véridiques qui sont racontés en cette légende.

On brûla vive la sorcière Jeanneton au Coupe-Oreille, et on la conduisit au bûcher, bâillonnée et sans qu'on lui eût fait de procédure.

L'ARCHET DU SABBAT

— 1230 —

Mathias Wilmart était le meilleur ménétrier de la ville d'Hesdin. Dans aucun village, à dix lieues à la ronde, on n'aurait dansé de bon cœur si tout autre que Mathias Wilmart eût joué de la basse-de-viole. Aussi n'était-il pas un personnage de peu d'importance : il s'asseyait à table avec les parents des mariés; l'épousée, qui, suivant l'usage du pays, servait les convives durant le repas, ne manquait point de lui donner les meilleurs morceaux; enfin, lorsqu'il commençait quelques propos, chacun prêtait l'oreille, car nul ne savait mieux que lui raconter une histoire, chanter une chanson ou dire une joyeuse plaisanterie.

Par un soir d'hiver, il y avait une noce à Auffin : la danse se prolongea fort tard, et depuis longtemps la nuit était venue quand Mathias, chargeant sur son dos la

basse-de-viole dont il avait joué avec tant de talent, annonça qu'il allait partir. On fit tous les efforts imaginables pour le dissuader de cette résolution.

— Restez avec nous, père Mathias, lui disait un chacun : le vent souffle de bise; il gèle à pierre fendre; la forêt d'Hesdin, qu'il vous faudra traverser, ne jouit guère d'un bon renom : elle est hantée par des loups et des détrousseurs, non moins à craindre, sans compter les sorciers, qui viennent y tenir le sabbat.

— J'ai un gobelet d'excellent vin dans le corps, répondit l'opiniâtre vieillard; un bon manteau fourré couvre mes épaules, et voici dans ma main un gros bâton ferré : avec cela je défie le froid, les loups et les larrons. Quant aux sorciers et aux diables, si j'en rencontre, je les ferai danser au bruit de ma basse-de-viole. Ils me diront, corbleu! si les ménétriers d'enfer savent jouer de l'archet comme Mathias Wilmart d'Hesdin!

En achevant ces paroles, qui firent rire les jeunes gens et hocher, en signe de blâme, la tête aux vieillards plus sensés, il s'enveloppa de son manteau, et se mit à marcher d'un pas ferme dans le sentier qui traverse la forêt et qui conduit à Hesdin.

Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure qu'il était en route, quand le ciel, jusque-là bien étoilé, se couvrit tout à coup d'un nuage immense. L'obscurité devint effrayante. Alors le ménétrier se surprit à regretter le bon lit qu'on lui avait offert à Auffin. Mais il était trop tard pour retourner sur ses pas. D'ailleurs, après les bravades qu'il avait faites, on ne manquerait pas de le narguer, en disant que la peur le ramenait. Il continua donc à mar-

cher. Pour comble de chagrin, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé de chemin.

Comment faire? Avancer encore ne pouvait que l'égarer davantage; — s'envelopper de son manteau et se coucher au pied d'un arbre ne lui paraissait pas un parti sûr : les loups viendraient immanquablement l'étrangler; d'ailleurs, s'il échappait aux bêtes carnassières, il lui faudrait périr de froid. Tandis que, les deux mains appuyées sur son bâton, il restait dans une pénible anxiété, voilà qu'une lumière soudaine lui apparaît au loin.

— Elle luit dans quelque cabane de bûcheron, se dit-il; Dieu soit loué!

Et il voulut se diriger du côté où la lumière brillait, mais elle avait disparu. Il frappa la terre de son bâton ferré et proféra un horrible blasphème. Ses lèvres prononçaient encore la parole coupable, que la lumière apparut de nouveau.

Ce ne fût qu'avec bien de la peine et après un long et périlleux trajet, que Mathias parvint à l'endroit d'où partait la lumière vers laquelle il marchait depuis si longtemps. Sa surprise devint extrême à son arrivée, car il se trouva devant un château d'apparence magnifique, et dont il n'avait jamais ouï parler. Une brillante musique y retentissait de toutes parts, et les danseurs qui passaient à tout moment devant les fenêtres venaient dessiner leurs ombres noires et rapides sur les rideaux, que rendait transparents une lumière rougeâtre.

Il fit plusieurs fois, mais en vain, le tour de cet immense bâtiment, pour chercher la porte d'entrée. Il désespérait de la trouver, quand un vieillard survint tout à

t se mit à donner du cor. Un pont-levis, que Ma-'avait point vu jusque-là, s'abattit brusquement t, et le ménétrier, suivant le vieillard, pénétra dans oir.

sta tout étonné de le trouver rempli d'une multi-concevable de personnes : les uns prenaient part à as splendide; les autres jouaient à des jeux de ha-: plus grand nombre dansait en poussant des cris lissants.

ias marcha avec hardiesse vers un homme d'une levée, et qu'il reconnut pour le maître du châtel à ière dont il donnait des ordres et aux égards qu'on ioignait :

Seigneur châtelain, dit-il, je suis un pauvre méné-;aré dans le bois : daignez me permettre de passer dans un coin de votre manoir : je repartirai de-u point du jour.

i à qui Mathias parlait ne répondit que par un signe ıveillance et d'assentiment. Sur son ordre, un page basse-de-viole du ménétrier et l'attacha à l'un des l'or qui brillaient sur la riche tenture de la salle. qu'il s'acquittait de ce soin, le page souriait d'une e étrange, et l'endroit où sa main toucha l'in-nt se noircit aussitôt, comme si cette main eût été

ıias se mit à se promener de tous côtés et à exa-les lieux où il se trouvait. Mais il chercha vaine-reconnaître quelqu'une des personnes qui l'envi-ent; chaque fois qu'il fixait les yeux sur le visage ıe d'elles, une sorte de brouillard léger voilait ce

visage et trompait la curiosité du vieillard. Tandis qu'il cherchait à se rendre compte de ce prodige, il aperçut une basse-de-viole, et l'instrument lui sembla si beau que l'envie lui prit de s'en servir et d'aller jouer avec les autres ménétriers, auxquels il n'était pas fâché de montrer son savoir-faire. Levant donc les yeux pour trouver l'escalier qui devait le conduire à leur estrade, quelle fut sa surprise en reconnaissant parmi eux Barnabé Malassart, trépassé depuis trente ans, et qui lui avait donné les premières leçons de basse-de-viole!

— Sainte Vierge! ayez pitié de moi! s'écria-t-il.

Au même instant les musiciens, les danseurs et le château, tout disparut à ses yeux.

Le lendemain, des gens d'Auffin qui, plus prudents que le ménétrier, avaient différé jusqu'au jour leur départ pour la ville, trouvèrent le pauvre homme étendu sans connaissance au pied du gibet et un archet blanc à la main.

— Le père Mathias, dit l'un d'eux, a choisi pour dormir un endroit peu avenant.

— Et un clou moins avenant encore pour attacher sa basse-de-viole, répliqua un autre. Voyez, la basse-de-viole et l'archet sont accrochés au pouce du pied d'un pendu.

— A-t-il eu peur que ce cadavre eût froid? demanda un troisième : il a couvert de son manteau ses épaules desséchées.

— C'est un homme de précaution que le père Mathias, ajouta un quatrième qui tâchait de rappeler à la vie le vieux musicien : il avait emporté deux archets, afin de

ne pas se trouver pris au dépourvu si l'un venait à casser.

Revenu à lui, grâce aux secours qu'on lui prodigua, Mathias rejeta sur le froid la cause de son accident, et se garda bien de dire un mot des visions infernales qu'il avait eues la nuit.

Mais, rentré au logis, il examina soigneusement l'archet dont il était devenu possesseur d'une manière si étrange. Un frisson de terreur suivit cette examen. L'archet n'était autre chose qu'un os de mort travaillé avec un soin extrême; on lisait en outre sur sa riche garniture en argent le nom d'un habitant d'Hesdin qui passait à juste raison dans la ville pour un jeteur de maléfices et un sorcier.

Mathias attendit que le soir fût venu, et alors il se rendit chez cet homme de mauvais renom.

— Compère, dit-il en le saluant jusqu'à terre, voici un archet qui vous appartient, je pense. Je l'ai trouvé par hasard, et je vous le rapporte.

Le voisin pâlit à ces paroles, et il resta un instant sans proférer un mot, tant son émotion était grande.

— Oh! oh! Mathias, murmura-t-il enfin, vous avez découvert la nuit passée des choses singulières, et un mot de vous me ferait bien du mal!

— A Dieu ne plaise que je le dise, compère!

— Vous êtes, Mathias, un brave homme; mais vous faites bien de garder le silence : si l'on me brûlait vif (ce que l'on ferait assurément si l'on connaissait que vous m'avez vu où vous savez bien), il pourrait mal vous en advenir.

Mathias se leva pour s'en aller; mais le propriétaire de

l'archet du sabbat le fit rasseoir, et, s'approchant de son oreille, y murmura d'une voix fort basse :

— Voisin, dites-moi quels sont vos ennemis : je jetterai cette nuit un maléfice sur leurs bestiaux, ou bien je leur donnerai à eux-mêmes quelque mal de dépérissement qui vous en débarrassera.

— Je n'ai point d'ennemis, voisin; et à Dieu ne plaise que je veuille du mal à mon prochain!

— Et en quoi puis-je vous être utile?

— En rien, répliqua le ménétrier, qui déjà aurait voulu être dehors; en rien, voisin. Je m'estime assez heureux d'avoir pu vous rendre un si bel archet.

— Un archet bien précieux assurément; mais il faut que je vous fasse un don, père Mathias.

— Donne-lui cette bourse : il aura beau y puiser, elle contiendra toujours six livres parisis de forte monnaie.

Ces paroles furent dites par un homme à figure sinistre, et qui n'était pas assurément dans le petit cabinet du sorcier lorsque Mathias y arriva. Comment y était-il entré? On n'a jamais pu le comprendre, car les portes avaient été closes avec soin par le maître de la maison, afin qu'on n'entendît rien de ses propos avec Mathias.

— C'est quelque œuvre du malin esprit! s'écria le ménétrier : je ne veux point risquer mon salut en l'acceptant.

— C'est un talisman, répondit l'inconnu, un talisman dont peut se servir sans crainte un chrétien.

En prononçant ce dernier mot, un frisson secoua tous ses membres.

— Si la bourse que voici est l'œuvre du démon, que je sois damné! ajouta-t-il en riant avec amertume.

Mathias, à demi rassuré, succomba à la tentation de devenir possesseur d'un pareil trésor.

Il puisa si souvent à la bourse merveilleuse qu'il devint en peu de temps acquéreur d'une jolie maison, et se mit à vivre comme aurait pu le faire le plus riche bourgeois d'Hesdin.

Tous les jours c'étaient [illegible] ins [illegible] fêtes à n'en plus finir. Cependant il continuait [illegible] faire danser aux noces, mais il avait maintenant [illegible] se rendre au logis des mariés, une bonne mule [illegible] marchait la douce allure de l'amble, et un varlet qui [illegible] a basse-de-viole.

La nouvelle manière d[illegible] vivre du ménétrier excita une grande rumeur dans la ville d'Hesdin et causa mille bruits contradictoires. La [illegible]sion la plus générale voulait que Mathias eût trouvé [illegible] résor immense qu'il cachait dans quelque endroit secr[illegible] de sa maison.

Or, Mathias avait qua[illegible]re neveux, mauvais gars auxquels il ne faisait aucun bien à cause de leur conduite. Ils se dirent un jour : « Notre oncle Mathias est devenu riche : il n'y a que nous pour hériter de ses grandes richesses... »

Apparemment qu'un mot suffit aux scélérats pour se comprendre, car ils allèrent chacun de leur côté prendre une arbalète, et revinrent se cacher à un carrefour du bois où, le soir, devait passer Mathias.

Le ménétrier ne put éviter son destin : quatre flèches d'arbalète le [illegible]nt tomber mort; son varlet, plus heureux, prit la [illegible]

Les quatre frères, sans songer à ce témoin de leur crime, accoururent vers le cadavre pour le dépouiller, en attendant de partager son héritage. Un grand homme à figure sinistre les prévint, s'élança sur le corps, prit dans la besace une petite bourse, et disparut en s'écriant :

— Voilà comment mes dons profitent !

Un rire exécrable suivit ces paroles.

Tandis que les assassins demeuraient immobiles et ébahis, le prévôt de justice et ses archers les entourèrent tout à coup.

Le varlet de Mathias, en s'enfuyant, les avait rencontrés dans le bois, et était venu leur livrer les assassins de son maître.

Attendu l'évidence du crime, la justice ne fut pas lente à être rendue. Le prévôt fit pendre les scélérats aux arbres derrière lesquels ils s'étaient cachés, l'arbalète au poing.

De là vient que ce lieu est encore aujourd'hui nommé le *carrefour des Quatre-Frères.*

NOTRE-DAME-DE-GRACE

— 1322 —

I

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

II

Pour obtenir une aussi puissante protection, que les jeunes filles de la Flandre aillent en pèlerinage à l'église de Notre-Dame de Grâce, cette magnifique cathédrale, avec ses neuf portes et son clocher à claire-voie, son clocher qui montre autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Qu'elles s'agenouillent devant le miraculeux portrait peint de la main de saint Luc ; qu'elles allument des cierges aux chandeliers d'or qui entourent la châsse d'or, et qu'elles répètent, en tournant dans leurs doigts les perles du rosaire :

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

III

Que serait devenue, sans la protection de Notre-Dame de Grâce, la jeune comtesse Berthe de Troisvilles ? Mais sa mère, pieuse et sainte dame, l'avait élevée dans la dévotion de la Vierge immaculée : ni les piéges du mauvais esprit, ni les plus rudes coups du sort ne purent jamais la faire pécher, ne purent jamais ôter de son cœur le don céleste qui soutient et console au milieu des pénibles épreuves et des cruelles infortunes : l'espérance.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

IV

Le comte Engelbald de Troisvilles s'en était allé depuis trois jours à un grand tournoi que donnait, auprès d'Arras, le baron de Moronval : il devait revenir le jour de la fête de saint Thaddée, et sa femme, sa fille et ses deux petits garçons regardaient du haut de la tour la plus élevée s'il ne verraient point reluire aux rayons du soleil couchant, et parmi un tourbillon de poussière, les casques d'acier et les lances des hommes d'armes du comte de Troisvilles. « Monseigneur mon père ne revient pas ! Mon Dieu ! ma mère, lui serait-il advenu quelque fâcheux accident ? Que Notre-Dame de Grâce protége mon père ! »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !...

V

« Le voici ! le voici ! j'aperçois un tourbillon de poussière ; j'aperçois les casques et les fers des lances qui reluisent aux rayons du soleil couchant ; j'aperçois la bannière de Troisvilles dans les plis de laquelle se joue le vent impétueux du nord. — Monseigneur mon père ! monseigneur mon père ! voici monseigneur mon père ! Pourquoi donc marchent-ils avec cette lenteur ? Quel est ce chevalier qui se tient à ses côtés, et dont le destrier marche pas à pas avec le destrier de monseigneur mon père ? Mes yeux ne me trompent-ils point ? C'est le chevalier de Saint-Pithon, son ennemi mortel depuis six ans, et le père de sire Arnulphe, avec lequel j'ai passé mon enfance. Que signifie cette croix rouge que le chevalier, que tous les hommes d'armes, qué Monseigneur mon père, portent sur l'épaule gauche ? »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

VI

« Noble dame mon épouse, damoiselle ma fille, et vous, mes deux fils, héritiers de ma race et de mon écu, écoutez-moi pieusement et comme il faut, car vous n'entendrez plus de longtemps ma voix. Au milieu des joutes d'un pas d'armes, un saint homme, vêtu de bure, les reins ceints d'une corde, pieds nus, le visage pâle et les membres couverts de cicatrices, est venu prêcher une croisade : chacun a pris la croix et a juré de délivrer le saint lieu. Donc, il faut que nous quittions nos familles et que nous nous en allions en Terre sainte.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

VII

« Un juif, moyennant un salaire considérable, et pourvu que je lui laisse en gage mon domaine, consent à me faire l'avance de quatre années de mon revenu. Mes hommes d'armes, prêts pour le tournoi, partiront dès demain pour la Terre sainte. Nous serons donc en route tous demain au point du jour. Ainsi l'exige le vœu que nous avons fait hier soir, en sortant de souper. Madame ma femme, veillez en mère tendre sur les enfants que je vous laisse. Et vous, ma fille Berthe, vous qui comptez déjà seize ans, si le ciel appelait à lui votre mère, devenez la mère de vos frères. »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

VIII

Le comte de Troisvilles partit le lendemain au point du jour, et je ne saurais vous dire quelle désolation il laissa derrière lui parmi sa famille. La noble comtesse, son épouse, ne cessa de verser des larmes qu'au moment où l'ange de la mort, prenant en pitié sa douleur, eut fermé ses yeux et emmené son âme en paradis. Berthe demeura donc seule et sans appui sur la terre.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

IX

Elle se rendit aussitôt dans la chapelle du château, où se trouvait une copie fidèle et bénie de la peinture miraculeuse de saint Luc : là, elle se mit à deux genoux, et fit mettre ses deux petits frères à deux genoux à côté d'elle. Puis elle voulut prier ; mais elle éprouvait trop de douleurs pour cela, et elle ne put longtemps que sangloter avec amertume, et en répétant : « Ma mère ! ma mère ! »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

X

A la fin elle reprit un peu de calme et de courage, et elle intercéda la sainte Vierge avec une ferveur extrême. «Sainte Mère de Dieu ! lui dit-elle, si vous m'abandonnez, que deviendrai-je, moi chétive créature, dont le père combat en Terre sainte, dont la mère vient de mourir, et à laquelle il reste deux petits frères en bas âge, malheureux orphelins qui ne savent pas même comprendre ni ce qu'ils ont perdu, ni les périls où ils se trouvent jetés ? Que voulez-vous que je fasse, sainte Vierge, sans votre secours ? »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

XI

« Je me mets sous votre protection, moi et mes deux frères. Devenez la tutrice des pauvres orphelins du comte de Troisvilles ; empêchez les méchants de leur faire du

mal. Si vous daignez exaucer mes prières, je fais vœu de me dévouer au culte des saints autels de Dieu, et de prendre le voile sitôt que mes frères n'auront plus besoin de mes secours : jusque-là, ils porteront des vêtements blancs et une ceinture bleue, couleurs pures qui vous sont consacrées. »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

XII

Sitôt que le baron de Marcoing eut appris la mort de sa cousine la comtesse de Troisvilles, il résolut de s'emparer de la châtellenie, qui se trouvait n'avoir d'autres maitres que des enfants. Il se nomma de sa propre autorité le tuteur des orphelins, et arriva devant le manoir de Troisvilles avec un corps considérable d'hommes d'armes. Berthe, à cette vue, se réfugia dans la chapelle du château, et là se mit à requérir avec ferveur la protection de la sainte Vierge.

Notre-Dame-de-Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres !

XIII

Le baron de Marcoing fit sonner trois fois des trompettes, et trois fois il envoya un héraut donner l'ordre au peu de soldats qui se trouvaient sur les remparts de reconnaître son autorité, d'abaisser le pont-levis, et de laisser prendre possession du château. Les hommes d'armes, reconnaissant l'impossibilité de se défendre, allaient obéir, lorsque Berthe, inspirée par la Mère de

Dieu, accourut parmi les soldats : « Ne trahissez point vos maîtres, leur dit-elle; combattez contre un injuste agresseur. Notre cause est la bonne, et nous l'emporterons. Le baron de Marcoing n'est pas mon tuteur; c'est la sainte Vierge que mes frères et moi nous avons choisie pour tutrice. »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XIV

Les hommes d'armes, encouragés par les paroles de la jeune comtesse, se disposaient à mourir plutôt que de se rendre aux ordres du baron, et déjà les soudarts de ce dernier commençaient à décocher sur le château les flèches de leurs arbalètes, lorsqu'une femme d'une rare beauté parut tout à coup sur les remparts. De ses deux mains frêles et blanches elle ouvrit son vaste manteau d'azur, et soudain les flèches et les pierres que les gens du baron de Marcoing lançaient contre le manoir de Troisvilles, attirées par une force mystérieuse, vinrent tomber dans le manteau de la créature céleste, de manière à ne produire aucun dommage aux assiégés.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XV

Et du manteau de cette femme les pierres et les flèches rebondissaient sur les assiégeants, et leur causaient un si grand dommage qu'ils prirent la fuite en jetant des cris d'effroi. Le baron de Marcoing, grièvement blessé à la

tête, ne tarda pas à rendre l'âme en proférant d'horribles blasphèmes. On voulut relever son corps pour l'inhumer, mais chaque fois qu'on le tenta, des flammes sortirent du sein de la terre; si bien qu'épouvanté par un si horrible exemple, personne n'osa plus essayer de nuire à Berthe et à ses frères.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XVI

Quatre années après son départ, le comte de Troisvilles revint au pays de Flandre : Arnulphe, fils du chevalier de Saint-Pithon, l'accompagnait : le père du jeune seigneur était mort en Palestine, et, avant de rendre l'âme, il avait parlé à l'oreille du comte de Troisvilles d'un projet qui devait rendre à jamais puissantes leurs deux familles : c'était d'accomplir un dessein résolu avant leurs querelles, d'unir Arnulphe à Berthe : aussi les premières paroles du comte à sa fille furent-elles de lui annoncer cette résolution. Berthe leva les yeux sur le jeune chevalier et les abaissa soudain en soupirant.

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XVII

« Monseigneur mon père, j'ai fait vœu à Notre-Dame de Grâce, si elle daignait protéger mes frères et moi, de me vouer au culte des autels et de prendre le voile sitôt que mes frères n'auraient plus besoin de mes secours. Vous voici revenu pour leur servir d'appui, il faut que

j'accomplisse mon vœu; il faut que je prenne le voile; je vous demande la faveur d'entrer ce soir même au couvent. »

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XVIII

Le jour où Berthe prononça ses vœux, elle détacha de son front un riche diadème enrichi de perles et de pierres précieuses, et le posa sur la châsse où se trouve le portrait de Notre-Dame, peint de la main de saint Luc l'évangéliste : l'image divine sembla sourire à cette offrande, et promettre d'exaucer encore les paroles que murmurait Berthe :

Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres!

XIX

A dix-huit mois de là, Berthe mourut en odeur de sainteté.

Maintenant les jeunes filles joignent son nom au nom de la Vierge Marie; lorsqu'elles ont une faveur à requérir par l'intercession céleste, elles disent, dans leurs prières :

« Sainte Berthe, faites que Notre-Dame de Grâce soit en aide aux jeunes filles des Flandres! »

LE RUBRICATEUR

— 1325 —

La cloche du couvre-feu finissait de tinter; il faisait une nuit des plus obscures. Sans les torches allumées devant la *maison des piliers*, on n'aurait pu voir les colonnes basses et les arceaux gothiques de ce palais du prince Philippe de Valois, quoiqu'il fût bâti en lieu apparent, sur la partie la plus haute de la grève, étendue sablonneuse qui descendait en pente rapide jusqu'au lit de la Seine.

Un jeune homme sortit de l'une des maisons attenantes au palais. Rejetant sur l'épaule droite un pan de son manteau, pour pouvoir sans doute au besoin se servir librement du bâton ferré qu'il tenait à la main, il se mit à marcher rapidement. Après avoir longé le rivage, il passa vis-à-vis le couvent des Nonains de la rue d'Hières, et parcourut dans toute sa longueur le quai des Ormes, dont

la rue du Paon blanc et celle de Frosgier-l'Anier formaient les deux limites.

Là, il ralentit enfin la rapidité de sa course, et, tout haletant, frappa de ses mains l'une contre l'autre, à deux reprises différentes.

La porte d'un logis qui se trouvait en face s'ouvrit avec précaution, et il en sortit une jeune femme enveloppée d'une longue mantille : elle s'avança vers le jeune homme et lui tendit une main tremblante.

— Henryot, dit-elle d'une voix altérée et après un long silence, mon Henryot, ce rendez-vous est le dernier : il vous faut demain partir à tout jamais pour un autre pays... car notre amour n'est plus innocent et pur comme au temps de notre enfance ; il est devenu..... Sainte Vierge, prenez-moi en pitié !..... Il est devenu adultère !

Le jeune homme proféra un gémissement inarticulé.

— Las ! oui, mon doux Henryot, il faut nous quitter pour la vie.... il faut que dorénavant vous détourniez de votre esprit le souvenir de Marguerite, comme on rejette une mauvaise pensée de l'esprit malin... Adieu donc... Adieu! Henryot !

Jusque-là il était demeuré comme anéanti par le désespoir; quand il la vit faire un pas pour s'éloigner, il se leva brusquement et ressaisit la main qui venait de quitter la sienne.

— Non ! s'écria-t-il, non, tu m'appartiens! c'est de moi que tu es la femme ! Au temps de mon enfance, tandis que nous dormions dans le même berceau, nos parents ne devisaient-ils pas doucement du projet de notre mariage ? Ne souriaient-ils pas, en hochant la tête, quand je ne lais-

sais toucher mes jouets que par la main de ma petite Marguerite? Lorsque je me départis en Flandre afin de gagner des écus d'or à peindre des missels, ne fut-il pas convenu que dans quatre ans, à mon retour, on célébrerait nos épousailles? N'ai-je pas senti, en te donnant le baiser du départ, tes joues se mouiller de grosses larmes, ta main étreindre convulsivement ma main?... Et quand tu m'as revu... naguère... Oh! ils ont été foi-mentie à leur promesse! Ils t'ont forcée, pauvrette et sans défense, à te courber sous leur pouvoir paternel, à te marier, en pleurant, à un soudart grossier... Sainte Vierge! Le serment qui t'unit à lui est-il plus saint que le serment qui t'unit à moi?... Oui, tu m'appartiens! Viens donc! viens donc! Viens! fuyons!... Nous trouverons en Hainaut un asile où l'on ne saurait nous inquiéter.

Marguerite pleurait avec amertume et ne lui répondit pas.

— Viens... partons! ajouta-t-il avec impétuosité.

Elle releva sa tête que cachaient ses deux mains, et, croisant les bras sur sa poitrine:

— Henryot, dit-elle, est-ce bien vous qui me tenez de tels discours? Vous qui me disiez, en des temps, hélas! plus heureux: « Amour vrai n'est que vertu pure et sainte; hors le devoir, point d'amour... » Henryot, si j'écoutais vos prières insensées, combien de temps s'écoulerait-il encore avant que vous ne me regardiez avec mépris, avant que ma présence ne devienne pour vous un lourd fardeau, un remords, un châtiment de votre faute?... Non, mon ami, il faut nous quitter.... pour toujours... Adieu! adieu! adieu!

Elle s'éloigna rapidement ; et lui, d'un œil hébété, il la regarda s'éloigner sans proférer un seul mot, sans faire un seul mouvement pour la retenir.

Il se tenait encore là, immobile et la mort dans le cœur, quand un cri de détresse le tira de cette affreuse torpeur. Par un instinct machinal de défense, il se leva et porta la main à son bâton ferré. Les cris devinrent plus distincts, et il aperçut, au clair de lune, un homme qui se défendait contre deux autres. Henryot courut au secours de celui qu'on attaquait si lâchement ; mais, quand il arriva, l'un des assassins était gisant à terre, et l'autre prit la fuite à l'aspect du nouvel assaillant.

— Que saint George vous soit en aide ! dit l'inconnu avec un accent anglais fortement prononcé. Sans vous c'en était fait de moi ; mais hâtons-nous de nous éloigner! Je crains que le fuyard n'aille chercher du renfort pour me faire un mauvais parti qui pourrait bien retomber sur vous. Achevez votre bonne œuvre en me laissant m'appuyer sur votre bras jusqu'à mon logis, peu éloigné d'ici. Le sang que je perds m'affaiblit au point de m'empêcher de me soutenir... Mais que cherchez-vous là, près de ce cadavre?

— C'est ma toque tombée...

— De par Dieu ! déguerpissons vitement et sans retard! Voici là-bas plusieurs personnes, et nous pourrions bien nous mal trouver de leur venue... Venez donc ! Je vous donnerai mille toques en échange de celle-là.

Et, s'appuyant sur le bras d'Henryot, tous les deux s'éloignèrent.

Après quelques instants de marche, Henryot et l'étran-

ger arrivèrent devant une porte que ce dernier ouvrit avec précaution, et qu'il ferma avec non moins de soin. Ils traversèrent après cela une petite cour et plusieurs grands appartements où régnait une obscurité complète. Ils arrivèrent enfin dans une chambre richement tendue de tapisseries, et sous la haute cheminée de laquelle se tenait une dame dont la physionomie et le maintien semblaient pleins de noblesse et de mélancolie.

A la vue de l'étranger pâle, faible et tout couvert de sang, elle jeta un grand cri, courut à lui dans un trouble extrême avec des témoignages de tendresse et de désespoir.

— Ce n'est rien, Isabelle : ma blessure n'est point dangereuse, dit en anglais le compagnon d'Henryot.

— Aymond, Aymond, quel misérable a pu attenter à votre vie?

— Votre frère, le roi de France, ou du moins des gens d'armes de sa maison. Deux hommes portant sa livrée m'ont attaqué au dépourvu. L'un a fait connaissance avec mon poignard; l'autre a pris la fuite, grâce à l'aide que m'a donné ce jeune homme.

La reine jeta sur Henryot un regard ému et qui exprimait une vive reconnaissance.

— Le danger auquel j'ai échappé, continua toujours en anglais l'étranger, n'est pas le seul qui nous attende aujourd'hui. Effrayé par les menaces et gagné par l'or du ministre Hugh Spencer, notre ennemi mortel, votre frère Charles le Bel a signé tout à l'heure un traité par lequel il vous livre dès demain à la vengeance d'Édouard II. Vous savez quel sort le haineux roi d'Angleterre réserve à

l'épouse qui l'a outragé? Quant à moi, cette blessure doit vous apprendre qu'ils n'ont pas dessein de m'emmener avec vous en Angleterre, et qu'ils ont hâte d'hériter de mon comté de Kent.

— Et comment échapper à un semblable danger?

— Il ne nous reste qu'un moyen, encore est-il bien chanceux : il faut fuir cette nuit même, et tâcher de gagner la Flandre. Mon fidèle Harrys m'attend à quelque distance de Paris, avec quinze ou vingt hommes d'armes anglais dévoués comme lui. Il a pris les devants pour rassembler ces braves gens, que la craintive défiance de votre frère fait loger hors de l'enceinte de Paris. Une fois avec eux, nous sommes sauvés : nous gagnerons sans crainte la cour du comte de Hainaut, où nous attend une bienveillante protection. Harrys m'avait donné un guide pour me conduire à travers les rues de Paris, jusqu'à l'endroit où nous attend l'escorte; mais le misérable a pris la fuite à la vue des assassins qui m'ont assailli.

En achevant ces paroles, le comte de Kent se tourna vers Henryot, et lui demanda en français si les rues de Paris lui étaient assez connues pour qu'il pût les conduire vitement et fidèlement jusque sur la route de Flandre.

— Je vous récompenserai richement, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas besoin de récompense. Je vous guiderai vitement et fidèlement comme vous m'en requérez.

— En route! et que Dieu et saint George nous soient en aide !... Vous, madame, allez prendre votre fils et les plus riches de vos pierreries ; moi je vais seller moi-même une haquenée et deux chevaux.

Peu d'instants après le comte de Kent annonça que

tout était prêt. La reine, qui portait son fils dans ses bras, le suivit avec Henryot, et tous les trois se mirent en route, d'abord au pas et avec précaution, puis peu après au galop, et de toute la vitesse de leurs chevaux.

Le jour commençait à poindre qu'ils n'avaient point encore ralenti leur fuite. Préoccupés de leurs chagrins où de leurs périls, aucun des trois n'avait pas non plus proféré une parole. Quant à l'enfant, il continuait à dormir d'un sommeil [illegible]

La reine, la [illegible] rompit ce morne silence; ce fut à Henryo[illegible]sa :

— Maintenant [illegible] à en bon chemin, et bien près sans doute [illegible]te, il vous serait prudent de retourner [illegible]r si l'on savait que vous avez favorisé no[illegible]ourrait vous en coûter la vie.

— La vie ne m'est plus de rien, madame; j'ai perdu à tout jamais ce qui pouvait y faire mon bonheur.

— Si jeune et malheureux sans espoir!... Comment peut-il se faire?...

Henryot conta brièvement ses tristes amours avec Marguerite. Son récit produisit une profonde impression sur la reine. Cette tendresse pudique et ingénue était un reproche bien amer pour celle que la passion avait égarée au point de rendre deux royaumes témoins de sa coupable tendresse pour le frère de son époux, pour Aymond, comte de Kent.

Et, le cœur douloureusement oppressé, elle porta ses yeux gros de pleurs sur celui pour l'amour duquel elle avait perdu repos, bonheur, trône, conscience et renom.

Elle cherchait quelque allégeance dans la vue de cet amant chéri...

Les lèvres contractées par un sourire moqueur, Kent raillait tout bas Henryot de cette tendresse extrême qui lui avait fait préférer de quitter Marguerite, plutôt que de lui causer les remords et la honte de fuir le toit de son époux.

En voyant l'ironie de ses regards, en écoutant l'amertume de ses plaisanteries, un doute affreux s'empara pour la première fois de l'infortunée princesse; elle se demanda si le comte de Kent l'aimait réellement, si cette tendresse, qui avait entraîné sa victime dans tant de honte et de malheurs, n'était pas un froid et ambitieux calcul. Hélas! elle n'osa pas approfondir ce douloureux examen; elle détourna la tête pour ne point voir une vérité soudaine, horrible, qui s'offrait pour la première fois à elle. Oh! qu'elle expia bien cruellement en ce moment la faute qu'elle avait commise!

Sur ces entrefaites, les voyageurs atteignirent l'escorte qui les attendait. La reine remit à Henryot un riche anneau qu'elle le pria de garder pour l'amour d'elle. Le comte de Kent le prit gravement à l'écart : — Jeune homme, dit-il, en venant à notre aide, vous avez fait pour vous plus que vous ne pensez. Je ne crois point encore prudent de vous dire qui nous sommes; mais que Notre-Dame et saint George nous soient en aide et ne nous abandonnent pas, et il vous souviendra de la journée d'aujourd'hui.

A ces mots il rejoignit l'escorte, et Henryot reprit la route de Paris.

A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, — en 1325, — sous le règne du roi Charles quatrième du nom, et surnommé *le Bel à cause qu'il était*, dit un chroniqueur, *gent de prestance et avait grand appétit d'amour*, la peinture se bornait à une imitation minutieuse, froide et gauche de la nature. Ce qui manque surtout dans le très-petit nombre de tableaux faits à cette époque, c'est le mouvement. Aucune des figures n'a d'action; une impassibilité glacée caractérise des traits réguliers, parfaits, mais sans âme. L'artiste a voulu reproduire la vie, et la mort est empreinte de toutes parts; il a cherché à donner de l'action à ses personnages, et ils restent sous son pinceau roides et compassés. Courbés, penchés, le regard fixe et terne, on dirait de ces figures de cire qui ressemblent d'autant plus à la mort que l'artiste s'est appliqué à imiter la vie; ou bien de ces statues égyptiennes assises qui, les deux mains sur les genoux, soutiennent de leur tête le fût grêle d'une haute colonne.

La plupart du temps, au quatorzième siècle, on n'employait la peinture qu'à l'ornementation des manuscrits. Dans cette sorte de miniature, la patience et l'adresse du rubricateur produisaient des merveilles véritables. Lorsqu'on feuillette les précieux et rares volumes qui restent de cette époque, on s'étonne des ornements qui s'étendent sur la marge, scintillent sur les lettres capitales, les entourent d'une sorte de gaze d'or et d'azur, s'allongent entre les deux colonnes de la page et terminent le cul-de-lampe. Les couleurs les plus vives s'y marient à des teintes qui, pour n'être pas aussi éclatantes, n'en jettent pas moins une sorte de reflet que la

peinture moderne ne rappelle en rien; enfin le regard ébloui se blesserait de tant d'éclat, s'il n'avait, pour se reposer, les spacieuses marges d'un blanc vélin.

D'ordinaire, l'artiste met en tête de chacun des chapitres une miniature qui représente quelque sujet pieux ou relatif au seigneur par les ordres duquel s'est confectionné le manuscrit. Tantôt on voit un saint dont la tête est entourée d'une auréole produite par une couche dorée qu'il serait difficile d'imiter maintenant; ou bien un tournoi, avec ses chevaliers, ses juges du camp, ses dames, ses bannières et sa lice. D'autres fois, le rubricateur a peint l'auteur du livre : les deux genoux en terre, il présente son œuvre à un pape à figure bénigne, et qui, les deux doigts levés, lui jette sa bénédiction. Il y en a où c'est un suzerain aux longs et plats cheveux, à la simarre mi-partie, écartelée de ses armes et devise, qui reçoit l'hommage des scolastiques labeurs, tandis que son fou, un geai sur le poing en guise de faucon, se tient derrière le fauteuil féodal, parmi les officiers et les varlets, dont on s'est bien gardé d'omettre un seul.

Mais, de même que, dans les tableaux, ces figures manquent de vie, les groupes n'offrent rien de pittoresque ni de vrai, et les figures se tiennent là immobiles et niaises. Enfin, hommes d'armes, châteaux, ciel, rivières, rien n'est détaché par la magie de la perspective; tous les objets se resserrent l'un contre l'autre sur le parchemin où ils s'étagent grotesquement.

Un manuscrit était un trésor précieux. Soixante-cinq ans après le temps dont nous parlons, Charles VI ne possédait que six volumes dans sa bibliothèque; un double

fermoir à clef empêchait de les ouvrir, et, si quelque sire de haut lignage arrivait à la cour du roi, il obtenait par faveur de voir les précieux volumes. Il s'extasiait devant la couverture en bois surmontée de figures d'argent et enrichie de topazes et d'émeraudes; puis, de retour dans son manoir féodal, il racontait à la châtelaine émerveillée comment on avait embelli de tant de richesses et payé à prix d'or ce travail de quelque serf ou moine obscur, et que lui, haut et puissant seigneur, aurait rougi de savoir lire.

La profession de rubricateur était fort lucrative, attendu que, au quatorzième siècle, un homme qui savait lire passait pour un savant, et qu'on n'arrivait qu'après de longues et sérieuses études à tracer avec perfection les peintures des manscrits.

De retour chez lui depuis quelques instants, Henryot s'était assis devant une grande table où se trouvaient disposés des pinceaux, des couleurs, de petites plaques de cuivre découpées, et tous les ustensiles nécessaires à sa profession. Mais en vain voulut-il travailler; les souvenirs des étranges événements advenus depuis la veille s'emparaient de son imagination et le tenaient plongé dans la rêverie la plus profonde, quand les cris d'une grande foule rassemblée devant sa porte l'en tirèrent enfin. Au même instant, des archers se précipitèrent sur lui, le garrottèrent étroitement et le conduisirent en prison, au milieu des injures et des outrages d'une populace furieuse qui lui donnait les noms de misérable et d'assassin.

Les portes de la prison venaient de se refermer sur lui, et on l'entraînait dans un cachot, quand elles se rou-

vrirent à grand fracas et avec un redoublement d'imprécations de la populace.

C'était Marguerite qu'on amenait, les mains enchaînées, et sans connaissance dans les bras d'un homme d'armes.

Depuis trois mois environ le rubricateur gisait dans le cachot où on l'avait jeté, et nulle autre figure humaine ne s'offrait à ses regards que la physionomie sinistre de son geôlier, homme dur et duquel il n'avait jamais pu obtenir une parole, ni connaître pour quel motif on le privait de sa liberté. Il formait à ce sujet mille conjectures sans savoir à laquelle s'arrêter : si l'étranger dont il avait favorisé la fuite était cause de sa captivité, comment Marguerite se trouvait-elle impliquée dans une affaire à laquelle elle n'avait pris aucune part, même indirectement? Pourquoi ces cris de la populace qui semblaient encore retentir à son oreille : Assassin! meurtrier!

L'imagination du pauvre jeune homme s'égarait dans ce labyrinthe, et l'incertitude qui l'agitait formait pour lui un supplice peut-être plus atroce que la prison où il gisait demi-nu, sur un peu de paille humide.

Un matin, quatre hommes entrèrent, s'assurèrent minutieusement de la solidité de ses fers et l'emmenèrent avec eux.

Le printemps commençait à paraitre; l'air était pur et doux, le ciel lumineux et d'azur. En sortant du lieu sombre et infect où il croupissait depuis si longtemps, un frisson délicieux parcourut et réchauffa ses membres; un bien-être indicible s'empara de chacune de ses facultés, et cette sensation, toute physique, lui fit un instant ou-

blier ses chagrins et l'étrange position où il se trouvait.

La voix de ceux qui l'entouraient et l'ordre de marcher en avant le rendirent bientôt à l'horreur de sa position.

Ils traversèrent plusieurs rues et le conduisirent dans une vaste salle où se trouvaient réunis des juges et une grande foule de peuple. A l'entrée d'Henryot, un murmure d'indignation se répandit parmi tous les spectateurs et redoubla lorsque, à la vue de Marguerite, il jeta un cri déchirant et voulut s'avancer vers elle.

On le fit asseoir sur un banc, en face de celui où Marguerite resta enchaînée.

Le chef des juges dit alors :

— Henryot Mahu, vous êtes le meurtrier de Pierre de Maurepas, en son vivant homme d'armes de la maison de Sa Majesté le roi de France. Vous l'avez traîtreusement occis, la nuit, par embuscade, en sa propre maison, et traîné dehors avec l'aide de Marguerite Beaumin, sa femme, laquelle vous avait donné ce soir-là un rendez-vous, à cette fin de mettre à mort ledit Maurepas. La justice du roi, en faisant relever le cadavre, a trouvé non loin de là une toque que voici ; dans les replis d'icelle était caché un petit parchemin roulé contenant ces paroles : « A cette vesprée, Henryot, quand tintera le couvre-feu, c'est pour la dernière fois. » Marguerite a tracé ce billet ; car on lui a follement enseigné la science de l'écriture, qui ne convient qu'aux moines pour lire et conserver les saints livres, et aux gens de lois pour interpréter icelles. On aurait agi avec bien plus de prudence en lui laissant la sage ignorance qui convient à toute

femme élevée dans la crainte de Dieu et l'observation des devoirs de son état.

— Henryot Mahu, qu'avez-vous à répondre?

Henryot, accablé sous le poids d'une accusation dont, hélas! de funestes apparences ne lui permettaient pas de se justifier, ne put que dire d'une voix rauque et inarticulée :

— Elle est innocente.

— Et vous, Marguerite Beaumin?

La jeune femme se leva et dit :

— Le ciel m'est témoin que je suis innocente et Henryot aussi!

Des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts et l'empêchèrent d'achever. Elle se rassit avec calme.

Henryot, revenu de sa première émotion, voulut alors expliquer par quelle succession d'événements il se trouvait victime d'apparences aussi décevantes; mais le juge l'écouta d'un air d'incrédulité, et les spectateurs répétèrent de toutes parts :

— Ils sont coupables! il faut venger Pierre Maurepas si méchamment occis!

Le juge se leva pour lire la sentence : elle condamnait Henryot Mahu et Marguerite Beaumin, comme meurtriers et adultères, « à être justiciés de trois manières, savoir : à être traînés sur un bahut, à trompes et trompettes, par toute la ville, de rue en rue, et puis amenés devant la maison de ladite Marguerite Beaumin : en cet endroit ils seront liés sur une esselle (échelle) haut si que chacun petit et grand les pourra voir; et aura-t-on fait en ladite place un grand feu. Quand ils seront liés, on leur coupera

la main dextre et senestre, arrachera la langue et crèvera les yeux.

« Après quoi, on les jettera au feu, pour ardoir (brûler), et après le sera leur cœur tiré hors du ventre et jeté au feu : après que lesdits Henryot Mahu et Marguerite Beaumin auront ainsi été atournés, on leur coupera la tête, et seront-ils découpés en quatre quartiers, et envoyés ès quatre meilleures rues de la cité de Paris. »

L'hôtel Saint-Paul, que l'on nommait aussi l'*hôtel solennel des grands ébattements*, s'élevait sur les bords de la Seine, non loin des lieux où nous avons placé les premiers événements de cette chronique. C'était un grand corps de logis formé de nombreux bâtiments achetés à diverses reprises et qui, réunis entre eux, formaient un tout assez irrégulier.

Dans la partie la plus reculée de l'hôtel Saint-Paul se trouvait une vaste cour plantée d'arbres, au milieu de laquelle ruisselait une fontaine : des grillages fermaient soigneusement les fenêtres qui donnaient sur cette cour, afin que les pigeons, les faisans et autres oiseaux nourris dans l'enceinte du palais ne pénétrassent point jusqu'aux appartements, dont ils auraient pu souiller les riches tapisseries.

A l'extrémité de cette cour, dans une sorte de petite tourelle, le roi Charles le Bel dormait encore d'un sommeil profond, quoique les rayons du soleil de midi se reflétassent depuis quelque temps sur les épais rideaux de brocart d'or qui enveloppaient la couche royale.

Tout à coup, le bruit d'un pas lourd et ferme résonna sur les dalles de marbre de l'antichambre; et, quoiqu'à

demi étouffé par les épaisses nattes de jonc de la chambre à coucher, on l'entendit s'approcher de plus en plus, et s'arrêter près du lit du roi.

— Par mon saint patron! demanda le monarque avec humeur, et quoiqu'il eût reconnu la marche grave et la toux sèche de son cousin le comte Philippe de Valois : par saint Charles! ne m'est-il plus donné de dormir en repos? Mes chambellans se tiennent-ils debout à ma porte, la hallebarde au poing, pour me laisser à la merci du premier venu?

— J'apporte à Votre Majesté de quoi la réveiller tout de bon maintenant, et même de quoi l'empêcher de dormir plus d'une nuit, répliqua le comte de Valois avec sévérité : il arrive de Hainaut un messager, qui raconte des nouvelles peu réjouissantes. Messire Jean de Hainaut et ses gens d'armes, en débarquant en Angleterre avec la reine, ont trouvé bonne venue parmi les barons de ce pays : la plupart d'entre eux ont levé aussitôt leur bannière pour la reine; le roi Édouard II et son ministre Spencer ont été assiégés dans Bristol, faits prisonniers et baillés au seigneur de Berkley, qui tient le premier étroitement et de fidèle garde en son château fort. Pour l'autre, il l'a fait décapiter tôt et sans chommer. Enfin la reine, c'est-à-dire son amant le comte de Kent, car elle ne fait que ce qu'il veut, est élue régente du royaume en remplacement du roi, déclaré indigne du trône. Or le comte Aimond de Kent porte en son flanc gauche la marque du poignard d'un homme d'armes de votre maison; et il se propose de venir faire un pèlerinage à Notre-Dame de Paris, qui l'a préservé de la mort. Les trente

mille piques de trente mille hommes d'armes lui serviront de cierges pour cette procession.

— Et comme tout cela s'est-il fait sans que j'en aie eu soupçon? demanda le roi pâle et hors de lui.

— Six semaines ont suffi à cette âme damnée de Jean de Hainaut : il a débarqué en Angleterre le 24 décembre, et l'acte de dépossession du roi Édouard II, dont voici copie, porte la date du 14 janvier.

Le roi ne répondit pas, et Philippe de Valois reprit, après un instant de silence :

— Quelles forces opposerez-vous à un ennemi si terrible, et qui n'a jamais pardonné? Les finances sont épuisées : vous aurez beau mettre à la torture lombards, traitants et fermiers, ils se laisseront écorcher et pendre plutôt que de lâcher un double à la rose : témoin Gérard de Guette, et tant d'autres.

« Pour l'aide des grands vassaux et feudataires de la couronne, il n'y faut pas compter : l'or anglais en a gagné bonne partie; et, quant au reste, ils ont trop affaire à batailler les uns contre les autres, pour songer à vous défendre.

« Il ne vous restait que l'amitié et l'intercession de votre sœur, qui vous aime malgré votre dure et discourtoise conduite à son égard.

« Elles vous seront à jamais perdues dès aujourd'hui, car on va supplicier tantôt un homme qui, sans le connaître, a sauvé la vie à son cher Aimond, le soir où vous l'avez fait assassiner pour complaire à Hugh Spencer. Je viens d'ouïr conter ce que je vous dis à un digne prêtre, lequel a préparé cet homme à mourir, et qui est venu me

supplier de sauver un innocent. Voici, pour preuve, un anneau que votre sœur Isabelle a donné en guise de remercîment à son libérateur. »

Alors sur la demande du roi, le comte entra dans de plus grands détails, et lui raconta ce que nos lecteurs ont lu au commencement de cette chronique.

— Il y a encore moyen de tirer parti de tout ceci, dit le roi après un moment de réflexion, et d'accommoder cet événement aux folles idées de ma sœur, si amoureuse de merveilleux. Soyez mon aide, Philippe, et tout ira pour le mieux... Allez : ordonnez que dans une heure on conduise cet homme en l'église Notre-Dame, pour faire amende honorable et marcher de là au supplice.

Le comte regarda avec étonnement le monarque, qui lui répéta l'ordre qu'il venait de lui donner.

— Faites ce que nous vous mandons, cousin, ajouta-t-il avec plus de dignité qu'il n'en montrait d'ordinaire.

Et pour mettre trêve aux observations que se préparait à lui adresser Philippe de Valois, il appela ses chambellans et leur donna l'ordre de le vêtir avec promptitude.

Au moment où le confesseur était entré dans le cachot pour préparer le patient à la mort, il l'avait trouvé dans cet état de profond abattement produit par une grande injustice et par la présence d'un malheur inévitable. Mais lorsque, après avoir ouï la confession d'Henryot et le récit de ses aventures, le vieux prêtre lui eut appris de quels hauts personnages il avait favorisé la fuite; lorsqu'il lui eut montré un moyen de salut presque assuré, un moyen de prouver son innocence et celle de Marguerite, une joie inquiète et âpre s'empara du condamné; une anxiété

poignante produisit en lui une impatience et une agitation qui tenaient du délire.

Ce fut dans une telle situation morale qu'il passa le reste du jour, toute la nuit, et une partie de la matinée du lendemain.

Enfin la porte de son cachot s'ouvrit; le vieux prêtre reparut : sa pâleur et ses larmes annonçaient qu'il ne restait plus d'espérance.

Alors un désespoir soudain, une horrible rage, saisirent Henryot. Il se mit à parcourir à grands pas sa prison, se frappa la tête contre les murs, poussa des hurlements affreux, en se meurtrissant de ses fers. Ni la voix amie du vieux prêtre ni les robustes efforts d'un geôlier survenu à ses cris ne purent dompter le furieux. A la fin cependant il tomba sanglant et épuisé aux pieds de son confesseur.

— O mon fils! mon fils! lui dit alors l'homme de Dieu, si la justice humaine vous frappe à tort, la justice du ciel n'est-elle pas là pour vous récompenser de vos souffrances d'ici-bas? Acceptez avec résignation la couronne d'épines de ce monde, pour recevoir dans un meilleur la couronne des bienheureux. Offrez vos tourments à Jésus-Christ en expiation de vos péchés.

— Et elle, elle? Quel péché a-t-elle commis, elle dont la pureté égale celle des anges?... On va la déchirer devant une foule qui se réjouira à chacun de ses cris, qui applaudira à chaque lambeau de chair arraché par le bourreau!... Laissez-moi!... Il n'y a de justice ni sur la terre ni dans le ciel!

A ce blasphème, le saint vieillard se signa dévotement, et promit une neuvaine à Notre-Dame de miséricorde, si

par sa puissante intercession elle obtenait d'éloigner Henryot d'un si horrible désespoir.

— Mon enfant, reprit-il avec émotion, ne mourez pas en mécréant ! Ne rejetez pas la palme divine que les anges vous préparent. Les vierges s'apprêtent à célébrer votre hymen céleste avec Marguerite : elles déploient la robe nuptiale qui doit purifier le martyre ; le martyre qui sanctifiera ce que votre amour a de terrestre. Ne mourez pas ainsi ! Votre mort serait pour moi, pour moi qui vous ai soutenu et consolé, un sujet de larmes et de désespoir sans fin.

— Oh ! pardon. . pardon, mon père... mais il est si affreux de songer !... si je mourais seul... mais elle !... elle !

Le prêtre parvint enfin à rendre un peu de calme à Henryot, et, quand les bourreaux vinrent chercher l'infortuné rubricateur, ils le trouvèrent agenouillé devant le vieux prêtre, qui, debout, le bénissait en pleurant.

Suivant la coutume de ces temps barbares, on jeta le patient sur une claie, et on le traîna ainsi, au milieu des injures de la populace, jusqu'à l'église Notre-Dame, où il devait faire amende honorable.

Une foule immense remplissait l'église. Contre l'habitude, on conduisit Henryot jusque dans le chœur, où se trouvait tendu un grand rideau noir, afin d'ajouter à l'effet lugubre de cette triste scène.

Tandis que l'on faisait agenouiller Henryot, ce rideau se leva, et Marguerite, parée comme une fiancée, se jeta dans les bras de son amant, qui tomba sans connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, Marguerite était encore là ; elle soutenait encore sa tête, des personnes richement vêtues l'entouraient encore, ainsi que des dames de haute apparence qui souriaient et pleuraient de ce qu'elles voyaient... Ce n'était pas un songe!... Non.

Le roi prenait à cette scène l'intérêt que l'auteur d'un mystère prend à la représentation de son œuvre, tandis que les confrères de la passion la jouent.

— Allons, messire évêque, dit-il enfin à un prélat en habits pontificaux, célébrez les épousailles : le temps en est advenu.

« Voici la dot que nous donnons de notre main royale à Marguerite, et en voici une autre pour Henryot Mahu : la première au nom de notre sœur chérie la reine d'Angleterre, la seconde au nôtre. Car vous saurez tous que ledit Henryot a sauvé cette parente bien-aimée d'un péril des plus grands, lorsque l'on avait traîtreusement excité notre courroux contre elle. Mais tel est le sort des princes de la terre, continua-t-il en affectant de soupirer; trop souvent de méchants conseils les font marcher en de fausses voies!

« Messire Robert d'Artois, ajouta-t-il en se tournant vers un jeune prince placé à sa gauche, ce n'est point de vous assurément que nous sont venus ces vilains conseils : vous nous avez toujours parlé en faveur de notre sœur ; la crainte de notre royale colère ne vous a même pas retenu. Mandez à Isabelle tout ceci, et comment nous avons récompensé le brave et fidèle Henryot... Tenez, remettez au marié cet anneau, il nous a servi à découvrir le mystère qui a failli perdre ce jeune homme :

qu'il soit l'anneau nuptial ; qu'un serviteur dévoué de ma sœur le tienne d'un ami dévoué d'icelle. »

On célébra le mariage ; après quoi le monarque s'en fut avec toute sa cour. La populace, qui naguère encore accablait d'imprécations le pauvre Henryot, le reconduisit en triomphe chez lui, abattit en chemin l'échafaud, hua et faillit mettre en pièces un des juges qui, la veille, avaient condamné l'innocent, et que la curiosité avait attiré à la fenêtre de son logis.

GILES LE HIDEUX

— 1538 —

Depuis longtemps l'office du soir était fini dans l'église cathédrale de Cambrai. Aux chants religieux, au bourdonnement confus du départ de la multitude, succédait un silence profond. Seulement, de loin à loin, les pas d'un fidèle qui sortait du confessionnal froissaient en sifflant le pavé de marbre de la nef, et s'en allaient mourir peu à peu sous les profondes arcades du vaste édifice. Le calme mort du temple chrétien empruntait en outre quelque chose de lugubre à la grande obscurité qui régnait parmi ses voûtes en ogives et ses colonnes pesantes, grosses et basses. On voyait à peine reluire sur les pieds d'or de quelque statuette de bienheureux la flamme rouge d'une lampe à demi éteinte, ou bien se dessiner sur les dalles, en angle jaune et indécis, le reflet vacillant d'une lanterne qu'un vieux sacristain promenait de chapelle en chapelle.

C'était la veille de la Pentecôte, et l'on avait laissé plus tard que de coutume l'église ouverte aux fidèles, afin qu'ils pussent s'approcher du sacrement de pénitence; mais de nombreuses patrouilles circulaient autour de son enceinte, et un poste de gens d'armes, la lance au poing, en gardait le portail. De telles précautions devenaient nécessaires pour empêcher les bourgeois, toujours prêts à se révolter contre l'évêque, de s'emparer par surprise du château épiscopal.

Le dernier pénitent venait enfin de sortir : ce n'était rien moins que la respectable épouse du trésorier de la ville, de messire Eustache Panséron. Elle avait murmuré longuement à l'oreille du bon évêque de Cambrai, monseigneur Guy d'Auvergne, une kyrielle de péchés dont les plus gros consistaient sans doute en quelque bonne médisance dont la digne trésorière ne se faisait point faute. Dûment semoncée et absoute, elle se retirait contrite d'un repentir qui ne prévaudrait sans doute pas longtemps contre l'habitude.

Délivré enfin de sa rude besogne, le prélat se préparait à regagner son palais, et déjà il récitait une dernière oraison, lorsque s'approcha brusquement du confessionnal un homme de haute stature, et que Guy d'Auvergne n'avait point aperçu jusqu'alors, parce qu'il se tenait adossé contre une colonne et enveloppé d'un grand manteau.

— Brave gars, lui dit le prélat en s'essuyant le front tout couvert de sueur, brave gars, nous sommes par trop fatigué pour vous ouïr aujourd'hui en confession : revenez demain, à l'aube.

L'étranger répliqua d'une voix forte et véhémente :

— Je ne puis retarder d'un moment. Si je meurs sans confession, je serai damné... Que ma damnation retombe sur vous !

Une vague terreur s'empara de l'homme de Dieu; mais il se réconforta par une prière mentale, et, se rasseyant avec résignation dans le confessionnal, il fit signe à l'inconnu de commencer.

« Je suis Giles de Marcoing, Giles le Hideux, murmura l'inconnu sans se mettre à genoux. Ma mère est morte le jour de ma naissance; mon père m'a donné, trois mois après, une impitoyable marâtre : jamais donc personne n'a aimé Giles le Hideux, car son aspect rebutant faisait détourner la tête à ceux que ses misères auraient pu apitoyer.

« Mes frères étaient beaux, ils étaient les enfants d'un second lit, et partant mon père n'a eu de la tendresse que pour eux et que de l'aversion pour moi, chétif et difforme. Délaissé par lui, maltraité par sa femme, outragé par ses enfants, tourné en dérision par les propres valets de ma famille, voilà comment j'ai vécu jusqu'à vingt ans, desséché d'angoisses et de désespoir, altéré, brûlé de la soif de vengeance.

« Enfin mon père trépassa. Sans miséricorde, je jetai moi-même hors de mon domaine sa veuve et ses enfants. Après cela, je fis durement expier à tous ceux qui devenaient mes vassaux leurs cruelles dérisions d'autrefois : mes gibets se couvrirent de cadavres. Mes extorsions amenèrent le besoin et les larmes dans mes huit villages, Marcoing, Villers-Plouich, Paluisel, Pronville, Brebières,

'lesquières, Mésengarbe et Rouveroy. Combien j'ai fait ›leurer de ces jeunes filles qui se raillaient jadis de ma :hevelure rousse, de mes yeux hagards, de mes dents aiguës ! Plusieurs en sont mortes. Eh bien, je n'ai pu faire :hanger mon insupportable surnom. Je croyais qu'ils m'auraient appelé, comme Simon de Cagnicourt : l'Impitoyable, le Maudit. Non! toujours le Hideux; toujours, toujours Giles le Hideux.

« Un jour, un héraut d'a onça qu'un tournoi devait avoir lieu à quelqu là aux environs de Cambrai : le jeune neveu rre de Mirepoix, Hugues de Levis, fils uniq narecnal de la Foi, rassemblait cinq cents chevali rompre des lances en l'honneur des dames.

« A cette nouvelle, mille ts, doux et inconnus rafraîchirent mon san n écriai-je; oui, j'irai! Mon armure sera magnifiq tiendrai constamment ma visière baissée. Oh! si uvais faire des prouesses! si je pouvais entendre de s parts former des vœux pour le chevalier inconnu pouvais apercevoir de jeunes femmes me sourian pouvais entendre deviser de moi avec bienveilla

« Si je reste vainqueur ournoi, je ne dirai pas que je suis Giles de Marcoing lisparaîtrai quand les hérauts viendront proclamer v ueur : on m'appellera, on me cherchera en vain; und je reparaîtrai en d'autres tournois, on s'écriera : « Voici le preux inconnu! « voici le chevalier qui fui s triomphes comme un autre

ut-être quelque dame de rare beauté

et déçue par l'attrait du mystère qui

m'environnera, prendra-t-elle à moi un intérêt vague et tendre; peut-être son cœur battra-t-il d'émotion quand je rencontrerai mon adversaire, et que les tourbillons de poussière ne laisseront point voir lequel des deux tombera dans l'arène.

« Il vint le jour du tournoi, il vint, et douze chevaliers tombèrent désarçonnés par moi. Messire le Borgne de Mauny, ce rude jouteur qui venait de maltraiter si fort le jeune de Levis que ce dernier en mourut; oui, messire le Borgne de Mauny me trouva inébranlable sur mes étriers, et ma lance le renversa jusque sur la croupe de son palefroi.

« Jamais je n'avais asséné un coup si rude. Oh! c'est que je voyais s'échapper de son casque des boucles de beaux cheveux noirs, c'est qu'on avait battu des mains lorsque, à son entrée dans l'arène, il avait levé sa visière et montré des traits doux, purs et charmants.

« On me proclama le mieux faisant de la journée.

« Les clameurs des hérauts, les cris de joie, l'enthousiasme de tout un peuple, les dames qui me saluaient en agitant leurs écharpes et m'applaudissaient de leurs mains délicates, les preux qui m'environnaient, m'accolaient, me serraient la main, tout cela m'étourdit, me troubla, m'enivra. Je ne savais plus ce que je faisais... mille sensations différentes gonflaient ma poitrine, et m'ôtaient l'usage de ma raison... Je me laissai entraîner aux pieds de la reine de la fête, de Mahaut d'Apremont, la fiancée de sir Georges de Quiévraing. On leva ma visière... Mahaut tomba sans connaissance à mon hideux aspect, et il s'é-

leva de toutes parts un cri d'horreur et de dégoût, puis d'exécrables éclats de rire.

« Dans un désespoir inexprimable, je m'élançai sur mon destrier, et vins me cacher en ma châtellenie de Marcoing.

« Le croirez-vous? L'image de cette femme pâle, défaillante à la vue de mes traits hideux, l'image de cette femme ne rouvrant les yeux que pour les détourner avec terreur, oui, cette image ne quitta plus mon imagination : elle m'enivrait d'une volupté cruelle, d'une extase bizarre, mélange de désespoir et d'amour; un feu âpre me consumait; je rugissais en proie à des désirs insensés et à des transports de rage; je pleurais, je priais Dieu, je blasphémais... Oh! quelles souffrances étaient les miennes!

« La voir, la voir encore une fois et mourir!... Cette idée ne me quittait pas. Le jour des épousailles, je pris les habits d'un varlet, et je mis un poignard dans ma ceinture. La figure couverte de mon manteau, et après avoir rôdé longtemps autour du château de Quiévraing, je parvins, à la nuit tombante, à pénétrer jusque dans la chambre nuptiale : le désordre de la fête me servit à cela. Je me cachai sous de grandes tentures de brocart. Quand les convives amèneront les époux, me disais-je, je sortirai facilement sans que l'on me reconnaisse. Je l'aurai vue une dernière fois, et je mourrai moins malheureux.

« Mais un pouvoir magique m'enchaînait à la place où je me tenais caché... Ils restèrent seuls... Je m'élançai furieux... Après cela, je ne sais plus ce qui s'est passé. Il me souvient seulement d'avoir frappé deux coups de mon

poignard, et de m'être retrouvé le lendemain dans mon domaine de Marcoing.

« Ce qui m'était advenu la veille me semblait un rêve malfaisant; je ne pouvais y croire. Une sommation de comparaître devant l'évêque, mon suzerain, ne m'apprit que trop la réalité de mon crime : Godefroi d'Apremont m'accusait devant monseigneur de Mirepoix d'avoir méchamment et traîtreusement occis son beau-frère, le sire de Quiévraing, et sa propre sœur, Mahaut d'Apremont.

« Mon premier mouvement fut de refuser d'obéir à la sommation de l'évêque; mais, en horreur à tous mes vassaux, lequel d'entre eux aurait voulu me défendre, quand bien même une bulle n'eût pas frappé d'excommunication quiconque opposait de la résistance aux ordres de l'évêque? Je suivis donc avec une apparente docilité le prévôt du prélat et ses nombreux hommes d'armes.

« Des paroles humaines ne sauraient exprimer ce que je pâtis chemin faisant.

« Le sort inévitable qui m'attendait me tenait tout pantelant d'horreur et de désespoir. Mon front rasé, mon écu brisé et couvert de fange, des hérauts qui me proclamaient félon, ma tête coupée par le bourreau, mon cadavre au gibet!... Les cheveux me dressent encore sur la tête rien que d'y penser.

« Et puis nulle compassion, nulle pitié. Qui s'écrierait miséricorde? Qui dirait seulemeut : Pauvre jeune homme! en voyant conduire à l'échafaud Giles de Marcoing, le meurtrier, le hideux? Sans doute on s'apitoierait sur la triste fin d'un jeune sire à la belle figure, aux longs cheveux noirs, eût-il, ainsi que je l'avais fait, occis par rage

jalouse et rival et maîtresse; mais Giles le Hideux!... A l'échafaud! à l'échafaud! à l'échafaud! le monstre! c'est bien fait!... Voilà, oui, voilà comme on s'apitoiera sur mon sort!

« Vous savez le reste. Je comparus devant l'évêque. L'accusation du sire d'Apremont ne reposait que sur des indices vagues; on allait me renvoyer absous, et déjà je faisais vœu à Notre-Dame, s'il en advenait ainsi, de donner à la sainte Église tous mes domaines et de me retirer en quelque couvent austère, où je passerais le reste de ma vie en dure pénitence. Hélas! elle aussi détourna la tête pour ne point m'écouter, et peut-être le fit-elle en horreur de ma laide figure et de ma voix rauque et mal sonnante.

« — Je réclame le jugement de Dieu? s'écria le sire d'Apremont.

« — Je vous l'octroie, répondit l'évêque après avoir consulté les pairs du Cambrésis.

« Et on désigna le jour du combat à une semaine de là.

« Si vous saviez ce que c'est que de se rendre en champ clos, quand on n'ose invoquer ni la sainte Vierge, ni son bon ange, ni son patron, quand on va combattre pour une mauvaise cause!... Afin de ne pas devenir fauteur d'un nouveau crime, j'avais pris dessein de me laisser frapper par d'Apremont, sans l'assaillir de ma hache d'armes, sans opposer mon écu au tranchant de la sienne. J'aurais laissé choir l'un et l'autre, comme par malheur fortuit et par défaveur du sort. Occis d'un seul coup, j'aurais évité les angoisses d'une mort douloureuse et l'avanie d'entendre mon crime proclamé à haute voix. Peut-être aussi, me disais-je, Notre-Seigneur Jésus-Christ

prendra-t-il en miséricorde et pour la rémission de mes péchés cette mort volontaire et expiatoire.

« Mais, quand je m'avançai dans l'arène pour faire serment sur l'Évangile que je ne portais ni armes enchantées, ni talisman, il fallut hausser ma visière. Ma figure produisit son effet ordinaire, et de toutes parts on cria, avec force brocards et dictons : Haro! haro à Giles le Hideux!... Une rage que je ne saurais dire troubla ma raison; elle changea mes bonnes pensées en soif de sang. Les hérauts avaient à peine crié : Détalez! que le sire d'Apremont rendait l'âme, la tête brisée d'un coup de hache.

« Je me sentis alors frissonner d'une joie d'enfer et d'un délire d'hérétique.

« J'ai triomphé, et j'étais le coupable; le bourreau suspend au gibet le cadavre de l'innocent. Il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'enfer! me disais-je. Et je riais, et je gagnais mon domaine sans remercier Dieu de ma victoire et répétant : Il n'y a pas d'enfer, car il n'y a point de Dieu; je ne serai donc point damné.

« Pendant quinze ans, je ne mis pas une seule fois le pied dans une église, n'observant ni vigiles, ni carême, maugréant à cœur joie, me riant des serments sur reliques et me livrant à toutes sortes de mauvaises actions; car je me disais, au souvenir du jugement de Dieu de Cambrai : Il n'y a point de Dieu ni d'enfer!

« Hélas! je n'ai que trop appris, depuis un mois, combien étaient insensés de pareils blasphèmes.

« Trois fantômes ne me quittent ni jour ni nuit.

« Ils se tiennent par la main; ils tournent autour de moi sans jamais s'arrêter.

« L'un a la tête sanglante, les deux autres une large blessure à la poitrine. Ils rient aux éclats; ils échangent entre eux des regards moqueurs qu'ils reportent ensuite sur moi, et puis ils s'écrient en recommençant leur exécrable danse :

« Ah! il ne sera pas damné! ah! ah! il ne sera pas damné!

« Ils m'ont quitté pour la première fois depuis ce temps, lorsque je suis entré dans l'église. Faites, monseigneur, oh! faites que je ne retombe plus en leur pouvoir. Je vous promets de donner tous mes biens à l'Église; je vous promets d'aller, pieds nus, en terre sainte, s'il le faut; mais que je ne retombe plus en leur pouvoir, oh! non! »

L'évêque Guy d'Auvergne n'osa point donner l'absolution à un aussi grand pécheur. Il l'engagea cependant à ne point désespérer de la miséricorde divine, et lui enjoignit de revenir à deux jours de là, afin qu'il pût réfléchir mûrement quels remèdes il fallait apporter à une âme dont le salut paraissait si désespéré.

Mais Giles le Hideux ne reparut plus jamais à l'église de Notre-Dame ni au châtel de Marcoing.

Il fut détroussé et occis par des larrons, comme il s'en retournait en son domaine.

Des paysans trouvèrent le lendemain son cadavre gisant, navré de deux coups de poignard et la tête brisée par le fer d'une hache d'armes.

Le jour commençait à poindre lors de cette rencontre, et les bonnes gens crurent voir disparaître trois fantômes et ouïr des voix qui répétaient avec ironie :

— Ah! il n'y a pas d'enfer! Ah! tu ne seras pas damné!

LE DE PROFUNDIS

— 1543 —

Au commencement de chaque œuvre, tout chrétien doit invoquer le nom du Seigneur, sans la miséricorde duquel aucune chose ne saurait arriver à bonne fin.

Et comme nous ne pouvons, humbles pécheurs, rien obtenir de Dieu, sinon par l'intercession et les mérites de la sainte Vierge Marie, mère immaculée du Sauveur du monde, j'entends commencer la véridique histoire qu'on va lire en présentant à cette reine céleste la salutation auguste que l'ange Gabriel lui apporta du haut des cieux : *Ave Maria*, priant et suppliant tous ceux qui verront le présent livre de réciter cette prière, afin de mieux comprendre les grands enseignements et bons exemples contenus en icelui.

J'ai nom Raoul Beaugenin, à présent en religion, dans l'ordre des *Minimes*, sous celui de père Berthe. Je suis

fils légitime de Bartholomé de Beaugenin, vassal et écuyer de haut et puissant seigneur Enguerrand le Portier, sire de Marigny, argentier du roi de France. Ma très-honorée mère Anne-Marguerite Bonvouloir, de l'ancienne famille des Bonvouloir de Hainaut, m'éleva dans la crainte du péché et dans l'amour de Dieu jusqu'à devers seize ans.

Or, par un soir que, après avoir récité les oraisons de mon chapelet, je venais lui demander à genoux sa bénédiction, elle se prit à pleurer avec amertume et à me presser longuement contre son sein avec un grand émoi. Enfin, à travers force sanglots et lamentations, elle m'apprit que sire Enguerrand, pour l'amour de mon père, m'envoyait en qualité de page chez monseigneur son frère, Philippe de Marigny, évêque de Cambrai en Cambrésis. « C'est, dit-elle, un prélat vénérable, et vous trouverez chez lui édification et bons exemples. Or donc, ajouta-t-elle en redoublant de larmes, tenez-vous dispos, cher enfantelet, après avoir ouï une messe en l'honneur de saint Julien, patron des voyageurs, à partir sous la conduite de messire Jacques Marly, chanoine du chapitre de Notre-Dame-de-Grâce. Ce digne prêtre a été dépêché à notre suzerain par le prélat de Cambrai, et s'en retourne après avoir terminé, à la satisfaction de chacun, des affaires de grande importance. »

Pour moi, je pleurais aussi; car l'aspect de la tristesse de madame ma mère m'avait affligé. Mais j'oubliai bien vite ses larmes et les miennes. Je ne dormis guère, et me tournai en cent façons diverses sur mon chevet, pantelant de joie, rien qu'au penser de faire une si longue route en chevauchant sur une belle haquenée.

Aussi fut-ce moi le premier debout quand tinta l'heure de la messe, laquelle fut dite à mon intention. Après quoi je m'aperçus bien que je n'étais pas le seul ayant passé la nuit sans sommeil; car jamais je n'ai vu femme plus pâle et plus dolente que madame ma mère. Sans proférer une parole, tant son cœur était navré, elle me passa au col une belle chaîne d'or, dans le reliquaire de laquelle se trouvait enchâssé un morceau de la vraie croix, et puis elle m'étreignit de ses bras qui tremblaient, et tout à coup elle se laissa aller sans mouvement, la tête sur mon épaule.

Enfin monsieur mon père, qui se tenait là debout tâchant de se montrer ferme, quoique en dépit de ses efforts de grosses larmes tombassent de ses joues sur sa barbe, me recommanda d'une voix émue de rester bon chrétien, dévotieux à la sainte Vierge et foi loyal à mon nouveau souverain. Après quoi il me donna sa bénédiction, et il fallut m'arracher des bras de ma mère. Je me départis dans une tristesse et une amertume que l'on ne saurait dire. Hélas! une angoisse bien autrement poignante aurait serré mon cœur s'il m'eût été donné de prévoir les événements à venir; si j'eusse su que monseigneur mon père serait frappé à mort en défendant son maître sire Enguerrand, si l'on m'eût dit que madame ma mère en trépasserait subitement de douleur!

Après un mois de voyage chanceux, et durant lequel bien nous prit d'avoir douze hommes d'armes du roi de France qui chevauchaient avant et après la litière de messire Jacques Marly, nous arrivâmes au châtel épiscopal de monseigneur Philippe de Marigny, le onzième jour du

mois de mai, en l'année mil trois cent douze du salut du monde.

Monseigneur Philippe était un prélat charitable et pacifique, ayant à cœur de rétablir la paix entre messieurs les chanoines et les bourgeois de la ville, ce qui n'était pas, à vrai dire, chose aisée; car les gens de Cambrai, fiers et jaloux de leurs franchises, s'ameutaient à tout moment sous prétexte de les défendre; et de leur côté les chanoines, voyant ces franchises avec envie, ne se lassaient point d'en contester la légalité.

Tandis que dans la ville régnait ainsi la discorde, la paix et le bonheur s'étaient réfugiés au châtel épiscopal. Comment n'y auraient-ils pas été amenés par l'ange de bonté et de grâce qui en avait fait son séjour, par la belle et pieuse Berthe de Marigny, jeune sœur du prélat? Un manant, le plus grossier, un soudard, se sentaient courtois à l'aspect de son sourire avenant et de son regard rêveur. Eussent-ils même été plus durs de cœur que l'ennemi des hommes (Dieu me préserve de ses embûches!), eussent-ils été privés de la lumière du ciel, il leur eût fallu se rendre aux douces paroles de sa voix suave.

Pour moi, quand je la vis, je demeurai sans bouger et comme ébloui d'une beauté si merveilleuse. A huit jours de là, je fis vœu à la sainte Vierge de ne jamais aimer autre dame. Pourtant, je ne le savais que trop bien, jamais il ne devait m'être permis d'avouer ma respectueuse tendresse, et encore moins de songer à en obtenir du retour.

Ainsi trois années s'écoulèrent rapidement pour moi,

dans une sorte de bonheur triste et ineffable, car madame Berthe m'avait pris en affection. Elle se plaisait à louer mon zèle; elle me citait parfois comme exemple aux autres pages, bien loin de soupçonner le motif qui me faisait bien agir. Des paroles bienveillantes de sa bouche, comme *beau page* ou *fidèle varlet*, me faisaient tressaillir d'un frisson que je ne saurais exprimer, et me causaient autant de joie que de peine. Je me surprenais à les répéter à voix haute, même pendant ma prière, où elle venait me causer des péchés de distraction. Hélas! aujourd'hui que je me vois vieux de nonante et un ans, ce souvenir m'émeut encore d'un grand trouble, et fait couler des larmes de mes yeux desséchés.

Du temps de l'évêque Guy de Collemède, il s'était élevé entre lui et Robert, comte d'Artois, un différend fort grave, au sujet d'une juridiction que les officiers du comte s'arrogeaient sur des villages situés entre les deux villes de Cambrai et d'Arras. Convaincu tardivement de l'injustice de ses prétentions, le comte d'Artois y avait renoncé. Mais, après la mort de ce seigneur, sa veuve, la comtesse Mahaud, réveilla cette querelle inique, et fit ravager par ses hommes d'armes les terres du Cambresis les plus à portée de l'Artois. Il fallut user de représailles; de là des guerres à n'en plus finir, et qui coûtèrent bien du sang.

Comme l'évêque Philippe s'affligeait fort d'un pareil état de choses, il proposa à son ennemie de s'en rapporter à l'arbitrage du roi de France. En cela, il faisait preuve d'une prudence rare; voici pourquoi: la comtesse Mahaud, vassale du monarque, ne pouvait refuser l'arbi-

trage du prince; ensuite, lorsqu'une sentence serait rendue, il faudrait s'y soumettre, à moins d'encourir la colère du puissant suzerain. Or, convaincu de l'évidence de son bon droit, monseigneur Philippe ne mettait pas en doute que la décision du roi de France ne lui fût favorable : donc la guerre se trouverait infailliblement terminée, et il y aurait une fin aux prétentions injustes de la comtesse artésienne.

Le roi de France désigna son propre frère, le prince Charles de Valois, pour arbitrer dans ce différend. Monseigneur Charles de Valois arriva donc à Cambrai le vingt-huitième jour du mois de mai de l'an mil trois cent treize.

Les premiers jours se passèrent en festins et en chasses; mais bientôt le prince, d'abord si ardent à ces plaisirs, se mit à faire l'éloge du repos et de la retraite, qu'il prisait avant tout, s'il fallait l'en croire. Les veneurs avaient beau sonner de la trompe, les chiens aboyer et les cors de chasse redire des fanfares, il ne s'en souciait en aucune façon.

Dès le matin on le voyait arriver dans l'oratoire de madame Berthe, et toujours avait-il quelque don rare à lui faire : tantôt c'était un papegaut qui devisait et riait aux éclats comme aurait pu le faire une vieille femme; tantôt c'était quelque fleur rare achetée à grand prix, ou de ces riches babioles ouvrées à long et difficultueux travail.

Ces cadeaux, dont madame Berthe ne manquait pas de s'émerveiller, amenaient chaque fois des propos de galanterie qui se prolongeaient bien avant dans la journée.

Comme ces objets venaient de France, d'Italie ou d'Al-

lemagne, le prince de Valois en prenait occasion de narrer les voyages qu'il avait faits en ces lointains pays.

Il ne disait jamais rien des hautes destinées qu'il aurait infailliblement eues, dans la dernière de ces contrées, sans le pape Boniface. Car, à l'assassinat de l'empereur Albert, tué près de Rienfeld par le duc de Souabe, les électeurs voulaient donner la couronne au prince de Valois. Le pape fit si bien, qu'il n'en fut rien. En cela il suivait sa haine contre le roi de France, avec lequel il avait eu de graves querelles.

Mais, malgré son modeste silence à l'égard de ce qu'on vient de lire, le nom de l'Allemagne prononcé par monseigneur Charles donnait suffisamment à penser, et faisait reluire sur sa personne un reflet d'illustres infortunes qui émouvait madame Berthe d'une respectueuse commisération.

« Oh! disait-il, que je voudrais à présent passer ma vie en ces pacifiques et plaisants lieux, loin des grandeurs qui sont lourdes et qui tourmentent! Ne me sera-t-il jamais donné de n'avoir d'autre soin que d'obtenir, à force de soumission et d'amour, un sourire comme vous en faites parfois? »

Madame Berthe, émue, faisait alors un sourire qui me remplissait de désespoir, et elle baissait ses longues paupières pour cacher le trouble de ses regards.

Peu à peu, quand le prince advenait, madame Berthe prit l'habitude de renvoyer à l'antichambre ses pages et ses dames d'atours. Elle avait, selon elle, au sujet de la paix, d'importantes affaires à démêler avec le prince Charles. Elle demeurait donc seule avec lui. Maintes et

maintes fois, quand l'heure du souper sonna, il fallut les avertir que monseigneur l'évêque les attendait pour commencer la bénédiction de la table.

Tandis que je me sentais la mort dans le cœur, chacun se réjouissait autour de moi : les plus discrets hochaient la tête avec mystère et parlaient tout bas de mariage; d'autres, moins réservés, disaient hautement que la sœur du riche et noble argentier du roi de France pourrait bien devenir comtesse de Valois; car, selon eux, rien n'était trop digne de la dame qui réunissait à un haut lignage une beauté merveilleuse, des vertus angéliques et des trésors immenses. Enfin, il s'en trouvait répétant à tout propos : « La comtesse Mahaud, à coup sûr, ne gagnera pas son procès; et monseigneur l'évêque peut tenir pour bien certain de recouvrer ses bonnes terres du Cambresis. »

Ces rumeurs, closes d'abord dans le château, furent bientôt sues des bourgeois, et arrivèrent jusqu'à Arras. La comtesse Mahaud, qui, pour retarder la sentence, feignait une grave maladie, prit alors un parti soudain. Se fiant à sa beauté rare et à son astuce diabolique, car elle jugeait bons tous les moyens pour arriver à ses fins, on la vit un soir, sans qu'on s'y attendit en aucune façon, arriver au palais épiscopal, escortée d'une suite riche et nombreuse.

« Or çà ! monseigneur de Valois, fit-elle avec façon traîtreusement gentille et accorte, me voici venir suppliante, et prête à vous demander merci, pieds nus et la corde au cou, car, depuis quatre mois qu'une fièvre poignante me retient au lit de douleur et m'a rendue

pâle et chétive, ces deux beaux yeux que je vois ont gagné de reste le procès de messire l'évêque. Ils ont aussi, j'en suis sûre, plus qu'il ne faut, irrité le frère du roi de France contre une humble et triste veuve. »

En terminant ces hardis propos, dont rougit grandement madame Berthe, la comtesse d'Artois fit mine de s'agenouiller. Le prince ne la laissa pas faire, et mit à la relever un empressement des plus gracieux.

S'appuyant ensuite sur la main du prince, elle se prit à lui parler bas à l'oreille, tournant en ridicule la vertueuse simplicité et la grâce naïve de madame Berthe, si bien que monseigneur de Valois, circonvenu par ses dires perfides, commença à prendre en honte ce qui l'avait tant charmé d'abord à juste droit.

Dès lors, la liesse et la confiance dans lesquelles on s'ébattait au château épiscopal se changèrent en tristesse et découragement.

Le prince Charles, à compter de ce jour-là, n'eut plus d'autre soin que de complaire à la comtesse Mahaud, et ne songea guère dorénavant à la triste madame Berthe. Au détriment des causeries sans fin de l'oratoire, faucons et lances reprirent faveur : on n'entendait que destriers piaffer et veneurs jouer des fanfares ; chacun émoulait des lances pour courir en champ clos. Enfin, aux instances de la comtese d'Artois, on proclama une passe d'armes solennelle pour le neuf du mois de novembre. Le prince Charles remit au même jour la sentence relative au différend qu'il lui fallait juger.

Le lendemain, deuxième jour du mois de septembre et jour de la fête de Notre-Dame-des-Anges, monseigneur

l'évêque m'enjoignit de partir avec un héraut d'armes, pour porter des messages aux chevaliers du pays, et les inviter à venir prendre part aux ébattements de la joute.

Nous ne revînmes que la veille de la passe-d'armes, le huit du mois de novembre.

Malgré le grand empressement que j'y mis, il ne me fut pas octroyé de paraître devant ma noble maîtresse, ni le jour de mon arrivée, ni même dans la matinée du lendemain. J'allai donc, comme me l'enjoignaient mes devoirs de page, me tenir au pied de la tente en velours dressée en lieu d'honneur pour recevoir les plus nobles dames, l'évêque, les juges de la lice et messieurs les chanoines.

Combien il me tardait de voir arriver madame Berthe, elle dont la douce vue ne m'avait point été permise depuis deux mois et sept jours! Elle parut enfin, conduite par messire le Borgne de Mauny, et marchant derrière l'évêque, qui donnait la main à la comtesse Mahaud.

Sainte Vierge! l'état piteux de ma noble et malheureuse maîtresse ne m'apprit que trop quels affreux chagrins la faisaient dépérir : pâle et chétive, déjà il y avait je ne sais quoi d'une tête de mort dans ses traits amaigris et pourtant beaux encore. Une nuance imperceptible d'un rose indécis et bleuâtre entourait ses paupières, et par là ses yeux semblaient agrandis. Enfin, à chaque instant une toux sèche s'échappait de sa poitrine.

A cette vue, il me devint impossible de retenir un cri de surprise et de désespoir. Elle l'ouït, elle le comprit, car elle jeta sur moi un regard!... Oh! ce regard me navra l'âme.

Après quelques moments d'attente, les trompettes jouèrent des fanfares et les chevaliers entrèrent dans la lice. Le prince de Valois portait les couleurs de la comtesse Mahaud.

Je ne saurais conter ici toutes les prouesses de cette journée; mes regards ne se tournaient guère vers le champ clos : un objet plus cher et plus douloureux les fixait. Je dirai donc brièvement que monseigneur Charles, prince de Valois, resta le mieux faisant de la journée.

Madame Berthe, comme sœur de monseigneur l'évêque Philippe de Marigny, devait remettre au vainqueur le prix du tournoi, à savoir : une chaîne d'or avec une émeraude d'une grande valeur à chaque maille, et puis une épée de bonne trempe dans le pommeau de laquelle se trouvait enchâssée une relique du bienheureux saint Géry.

Le prince s'agenouilla donc devant madame Berthe; mais, en s'avançant, le cœur faillit à ma maîtresse, et elle tomba sans connaissance. Tandis que toutes les dames s'empressaient autour d'elle, la secourant en grand émoi, sans avoir souci d'autre chose, la comtesse d'Artois (du moins on me l'a conté depuis; j'étais en transes trop douloureuses pour le voir), la comtesse d'Artois, dis-je, ramassa la chaîne, et la passa gracieusement au cou du duc Charles.

Le croirait-on, ce fut au milieu du trouble d'un pareil accident que le prince Charles de Valois proclama son arrêt sur les différends du Cambresis et de l'Artois?

L'arrêt condamnait « la cité de Cambrai, envers la comtesse, à une amende de trente-deux mille livres pa-

risis de forte monnaie, quatre mille chaque semestre jusqu'à l'entier payement. »

Il enjoignait seulement à la comtesse « de restituer les choses enlevées dans les villages appartenant au Chapitre et dans les lieux contestés, lesquels lieux étaient évidemment du ressort du Cambresis. »

Comment décrire la nuit qui suivit? Les bourgeois de Cambrai, outrés de l'injust de cet arrêt, s'ameutèrent dans la ville, vociférant et à assaillir le quartier du palais où logeait monseign les. Les gens d'armes du prince veillaient, la la poing, et redoutant une attaque; les varlets faisai hâte les préparatifs du départ. Leur maître avait ncé à l'évêque qu'il s'en irait du château le lende rore. On reconnaissait aisément, dans un se nanque de courtoisie, les conseils de la comtess ois. Toutefois, le prince ne s'était résolu à ce pa rossier qu'après mainte et mainte hésitation : voyant la méchante femme qu'il aimait avait déclaré qu'ell tirait seule et ne le reverrait de la vie, s'il ne cons point à l'escorter le lendemain.

Au point du jour, on en dit donc un grand bruit de chevaux. Madame Berthe s'enquit d'où il provenait. Monseigneur Philippe, qui ava passé la nuit au chevet de sa sœur, répliqua bonnemen :

— C'est le prince de Va is et la comtesse Mahaud qui se départissent du châtea sans dire gare. Ils s'en vont ensemble, comme mari et femme, à la cour du roi Philip

oignit les mains avec émoi, voulut pro-

férer quelques paroles, et ne put que murmurer un faible cri... Ce fut le dernier.

Depuis plus de sept semaines j'étais gisant, ardé de fièvre et de délire, appelant madame Berthe à grands cris et n'ayant pu verser encore une seule larme. Chacun s'émerveillait autour de moi de ce mal soudain, et l'on m'a raconté depuis que monseigneur l'évêque s'était un jour écrié :

— Par saint Philippe (c'était son bienheureux patron)! je donnerais mille livres parisis de monnaie forte à qui pourrait guérir un pauvre page en si grand péril de trépasser par regret de sa maîtresse. Au temps d'à présent, il n'est point par douzaines de varlets si fidèles!

Il aurait dû dire d'amis si navrés.

Par une nuit que j'avais pu m'assoupir contre l'ordinaire, je m'entendis soudainement appeler de mon nom : « Raoul! page Raoul!... » Jésus mon sauveur! C'était la douce voix de madame Berthe. L'infortunée, debout auprès de moi, s'y tenait dolente comme au dernier jour où je l'avais vue. Je me sentis, à son aspect, devenir triste jusqu'à la mort, comme Notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers.

« Raoul, page Raoul, dit-elle, je viens requérir de vous la fin de mes peines, de vous à qui j'en ai tant causées, sans le savoir néanmoins; car vous cachiez bien soigneusement votre fervente et douloureuse tendresse. Raoul (et ici je crus voir une rougeur imperceptible colorer légèrement les pâles joues de l'âme), Raoul! j'ai failli!... le prince de Valois... En châtiment de cette faute, Dieu me retient en purgatoire, jusqu'au moment où celui qui

m'a perdue récitera à mon intention un *De profundis*.

« Hélas! il n'a pas eu encore une pensée pour moi! pour moi qui suis morte à cause de lui, et qui souffre tant en purgatoire parce que je l'ai trop aimé!

« Et cependant, Raoul, Dieu et la sainte Vierge me sont témoins que j'aurais consenti volontiers à rester mille ans encore dans ces lieux de ténèbres et de larmes, pour qu'il eût dit seulement, à la nouvelle que j'étais trépassée : Pauvre Berthe!

« Allez donc, Raoul, dev[illegible] de Valois : dites-lui que l'âme de Berthe res[illegible]ne dans le purgatoire, et que, s'il veut tant seule[illegible]citer un *De profundis*, les anges la conduiront en[illegible] Il ne vous refusera pas, Raoul; il faut l'espére[illegible]ins: car existe-t-il un chrétien assez dur pour re[illegible] un [illegible]*profundis*, quand bien même il s'agirait de s[illegible]ver l'âme d'un juif? »

Cette apparition me rend[illegible]ie comme par miracle : dès ce moment-là la fièvre [illegible]uitta; et deux mois après je fus, par la grâce de Di[illegible]n état d'entreprendre le voyage dont m'avait requis [illegible]dame Berthe.

Pour amener ce voyage [illegible]in, il me fallait obtenir le congé de monseign[illegible]ur l'évêque Philippe : je me rendis donc auprès de lui, [illegible]t de m'ouïr en confession, à quoi il consentit. Je l[illegible]i la merveilleuse vision et ce que demandait de m[illegible]dame Berthe. Seulement je me laissai aller à la ho[illegible]le n'oser avouer l'amitié sans espoir que j'avais nou[illegible]i pour la trépassée; en cela néanmoins, je ne fis pas [illegible]uvaise confession, car une a[illegible]rête ne saurait être péché.

[illegible]n'écouta en silence.

Enfin il dit :

— Ce sont là des choses surnaturelles, et il ne faut pas les croire trop aisément. D'ailleurs, mon fils, cent obstacles s'opposent à l'accomplissement de votre pieux dessein : il est survenu de grands et tristes événements dans notre maison.

Alors il m'apprit la mort du roi de France Philippe le Bel. Son fils, le roi Louis, dixième de nom, lui avait succédé; le prince de Valois, devenu sous le nouveau roi tout-puissant à la cour, et poussé par la méchante comtesse Mahaud, avait desservi monseigneur Enguerrand, et accusé, en plein conseil, de dissiper les trésors de l'État, le requérant de dire l'emploi des grosses contributions levées sur la Flandre. Or elles avaient été versées par le grand argentier entre les mains du prince de Valois lui-même.

Messire Enguerrand répondit donc avec franchise :

« Je vous en ai remis bonne part, monseigneur, comme le prouvent des parchemins en règle et scellés de votre sceau.

— Les parchemins en ont menti, s'écria le prince.

— Monseigneur, s'il est menti, ce n'est point par les parchemins, mais bien par vous, » interrompit le grand argentier, indigné à juste droit d'un pareil outrage. Le prince de Valois tira son épée : il en aurait féru messire Enguerrand; mais les prud'hommes du conseil y mirent opposition. Il sortit alors, jurant par le Dieu vivant qu'il ne reviendrait au Louvre qu'après avoir tiré vengeance sanglante du grand argentier.

— Depuis le temps que mon frère m'a lui-même fait

mander ces nouvelles par un estafier fidèle, continua l'évêque, je suis en grande inquiétude : le comte de Valois ne se tiendra en repos qu'après avoir perdu Enguerrand. Jugez, mon fils, s'il est en disposition de prier pour l'âme de Berthe. Allez donc en paix, Raoul. Nous célébrerons une messe solennelle, demain, à l'intention de la maîtresse dont vous vous montrez si fidèle serviteur. Quant à votre dessein, il faut y renoncer, comme hasardeux et témérairement conçu.

Il ne me restait qu'à obéir. Mais, la nuit même qui suivit cet entretien, un gémissement plaintif me réveilla : madame Berthe était encore là, joignant les mains en signe de détresse et de prière. Je résolus d'aller de nouveau trouver monseigneur l'évêque, et, comme je me préparais à m'y rendre, un varlet s'en vint me mander de sa part.

— Raoul, me dit monseigneur, l'âme de ma sœur m'est apparue cette nuit, dolente et souffreteuse. J'ai eu tort de vous détourner de votre pieux dessein. Allez donc, mon fils, et que la bénédiction de notre Sauveur et celle d'un vieillard vous accompagnent!

En disant ces mots, il étendit sur mon front ses mains vénérables, me remit une bourse pleine d'écus d'or, et m'annonça que le prévôt de sa maison avait ordre de me laisser choisir le meilleur destrier qui fût aux écuries du château.

Je me mis en route le lendemain, dixième jour du mois de mars, l'an de grâce mil trois cent quatorze, l'Église célébrant la fête des quarante bienheureux martyrs.

J'arrivai dans la ville de Paris, après huit jours d'un

voyage sans malencontre. Mon premier soin fut de me rendre au palais du grand argentier. Que mon cœur battait vite quand je vis ses hautes tourelles, ses murs sculptés, ses vitraux aux cent couleurs! Trois fois je fis résonner d'une main tremblante le marteau de fer de l'énorme porte, pour appeler un huissier; mais le marteau eut beau retentir d'un grand bruit, nul ne vint pour m'ouvrir.

Tandis que je me ten[illegible] ortant autour de moi des regards d'inc[illegible] uleur, un vieillard me fit signe avec m[illegible] re, et m'emmena dans la rue solitaire o[illegible]

Il regarda çà [illegible] rainte qu'on ne l'écoutât.

— Avez-vous [illegible] de la hart, me demanda-t-il, que vous [illegible] aris vêtu aux couleurs de l'évêque de Cambrai [illegible] vous pas que messire de Marigny, tombé en disgrâce, est prisonnier dans la tour du Louvre, comme prévenu de maléfices envers la personne du roi?

« En outre on l'accuse d'avoir traîtreusement dissipé les trésors royaux.

« Le palais de Marigny a été clos des sceaux du roi. On en a chassé ignominieusement les varlets, les pages et les écuyers; ceux du moins qui, de même que moi, n'ont point eu peur en défendant notre maître.

— Et mon père?... au nom du ciel! mon père sire Barthololomé Beaugenin?... dites-m'en des nouvelles...

— *Requiescat in pace!* répondit le vieillard. Il habite en un meilleur monde que celui-ci, de même que la vénérable dame sa légitime épouse : l'un est mort d'un

coup de dague, l'autre de saisissement et de douleur.

Prenant en pitié mon trouble et mon désespoir, le vieillard, qui était un écuyer du grand argentier et l'ami de mon père, me garda en son logis, et me réconforta par de pieuses exhortations.

Durant les trois jours que je demeurai chez lui, Dieu et la sainte Vierge me firent la grâce de réveiller en mon âme un pieux dessein qu'ils y avaient déjà mis plusieurs fois, mais que j'en avais [illegible] écarté, car il aurait fallu, pour l'accomplir, me [illegible] à tout jamais de madame Berthe. Ce dessein [illegible] entrer en religion, et de me consacrer au serv[illegible] Dieu pour le restant de ma vie.

Eh! qu'aurais-je pu fair[illegible] monde, quand ceux-là qui y faisaient ma joie étaient [illegible]s? Quel amour, excepté l'amour divin, pouvait re[illegible] vide que laissait dans mon cœur la mort de mad[illegible] Berthe et de mes parents?

Mais, avant que d'entrer [illegible] cloître, il me fallait accomplir un grand et saint devoir : j'allai donc devers le Louvre, où demeurait le p[illegible] de Valois.

Le sénéchal, duquel je [illegible] enquis comment avoir une audience de son seigneur, [illegible] emanda mes noms et qualités.

— Raoul de Beaugenin, [illegible] age de messire Philippe de Marigny, évêque de Camb[illegible]

Il me regarda d'un air [illegible] rprise, sortit, et revint quelques instants après pou[illegible] introduire.

Quand je me vis seul devant l'oncle du roi, je sentis mon cœur battre vitement; mes genoux pliaient sous

Enfin, tâchant de me remettre de mon mieux, je lui racontai la vision que j'avais eue ; comment j'avais entrepris un si long et si pénible voyage, afin de tirer du purgatoire l'âme de madame Berthe, pourquoi il ne fallait qu'un *de profundis* récité par monseigneur Charles de Valois.

Le prince, tandis que je faisais mon récit avec componction et de sorte à émouvoir un cœur de rocher, tournait à tous moments ses regards vers un rideau cramoisi qui fermait une grande fenêtre... Tout à coup, un éclat de rire partit de derrière ce rideau. La comtesse d'Artois parut, et m'entraina vers le balcon :

— Tiens, s'écria-t-elle, voilà les oraisons que l'on récite pour les Marigny!...

Sainte Vierge!... on conduisait le grand argentier, la corde au cou, de la tour du Louvre au gibet de Montfaucon !

A deux ans de là, je venais d'aller aider à sa dernière heure un pauvre malade qui demeurait dans les environs du Louvre : je m'en retournais en mon couvent des Minimes, quand voici venir deux varlets qui me disent :

— Révérend père, au nom de Jésus-Christ! venez : notre maître va trépasser sans confession, s'il n'est ouï de suite par vous : on ne sait où trouver son aumônier...

Et ils m'entraînèrent, sans me dire en quel endroit ils me conduisaient.

Jugez de ma surprise, quand je me vis mener dans le palais de Valois, et près du lit de monseigneur Charles!

A ma vue, il poussa un cri terrible :

— Dieu est juste, Raoul!... Mes crimes sont bien lourds, à cette heure de châtiment!... Jésus-Christ me pardonnera-t-il, moi qui ai fait périr l'innocent Marigny par vengeance? La sainte Vierge intercédera-t-elle pour moi, quand j'ai laissé en purgatoire une infortunée dont j'avais causé la mort, et quand il ne fallait qu'un *De profundis* pour la tirer de peine?... O désespoir!... O courroux du ciel!... je suis damné!...

Je m'efforçai de ram[illegible] pécheur à quelque confiance en la miséricorde [illegible] rien ne put le faire espérer au pardon de Di[illegible] l rendit l'âme entre mes bras, répétant : « Je suis [illegible]. »

Cette même nuit, l'âm[illegible] madame Berthe m'apparut avec une couronne de lu[illegible] sur le front. Deux anges de beauté merveilleuse l'em[illegible] paradis.

Ainsi fut délivrée d[illegible] ire l'âme de madame Berthe, laquelle était en [illegible] ce pour avoir péché par amour.

Elle habite maintenant [illegible] r des bienheureux, glorifiant à jamais le Seign[illegible]

Qu'il nous soit donn[illegible] la miséricorde infinie de Dieu et l'intercession d[illegible] te Vierge, source unique de tous biens, de vivre s[illegible] afin qu'à l'heure de notre mort nous puissio[illegible] yen de nos bonnes œuvres et de nos sincère[illegible] nous trouver avec madame Berthe et les élu[illegible] re éternelle! Ainsi soit-il.

SAINT MATHIAS L'ERMITE

— 1389 —

Monseigneur le comte de Flandres, Robert troisième de ce nom, et dit de Béthunes, parce qu'auparavant d'être comte il avait le titre de seigneur de Béthunes, s'était retiré en sa ville d'Ypres, mal content du roi de France Philippe le Bel.

Car, malgré qu'il eût épousé en premières noces défunte dame Catherine d'Anjou, fille de monseigneur Charles, roi de Sicile et frère du roi de France, Louis neuvième du nom; malgré qu'il eût féru vaillamment de la lance, avec son beau-père, contre le bâtard Manfroi, qu'il occit de sa propre main; le roi Philippe le Bel ne tint pas compte d'une cure d'aide si loyale donnée aux siens. Loin de là, cherchant noise à monseigneur Robert, il lui livra une grande bataille devant Courtray; mais il reçut le châtiment de tant de déloyauté par une défaite sanglante de son armée.

Loin de perdre courage, le roi de France recourut à la ruse; il embéguina si bien de bonnes paroles monseigneur Robert, que ce prince, plus hardi et vaillant chevalier que clerc retors, se laissa prendre à ces beaux semblants, et qu'il se défit de ses belles villes de Lille et de Douai, qu'il remit au roi de France.

La chose à peine faite à n'en plus revenir, monseigneur Robert frappa du pied la terre et maugréa de façon furibonde. Mais, hélas! il n'était plus temps; des gens d'armes français, secondés par de redoutables engins de guerre, gardaient déjà lesdites villes, bien approvisionnées de vivres, et capables de soutenir un siège pendant des années et des années.

Monseigneur Robert se retira en sa ville d'Ypres, où le rongeaient les regrets.

Comme il n'était issu de son mariage avec défunte madame Catherine d'Anjou qu'un seul fils, de santé chancelante, voyageant pour lors au pays de Bourgogne, monseigneur Robert se rendit au conseil de ses grands vassaux, qui le requéraient de s'assurer une lignée sûre. Il rechercha donc en mariage madame Yolente de Bourgogne, fille unique de monseigneur le duc de Bourgogne, Odon, comte de Nevers; cette fille Yolente se trouvait veuve de Jean de France, dit Tristan, fils du roi de France, Louis neuvième du nom.

Le duc de Bourgogne acquiesça de bon cœur à la demande du comte Robert, et fiança à ce dernier dame Yolente, qu'on ne consulta même point. Elle n'osa pas en exprimer son chagrin, car monseigneur son père était de volonté implacable, et ne revenait jamais en arrière.

D'ailleurs, elle aurait eu beau dire qu'elle aimait d'amour le jeune Charles de Flandres et qu'elle lui avait juré foi éternelle, le vieux seigneur n'aurait fait qu'en rire, et hâter de plus belle les épousailles d'Yolente avec le père de son bien-aimé.

Or la demande en mariage avait été faite par messire Mathias, qui était naguère un pauvre ermite passant le jour et la nuit en oraison, dans une grotte à l'entrée de la ville d'Ypres.

Chacun vantait sa dévotion, un chacun le prenait pour arbitrer les différends; et toujours il le faisait avec sagesse et justice, comme il ne se voit plus au temps d'à-présent.

Par un beau jour, il fut bien surpris de voir venir en son ermitage monseigneur le comte Robert, lequel, après avoir devisé longuement avec lui, le requit de demeurer en son palais, afin d'y rendre justice et de l'aider à gouverner ses États.

Le comte ne résolut point facilement le saint homme à faire ce qu'il lui demandait. Mais enfin Mathias se rendit aux instances de son seigneur. Tous les bourgeois d'Ypres, en apprenant cette nouvelle, accoururent et conduisirent au palais du comte le nouveau justicier, en criant : « Dieu bénisse à tout jamais monseigneur Robert et le saint homme Mathias! »

L'ermite s'acquitta comme il faut des devoirs de son état, et, pour lui octroyer une récompense de ses bons et loyaux services, le comte de Flandres lui donna la mission que nous avons dite plus haut.

On amena madame Yolente de Bourgogne vers son

fiancé, close en une riche litière, traînée par huit haquenées blanches. Cent hommes d'armes marchaient devant et derrière, pour la défendre contre les routiers et autres garnements de chemins.

L'ermite Mathias suivait, monté sur un destrier de bénigne allure, récitant des patenôtres, et tournant un à un, dans ses doigts, les grains de son rosaire.

Or, par un soir que madame Yolente était hébergée en la châtellenie d'un suzerain qui relevait de monseigneur Robert, le père Mathias fit rencontre de l'un des plus renommés astrologues du monde, maître Bauderic de Nosenback, Allemand de nation, et si vieux, qu'il racontait avoir prédit les destinées du roi Philippe Auguste, au temps où celui-ci se trouvait encore enfant.

Un chacun entourait l'astrologue, s'émerveillant de sa science, si grande que nul autre n'en savait autant que lui ; et le suzerain lui-même mit Bauderic, au souper, bien autrement en lieu d'honneur que l'ermite Mathias.

L'ermite en ressentit un dépit secret, car jusqu'à cette heure il avait toujours vu un chacun le montrer du doigt de préférence à madame Yolente elle-même; et il avait toujours ouï réciter longuement ses vertus et sa sainteté.

Le lendemain il s'attrista davantage encore, car madame Yolente engagea Bauderic à l'accompagner en sa ville d'Ypres, et recommanda à Mathias de tenir bonne compagnie au savant astrologue, professant à haute voix que tant de science valait la sainteté, — sinon mieux et beaucoup mieux, ajouta-t-elle tout bas à l'oreille d'une de ses femmes d'atours, qui ne se faisaient faute de s'é-

battre aux dépens de la mine peu galante et des propos grondeurs de l'ermite.

D'autre part, l'astrologue se sentait envieux du respect et du renom de sainteté dont jouissait l'ermite. Il dirigea donc son destrier près de la haquenée du père Mathias, non pas dans le dessein de s'édifier de ses discours pieux, mais plutôt pour le trouver en faute ou tâcher de l'y faire tomber.

— Trois fois bonheur à vous, mon père, dit-il en passant sur son front chauve et ridé une main sèche et nerveuse; trois fois bonheur à vous, car vous ne connaissez aucun des soucis de l'étude et des fatigues de la science. Oui, par le sceau de Salomon! j'ai bien des fois envié d'être un ermite paisible et ignorant; et pourtant je possède le secret du grand œuvre : les démons obéissent à mes ordres, et l'on payerait de trésors immenses le moindre de mes secrets. Il y a bien de la joie à se dire que l'on est supérieur à tous les hommes, et que l'on ne doit cette supériorité qu'à la persévérance de ses études et à la force de son entendement. Un regret cuisant toutefois me poursuit; nul n'héritera de ma science, hélas! la pierre de ma fosse, qui ne peut tarder à tomber sur mon corps, car je suis plus vieux qu'aucun mortel vivant, ensevelira à tout jamais des secrets que pas un autre ne retrouvera.

A ces propos, le cœur de l'ermite battit vitement.

— La vie d'un homme ne suffirait donc pas, dit-il, pour apprendre ces merveilleux secrets?

Le savant lut au fond du cœur de l'ermite la pensée qu'il avait.

— Une semaine serait trop longue, répondit-il; car

toute ma science se tient close en ce parchemin que je porte roulé sur ma poitrine. Mais il y a des mystères à accomplir, des mystères qui feraient trembler l'homme le plus brave.

— Une semaine suffirait? demanda l'ermite.

— Une semaine, et même moins d'une semaine. Je ne trouverai point de disciple capable de supporter les épreuves qu'il faut, et de payer de ma science le prix que je l'ai payée, car je [illegible]chetée du démon.

L'ermite tressaillit et s[illegible]signa.

L'astrologue fit un sou[illegible] pitié.

Et puis il prit le parch[illegible] caché en sa poitrine, et se mit à lire les secret qu'i[illegible]nfermait.

« *Le* Sanctum regnum, [illegible] *la véritable manière de faire les pactes avec les noms* [illegible]*its et puissance des esprits supérieurs; comme aussi* [illegible]*anière de les faire paraître par la force de la grand*[illegible]*lation, qui les force d'obéir à quelle opération l'*[illegible]*e.*

« *Des jours heureux o*[illegible]*ureux.*

« *Composition de mor*[illegible] *la pierre philosophale*

« *Pour charmer les a*[illegible]*s.* »

— Une semaine! une [illegible]maine! répéta avec anxiété l'ermite.

L'astrologue continua [illegible]s prendre garde à cette interruption.

« *Pour parler aux esp*[illegible]*ts, la veille de la Saint-Jean-Baptiste.*

« *Pour se faire aimer* [illegible]*e telle fille ou femme que vous* [illegible]

« [illegible]*ndre invisible.*

« *Pour faire la jarretière de sept lieues par heure.*

— Et c'est au prix de votre âme, du salut éternel, que vous avez acheté cette science! murmura le père Mathias après une profonde rêverie.

— Et qui te dit, ver de terre, que tu as une âme? répliqua avec ironie l'astrologue. Avant de naître, qu'étais-tu? Après la mort que seras-tu? Rien.

« Tu t'es formé d'atomes épars dans l'air, combinés avec l'eau, cachés dans la terre : ils retourneront après toi à l'air, à l'eau, à la terre.

« L'âme est la chaleur des membres; c'est le principe qui fait verdir l'herbe, bourgeonner la plante et vivre l'animal.

« Dis-moi, toi qui parles d'autre monde et d'âme, n'as-tu pas été engendré comme tous les autres êtres? N'as-tu pas été porté comme eux dans les flancs d'une femelle? N'es-tu pas resté comme eux faible et imbécile jusqu'à ce que les atomes errants dans la nature t'aient nourri, grandi, développé? Ton existence ne ressemble-t-elle pas à la leur? Ne la soutiens-tu pas comme ils le font? manger, dormir et reproduire, c'est leur vie, c'est la tienne. Ils ont donc aussi une âme immortelle?

Quelques heures plus tôt, ces discours mécréants eussent fait crier anathème à l'ermite : il les ouït quasiment sans horreur, parce qu'il allait bouche béante après l'hameçon de l'orgueil et du savoir qui perdit le premier homme au paradis terrestre.

— Pourquoi, demanda-t-il quoiqu'il fût quasiment convaincu tout à fait, pourquoi, s'il en est ainsi, le démon veut-il acheter notre âme?

— Dans la formule et prière d'invocation, le grand Adonaï entend par âme la sève du corps; aussi faut-il ajouter qu'il lui est donné le cœur, les entrailles, les mains, les pieds, le souffle. C'est un hommage léger qu'il veut du vassal qui relève de lui, pour les châtellenies du savoir, de la puissance magique et des secrets mystérieux de la nature.

— Et Dieu! Dieu! Jésus-Christ?

L'astrologue tressaillit et pâlit à ce nom trois fois saint.

— Erreur! mensonge!... Deux esprits se disputent l'univers, Adonaï et Jéhovah : je sers Adonaï; car Adonaï a la science et les esprits à son pouvoir.

— Vous plaît-il, maître Bauderic, de me recevoir pour disciple?

Une joie qui faisait mal à voir brilla dans les yeux rouges de l'astrologue.

— Signe de ton sang ce pacte que voici; jure de te montrer mon disciple fidèle, discret à toute épreuve, et avant la fin de la lune tu seras aussi puissant que moi, j'en fais serment par Adonaï.

Le père Mathias, dans un émoi des plus grands, et subjugué par une puissance étrange, se laissa piquer au poignet de la pointe d'une dague, et signa de son nom le vélin écrit en lettres rouges.

— Sitôt notre arrivée à Ypres, dit l'astrologue, viens me trouver. Ce sera le premier quart de la lune, et tu n'auras pas grand retard pour entrer en la voie de vie.

Pendant qu'un chacun, à Ypres, se réjouissait de l'arrivée de la nouvelle comtesse et que l'on célébrait les épousailles avec des fêtes sans nombre, que les serments

ou compagnies représentaient des mystères à la clarté de torches par mille et mille, et que des jeunes filles, à la façon des sirènes, chantaient des motets langoureux et jetaient des fleurs aux nobles époux quand ils venaient à passer près d'elles pour s'en retourner du moustier à leur palais, le père Mathias allait à la dérobée rejoindre en un bois son maître Bauderic.

L'astrologue l'attendait, accoutré de façon bizarre, au milieu d'un carrefour de la forêt. Après avoir médité durant un long temps, il se mit à tenir les propos suivants au père Mathias :

— Ceignez-vous, mon bien-aimé disciple, du courage du lion et de la prudence du serpent pour pouvoir mener à fin dignement et comme il faut le grand œuvre auquel j'ai passé soixante-sept ans de ma vie, travaillant nuit et jour pour arriver à la réussite de ce but admirable. Écoutez donc, et faites ainsi qu'il sera dit.

« Vous passerez un quart de lune entier sans fréquenter aucune compagnie de femme ni de fille.

« Vous promettrez au grand Adonaï, ce chef de tous les esprits, de ne faire que deux repas par jour, ou toutes les vingt-quatre heures dudit quart de lune, repas que vous prendrez à midi et à minuit, en faisant la prière que je vais vous enseigner. »

Et il lui récita une prière mystérieuse et farcie de mots étranges et qu'il n'était point possible de comprendre.

— Ne vous déshabillez ni ne dormez que le moins possible, pensant continuellement au grand œuvre. Allez, mon fils, et faites ainsi qu'il est dit. Conservez avec soin cette pierre sanguine dite ématille; vous viendrez me re-

trouver ici la première nuit après le premier quartier de lune.

Quinze jours s'étant passés, l'ermite s'en vint retrouver l'astrologue au même carrefour du bois où il l'avait trouvé la première fois.

Bauderic tenait en laisse un jeune chevreau la tête embéguinée d'un chapeau de verveine et lié autour du cou d'un ruban vert en guise de carcan.

Sans mot dire, il se mit à nu jusqu'à l'épaule, le bras droit brandit une lame de pur acier et il en occit d'un seul coup le chevreau, en disant :

— Je te fais offrande de cette victime, ô magne Adonaï! magne Éloïm! magne Arcil! et cela en l'honneur, gloire et puissance de votre être, supérieur à tous les esprits : qu'il vous plaise le prendre pour agréable!

Après quoi il écorcha le chevreau, mit sa chair et ses os sur un grand feu, en ramassa les cendres et les jeta vers l'orient.

Il abattit ensuite de la dague dont il avait occis le chevreau une branche fourchue de coudrier, coupa en cercle la peau de la victime, traça au milieu un triangle, des caractères et des signes mystérieux, alluma deux cierges et versa une liqueur jaunâtre, de l'encens et du camphre en un vase où brûlait du bois de saule; enfin il jeta une pièce d'argent à terre et murmura de longues invocations.

L'ermite, pâle, les cheveux hérissés, se tenait dans le cercle.

Tout à coup il se fit un tremblement de terre... Une figure de feu jaillit de la forêt, et s'écria :

— Me voici! que me demandes-tu?

— La science pour cet homme, en échange de son âme, de son cœur, de ses entrailles, de sa dextre et de sa senestre, de ses pieds, de ses soupirs et de son être.

L'ermite sentit une secousse douloureuse de par tous ses membres; la voix mugit : « J'accepte ! » et l'obscurité et la solitude revinrent au carrefour de la forêt.

Depuis ce moment-là, Mathias (car il ne convient plus de l'honorer du saint nom de *père*) n'eut plus une bonne pensée en son âme. Il vendit la justice, jugea les procès, non pas au poids du bon droit, mais au poids de l'or, et ne tint aucun cas de la détresse de l'orphelin et des pleurs de la veuve.

Les bourgeois d'Ypres se prirent à en murmurer, et adressèrent même des remontrances au comte, mais celui-ci n'en fit point de cas; disant que ces brouillons n'en agissaient ainsi que par jalousie du saint homme.

Mathias se vit donc plus puissant que jamais.

Il ne tarda pas, en outre, à enseigner la science qu'il avait payée du salut de son âme. Comme il se garda bien de dire que cette science provenait du démon, son renom s'en accrut beaucoup. Aussi, malgré ses prévarications, on répétait par tout le comté que le bon Dieu lui avait octroyé subitement un savoir miraculeux.

L'esprit d'enfer se réjouissait de le voir se laisser aller aux joies impies de l'orgueil, et il mit en son cœur un dessein pire que tous les mauvais pensers dont il se trouvait déjà rempli.

Ce fut de lui faire sentir l'aiguillon impur de la chair pour la jeune comtesse Yolente, épouse de son suzerain et bienfaiteur.

Il employa pour parvenir à ses vilaines fins tout ce que peut inventer un ribaud perdu d'âme.

Rien ne valut.

Il mit en œuvre exorcismes et invocations diaboliques.

Rien ne valut.

Son coupable amour ne fit que s'en accroître.

Sur ces entrefaites, monseigneur Charles, fils du comte Robert, s'en revint à Ypres; la première fois qu'il se trouva en présence de madame sa belle-mère, laquelle il avait aimée d'amour auparavant que le comte Robert ne la prît en mariage, le pauvre jeune sire ne put s'empêcher de pleurer, et madame Yolente de même.

Mathias lut dans leurs yeux leurs amour et regrets.

— Elle m'appartient! se dit-il.

Et la nuit, endormant par son pouvoir magique les dames d'atours, les varlets et les pages, il parvint jusqu'à la chambre de madame Yolente.

Elle pleurait et écrivait sur un parchemin; car elle avait appris d'un vieux clerc cette science, bien que monseigneur son père l'en eût reprise mainte et mainte fois.

Mathias, qui s'en venait à pas de loup, se rua sur le vélin, où elle priait monseigneur Charles de repartir en exil.

Et il requit de madame Yolente don de merci amoureuse, sinon qu'il irait tout dire au comte Robert.

La dame prit bravement une dague à manche d'or, et s'en escrima contre Mathias. Force fut à celui-ci de s'en aller, car il était lâche et n'avait de cœur que pour des crimes sans danger.

En s'enfuyant, il trouva moyen de jeter dans l'aumô-

nière de madame Yolente un petit paquet qu'elle ne vit point au milieu de son émotion.

De ce pas, Mathias s'en fut au logis du prince Charles, disant qu'il lui fallait lui parler tôt et vite. On ouvrit sur l'heure à l'ermite favori, au justicier du comte souverain, et un page le conduisit dans la chambre où dormait le jeune sire Charles.

En voyant le prince, Mathias s'écria : « La révélation que j'ai eue en songe n'est que trop vraie! le jeune sire est empoisonné!... Sus! sus! de l'eau au plus vite! du lait si l'on en trouve!... il y va de la vie ou de la mort! »

Et durant que le prince, pâle et stupéfait, demeurait sans mouvement, et qu'un chacun courait, ahuri et ne sachant que faire, Mathias présentait à monseigneur Charles une coupe dans laquelle il avait glissé en secret du poison. Le prince but, avec la croyance qu'il recevait une panacée contre le mal qu'il ne ressentait pas encore, mais que Mathias lui révélait; il but, s'étendit, et tomba mort.

Mathias, feignant un grand désespoir, jeta la coupe qu'il tenait encore, la foula aux pieds, et dit et redit : « Sainte Vierge! je suis advenu trop tard! »

Entouré des serviteurs désolés du prince, il alla trouver monseigneur le comte Robert, qu'il trouva occupé à préparer de ses mains un chanfrein pour son destrier favori.

En entrant il croisa les bras sur sa poitrine, baissa la tête, et prononça tristement le nom du prince Charles.

— Trépassé!... trépassé! ajouta-t-il.

Le comte jeta un cri de désespoir.

— Jésus-Christ et la sainte Vierge vous soient en aide

et en consolation! reprit l'ermite; car il est trépassé martyr, et plutôt que de commettre le péché mortel d'inceste.

Il remit, disant ces paroles méchantes, le parchemin surpris ès mains de la comtesse, et dont, par son art perfide, il avait fait disparaître plusieurs mots en y ajoutant plusieurs autres, envenimant ainsi des propos faibles, mais non criminels, et laissant à entendre qu'elle aurait l'amour du jeune sire Charles ou bien sa vie.

Comme le chapelain du comte, plus mort que vif, finissait de lire le fatal parchemin, la comtesse entra, criant justice contre l'ermite qui avait voulu la violenter durant la nuit.

Mais le comte Robert, loin de l'écouter, lui donna sur la tête un grand horion du chanfrein qu'il tenait, et refrappa. Elle tomba sans jeter une doléance, et elle rendit l'âme.

L'ermite courut sus au cadavre, ouvrit l'aumônière, et, en tirant le poison qu'il y avait caché, dit : « C'est bonne justice ! »

Et un chacun répéta : « C'est bonne justice !... »

Les gens de la cour du comte et les bourgeois s'émerveillèrent de la révélation admirable que Notre-Dame avait faite au saint ermite touchant le meurtre par poison de monseigneur Charles, et il devint plus vénéré que jamais.

A quatre années de là il disparut, par un soir, dans un tourbillon de flammes, au carrefour de la forêt. Nul ne conçut le soupçon que le diable emmenait en enfer l'un des siens : au rebours, on crut généralement que des anges avaient enlevé Mathias au ciel, comme les pro-

phètes Élie et Élizée, et dès lors on invoqua l'ermite Mathias comme un bienheureux de puissante intercession.

On n'inhuma même pas en terre sainte le cadavre de la comtesse Yolente; on le mit par pitié en un coin du jardin d'une abbaye dont elle avait été la bienfaitrice.

LA GRANGE DE MONTECOUVEZ

— 1390 —

Il y a, de ce que je vais conter, quatre cent cinquante ans environ. La récolte avait été mauvaise, et, pour achever de mettre au désespoir les malheureux fermiers, de grosses pluies commencèrent à tomber par torrents, vers le mois de septembre, et mirent en grand péril de se gâter les gerbes qui couvraient les champs; on ne pouvait même pas, suivant la coutume du pays, amasser en meules les bottes de blé : la pluie trouvait moyen de tout percer et de tout pourrir. C'était une désolation générale.

Un jeune paysan, marié depuis peu de mois, ressentit cette calamité plus que tout autre; car, se fiant aux beaux jours qui adviennent d'ordinaire au temps de la moisson, il avait remis à cette époque de faire bâtir une grange pour abriter ses récoltes. Les anciens des villages environnants lui en avaient même donné le conseil : « Allez

par les champs, lui disaient-ils, surveillez les moissonneurs : l'œil du maître grossit les gerbes, diminue la part du glaneur, et donne un troisième bras aux mercenaires. »

Il écouta docilement ces préceptes de gens à cheveux blancs et dont les mains, depuis soixante années, s'appuyaient sur la charrue. Mal lui en advint cependant, ainsi que je l'ai conté; mais ceux qui avaient parlé comme on l'a ouï et causé la ruine du pauvre jeune fermier n'en vinrent pas pour cela davantage à son aide, et le laissèrent se désespérer tout seul.

Or, un soir, Pierre Margerin (ainsi le nommait-on) revenait en son logis, la mort dans le cœur : il songeait qu'il ne pourrait pas tirer trente écus de sa récolte; qu'il lui serait impossible de payer ses rendages, et qu'il lui faudrait se louer comme valet de charrue chez quelque fermier du voisinage. Le ciel est témoin que ce n'était pas à cause de lui qu'il ressentait le plus d'affliction; mais sa femme!... son enfant qui devait venir au monde à quatre mois de là....

Il se trouvait en des pensers pareils de quoi pousser un homme à faire quelque mauvais coup. Il se jeta au pied d'un arbre, et, tirant un grand couteau de sa poche, il l'examina en silence, et puis il l'approcha de sa poitrine.

En ce moment survint un étranger, qui s'informa de Margerin quel sentier conduisait au château du Câtelet. Il fallut qu'il répétât deux fois sa question, car le fermier rêvait si profondément, qu'il n'entendit pas la voix sèche et mordante qui l'interrogeait.

—Je vais vous servir de guide, répondit-il à la deuxième fois : venez, monseigneur.

Il lui donnait ce titre, parce que l'étranger, richement vêtu, portait l'épée, et annonçait par ses façons un homme de haut lieu.

Tandis que Margerin marchait avec lui :

— Vous paraissez bien triste, brave homme, demanda celui qu'il conduisait : vous est-il advenu quelque malencontre?

— S'il m'en est advenu! Ma récolte pourrit encore là, au milieu des champs; elle y pourrit à loisir et exposée à la pluie, car je n'ai pas de grange pour l'abriter. Voici tantôt huit jours que les ouvriers travaillent pour en construire une... Ils n'avancent en aucune façon, et, quand ils auront fini, ce qu'ils bâtissent me deviendra inutile, car il ne me restera que du fumier à y mettre. Je suis ruiné à tout jamais, à moins que pour me sauver il n'advienne un miracle de Dieu.

L'étranger pâlit et frissonna. Margerin crut voir dans cette émotion soudaine un signe de grande compassion, et il se remit à conter ses doléances.

— En effet, vous êtes dans un mauvais pas, et je ne vois qu'un moyen de vous en tirer.

— Un moyen! lequel? lequel? dites. S'il en est un, je l'accepte, quel qu'il soit, dût-il m'en coûter la vie! au moins ma femme et mon enfant seront préservés de la misère.

— Eh bien, reprit froidement l'étranger, je vous donnerai cent louis d'or; je ferai bâtir votre grange, et je la remplirai de blé sec de bonne qualité, et qui vaudra pour le moins sept écus du mencaud.

— Que le ciel vous bénisse! mon généreux seigneur!

s'écria Margerin en passant du plus amer désespoir au comble de la joie... Ma reconnaissance...

Il s'arrêta tout à coup, car un rayon de la lune, s'échappant alors d'un nuage, éclairait la pâle figure de l'étranger et donnait à sa physionomie une expression effrayante. On aurait dit un cadavre, si ses yeux noirs, petits et enfoncés, n'eussent brillé d'un éclat surnaturel et d'une joie odieuse.

— Il me faut pourtant des sûretés; voyons : voulez-vous signer un contrat avec moi? Voici mes conditions : avant le premier chant du coq, vous aurez tout ce que je vous ai promis; mais vous vous reconnaîtrez mon vassal, et jurerez de me suivre dans un an en ma sénéchaussée.

— Votre sénéchaussée est-elle loin d'ici?

— Il ne faut pas une heure pour s'y rendre.

— Il va s'en dire que vous m'y donnerez un logis qui vaudra le mien, et que ma femme et mon enfant m'y accompagneront.

L'étranger eut de la peine à comprimer un éclat de rire.

— Mettons aussi votre femme et votre enfant sur le contrat. Je vous donne cent louis pour la femme, et cinquante pour l'enfant.

— Affaire conclue! répondit Margerin : allons signer l'acte chez le tabellion.

— Il n'est pas besoin de tabellion en cette affaire : je porte sur moi plume et parchemin. D'ailleurs, j'ai grande hâte d'arriver au château, et je ne puis perdre plus de temps pour une si mince affaire. Faites-vous une légère piqûre à la main gauche, et nous nous servirons de sang en guise d'encre.

— Soit fait comme vous le dites.

Le contrat transcrit et signé, l'or compté et donné, l'étranger se dirigea du côté du château, et disparut au milieu du sentier, à la grande surprise de Margerin. Ce dernier revint à son logis; chemin faisant, il se sentait tourmenté de je ne sais quelle secrète inquiétude sur le marché qu'il venait de conclure.

Qu'est donc ce seigneur? songeait-il : sa sénéchaussée ne se trouve qu'à une lieue d'ici : apparemment c'est le fils du sire de Villers-Outréaux, d'Esnes, ou d'un autre village des environs. Ma foi! deux cent cinquante louis d'or et une grange remplie de bonnes récoltes valent bien la peine que l'on change de village.

A son arrivée devant la ferme, il trouva les ouvriers de l'inconnu qui remplissaient déjà les conditions du contrat. Ils travaillaient avec une promptitude merveilleuse : tandis que les uns posaient les poutres et les pièces de bois, les autres maçonnaient les briques; et il leur suffisait de poser la main sur le mortier pour qu'il durcît et séchât incontinent. Une lueur rougeâtre éclairait tout ce monde, et cependant on ne voyait aucune torche qui la produisît.

Mais ce qu'il y avait de plus incompréhensible, c'était le silence profond qui régnait au milieu d'une telle activité de cent cinquante maçons, charpentiers et autres. Il n'y a point à minuit de silence pareil dans un cimetière abandonné : le marteau frappait sans retentir, la scie rongeait, s'élevait, retombait, enlevait de grands éclats de chêne, et l'on n'entendait ni la respiration subite de l'ouvrier ni le déchirement du bois.

Saisi d'une terreur inexprimable, il entra dans sa maison. Il y trouva sa femme surprise et consternée; les animaux domestiques, agités d'une terreur secrète, se pressaient les uns contre les autres et pénétraient dans le corps des bâtiments de la ferme, comme pour se dérober à un grand danger. Les chiens hurlaient lamentablement, et ajoutaient encore à l'horreur de ce qui se passait.

Il y avait dans la ferme un coq d'une rare beauté, et qu'affectionnait surtout la maîtresse de la maison. Cet animal, qui se montrait effrayé plus que les autres, s'élança soudainement sur les genoux de sa maîtresse; surprise par cette irruption brusque et inattendue, elle poussa un cri, se signa et rejeta le coq, qui se mit à chanter.

Soudain on entendit un bruit comme un coup de foudre: la terre trembla, et les ouvriers disparurent, laissant la grange inachevée.

Le lendemain, on s'ébahit dans le village de voir cette grange non-seulement construite en une nuit, mais encore remplie de gerbes, sans que l'on eût employé ni chariots, ni valets pour les transporter. Margerin se garda bien de dire ce qui en était.

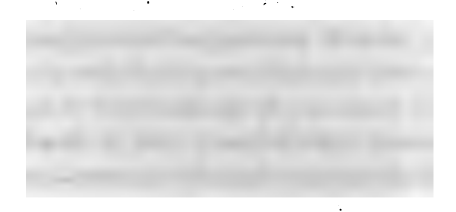
Après s'être confessé à un saint prêtre et avoir remercié le ciel du péril auquel Dieu l'avait soustrait, car il ne le savait que trop, hélas! maintenant l'étranger n'était autre que Satan en personne, il se mit à l'ouvrage pour finir un pignon resté inachevé. Mais, quand il voulut y poser une brique, elle tomba soudain renversée par une force surnaturelle; jamais il ne put venir à bout de terminer ce pignon, qui se trouve encore aujourd'hui dans le même état où les ouvriers infernaux l'ont laissé.

Et depuis ce temps-là aussi un coq se met à chanter dans la même ferme bien longtemps avant le lever du soleil, à l'heure à laquelle les maçons de Satan prirent la fuite.

Margerin mourut dans un grand âge, et avec des sentiments de piété fervente.

Telle est encore une des légendes de la Flandre française, pays si fécond en souvenirs, si riche en traditions. Parcourez chacun de ses [illegible] ages, chacun de ses hameaux, et l'on vous y racontera [illegible] ces récits où, parmi des faits bizarres, étincelle une i[illegible] énergique, sombre et sauvage dans laquelle o[illegible] connaît l'influence de notre atmosphère brumeuse, de[illegible] froids et rigoureux, de nos habitudes superstiti[illegible] ses. Sous le chaud climat de l'Espagne, les paysans ch[illegible] oyeuses *seguedillas*, expression de l'indolence v[illegible] se qu'enfante un sol doux et fécond. En Italie, un [illegible] l'azur, une nature enchanteresse, inspirent des *canz*[illegible] ureuses et tendres. Mais dans la Flandre, tout ce [illegible] nous entoure est grave, monotone, d'un austère as[illegible] : l'œil ne voit dans la campagne que des marais, [illegible] s, et des champs riches de culture, mais fort peu pittoresques; la terre n'y cède ses fruits qu'à de persév[illegible] nts labeurs. Pour faire impression sur des organes en[illegible] cis par la fatigue, pour intéresser des hommes hal[illegible] ne voir que des scènes sévères, il faut des récits [illegible] merveilleux sinistre, et qui deviennent en quelque [illegible] vraisemblables en se rattachant à des objets et à des lieux connus. Il faut des récits [illegible] soit portée au comble, et qui laissent dans le sou[illegible] e profonde impression.

On les redit, le soir, à la veillée. Au moment où l'intérêt devient le plus vif, les rouets des fileuses s'arrêtent; le cercle se resserre en silence; l'on n'entend plus que la voix cassée et basse du conteur, tandis que les regards de ceux qui l'écoutent se portent avec effroi derrière eux, comme si les mauvais esprits dont on parle, évoqués par les récits nocturnes, se tenaient là debout, leur terrible fourche à la main.



LA PROVIDENCE VEILLE SUR NOUS

— 1562 —

En 1562, par une de ces froides et brumeuses après-dinées d'automne, où les vapeurs blanches de la Seine jettent sur les revers du fleuve et sur les édifices qui le bordent une sorte de nuit grisâtre qui précède l'obscurité et se confond bientôt avec elle, un jeune homme, d'une haute taille et pauvrement vêtu, marchait le long du Louvre, lentement et la tête baissée.

Déjà les sculpteurs soumis aux ordres de Jean Goujon avaient suspendu les immenses travaux qu'ils exécutaient dans ce noble et vaste édifice. Sauf des sentinelles disposées de loin en loin, sauf quelque passant attardé qui, la main sur sa dague, se hâtait de regagner son logis, personne ne troublait la solitude et le silence de cette partie de la vieille Lutèce, comme disaient alors les beaux parleurs. Personne ne s'étonna donc lorsque le jeune homme

dont nous parlons s'arrêta devant l'endroit le plus escarpé de la Seine, et y plongea des regards pleins d'une résolution désespérée.

— Mourir, s'écria-t-il! mourir quand je suis si jeune! quand j'ai là tant de choses qui me promettent de la gloire! mourir quand j'ai tout quitté pour suivre une vocation impérieuse et sainte! Il n'y a donc point de Providence, puisque de telles choses arrivent! Et il s'élançait dans la Seine, quand un cri, jeté derrière lui, l'arrêta et lui fit tourner la tête.

C'était un vieillard qui accourait hors d'haleine. Il saisit le jeune homme par le bras, pour mieux l'empêcher de mettre à exécution le funeste dessein qu'il méditait.

— Jeune homme, dit-il, est-ce à votre âge que l'on blasphème? Douter de Dieu et vouloir mourir! Qui donc peut vous pousser à de si coupables extrémités?

— La misère.

— La misère, enfant?... Mais cette misère qui vous accable aujourd'hui, savez-vous si la Providence, dans ses voies miséricordieuses, ne vous l'a point envoyée comme une épreuve, comme un moyen peut-être de changer votre position et de la rendre heureuse? Ce ne sont point les jeunes hommes naïfs, comme vous semblez l'être, que Dieu repousse de sa main : ce sont les pécheurs endurcis qu'il abandonne au triste sort qu'ils ont mérité. Vous paraissez honnête, et je ne sais pourquoi vous m'inspirez une bonne estime de votre éducation et de votre naissance. Venez avec moi. Je veux aujourd'hui vous donner un asile; vous me conterez votre histoire, et, si vous êtes digne d'intérêt, je pourrai vous être, je l'es-

père du moins, de quelque utilité. Holà! vous autres!

Deux domestiques, qui se tenaient près de là, vinrent à la voix de leur maître, et ouvrirent une petite porte qui introduisait dans le Louvre. Là, ils allumèrent une torche et précédèrent le vieillard et le jeune homme dans un riche appartement dont une immense bibliothèque tapissait les murailles. Le vieillard s'établit dans un grand fauteuil, fit apporter à manger pour son hôte, et, lorsque ce dernier eut satisfait un appétit des moins ordinaires et qui semblait beaucoup amuser le vieillard, ces deux personnes si bizarrement réunies se regardèrent avec curiosité.

Le jeune homme avait une de ces physionomies candides et pures qui caractérisent les Flamands; ses cheveux blonds et courts laissaient à découvert un grand front plein de poésie. Il s'exprimait avec candeur; à certaines syllabes qu'il prononçait mal à propos, longues ou brèves, on reconnaissait un habitant de la Flandre.

Le vieillard portait des vêtements épiscopaux; sa taille petite paraissait courbée plus encore par les travaux de l'étude que par le poids de l'âge; son œil étincelait comme un diamant, et sa parole sentencieuse et dogmatique, en outre de l'homme âgé, annonçait une personne habituée à se voir écouter respectueusement.

— Vous désespérez de la bonté divine, mon enfant, dit-il après un moment de silence, et c'est la misère qui en est cause! Moi aussi, j'ai désespéré de la bonté divine! moi aussi, j'ai méconnu ses merveilleux desseins! moi aussi, j'ai été pauvre et prêt à me donner la mort! et cependant... Tenez, c'est une histoire que je veux vous con-

ter : ma confiance encouragera la vôtre. Je ne puis encore m'expliquer l'intérêt que je ressens pour vous ; cependant j'ai là une voix qui semble me dire : Tu changeras sa destinée, Dieu t'a choisi pour cela.

Le vieillard se recueillit un instant, et commença de la manière suivante :

« Mon père était un pauvre boucher de Melun ; sa famille nombreuse lui donnait beaucoup de soucis et l'obligeait à de rudes travaux ; il exigeait (et cela avec beaucoup de justice) que ses enfants travaillassent comme lui ; mais, il faut vous l'avouer, j'étais fort paresseux.

« Las de remontrances inutiles, un jour mon père me châtia sévèrement. Exaspéré de ce traitement, au lieu de m'en prendre à ma paresse, j'accusai mon père d'être injuste, et je pris la fuite. Après une journée de vagabondage, je tombai malade de fatigue, de faim et de froid : un cavalier me trouva sans connaissance et presque mort dans un champ; il prit pitié de ma jeunesse, me chargea sur son cheval et me conduisit de la sorte dans un hôpital d'Orléans. Là, je reçus des soins qui me rappelèrent à la vie; et après deux mois de souffrances je sortis de l'hôpital, vêtu de haillons et avec une petite somme que me donnèrent les religieuses hospitalières, en m'engageant à retourner au logis paternel.

« Hélas ! mon père était mort.

« Ce fut alors que je conçus, comme vous, la funeste pensée de mourir, et que je m'approchai, comme vous, d'une rivière afin de m'y jeter.

« Cependant les pieuses leçons que j'avais reçues des bonnes religieuses d'Orléans me soutinrent dans cette

horrible épreuve. Je fis le signe de la croix, je m'éloignai de l'eau avec vitesse, et je me mis à genoux en priant Dieu et la sainte Vierge de ne point m'abandonner. Plus fort après cette prière, je partis courageusement à pied pour Paris, demandant du pain sur la route, et obtenant parfois de quelque voiturier la permission de monter dans sa charrette.

« Arrivé à Paris, et perdu dans cette ville immense, le désespoir revint encore serrer mon cœur et me rendre de coupables pensées. J'appelai de nouveau la prière à mon aide; j'entrai dans une église, et, agenouillé devant l'autel, je laissai, dans l'exaltation où j'étais, échapper quelques paroles qu'entendit une dame placée près de moi. Ces paroles lui apprirent ma situation; elle m'appela, me fit des questions, et finit par me proposer d'entrer chez elle comme domestique de ses fils.

« Une de mes principales occupations était de conduire ces jeunes gens au collége, et de veiller sur eux pendant toute la durée de la leçon. J'écoutais avec attention les régents, et, comme le bon Dieu m'a doué d'une excellente mémoire, je profitai plus que mes maîtres de ce qu'on leur enseignait. On s'aperçut de mes efforts pour acquérir de la science, on m'encouragea, et bientôt, grâce à la protection des professeurs, je sortis de la domesticité et je devins un écolier boursier.

« Alors un gentilhomme du Berry me proposa de faire l'éducation de ses fils; j'acceptai, comme bien vous le pensez, et je demeurai chez lui jusqu'au moment où le roi Henri II vint visiter le pays que j'habitais.

« Mes élèves présentèrent au monarque une épigramme

grecque de ma composition. Le chancelier de Lhôpital trouva bien ce petit ouvrage, me prit en affection, et engagea le roi à me choisir pour précepteur de ses enfants.

« Ma fortune était faite.

« Dès lors tout me sourit, et la main du Seigneur me soutint au faîte où elle avait daigné m'élever. Je fus nommé à l'abbaye de Bellozane. Henri II me confia une mission honorable et m'envoya en Italie près du concile. A mon retour, la charge de grand aumônier vint à vaquer et elle fut pour moi. Puis, peu de temps après, je reçus la mitre d'évêque d'Auxerre.

« Vous le voyez, enfant, si j'avais, comme vous, douté de la miséricorde divine, si j'avais été assez lâche et assez impie pour me donner la mort, au lieu de couler une vie douce et honorée, au lieu de pouvoir fonder plusieurs hôpitaux, de soulager les pauvres, et d'être utile à quelques jeunes gens désespérés comme vous, j'aurais fait avorter mon existence en ce monde, et je me serais damné pour l'éternité dans l'autre; car Dieu ne pardonne point à ceux qui rejettent l'existence qu'il leur a imposée. Le suicide est un crime, et l'ange qui marque au front les réprouvés impose le sceau de malédiction à l'homicide qui se frappe lui-même comme à l'assassin qui frappe un de ses frères.

« Maintenant que Jacques Amyot vous a dit son histoire, ne voulez-vous pas lui dire la vôtre? »

Le jeune homme, confus de se trouver devant un aussi grand personnage que monseigneur l'évêque Jacques Amyot, précepteur des enfants du roi et l'un des flambeaux de la science, rougit à cette question du vieillard.

et balbutia quelques paroles embarrassées. L'air de bonté et les encouragements de l'homme célèbre l'enhardirent néanmoins, et d'abord d'une voix faible et timide, puis ensuite avec fermeté et chaleur :

« Je suis Flamand, monseigneur, dit-il au précepteur des enfants du roi; ma famille est une des plus nobles du Cambrésis et de l'Artois. Mon père, le sire de Franqueville, possède de grands biens.

« J'ai reçu une éducation brillante; et mon père a fortement encouragé chez moi le goût des belles-lettres, jusqu'au moment où, malgré les soins que je prenais de le lui cacher, il découvrit dans un galetas inhabité de son château l'atelier que j'étais parvenu à m'y disposer. Là, monseigneur, entraîné par un penchant irrésistible, je passais les journées entières à dessiner et à modeler des figures avec de la terre.

« Je ne veux point de sculpteurs dans ma famille! s'é-« cria mon père; le sang des Franqueville ne doit point « déroger. » Et il brisa toutes mes statues.

« D'abord je voulus obéir à mon père. Eh bien, malgré moi, monseigneur, un pouvoir irrésistible m'entraînait dans mon atelier et m'y forçait à reprendre mes travaux chéris.

« Surpris de nouveau par mon père, je reçus de son courroux les plus terribles témoignages; il me frappa, monseigneur!

« Alors, désespéré et sans savoir ce que je faisais, je pris la fuite.

« Le soir, quand je me vis seul, loin de la maison paternelle, sans abri, sans pain, j'aurais bien voulu retour-

ner au château; mais je connaissais la rigueur inflexible de mon père, et je n'osai.

« Bref, monseigneur, je suis venu de la Flandre à Paris, marchant le jour, me couchant, la nuit, sur quelques seuils de fermes, ou bien obtenant, par pitié, un asile dans une grange; heureux quand une bonne femme, prenant en commisération ma jeunesse et mon dénûment, me donnait un peu de pain noir et de laitage. Et pourtant j'étais habitué, monseigneur, au luxe et à l'aisance de la maison paternelle. Mon Dieu, mon Dieu! que j'ai souffert!

« Arrivé à Paris, je résolus d'aller trouver le statuaire Jean Goujon et de lui demander son aide et du travail; mais il voulut à peine m'écouter, et il me renvoya sans me donner la moindre espérance.

« Ce fut alors, monseigneur, que je pris la résolution de mourir, et que vous m'avez rencontré.

— Vous avez désobéi à votre père, mon enfant, cela est mal, bien mal, et les souffrances que vous avez eu à supporter sont un juste châtiment de si grandes fautes.

« Cependant il ne faut pas désespérer: je vais écrire à votre père, peut-être accordera-t-il votre pardon aux prières du grand aumônier de France; peut-être même permettra-t-il que vous vous consacriez à l'art du statuaire. Mais, il faut que vous me le juriez sur votre plus sainte croyance, si nous n'obtenons point cela de votre père, vous retournerez en Flandre, et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous ordonnera. »

Pierre de Franqueville fit à monseigneur Jacques Amyot les promesses que lui demandait ce dernier, et il se retira dans l'appartement que lui avait fait préparer

'évêque. Là, bercé par les plus douces espérances, le eune homme s'endormit profondément, et répara, par ın sommeil de douze heures, les fatigues et les souffran-:es qu'il avait supportées durant trois semaines.

Après une courte attente, la réponse du seigneur de Franqueville arriva. Elle était favorable. Il pardonnait à Pierre et il lui permettait de suivre sa vocation pour les arts, sous la protection de monseigneur Jacques Amyot.

Celui-ci fit appeler son jeune ami, et, lui donnant une bourse pleine d'or:

« Pierre, dit-il, vous allez partir pour le Tyrol; vous trouverez là un maitre habile qui soignera vos études et vous mettra à même de développer le germe précieux que le Très-Haut a déposé dans votre sein. De là vous irez en Italie, et, je n'en doute point, vous deviendrez un sculpteur célèbre; vous ajouterez une gloire nouvelle à l'antique nom de votre famille.

« Partez donc, mon enfant; mais ayez toujours présentes à la mémoire les dernières paroles d'un ami qui sans doute ne doit plus vous revoir que dans le ciel; car il est bien vieux, et la mort ne tardera pas à le frapper. N'oubliez jamais, jeune homme, par quelles voies miséricordieuses Dieu vous a conduit au libre développement de votre vocation. Consacrez donc à lui tout entier votre talent et votre génie. D'ailleurs, Pierre, il n'y a de vraiment grand dans les arts que les chefs-d'œuvre inspirés par la religion. Avec elle, mon enfant, avec elle seule, peut jaillir le sublime, comme jaillit, dans le désert, l'eau du rocher sous la baguette sainte de Moïse. »

Pierre de Franqueville suivit les enseignements de

son bienfaiteur, et fut surtout remarquable comme statuaire chrétien. Pour le prouver, nous citerons les statues des quatre évangélistes, de saint Ambroise et de sainte Stéphanie, que possède l'église del Castellano, à Florence, et les autres belles figures que l'on voit dans la chapelle de la Sainte-Croix, et qui représentent Moïse, Aaron et les personnifications de l'Humilité, de la Virginité et de la Prudence.

Les honneurs que la ville de Florence rendit à son archevêque saint Antonin, en 1588, furent encore pour Pierre de Franqueville une heureuse occasion de montrer son talent. Les six statues de saint Dominique, de saint Jean-Baptiste, de saint Thomas-d'Aquin, de saint Antoine, de saint Philippe, de saint Édouard, qu'il fit, d'après les dessins de Jean de Bologne, pour la décoration de la chapelle élevée à saint Antonin, sont très-estimées.

Lorsque madame Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand Ier, fit son entrée, en 1589, à Florence, on découvrit six statues colossales en pierre, commandées à Franqueville, et placées à l'entrée de la cathédrale. Elles représentaient les évêques florentins, et portaient l'empreinte d'un talent mûri et dès longtemps exercé.

Nous avons énuméré cette longue suite de travaux inspirés par le christianisme, parce qu'ils sont les plus beaux titres de gloire acquis par Pierre de Franqueville, et qu'ils laissent bien loin derrière eux les œuvres profanes, et peu nombreuses du reste, qu'a laissées le célèbre Flamand.

Pierre de Franqueville revint en France vers 1601. Henri IV le nomma son premier statuaire.

Pierre de Franqueville, durant sa longue carrière, se montra constamment pieux et charitable. Marié à une Florentine qui partageait la ferveur de ses sentiments religieux, il donna à ses deux filles une éducation chrétienne et modeste. Ce fut dans leurs bras qu'il s'éteignit, en bénissant Dieu et en redisant combien ses voies sont merveilleuses et infinies.

UNE AVENTURE DE JACQUES CALLOT

— 1609 —

Le célèbre Callot ne traçait jamais d'esquisse préparatoire, jamais il n'affaiblissait la force de sa pensée en l'essayant d'abord sur le papier, puis en la traduisant du papier à l'aide du calque ou du crayon, puis enfin en la gravant avec les outils de son état. Callot improvisait sur le cuivre avec un burin. Aussi rien n'égale la vigueur, rien n'égale la hardiesse de ses ouvrages. Cependant sa fougue d'imagination, son originalité, sa consciencieuse exactitude des costumes, sont peut-être plus admirables encore.

Un de mes amis possède une gravure de Callot assez rare, que je lui ai toujours enviée, et que nulle de mes offres, même les plus séduisantes, n'ont jamais pu obtenir de lui. Elle est de petite dimension, et représente une

halte de bohémiens. Callot a mis à l'un des coins les deux vers qu'on va lire :

Au bout du compte, ils trouvent pour destin
Qu'ils sont venus d'Égypte à ce festin.

Le plus grand mouvement règne dans cette composition. Les plans du fond sont occupés par une nuée d'enfants qui se jouent auprès d'un grand feu, par du gibier qui rôtit, et par des femmes faisant cuire leur repas dans une vaste chaudière. A gauche, des hommes dépècent un mouton et embrochent au bout d'une perche une cuisse de je ne sais quel animal. On voit, à droite, une femme en gésine au milieu de cinq commères. L'une d'elles reçoit l'enfant, tandis qu'un vieillard à barbe de capucin présente à l'accouchée un vase plein de liqueur. Aux plans rapprochés, sur un grand arbre, deux hommes dont l'un ronfle et l'autre fait pire; au pied, des joueurs acharnés; à quelques pas, une femme dont le poignard gît à terre, et à laquelle pourtant les immondes cheveux de son mari donnent une occupation qui n'est ni ragoûtante ni belliqueuse. Puis, jetez au milieu de tout cela des femmes demi-nues, des drôles, un vaste chaperon en tête, la dague à la ceinture, l'arquebuse au côté; animez, donnez du mouvement, voilà la gravure de Callot. Voilà la scène qui se passait en 1609, et dont Callot lui-même était un des acteurs.

Né à Nancy d'un hérault d'armes, Callot avait vu traiter d'instinct misérable, de goût honteux, sa passion pour le dessin; on l'en avait puni comme d'un vice. Callot, âgé de dix-sept ans, s'évada une nuit et prit la route de

Rome. Mais pour voyager, et surtout au commencement du dix-septième siècle, il fallait beaucoup d'argent : le trésor du fugitif se trouvait des plus minces, et fut bientôt épuisé. Que faire alors? retourner dans sa famille, qui, forte de sa faute et plus encore de son retour contrit, l'enchainera à l'étude de l'art héraldique, et brisera pour jamais ses crayons... Marcher en avant? mais comment, sans même posséder de quoi acheter du pain?

Là-dessus il s'endormit au pied d'un arbre, car il est un âge heureux durant lequel le sommeil l'emporte sur les plus graves inquiétudes. En se réveillant, Callot aperçut autour de lui une foule d'hommes à faces brunes, à vêtements pauvres et bizarres; ils le dépouillaient de ses habits, et Callot dormait si fort, que déjà il se trouvait à demi nu. Sa colère, son air délibéré, et peut-être cet intérêt indicible, don mystérieux et bienfaisant de la nature qui s'attache à tout ce qui est jeune et a besoin de protecteurs, trouvèrent grâce devant les bohémiens; Callot conserva sa chemise et son haut-de-chausses. Faute de mieux, il se mit ensuite à faire route avec les larrons. Ils s'émerveillèrent bientôt de sa gaieté, de ses reparties joyeuses et de son adresse. En quatre coups de crayon Callot croqua le portrait d'une jeune bohémienne. Dès lors il fut impatronisé dans la horde, eut une maîtresse passionnée, et redevint possesseur de son pourpoint et de son chapeau.

On se lasse de tout, même d'une jeune fille aux grands yeux noirs, au teint de cuivre, aux caresses ardentes. Les amours de la jeune bohémienne, dire la bonne aventure, faire maigre chère et recevoir de tendres baisers et des horions jaloux; aujourd'hui comme hier, comme

avant-hier, comme le jour précédent; puis comme demain, comme après-demain, comme ensuite, comme toujours... ce n'était point là le fait d'une imagination de feu, d'une imagination d'artiste. Callot prit patience jusqu'au moment où Rome lui apparut. Alors, tandis que la sœur de sa maîtresse mettait au monde un petit bohémien, que toutes les femmes s'empressaient près d'elle et que les hommes hâtaient de dîner, il s'échappa sans encombre, et se trouva, une heure après, errant dans les rues de l[illegible]

Bientôt il eut faim, et [illegible] regretter la chère peu exquise, il est vrai, des [illegible]e bohème, mais qui, du moins, apaisait comme [illegible]t les déchirements d'entrailles qui lui faisaient [illegible]al.

Assis tristement sur l[illegible]e maison, il réfléchit, incertain de la route q[illegible] suivre pour retrouver ses compagnons de rou[illegible]ant l'excuse qu'il alléguerait de sa fuite aupr[illegible] de la horde, et surtout auprès de la douce moit[illegible] redoutait si fort la tendresse aigre-douce; il fi[illegible] résoudre de se fier au hasard pour cela, comme [illegible]our la vie qu'il avait menée depuis sa fuite de Nancy [illegible] malgré l'obscurité qui commençait à régner, il enf[illegible]it la première rue qui se trouvait devant lui. [illegible]s, a[illegible]u qu'il rencontrât sa route, une nouvelle rue s'allongeait toujours devant ses pas, et d'innombrables c[illegible]rs lui présentaient à chaque instant leurs embarrassa[illegible] étoiles de chemins.

Il était là, debout et b[illegible] en peine, quand un homme qu'[illegible]usement un manteau lui demanda s'il voulait gagner une bonne soirée.

Callot mit en œuvre tout ce qu'il savait de mauvais italien pour répondre qu'il ne demandait pas mieux.

« Suis-moi, » dit l'inconnu. Et alors il se mit à marcher pendant longtemps et à parcourir des rues désertes. Une vague frayeur s'empara peu à peu de Callot, qui, se signant avec dévotion, se recommanda au ciel, sans trop savoir de quel péril il avait à être préservé.

Cependant son guide marchait, marchait toujours. La nuit était devenue des plus noires; le pauvre Français crut voir que son guide revenait sur ses pas, et que la rue où ils se trouvaient était la même que celle d'où ils étaient partis. Hélas! le dessein de son guide était-il de le fourvoyer? Cette longue course, si rapide, qu'il s'en trouvait hors d'haleine, ne s'était-elle faite que pour l'empêcher de savoir en quels lieux il se trouvait?

L'homme au manteau s'arrêta enfin devant une petite porte qui s'ouvrit, et il murmura en ricanant: « J'en ai un. » Callot manqua de s'évanouir à ces paroles sinistres. Il essaya de prendre la fuite, mais ses jambes se dérobèrent sous lui, et un poignet vigoureux le saisit au collet et l'entraîna à travers un long corridor noir.

Quel spectacle s'offrit tout à coup à la vue de Callot! Une vaste chambre éclairée par une seule torche, des êtres couverts de vêtements fantastiques; puis des figures blanches et immobiles contre les murs, et que l'on entrevoyait à peine. Le plus terrible, au milieu, un cadavre meurtri, sanglant, mutilé! On fit avancer Callot. On étendit sa main sur le cadavre. « Fais serment, hurla une voix étrange, fais serment de ne jamais redire ce que tu

as vu, et ce que tu vas voir! » Mourant de peur, il balbutia le serment.

Alors les figures extraordinaires qui remplissaient la salle se mirent à danser autour de Callot. Lui, habitué la danse bizarre des bohémiens, ne pouvait supporter ces gambades fantastiques, ces grimaces, ces cris, ces éclats de rire confus, vrai sabbat de sorciers et de démons.

Quand ils furent las, on prit le cadavre, on le dressa contre le mur, et on fit avancer Callot pour le charger de cet horrible fardeau. Il eut beau prier, beau pleurer, beau intercéder, beau représenter que lui, pauvre Français étranger à Rome, allait être accusé du meurtre de ce cadavre, il lui fallut se courber sous la charge exécrable: Traînant de son mieux le corps roide et immobile, il crut tout à coup le sentir s'animer, et bientôt deux bras vigoureux entourèrent son cou de leurs rudes étreintes, et une voix sauvage se prit à imiter le chant du coq et à entonner un air diabolique.

Le pauvre Callot n'y tint plus, et tomba sans force; mais les talons nus du cadavre l'éperonnèrent, et bel et bien il lui fallut se relever.

« Sainte Vierge! s'écria-t-il avec désespoir, suis-je assez puni d'avoir quitté ma famille! Mon amour pour la peinture est-il assez cruellement expié! »

Les étreintes du cadavre se relâchèrent: « Tu es peintre? s'écria-t-il, tu es peintre? prouve-le-moi. »

Une lanterne, allumée comme par enchantement, brilla dans la main de l'étrange corps sanglant et nu, et Callot se sentit passer entre les doigts un morceau de braise.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il traça au hasard une figure de bohémien dans l'auréole lumineuse que la lanterne réflétait sur la muraille.

Il n'avait pas encore fini que le cadavre lui sautait au cou, l'embrassait avec enthousiasme et criait avec une voix qui n'avait plus rien d'infernal : « Venez, Laurenzo, venez, Pietro, venez tous... C'est un jeune artiste, un talent original, inouï ! »

Les figures de tout à l'heure accoururent à demi vêtues, et la plupart encore barbouillées de couleurs. C'était un atelier d'artistes qui avaient voulu s'ébattre de la frayeur d'un passant, et qui avaient mis à exécution le tour dont Callot se trouvait victime.

Tandis qu'ils admiraient l'esquisse de Callot et que, revenu de sa peur, il leur contait naïvement ses aventures, le cadavre ressuscité faisait disparaître à grands coups d'éponge les teintes rouges et noires qui figuraient si bien sur ses membres du sang et des meurtrissures. Quand il eut repris son pourpoint et son haut-de-chausses, il parut un grand jeune homme de mine avenante.

« Mon compère, dit-il à Callot, je vous ai fait une belle frayeur, tantôt. Afin de vous en payer, je vous offre pour tout le temps qu'il vous plaira un logement chez moi, une place à ma table, mon crédit et mes conseils, que l'on recherche quelquefois.

« Moi aussi, jeune homme, j'ai fait comme toi, j'ai quitté mon pays et ma famille pour me livrer en liberté à ma passion pour les arts ! Moi aussi, sans un digne évêque qui m'accueillit par pitié, j'aurais dû lutter contre la misère pendant bien des années de ma jeunesse. Je ferai

pour toi ce que l'on a fait pour moi. Et, vive Dieu! compère, si tu as autant d'ardeur au travail que d'heureuses dispositions, tu deviendras célèbre.

« Or sus, mes compagnons, je vous convie à venir souper tous chez Pierre de Franqueville, et à boire jusqu'à demain matin à ma statue *della Prima Vera* [1], que je viens d'achever.

« Nous boirons aussi aux succès futurs de Jacques Callot! »

[1] Cette statue se trouve plac[illegible]e, au bas du pont de la Trinité.

LE TABLEAU DU MOINE

— 1632 —

La vie de peu d'hommes a été mieux remplie de fortune, d'hommages et de gloire que la vie du peintre flamand Pierre-Paul Rubens. Artiste déjà célèbre à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfants frivoles, recherché avidement par les plus grands princes, qui couvraient d'or ses chefs-d'œuvre et se disputaient l'honneur de le fixer à leur cour, il vit ensuite rendre à la noblesse de son caractère, à la haute portée de son savoir, les témoignages les plus flatteurs. Le duc de Buckingham, ayant fait connaître à Rubens tout le chagrin que lui causait la mésintelligence survenue entre les cours d'Angleterre et d'Espagne, le chargea de communiquer ses desseins de réconciliation à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens se rendit à Bruxelles près de cette princesse, atteignit bientôt le but de sa négociation, et gagna

si bien les bonnes grâces de l'infante, qu'elle l'envoya au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir les instructions du monarque.

Philippe IV, frappé du mérite de Rubens, le fit chevalier et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé.

Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante Isabelle des résultats de sa mission; ensuite il passa en Angleterre avec les commissions du roi catholique, et conclut la paix au gré des deux puissances. Le roi Charles Ier combla d'honneurs Pierre-Paul Rubens, lui conféra ses ordres, et tira, en plein parlement, l'épée qu'il portait pour la donner à l'illustre négociateur. Enfin Rubens retourna en Espagne, où il fut décoré de la Clef-d'Or, fait gentilhomme de la chambre et nommé secrétaire du conseil d'État dans les Pays-Bas. Une année auparavant, il avait épousé Hélène Forment, jeune fille de grande beauté, de haute naissance, et qui l'avait rendu père d'un fils, après dix mois d'union.

Enivré de tant de bonheur, et fier d'une position qu'il ne devait qu'à lui-même, Rubens s'entoura de faste; jamais il ne marchait sans une suite brillante, nombreuse, et digne d'un prince. Ses élèves, qui l'avaient habitué à une sorte de culte, l'accompagnaient et lui formaient un véritable cortége. C'est avec cette escorte que Rubens, durant ses voyages, allait de cloître en cloître et d'église en église visiter les chefs-d'œuvre que renfermaient ces édifices.

A l'époque dont nous parlons, les arts, inspirés par la

religion, recevaient du clergé de puissants encouragements. Plus d'un artiste qui serait mort pauvre et inconnu doit sa gloire et sa fortune à l'aide généreuse que lui a offerte le clergé du dix-septième siècle; et, comme le disait Rubens lui-même, alors la protection d'un moine valait, pour un peintre, la protection d'un roi.

Un jour Rubens, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent de règle fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

« Quel peut être l'auteur de cette œuvre? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens.

— Un nom était écrit au bas du tableau, mais on l'a soigneusement effacé, » répondit Van Tulden.

Rubens fit engager le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration.

Celui-ci croisa les bras, sourit et répondit :

« Le peintre n'appartient plus à ce monde.

— Mort! s'écria Rubens, mort!... et personne ne l'a connu jusqu'ici! personne n'a redit avec admiration son nom, qui devrait être immortel! son nom, devant lequel s'effacerait peut-être le mien! Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon père, je suis Pierre-Paul Rubens! »

A ce nom, le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux étincelèrent, et il attacha sur

Rubens des yeux où se révélait plus que de la curiosité. Cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés vers le ciel dans un mouvement d'enthousiasme, et répéta :

« L'artiste n'est plus de ce monde.

— Son nom, mon père, son nom, que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due ! »

Et Van Dyck, Diepenback, Jacques Jordaens, Juste Van Nuel, Van Tulden, les élèves, j'allais presque dire les rivaux de Rubens, entouraient le prieur, et le suppliaient instamment de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait; une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme prêtes à révéler le mystère dont il possédait le secret.

« Son nom ! son nom ! » répéta Rubens.

Le moine fit de la main un geste solennel.

« Écoutez-moi, dit-il : vous m'avez mal compris. Je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'appartenait plus à ce monde, mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort.

— Il vit! il vit! Oh! faites-le-nous connaître ! faites-le-nous connaître!

— Il a renoncé aux choses de la terre; il vit dans un cloître, il est moine.

— Moine, mon père! moine! Oh! dites-moi dans quel couvent, car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un

homme du sceau du génie, il ne veut pas que cet homme s'ensevelisse dans la solitude d'un cloître; il lui a donné une mission sublime; il doit l'accomplir. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en tirer et lui montrer la gloire qui l'attend! S'il me refuse, voyez-vous, je lui ferai ordonner par notre saint-père le pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le pape m'aime, mon père; le pape écoutera ma voix.

— Je ne vous dirai ni son nom ni le nom de son cloître, répliqua le moine d'un ton résolu.

— Le pape vous en donnera l'ordre! s'écria Rubens exaspéré.

— Écoutez-moi, dit le moine; écoutez-moi, au nom du ciel. Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait point fortement lutté contre une résolution semblable? Croyez-vous qu'il n'ait point fallu d'amères déceptions, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'est que vanité? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien : il sortirait victorieux de cette tentation, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, car Dieu ne lui retirera point son aide; Dieu, qui, dans sa miséricorde, a daigné l'appeler à lui, ne le chassera point de sa présence.

— Mais, mon père, c'est à l'immortalité qu'il renonce!

— L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité. »

Et le moine rabattit son capuchon sur son visage et

changea d'entretien, de manière à empêcher Rubens d'insister davantage.

Le célèbre Flamand sortit du cloitre avec son brillant cortége d'élèves, et tous retournèrent à Madrid rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, s'agenouilla sur la natte de paille qui lui servait de lit, et fit à Dieu une fervente prière.

Ensuite il rassembla des pinceaux, des couleurs et un chevalet gisant dans un coin de la cellule, et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets avec elle.

Quand ils eurent disparu, il vint se remettre en oraison sur sa natte de paille et devant son crucifix de bois.

LA NOCE DU CONTREBANDIER

— 1656 —

« Je me moque du curé, je me moque de l'évêque, je me moque du pape, je me moque de la sainte Église catholique ! Si le curé ne veut point me marier aujourd'hui vendredi, je me passerai de mariage, et les noces n'en auront pas moins lieu.

« Vois-tu, bedeau, je suis un contrebandier, un joyeux contrebandier qui passe sa vie dans les bois et n'est jamais sûr du lendemain : car le coup de fusil d'un douanier n'a qu'a se trouver bien ajusté, et tout est fini. Or c'est mon métier à moi, que d'entendre les balles des douaniers siffler à mes oreilles.

« Donc, va-t'en dire à ton curé que si dans une demi-heure il ne m'attend pas à l'église, adieu le mariage, adieu la bénédiction de l'anneau d'or, adieu les dix écus que je lui destinais pour sa messe, adieu la belle cérémonie, les chants de l'orgue et la clarté pure des cierges !

A mes noces il n'y aura pour bénédiction que les blasphèmes de mes camarades,, pour orgue que le violon du ménétrier, et pour présent au prêtre que des malédictions, et peut-être bien, ce soir, le *chant du coq rouge* pour le presbytère. Tu sais, n'est-ce pas, tu sais, bedeau, comment chante le coq rouge? tu sais comment tourbillonnent ses ailes de flammes? tu sais quelles larmes il cause, et comment il fait écrouler les poutres à demi consumées? Gare au chant du coq rouge, bedeau! »

Et le bedeau, pâle et croyant déjà voir la cure tout en feu, alla trouver le curé et lui rapporter les menaces de Nicolas Trocmetz. Le curé eut peur. Mais la peur ne lui fit pas enfreindre la défense de l'Église, qui ne permet pas que des mariages se fassent le vendredi. « Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il, et qu'il en advienne ce qu'il pourra! »

Une heure s'écoula, et l'église ne s'ouvrit point. Alors Nicolas Trocmetz, écumant de rage et serrant les poings, alla querir sa fiancée, pauvre jeune fille que ses parents mariaient malgré elle au contrebandier farouche. Mais elle se jeta aux genoux de son père, et le supplia si fort de ne point la livrer à son fiancé avant que le prêtre eût béni leur mariage, que le vieillard dit :

« Nicolas, il faut attendre deux jours. Deux jours sont bientôt passés; lundi, à la première heure, tu seras marié à l'église, et tu emmèneras ta femme.

— Non, sur mon âme! non, sur le démon! il n'en sera point ainsi! Sur l'heure ou jamais! Qu'elle vienne à présent, ou qu'elle ne vienne jamais! Choisis.

— Jamais, jamais, mon père ! oh ! prenez pitié de moi !

— Au diable donc la bégueule et ses scrupules ! Croit-elle que je manquerai de jolies filles pour m'épouser? Qu'elle reste donc dans sa chaumière à nettoyer les plats de bois de sa famille. Moi, je vais chercher une autre femme; la première venue vaudra mieux que la folle que je quitte, et qui, pour un sot scrupule, fait fi de ma ceinture pleine de pièces d'or, et de mes quarante chiens qui se moquent des douaniers, mes chiens dont jamais un seul n'a laissé prendre par les gabelous le moindre paquet de marchandise.

Disant cela, il s'en fut : la jeune fille remercia le ciel, et, se mettant à deux genoux, elle fondit en larmes, mais en larmes de joie.

Nicolas, néanmoins, se sentait profondément outragé, le dépit gonflait son cœur, et il y avait dans son sourire affecté je ne sais quel sombre ressentiment de désespoir.

Il marchait parlant haut, riant et tâchant de faire rire ses amis, lorsqu'il fit rencontre d'une jeune fille à la tournure délurée et au plus joli minois que l'on eût jamais vu dans le village.

« Qui donc es-tu? demanda le contrebandier en entourant sans façon de son bras la fine taille de la jolie fille.

— Robertine ! voilà mon nom, dit-elle.

— Et l'autre; le nom de ton père?

— Je n'ai ni père ni mère.

— Et d'où viens-tu?

— De nulle part, car je vais partout et je viens de partout sans soucis d'hier ni de demain, tantôt pauvre, tantôt riche, toujours gaie et avenante.

— Vrai Dieu ! — ne pâlis pas, la belle, de ce juron, — tu es la femme qu'il faut à un contrebandier. Veux-tu m'épouser, m'épouser sans prêtre et sans église, la belle? m'épouser un vendredi et faire gras à la noce? ne manger que de la viande et rire du maigre et de l'abstinence?

— Je le veux bien, marchons.

— Voilà qui s'appelle parler! Holà, hôtelier! vite, vite, mon repas de noces! A table! du vin, du vin, et encore du vin! Vive la joie! je me marie, et le curé n'a que faire à mon mariage.

— Je suis un homme craignant Dieu, et de telles noces ne sauraient se célébrer chez moi. Cherchez une autre auberge que la mienne pour tenir de tels propos et commettre un semblable sacrilége.

— Quoi! parce qu'un de mes camarades s'habille en prêtre et imite le curé, tu as peur? Au diable la peur et ta maison, cabaretier maudit! Eh bien, camarades, prenez-lui une tonne de vin : il ne refusera pas de la vendre, le coquin, ou gare mon couteau! Bon! maintenant qu'il cède, le digne homme, prenez ce tonneau de vin, et en route pour la forêt! en route pour le vieux château en ruine qui se trouve au milieu de la forêt! C'est là que je veux faire ma noce. »

Et ils partirent, hurlant et blasphémant, et ils arrivèrent au château, et là ils parodièrent les saintes cérémonies du mariage, et là ils passèrent la nuit à commettre mille horreurs.

[illegible]s minuit, Nicolas entraînait dans la cha[illegible]iale préparée à la hâte sa fiancée, dont les yeux étincelaient de joie et d'amour.

Et elle disait malgré cela : « Non, non, pas encore; laissez-moi ! » mais si doucement, qu'il ne trouvait que plus de charmes à l'entraîner.

« Je veux être ton serviteur; nul autre que moi ne te servira, Robertine. C'est ma main qui détachera cette collerette, c'est ma main qui dénouera cette ceinture. Tu es ma femme, tu es ma femme, tu es à moi. Maintenant, c'est ton pied, ton joli pied que je veux voir; laisse-moi ôter ces bas si blancs, et qui trahissent des formes si gracieuses et si fines. »

Et il tirait doucement le bas, et il admirait les contours blancs et si délicats qu'il découvrait avec lenteur, lorsque tout à coup, — horreur! — le bas tomba tout à fait et laissa voir un pied fourchu.

Et la belle et gracieuse Robertine, devenue un démon avec des cornes de feu et des griffes de fer, entoura de ses bras le cou du contrebandier, et lui dit en riant et en l'insultant :

« Reçois le baiser de noce, le baiser de ta fiancée. »

Les contrebandiers ne trouvèrent le lendemain matin, dans la couche nuptiale, qu'un tas de cendres noires et fétides.

Et, le dimanche qui suivit le jour de cette funeste découverte, le curé prêcha sur les malheurs qui arrivent aux impies et aux mécréants qui se passent de prêtre pour se marier et qui font célébrer leur noce le vendredi.

LE PREMIER SERMON DU VICAIRE

— 1712 —

Certes, depuis le moment de son réveil, et il était sur pied avant l'aube, de fortes émotions et une peur des plus énergiques serraient le cœur du jeune vicaire de Sainte-Waudru, à Mons, Antoine Watremetz, et blêmissaient son visage. Mais ces émotions et cette peur devinrent bien autrement énergiques, et le cœur faillit tout à coup au pauvre garçon, quand il entendit entonner les premiers versets du *Magnificat*.

Ce fut bien pis le *Magnificat* terminé.

Il se leva machinalement et marcha vers la chaire, abasourdi de vertiges, chancelant, et comme enivré par l'aspect confus du clergé qui s'asseyait, de la foule qui se rapprochait tumultueusement, et qui d'éparse devenait compacte : tout cela au milieu du choc des chaises qui se retournaient, du grincement des bancs que l'on

traînait sur les dalles, des pieds qui trépignaient, des éternuments qui sifflaient et des toux qui grondaient. A ce confus brouhaha, à cette agitation générale, succéda un grand silence, quand on vit le prédicateur monter en chaire et s'y agenouiller pour se recueillir un moment. Toutes les têtes s'élevèrent immobiles vers lui, tous les regards s'attachèrent sur lui.

Dans un état de gêne et de frayeur qui paralysait presque entièrement sa voix et ses gestes, Antoine se signa et bégaya en tremblant le texte de son sermon :

Qui non colligit mecum dispergit : celui qui n'amasse point avec moi ne fait que dissiper.

Puis il commença l'exorde; car il avait divisé son sermon méthodiquement, et, comme le voulaient les règles scolastiques, en cinq parties bien distinctes; savoir : l'exorde, l'exposition, la narration, la confirmation et la péroraison. Après force images mystiques et force citations latines, il se mit à tonner avec violence contre les ambitieux.

« O race coupable! s'écria-t-il d'une voix glapissante, car il s'était rassuré peu à peu et il ne se ressentait plus de la gêne de tout à l'heure; ô race coupable! qui n'avez de désirs que pour les biens périssables, sans tourner jamais vos regards vers les biens de l'éternité ; qui bâtissez sur le sable, qui n'êtes jamais satisfaite des dons de la Providence; ambitieux, le royaume céleste vous est fermé à tout jamais. Oui, plus fermé qu'il ne l'est aux riches, et cependant Jésus-Christ notre divin maître l'a dit : Il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

En ce moment le vicaire leva machinalement la tête, et crut voir une des figures fantastiques sculptées sur les ogives de la voûte se tordre en riant aux éclats et le montrer, lui le prédicateur, à ses compagnes de marbre, qui ne riaient pas moins fort.

Antoine sentit un frisson de glace courir dans toutes ses veines.

Ce fut bien pis quand la statue infernale se mit à crier d'une voix moqueuse :

« Tu n'es pas ambitieux, toi, n'est-ce pas, toi qui prêches contre l'ambition? Je t'attends en enfer, dans la chaudière des ambitieux. »

Et toutes les cariatides s'agitèrent, et toutes les têtes bizarres que l'architecture de l'époque prodiguait aux monuments religieux se contractèrent d'effroyables rires. Ne pouvant supporter un spectacle aussi épouvantable, Antoine tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans la sacristie, environné d'une foule nombreuse et attentive à lui prodiguer des soins : l'évêque surtout se montrait parmi les plus empressés, et il fit un grand geste de joie quand il vit Antoine ouvrir les yeux, puis il s'écria :

« Que Dieu soit loué, puisqu'il conserve à l'Église une de ses lumières! Watremetz, je vous nomme chanoine. Revêtez l'hermine, et tenez-vous prêt à prêcher devant le roi, au carême prochain. Nul plus que vous n'y a droit; je me charge de vous présenter au monarque et de vous faire agréer par Sa Majesté.

[illegible] à genoux, reçut la bénédiction de l'évêque et s'en retourna chez lui tout joyeux, et non sans

acheter en route une aumusse et une cape, insignes du canonicat, sa nouvelle dignité.

Sans songer à la scène diabolique de tantôt, et cherchant, toutes les fois qu'elle apparaissait à son souvenir, à se persuader qu'elle provenait d'un vertige causé par l'agitation qu'il éprouvait, Antoine se mit à travailler activement aux sermons qu'il devait prêcher en carême devant le roi. Une idée ne le quittait pas, elle l'obsédait, et se mettait toujours entre lui et toute autre idée; c'était celle-ci : le dernier chanoine qui prêcha devant le roi en carême fut fait évêque.

« Oh ! s'il pouvait m'en arriver autant! Dieu soit béni, mes vœux seraient comblés, et je n'aurais plus rien au monde à désirer. »

Ces vœux s'exaucèrent comme par enchantement, et, deux mois après, Watremetz ceignait la mitre, s'appuyait sur la crosse épiscopale, et signait : † Antoine, *évêque de Mons*. Par un hasard qui fit d'abord quelque impression sur le nouveau prélat, la tête sculptée sur la crosse pastorale ressemblait à la cariatide ricaneuse de Sainte-Waudru.

Un soir qu'assis près de sa cheminée il se laissait aller à faire mille châteaux en Espagne, un inconnu pénétra mystérieusement jusqu'à lui, et le prélat ne put s'empêcher de pâlir en reconnaissant dans les traits de cet homme quelque chose de la physionomie étrange et sarcastique de la cariatide de Sainte-Waudru. Mais il sourit bientôt de sa frayeur en apprenant que c'était un ecclésiastique chargé par notre saint-père le pape de lui apporter une bulle qui l'appelait au plus riche archevêché de toute la Flandre.

A peu de temps de là, un cardinal mourut; et, à l'ouïr de cette nouvelle, Antoine songea combien la pourpre romaine lui siérait. Mais quel moyen d'espérer de la revêtir? Le hasard le servit à merveille, au delà de ses espérances. Une femme vint le trouver de la part du légat du pape, et lui dit que, s'il voulait consentir à payer une somme énorme qui appartenait au diocèse dont lui Antoine était archevêque, somme que nul ne savait se trouver entre ses mains, l'en [illegible]u saint-père se faisait fort de lui faire obtenir la p[illegible]re. Antoine hésita quelque peu, puis il remit la so[illegible] entre les mains de l'inconnue, qui se prit à [illegible]mme l'avait fait la cariatide de Sainte-Waudr[illegible]ais l'archevêque n'éprouva pas la moindre terreur, [illegible]e contenta de remarquer la bizarrerie d'une ressem[illegible]nce qu'il rencontrait pour la quatrième fois.

Un mois après l'arri[illegible] Rome du cardinal Antoine Watremetz, le pape tom[illegible] malade, la vieille femme qui était venue trouver Antoine de la part du légat pénétra encore un soir chez le prince de l'Église.

« Veux-tu être pape? » lui demanda-t-elle d'une voix rauque.

Antoine tressaillit.

« Eh! qui donc êtes-vous, demanda-t-il, pour disposer à votre gré d'une telle p[illegible]issance?

— Peu t'importe! ré[illegible]nds-moi : veux-tu être pape?

— Que faut-il faire pour cela? quel prix en voulez-vous?

— Donner ce poison au pape et jeter dans la fange les reliques de saint Pierre.

— Ah! fit avec horreur le cardinal.

— Reste donc cardinal; je vais offrir à un autre, moins scrupuleux, ce que tu dédaignes. Adieu. »

Et elle s'éloignait. Antoine la rappela :

« Écoute, dit-il; où se trouve le poison?

— Le voici. »

Antoine tremblait si fort, qu'il faillit laisser tomber la fiole que lui remit la vieille.

« Va visiter le pape; il suffira de briser cette fiole dans sa chambre pour qu'il meure. Quant aux reliques de saint Pierre, en sortant du palais papal tu les jetteras dans l'égout de la voie Appienne.

Et elle disparut.

En proie à une horrible incertitude, Antoine se rendit chez le pape avec tous les autres cardinaux. Il tenait sous sa robe la fiole fatale, et lutta longtemps contre la tentation qui l'obsédait. Enfin l'ambition l'emporta; il laissa tomber la fiole.

Au même instant mille voix horribles crièrent, le ciel s'obscurcit, la terre vomit des flammes, et une nuée de démons, à la tête desquels se trouvait la cariatide de Sainte Waudru, se précipitèrent sur Antoine et le jetèrent dans les gouffres éternels. Là, tandis que, plongé dans une chaudière pleine de feu, il souffrait des supplices comme n'en sauraient causer les flammes terrestres, un démon lui répétait à l'oreille les propres paroles du sermon débité par lui dans l'église de Sainte-Waudru :

« Ambitieux, le royaume du ciel vous est fermé à tout jamais; oui, plus fermé qu'il ne l'est aux riches. »

Et tous les démons ajoutaient :

« Salut au saint prédicateur qui enseigne et qui ne pratique pas ! Salut au saint-père le pape ! »

Et ils l'accablaient d'avanies, et, par-dessus tout, une voix répétait continuellement ce mot terrible : ÉTERNITÉ !

« Monsieur Antoine, monsieur le vicaire ! cria tout à coup une voix plus douce, et qui n'était autre que celle d'une vieille gouvernante ; monsieur Antoine, voici que l'on sonne vêpres, et vous êtes encore là à dormir au coin du feu. »

Antoine s'éveilla en sursaut, car il dormait ; et il se jeta à genoux pour remercier Dieu de ce que tout cela ne s'était passé qu'en rêve.

Il se revêtit de son plus beau surplis, se rendit à l'église et prêcha avec talent contre l'ambition. L'évêque le complimenta, et lui promit plus tard, s'il persévérait, une cure de campagne.

« Hélas ! pensa en lui-même et en soupirant le jeune vicaire, hélas ! dans mon rêve il me faisait chanoine ! »

LE SAC NOIR

— 1810 —

Vers la fin de 1810, il arriva dans la ville d'Hazebrouck un vieillard dont personne ne connaissait ni le nom ni le pays. Quoiqu'il s'exprimât en flamand avec une grande facilité, il le faisait avec un accent, témoignage irrécusable d'une origine étrangère.

Cet homme se logea dans le plus humble et le plus pauvre quartier de la ville; ce ne fut point d'abord sans difficulté qu'il parvint à louer une petite mansarde, car ses vêtements d'étoffe grossière et l'absence de tout bagage et de tout meuble n'inspiraient qu'une très-médiocre confiance à ceux auxquels il s'adressait. Mais, quand on sut qu'il payait à l'avance chaque semaine de son loyer, qu'il n'achetait jamais rien à crédit, et qu'aucun hôte n'était moins incommode, il put enfin trouver l'abri qu'il désirait.

Cependant, il faut le dire, sa manière solitaire de vivre, ses allures étranges, sa haute taille déjetée, l'expression lugubre de ses traits anguleux et flétris, ne lui valaient point, de la part de son hôtesse, les attentions auxquelles lui donnaient droit son exactitude à payer et son peu d'exigence. Il paraissait du reste ne pas s'en soucier, pourvu qu'on le laissât vivre à sa guise. Tantôt il restait des semaines entières sans sortir; d'autres fois il lui arrivait de demeurer absent sept à huit jours entiers. Il revenait ensuite plus pâle et plus brisé que jamais, les cheveux en désordre, l'œil hagard, les vêtements trempés par la pluie ou roidis par la gelée. Dans la rue, les passants pouvaient le regarder à leur aise, le suivre et même s'arrêter pour le voir plus commodément; il ne prenait garde à personne, et se trouvait toujours absorbé par ses méditations profondes. Il choisissait ordinairement, pour parcourir les rues de Hazebrouck ou pour errer dans les campagnes, les temps de tempête ou de neige. Le moindre rayon de soleil le renfermait au logis : on aurait dit que la sérénité de la nature lui faisait mal et que le bleu du ciel lui causait de l'horreur. Mais, quand le vent mugissait, quand le tonnerre grondait, quand la tempête jetait des éclairs, alors ce n'était plus le vieillard taciturne qui semblait se mouvoir par des ressorts automatiques. Sa bouche s'entr'ouvrait par une sorte de lugubre sourire, sa prunelle fauve brillait d'une étrange lueur, et il se mettait à marcher comme s'il eût senti derrière lui l'épée de l'archange qui pousse sans cesse en avant le juif Ashvérus.

Un soir, la neige tombait lentement du haut des airs, et

l'hôtesse du vieillard se tenait le plus près possible de sa cheminée, car il faisait bon, par un temps si rigoureux, de voir briller devant soi une flamme claire et vivifiante. Elle devisait avec gaieté au milieu de ses deux filles et de trois jeunes garçons, pressés comme elle autour du foyer. Au moment le plus joyeux et le plus rieur de la causerie, un coup sec et rude heurta violemment la porte, qui s'ouvrit tout à coup d'elle-même et alla frapper avec fracas la muraille. On vit alors apparaître et se glisser dans l'appartement la sinistre figure de l'inconnu. Le froid rendait bleus ses membres octogénaires; des glaçons hérissaient sa barbe et ses cheveux; il pouvait à peine se soutenir. Machinalement, on se resserra pour lui laisser, près de la cheminée, une place qu'il vint occuper. Suivant son habitude, sans remercier ni saluer personne, il s'accroupit, le visage caché dans ses mains décharnées, et il demeura dans cette attitude plus de deux longues heures. A la fin, il soupira comme doit soupirer un ange déchu quand il se souvient du paradis en enfer, releva convulsivement la tête, regarda le ciel avec désespoir et retomba dans sa première attitude.

« Dieu nous préserve des embûches du démon! dit l'hôtesse effrayée, tandis que ceux qui se trouvaient là échangeaient un regard inquiet.

— Le démon! murmura le vieillard d'une voix lente qui vibra sinistrement au milieu du silence absolu de la grande salle; le démon! reprit-il, il ne faut point parler de cet ange terrible par une nuit pareille, quand l'aiguille s'approche tant du chiffre de minuit. Peut-être le roi des té-

nèbres se tient-il là, derrière vous; peut-être étend-il ses griffes terribles au-dessus de vos têtes.

Ceux auxquels il parlait détournèrent les yeux avec effroi, comme s'ils se fussent attendus à la présence du malin esprit. »

« Il y a sur l'une des grandes ailes noires d'Astaroth, continua le vieillard, sans remarquer le trouble de son auditoire, il y a sur son aile gauche une large blessure, une blessure dont la douleur le désespère depuis longtemps et le désolera jusqu'à la fin des siècles : un soir, tandis qu'il planait au-dessus de la terre et qu'il contemplait le monde, sa proie et son domaine, il sentit tomber sur cette aile la larme d'un ange. Il jeta un cri de rage et de douleur, il brandit son épée de flamme et s'élança pour se venger. L'enfant du ciel pleurait avec tant d'amertume qu'il ne s'aperçut point de la présence de son ennemi. Cette douleur réjouit l'âme de Satan ; il réprima les frémissements de son aile blessée, dissimula son incurable souffrance et jeta un éclat de rire. L'ange leva la tête.

« — Réjouis-toi, Satan, dit l'esprit céleste, réjouis-toi, car un juste vient de tomber ! Réjouis-toi, car l'orgueil qui t'a précipité des demeures divines vient d'obscurcir la raison d'un saint.

« Le roi du mal jeta sur la terre un de ces regards puissants qui n'appartiennent qu'aux esprits; son oreille de bouc s'abaissa, et il entendit une voix qui disait :

« — Non ! Satan lui-même ne saurait m'entraîner à faire le mal.

« Celui qui disait ces paroles orgueilleuses aimait, et il

n'avait point séduit celle qui se tenait à ses pieds, éperdue d'amour; il tenait en ses mains le secret d'un ami, et il avait gardé ce secret au fond de son cœur; il rendait la justice, et jamais il n'avait écouté la voix des passions humaines en prononçant un arrêt. Son cœur restait pur de trahison et ses lèvres de mensonge. Mais, hélas! à force de contempler face à face la lumière splendide de la vertu, son regard s'était ébloui, et mille enivrements, mille vertiges troublaient son cerveau invulnérable jusque-là aux piéges de Satan.

« — Au-dessus des hommes par la vertu, il te reste encore à les surpasser par le pouvoir et par la science, lui dit tout à coup un vieillard qui se trouva devant Ians, sans que celui-ci l'eût entendu venir, et qui le surprit au milieu de ses méditations. Tu es saint, et tu ne fais pas de miracles?

« — Les miracles ne viennent que de Dieu, répliqua Ians.

« — Oui, sans doute, reprit le nocturne vieillard, celui dont tu parles peut seul révéler le secret de changer les lois de la nature; mais enfin c'est un secret, et il est permis à des lèvres mortelles, aux miennes, par exemple, de te le révéler; car moi je suis un saint, et je fais des miracles; regarde.

« Il étendit la main vers la lune, et la lune s'obscurcit comme si le voile d'une éclipse eût passé devant son disque; il appela du geste une étoile, et l'étoile laissa tomber aux pieds de ce vieillard mystérieux une couronne de flamme dont il ceignit sa tête.

« — Comme moi, reprit-il, tu réunis les conditions de

sainteté nécessaires pour accomplir des miracles. Je viens t'en dire les formules et les mystères.

« Ians, troublé, et que la présence de l'inconnu jetait dans une agitation douloureuse mêlée d'une extrême confusion d'idées, eût voulu fuir, et cependant il continua à interroger celui qui se tenait là devant lui enveloppé dans les plis d'une longue robe de docteur.

« — Mon fils, continua l'autre, arriver au sommet de la sagesse sans cueillir la palme immortelle qui doit être ta récompense dans l'éternité serait d'un insensé et d'un ingrat; il en est de même [illegible] don des miracles, qui doit te rémunérer ici-bas. Ne faut-il pas que ton exemple encourage les autres hommes [illegible]u bien? La renommée de ta puissance surnaturelle ne [illegible]ndra-t-elle pas la colonne de feu pour guider ceux q[illegible]archent encore dans l'obscurité du désert? Suis mes conseils, et il suffira désormais d'une volonté de ta pensée, d'un geste de ta main pour changer les lois de la nature. A ta voix, les morts sortiront du tombeau; tu pourras, comme Moïse, jeter sur les nations impies les sept plaies de la désolation; ceux qui ne fléchiront point le genou devant ton nom, tomberont brisés à tes pieds. Viens donc, l'heure est propice, minuit ne tardera point à sonner : minuit, heure mystérieuse et puissante, qui n'appartient ni à la journée qui finit, ni à la journée qui commence; minuit, chaos d'un instant, d'où peut jaillir, pour les cœurs purs et hardis comme le tien, une puissance créatrice et sublime.

« Ians suivit ce guide, qu'il croyait divin; en le suivant, il vo[illegible]ier; mais la prière expirait sur ses lèvres contractées; toute pensée devenait impossible à son cerveau

à la fois glacé et brûlant. Ils traversèrent ainsi la ville, et pénétrèrent dans le cimetière, dont la porte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Le vent mugissait ainsi qu'il mugit maintenant; la neige tombait et tournoyait ainsi qu'elle tombe et qu'elle tournoie; les esprits infernaux se tenaient déjà par la main, comme ils le font en ce moment pour commencer la ronde du sabbat dès que les douze coups de minuit leur en donneraient le signal.

« — Couvre tes yeux de ce bandeau, murmura l'inconnu. Ians obéit machinalement. Ils firent alors quelques pas encore, et leurs pieds se heurtèrent au tertre d'une tombe.

« — Prends ce sac de cuir, continua l'initiateur; au premier glas de la cloche, tu frapperas la terre du pied douze fois, en répétant le nom de Satan.

« — Le nom de Satan! s'écria Ians; loin de moi tout pacte avec le réprouvé!

« — Qui te parle d'un pacte avec lui? interrompit l'autre en ricanant; c'est, au contraire, un exorcisme pour l'éloigner. Quand tu auras accompli ce rite, ouvre le sac, et referme le précipitamment. Ne tiens aucun compte des vains bruits qui frapperont ton oreille. Une fois le sac fermé, nul n'égalera ta puissance.

« A peine cessait-il de parler, que minuit tinta. Au douzième coup et au douzième appel d'Ians, la terre trembla, un gémissement sortit de la fosse, et une voix plaintive, répétée par les échos, porta le trouble et la compassion dans l'âme d'Ians. Il arracha le bandeau qui voilait ses yeux. Un silence profond régnait maintenant dans le cimetière, et celui qui avait amené l'insensé dans ces lieux

lugubres s'éloignait à grands pas, en lui laissant ces mots pour adieu :

« — Chaque fois que tu voudras opérer un miracle, frappe violemment le sac noir.

« Ians suivit machinalement ce conseil. Il frappa le sac, et exprima le désir de se trouver loin du cimetière ; des bras invisibles l'entourèrent aussitôt, et le transportèrent doucement chez lui avec la rapidité de la pensée.

« Son premier mouvement, en se retrouvant dans son oratoire, fut de s'agenouiller et de remercier Dieu du don des miracles qu'il venait d'obtenir. Hélas ! sa mémoire ne gardait plus souvenance d'une seule formule d'oraison. Il frappa le sac noir pour retrouver la faculté de prier; mais en vain il redoubla les coups, en vain il fit jeter, à l'esprit invisible renfermé dans ce talisman, des cris lamentables; jamais il ne put même se rappeler les premiers mots du *Pater*. Éperdu de rage, il jeta le sac noir à terre, il le foula aux pieds, il l'accabla de malédictions; tout cela inutilement, car il ne put obtenir ce qu'il désirait : il ne put prier. Cependant, une voix pleurait dans le sac noir, et d'étranges éclats de rire se faisaient entendre derrière la fenêtre. Enfin, Ians entendit des voix qui s'éloignaient en murmurant : Parricide ! parricide !

« Depuis cette nuit-là, Ians devint tout-puissant pour opérer le mal ; mais chaque fois qu'il voulait faire le bien, le sac restait sans pouvoir. Malheur à qui l'offensait, car une vengeance terrible punissait l'insulte. Malheur encore, m[illegible]rtout à celui qu'il voulait aider, car le désespoir et des larmes sans fin l'attendaient.

« Ians devint un savant sans rivaux, et un prince qui surpassait en puissance tous les autres seigneurs de son pays. Il comptait par centaines ses châteaux, et il lui suffisait de frapper le sac noir pour que l'or jaillit à ses pieds. Mais, hélas! plus de repos pour lui! plus de sommeil doux et paisible; sans cesse le mot parricide retentissait à ses oreilles sans qu'aucune voix le prononçât. Il se sentait du remords sans avoir commis de crime; la pensée de sa mère le jetait dans le désespoir comme s'il eût été un fils impie! Lui, toujours si tendre et si respectueux pour la sainte femme quand elle vivait; lui qui tant de fois, lorsqu'il pouvait prier, avait dit des prières pour elle.

« Il résolut de mettre un terme à cet état de souffrance sans cause connue. Ne pouvant plus prier lui-même pour le repos de sa mère, il résolut de confier ce soin à un digne prêtre, qui promit de célébrer le lendemain le service divin à l'intention de celle dont la pensée poursuivait si douloureusement Ians.

« Ians résolut d'assister à cette messe, qui devait se dire le matin, longtemps avant le lever du soleil. C'était la première fois qu'il entrait dans une chapelle depuis la visite de l'inconnu.

« Il prit le sac noir sous son bras et se rendit à l'église. A peine se trouva-t-il en face de l'autel, qu'une force invisible le repoussa, les cierges pâlirent, l'orgue jeta une plainte, le prêtre épouvanté interrompit ses prières, et des gémissements si douloureux sortirent du sac noir, que Ians le laissa échapper de ses mains. Le sac alla rouler contre l'angle de l'autel et se brisa. Soudain il en sortit

une figure blanche, qui monta vers le ciel en jetant sur lans un regard de douleur. Jugez de son désespoir ! c'était l'ombre de sa mère ! Oui, il était parricide; oui, Satan lui avait fait commettre la plus exécrable de toutes les impiétés ! Il l'avait poussé à un crime pour lequel la langue humaine n'a point de malédictions assez terribles : parricide ! parricide ! »

En parlant ainsi, le vieillard pleurait à chaudes larme et se livrait au désespoir, comme s'il eût eu à prendre sa part des remords du fils maudit. Il se leva, il se mit à parcourir à grands pas la vaste chambre à peine éclairée par une lampe fumeuse. Tout à coup, minuit vint à sonner; il s'arrêta; il prêta l'oreille; son regard prit une expression étrange, et il s'affaissa sur lui-même en répétant : Parricide !

Le douzième coup de minuit tinta comme la tête du malheureux frappait avec violence le plancher.

« Dieu veuille avoir son âme ! » s'écrièrent les assistants éperdus de terreur.

Un coup de tonnerre répondit à cette prière, et la flamme d'une aurore boréale embrasa le ciel. C'était, je vous l'assure, quelque chose de terrible que ce chaos de la nature qui mêlait la foudre à la neige et la lumière à la nuit.

« Dieu prenne pitié de son âme ! » répétèrent les courageux chrétiens.

La tempête brisa la fenêtre, et les femmes jetèrent des cris d'effroi, car elles avaient vu, disaient-elles, un fantôme armé d'un sac noir.

Ce fantôme semblait enfermer dans le sac noir quelque chose qui s'y débattait.

UNE HISTOIRE ÉCOUTÉE AUX PORTES

— 1824 —

J'éprouve un bonheur que je ne saurais dire, lorsque, enfoncé dans mon grand fauteuil de forme antique, je me mets à feuilleter des livres, épars sur mon vieux bureau de chêne.

Le silence, la solitude, le bien-être physique me distraient insensiblement de ma lecture, exaltent peu à peu mon imagination, et font affluer mes idées. Éparses et vagues d'abord, elles errent parmi je ne sais combien de choses différentes ; puis, tout à coup, l'inspiration jaillit inattendue, forte, impérieuse. Subjugué par une sorte d'extase machinale qui tient à la fois de la somnolence et de la fièvre, j'écris, j'écris, j'écris sans m'arrêter ; et, plus d'une fois, je me suis surpris écrivant malgré les ténèbres, et sans m'apercevoir des énergiques remontrances de mon estomac, à jeun depuis l'aube.

Quand viennent à cesser de pareilles sensations, j'éprouve de la fatigue et du dégoût : tout paraît froid, désert et aride autour de moi.

Oh! qu'alors j'aurais besoin de voir le sourire d'une jeune femme, d'entendre ses paroles, de m'asseoir près d'elle en lui prenant une main qu'elle m'abandonnerait!

Comme elle verrait mon front s'épanouir aux frais baisers d'un petit garçon qui grimperait sur mes genoux et qui me dirait de ces propos naïfs dont un père tressaille de bonheur!

Mais je suis seul au monde! seul!... Et je reste là, tristement assis près de mon foyer à demi éteint, tandis que la tempête hurle, ou bien que la pluie résonne sur mes vitres qu'elle fouette.

Néanmoins, lorsqu'un beau ciel m'encourage, je surmonte parfois cet affaissement; je m'enveloppe d'un manteau et je vais errer dans les rues les plus pauvres et les plus solitaires de ma ville natale.

Il y a dans cette obscurité silencieuse, dans cette solitude de toute une ville, je ne sais quel repos, je ne sais quelle poésie qui délasse et assérène.

Et puis, à de longs intervalles, on voit une lanterne vacillante qui reflète çà et là, comme un brouillard lumineux, sa lueur d'un jaune grisâtre. Et puis on entend retentir sur le pavé, et aller mourir au loin, le pas hâté de groupes furtifs, dont la double ombre se dresse et disparaît soudain contre les murs éclairés par un réverbère. Et puis le chant, à double partie, de quelques buveurs, à la voix rauque desquels l'éloignement donne une harmonie pleine de charme; et puis les sons gutturaux d'un orgue

de barbarie, dont le vent amène par bouffée quelques notes, viennent ajouter encore aux prestiges que je vous raconte.

Je ne vous ai point dit encore tous les plaisirs d'un promeneur de nuit.

Sur les rideaux, ou sur les vitres de la plupart des fenêtres éclairées, se dessinent des silhouettes bizarres ou gracieuses; tantôt le profil crochu d'un vieillard, tantôt la taille svelte d'une jeune fille qui, les bras élevés, rassemble et noue sa chevelure.

Une raie lumineuse qui s'échappe d'un volet mal clos est encore une bonne fortune; j'en approche avidement mon œil et, presque toujours, s'offre à moi un tableau plein de naïveté, et tel que se plaisaient à en reproduire nos vieux peintres flamands.

Il se trouve un charme indicible à surprendre, de la sorte, des hommes qui croient se livrer sans témoin aux actes ordinaires de la vie : toute une famille rassemblée autour d'une grande table, à laquelle une aïeule en béguin flamand remplit les fonctions d'économe : une fraîche ouvrière, à demi-penchée sur son carreau, et tout entière à l'étroit ourlet qui s'allonge sous ses doigts; ou bien des amants qui devisent, près, bien près l'un de l'autre; ou des époux qui se livrent à ces altercations, dont s'accommode trop le caractère aigrelet de nos ménagères.

Une fois entre autres, je vis un vieux cordonnier qui travaillait auprès d'un poêle de fonte, tandis que sa femme, septuagénaire pour le moins, faisait tourner un de ces grands rouets à manivelle, connus seulement en Flandre, je le pense. Une jeune fille se tenait à genoux

devant le poêle pour se chauffer plus à son aise ; elle venait de rentrer car ses joues étaient encore toutes couperosées du froid.

A chaque instant ce groupe, disposé comme Téniers l'eût voulu, et qu'une lampe vacillante laissait quasi dans l'obscurité, se trouvait animé par des jeux de lumière de l'effet le plus pittoresque : ces effets étaient produits par des lueurs fausses qui s'échappaient des gerçures du poêle et qui venaient jeter leurs reflets rouges et subits sur la physionomie pâle de la jeune fille, sur les traits rabougris de la vieille et sur le crâne chauve et luisant du cordonnier.

« Sainte Vierge ! disait la bonne femme, que nous contez-vous là ? ma fille !

— C'est une mort bien horrible, reprit le cordonnier d'un ton dogmatique, mais cela ne m'étonne point, car leur famille a toujours eu du malheur, et je sais, sur le compte de son tayon, de son bisaïeul et de son grand-père, des choses qui ne sont point belles à savoir. Je les tiens de mon père, qui était portier de l'abbaye de Saint-Aubert, et il les avait apprises de bonne part, car monsieur le prieur les lui avait dites. Vous savez bien, Marthe, que du vivant de ma mère, monsieur le prieur s'en venait souvent deviser avec elle ; il n'était pas fier, et il ne la reniait point pour sa cousine, non pas à un proche degré, mais non plus à un degré éloigné. Je m'en vais vous conter cela. Écoutez :

« Un jour que son tayon, bon jardinier, travaillait à son jardin au faubourg, et qu'il greffait un poirier, une vieille femme arriva à sa porte et lui demanda l'aumône.

« Pierre, ainsi s'appelait le tayon de Philippe, lui répondit : « Il n'y a rien à donner ; que le bon Dieu vous « assiste ! » Et il se reprit à greffer son poirier.

« La vieille femme ne s'en alla pas, au contraire elle se mit à le prier de plus belle, disant qu'elle se mourait de faim et qu'elle n'avait rien mis sous sa dent depuis deux jours.

« Enfin, Pierre, ennuyé de ses jérémiades, lui cria brutalement de s'en aller, ou bien qu'elle verrait.

« La mendiante n'eut point de cure de ce qu'il lui disait, et demanda de plus belle ; alors Pierre s'en vint à elle, la repoussa et la fit tomber.

« Dans sa chute elle frappa de la tête sur le grès qui sert, au milieu du seuil, à arrêter les deux battants de la porte ; le coup fut si rude, qu'elle se fit une grande blessure au front.

« Quand il vit que le sang coulait, Pierre se repentit de sa dureté et voulut panser et donner de l'argent à la vieille femme ; mais celle-ci se refusa à rien recevoir, et à se laisser panser ; elle s'éloigna en couvrant la terre de son sang.

« Quand elle se trouva au bout du chemin, elle se retourna, fit un grand geste, comme pour menacer Pierre, et cria quelque chose. Il n'entendit que le mot *poirier*, répété à deux fois, et il se remit à greffer son arbre, sans prendre beaucoup de garde aux paroles de la mendiante.

« Sept ou huit ans après, l'arbre de Pierre était devenu un grand et beau poirier, le meilleur du faubourg et le plus renommé pour ses excellentes poires de Saint-Germain.

« Pierre avait pris peu à peu l'habitude de boire plus que de raison, et il se rendit un jour à l'abbaye, dans un état peu décent. Un moine lui fit de sages remontrances. Pierre, que je vous ai dit fort brutal, ne les prit pas en bonne part, ainsi qu'il le devait, et manqua grossièrement au moine. Celui-ci le mit à la porte, en lui disant qu'il ne vendrait plus rien à l'abbaye. Pierre, hors de lui en oyant de tel propos, fit les menaces les plus horribles contre le moine, et jura qu'il tirerait de lui, avant peu, une vengeance telle qu'on n'en aurait jamais vue.

« Mais la nuit porte conseil, comme on dit, et, le lendemain, Pierre alla demander excuse au moine, pour tâcher de ravoir la pratique de l'abbaye. Il prit à cette fin un panier de ses plus belles poires, et s'en fut l'offrir au moine, le priant de ne point garder souvenir de la veille. Le moine, pour montrer à Pierre qu'il ne lui gardait pas rancune, prit une poire dans le panier qu'il tenait, et y mordit à pleines dents; mais, à peine en avait-il un morceau dans la bouche, qu'il devint tout rouge, se débattit comme un homme qui trépasse, et tomba sans connaissance.

« Ceux qui virent cela se rappelèrent les menaces faites la veille par Pierre, et crurent qu'il avait empoisonné le moine. Sans plus approfondir la chose, on le traîna en prison, en l'appelant scélérat et empoisonneur, en lui promettant qu'il serait roué vif.

« Quand Pierre se trouva seul dans un cachot, avec les fers aux pieds et aux mains, il se rappela les menaces de la vieille mendiante, qui lui avait prédit que le poirier qu'il greffait lui porterait malheur : il comprit

alors qu'il n'y avait point d'espoir d'en échapper, et, dans un mouvement de rage, car je vous ai dit qu'il était d'un caractère fort violent, il se brisa la tête contre la muraille et mourut sur l'heure.

« Cependant on avait appelé un médecin à l'abbaye de Saint-Aubert. Celui-ci, s'apercevant que le moine était étouffé au lieu d'être empoisonné, tira de sa gorge un gros pepin qui le suffoquait, et le moine se trouva quasi aussi bien portant qu'avant de manger la poire.

« On courut à la prison de Pierre pour l'en tirer, mais on arriva trop tard ; et le moine, fort triste, vous le pensez bien, fit serment de célébrer, sa vie durant, à l'intention de Pierre, une messe des trépassés. »

Le cordonnier, après avoir fini son récit, porta les yeux sur le petit auditoire qui l'entourait, et fit un sourire tant soit peu vaniteux, en voyant à quel point il intéressait.

Il y eut dans sa physionomie de la joie d'un auteur que l'on prie de continuer le second chapitre d'un ouvrage qu'il lit, lorsque la jeune fille lui demanda : « Et l'histoire du grand père Philippe ? dites-la-nous, mon père.

— Oh ! celle-là, fit le cordonnier en hochant la tête, est encore plus terrible à entendre. »

Après cette précaution oratoire, le brave homme se mit à parler, et je ne saurais dire quel bizarre accompagnement formaient à sa voix nasillarde les coups répétés de son marteau et les ronflements cadencés du rouet de sa femme.

« Mathias, le grand-père de Philippe, avait tenu, sur les fonts de baptême, le fils du fossoyeur de la paroisse de

Saint-Waast. Un soir il alla s'enquérir comment se portaient son filleul et son compère, et il trouva celui-ci tremblant la fièvre et dans un état à faire pitié.

« — Je suis bien malade, lui dit le fossoyeur, et voyez si j'ai du guignon, il me faut à l'heure qu'il est, et par un froid comme il fait, me lever pour creuser une fosse.

« Mathias s'offrit obligeamment à son compère pour le remplacer, le fossoyeur accepta avec reconnaissance.

« Il pouvait être de on: heures et demie à minuit; après avoir bu comme il faut comme il ne le faut pas au cabaret, — afin, suivant l dicton, de se garnir la poitrine contre le froid, — Matl s, sa bêche sur l'épaule, s'en alla au cimetière. Il se à l'ouvrage avec ardeur, et il avait fini la fosse, quan vit entrer une procession de gens vêtus de blanc, et on ne voyait pas le visage. Ils tenaient tous un cier e allumé, mais leur main se cachait sous les plis du g d drap qui les enveloppait, et ce drap ne laissait pas n e voir le bout de leur pied.

« Après avoir fait le to du cimetière, ils passèrent tout près de Mathias, et laissè t tomber à ses pieds les cierges qu'ils tenaient. Le der er de la procession y jeta une sorte de grosse boule de cire, au milieu de laquelle brûlaient deux mèches.

« C'était ce jour-là la f te de tous les saints, et Mathias ne s'étonna point de voir des religieux faire une procession dans le cimetière. Seulement il s'émerveilla de ce qu'ils le

e quantité de cire.

ongeait-il en ramassant les cierges et en

les un sac, pourquoi mon compère le fos-

-il point parlé de cette riche aubaine? En

tous cas, je ne lui en parlerai point non plus, et ma foi, puisque j'ai eu le mal, je veux en avoir le profit. Part à moi tout seul!

« Je vais cacher ce sac sous mon lit, et dans un mois ou deux, quand mon compère ne pourra plus penser à la manière dont je les ai eus, je vendrai bel et bien les cierges, et j'en ferai une petite somme d'argent, dont je ne dirai rien à ma femme : elle me servira à passer plus d'une joyeuse soirée au cabaret.

« Il le fit comme il l'avait dit, et cacha le sac avec soin sous son lit.

« Le lendemain c'était le jour des Morts.

« A minuit, tandis que Mathias dormait, comme il faut, à côté de sa femme, on heurta trois coups à la porte. Mathias, encore à moitié endormi, se leva pour ouvrir.

« Grande fut sa surprise en voyant la procession de la veille : plus grande encore fut la frayeur de sa femme.

« La procession fit en silence le tour de la chambre, et elle vint se ranger autour du lit sur lequel Mathias était retombé à l'aspect d'un pareil spectacle dans sa maison.

« Et puis relevant tout à coup et en même temps les draps qui les enveloppaient, des pieds jusqu'à la tête, ils laissèrent voir aux deux époux une effroyable rangée de squelettes.

« Il manquait aux uns un bras, aux autres une jambe, à ceux-ci des côtes, à ceux-là l'épine du dos.

« Le dernier n'avait point de tête.

« Alors le paquet de cierges cachés la veille sous le lit par Mathias, vint se mettre de lui-même au milieu de la

chambre. Au lieu de cierges il ne s'y trouvait plus que des os de mort.

« Et chacun des squelettes se mit à dire :

« — Mathias, mon bras.

« — Mathias, ma jambe.

« — Mathias, mon dos.

« — Mathias, ma cuisse,

« — Mathias, mes côtes.

« Et il fallut que Mathias rendit à chacun des squelettes l'os qu'il réclamait.

« Enfin, il ne resta plus dans le sac qu'une tête de mort, la même qui avait paru la veille à Mathias une grosse boule de cire avec deux mèches.

« Le dernier squelette s'avança en sautant, et Mathias lui remit sa tête sur les épaules.

« Il faut vous dire que Mathias jouait du violon, et que cet instrument se trouvait accroché au mur.

« Un squelette détacha le violon, le mit entre les mains de Mathias, et lui fit signe de jouer. Après quoi il se tint derrière Mathias, les grands os de ses bras levés en l'air.

« Tous les squelettes se prirent par la main et commencèrent la plus effroyable danse que l'on eût jamais vue. Quand Mathias voulait s'arrêter, le bras du squelette qui se tenait derrière lui le frappait sans relâche, pour le faire continuer.

« Le jour parut enfin ; les squelettes se recouvrirent de leurs grands draps et s'en allèrent.

« Depuis cette nuit-là, ni Mathias ni sa femme n'ont jamais été dans leur bon sens. Il a fallu les mettre à l'hôpital où on les a gardés par pitié, et où ils n'ont point dit

une parole jusqu'à l'heure de leur mort. Ce fut seulement avant de rendre le dernier soupir qu'ils racontèrent ce qui leur était arrivé. »

Le cordonnier se tut, et à son récit succéda un silence presque effrayant. Le rouet de la vieille s'était arrêté et la jeune fille écoutait la bouche à demi béante.

Enfin, elle dit :

« Ce que vous contez, mon père, est bien terrible, mais la mort de Philippe est bien plus terrible encore.

« S'en aller de chez soi gai et bien portant, pour danser au village, à la noce de sa sœur.

« Et puis tomber vivant dans une carrière abandonnée, et y rester huit jours sans boire ni manger.

« Gratter la terre avec ses ongles, et s'user les doigts, en de pareils mouvements de rage et de désespoir.

« Être retiré enfin, après un si long temps.

« Souffrir trois jours ce que n'a jamais souffert personne. Mourir après cela, et laisser neuf enfants et une femme enceinte ! »

— Ma fille ! dit le cordonnier en renforçant sa voix, quand le malheur entre dans une famille, il ne reste qu'à dire : La volonté de Dieu soit faite.

« Allons, femme, sers-nous le souper. »

L'AME DU PURGATOIRE

— 1825 —

Il y avait six années que Henri n'avait vu le lieu de sa naissance.

Et ce soir-là il se retrouvait dans la chambre de sa mère; — à demi-couché sur le grand fauteuil qu'il affectionnait tant jadis. — Deux grosses bûches brûlaient dans la haute cheminée gothique et jetaient dans la chambre une lueur qui se reflétait, rouge et vacillante, sur les vieux portraits de famille, sur la tapisserie de cuir doré, sur les meubles de chêne à cannelures et de forme ancienne.

C'était comme au temps de son enfance. Rien n'était changé dans ces lieux, rien n'y manquait, excepté la bonne et sainte femme qui les habitait : sa mère! sa mère qui, depuis trois ans, avait quitté ce monde, hélas!

Il y retrouve sa cousine, naguère la gente Lisette, déli-

cieuse petite espiègle aux cheveux noirs et flottants, aux reparties malicieuses et naïves; sa cousine, aujourd'hui la pensive Élise, jeune fille au regard tendre, à la voix molle et qui fait tressaillir.

Tous les deux, séparés depuis un temps si long, se complaisent à évoquer les souvenirs de leur enfance, temps heureux et passé pour jamais: des courses dans les campagnes, des folâtreries, des jeux naïfs, des riens, un bouquet de fleur, une jaserie, un hochet; ils trouvent à tout cela un charme doux, suave, inexprimable; des larmes emplissent leurs yeux, et l'émotion entrecoupe leurs voix.

Henri était si bon! il savait si bien redevenir enfant pour lui complaire, lui, jeune homme grave et passionné. Les amusements de la jeune fille devenaient les siens. Il l'entourait de plaisirs et de jeux; car alors il ne lui fallait que des jeux pour être heureuse!

Et puis ces histoires merveilleuses qu'il aimait tant à conter le soir, quand la nuit commençait à venir de même qu'à cette heure. Oh! elle n'en a point oublié une seule! Elles sont là toutes présentes à sa mémoire comme si elle les avait ouï conter hier.

Une surtout, une qui la charmait tout en l'attristant: l'histoire d'une âme retenue en purgatoire. Il devrait la lui conter encore, ce serait comme au temps de leur enfance.

Seulement, elle ne pourra plus, ainsi qu'en ce temps là, grimper sur les genoux d'Henri, s'y blottir et l'écouter immobile, respirant à peine, et se soulevant à demi à l'endroit le plus attendrissant, — lorsque des larmes

roulaient dans ses yeux, et que la voix du conteur s'altérait elle-même.

Henri soupira, et prenant la main d'Élise dans les siennes, il commença le récit que la jeune fille lui demandait.

« En ce temps là, l'ange Éloïm fit entendre dans le paradis un chant si doux et si pur qu'il obtint la récompense que le Seigneur accorde parfois à ses anges: — la permission d'aller consoler, par son aspect divin, les âmes retenues en purgatoire.

« Éloïm déploya sur l'heure ses ailes blanches, et prenant son vol, il descendit du séjour des bienheureux à la demeure obscure et froide des âmes en souffrance.

« Dès qu'il parut, dès que l'auréole qui émanait de sa belle chevelure eut éclairci les limbes, un cantique d'actions de grâces fut chanté par des milliers de voix qui bénissaient le messager du Seigneur.

« — Oh! dites-nous, esprit divin, dites-nous quelles sont les joies ineffables du paradis. Consolez-nous, par ce récit des merveilles que nous sommes appelés à voir quand viendra le jour de la miséricorde du Seigneur.

« Voilà ce que demandaient les âmes du purgatoire. Et le bel Éloïm leur répondait par des paroles merveilleuses et par des consolations qui leur faisaient oublier en quels tristes lieux elles se trouvaient.

« Il n'y avait qu'une seule âme, — une femme — dont les larmes ne tarissaient pas, et qui répétait avec désespoir un nom d'homme: « Paul! Paul! malheureux Paul!»

« A l'aspect de la douleur que montrait l'infortunée, Éloïm se sentit saisi d'une tristesse profonde, et il oublia toutes les autres âmes pour consoler celle-là.

« Mais elle ne pouvait être consolée, même par les douces paroles de l'ange. Il avait beau lui parler de la miséricorde du Seigneur et du bonheur de la vie éternelle, il avait beau lui promettre d'intercéder pour elle la mère de Dieu, si puissante auprès de son divin fils, l'infortunée répétait toujours : « Paul ! Paul ! malheureux Paul ! »

« Éloïm s'enquit alors de cette femme quelle était la cause d'un si profond désespoir, et l'enveloppant de ses ailes pour empêcher que ses confidences ne parvinssent jusqu'aux autres âmes, il l'écouta tant qu'elle fit entendre sa voix plaintive et interrompue par des sanglots.

« L'esprit divin savait qu'il n'est point de plus grande consolation pour ceux qui souffrent sans espoir, que de les ouïr conter leurs douleurs, et d'y compatir en s'attendrissant avec eux. Or, plus d'une fois durant le récit de l'âme, des larmes coulèrent des beaux yeux de l'ange.

« La jeune femme, Béatrix, avait été mariée, encore enfant, au sire Hugues de Noyelles, en Cambresis.

« Depuis deux ans, elle remplissait de son mieux et en digne chrétienne ses devoirs de femme, ayant respect et soumission pour son seigneur et époux, vieillard cauteleux, dur à vivre, et sans nulle loyauté à l'encontre de la pauvre Béatrix. Alors le neveu du sire de Noyelles, messire Paul de Quiévy, advint au châtel de sire Hugues.

« Ledit messire Paul s'énamoura de dame Béatrix, et lui tint des propos de tendresse. Béatrix résista longtemps et de son mieux, mais enfin la pauvrette se laissa aller aux douces paroles de messire Paul, et ils échangèrent leur foi, jurant d'attendre de meilleurs jours, et faisant serment de se marier si le ciel octroyait à Béatrix

'heure de devenir libre; sinon de mourir fidèles l'un à 'autre.

« Mais le sire de Noyelles avait entendu ces voix coupables, et sans montrer combien elles l'outrageaient, il fit à savoir que le père de madame Béatrix, seigneur des États de notre saint père le pape, se trouvait au lit de la mort et désirait revoir sa fille avant que de se départir de ce monde. Pour ce donc, il prit quatre hommes d'armes afin d'escorter la litière de madame Béatrix, et partit avec eux.

« Il revint à deux mois de là, et depuis ce temps nul n'entendit parler de madame Béatrix. Paul n'osait s'enquérir quand elle reviendrait, car le sire de Noyelles ne répondait à de tels propos que par une effroyable colère et en maugréant.

« Las! il avait frappé de sa dague, en plein cœur, madame Béatrix, et envoyé les hommes d'armes et leurs varlets en terre sainte, achetant leur silence et leur départie par une grosse somme d'argent.

« L'âme de Béatrix s'étai t envolée vers le terrible juge qui devait décider de son sort. Son ange gardien cachait sous ses ailes son front consterné, et les démons se réjouissaient et criaient : « Adultère! adultère! Place, « damnés, place! Voici une nouvelle compagne! »

« Le Seigneur qui s'est montré sur la terre miséricordieux envers Marie-Madeleine, et lui a beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé, se montra également dans le ciel miséricordieux envers Béatrix; il lui pardonna beaucoup parce qu'elle avait beaucoup aimé.

« Les démons hurlèrent de rage en voyant descendre

dans le purgatoire celle qu'ils regardaient comme leur proie; mais ces cris de détresse se changèrent bientôt en cris de jubilation, car il advint sur l'heure une autre âme, le sire de Noyelles, qui avait été occis par le mal Saint-Ladre.

« Le juge terrible des hommes ouvrit le livre divin, et il y lut : « Homicide point ne seras. » Les anges pleurèrent en détournant la tête, les démons s'élancèrent sur le sire de Noyelles, et le rire effroyable de tous les damnés saluèrent l'arrivée parmi eux du meurtrier.

«—O bon ange! reprit Béatrix quand elle eut parfait ce récit, mon Paul ignore ces terribles événements; il ne connaît que le trépas du sire de Noyelles, et chaque jour pour lui se traîne dans une longue et douloureuse attente; car il se dit : « — J'ai la foi de Béatrix, et elle doit s'en revenir pour l'accomplissement des serments qu'elle m'a faits. » Chaque heure, chaque semaine, chaque jour, chaque mois se passe de la sorte sans qu'il me voie revenir. Il m'accuse, disant : « — Elle a forfait à sa foi promise. » Bon ange, octroyez-moi de revenir sur la terre pour un jour seulement, et afin de pouvoir lui dire : —« Je suis trépassée pour toi; la dernière parole de mes lèvres a été le nom de mon Paul. Cesse donc de m'attendre, ô mon bien aimé! car je ne suis plus sur la terre et nous ne nous reverrons qu'au ciel. Au nom du salut de ton âme et par les souffrances que j'ai endurées pour toi, récite à mon intention quelques *De profundis*. Il me serait si doux de devoir à tes oraisons, mon Paul, un jour de moins du purgatoire, non point pour la souffrance évitée, mais parce que cela viendra de toi.

« L'ange Éloïm pleurait, car jamais il n'avait vu tant l'amour.

« Et il dit à Béatrix :

« —Savez-vous, âme chrétienne, que pour obtenir la faveur de revenir sur la terre, il vous faudrait souffrir mille ans de plus en purgatoire?

« — Oh! j'y consens, j'y consens! s'écria l'âme de Béatrix. Sur l'heure! sur l'heure, bon ange!

« Éloïm prononça le nom de Jéhovah, et l'âme de Béatrix s'en revint sur terre en la châtellenie de Quiévy.

« C'était vers l'heure de minuit; mais nul ne dormait en ces lieux, car il s'y faisait un souper joyeux et rien n'y manquait : mets délicats, vins comme il faut, et clameurs joyeuses.

« Le sire Paul de Quiévy criait plus haut que tous les autres; l'ivresse avait empourpré son visage, et sa tête reposait sur les genoux d'une jeune fille.

« Et il disait :

« —Donne un baiser, mignonne et encore un, et encore un! jamais tu ne m'en donneras assez. Redis avec moi cette chanson que je t'ai apprise et qui t'a fait rougir ce matin : c'est une belle chanson celle-là.

« Allons, allons! vive la joie. Par mon épée! il m'a fallu, pour cette Béatrix dont je vous parlais tout à l'heure, faire le cagot et le vertueux durant trois grands mois! Aussi j'espère bien qu'elle brûle au fin fond de l'enfer, par punition de l'ennui qu'elle m'a causé. Qu'elle y reste, et du diable si jamais un *oremus* de moi l'en retire.

« L'âme désolée de Béatrix s'en retourna en purgatoire.

« L'ange Éloïm l'attendait sur le seuil, et il l'emmena en paradis, car elle avait plus souffert durant l'heure qu'elle avait passée sur la terre, qu'elle n'aurait souffert durant mille ans de purgatoire. »

Pendant qu'il contait cette légende, la main d'Élise demeura entre les mains de Henri; la jeune fille ne l'en retira point quand il eut fini, elle ne souleva point sa tête qu'elle tenait appuyée sur l'épaule de l'ami de son enfance.

Vous dire quels propos tendres ils se répétèrent, quels autres souvenirs ils évoquèrent, n'est point possible à des paroles humaines; car il y a des sensations que les mots n'expriment point : il faut pour cela des regards et des étreintes.

Ces sensations, ces souvenirs furent bien délicieux pourtant; car, maintenant qu'Élise et Henri sont vieux, leurs enfants les entendent souvent se remémorer, avec émotion, la soirée où ils se revirent après six années d'absence, et où Henri raconta à Élise la légende de l'*Ame du purgatoire*.

LE SOU DU MENDIANT

— 1827 —

Si vous avez voyagé en Flandre, vous avez rencontré, il n'en saurait être autrement, quelque vagabond de grande stature, revêtu d'un sarreau en haillons, un gros bâton à la main, et dont une lourde paire de sabots accentue fortement la marche traînante. Jamais les peines du cœur ou les pensers brûlants de l'ambition n'ont appauvri sa chevelure longue, roide, épaisse et touffue; Gall aurait accusé d'inintelligence son front bas et étroit; d'après Lavater, sa physionomie ne manquerait pas d'astuce, et ses yeux ternes, ses traits dégradés par d'ignobles habitudes révèlent un être flétri dès ses jeunes ans par la paresse, la misère et de contagieux exemples.

Cet homme est le type du mendiant flamand. Chaque bourg, chaque hameau se trouve affligé au moins d'un pareil misérable. Plein d'insolence dans ses prières, per-

sévérant jusqu'à l'opiniâtreté, il vient régulièrement, chaque semaine, percevoir une aumône qu'il regarde comme lui étant due légalement. « C'est mon jour, » s'écrie-t-il après avoir murmuré une oraison inintelligible et dont on a bien du mal à reconnaître la langue primitive; « je ne suis point venu la semaine dernière, vous me devez ma dernière aumône. C'est mon jour. »

Il s'arrête de la façon à chaque porte, recueille son tribut, et, le soir, il se présente dans une ferme, où l'on s'empresse de l'abriter sous la grange, et sur une bonne botte de paille fraîche, quelquefois meilleure que le lit du propriétaire.

Dans toute la Flandre, pas un fermier ne se sent assez résolu pour refuser ni l'aumône, ni l'hospitalité à un mendiant. Malheur à lui s'il le faisait; car bientôt les flammes rouges de l'incendie s'échapperaient en tourbillonnant du toit de ses granges et du dôme de ses meules de blé; bientôt on trouverait son cadavre gisant dans quelque sentier et la tête brisée par le coup mortel d'un bâton noueux.

De plus, un mendiant, en Flandre, est un personnage redouté et sur lequel se reflète tout le mauvais renom des sorciers et des jeteurs de maléfices.

Substituer à leurs murmures de prières, des malédictions, des paroles magiques dont la puissance occulte frappe d'affliction ceux qui refusent de les secourir, fasciner d'un regard les bestiaux et faire manqner les travaux de la ferme: voilà ce dont les accusent les bonnes femmes, voire la plus grande partie des habitants de la campagne. Aussi chaque fermier, le soir, répond d'une voix amie au

salut taciturne du mendiant, et s'empresse de faire dévotement le signe de la croix, pour se préserver du sort qu'il aurait pu recevoir.

Mais, ce que l'on redoute le plus dans les campagnes, c'est l'aide d'un mendiant en quoi que ce soit, ou, pis encore, la possession d'un objet appartenant à un individu de cette classe dangereuse. Un malheur s'y trouve toujours attaché; aussi la robuste servante, le garçon de ferme, le valet de charrue se gardent bien, non-seulement de requérir l'aide d'un mendiant, mais encore de recevoir de lui le moindre service. Enfin, s'il tombe de sa besace un objet de la valeur la plus mince, on s'empresse de le restituer, car cet objet porterait assurément malheur à celui qui le conserverait, même sans le vouloir.

Les mendiants encouragent ces préjugés qui font respecter leur paresse et leur donnent cette puissance de la crainte que Tibère ne croyait point achetée trop chèrement quand il la payait au prix de la haine.

Durant mon enfance souffreteuse, les médecins déclarèrent à ma famille que l'air pur et salubre de la campagne pouvait seul me rendre une santé que les soins excessifs et les précautions exagérées d'une mère idolâtre avaient rendue frêle et languissante. On résolut donc, non sans peine, que j'irais passer quelques mois chez un fermier de mon père, brave homme qui jouissait d'une honnête aisance.

En arrivant au lieu de ma destination, j'y trouvai un enfant de mon âge, le bon Hubert, — plus haut que moi de la tête, aux cheveux blonds, au teint noir et aux grands yeux bleus.

Vous comprenez si je me réjouis de me voir associer un pareil compagnon, si je fus heureux de m'affranchir de la tendre captivité où m'avait renfermé jusqu'alors la sollicitude craintive de ma mère! C'était merveille que de nous voir, Hubert et moi, courir toute la journée à l'ardeur du soleil et sans aucune surveillance.

Dix fois plus robuste que moi et fier du sentiment de sa supériorité physique, Hubert veillait avec une tendre sollicitude sur son petit camarade. Nul enfant dans le village n'eût osé me faire la moindre insulte tant il redoutait les poings de mon protecteur. Me sentais-je fatigué, Hubert me portait dans ses bras. Fallait-il gravir une côte, Hubert me tirait à lui par la main. Quand j'hésitais à mettre le pied dans quelque mare fangeuse, il me hissait sur ses épaules, et se prenait à courir avec gaieté et en sifflant, comme pour mieux prouver qu'il ne haletait point sous son fardeau.

Et puis, il supportait avec une patience angélique mes caprices d'enfant gâté. Rien ne le fatiguait, rien ne le rebutait, rien ne l'irritait; son amitié pour moi donnait à cet enfant une patience d'homme mûr. Il m'aimait comme un jouet précieux, dont il craignait de casser les ressorts en les comprimant.

Un jour, que nous nous étions bâti avec des rameaux une sorte de petite chapelle, et que nous nous extasions devant cette œuvre merveilleuse, il vint à passer un marchand d'images grossières. La même idée nous frappa mon camarade et moi : si nous pouvions décorer notre chapelette d'une belle image! Mais, pour cela, il fallait un sou, et nous ne le possédions pas!

Dès ce moment, notre chapelle, construite avec tant de peine et naguère si parfaite à nos yeux, nous parut triste et pauvre. Découragés, nous nous assîmes à quelques pas de là sur une pierre; nous fîmes à voix haute des châteaux en Espagne, bien ardemment désirés, et qu'il ne fallait pourtant qu'un sou pour réaliser.

Un grand homme, à mine peu avenante et dont l'accoutrement déguenillé, le bâton à bourrelet et la besace n'indiquaient que trop la profession, entendit nos doléances naïves. Il trouva piquant, sans doute, lui pauvre hère, d'accomplir les vœux de deux enfants; et puisant dans sa main une poignée de menue monnaie, il y choisit un sou, et en gratifia Hubert.

Nous nous prîmes aussitôt à courir après le marchand d'images, mais sans pouvoir le rejoindre, il nous fallut revenir sans dépenser notre petit trésor.

Quand la grand'mère de mon compagnon nous vit jouer avec une pièce de monnaie, et qu'elle sut de quelle main nous la tenions, la bonne femme témoigna les plus vives inquiétudes. « Chers petits, dit-elle, retournez bien vite à l'endroit où vous avez laissé le mendiant, et rendez-lui sa maudite pièce. S'il est parti, si vous ne pouvez le rejoindre, — entendez-vous bien, mes enfants, — jetez le sou dans le premier fossé venu. Non, attendez; il vaut mieux le glisser dans le tronc qui se trouve au pied du calvaire. »

Vous sentez que les discours de la vieille nous remplirent d'effroi, et que nous courûmes vite à la recherche du mendiant: il nous fut tout à fait impossible de le retrouver.

Durant nos courses et nos investigations, les transes et les inquiétudes que nous avaient inspirées les propos de l'aïeule d'Hubert s'affaiblirent peu à peu, et cédèrent la place à une gaieté que l'on ne perd jamais pour longtemps à l'âge que nous avions.

Bientôt même, la pièce de monnaie que naguère nous osions à peine regarder nous servit de jouet. Hubert la faisait rebondir et rouler sur les pavés de la route. Nous cherchions à la saisir de nos petites mains; nos éclats de rire redoublaient à chaque nouvelle course du sou. Rien n'égalait notre plaisir, quand la pièce de monnaie alla frapper l'essieu d'un charriot et tomba près de la roue. Hubert voulut ramasser notre jouet. Oh!... la roue saisit mon pauvre Hubert. Elle lui broya la tête.

Sa grand'mère me rappelait encore, il y a peu de temps, cette aventure effroyable; et elle demandait avec des sanglots de désespoir, pourquoi le bon Dieu octroyait aux mendiants ce terrible pouvoir de faire le mal et d'ôter ainsi les enfants à leurs mères.

LE SORT

— 1829 —

Depuis fort longtemps, il n'avait pas vu la vieille femme. Il se sentit surpris et affligé du changement survenu dans tous les traits de l'infortunée. Une maigreur extrême avait décharné sa figure pâle. Il y avait du cadavre dans ces os qui saillaient sous une peau livide, dans ces yeux caves et éteints, dans ces joues creuses et flétries. Jadis elle ne portait que des vêtements d'une extrême propreté, et disposés avec symétrie; maintenant leur désordre décelait l'insouciance apathique du malheur.

Remué à cette triste vue, il mit dans son accueil encore plus de bienveillance qu'il n'avait coutume de le faire. La vieille femme en éprouva une sorte de consolation : car nos maux deviennent moins amers, s'ils nous valent la compassion ou l'intérêt de personnes placées au-dessus

de nous par leur supériorité morale ou par leur rang dans la société.

Il la fit asseoir près de lui; il la réconforta par de bonnes paroles, puis il s'informa des causes de sa tristesse. Il l'avait vu : ses chagrins étaient de ceux-là auxquels il ne reste qu'une consolation unique : celle de pouvoir satisfaire au besoin de les raconter, et de s'entendre dire ensuite d'une voix émue :

« Oh! oui, vous êtes bien à plaindre! »

Pauvre femme! sa fille unique était morte depuis quinze jours.

« Si vous saviez, monsieur, disait-elle en essuyant les larmes qui remplissaient ses yeux, si vous saviez combien l'enfant se montra résignée! Elle est morte comme une sainte... Maudite sorcière qui la fit mourir! Oui, monsieur, on lui a jeté un sort... Un jour une vieille paysanne nous apporta de l'ouvrage. L'ouvrage terminé, nous ne voulûmes pas le lui rendre avant d'en avoir reçu le payement; car, monsieur, des pauvres qui n'ont pour vivre que le travail de leurs mains, ne peuvent faire crédit à des inconnus. La paysanne nous pria longtemps de lui permettre d'emporter ce que ma fille avait ouvré pour elle. Sainte Vierge! pourquoi ne lui ai-je pas accordé, quand j'aurais dû perdre le gain d'une semaine... Mais nous ne voulûmes pas céder. Ma fille surtout s'y opposa ouvertement, car pour moi, je l'avoue, j'y aurais consenti. Cela mit la paysanne dans une colère! Si vous aviez vu les yeux effrayants qu'elle faisait à ma fille! « Vous ne voulez donc pas? dit-elle, adieu. » Elle frappa légèrement la poitrine de ma pauvre enfant qui n'y prit pas garde, et

elle sortit en grommelant d'une voix cassée des menaces que je ne pus comprendre. Le lendemain, ma fille se leva avec une fièvre violente, elle ressentait à la poitrine de grandes douleurs. Ce qu'elle aimait le mieux auparavant lui causait du dégoût: elle, si gaie d'ordinaire, ne disait plus une parole, et restait toujours là immobile.

« Cela dura six semaines. Les médecins n'y comprenaient rien. Il m'en coûtait chaque jour de grosses sommes pour payer des drogues. Ces drogues restaient sans effet; le mal ne faisait qu'empirer. Je contais un soir mes chagrins à une de mes voisines, femme de grand sens. « Tenez, me dit-elle, j'en suis certaine, on a jeté un sort sur votre fille. » C'était une idée qui m'était venue plus d'une fois à l'esprit. Cette vieille paysanne inconnue à laquelle nous n'avions pas voulu faire crédit, cette paysanne qui s'en était allée pleine de colère, cette paysanne qui avait touché ma fille à la poitrine, là où elle souffrait le plus... il n'y avait plus à en douter : c'était une sorcière, et la cause de la maladie de ma fille. J'avais ouï parler d'un berger, homme savant s'il en existe et qui connaît la médecine mieux qu'un médecin. Il possède des secrets admirables pour guérir toutes sortes de maux; et dans le temps, c'est lui qui leva le sort jeté sur une de mes cousines, à laquelle on avait donné le mal Saint-Ghislain. Je le suppliai de venir voir ma fille. Quand il l'eut vue, il secoua la tête et dit : « C'est un sort, mais un sort que je ne puis lever. Elle en mourra. Du reste, vous saurez quelle personne lui a jeté ce sort, car le sorcier viendra chez vous, le jour où votre fille rendra le dernier soupir. » Le berger n'avait dit que trop

vrai, en disant qu'elle en mourrait! Le lendemain... »

Ici les sanglots de la pauvre femme éclatèrent malgré ses efforts pour les comprimer.

Quand elle fut un peu remise, elle continua en ces termes :

« On venait de l'ensevelir, et je priais à genoux pour le repos de son âme, quand on frappa doucement à la porte. « Entrez, » fis-je. Oh! monsieur, je vois paraître la sorcière. « Va-t'en, lui criai-je. Va-t'en, scélérate, toi qui as fait périr mon enfant! » Si vous aviez vu la feinte surprise de l'infernale créature! Hors de moi, je me jetai sur elle pour l'étrangler. Une de mes voisines me retint. L'hypocrite sorcière! elle jurait ses grands dieux qu'elle ne savait pas ce qu'on lui voulait dire... Elle se sentait, jurait-elle, aussi innocente que l'enfant qui vient de naître... elle venait tout bonnement chercher l'ouvrage qu'elle avait donné à faire. Je le pris cet ouvrage, pour le jeter dans le feu, mais les forces m'abandonnèrent et je tombai sans mouvement. Quand je revins à moi elle était partie. Elle avait laissé sur une table l'argent qu'elle me devait. Je n'aurais point touché à cet argent pour tout l'or du monde. Il servit à faire dire des messes pour le repos de l'âme de ma pauvre enfant, que Dieu lui fasse paix et miséricorde. »

Il écouta ce récit avec le respect que l'on doit au malheur, et quand la malheureuse mère eut fini, il ne chercha point à lui démontrer que les sorts et la sorcellerie sont des superstitions absurdes : Les raisonnements les plus justes et les plus convaincants seraient demeurés inutiles.

Il consola la vieille femme du mieux qu'il put, et lorsqu'elle l'eut quittée, il soupira amèrement.

Il songeait aux étranges et absurdes contradictions que l'on trouve parmi les personnes privées des lumières de l'éducation, parmi ces personnes qui croient aux sorciers, et qui mettent en dénégation les bienfaits de la vaccine !

Tout ce qui dégrade, tout ce qui ravale l'espèce humaine est accueilli avec empressement : on ne se montre incrédule que pour la vérité.

LA MAISON DE MALHEUR DES FLAMANDS

— 1831 —

Si vous voulez voir la *Maison de malheur des Flamands*, il vous faut suivre la ligne du boulevard, traverser la solitude du passage Vendôme, entrer dans la rue Dupuis, vous risquer entre les deux avenues de boutiques qui forment le Temple, et arriver jusqu'à l'extrémité de la rue de la Corderie, en face de la porte cochère surmontée d'un n° 1 presque effacé[1].

Après avoir jeté les yeux sur les nombreux écriteaux d'appartements à louer qui se balancent aux ais disjoints de cette porte, vous monterez au troisième étage, par un escalier qui se trouve à gauche dans la cour; une fois au quatrième étage, vous ouvrirez une des fenêtres intérieu-

[1] Cette maison a disparu aujourd'hui; elle a été démolie avec le quartier auquel elle appartenait.

res, et vous vous trouverez, nez à nez, avec la *Maison de malheur des Flamands*, enfouie au milieu de culs-de-sac, de ruelles étroites, et qui, basse et toute petite, ne s'aperçoit distinctement, au milieu de ses voisines à quatre ètages, que des fenêtres indiquèes.

Si la *Maison de malheur des Flamands* n'a qu'un ètage, en revanche elle a deux toits, l'un en tuiles couvertes de mousse, et dont la pluie et le vent ont arrondi les angles et angulé la surface plane; l'autre, moderne, eu égard au premier, ètale prétentieusement ses petites ardoises brunes. Malgré cinquante années au moins d'alliance, ces deux toits grimacent entre eux et ne savent point s'harmonier. Il y a entre les faitières de terre molle et les faitières minèrales, une ligne de démarcation bien distincte, que dans le temps peut-être a bouchée un peu de mortier, mais qui, devenue depuis lors le domaine de la pluie, forme une manière de ruisseau, probablement le Rubicon des deux toits.

Ces deux toits constituent deux mansardes. Il y en a une aristocratique avec les fenêtres à grandes vitres transversales et la barre pour appuyer le bras du locataire, lorsqu'il veut regarder dans la rue et appeler le marchand de légumes qui passe. La seconde, petite, comme l'infortuné Ragotin au spectacle, s'efforce de lever la tête derrière celle de son arrogante rivale, et de prendre de la sorte sinon un peu de vue, du moins un peu d'air et de jour. En désespoir de cause, le locataire de cette mansarde en a garni l'étroite ouverture avec de hautes tiges de capucines, des débris de pots où vègètent des rosiers, et un pommier nain qui montre successivement de mois

en mois ses fleurs grêles et ses fruits, avortons qui tombent rongés de vers, excepté quelquefois une pauvre pomme pâle, ridée, biscornue, sans saveur, et devant laquelle s'extasie pourtant du matin au soir un vieux homme à l'air vénérable. . . . .

Cette maison, la plus laide et la plus pauvre du quartier, en était, au quinzième siècle, l'une des plus belles et des plus riches. Il fallait voir sa façade de bois, sculptée de figures bizarres, ses pignons pointus, ses portes de chêne, et son enseigne peinte aussi bien qu'un missel, sur la tablette de laquelle on voyait un cygne dont le cou s'enlaçait à une croix d'or, le tout surmonté de cette légende : *Au signe de la Croix.* C'est là que demeurait Michel Watremetz, venu de Flandre, le plus riche et le plus habile rubricateur qui se trouvât dans la ville de Paris. Il n'y avait que lui pour fabriquer comme il faut les volumes de la sainte Bible, et quinze apprentis passaient toute la journée à peindre et à écrire des copies du livre saint; copie que revoyait soigneusement Michel pour l'exactitude du texte.

Il était aidé à cela par sa jeune et jolie fille, Odette, laquelle, tandis que son père collationnait des yeux le manuscrit, le lisait, elle, à haute voix, afin qu'il ne pût y avoir ni de mots oubliés ni de passages tronqués. Odette faisait la joie de son père et la passion de tous les rubricateurs, qui plus d'une fois laissaient tomber des taches d'encre sur leur vélin, et oubliaient de transcrire exactement les mots de la Bible. Quant à Odette, elle ne prenait point garde à eux, par une bonne raison, c'est qu'elle avait pris trop garde à un jeune Allemand, arrivé

depuis peu à Paris, et qui était venu demander de la besogne au rubricateur. Il y avait mis pour condition néanmoins qu'il travaillerait en son propre logis; et il laissa, en garantie du vélin qu'il emportait, une riche chaîne d'or dont il ornait son chaperon.

Gaspard Hantz, ainsi nommait-on l'Allemand, au lieu de passer assidument les journées à peindre des bibles, ne songeait qu'à se promener et à jouir de la vie. Fastueusement paré, on le rencontrait du matin au soir, le poingt sur la hanche, et faisant les yeux doux aux belles. Souvent même, il venait dans l'atelier de maître Michel, et là, s'asseyant sur le coin d'une table, il souriait à Odette, il lui murmurait à l'oreille des paroles qui la troublaient, et il finissait toujours par emmener quelques-uns des apprentis, qu'il hébergeait galamment à souper. Cela n'arrangeait point maître Michel, qui se félicitait tout bas d'avoir pris en gage la chaîne de Gaspard, tant le vélin confié lui semblait bien aventuré.

Point du tout. Un mois s'était à peine écoulé, que Gaspard arriva, par un beau matin, avec sa bible terminée. Jamais caractères n'avaient présenté une régularité semblable, jamais il n'y avait eu moins d'erreurs dans une copie. Aussi, Michel dit-il en aveignant ses écus d'or, et en hochant la tête :

— Ce n'est point vous, garçon, qui avez peint cette bible : un an n'aurait point suffi à pareil travail, et vous l'apportez complet au bout d'un mois !

— Je l'ai si bien fait, que j'offre de recommencer semblable chose en quinze jours.

— J'accepte, répliqua maître Michel.

Quinze jours se passèrent durant lesquels Gaspard ne changea rien à sa vie joyeuse : au bout des quinze jours il apporta la bible.

Maître Michel la collationna, et quand il eut fini, c'est-à-dire une semaine après, il complimenta Gaspard, en lui disant :

— Je n'ai rencontré que trois fautes, les trois mêmes que j'avais rencontrées dans la première bible.

Le vieillard ne trouva pourtant rien de bien étonnant à cela : ce n'était après tout qu'une de ces manies qui viennent aux personnes faisant des métiers d'habitude, et ce que l'on appelle en termes d'art des *tics*. De nos jours, les compositeurs d'imprimerie, entre autres, en contractent de semblables, et il est des fautes dans lesquelles ils retombent constamment, quoiqu'ils sachent qu'ils ont l'habitude de les commettre.

Au bout d'une année, Gaspard avait fourni à maître Watremetz quinze bibles ; c'est-à-dire, plus que n'auraient pu en écrire trente rubricateurs. Maître Watremetz renvoya donc plusieurs de ses apprentis, qui, mécontents et jaloux, menacèrent Gaspard de leur vengeance.

Maître Michel proposa à Gaspard de venir demeurer en son logis; Gaspard céda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il aimait éperdument Odette, et qu'Odette le payait d'un tendre retour. Le bon jeune homme ne comprit pas que le vieux Flamand ne l'attirait chez lui que pour l'épier : car il était évident que Gaspard ne transcrivait point les bibles qu'il fournissait à Watremetz : il y avait là-dessous quelque mystère. Il lui importait de le pénétrer, et il fallait qu'il le pénétrât.

A toutes les exclamations du père d'Odette, Gaspard alléguait toujours qu'il travaillait la nuit, et en effet, la nuit, une lampe brillait sans cesse dans sa chambre. Mais quand le vieillard venait écouter à la porte que fermait un verrou intérieur, il entendait le ronflement sonore du jeune homme, témoignage vraisemblable d'un sommeil de bon aloi.

Enfin ne parvenant à rien découvrir, il adressa des questions si pressantes à Gaspard que celui-ci lui répliqua :

— Eh bien! oui, cela est un secret, un secret qui peut faire la fortune d'un homme, et même de deux : donnez-moi en mariage votre fille Odette; je vous dirai mon secret, et nous deviendrons riches à bientôt nous passer de vendre des bibles.

Alors, il lui apprit qu'un art merveilleux venait d'être inventé en Allemagne, et que cet art permettait de reproduire avec une rapidité inconcevable des bibles et d'autres livres: il ajouta, que grâce à la mobilité des caractères employés, la correction même la plus sévère devenait chose facile : — J'ai encore trente bibles en dépôt chez un ami dévoué, ajouta Gaspard; je puis m'en procurer cent, si je le veux; je les aurais vendues moi-même, mais cela aurait éveillé l'attention. On est assez porté, dans votre pays, à expliquer par la magie, ce que l'on ne comprend pas, et je ne me soucie point de démêlés avec la hart et le bûcher. Voilà pourquoi je me suis présenté chez vous comme clerc-rubricateur.

Malgré les explications de Gaspard, le vieux Watremetz ne se sentit tout à fait à l'aise qu'après avoir reçu du jeune homme le nom et l'adresse de Schœffer, le vendeur et le

fabricant de bibles, et une note détaillée sur les moyens de correspondre avec lui.

Pendant ce temps-là, se faisaient les apprêts du mariage de Gaspard et d'Odette. Ce mariage était fixé à huit jours, quand un matin, l'un des anciens clercs de maître Michel entra chez lui magnifiquement vêtu, et lui apprit que, grâce à la mort d'un parent éloigné, il se trouvait des plus riches : son père venait en outre d'être nommé prévôt des marchands : amoureux d'Odette, il mettait à ses pieds sa nouvelle fortune.

La figure de Watremetz s'allongea de se voir dans la nécessité de renoncer à l'alliance d'une famille fortunée et maudit tout bas Gaspard qui le privait de l'honneur de marier sa fille au fils du prévôt des marchands! Cependant il fallut bien qu'il avouât que sa fille était fiancée à ce Gaspard.

— Gaspard! quoi, j'ai pour rival Gaspard, ce misérable qui a vendu son âme au diable, en échange du secret de fabriquer à volonté des manuscrits! La justice a la main levée sur lui, et ne tardera point à le frapper. Cette affaire a pensé vous devenir funeste à vous-même, on vous accusait d'être son complice. Heureusement, le crédit de mon père vous a sauvé; quant à Gaspard, rien au monde ne peut le soustraire à la hart qui l'attend.

Hélas! tout cela ne se trouvait que trop réel, et on mit en prison le malheureux Gaspard. En vain il invoqua le témoignage de maître Michel, en vain il voulut donner des éclaircissements pour prouver son innocence, on le jeta sur des instruments de torture, on lui fit avouer, à force de douleurs, son association imaginaire avec le

diable, et on le condamna au feu et à faire, avant le supplice, amende honorable à Notre-Dame, puis devant la maison du rubricateur. Toutes les bibles que l'on avait trouvées chez lui furent données à un couvent de bénédictins qui les bénirent, les exorcisèrent et les vendirent.

Arrivé devant le logis du rubricateur, le patient, au lieu de réciter les paroles de l'amende honorable, agita ses fers les uns contre les autres, se dressa et montra son visage pâle et menaçant :

— Je suis victime de la trahison et de l'ingratitude ! s'écria-t-il. Tu le sais bien, Michel, toi qui es là à m'écouter, et qui tâches de fair bonne contenance. Tu aurais voulu, n'est-ce pas, que es juges ne t'obligeassent point à cette dernière entrev Eh bien, merci, adieu, et malheur! Malheur, car que né en Flandre viendra reposer sa tête sous t de cette maison, prendra de l'infortune pour toute sa vie : à commencer par toi, Michel. Maintenant, vous autres, menez-moi au bûcher.

Trois mois après, mai e Michel pleurait et s'arrachait les cheveux sur le tombe u de sa fille; six mois après, un incendie dévorait la maison et toute la fortune de maître Michel; un an après, maître Michel, devenu fou, errait demi-nu, dans les carrefours de Paris, tendant la main pour obtenir de quoi manger, et amusant par des propos sans suite la canaille et les enfants.

Déjà si terriblement vrai à l'égard de maître Michel Watremetz, la prédiction de Gaspard ne se réalisa que trop par la suite : est-ce hasard, est-ce?... C'est hasard, nous ne po admettre d'autres causes; et néanmoins, il faut le dire, ce hasard a quelque chose de bien étrange.

Onze Flamands, à ce que raconte la tradition du Temple et de la rue de la Corderie, ont habité la maison de malheur : des onze, pas un n'a échappé au sort funeste dont l'avait menacé la prédiction de Gaspard : l'un fut assassiné par des brigands, l'autre se jeta dans la Seine. Il y en eut un que l'on étendit à la place de Grève sur la roue; les moins à plaindre succombèrent à d'horribles maladies, et s'éteignirent après avoir supporté ce que la misère a de plus âpre.

Je ne vais vous conter que les aventures des deux derniers Flamands habitants de la maison de malheur.

L'un, Jean-Paul Labadie, arriva de Flandre un beau jour porteur d'une somme assez ronde, avec laquelle il acheta un magasin de mercerie fort achalandé, et qui avait valu à un Alsacien une fortune rapide. Ce magasin était établi à la Maison de malheur des Flamands. Malgré les menaces de la tradition, Jean-Paul fit marché avec l'Alsacien, et deux années se passèrent, au bout desquelles s'applaudissant des succès de ses affaires, il épousa une jeune et jolie fille du quartier, à laquelle sa beauté devenue populaire valait le nom de la *Belle du Temple.* Un soir que Jean-Paul s'en revenait chez lui, on l'arrêta de par le roi; on lui montra une lettre de cachet, et il fut jeté dans un cachot de la Bastille.

Jugez de son désespoir!

Et ce désespoir dura vingt années!

Vingt années il ébranla de ses mains les barreaux de fer de sa prison; vingt années il resta là, ignorant pour quels motifs on l'avait plongé dans un cachot. A la fin, un jour on le rendit à la liberté, grâce à la visite que fit

par hasard à la Bastille je ne sais quel personnage qui le prit en pitié.

Alors seulement il connut la vérité; c'était à la demande du marquis de Beaufremont qu'il avait été mis à la Bastille. Le marquis, voulant se débarrasser d'un mari importun et faire sa maîtresse de la *Belle du Temple*, avait obtenu sans peine une lettre de cachet contre Jean-Paul. Une fois la maîtresse oubliée et jetée là, dans la fange et dans la misère, il avait oublié le mari, et le mari était demeuré vingt ans à la Bastille.

Voici maintenant l'histoire de la dernière personne de Flandre qui habita la maison de malheur.

C'était une jeune fille, une parente de celui qui écrit cette notice sur la Maison de malheur des Flamands, une jeune fille, belle, douce, un ange qu'un mauvais sort vint jeter dans ce lieu de malédiction.

Héloïse Pennequin pouvait, comme André Chénier, poser un doigt sur sa tête défaillante, et dire en soupirant: *J'avais là quelque chose*. Comme lui, elle est morte à l'âge des illusions, à cet âge où l'on croit encore à l'amitié, à l'amour, au bonheur; à cet âge où les prestiges de l'esprit, de la beauté et de la jeunesse font jeter sur la vie qui échappe un long regard de regrets et de douleur.

Hélas! de tous ceux qu'elle chérissait avec une tendresse si vive, un bien petit nombre a conservé quelque souvenir de la pauvre Héloïse. On peut sans crainte aujourd'hui dire son nom devant eux; pas une larme ne coulera, on ne poussera pas un soupir… Il y a dix-huit ans qu'elle est morte, et quel regret survit à dix-huit années? Son père, un homme d'une imagination ardente,

mais désordonnée, gagna des sommes considérables qu'il dissipa en folles dépenses. Les événements de 1815 le laissèrent sans emploi. Il lui fallut revenir au sein d'une famille nombreuse, et presque aussi pauvre qu'il l'avait laissée en la quittant.

Habitué au superflu, à la prodigalité, déjà il ne supportait que péniblement des veilles prolongées bien avant dans la nuit par le besoin. Exténuée de fatigue et de misère, sa femme vint à succomber... Alors un découragement absolu s'empara de l'infortuné, que minait sourdement une maladie d'épuisement et de langueur.

L'aînée de quatre enfants, atteinte elle-même d'une phthisie pulmonaire, Héloïse oubliait ses propres souffrances pour consoler son père. Ni l'aigreur de ses plaintes, ni les brusqueries que lui arrachait le désespoir, ne surent décourager le zèle de cette angélique créature.

Elle était toujours là, devançant les désirs du malade, adoucissant l'excès de sa douleur, et sachant, par de tendres caresses, le soustraire aux remords de sa folle conduite.

Mais les forces de la jeune fille trahirent à la fin son courage; il lui fallut renoncer au travail qui nourrissait toute une famille nombreuse; il lui fallut succomber sous le poids de la maladie. Quand son père, avant d'expirer, imposa des mains défaillantes sur le front de l'enfant dont la piété avait adouci ses derniers moments, elle-même n'avait plus à vivre que peu de jours.

Héloïse avait toujours cultivé en secret la poésie. Rarement elle communiquait, même à l'amitié la plus intime, ces émanations d'une âme douce et passionnée; car le

génie a aussi sa pudeur. Et puis, en écrivant, elle cédait au besoin d'exprimer ce qu'elle éprouvait; et non pas à un vain désir de gloire. La fauvette ne chante pas dans les bois pour être écoutée.

Toutefois, lorsque la jeune fille se vit en face de la mort, sa voix devint moins timide et plus harmonieuse. Son front pâle, appuyé sur une main à demi glacée par le froid du trépas, elle traçait de l'autre, avec une rapidité merveilleuse, des vers imparfaits, sans doute, mais où se révélait à chaque instant une sensibilité extrême, une imagination rêveuse, une poésie pleine de rhythme et de mélodie.

On éprouve je ne sais quel charme douloureux à lire ces fragments, premier jet d'une pensée incomplète, et que la mort n'a point laissé achever. On ne reste point froid devant l'idée d'une adolescence flétrie si vite, d'une voix suave si précocement étouffée.

La veille de sa mort, le 20 décembre 1816, elle avait commencé une élégie, dont elle n'a tracé que les premiers vers. Je vais transcrire ici ces dernières paroles d'une mourante; elles semblent réaliser la tradition antique qui donne au cygne expirant des soupirs harmonieux et des chants pleins de douceur.

SŒUR CLAIRE.

La nuit, dans un hospice, une vierge pieuse,
Seule, près d'un mourant, veillait silencieuse.
Du rosaire ses doigts parcouraient les saints nœuds;
Pour le pauvre malade elle formait des vœux,
Et le regard fixé sur sa couche grossière,
Attendait qu'il ouvrît sa débile paupière...
Mais il a soupiré; son front pâle et flétri,

Lentement soulevé, retombe appesanti.
La fille du Seigneur doucement l'encourage,
De ses lèvres approche un pur et doux breuvage.

Immobile, sur elle il attache les yeux :
« Oh! ne fuis pas, dit-il, bel envoyé des cieux!
J'aime tant les accents de ta voix consolante!
Ces traits, qu'a desséchés une fièvre brûlante,
Les cris d'un malheureux qui ne sait que gémir,
Ange consolateur, ne te font pas frémir?
Tes pleurs mouillent mon front... N'es-tu pas comme un rêve
Que suit un long regret, qu'un léger bruit enlève?
Oh! ne fuis pas! ou bien que tes ailes d'azur
M'emportent, avec toi, loin de ce monde impur. »

Sur le pudique front de la vierge ingénue,
Une douce rougeur soudain s'est répandue.
« Je ne suis pas, dit-elle, un ange du Seigneur.
Orpheline en naissant, condamnée au malheur,
On m'admit, par pitié, dans cette humble retraite;
Un funèbre linceul fut posé sur ma tête;
On récita pour moi les hymnes du trépas :
J'abjurai les mortels, que je ne connus pas...
Et pourtant leur aspect a pour moi bien des charmes.
Si d'un infortuné je puis sécher les larmes,
Oubliant les douleurs dont il est accablé,
S'il sourit à ma voix, et s'endort consolé,
Claire est heureuse alors, comme une sœur chérie
Qui, près du lit d'un frère, à genoux veille et prie. »
. . . .

Le nom d'Héloïse ne lui survivra point; mais peut-on s'empêcher de donner un regret à tant de jeunesse, de vertus et de génie frappés avant le temps. Peut-on ne pas lui appliquer ces paroles de Bossuet : « Elle a passé comme l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelle grâce! vous le savez; et le soir elle a été flétrie et foulée aux pieds. »

Voilà l'histoire de la *Maison de malheur des Flamands.*

LES DAMOISELLES DE BÉTHENCOURT

I

LA NUIT DES NOCES

— 957 —

Le soleil levant empourprait encore les nuées du ciel, que déjà dans la cour d'honneur du château de Béthencourt se trouvaient force écuyers, pages, varlets et gens de vénerie, qui menaient les destriers par le chanfrein, réprimaient les limiers en laisse et tenaient au poing les éperviers et les tiercelets. Jamais ne saurait être entendue confusion plus joyeuse que ces battements d'ailes, ces cris perçants de faucons, ces piaffements de chevaux, ces clameurs diverses de chiens, et ces cors de chasse essayant la fanfare qui tantôt devait se redire en plein milieu des bois.

Aussi, quand les dames et les seigneurs descendirent du perron pour aller ouïr la messe avant que de se mettre

en chasse, chacun d'eux jeta un regard long et brillant qui montrait d'autres pensers que des pensers dévotieux, et qui de bon compte semblait dire : Las! pas tout de suite!

Et cependant l'évêque de Cambrai, monseigneur Bérangaire, bon compagnon si jamais il en fut, et dont le pourpoint de chasse se voyait à travers un surplis qu'il portait par-dessus, se trémoussait avec jovialité, leur répétant : — Point n'ayez cure, mes seigneurs et mes dames : je ne la dirai pas longue, mais bien *sèche* ainsi que vous le voyez : à cette fin, je n'ai revêtu d'autres vêtements sacerdotaux que le surplis, omettant l'étole et la chasuble.

Monseigneur Bérangaire se montra foi-loyal de sa promesse, car, suivant l'usage des messes *sèches* et dites *venatoriæ*, messes réprouvées plus tard dans les saints conciles, il fit omission de l'oblat, de la consécration et de la communion; et chacun fut bien joyeux et bien émerveillé quand on le vit, après la durée d'un *pater* et d'un *ave*, se retourner pour dire l'*ite missa est*, se dévêtir de son surplis, puis prendre des mains du chapelain le chaperon et l'épée de chasse.

Sus! sus!... Les cors sonnèrent, les destriers furent lancés au galop; et tout de suite les aboiements des limiers firent savoir qu'on tenait la piste d'un sanglier.

Parmi les mieux faisants de la chasse, on voyait d'abord damoiselle Mélissende, fille unique du sire de Béthencourt, et fiancée au noble sire d'Havrincourt, le *gentil* Renaud, ainsi que disait chacun. Nul ne savait mener comme eux deux un destrier blanc d'écume, nul ne répétait plus

gaiement et avec plus d'ardeur les cris de la chasse. Mélissende comptait pour rien haies à sauter et fossés à franchir; Renaud était moins empêché de courre la bête que d'épargner à sa fiancée un péril ou de la fatigue. Tenant à côté d'elle son cheval au galop, il écartait, à l'aide de son épieu, les rameaux qui auraient pu s'enlacer aux longs cheveux noirs de la gente pucelle ou frapper ce visage qu'empourprait le plaisir avec tant d'avenance.

Or, il se fit qu'ils rencontrèrent une vieille femme ramassant du bois mort tandis que son fils, garçon de vingt ans, en façonnait des fagots. Ni la damoiselle ni le chevalier ne prirent attention à eux, et la pauvre créature, que son oreille dure et sa vue de soixante-dix ans ne mettaient point en garde contre l'advenue des chevaux, fut jetée sanglante aux pieds de son fils.

Le jeune vilain la crut morte; il jeta un cri de désespoir, et frappa messire Renaud d'un coup de bâton à la tête qui le renversa de destrier. Il allait redoubler, si les cris de Mélissende n'eussent attiré des varlets qui se rendirent maîtres, non sans peine, du furieux, et vinrent à bout de lui lier pieds et poignets.

Durant ces entrefaites, monseigneur Bérangaire, messire de Béthencourt, et beaucoup d'autres s'évertuaient à rappeler messire Renaud à la vie. Renaud ouvrit enfin les yeux. Mélissende, en châtelaine bien apprise, était savante dans la science médicale; ne voulant s'en rapporter à personne pour examiner la blessure du navré, elle prit avec précaution sur ses genoux la tête de son bien-aimé sire, et fit une longue et anxieuse recherche, durant laquelle plus d'une fois des larmes la forcèrent à recom-

mencer. Enfin elle rendit grâce au bienheureux saint Hubert, et lui voua une neuvaine et douze cierges de cire, disant :

— Il n'y a point danger de vie! Que Dieu, Notre-Dame et les saints du paradis en soient loués à tout jamais! — Tôt, reprit-elle après une courte oraison, il faut retourner au châtel, afin que messire Renaud y prenne tel repos et tels dictames qu'il convient. Nulles autres mains que les miennes ne lénifieront sa blessure avec des baumes; nulles autres mains que les miennes n'apprêteront le breuvage qui fait dormir les douleurs, breuvage que j'ai appris à faire d'un savant physicien du Cambresis... Or sus! messire Renaud, que deux bras vous soutiennent : celui de monseigneur mon père et celui de votre fiancée, et mettons-nous en marche doucement et à pas comptés, pour regagner le châtel.

— Sagement sentencié! dit l'évêque : le plus savant clerc n'aurait pas mieux prêché. Mirifique pucelle, départez-vous ainsi que vous le dites : moi je vais faire pendre à cet arbre, haut et le cou bien serré, le vilain pour la méchante action duquel vos yeux sont à présent rougelets et tout gros... Voici venir à propos le justicier... C'est, de par Dieu! son bon ange qui l'amène si à point... Faites vite et tôt, digne vassal, et remplissez comme il faut le devoir de votre charge : pendez ce mécréant. Le premier chêne venu vous tiendra lieu de hart.

En oyant ces paroles de l'évêque, la vieille femme, à laquelle nul n'avait pris garde et qui avait retrouvé connaissance, vint se mettre aux genoux de Bérangaire, de-

mandant merci pour son fils, au nom de Jésus-Christ et de Notre-Dame.

L'évêque la repoussa du pied sans répondre et regarda faire le bourreau, qui déjà nouait la corde à belles mains.

La pauvre mère vit bien qu'il n'y avait nul espoir de ce côté-là.

Elle courut après Mélissende, et dans un état à faire pleurer le plus implacable, elle intercéda de la châtelaine la grâce de son unique enfant, de l'espoir de sa vieillesse.

— Non, sur le salut de son âme ! répliqua Mélissende : il a voulu occire mon bien-aimé.

—Merci ! Octroyez-lui merci ! supplia encore la vieille.

Mélissende, pour toute réponse, manda à ses varlets d'éloigner celle qui l'importunait de doléances. Sur ce dur commandement, ils se mirent à la pourchasser à grands coups de courroies.

Elle tomba sans connaissance, et lorsqu'elle revint à elle, elle se trouvait seule dans la forêt, au pied de l'arbre où pendait le cadavre de son fils.

Je ne vous dirai point ce qu'elle souffrait, car pour le comprendre il faudrait être mère, et se trouver en face du cadavre de son fils unique... de son fils unique tué pour avoir défendu sa mère.

— Si je pouvais me venger ! dit-elle enfin d'une voix effrayante... Et elle porta autour d'elle des regards inutiles, toujours seule, faible, impuissante.

Sa tête retomba sur ses mains.

Tout à coup elle la releva, et se mit à crier : — Satan, viens à mon aide !... Qu'elle soit malheureuse !... Que

nulle pucelle de cette méchante lignée ne soit heureuse! Qu'elles connaissent toutes (toutes, et elle surtout), le désespoir!... et je me donne à toi à l'instant, corps et âme.

La terre trembla, la foudre fit entendre un long hurlement, et des flammes sortirent des flancs de la terre.

Nul, depuis ce temps-là, n'a revu la vieille femme de Béthencourt.

Les événements que j'ai contés ci-dessus étaient arrivés vers l'époque des fêtes de la Nativité : lorsque vinrent celles du bienheureux Magloire, il ne paraissait plus guère à la blessure de messire Renaud ; et c'était le jour de ses noces avec la demoiselle Mélissende.

Il y aurait à écrire depuis le saint jour de dimanche jusqu'au jour du samedi (encore un bon clerc peut-être n'y suffirait pas), pour raconter comme il faut, et sans rien omettre, les cérémonies sans nombre, les festins, les pas d'armes qui furent faits pour célébrer de si nobles épousailles.

A la fin des fins, et à la grande jubilation de messire Renaud, on mit trêve à de si longues réjouissances. Messire Bérangaire bénit ainsi qu'il convenait la couche nuptiale ; après quoi chacun s'en alla, et l'épousé fut admis auprès de son épousée.

Seigneur Dieu ! jamais on n'en vit de plus belles.

Au bruit des pas empressés de Renaud, qui foulait en grande hâte la jonchée de roseaux et de fleurs, la vierge couvrit pudibondement des deux mains son visage empourpré. Petit à petit, néanmoins, elle entr'ouvrit ses doigts, laissa choir ses deux mains et osa lever les yeux.

Notre Dame en aide ! il se fit alors comme un éclair couleur de sang.

Et deux pâles fantômes, l'un de vieille femme revêtue de feu, le second de jeune gars, la face toute noire et qui tirait la langue à la façon d'un pendu, jaillirent entre les deux époux.

La vieille entoura de ses bras qui brûlaient messire Renaud, dont tous les efforts restèrent insuffisants pour se défaire de telles étreintes.

Mélissende vit se pencher sur elle l'horrible pendu : elle sentit sur ses lèvres les lèvres violettes du revenant, et ses bras glacés l'entourèrent ainsi que l'on entoure une épousée.

Alors des démons, des lamies, des sorcières et d'autres fantômes épouvantables accoururent en foule, et se pendirent comme des grappes de feux aux rideaux de la couche. Ceux-ci, se tendant des mains crochues, tournoyaient en ronde parmi les airs ; ceux-là chantaient d'une voix basse, basse, ainsi que l'on murmure auprès d'un mourant :

En la lignée de Béthencourt
S'engendreront huit pucelles :
Onc ne verrez bonnes amours
D'icelles.

Cela dura jusqu'aux premiers rayons du soleil.

Vers matines, quand la noble dame de Béthencourt s'en vint auprès de sa chère enfant Mélissende, afin de recevoir sa première accolade de femme, ainsi qu'il est dû à une mère, elle jeta une clameur piteuse et joignit les mains en pleurant.

Ils étaient là, tous les deux, blancs comme le suaire d'un trépassé, et montrant des regards ainsi que l'on en voit à des gens affolés.

Nulle caresse, nul bon propos ne put tirer d'eux aucune parole raisonnable : à tous les dires, à toutes les prières, ils se mettaient à chanter ainsi que les revenants de leur triste nuit de noces :

En la lignée de Béthencourt
S'engendreront huit pucelles :
Onc ne verrez bonnes amours
D'icelles.

II

LE CHAPELAIN

— 1226 —

Depuis le commencement de la saison d'automne, jamais si grands coups de tonnerre qu'il s'en faisait alors n'avaient grondé ; jamais tels éclairs, jamais telle pluie d'orage, jamais tel vent ni telle tempête n'avaient produit une soirée si terrible, et mieux fait valoir combien un gîte est bon.

C'est pourquoi les varlets, les fauconniers, les gens de vénerie et les hommes d'armes se tenaient en la grande salle du châtel de Béthencourt. Madamoiselle Alix, fille unique du châtelain, assise parmi ses femmes d'atour, récitait force oraisons. De temps à autre la jouvencelle

bien apprise jetait de l'eau bénite avec un rameau de buis, ainsi qu'il est recommandé par la sainte Église; et à chaque grand éclat de foudre elle se signait dévotement.

Monseigneur de Béthencourt allait de l'un à l'autre dans la salle : tantôt il s'arrêtait afin de voir de quelle façon les hommes d'armes faisaient reluire les mailles de leurs camisoles d'acier; tantôt il réprimandait celui qui ne s'y prenait pas comme il faut pour émouler une épée ou bien pour donner une pointe à un épieu.

Le chapelain, le père Benoît, qui comptait au plus trente années, suivait monseigneur côte à côte, et plus que le maître il gourmandait et reprenait les serviteurs.

Par la raison ci-dessus contée, nul au châtel n'avait pour le père la moindre affection. Bien loin de là, car chacun allait répétant que ce grand moine à la tête rasée où se voyait seulement une mince couronne de cheveux roux éclatants, que ce moine aux yeux creux et au teint brûlé était un maléficier félon, employant à de vilains usages de sorcellerie les pratiques de la très-sainte messe.

A dire le vrai, le père Benoît avait des secrets merveilleux de baumes pour lénifier les feux de la fièvre, pour guérir le mal Saint-Guislain, et pour fermer les blessures larges et malvenues. Vous dire comment et de qui le père Benoît avait appris ces secrets, Dieu m'en garde! Mais une science si fort étonnante ne peut, selon mon faible jugement, provenir purement et simplement des études et des recherches d'un mortel.

Le père Benoît s'arrêta devant un vieux soudard qui mettait une arbalète en état, et se vantait à mi-voix de

n'avoir jamais lâché la corde de sa bonne arme sans avoir atteint où il voulait.

— Aussi, ajouta-t-il, saint Sébastien m'est témoin que depuis l'âge de sept ans, jamais il ne s'est passé un jour sans que je n'aie mis une flèche sur l'arbalète, pour en navrer le corps d'un ennemi ou la tête de bois d'une quintaine.

— J'ai connu autrefois, dit le chapelain, en mon pays d'outre-mer, un archer napolitain qui vous valait, sur mon âme! et qui ne s'était pourtant jamais évertué après la tête de bois d'une quintaine : il récitait tout bonnement des paroles qu'il avait apprises d'un sorcier célèbre.

Le vieil homme cligna de l'œil à la façon de saint Thomas quand il lui fut conté la résurrection de notre Sauveur.

— Par la Sainte-Messe! reprit le moine, tu mets en doute ce que rapporte un homme de clergie!... Or çà, regarde : j'ai retenu ces paroles, et quoique mes mains n'aient guère tendu de corde d'arbalète depuis que je suis au monde, vois si le secret est bon.

Disant cela, il prit l'arme, se recula au bout de la grande salle, mâchonna : « Dieu y ait part et le diable à la sortie. *Non tradas Dominum nostrum malthon. Amen.* » Puis désignant pour but la barette du vieillard, il la lui enleva de dessus la tête avant que celui-ci eût songé à se tenir en garde contre une si dangereuse épreuve.

Chacun se mit à regarder le chapelain avec terreur, et le chapelain sembla s'en réjouir. Pour le sire de Béthencourt, il fit l'observation qu'employer des maléfices ne convenait point à des gens d'armes courageux et bons

chrétiens: à quoi le père Benoît répondit que tout moyen était bon pour la plus grande gloire de Dieu.

Monseigneur de Béthencourt répliqua de nouveau en homme sage et en chrétien fidèle, à la grande édification de chacun, mais non du père Benoît, qui s'en était allé deviser du coup merveilleux avec damoiselle Alix; quoiqu'à vrai dire elle ne l'écoutât pas avec plaisir; bien au contraire.

Le son du cor tira tout à coup Alix d'une aussi fâcheuse compagnie: le cor se faisait ouïr à la poterne du châtel.

C'était un chevalier pris par l'orage et qui venait demander un gîte. Monseigneur de Béthencourt ordonna que ce chevalier fût amené sans retard.

— Bien venu, trois fois bien venu! dit le châtelain en saluant son hôte... Or sus! que notre prévôt hâte les queux et fasse dresser promptement le souper. Vous, ma fille Alix, préparez l'hypocras, et vous, beau sire, quittez ce mantel alourdi d'orage et cette robe pesante de pluie; laissez mes varlets défaire les anneaux de votre camisole de guerre; mettez-vous à votre aise et pour le mieux.

Le chevalier requit de monseigneur, en termes bienséants, qu'il lui fût octroyé de garder sa capuche de mailles ainsi que sa camisole de guerre.

— J'ai fait vœu, dit-il, que nul chrétien au monde ne verrait ma face avant d'avoir parachevé mon emprise.

Monseigneur de Béthencourt fit cette réponse sage:

— Saint Michel jette au plus profond de l'enfer quiconque ne respecte pas une emprise!... Or sus donc, sire chevalier, asseyez-vous, et qu'une coupe d'hypocras vous réconforte...

« Dieu me soit en aide ! Alix, vous n'avez point encore préparé l'hypocras ! Que pensera de notre hospitalité bâtarde le sire que voici ? »

Damoiselle Alix, en grand émoi, se tenait tremblante et comme perdue de raison.

Mais enfin elle se réconforta de son mieux : et à grande hâte d'elle et de ses femmes d'atour, l'hypocras se trouva fait à la fin des fins. Après quoi, damoiselle Alix en versa dans une coupe d'argent, et l'offrit gracieusement à l'hôte de monseigneur son père.

Sans que nul le vît, le chevalier pressa doucement la blanche main qui lui présentait l'hypocras, et damoiselle Alix murmura si bas, si bas qu'aucune oreille ne l'entendit, si ce n'est celui à qui elle parlait :

— Henryot, Henryot, point n'êtes prudent !

Déjà le maître queux avait dressé sur la grande table, au banc d'honneur, un vaste plat d'argent porté par quarante hap-lopins ; dans ce plat, nommé *couvert* pour cette raison qu'il était fermé ni plus ni moins qu'un coffret, se trouvaient confits avec grand art vingt-et-neuf mets et ragoûts différents.

Le chapelain récita le *Benedicite ;* et il n'avait pas fait son dernier signe de croix que ledit maître queux découvrait le *couvert*, se huchait sur la table, taillait de son coutelas et versait dans les pains-tailloirs de bons lots de chair de sangliers, de lièvres et autres gibiers de renom. Bien entendu que monseigneur de Béthencourt, damoiselle Alix, le chevalier et le chapelain en avaient seuls leur part; tandis que les femmes d'atour, les chambrières, les varlets, les pages, les veneurs et les hommes d'armes,

assis le long de la table au lieu que valait à chacun son office plus ou moins relevé, se voyaient servir, sous l'inspection du prévôt, des portions de porc, de bœuf et d'autres viandes fortes et moins savamment apprêtées.

Durant tout le souper, le sire inconnu fut moins empêché de manger que de fixer vers Alix deux yeux qui brillaient comme de vraies escarboucles à travers les mailles de sa capuche de guerre. Pour Alix, à la fois joyeuse et en transes, elle ne mangea guère davantage, donnant lopin à lopin tout ce qui fut mis en son pain-tailloir, et le pain-tailloir lui-même, à une jolie levrette qui appuyait son blanc museau sur les genoux de sa maîtresse.

Après le souper, les oraisons du soir furent récitées par le chapelain debout au milieu de tous les autres agenouillés. Ensuite des pages menèrent avec honneur le chevalier dans une belle chambre jonchée de verdure fraîche et de feuilles de chêne.

Demeurée seule avec monseigneur son père, Alix requit la bénédiction du vieillard. Le noble sire imposa les mains sur le front d'Alix, et pria de bénir sa fille Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, Notre-Dame, Mère du Sauveur, et saint Bertin, patron de Béthencourt. La jeune fille salua respectueusement, et puis elle monta l'escalier en spirale qui menait à sa chambrette, et au bout duquel l'attendaient ses femmes d'atour et ses chambrières

La chambrette de damoiselle Alix était un vrai séjour de plaisance. Le sire de Béthencourt s'était complu à la faire meubler et disposer au gré de son enfant chérie et ainsi qu'il convenait à une damoiselle de grande lignée.

Placée tout en haut d'une petite tourelle, cette chambrette prenait jour d'une fenêtre unique dont les vitraux de pourpre et d'azur, blasonnés à l'écu de Béthencourt, ne laissaient rien voir au dehors de ce qui se faisait en ce séjour virginal.

Un expert ouvrier avait façonné, en chêne brun et bien luisant, les colonnes du lit qu'enveloppaient de lourds rideaux, les siéges et les armoires à buffets. Le prie-Dieu, dont chaque appui était sculpté d'une manière admirable, servait à la fois de support à un crucifix d'argent massif et à un miroir d'acier poli finement. Sur les tablettes sans nombre de ce prie-Dieu se voyaient des agnus, des chapelets et des reliquaires; sans compter les anneaux, les ceintures et les pelotes à longues épingles d'argent: le tout parsemé de pommes de *Blandurïau* qui exhalaient des senteurs fines et douces.

Les dames d'atour ôtèrent d'abord à leur maîtresse sa large robe écarlate de dessus, dont les fausses manches pendaient par derrière; après quoi elles la dévêtirent de sa camise de dessous, qui ne laissait voir tout à l'heure que ses manches de couleur claire.

Tandis que deux chambrières faisaient cet office avec prestesse, deux autres relevaient et enfermaient en un grand chaperon de nuit les beaux cheveux noirs de leur maîtresse. En vérité, c'était conscience, car ces cheveux s'étendaient de gente façon sur chaque tempe, pour former deux nattes retombant jusqu'à la naissance d'un cou d'ivoire! Là, ils se relevaient dans leur double longueur et s'arrondissaient en couronne sur le sommet de la tête, où leurs nœuds se mêlaient aux plis d'un long voile.

Un si bel ouvrage fut défait par les chambrières. Ensuite Alix renvoya ses femmes, détachant elle-même les agrafes du corps qui serrait sa taille élégante. Cela fait, elle demeura durant un long moment pensive et préoccupée. Henryot, qu'elle n'avait pas revu depuis son retour de chez sa tante, la dame d'Heninlietard, Henryot de Carvins au châtel du sire de Béthencourt!... Henryot, dont le père a tué le frère du sire de Béthencourt!

Mon doux Jésus! si l'on venait à savoir quel chevalier se cache sous son chaperon de mailles!... A quel point cet amant fidèle s'expose rien que pour la revoir!... Sainte Vierge, protégez Henryot!

A ces pensers, elle s'agenouilla sur son prie-Dieu et dit l'oraison qu'on va lire :

« Mère immaculée du Sauveur, patronne sainte et miséricordieuse des vrais amants, Notre-Dame, octroyez-moi votre aide! Henryot s'est hasardé pour moi à venir au château de monseigneur mon père : Sainte Vierge, qu'il s'en retourne sans malencontre, et je vous promets, tant que la vie me sera laissée, de parer chaque jour d'un chaperon de fleurs votre divine image; sans compter que je ne laisserai jamais finir de brûler les cierges de votre chapelle. »

Elle récita encore plusieurs oraisons, après quoi elle se mit à regarder à travers les vitraux, tâchant de voir quelque lueur de la lampe qui brûlait dans la chambre de Henryot. Le front appuyé contre la fenêtre, elle était là pensive et oubliant de dormir, quand elle tressaillit tout à coup.

Des pas se faisaient entendre derrière elle.

— Sainte Vierge! un homme! le père Benoît!... Que vient-il faire? Comment est-il entré?

Elle couvrit de ses bras et de ses mains sa poitrine demi nue, car le moine s'était mis entre elle et les vêtements qu'elle venait de quitter tout à l'heure.

— Alix! demanda-t-il, estimes-tu comme il faut les périls auxquels je m'expose pour te voir seule?

La damoiselle baissa les yeux, car elle ne pouvait soutenir le regard diabolique du moine, et elle manqua de défaillir.

Réunissant néanmoins toutes ses forces et s'appuyant contre la profonde fenêtre qui se renfonçait en manière de petit cabinet :

— A l'aide! à l'aide!... cria-t-elle. Lydorie! Perrette! Marie! Berthe! toutes, toutes à l'aide!

Le moine croisa les bras en souriant et la laissa s'évertuer en clameurs.

— Elles dorment, dit-il enfin : elles ne se réveilleront que quand je le voudrai, car mon pouvoir les a endormies.

Il sortit, revint en traînant par le bras sur la jonchée une chambrière, que ne firent point éveiller les rudes secousses qui la heurtaient : ensuite le moine la jeta là, dans un coin, où elle demeura dormant toujours et sans faire seulement un soupir.

— Alix, reprit alors le moine, tu es seule avec moi; écoute donc : je t'aime, tu le sais, depuis que je t'ai vue. Tu as voulu dire à ton père que je t'aimais : la crainte de mon pouvoir magique t'en a empêchée, et, par Belzébuth! tu as bien fait, car des esprits d'enfer t'auraient tourmentée nuit et jour.

« A l'aide d'un seul mot de magie je pouvais t'avoir pour mienne; loin de là j'ai supporté tes dédains et tes dures façons, ainsi qu'aurait pu le faire un timide vassal enamouré d'une haute dame... Enfin, pour la première fois aujourd'hui, tu as laissé voir que tu prenais en pitié mes peines et mes langueurs : ton pied a cherché le mien durant le souper... Et vois : plus rien ne m'a été de quelque chose : périls, hart, bûcher, j'ai tout bravé... Me voici !

— Seigneur Dieu ! quelle erreur funeste !... Quoi ! c'était le pied du chapelain ! s'écria la pauvre Alix.

— Tu cherchais le pied d'un autre !... Tu es enamourée d'un autre !.. Lequel? lequel?... Ah ! oui : ce chevalier.

« N'importe ! tu seras mienne !

Disant ces mots, le chapelain étendit ses bras pour l'étreindre : dans ce mouvement une courte dague cachée dans les plis de sa manche tomba sur la jonchée : Alix s'en saisit et la tourna si promptement vers son sein, qu'elle s'y fit une piqûre et qu'une large goutte de sang en coula.

— Marche encore un pas, s'écria-t-elle, et je me tue !

— Fais ainsi : mieux te vaut défunte à moi que vivante à ton chevalier.

Et il avança.

Alix recommandait son âme à Dieu et s'apprêtait à mourir, quand tout à coup le moine s'arrêta comme par une soudaine réflexion, sortit en faisant un geste de vengeance, et ferma la porte de manière à ce que la jeune fille ne pût l'ouvrir. Elle eut beau crier : nulle de ses

femmes ne se réveilla, endormies qu'elles étaient par les maléfices du chapelain.

Il se rendit vers la chambre du chevalier : sans le faire sortir de son profond sommeil, il put à son aise considérer son visage et le reconnaître pour le sire Henryot de Carvins.

Le lendemain, à l'heure de Matines, le chapelain entra dans la chambre de monseigneur de Béthencourt.

— Notre-Seigneur Jésus-Christ vous soit en aide, et vous octroie du courage! Il vous en est grand besoin!

« Le chevalier d'hier, c'est Henryot de Carvins, le fils du meurtrier de votre frère Paul d'Esnes.

Monseigneur de Béthencourt se leva hors de lui; puis il se remit soudain en sa couche, disant :

— Il a reçu l'hospitalité chez moi : saint Julien le protége. Qu'il s'en aille sain et sauf. Je vengerai mon frère une autre fois. Dieu m'en donnera l'occasion.

Le moine croisa les bras et se prit à sourire comme il avait souri dans la chambrette de damoiselle Alix ; et puis il parla comme on va le voir :

— Henryot de Carvins a déloyalement outragé une hospitalité aussi généreuse : durant cette nuit, il a été reçu dans la chambrette de damoiselle Alix.

— Moine! moine! des preuves, ou je t'occis! cria monseigneur de Béthencourt dressant sa dague.

— Je l'ai vu ! j'en jure sur les saints du paradis, répliqua le moine avec calme et sans rompre d'un pas. Je l'ai vu !

« Et puis en sortant il a laissé tomber ce voile, qui pendait hier aux cheveux de damoiselle Alix.

— Vrai! par trop vrai!... Mon armure! donnez-moi mon armure!

— Félonie doit être occise par félonie... Il dort : marchons!

— Moine! ce serait là se venger à la façon d'un moine; et c'est une vengeance de chevalier qu'il me faut!... Mon armure!... De ce pas allez chercher le traître, et amenez-le à l'entrée du bois.

Dans une joie horrible à voir, le moine fit hâte, pour courir à la chambre du sire Henryot de Carvins.

— Oh! oh! beau sire, il n'est plus besoin de mystère : on sait que vous êtes sire Henryot de Carvins. Pour bien faire, vous auriez dû garder au lit votre chaperon de mailles... Or sus! cette camisole de guerre aux épaules et cette dague au poing! Vous êtes attendu au bois pour recevoir la récompense que l'on vous doit.

Henryot fit un signe de désespoir.

— Je ne me servirai point de cette épée contre le père de madame Alix, dit-il.

— Sur mon âme! répliqua le moine, vous aurez mieux à faire qu'au poing faible et aux jambes tremblantes de monseigneur de Béthencourt : vous êtes attendu là-bas par un jeune et vaillant sire, le fiancé de damoiselle Alix, jeune preux neveu de monseigneur, messire Oldebrand de Cagnoncles.

— Ah! fit le chevalier, le fiancé de damoiselle Alix!...

Il s'arma vitement, et il fallut que le moine attachât les courroies des boucles, car les mains de Henryot tremblaient de rage.

Conduit à l'entrée du bois par le chapelain, Henryot se

rua sur son adversaire; mais il ne put en voir le visage, attendu que le chevalier avait un chaperon de mailles. Le combat ne dura point longtemps: blessé d'abord quelque peu au flanc, le sire de Carvins fit tomber son ennemi percé de part en part... Le chapèron du mourant se dégagea de sa tête et laissa son visage à découvert... Henryot reconnut le sire de Bèthencourt.

Et comme, dans le plus affreux désespoir qui ait broyé un cœur d'homme, il se retournait pour tuer le moine félon, le moine n'était plus là; mais Henryot le vit, à travers la feuillée, emportant dans ses bras damoiselle Alix demi-nue et jetant des cris.

Henryot se mit à poursuivre le moine. Le poids de son armure, une douleur cruelle et la défaillance qui venait de sa blessure rendirent inutiles ses efforts: ses genoux plièrent sous lui, et il tomba.

Le moine vint alors auprès de lui, et cria à la mourante Alix qu'il étreignait toujours:

— Il a tué ton père... Il est blessé par une dague empoisonnée... Tu seras mienne, et nous trépasserons ensemble, toi dans mes bras... Suis-je vengé?...

III

LE FRONT SANGLANT

— 1314 —

Messire Gauthier enfonçait ses éperons dans les flancs ensanglantés de son cheval, et il lui criait:

— Plus vite! plus vite encore, mon bon coursier, plus vite!...

Et pourtant son cheval allait rapide comme le vent, et la sueur ruisselait sur son poitrail, et une blanche écume enveloppait son mors.

Oh! c'est que pour messire Gauthier il y allait de la vie ou du trépas, c'est qu'il emportait en croupe la belle Blanche de Béthencourt, Blanche dont les mains défaillantes conservaient à peine assez de force pour se tenir à l'armure de son amant.

Et puis au loin s'oyaient des voix menaçantes, des pas de chevaux, des bruits d'armures, et par-dessus tout ces clameurs du comte de B[illegible]court:

— Arrêtez-les!... morts ou vifs, n'importe! mieux vaut pour elle suaire qu'oppr[illegible]

— A l'aide Dieu et les saints!... Voici la forteresse de Quiévy!... Ah! les braves hommes d'armes qui baissent le pont-levis, et qui se tiennent là prêts à se ruer sur messire de Béthencourt et les siens!... Camarades, merci!... Elle est à moi à présent!...

« Rentrez tous... Levez le pont! baissez la herse!... Aux remparts!... Flèches à l'arbalète! Chargez de pierres les machicoulis!... Faites une bonne réception à ce vaniteux sire qui trouve que le sang de Béthencourt se mésallierait en se mêlant au sang de Quiévy!

« Blanche, ma chère Blanche, revenez à vous à cette heure!... Voyez, voyez : c'est votre ami, c'est votre Gauthier qui vous étreint en ses bras! Rien à présent ne saurait nous séparer... Monsieur mon chapelain va nous marier en face de Dieu, et ainsi qu'il convient à de bons et loyaux

amants, vrais chrétiens du giron de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Et Blanche, pâle, défaillante et sans dire mot, se laisse faire comme en un mauvais songe, et n'osant croire que c'est bien elle : — Bonté de Dieu ! elle qui fuit avec son amant, aux yeux d'un chacun, en présence de son père !... Et ne point revenir quand le vieillard irrité crie : « Je te maudis, fille dénaturée ! tu es maudite !... maudite, entends-tu bien ? maudite !... » — Oh ! oui, n'est-ce pas, c'est un rêve ?

Cette église sombre, ces cierges à pâle lueur, ce prêtre qui demande : *Femme, prenez-vous Gauthier de Quiévy pour époux ?* cet anneau qu'on lui passe au doigt... Dites, dites, dites : tout cela est un rêve ?... un rêve qui va finir, car elle ne peut en supporter plus longtemps les horribles angoisses.

Quel tumulte se fait entendre !... Des flèches sifflent dans les airs; on crie : — Ils sont vaincus, ils fuient ! Il a la tête brisée d'un coup de fronde ! Il est tombé... Il se meurt !...— Qui ? — Le pont-levis se baisse : des hommes sortent et reviennent... Ils portent un cadavre...

Oh ! son père ! son père !...

—Mon père ! mon père !... Laissez-moi !... laissez-moi... Il n'a pas rendu l'âme : ses mains sont tièdes encore... il va ouvrir les yeux... cette plaie béante n'est point mortelle... Il regardera sa fille; il lui dira : Je te pardonne; je ne te maudis plus... Non ! Mort, mort !

Sainte Vierge, ne prendrez-vous point pitié d'une pauvre femme ?... Que voulez-vous qu'elle devienne maudite par son père !... par son père mort parce qu'elle lui a

désobéi!... Sainte Vierge, à mon aide!... Allons, ne soyez pas inflexible!... Vous savez combien je souffre : vous m'exaucerez!...

Oh! ne m'entraînez pas de la sorte! laissez-moi près de lui! laissez-moi! Je suis votre châtelaine: je veux qu'on m'obéisse!... Laissez-moi près de mon père!... Ah!...

Elle tomba sans connaissance.

Et quand elle revint à elle, c'était dans la chambre nuptiale qu'elle se trouvait; et son époux, le jeune et beau sire de Quiévy, voulait l'enlacer de ses bras et baiser ses pâles lèvres. Brisée et comme engourdie par la douleur, elle se laissa aller machinalement à ses caresses. Ce fut seulement au point du jour qu'elle sortit de sa molle stupeur.

Alors aussi elle put pleurer.

Neuf mois après, il y avait un grand trouble dans le château de Quiévy. Il y aurait du trouble à moins que cela.

Messire Albéric venait de trépasser subitement, et cette affreuse nouvelle faisait mettre au monde à madame Blanche en gésine un enfant... Justice du ciel! un enfant dont le front était ensanglanté!...

Les matrones surprises voulurent laver ce sang, mais il était ineffaçable et figurait, d'une façon horrible à voir, la plaie dont était mort le comte de Béthencourt.

Priez Dieu pour le sire de Quiévy et pour madame sa veuve; car on dit qu'elle a perdu la raison, et qu'elle passe toute la journée à laver la tache ineffaçable du front de son fils.

IV

HECTOR DE SAVEUSE

— 1427 —

Il n'est point de par la Flandre de kermesses plus réjouissantes et de fêtes plus merveilleuses que la ducasse de Cambrai. Cette ducasse a lieu le lundi de la Trinité.

Chacun y vient de trente lieues à la ronde. L'on y voit une affluence d'étrangers si grande que les bourgeois, trop petitement en leur logis, bâtissent dans les cours, voire même aux portes des maisons, des pavillons de toile et des maisonnettes de planches.

A compter du dimanche de la Trinité, les logis des bourgeois, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, s'encombrent d'hôtes que l'on y héberge comme il faut. Les vilains et les gens de campagne qui n'ont point l'avantage de connaitre dans la ville quelqu'un pour les recueillir arrivent par troupes nombreuses.

Avant que de passer la herse et le pont-levis, ou bien entrés dans quelque rue détournée, ils quittent leurs habits de tous les jours et revêtent les plus belles parures qu'ils ont. Les hommes mettent, en place de leurs robes relevées aux genoux, des haut-de-chausses et des pourpoints de bonne étoffe ; les femmes et les jouvencelles essuient la poussière de leur front, lissent leurs che-

veux, prennent une chaussure plus légère, et changent de chaperon, de robe, voire même de chemise. Pour cela, les hommes se placent d'un côté de la route et les femmes de l'autre, chacun dos à dos, et ne devant pas retourner la tête. Mais, à vrai dire, on ne tient guère compte de la défense, et plus d'un curieux s'ébat à voir de blanches épaules, des bras rondelets, et mieux encore, si faire se peut.

Mademoiselle Berthe de Lens, nièce de monseigneur l'évêque de Cambrai, Jea de Lens, avait envoyé à mademoiselle Marie de Béthe ncourt, son amie fidèle, un message courtois et pressant r lequel elle lui faisait à savoir qu'étaient arrivées les s de la Trinité, et qu'elle la requérait de venir les pa ser avec elle. Elle lui rappelait que depuis un an il ne le avait point été donné ni de se revoir ni de s'embrasser.

Marie de Béthencourt accédé joyeusement à une pareille demande, et, sous l'escorte de quarante gens d'armes, s'était mise en e pour le châtel épiscopal. Sitôt que Berthe vit s'en r la haquenée blanche de sa douce amie et les homm s d'armes au pavoi de Béthencourt, elle se prit à cou follette qu'elle était, et n'eut de contentement qu'apré avoir étreint de ses deux bras mademoiselle Marie.

Or le lendemain, vers la première heure du matin, Marie de Béthencourt, q dormait au lit de Berthe, ouvrit les yeux et se prit à s upirer. Il lui était arrivé durant toute la nuit de converse en rêve avec messire Hector de ; Hector qui avait requis et obtenu de sa on de merci amoureuse, jurant par les saints

Évangiles, par saint Michel et par les éperons qu'il portait, de l'épouser à la face de l'Église et des hommes sitôt qu'il aurait fait trêve ou paix avec l'évêque de Cambrai.

Ce n'était point, à vrai dire, chose ni courte ni aisée, car Hector de Saveuse avait, l'année d'auparavant, pris parti pour les bourgeois contre l'évêque. Entré à la tête de trois cents gens d'armes, et par surprise, au château épiscopal, il avait failli tuer l'évêque lui-même; et cela serait arrivé, si monseigneur Jean de Lens ne se fût accoutré du pourpoint de son fou, Benoit *Sot-Seuris*, et n'eût été mené par ce fou hors de la ville et en lieu sûr.

Maintenant qu'il était revenu en son château avec bon nombre de gens d'armes, et que les bourgeois, par crainte ou bien par autre cause, se tenaient paisibles et obéissants, monseigneur Jean de Lens avait obtenu que messire Hector de Saveuse fût mis au ban de l'Empire, déclaré déchu de ses titres, biens et seigneuries, et eût sa tête mise au prix de trois cents écus d'or.

Curieux de gagner une si grosse somme, bon nombre de bourgeois, voire de ceux à la requête desquels le sire de Saveuse avait pris parti contre l'évêque, le traquaient ainsi qu'une bête féroce. Mais le digne chevalier, avec quelques soudards déterminés, les tenait en haleine et les renvoyait, quand l'occasion s'en présentait, accoutrés de bons horions de lance, de hache d'armes et d'épée à deux mains. De tels pensers et de tels souvenirs emplirent de larmes les yeux de la damoiselle de Béthencourt.

Sur ce, mademoiselle Berthe sortit de sommeil, et étendant ses jolis bras et bâillant d'une bouche mignonne qui laissait voir une double rangée de dents d'ivoire enchâs-

sées dans le plus frais corail, elle tourna çà et là des regards mal ouverts et comme cherchant quelqu'un qui n'y était pas.

Et puis, mettant un bras autour du cou de Marie et s'appuyant contre son épaule, elle demeura de cette façon durant un long temps. Jamais ne s'était vue chose plus avenante que ces deux jeunes filles enlacées, leurs cheveux noirs confondus ensemble, et dans leurs douces étreintes ne formant quasi qu'une.

— Marie, dit enfin Berthe à voix basse et n'osant pas, Marie, chère et bien-aimée Marie, il faut que je dépose en ton sein un mystère dont je suis contente et affligée.

Je suis aimée, Marie, aimée d'un sire brave et de grande beauté. Jamais on n'en citera qui l'égale, qui le vaille en propos tendres, en coup de lance et en noble renom. Il n'en est point qui sache aimer comme il aime, car, Marie, afin de venir près de moi durant une heure, il risque sa liberté, voire sa vie.

Pour amoindrir les périls qui sont contre lui, Berthe a compté, chère Marie, sur ton courage et sur ta fidèle amitié.

Tantôt, pendant que chacun sera hors du château à se réjouir des fêtes de la Trinité, mon cher sire, déguisé comme il faut, s'en viendra jusqu'au châtel par la poterne abandonnée dont il a une clef. Moi je feindrai un grave malaise, et je requerrai tes bons offices, laissant à mes chambrières congé d'aller aux réjouissances de la kermesse. De la sorte, mon doux ami ne sera vu que de toi, et à la nuit close il lui sera facile de s'évader.

— Je ferai ce dont tu me requiers, répondit Marie.

Après cela, elle demanda avec une curiosité de jeune fille :

— Et quel nom a ton chevalier ?

La damoiselle de Lens posa ses lèvres bien près de l'oreille de la damoiselle de Béthencourt et y murmura un nom. La damoiselle de Béthencourt défaillit.

Elle revint à elle à force de longs soins. Alors elle se prit à pleurer amèrement.

— Hector de Saveuse ! disait-elle en se tordant les mains, Hector de Saveuse !

Berthe croyait que de telles doléances venaient des dangers de son amour.

— Oh ! oui, répliqua-t-elle en pleurant elle-même, un tel amour m'expose à de grands dangers, mais ne vaut-il pas mieux mourir que de n'être point à lui ?

Mademoiselle de Béthencourt regarda fixement son amie, et l'embrassa longuement et avec tendresse.

— Je te serai amie fidèle jusqu'au trépas ! dit-elle. Et ses larmes recommencèrent.

A l'heure des vêpres, un homme encapuchonné d'un grand chaperon entra dans Cambrai par la porte du château de Selle, paya le droit de Gaves sans mot dire, et se mit à gagner vers le palais épiscopal, mais sans en faire semblant, et feignant d'être occupé des réjouissances juste ce qu'il fallait pour ne point donner de soupçons.

Ces réjouissances étaient pourtant belles, et jamais il ne s'en était encore vu de telles en une ville renommée entre toutes pour ses kermesses.

On admirait d'abord plusieurs *Exemples* et spectacles donnés aux dépens et par les soins des *Serments* ou confréries

Au *Guitier*, que d'autres nomment *quartier de Saint-Fiacre*, dansaient des hommes sauvages, des joueurs d'épées à deux mains, vêtus de blanc, en chemises blanches et en blanches huvètes, et puis une femme sauvage qui n'avait pour vêtements que ses longs cheveux.

Plus loin, les meuniers faisaient rôtir un bœuf tout entier, et mettaient en son ventre des porcelets, des oisons, des poulets et des pigeons. Les taverniers huchaient des pièces de vin sur un grand échafaudage, et les laissaient couler tant qu'elles pouvaient. En d'autres endroits on faisait d'autres ébattements, tels que de jouer du cor et de danser.

Arrivé derrière le palais épiscopal, et tout près de se glisser dans la rue esseulée de la poterne, force fut de s'arrêter à l'homme encapuchonné qui, nous n'avons pas besoin de le dire, était Hector de Saveuse. La procession survint tout à coup devant cette rue, et un long temps se passa avant que la solitude fût de retour et qu'il pût mener à fin son projet.

Car la procession était longue.

Venaient d'abord, au-devant, les arbalétriers, tous à cheval, les archers vêtus de rouge et le bonnet jaune en tête. Plusieurs autres *Serments* suivaient, corsés de cuirasses et chaperonnés de jaune.

On voyait après cela le char de monseigneur l'évêque, le char du pape, le char de l'Empereur, et, en dernier lieu, le char de la très-sainte Vierge : une jeune fille de grande beauté, assise sur un trône porté par des anges, représentait la mère immaculée du Sauveur des hommes. A certains moments, des ressorts cachés élevaient ce

trône à une grande hauteur, et le descendaient ensuite avec grâce et vitesse.

Au pied de ce char, saint Michel l'archange se débattait avec le diable, dont les bons propos réjouissaient les bourgeois et les manants. Lorsque l'esprit bienheureux ne savait que répondre au malin, il lui donnait de par le ventre un grand coup de son épée de cuivre façonnée en lame flamboyante, et il sortait du ventre du démon un grand morceau de drap rouge, simulacre de sang.

Quand on entendit plus clairement les oremus de la clergie et que brillèrent derrière le char de la Vierge les crucifix d'or, les cierges et les chasubles, messire Hector baissa encore davantage son chaperon et plia les jambes au milieu de la foule, de sorte que ne pouvaient le voir ni l'évêque Jean de Lens ni les siens.

La rue ne resta solitaire au gré et à l'attente du chevalier que vers la nuit. Il courut alors vers la poterne, et y fut reçu par une femme voilée, à laquelle il ne fit pas attention, la prenant pour une chambrière.

Mais un bourgeois l'avait reconnu et vu entrer au châtel : il s'en fut conter cela à l'évêque sitôt la procession finie.

Et l'évêque, bien ébahi, fit doubler les sentinelles et donna l'ordre de clore les portes, de lever les ponts-levis et d'abaisser les herses. Après cela, ne sachant en quel lieu trouver messire de Saveuse, il se mit en quête, la dague au poing, et avec un grand nombre de gens d'armes. Au bruit d'une telle rumeur dans le château on peut se figurer la terreur de Berthe et d'Hector de Saveuse.

Celui-ci baisa la croix de sa dague, récita une courte

oraison, et se disposa à vendre chèrement sa vie. Sur ce, la dame voilée entra tout à coup.

— A l'escalier secret! à la poterne!... prenez, chevalier, cette cape de femme... A moi votre mantel et votre chaperon... Vite! vite!... Je recevrai les bourgeois en ce lieu.

Ils se séparèrent.

Elle se coiffa du chaperon, elle s'entoura du manteau du sire Hector de Saveuse, fit une barricade à la porte avec tous les meubles; et puis elle attendit, recommandant son âme au Dieu de miséricorde.

Le bourgeois qui avait reconnu messire Hector mit son œil à la petite fenêtre de la chambre, fenêtre que l'on nommait en ce temps-là un *judas*.

— Par saint Sébastien! dit-il à voix basse à ceux qui suivaient, trois cents écus d'or sont à moi! Ses barricades n'y feront rien.

Disant cela, il arma son arbalète, en posa le bout sur le judas, et décocha la flèche. Un grand cri se fit entendre; le cadavre se débattit un moment, et ce fut tout.

Des cris joyeux s'élevèrent de toutes parts :

— Il est occis! il est occis!...

— Occise! occise pour moi!... Malédiction! la fidèle chambrière paye ma vie de la sienne!...

— Occise! Marie de Béthencourt!... s'écria Berthe avec une horrible angoisse.

— Elle! Marie?... fit messire Hector de Saveuse...

Et l'on entendit au milieu de la poterne, dans le fossé, le bruit d'un homme qui s'y jetait.

V

MICHEL D'ESNES

— 1584 —

Par une soirée d'automne de l'année 1584, Michel de Landast, sire d'Esnes, après avoir veillé à ce que le pont du château fût levé et s'être assuré que les sentinelles étaient à leur poste, précautions que les troubles de l'Espagne rendaient nécessaires, rentra dans la salle, où son épouse, Blanche de Béthencourt, berçait sur ses genoux un enfant âgé de quelques mois. L'aumônier Laurent Devos, vieux prêtre échappé aux persécutions du baron d'Inchy, lisait à haute voix des hymnes qu'il venait de composer, et ne s'apercevait pas que la jeune mère était trop émerveillée des caresses de son fils pour prêter une oreille bien attentive, tandis que le seigneur d'Ewars, Nicolas de Hertaing[1], peu sensible aux charmes de ces poésies, dormait profondément dans un grand fauteuil qu'il remplissait de sa vaste corpulence.

Sire Michel se dépouilla de son manteau tout mouillé par la pluie, qui tombait alors avec une extrême violence;

[1] Nicolas de Hertaing était fils de Jacques, pair de Cambrésis, lui-même fils du vaillant Guillaume de Hertaing, seigneur de Marquette, qui, après avoir longtemps combattu pour la cause des réformés, devint gouverneur de Berg-op-Zoom.

il baisa Blanche au front, et, frappant sur l'épaule de sire Nicolas :

— Réveillez-vous, lui dit-il, en élevant la voix, car le bon seigneur était un peu sourd, réveillez-vous, vous reposerez tranquillement cette nuit. Le temps n'est plus où la crainte des hommes d'armes du duc d'Alençon vous tenait en tel émoi que vous en perdiez le dormir.

Le vieux comte ouvrit lentement ses gros yeux, qu'il fixa en silence sur Michel :

— Vous pouvez en parler bien à votre aise, répondit-il enfin. Vous, grâce à la protection que les rois d'Espagne et de France vous ont accordée par je ne sais quel bonheur, vous n'avez jamais vu d'enragés guerroyeurs détruire votre gibier, ravager votre cellier, battre vos varlets et finir par vous chasser de votre propre château!...

Ici Nicolas s'interrompit en soupirant, et sa figure joyeuse, où se peignaient d'habitude la bonhomie et l'insouciance, prit une expression passagère de tristesse.

— Allons, continua-t-il avec une gaieté un peu forcée, n'ai-je pas encore été plus heureux que d'autres? J'ai trouvé chez vous un asile agréable ; j'espère bien y finir mes jours en paix... et par l'intercession de Notre-Dame de Grâce, ajouta-t-il en ôtant le chaperon de velours noir qui recouvrait sa tête à demi-chauve, je passerai encore de doux moments à deviser avec vous et à faire sauter sur mes genoux ce cher petiot, qui prendra de moi des leçons pour chasser et boire lorsqu'il sera grand.

Et cependant la pluie tombait par torrents, et le vent s'engouffrait avec un long murmure dans les bois qui entouraient le château d'Esnes. Laurent Devos, trouvant

enfin dans sire Michel un auditeur plus attentif, continua la lecture de ses hymnes. Le noble seigneur se faisait un malin plaisir de l'interrompre de temps en temps, pour lui adresser des observations critiques que Laurent, tout en reconnaissant secrètement leur justesse, combattait néanmoins avec la chaleur que mettent d'ordinaire poëtes et musiciens à défendre leurs œuvres.

Sur ces entrefaites, un homme d'armes vint annoncer qu'un grand nombre de cavaliers entourant une litière étaient arrêtés dans l'avenue du château et demandaient un refuge. Laurent Devos s'écria que laisser ainsi des malheureux exposés à la fureur de la tempête ne serait pas agir chrétiennement.

— Ils ont une mère ou une femme qui les attendent avec inquiétude, ajouta Blanche. Et sire Nicolas dit aussitôt qu'il y aurait conscience à ne pas les recevoir, « pourvu, murmura-t-il entre ses dents, qu'il ne se trouve point parmi eux quelque ribaud qui prenne mon propre lit, comme on le fit dans mon pauvre château d'Ewars. »

Sire Michel ordonna de baisser le pont-levis; et la litière et son escorte, composée de trente hommes environ, entrèrent dans la cour de la petite forteresse. Tandis que le châtelain s'avançait pour recevoir ses hôtes, il vit, à la lueur des torches que portaient ses varlets, une dame dont les traits ne lui étaient pas inconnus. Elle s'appuyait sur le bras du chevalier de Villers-Houdan, jeune seigneur habitant le Cambrésis. — Depuis quand, s'écriait cette dame, dont le visage naturellement beau était alors défiguré par la colère la plus violente, depuis quand l'épouse d'un maréchal de France est-elle réduite à at-

endre devant un misérable châtel?... Que vois-je! ajouta-t-elle d'un ton plus doux : ce gîte n'est point tant malencontreux, puisque j'y trouve sire Michel. Et par quel heureux hasard m'advient ce plaisir inattendu?

— Ce domaine est le mien, madame, et...

— Votre domaine!... Quoi! le mystérieux châtelain qui, depuis trois mois que j'habite ce pays, n'a point une seule fois paru à ma cour; celui que je croyais un vieillard, — votre aïeul au moins, — se cachant dans son manoir pour ne pas trépasser de frayeur à la vue d'un homme d'armes, c'est vous, c'est le jeune sire Landast d'Esnes!

— Oui, madame, répondit Michel, et si j'avais pu prévoir que la belle Renée d'Amboise...

— Dites la princesse de Cambrai... Mais hâtons-nous d'entrer, que je sèche mes vêtements, car le moyen d'en trouver d'autres ici?

— La dame d'Esnes s'empressera d'y pourvoir, noble dame.

— La dame d'Esnes, sire Michel!... Vous êtes marié?... Quoi! le galant ménestrel de Marie de Médicis, le joyeux page de Philippe II aurait subi le joug de l'hymen, et, jaloux à son tour, il renfermerait dans ces tourelles sa langoureuse colombe!... Bien que je sois éloignée de la cour, comment puis-je ignorer un tel événement?... Et quelle belle a fixé votre choix? Est-ce Diane d'Estrée, Isabelle de Fuentes, Louise de Tavannes? Car les dames des cours d'Espagne et de France se disputaient l'honneur de captiver le plus aimable des chevaliers.

Et, sans attendre sa réponse, elle se précipita dans la

salle gothique où Blanche donnait les ordres nécessaires à la réception de ses hôtes inattendus.

Madame de Balagny resta immobile d'étonnement. Le seigneur de Béthencourt, par son haut lignage, ses talents et son crédit, pouvait prétendre aux partis les plus brillants; et pourtant il n'avait point choisi son épouse parmi les femmes qui faisaient alors l'ornement de la cour : Blanche était belle surtout de candeur et de jeunesse. Quoique dans l'intérieur de son château, elle portait un long voile qui descendait jusqu'à terre; la haute collerette des dames flamandes s'élevait sur ses épaules, et un trousseau de clefs, suspendu à sa ceinture près d'un chapelet d'or, prouvait qu'elle ne dédaignait pas de veiller elle-même aux soins domestiques.

Michel comprit l'étonnement de Renée d'Amboise, et, présentant la main à Blanche qui s'avança timidement :

— Voici, madame, dit-il avec dignité, ma noble épouse, la dame de Landast et d'Esnes, fille unique du haut et puissant seigneur de Béthencourt.

Un sourire moqueur contracta les lèvres de Renée, et fut comprimé presque aussitôt. Elle s'inclina, et, sans proférer un seul mot, passa dans les appartements qui lui étaient préparés.

Resté seul avec Michel, Balagny porta les yeux autour de lui; et tout à coup interrompant brusquement le silence qu'il avait gardé depuis son entrée au château :

— Par Dieu! Michel, il faut que vous soyez fou! Il me semble que je rêve... Je ne m'attendais guère à trouver ici, vivant comme un ermite, le page de Philippe II, ce Michel de Béthencourt qui, par un art merveilleux, était

à la fois le favori du roi Charles IX et de la reine mère (il m'en souvient : du matin à vêpres elle chantait vos motets langoureux), et qui était bien venu de Henri troisième, de Mayenne, et, en outre, du roi de Navarre. Qui donc avait plus que vous la faveur de ce prince? « Je sais que Michel sent un peu l'Espagnol, disait-il à Crillon en ma présence: mais il est aussi brave que vous et moi, et je ne saurais m'en passer. » Et quel usage faites-vous de cette faveur? Vous vous enfermez dans un vieux château, avec une jeune fille, dont vous êtes déjà las peut-être, ou cela ne tardera guère. Par saint André! tout ce que je vois me fait croire que vous avez perdu de votre bon sens.

— A Dieu ne plaise qu'un tel malheur me soit advenu! répondit Michel en souriant. Avoir quitté la cour en ces temps orageux, et quand je pouvais le faire avec honneur, est plutôt d'un sage que d'un insensé. Honoré de la faveur du roi d'Espagne, sujet de Henri IV, jugez combien ma position était pénible! J'embrassai les genoux du roi de France, et je lui demandai la permission de me retirer dans mes terres. « Va, Michel, me dit-il avec bonté. Tu ne seras pas le dernier à tirer l'épée à mes côtés si jamais je suis malheureux. »

J'habitai donc le Cambrésis. Grâce à la protection des deux monarques, mon château fut respecté par les troupes françaises et par les troupes espagnoles, qui tour à tour ravagèrent ce pays. Plusieurs seigneurs, mes voisins, chassés de leur demeure, cherchèrent un asile auprès de moi : de ce nombre fut le père de Blanche. Il mourut dans mes bras en me recommandant sa pauvre orpheline;

elle est aussi douce que belle; et mon chapelain bénit, il y a un an, notre union. Tenez, mon cher Montluc, quelque monotone que vous paraisse mon existence, je la préfère aux intrigues et aux plaisirs de la cour.

Depuis longtemps je rêvais une compagne aimante et bonne : les naïves caresses de Blanche, ses propos qui respirent une grâce ingénue, mon enfant, qui déjà sourit à son père et lui tend les bras, tous cela, seigneur Balagny, offre des plaisirs que l'on ne soupçonne guère à la cour : au milieu du faste et des grandeurs, on est loin de soupçonner le bonheur d'être époux et père. Je cultive encore la poésie, mais non comme jadis, pour acquérir de la gloire : je suis dégoûté d'une renommée qu'il faut acheter aux dépens de son repos. Vous avez cherché le bonheur par une route bien différente; vous êtes en possession de tous les honneurs que vous désiriez : je n'ai donc plus de vœux à former, puisque l'ami de mon enfance, mon cher Montluc est heureux.

Michel cessa de parler; et Balagny, sans lui répondre, continua de se promener à grand pas. Que de réflexions pénibles l'agitaient! Michel était heureux; et lui, comblé des faveurs de la fortune, il éprouvait ce vide affreux qui, au sein des plaisirs et des grandeurs, s'attache à l'homme lorsqu'il cherche ses jouissances hors de la nature et du devoir. Et puis, combien Renée différait de Blanche! Il aimait la fille de Bussy d'Amboise, lorsqu'il l'épousa en jurant de punir Montsoreau, l'assassin de son père. Bientôt, subjugué par cette femme ambitieuse dont les conseils le firent réussir dans plusieurs missions difficiles, et qui le poussa rapidement aux honneurs par ses adroites in-

trigues et ses hardis projets, il ne la vit plus qu'avec ce sentiment chagrin et jaloux que nourrissent les âmes faibles contre la force impérieuse à laquelle elles ne peuvent se soustraire. On n'aime pas longtemps une compagne qui s'empare d'une supériorité que lui dénie la nature. Aussi Balagny s'adonnait-il au libertinage le plus effréné, conduite qui ne servait qu'à le mettre encore plus sous la dépendance de sa femme. Ah! combien le prince de Cambrai portait envie au sort de Michel!

Tandis qu'il se livrait à de telles pensées, un page vint annoncer que Leurs Seigneuries étaient servies.

Laurent Devos bénit la t le, et il se fit un long silence, interrompu seulement qu quefois par le sire d'Ewars, qui vantait les morceaux l plus délicats de la venaison, et n'était pas fâché de mo r à une grande dame comment, dans son château d' ars, il découpait un quartier de chevreuil ou une hu sanglier. Villers-Houdan fixait un regard mélancoli sur Renée d'Amboise. Pour ne plus quitter cette dame q l aimait éperdûment, ce jeune seigneur avait vendu les biens immenses qu'il possédait en Picardie, et était venu habiter Cambrai. Dès lors il ne s'éloigna plus de l'objet de sa fatale passion; il était sans cesse attaché à ses pas. Mille bruits en couraient, que l'on se répétait tout bas à l'oreille; car on avait grande crainte d'offenser la dame de Balagny, qu'on savait vindicative et puissante.

Aux discours pleins d'aigreur qui échappaient parfois à Renée, on devinait aisément avec quel dépit elle voyait la grâce, la douceur et la jeunesse de l'épouse de Michel. Pour Balagny, craignant les scènes fâcheuses et les con-

trariétés qu'il avait à essuyer de sa femme toutes les fois qu'il ouvrait un avis, il s'en consolait en buvant et en jetant des regards enflammés sur Blanche, tandis que Laurent Devos, étranger à tout ce qui se passait, méditait sans doute quelque motet nouveau.

La contrainte qui régnait parmi ces différents personnages fit hâter la fin du repas; et peu de moments après on se rendit à la chapelle, où l'aumônier, s'agenouillant au milieu de la famille de Michel d'Esnes et de ses hôtes, récita pieusement la prière du soir. Il terminait ses oraisons en demandant à Dieu de répandre ses bénédictions sur notre saint-père le pape, sur le roi, sur les nobles familles d'Esnes et de Béthencourt, et sur messire Louis de Berlaymont, par la grâce de Dieu, archevêque-duc de Cambrai...

— Misérable! s'écria tout à coup Renée, sans égard pour la sainteté du lieu, je ferai justice de ton insolence! Eh quoi! j'entendrai prier, devant moi, pour un traître vendu aux Espagnols, pour cet hypocrite prélat que j'ai chassé de Cambrai! Que ne pries-tu aussi pour le roi d'Espagne et pour la Ligue? Voilà, sire Michel, comment vous vous montrez digne de la faveur du roi! Que l'on saisisse cet audacieux chapelain!...

Et, faisant avancer elle-même ses gens d'armes, qui, suivant l'usage, assistaient à la prière, elle leur ordonna une seconde fois de s'emparer du vieillard, ce qu'ils firent à l'instant, malgré les supplications de Blanche, celles du seigneur d'Ewars, et les protestations énergiques de Michel, qui tira son épée en jurant de venger les droits de l'hospitalité, si outrageusement violés. En

vain, quelques fidèles serviteurs, armés des premiers objets qu'ils trouvent, accourent se ranger près de lui : leurs efforts ne peuvent délivrer le vieux prêtre. Balagny, animé par l'ivresse, et irrité des reproches que lui adresse Michel, se jette sur lui, le blesse, et avec l'aide de Villers-Houdan et d'une partie de son escorte, le désarme, non sans peine. Laurent Devos, les mains jointes, considérait cette scène affreuse avec le silence du désespoir; mais quand il vit son bienfaiteur couvert de sang, Blanche évanouie, et le pauvre sire d'Ewars foulé aux pieds, il voulut s'élancer vers Renée, qui, profitant de la confusion, avait surpris les gardes du château, mis à leur place des gens de son escorte, et rentrait, l'insulte à la bouche.

L'infortuné fut retenu par ses gardiens : fixant alors sur elle des yeux étincelants :

— Tremble, s'écria-t-i femme indigne de ce nom!... Tu as profané la maison de Dieu, porté le trouble et le désespoir chez ceux qui t'avaient accueillie; violé un asile que protégent deux uissants monarques; chargé de fers un vieillard, un prêtr de Jésus-Christ! Et pourquoi? parce qu'il a prié pour son légitime pasteur persécuté et banni loin de son troupeau malheureux. Tu veux ma mort! Eh bien, satisfais ta rage; mais hâte-toi de jouir de tes crimes. Encore quelq es années, et tu n'auras plus ni trésors ni grandeurs, et c est toi, toi-même qui auras tout détruit!

On l'entraîna. Le lendemain, avant le jour, Balagny fit détruire le pont-levis et les autres moyens de défense du château; puis il partit, emmenant avec lui son prisonnier.

Le soir, la famille de Michel d'Esnes, rassemblée dans la chapelle, récita les prières des trépassés.

C'était pour l'aumônier Laurent Devos.

De nouveaux hommes d'armes de Balagny se réunirent à ceux qu'on avait laissés dans le château d'Esnes, et le bonheur s'enfuit pour toujours de cette demeure naguère si paisible. Michel implora plus d'une fois la protection du roi; mais ses plaintes ne parvinrent jamais jusqu'au monarque : Gabrielle d'Estrée était l'amie de Rénée d'Amboise. D'ailleurs Henri IV avait un grand intérêt à ménager Balagny; et Michel fut opprimé plus que jamais. Il lui restait un seul espoir : c'était de porter lui-même sa supplique aux pieds du trône; mais sa blessure l'empêcha bien longtemps de mettre ce projet à exécution, et, quand il voulut partir, il était, hélas! prisonnier dans son propre château.

Quelques années s'écoulèrent. Un jour, des troupes espagnoles surprirent le château d'Esnes; et les soldats de Balagny furent massacrés; c'était le comte de Fuentes, uni à Michel par la plus étroite amitié; il venait, à la tête d'une armée, mettre le siége devant Cambrai.

En exécration aux habitants, et n'ayant qu'une garnison de six cents hommes, Balagny ne fit pas une longue résistance; les portes de la ville s'ouvrirent bientôt aux assiégeants; il se réfugia dans la citadelle, croyant y trouver des vivres abondants avec lesquels il pourrait attendre les secours des Français; mais l'avide Renée les avait vendus aux Espagnols, et elle mourut de rage lorsqu'elle vit son époux réduit à capituler. Elle devint ainsi la cause de sa propre ruine, comme lui avait prédit Laurent Devos.

Cependant Balagny, abandonné des siens, détesté partout, et craignant de tomber entre les mains des Espagnols, s'avançait à cheval, suivi d'un seul page. Tremblant d'être reconnu, malgré son déguisement, il s'efforçait de gagner la frontière lorsqu'il crut observer que la route du château d'Esnes semblait moins couverte de soldats que le reste du pays; ce qu'il s'expliqua facilement par l'amitié connue de Fuentes pour Michel. Sachant d'ailleurs combien ce dernier était généreux, il résolut, sans hésiter, de lui demander un asile, jusqu'au moment où il pourrait passer en France.

Arrivé devant Esnes, quel triste spectacle s'offrit à ses yeux! Les bois étaient abattus, les champs sans culture, les fortifications à demi détruites. Les ruines d'Esnes n'étaient pas l'ouvrage du temps, et leur aspect était loin d'inspirer cette tristesse qui n'est pas sans charme; on reconnaissait partout la main destructrice de l'homme; on avait le cœur serré de crainte et d'effroi en les considérant.

Un vieillard, précédé d'un ecclésiastique, marchait en toute hâte vers le château. Balagny s'approcha de cet homme et reconnut non sans peine, sire Nicolas de Hertaing. Ce n'était plus ce bon seigneur jadis si jovial, si avenant. Ses joues étaient creuses et flétries, et ses yeux presque éteints ne distinguèrent pas l'étranger qui parlait.

— Laissez-moi, lui dit-il d'un ton bourru; par Notre-Dame de Grâce, j'ai bien le temps et l'envie de vous entendre! Que venez-vous chercher ici? l'hospitalité? Les soldats de Balagny ont tout détruit, tout dévasté. Sans Fuentes (Dieu le bénisse!), la pauvre dame d'Esnes n'aurait pas un lit pour mourir...

— Je suis malheureux, sire Nicolas...

— Voilà ce qu'ils disent tous, s'écria le vieillard; comme si nous n'avions pas assez de nos propres malheurs! Je vous dis que la pauvre Blanche se meurt; elle n'a pu résister à tous les maux qu'elle a eu à supporter: son château rempli de soldats qui blasphémaient nuit et jour; son époux blessé, captif, dans la demeure de ses aïeux, et son cher fils qui trépassa subitement...

Puis, se penchant vers Balagny, il ajouta à voix basse et d'un ton confidentiel :

— Ils l'ont sans doute empoisonné comme Villers-Houdan; que Dieu fasse paix à ce dernier! mais lui, au moins, il avait bien mérité une telle fin pour s'être uni à ces maudits du ciel.

Balagny arrêta son cheval, cessa de suivre sire Nicolas qui marchait toujours en tenant de tels propos, et, se tournant vers son page :

— Ce refuge ne nous convient point, Marguerite (car son page était une femme accoutrée d'habits d'homme); c'est encore Renée qui a fait tout ce mal... Et puis, après un moment de silence :

— Piquons des deux et en avant, dit-il; advienne ce qu'il pourra!

Et ils disparurent bientôt.

On sait que Balagny se rendit à la cour de Henri IV, où il épousa Diane d'Estrée. Las bientôt de sa nouvelle union, il ne tarda guère à se retirer dans le comté de Marle, où il se livra aux excès de la débauche la plus éhontée.

Après la mort de sa chère Blanche, le seigneur d'Esnes, inconsolable et dégoûté du monde, vint habiter Douai;

il entra dans les ordres, et consacra son temps aux belles-lettres et aux bonnes œuvres. Il fut nommé, malgré sa résistance, à l'évêché de Tournai : c'est là qu'il mourut en prononçant les noms de Blanche et de son fils.

Sire Nicolas de Hertaing suivit Michel à Douai, puis à Tournai, et vécut plusieurs années encore; mais on ne l'entendait plus répéter ces joyeux discours qu'il aimait tant jadis; et une larme coulait sur ses joues toutes les fois qu'il parlait de Blanche.

Or, il en parlait souve

VI

UNE SOIRÉE CHEZ COMTESSE DU BARRY

—

Enseveli dans les cous d'un grand fauteuil, le soir que je veux dire, Louis X se tenait triste et rêveur. Les agaceries égrillardes de la comtesse du Barry, les manières gentiment bouffonnes qui séyaient si bien à la favorite, tout cela demeurait en p re perte.

La place n'était pas te ble.

Aussi le digne gouverneur des enfants de France, le duc de la Vauguyon levait si fort les yeux au ciel, qu'il n'en montrait plus que le blanc, tout à fait comme s'il eût été à Notre-Dame, les mains jointes et agenouillé sur

des carreaux de velours. Il y avait encore plus désappointé que lui, c'était le duc de Richelieu, céladon sexagénaire, et moins vieux de ses soixante ans que des façons jeunes qu'il se donnait : car il n'y a rien d'insupportable au monde comme un libertin suranné, qui ne sait pas s'accommoder à son âge ; peut-être supporterais-je encore plutôt une douairière respectable, trop respectable, jouant de la prunelle, et décolletée outre mesure..

Il n'existe guère de gêne pareille à celle de voir s'ennuyer une personne que l'on tiendrait à amuser, et surtout qu'il est du devoir d'amuser.

Rien n'y fit néanmoins ; et la comtesse, désespérant de vaincre les ennuis royaux, prit le parti de battre en retraite. Il fallait avoir recours à la ruse ; elle y eut recours. Elle se pencha sur le foyer, comme pour examiner à quel point de coction se trouvait le café qui bouillait en un petit pot d'argent. Dans cette position, elle jeta un cri : le sang, disait-elle, lui avait porté à la tête, il la faisait souffrir horriblement.

Jamais migraine ne fut si subite ; jamais elle ne causa pareil remue-ménage.

Mais le roi s'ennuyait un peu moins avec madame du Barry qu'il ne se serait ennuyé tout seul, et peu lui importait que ses favoris dissimulassent des bâillements à faire peur, et que sa maîtresse souffrît d'une migraine. Il ne bougea seulement point dans son fauteuil, et il y demeura mi-dormant, mi-éveillé, sans prendre garde à ceux qui s'évertuaient pour le dérider.

Enfin, un petit coup modeste heurta à la porte, et la

voix moitié miel et moitié vinaigre du lieutenant général de police toussa sèchement et humblement.

La comtesse s'élança d'un bond à la porte, ouvrit elle-même à M. de Sartines, et ne put se refuser au plaisir d'accrocher, comme par hasard, son éventail dans l'énorme perruque du lieutenant général.

C'était chose facile, car il s'avançait courbé profondément et la tête un peu plus bas que la main de la comtesse. La folâtre créature éclata de rire en voyant au milieu d'un nuage de poudre l'éventail se balancer à une grosse mèche de cheveux postiches. C'était chose bien plaisante : car un royal sourire entr'ouvrit les lèvres de Louis XV. Pour la Vauguyon et Richelieu, ils riaient à se tenir les côtés : le roi avait souri.

Bien loin de se déconcerter d'un accueil si gai, M. de Sartines en sembla tout fier, et, après avoir salué le roi, il déposa sur une table la liasse de papiers qu'il tenait. Seulement alors il se débarrassa de son étrange aigrette, y imprima un baiser respectueux, et la rendit à la comtesse ; cela fut accompagné d'un compliment bien fade et bien affecté.

— Le baron d'Oigny est malade, dit après cela M. de Sartines, en rajustant sa perruque : deux saignées et quatre faiblesses le retiennent au lit. Il m'a chargé de vous apporter quelques dépêches retirées de la poste.

Le roi tendit une main nonchalante vers la table, que l'on s'empressa de rouler près de lui ; la comtesse alla s'accouder derrière le fauteuil de Louis XV, et, penchée sur l'épaule de son royal amant, elle parcourait des yeux

les papiers qu'il tenait : lorsqu'il n'avait pas lu aussitôt qu'elle, elle le forçait gaiement à tourner la page sans avoir achevé.

D'abord cette lecture n'amusa beaucoup ni le roi, ni sa maitresse. Les lettres tombaient avec dégoût de la main royale presque aussitôt qu'elles avaient été prises, et venaient couvrir le parquet. M. de Sartines, le duc de la Vauguyon et surtout le gros Richelieu se mettaient en eau pour les ramasser. Rien n'était plaisant comme de voir leur triple inclination chaque fois qu'un papier glissait des mains de Louis XV. La malicieuse comtesse prit goût à ce manége grotesque, et plus d'une fois elle feignit de jeter une lettre, pour rire à l'aspect des trois courtisans qui se courbaient sans résultat.

Cependant le roi lisait avec plus d'attention une lettre assez courte néanmoins.

M. de Sartines hasarda un coup d'œil sur le papier assez intéressant pour fixer l'attention du roi. Après ce furtif examen, il sourit comme un homme qui sait de quoi il s'agit. Et puis, se tournant vers la Vauguyon et Richelieu:

— Une lettre d'amour ! leur dit-il à mi-voix et avec une grimace d'importance. Une aventure impayable de ce mauvais sujet de Vaudencour.

— Ce n'est qu'une copie, ajouta-t-il d'un ton plus haut et s'adressant au roi ; l'indisposition de Votre Majesté ne m'a point permis, depuis plus de quinze jours, de lui apporter des paquets de la poste. Il a bien fallu les faire remettre à leur adresse ; mais j'ai ordonné qu'on en extrayât, comme vous voyez, ce qui en valait à peu près la peine.

Au reste, vous pourrez connaître de suite tout ce roman, car il est mené à fin.

Madame du Barry fixa sur M. de Sartines ses grands yeux, et le roi se souleva quelque peu dans son fauteuil. Tout fier de s'attirer de semblables marques d'attention, M. de Sartines crut devoir faire précéder son récit d'un préambule.

— C'est, dit-il, une histoire attendrissante. Il y a une héroïne à grands sentiments, presque une héroïne comme celles des tragédies de M. de Voltaire.

A ce nom, peu agréable pour lui, le roi fronça machinalement le sourcil.

— Car, ajouta M. de Sartines en se ruant sur la pensée du roi, lui et les gens de sa sorte ont la manie de noircir du papier sur toutes les [illegible]olles idées qui leur courent par la tête, encore se croient[illegible]n importants.

Louis XV sourit, et ce sourire d'approbation fit mal à M. de la Vauguyon. Il se [illegible] donc de renchérir au plus vite sur l'idée de M. de S[illegible]ines.

— Espérons, interrompit-il, qu'un jour enfin l'on en fera bonne justice. Il fau[illegible]ait en France tout au plus huit hommes de lettres, encore ne devraient-ils écrire que sous la surveillance des gens de police.

Mais le roi ne sourit plus, parce qu'il n'avait pas écouté, et la comtesse fit la moue, parce que M. de Voltaire lui avait envoyé la veille un quatrain bien adulateur. Le pauvre la Vauguyon pensa en défaillir, et, pour achever, madame du Barry dit sèchement :

— Monsieur de Sartines, j'aimerais mieux votre histoire.

— Vous savez que le comte de Vaudencour a épousé l'année dernière une héritière flamande?

Le duc de Richelieu coupa la parole à M. de Sartines.

— C'est moi qui ai fait son mariage avec mademoiselle de Béthencourt. Pardieu! il a bien payé les deux cent mille livres de rente de la dot; le pauvre garçon avait des dettes par-dessus les yeux et ne savait plus comment s'en tirer. Je pensai par hasard à une de mes parentes éloignées, de grand âge, fort entichée de sa noblesse, des plus anciennes s'il faut l'en croire, mais des plus obscures en réalité. Elle avait une nièce à marier. J'écrivis à cette parente, sans en rien dire à mon jeune ami de Vaudencour; le nom de ce dernier et mon intervention aplanirent tous les obstacles. Un beau matin, je le fais monter en carrosse avec moi. En route pour la Flandre! Et lorsque je le vois admirer le vieux châtel et s'extasier sur les immenses propriétés qui en dépendent: Mon ami, lui dis-je, tout cela est à toi: une signature, une messe, huit nuits avec une provinciale, en voilà le prix.

Que le ciel vous préserve, madame la comtesse, de jamais passer un mois en province, et surtout en Flandre. Ce teint frais et pur deviendrait pourpre comme les joues d'une paysanne, et cette petite bouche perdrait de ses formes ravissantes, à force de bâiller.

Figurez-vous des mœurs d'il y a cent cinquante ans, des robes taillées comme au temps de la régence, une pruderie comme sous la vieille cour de madame de Maintenon.

Mademoiselle Adélaïde de Béthencourt était une grande fille, brune, pâle, aux yeux noirs qui promettaient; mais tout cela guindé, roide, empesé.

Quand nous entrâmes, et que la vénérable tante nous

présenta mademoiselle de Béthencourt avec des révérences à mourir de rire, celle-ci se leva gauchement, salua plus gauchement encore, rougit comme une vachère, et tint constamment les yeux baissés, ne répondant que par monosyllabes.

Un corset, comme on ne saurait en imaginer, serrait sa taille. Suivant la coutume du pays, afin d'empêcher qu'elle ne portât la tête trop en avant, on lui avait mis un collier de fer revêtu [illegible] velours noirs : l'appendice de cette étrange carcan ap[illegible]vait sur le corset et forçait la tête à se porter en arr[illegible]r la coiffure, pour les robes, c'était inouï, sur [illegible]ne.

Une promenade aux [illegible]rons du château, visiter quelques malades et le[illegible] donner des secours, voilà ses plaisirs. Tricoter, lire se[illegible]res, préparer des onguents dont la tradition se conse[illegible] dans la famille, et faire cuire des confitures, voilà ses [illegible]upations. Le curé de l'endroit, deux cousines, plus roid[illegible]core et plus gauches qu'elle, voilà toute sa société.

Le mariage se fit, et [illegible] se laissa marier sans montrer ni joie ni peine. Je crois que la seule chose qui la réjouit fut de quitter son gênant collier de fer.

Huit jours après la noce, nous repartîmes pour Paris, en prétextant des ordres de Votre Majesté. Chemin faisant, de Vaudencour raconta des choses incroyables de l'innocence de la petite.

M. de Sartines se hâta de ressaisir la parole, que M. de Richelieu lui avait enlevée.

— Eh bien, dit-il, il y a six mois, le vicomte de Germignies et quelques autres fous de son espèce faisaient

ensemble un petit souper. M. de Vaudencour, que l'on plaisanta beaucoup sur son mariage, se mit à parler de sa femme comme d'une vertu invincible, et de plus, si bien gardée par sa tante, que le plus adroit n'y pouvait rien.

« Le vicomte de Germignies se trouvait à côté du marquis de Chabannons. « Je fais pari, lui dit-il à voix basse, qu'avant trois mois cette poupée si prônée est à moi. — Va! cinq cents louis. » M. de Chabannons accepte la gageure, et, le lendemain, M. de Germignies annonce qu'il part pour une terre que vient de lui donner en Normandie son oncle, le prince de Rohan.

— Mais c'est la route de Flandre qu'il prend. Sa voiture se brise comme par hasard à la hauteur de Béthencourt; il se dit blessé, mourant. On le transporte au château, et on lui prodigue les soins les plus touchants et les plus dévoués, surtout lorsqu'on apprend qu'il est l'ami de M. de Vaudencour.

Trois mois après, le vicomte de Germignies réclama cinq cents louis au marquis de Chabannons. Ce dernier voulut des preuves. M. de Germignies montra des lettres. Son partner prétendit qu'elles étaient supposées. « Eh bien, s'écria le vicomte de Germignies, je double le pari, et *elle* viendra me trouver à ma petite maison. »

Pour réussir, il écrivit à madame de Vaudencour qu'il était malade, et d'une maladie qui menaçait d'être mortelle; puis, graduant le ton de ses lettres avec les graduations supposées de la maladie, il finit par se dire à l'agonie, et n'ayant qu'un regret, celui de ne pas revoir encore une fois celle qu'il aimait tant. C'est alors qu'elle répondit la lettre que tient Votre Majesté.

La comtesse du Barry prit la lettre et lut :

« Philippe, j'ai commis une grande faute, une faute « dont le remords me rend bien malheureuse ! J'ai perdu « tout repos ; mais je compterais tout cela pour rien, mon « doux ami, si vous étiez heureux ; et vous êtes malade et « mourant ! Me voir vous consolerait, dites-vous ? Philippe, « tu ne mourras point sans être consolé ; je te reverrai « encore une fois. Je t'ai sacrifié ma conscience et mon « repos ; eh bien, je te donnerai encore le seul bien qui « me reste, ma réputation, — et puissé-je mourir après « cela ! Je pars demain pour Paris. Je profite d'une ab- « sence de ma tante, et j'ai gagné, à prix d'or, un de « mes domestiques. Oh ! Philippe ! Philippe ! que vais-je « faire ? »

— Cette lettre resta quelques jours entre mes mains, et ne fut remise au vicomte que le jour même où devait arriver madame de Vaudencour. M. de Germignies était à table avec le marquis de Chabannons. La tête échauffée, et, par une imprudence que fait seul comprendre l'état d'ébriété où ils se trouvaient, M. de Chabannons envoya quérir M. de Vaudencour. Ils se remirent à boire de plus belle, quand un domestique vint parler bas à l'oreille du vicomte, et lui apprit qu'une femme arrivée dans une voiture de poste demandait à voir à l'instant M. de Germignies. M. de Vaudencour s'écria qu'il voulait voir la bonne fortune de son ami. M. de Chabannons encouragea ce désir insensé, et, malgré les efforts de Germignies, ils se précipitèrent à la voiture.

— Eh bien ? demanda la comtesse du Barry, que ce récit avait vivement indignée.

— Eh bien! reprit M. de Sartines, il s'en est suivi un duel où le vicomte de Germignies a été légèrement blessé.

— Et madame de Vaudencourt?

— Elle a ce qu'elle mérite, répliqua froidement le lieutenant de police; elle est enfermée dans un couvent.

— Le vicomte de Germignies et le marquis de Chabannons sont des scélérats! Il faut les punir; il ne faut plus les recevoir à la cour. Sire, vous les renverrez en province, n'est-ce pas?

— Ma foi, non, dit Louis XV. C'est une folie de jeunes gens. L'affaire est assoupie: qu'elle en reste là. Ne donnons pas à rire aux dépens de la cour à messieurs les écrivains Voltaire et autres; ils n'y sont déjà que trop disposés.

— Ils seront exilés de la cour, dit la comtesse du Barry en se penchant vers l'oreille de Louis, et d'un ton sérieux et plaisant à la fois. Ils le seront de la France, ou bien moi je t'exilerai de ma chambre.

— Monsieur de Richelieu, dit Louis XV en se levant, vous êtes l'ami du vicomte de Germignies et du marquis de Chabannons; vous leur conseillerez de ma part d'aller faire un tour dans leurs terres et de n'en point revenir sans mes ordres.

Et puis, s'appuyant sur le bras de la comtesse du Barry :

— Bonsoir, messieurs!

VII

LA BATELIÈRE

— 1816 —

Vous ne savez point [illegible] bonheur il y a à revoir son pays après six années d'a[illegible]

Surtout lorsqu'on est d[illegible] e Flandre.

Car la Flandre est un [illegible] ys. Vous diriez ainsi que moi, si vous aviez vu so[illegible] mélancolique, ses champs de blé que le vent bou[illegible] comme des vagues, ses plaines dorées de colzas [illegible] nches de féconds pavots.

La Flandre a des colli[illegible] ur les flancs desquelles pendent des bosquets et d[illegible] x, où grimpent des sentiers escarpés qui s'a[illegible] comme de gigantesques serpents; elle a des vallé[illegible] ent des fleuves et de riches canaux; elle a de[illegible] avec leurs beaux pâturages, des marais avec le[illegible] nuees de brouillards.

Sur le front des jeunes [illegible] lles de la Flandre flotte un voile rouge que le vent g[illegible] et fait jouer autour de leur chevelure noire. Et puis [illegible] t les voir rassembler autour de leur taille les pl[illegible] ans fin de la cape brune, ou les draperies bigarrées du mantelet.

Le costume des habitants est encore l'antique braie des Gaulois, tunique courte serrée autour de la gorge, qui tombe librement autour des épaules, et qui se termine

au-dessus du genou. Une guêtre blanche et sans boutons dessine leur jambe nerveuse sous les contours de sa toile rude, et leur main, qu'endurcit la charrue, s'appuie sur un grand bâton de chêne.

Non, vous ne savez point quel plaisir il y a à revoir la Flandre après six années d'absence ; à la revoir durant l'automne, l'automne plus beau en Flandre que le printemps en d'autres pays.

Laissez-moi vous dire com[illegible]nt alors le feuillage s'empourpre et devient jaune, c[illegible]mment les blés s'amoncellent en gerbes; c[illegible]it, [illegible]s les champs à demi fauchés, on aperçoi[illegible]abane portative un berger debout, qui rega[illegible]ui médite, les bras croisés et le front incliné [illegible]

Laissez-moi vous [illegible]nt on tressaille de joie à l'ouïr de quelque virelai naïf des glaneuses, au bruit éloigné d'un moulin, à des voitures qui roulent loin, bien loin, sans qu'on les aperçoive.

Et moi, moi, exilé de la belle Flandre, après six années j'allais y retrouver une femme, un ange... Clara de Béthencourt ! — Jamais, depuis mon départ, son nom n'avait été dit à mon oreille ! Et cependant, il y a six années, elle cherchait bien souvent si elle ne me verrait pas venir près d'elle. A ma vue, la rougeur colorait son front, à ma vue son regard devenait tendre, à ma vue un sourire entr'ouvrait ses lèvres... Je ne lui avais jamais dit que je l'aimais, jamais elle n'avait prononcé le mot d'amour, et cependant nous étions comme de vieux amis que l'infortune a éprouvés, comme deux frères orphelins et qui reportent l'un sur l'autre toute leur tendresse. Moi pour

elle, elle pour moi : c'était là le bonheur, l'univers.

Il ne fallait point songer à notre union; j'étais pauvre... Je n'aurais pu l'entourer de bonheur et d'amour, elle si heureuse, elle folâtre jeune fille, ignorante de la misère et des mornes soucis du besoin! Les spectacles qui attendrissent, qui retrempent et qui exaltent l'imagination, les bals où les jeunes femmes parent de diamants leurs épaules demi-nues, où elles s'enivrent de musique et de danse; les appartements sur les planchers desquels s'étendent des tapis moëlleux; les fenêtres dont les grands rideaux s'enlacent et retombent... pour être à moi, il lui aurait fallu renoncer à tout cela. Je ne l'ai point voulu.

Alors j'ai quitté la Flandre.

Insouciant artiste, j'ai gravi les montagnes de la Suisse, j'ai parcouru l'Italie, j'ai frissonné sous le ciel de l'Écosse; et partout je songeais au beau pays de Flandre. Une fois il m'est arrivé, parmi les ruines du Colisée, de dessiner une chaumière flamande, avec ses murs d'argile, son toit de paille et ses cheminées de briques, d'où la tourbe exhale les tourbillons de sa jaune fumée.

Une langueur mortelle s'empara peu à peu de moi. Mon front était pâle; ma poitrine souffrait; ma main convulsive ne savait plus tenir le pinceau, devenu trop lourd pour mes débiles doigts. Les médecins déclarèrent que leur science ne pouvait rien pour me guérir. J'avais le mal du pays; de mon pays seul je devais attendre ma guérison.

Je l'ai revu! Oh! vous ne pouvez pas savoir quel bonh[illegible] à revoir son pays après six annés d'absence.

Je m'informai d'elle, de Clara de Béthencourt. Fiancée

à un autre, à un jeune homme riche, à un militaire. Demain, son mariage!

Je ne la reverrai plus qu'une fois, me dis-je, une seule fois, à l'église, le jour de son mariage, demain. Je me cacherai derrière quelque gros pilier; elle ne m'apercevra pas. Ma vue pourrait lui rappeler des souvenirs d'il y a six ans. Cela troublerait peut-être son bonheur, cela l'attristerait, et je ne voudrais pas attrister Clara pour un jour, pour un moment; quand même cette tristesse devrait être causée par un souvenir de moi, par un souvenir du temps de nos amours.

Ah! c'est alors que je sentis avec amertume mon isolement, moi, pauvre orphelin. Pas une mère pour me serrer dans ses bras; pas une sœur pour m'embrasser; pas un ami pour me tendre la main; pas une voix pour me dire : Soyez le bienvenu. Nul ne se souvenait de mes traits, nul n'avait gardé mémoire de mon nom.

Le cœur serré, je sortis de la ville, et je me mis à errer sur les rives de l'Escaut. Peu à peu mon imagination devint moins âpre, et je me laissai aller au prestige du spectacle qui s'offrait à mes yeux.

C'était un spectacle plein de poésie: c'était une de ces scènes sublimes que ne saurait voir avec indifférence l'homme le moins organisé pour goûter les beautés de la nature. L'air pur, calme et tiède, le brouillard qui ceignait l'horizon comme d'une immense draperie, confondait ses vapeurs blanches et transparentes au fluide lumineux de la lune, et rendait plus vague encore la lueur qu'elle épanchait. Ce n'était précisément ni de l'ombre, ni de la lumière, mais bien un mélange de ce

qu'elles ont de plus ravissant. L'image de la lune venait se refléter sur les eaux en ovale droit et long, dont les cannelures d'or se balançaient à la moindre vague; enfin, un silence religieux régnait dans toute cette vaste étendue. Seulement à de longs intervalles s'élevait, comme une plainte, le cri mélancolique d'un oiseau niché parmi les herbages.

Vingt fois j'avais visité ces lieux. Jamais je n'avais soupçonné le charme magique que la nuit et le silence devaient répandre sur ce beau canal, qui s'allonge dans une vallée pittoresque, au milieu d'une double allée d'arbres; sur ces bateaux, habitations flottantes d'un peuple nomade.

Les traits basanés de cette nation, ses mœurs, son costume et jusqu'à son langage se conservent étranges et sans altération, malgré le temps et le contact des habitants des villes. Tour à tour comblés du superflu et astreints à de grandes privations, les bateliers passent leur existence au milieu de rudes travaux ou dans une oisive mollesse. Ardents, colères, voluptueux, ils nourrissent sous le froid climat du Nord les brûlantes passions du Midi, et il n'est point jusqu'à leur teint hâlé, leur chevelure d'un blond pâle et leurs grands yeux noirs; il n'est point jusqu'à leurs vêtements courts, larges, chargés de brandebourgs, jusqu'aux énormes anneaux dont se parent leurs oreilles, qui rendent vraisemblable cette supposition, qu'ils ont pour aïeux les bohémiens dont l'Europe était inondée au quatorzième siècle.

Je me livrais tout entier à la puissance de cette exaltation, privilége de l'adolescence, et qui revient trop

rarement faire battre notre cœur à l'âge positif où l'expérience et ses tristes réalités ont désenchanté l'âme de tant d'heureuses illusions, quand tout à coup je vis une jeune fille qui poussait la trappe d'un bateau. Elle la tint quelque temps soulevée au-dessus d'elle : son profil gracieux se détachait en silhouette au milieu de la lumière douce et vague qui éclairait ce tableau et qui semblait disposée comme les couleurs lumineuses que le peintre ménage et gradue habilement autour d'une miniature.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

Elle sortit avec précaution, et son regard interrogea tour à tour et lentement l'étendue qui l'environnait. Tout à coup elle garda l'immobilité de l'attention; ses bras étaient croisés sur sa poitrine; ses vêtements courts laissaient à découvert ses jambes et ses pieds nus; ses longs cheveux à demi épars retombaient sur ses épaules, et en voyant la lune dorer de ses rayons une partie de ses vêtements et de ses traits, quand le reste demeurait en une sombre obscurité, on eût pris cette jeune fille, debout et sans mouvement, pour une statue de bronze antique.

Un geste de joie lui échappa soudain. Jetant une planche qui forma du bateau à la rive un pont étroit et chancelant, elle vola dans les bras d'un jeune homme.

Pour considérer la jeune fille plus à mon aise et sans danger d'être vu, je m'étais caché derrière une haie; ce fut justement au pied de cette haie que les deux amants vinrent s'asseoir.

D'abord je n'ouïs qu'un bruit confus de baisers, de

larmes, de mots entrecoupés tels qu'en fait balbutier une profonde émotion. Après cela il y eut un moment de silence.

—Je te revois, Paul, je te revois enfin après trois mois! Car il y a trois mois, le sais-tu? que notre bateau a quitté cette rive, trois mois que nous sommes séparés! Mais enfin me voici près de toi; ma tête repose sur ton épaule; ma main est dans la tienne! Oh! que je suis heureuse!

Celui qu'elle nommait Paul recevait ces caresses avec de la gêne et de la froideur, du moins il me le sembla.

Mais elle, trop heureuse, trop émue pour s'en apercevoir, tout entière à l'extase de se sentir près de lui, elle continua à lui dire de ces propos tendres et diffus qui ne tarissent point, auxquels il est si doux de se laisser aller, lorsqu'après une longue absence on retrouve un être aimé.

—J'ai bien souffert, va, pendant ces longs trois mois! Quand venait le soir, tandis que chacun se réunissait sur le plus grand bateau pour écouter et raconter des histoires, moi, je me tenais à l'écart, et je pensais à toi. Je me ressouvenais de la nuit où, pâle, couvert de sang, poursuivi par des Anglais qui voulaient te tuer, tu te jetas sur le bateau où j'étais seule. Je me ressouvenais encore de la manière dont tu me contas qu'il avait fallu te sauver de la ville assiégée; car les ennemis venaient de la prendre... Et puis, Paul, je me souvenais de cette nuit de frayeur et d'ivresse...

La jeune fille parla longtemps encore, et dans sa joie expansive elle énuméra toutes les circonstances de leurs amours. Il y avait pour moi le plus grand charme dans ce récit, fait avec le naïf abandon d'une enfant qui aime,

récit auquel l'accent de la batelière ajoutait encore une grâce que je ne saurais dire. Car les bateliers ont quelque chose de la prononciation du Midi; une sorte de mélodie lente, un rhythme véritable dont s'émerveille l'étranger qui l'entend pour la première fois.

—Mais, dit-elle encore, tu restes pensif à m'écouter. Tu n'es point joyeux comme moi? Paul! eh bien! écoute; tu vas devenir gai, tu vas être bien surpris, bien heureux!... A présent, Paul, je suis riche au delà de mes espérances, riche comme jamais je n'aurais osé le rêver, quand nous faisions des projets impossibles de bonheur. Une vieille tante à moi vient de mourir; elle avait deux filles, et ses deux filles étaient trépassées un mois avant elle. Je suis son héritière unique... elle laisse huit bateaux! Sais-tu, dis-moi, ce que valent huit bateaux? Bon! tu ne le sais pas? Écoute, Paul, ils valent quatre-vingt mille francs. Joins à cela la valeur des deux miens, et puis vois comme nous sommes riches!

Maintenant je puis être ta femme, car nous vendrons tout cela. Un officier ne peut épouser une batelière, je le sais bien. Paul! — Ta femme! Oh! que je vais être heureuse de pouvoir dire à tout le monde que je t'aime, que je t'appartiens, que tu es à moi! M'appuyer sur ton bras, voir les sentinelles te saluer en portant les armes. Paul, mon Paul, que je vais être heureuse!

Et lui, qui souffrait au-delà de ce que peut souffrir un homme, la repoussa doucement, car elle s'était jetée dans ses bras, et il murmura : — Voici venir bientôt le jour, il faut nous quitter.

A ces paroles glacées, la pauvre fille tressaillit, ses

joues brunes pâlirent, et sa main laissa tomber la main de son amant qu'elle tenait.

— Paul, vous ne me répondez pas? murmura-t-elle.

Elle ne put achever, la voix lui manqua.

— Aldegonde, il vous faut partir demain au point du jour. J'irai vous rejoindre, mais il vous faut partir, il le faut.

Elle ne répondit pas et se prit à pleurer avec amertume.

— Vous saurez pourquoi, continua-t-il. Je ne puis vous le dire ce soir. Vous le saurez, Aldegonde, et vous me direz que j'ai bien fait d'exiger que vous partiez.

Elle le regarda avec anxiété

— Aujourd'hui, maintenant dites, dites, et je partirai, je vous le jure.

— Si mon bonheur [illegible] est cher, Aldegonde, il faut que vous partiez; je vo[illegible]e demande en grâce.

Il dit ces derniers m[illegible]vec une sorte de tendresse.

— Je partirai, fut sa reponse.

Après cela elle s'él[illegible]gna à pas lents, repoussa la planche qui servait de [illegible]ont entre la rive et le bateau, et la trappe se referma.

Il était resté là, immobile et rêveur. Et puis il fit un geste de résolution et de désespoir, et disparut à pas précipités.

Le lendemain matin, c'était le jour du mariage de Clara de Béthencourt, de celle que j'avais tant aimée.

Quand j'entrai dans l'église, la noce s'y trouvait déjà. Une foule immense remplissait la nef; des curieux sans nombre étaient amoncelés autour de la grille du chœur. J'avançai sans crainte d'être vu.

Ciel! l'époux de Clara est l'amant de la batelière.

Elle si digne d'être aimée! elle à qui j'ai tout sacrifié, la femme d'un misérable suborneur!

J'aurais voulu pouvoir pleurer, mais je ne le pus; le désespoir et l'indignation me suffoquaient trop pour cela.

Tout ce qui se passait autour de moi me semblait un rêve malfaisant. Un feu lourd pesait sur mon front, mes yeux y voyaient à peine; une sueur glacée ruisselait sur mes membres qui tremblaient.

Tout à coup une femme se précipite dans l'église: elle jette des cris, elle fend la foule, elle arrive jusqu'aux époux, elle tombe sans mouvement à leurs pieds.

Moi, j'avais reconnu la batelière; lui aussi, il l'avait reconnue.

Car il resta là, immobile et comme frappé de la foudre. Jamais pâleur semblable à la sienne ne contracta un visage d'homme.

La cérémonie ne fut interrompue qu'un moment. Le prêtre continua ses offices.

Après cela Paul prit la main de celle qu'il venait d'épouser. En traversant la nef pour rejoindre la voiture, il portait autour de lui des regards inquiets, comme pour savoir ce que la batelière était devenue.

Un jeune homme qu'à ses gants blancs je reconnus pour un garçon de noces s'approcha du marié et murmura à son oreille :

— Ne le dis pas à ta femme, cela pourrait l'affecter, la folle est morte!

Un mouvement convulsif secoua tous les membres de Paul, et il tomba sans connaissance.

Les yeux de Clara se remplirent de larmes, et il lui fallut elle-même s'appuyer sur sa mère.

— Sois sans crainte, dit madame de Béthencourt à sa fille, tandis que Clara s'agenouillait pour faire respirer des sels à son mari. Sois tranquille, mon enfant ! notre cher Paul n'a pu résister aux douces émotions qu'il éprouve.

— Faites place, messieurs, écartez-vous! Un peu d'air, et il reprendra connaissance ; les émotions que cause la joie ne sont jamais dangereuses, cria le garçon de noces.

VIII

LA VEUVE

— 1829 —

Au milieu de la joyeuse insouciance d'une vie indépendante, au milieu des plaisirs qu'elle offre, de ces piquants incidents qui étourdissent de son indolent laisser-aller auquel on se livre avec tant l'abandon, quel jeune homme n'a pas senti le besoin impérieux d'un bonheur paisible, doux et légitime? Quel jeune homme n'a rêvé, même près de la plus enivrante maîtresse, une femme belle de tendresse, de modestie et de candeur?

Oui, de longues journées tranquilles, tout entières à l'é[illegible] ; le soir, les caresses de son enfant, un repas qui se prolonge, un repas seul avec sa femme : après cela,

une promenade en quelque endroit solitaire, des jaseries sans fin, pleines de confiance et d'amour. Et puis, un sommeil frais; et, quand on rouvre les yeux, contempler en souriant sa femme, entendre respirer avec délices la bouche vermeille de son enfant!

Heureux Ernest! bientôt ce bonheur sera le sien. Encore quelques jours, et il deviendra l'époux de Caroline.

Et qu'on le lui dise! est-il quelque part une jeune fille dont les yeux aient plus de tendresse? dont la démarche soit plus naïve et plus élégante? Lorsqu'elle chante, sa voix émeut l'âme. Rêve-t-elle le front appuyé sur la main, on se sent venir des larmes d'attendrissement, on éprouve je ne sais quelle émotion qui soulève délicieusement la poitrine.

Caroline! chère Caroline! oh! qu'il veut l'entourer de bonheur et d'amour!

Bien des fois il a cru aimer; mais jamais, non, jamais, il n'a aimé comme il l'aime. Il le comprend à présent. Oui, l'amour est chose grave et sublime. Hors du devoir, il n'est point d'amour, d'amour ineffable comme celui qu'il éprouve.

Aussi va-t-il anéantir tout ce qui lui rappelle ses liaisons et ses plaisirs d'autrefois. Cheveux, anneaux, lettres, il va tout livrer à la flamme. Seulement il les verra, il les lira encore une dernière fois. Après cela, tout sera dit!

Il y avait pour lui un charme indicible dans ces fleurs desséchées, dans ces nœuds de rubans reçus jadis avec transport, dans ces feuilles inégalement écrites, ouvertes jadis si précipitamment, que les yeux dévoraient, qui fai-

saient battre son cœur, — et que maintenant il déployait nonchalamment et qu'il parcourait avec un vague sourire sur les lèvres !

Les flammes avaient tout détruit.

Seules restaient, au fond du tiroir, les lettres de Marie de Béthencourt, de Marie ses premières amours.

Celle-là, il l'eût aimée ; il l'aimait peut-être comme il aime Caroline ; — car elle aussi devait être sa femme, elle aussi devait réaliser les rêves de bonheur que formait son imagination de poëte.

Leurs familles se réjouissaient en les voyant ensemble, et projetaient à mi-voix le jour où ils marieraient ces chers enfants ; et lui, qu nd il entendait ces propos, il était le plus heureux des hommes !

Il arriva qu'un officier, jeune, sémillant, riche et de grande naissance, s'épri de Marie de Béthencourt ; dès lors Ernest devint bien à indre !

Car la jeune fille rêvait tandis qu'il lui parlait d'amour, et ses regards distraits semblaient écouter si ne venait pas à se faire entendre le galop d'un cheval fougueux. Elle préférait à la prome e la plus délicieuse le son de fanfares guerrières, et les mouvements tumultueux d'escadrons aux cuirasses d' r, aux panaches écarlates. Oui, maintenant, rien ne sav plus la charmer comme des soldats qui resserrent, gent, étendent leurs rangs, parmi des clameurs qui commandent, des chevaux qui broient le pavé, des sabres qui s'entre-choquent. Alors ses yeux devenaient étincelants et une rougeur de feu couvraient ses joues.

Maria de Béthencourt épousa le capitaine.

Ernest eut bien du mal à s'en consoler. Longtemps il lui resta une tristesse profonde, pleine de défiance et de découragement. Pauvre jeune homme! il ne croyait plus à l'amour.

Mais enfin il fut aimé de Caroline, de l'angélique Caroline, et dès lors il redevint heureux comme autrefois.

Plus heureux peut-être! Car le souvenir de ce qu'il a souffert lui rend encore plus précieuse la possession d'un bien qu'il désespérait de jamais rencontrer, d'un bien dont il révoquait en doute, hélas! jusqu'à l'existence possible.

Mais enfin qu'une journée s'écoule encore, et il sera heureux, il sera l'époux de Caroline. Demain, demain Caroline réalisera les rêves de bonheur auxquels jadis le faisaient se livrer les lettres de Marie... ces lettres qu'il ne peut s'empêcher de relire encore.

Il y a là un accent de conviction, un entraînement que l'on ne saurait feindre. Oui, celle qui parlait ainsi d'amour savait aimer.

Elle a préféré l'éclat au bonheur... Puisse-t-elle être heureuse! Elle a été séduite par des prestiges enivrants, puissent ses illusions ne jamais se dissiper!

Et il relisait encore, et il ne pouvait se résoudre à livrer aux flammes les lettres de Marie de Béthencourt.

Tandis qu'elles le replongeaient parmi les souvenirs pleins de mélancolie et de tendresse, on lui vint remettre un billet.

Non! ce n'est point un prestige... son écriture! le même cachet dont elle se servait, et jusqu'à la signature du doux nom de Marie!

Un soir, il avait dit qu'il trouvait du charme à l'ortho-

graphe anglaise du nom de sa fiancée ; et depuis le soir où il avait dit cela, *Marie* de Béthencourt n'avait plus signé autrement que *Mary*.

« Si vous voulez revoir une amie de votre jeunesse,
« une amie éloignée de vous depuis cinq ans, elle est
« arrivée ce matin chez madame de Saint-Yves. Mary. »

Voilà ce qu'Ernest lut dans ce billet.

Il se rendit aussitôt à l'adresse qu'on lui indiquait. Marie se trouvait seule. Elle était vêtue de noir.

Il y eut d'abord entre eux deux un moment de gêne et de silence, puis quelques questions froides et contraintes. Ensuite ils se mirent peu à peu à converser avec épanchement, et comme deux amis éprouvés, qui se retrouvent après une longue absence.

Marie était devenue veuve depuis huit mois. Son mari lui laissait une fortune considérable. Elle n'avait point d'enfant.

— Vous avez donc été heureuse pendant cinq années? demanda Ernest.

— Heureuse! répéta la jeune femme d'une voix mélancolique ; et vous, Ernest?

Il tressaillit ; car elle l'avait nommé du nom dont elle le nommait au temps de leurs amours.

Il se hâta de parler de Caroline ; il lui semblait qu'en différant plus longtemps il faisait mal, il déméritait de sa fiancée. Il raconta le bonheur qui l'attendait près de Caroline ; il la dit, comme elle était, douce, tendre, naïve, et cependant ses paroles n'avaient rien de l'entraînement et de l'enthousiasme qui naguère encore exaltaient son imagination.

Il se mit ensuite à peindre la vie pure, calme, délicieuse qui lui était réservée avec Caroline. Cette fois, il ne put rester froid devant ce tableau, et insensiblement ses expressions devinrent chaleureuses et se passionnèrent.

Des larmes roulaient dans les yeux de Marie. Elle se mit aussi à parler de bonheur, mais d'un bonheur qu'elle n'avait jamais rencontré, d'un bonheur qu'obtiennent seuls deux êtres qui se comprennent; d'un bonheur qu'elle croyait possible, naguère encore, et qui n'est point fait pour elle, — elle le comprend à cette heure, hélas!

— Du moins, ajouta-t-elle avec trouble, vous serez toujours mon ami, n'est-ce pas, Ernest? Dans quelque position que vous vous trouviez, quelque distance, quelque durée qui nous séparent, il y aura toujours en vous un souvenir pour Marie?

Ernest éprouvait trop d'émotion pour répondre. Il tendit la main à Marie. Ce mouvement laissa voir à la veuve une bague qu'Ernest portait au doigt. C'était Marie, Marie de Béthencourt qui la lui avait donnée en d'autres temps.

Il lui fallut se lever, il lui fallut marcher durant quelques minutes; sans cela, elle aurait étouffé.

Et puis elle vint se rasseoir près d'Ernest, et, préoccupée de pensers doux et amers, elle rêva longtemps.

Alors, s'arrachant avec effort à elle-même, elle sonna un valet de chambre, lui donna des ordres, et, souriant avec tristesse à son ami :

— Adieu, dit-elle, adieu, Ernest, adieu pour toujours!

A ces mots, il resta frappé de stupeur, et assourdi de mille pensers confus.

— Adieu, Ernest, redit-elle, car l'on s'était hâté, et la voiture qu'elle avait ordonné d'atteler se trouvait déjà prête. Adieu pour toujours !

Elle avait bien de la peine à retenir ses sanglots.

Leurs mains s'étreignirent encore une fois, ils se séparèrent, puis la voiture partit.

Elle avait disparu depuis longtemps qu'Ernest était encore là, immobile, et les regards fixés à l'extrémité de l'horizon, là où il avait cessé de l'apercevoir.

Abattu, éprouvant un vide insupportable, il alla rejoindre Caroline. Elle le crut souffrant, car toute la soirée elle le vit triste et rêveur.

Plus d'une fois, le lendemain, il ressentit la même tristesse, il s'abandonna à la même rêverie ; et lorsque, resté seul avec Caroline dans la chambre nuptiale, il l'entoura de ses étreintes :

— Marie, murmura-t-il, Marie !

Le lendemain, à son réveil, tandis que, le sourire du bonheur sur les lèvres, Caroline se livrait avec son mari aux plus doux épanchements, elle lui rappela sa méprise du nom de la veille :

— Oh ! dit-elle en feignant de bouder, et sans croire le moins du monde à la réalité du reproche qu'elle faisait, oh ! c'est apparemment le nom de quelqu'un que vous aimez mieux que votre Caroline, n'est-il pas vrai, méchant ?

Il retomba dans sa rêverie.

Puis tout à coup, enlaçant Caroline de ses bras :

— A toi, à toi seule pour la vie ! s'écria-t-il.

FIN.

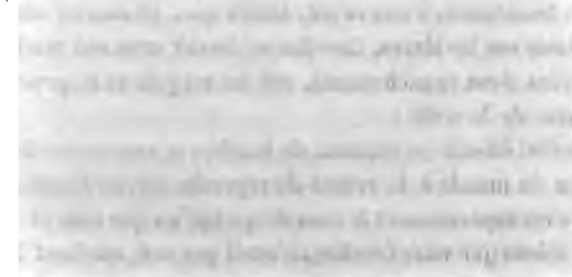


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DICTIONNAIRES

...nnaire classique de la langue ...çaise, par M. Bescherelle aîné, ...ur du *Dictionnaire National*.
1 vol. gr. in-8 jésus, de 1.500 pages, contenant 1 200 gravures dans le texte, 40 cartes ou gravures d'ensemble
Broché........................ 12 fr
Relié 1/2 chagrin........... ... 16 fr.

Dictionnaire usuel de la langue française, par MM. Bescherelle aîné et A. Bourguignon.
1 vol. gr. in 18 jésus, relié toile.. 6 fr.

Grammaire nationale ou grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J.-J. Rousseau, de Buffon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, par Bescherelle aîné, 1 vol. in-8 jésus, broché. 10 fr.
Relié 1/2 chagrin... .... 14 fr.

Petit dictionnaire national, d'après le nouveau Dictionnaire National de M. Bescherelle aîné. 1 vol. in-32, élégamment relié 1.50

Dictionnaire des synonymes de la langue française, par MM. Bourguignon et Bergerol. 1 v. in-32, relié. 5 fr.

Dictionnaire étymologique de la langue française, par A. Bourguignon et E. Bergerol. 1 vol. in-32, relié 5 fr.

Nouveau dictionnaire encyclopédique illustré, rédigé d'après le *Nouveau Dictionnaire* de Bescherelle.
1 vol. in-18, cartonné.............. 3 fr.
Relié toile pl 3.50

Dictionnaire usuel de tous les verbes français, tant réguliers qu'irréguliers, par MM. Bescherelle frères,

3e édit. 2 forts vol. in-8 à 2 ...
chés.. ... .
Reliés 1/2 chagrin ....

Petit dictionnaire d'histoire ...graphie et de mythologie ... Quitard, faisant suite au *Petit ...naire National* de M. Bes...
1 vol. in-32, broché........ ..
Relié toile...................

Nouveau Dictionnaire des ... par Quitard. 1 vol. gr. in-32.
Broché......... ....
Cart. toile...................

Nouveau dictionnaire de ...p..ie ancienne et mode... Grégoire. 1 v. gr. in-32 jés...

Dictionnaire encyclopédiq... toire, de biographie, de ...gie et de géographie, pa... Wahl. 1 vol. gr. in-8, broché...
Relié 1/2 chagrin............

Dictionnaire général des ... théoriques et appliqu... MM. Jules Gay et Louis M...
Le *Dictionnaire des sciences*, fo... volumes in-8 jésus, composé ... colonnes en caractères neufs ... 4 000 pages.
Chaque volume se vend s...
broché.......................
Relié 1/2 chagrin....... ...
Le même, en deux volume...
Chaque volume broché.....
Relié 1/2 chagrin..........

Dictionnaire complet des ...nes de la France, de l'Algé... Colonies, 1 vol. in-32, relié t...

NOUVELLE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA FRANCE, AL... ET LES COLONIES FRANÇAISES.

Comprenant : la Géographie Physique, Politique, Historique, Agricole, Industrielle, Commerciale, d'après les documents les plus récents, par Maurice Wahl.

2 volumes illustrés gr. in-8o jésus d'environ 1,500 pages, gravures et portraits, 180 cartes Plans de Villes, Types, Costumes, etc. Chaque volume se vend séparément. Broché .... 15 fr.
Relié toile, plaque spéciale .. 19 fr.
Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.. 21 fr.

EN VENTE SÉPARÉM...

La France.
Grand in-8o, jésus broché.....
Relié toile, plaque spéciale..
Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.

L'Algérie et les colonies fr... par Henri Vast. (*Cet ouvr... couronné par l'Académie (Prix Audiffred).*
Grand in 8o jésus, broché.....
Relié toile, plaque..........
Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.

LA PLUS GRANDE FRANCE

Bilan de la France coloniale

par Henri Vast, 1 volume in-8o, avec cartes en couleurs hors texte. Br...

GRANDS DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Avec la prononciation figurée.

Dictionnaire anglais-français et français-anglais, par Clifton et Adrien Grimaux, 2 vol. gr. in-8 jésus, d'environ 2.200 pages à 3 colonnes, brochés .... **20** fr.
Reliés 1/2 chagrin.......... ..... **28** fr.

Dictionnaire français-allemand et allemand-français, par H.-A. Birmann, professeur à l'école Polytechnique. 2 forts vol. in-8, brochés...... **20** fr.
Reliés 1/2 chagrin.... .... **28** fr.

Dictionnaire espagnol français et français-espagnol, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de Noriéga et Guim, 1 fort vol. gr. in-8 jésus, d'environ 1.600 pages à 3 col., br... **16** fr.
Relié 1/2 chagrin............. **20** fr.

Dictionnaire italien-français et français-italien, par MM. Ferrari et Caccia. 1 vol. gr. in-8 jésus à 3 col. de 1.600 pages, broché........... **20** fr.
Relié 1/2 chagrin. .... **25** fr.

Diccionario francez-portuguez e portuguez-francez, par Joao Fernandes Valdez. 1 vol. gr. in-8 jésus, relié toile... .... **16** fr.
Relié 1/2 chagrin.......... ... **19** fr.

Dictionary spanish-english and ingles-español, par MM. J.-M. Lopez et E.-R. Bensley. Refondu et augmenté, 1 vol. grand in-8 relié demi-chagrin......................... **20 fr.**

Diccionario de la lengua castellana, extractado del *Diccionario Enciclopedico* compuesto por E. Zerolo, M. de Toro y Gómez E Isaza, 1 tomo en 4.° de más de 2.000 páginas. Relié 1/2 chagrin.. .... **15 fr.**

Diccionario inglez-portuguez e portuguez-inglez, par Joao-Fernandez Valdez. 2 vol. in-16 reliés toile **14 fr.**

Nouveau dictionnaire français-latin, par Henri Goelzer. 1 vol. in-8°, relié toile pleine .. .. **10 fr.**

Dictionnaire latin-français, par MM. Eugène Benoist et Henri Goelzer. 1 fort vol. grand in-8°, relié en toile pleine....................... **10 fr.**

Dictionnaire grec-français, par M. A. Chassang. 1 fort vol. grand in-8°, relié en toile pleine............... **12 fr.**

Abrégé du dictionnaire français-grec, par M. Courtaud-Diverneresse. 1 vol. grand in-8°, 1,025 pages à 3 colonnes, relié .... **12 fr.**

Nouveau lexique français-latin, par Henri Goelzer. 1 vol. in-8°, relié en toile pleine.................. **6 fr.**

Nouveau lexique latin-français, par MM. Goelzer et Martel. 1 vol. in-8°, relié toile.................... **6 fr.**

NOUVEAUX VOCABULAIRES EN DEUX LANGUES

Avec la prononciation figurée dans les deux langues, contenant les mots usuels de la vie pratique, à l'usage des voyageurs. 44 vol., format elzévir, reliés toile, sont en vente. Le volume............ .... **2 fr.**

Français-Anglais, par Laughlin.
Français-Allemand, par Birmann.
Français-Italien, par Angeli.
Français-Russe, par Tkatcheff.
Français-Espagnol, par Rozzol.
Français-Polonais, par de Veys-Chabot.
Français-Portugais, par Fonseca.
Français-Néerlandais, par Van Cuyck.
Français-Danois, par Desmoineaux.
Français-Roumain, par Rizo.
Deutsch-Franzœsisch, par Birmann.
Deutsch-Spanisch, par Enenkel.
Deutsch-Englisch, par Blum.
Deutsch-Italienisch, par Enenkel.
Allemão-Portuguez, par Mesquita.
Allemand-Russe, par Wassiliew.
English-French. par Laughlin.
English-Italian, par Cardin.
English-German, par Blum.
English-Spanish, par J. Perez.
English-Portuguese, par Mesquita.
Anglais-Russe, par Wassiliew.
Italiano-Portoghese, par Mesquita.
Italiano-Francese, par Angeli.
Italiano-Inglese, par Cardin.
Italiano-Spagnuolo, par Angeli.
Italiano-Tedesco, par Angeli.
Italien-Russe, par Lourie.
Español-Francés, par Rozzol.
Español-Alemán, par Enenkel.
Español-Inglés, par J. Perez.
Español-Italiano, par Angeli.
Español-Portuguez, par Mesquita.
Portóghese-Italiano, par Mesquita.
Portuguez-Allemão, par Mesquita.
Portugues-Francez, par Fonseca.
Portuguez-Inglez, par Mesquita.
Portuguez-Español, par Mesquita.
Russe-Français, par Tkatcheff.
Russe-Allemand, par Tkatcheff.
Russe-Anglais, par Wassiliew.
Néerlandais-Français, par Van Cuyk.
Danois-Français, par Desmoineaux.
Roumain-Français, par Rizo.

DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Format in-32, dit Cazin.

Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais, donnant la prononciation figurée, dans les deux langues, par M. CLIFTON. Nouvelle édition, revue et augmentée, par M. E. FENARD. 1 vol. relié .... 5 fr

Nouveau dictionnaire français-allemand et allemand-français, par K. ROTTECK. Édition revue par G. KISTER. 1 vol, relié.................. 5 fr.

Dictionnaire italien-français et français-italien, donnant la prononciation figurée, dans les deux langues, par C. FERRARI. 1 vol. relié........ 5 fr.

Nouveau dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, avec la prononciation dans les deux langues, par VICENTE SALVA. 1 fort vol. rel. 5 fr.

Nouveau dictionnaire portugais-français et français-portugais, avec la prononciation figurée dans les deux langues, par SOUZA PINTO. 1 fort vol. relié.. .... 6 fr

Nouveau dictionnaire français-russe et russe-français, suivi d'un abrégé de la grammaire russe, par SOKOLOFF. 2 vol. reliés.................. 10 fr.

Nouveau dictionnaire latin-français, par DE SUCKAU. 1 vol. relié..... 5 fr.

Nouveau dictionnaire français-latin, par E. BENOIST. 1 vol. relié..... 5 fr.

Nouveau dictionnaire grec-français, par A. CHASSANG. 1 vol. relié... 6 fr.

Nouveau dictionnaire grec moderne français et français-grec moderne, contenant les termes de la langue parlée et de la langue écrite, par EMILE LEGRAND. 2 vol. reliés . ..... 12 fr.

Diccionario español-inglés y inglés-español portatil, con la pronunciación en ambas lenguas. por F. C. BUSTAMENTE 2 tomos............. 6 fr.

Diccionario español-aleman y aleman-español, por ARTURO ENENKEL. 1 v. enc...................... 6 fr.

Diccionario español-italiano e italiano-español, con la pronunciación en ambas lenguas. Compuesto por D.-J. CACCIA. 1 tomo relié......... 5 fr.

New Dictionary of the english and italian languages, by ALPH. DE BIRMINGHAM. 1 vol. relié........... 6 fr.

Dictionnaire anglais-portugais et portugais-anglais, donnant la prononciation figurée de tous les mots anglais et portugais dans tous les cas incertains et difficiles, par CASTRO DE LAFAYETTE. 1 vol. relié........ 6 fr.

Diccionario portuguez-hespanhol e hespanhol-portuguez, com a pronuncia figurada em ambas as linguas pelo VISCONDE DE WILDIK. 2 vol. rel. 6 fr.

Dictionnaire italien-allemand et allemand-italien, par A. ENENKEL. 1 vol. .... 6 fr.

Dictionnaire portugais-allemand et allemand-portugais, avec la prononciation figurée dans les deux langues, par ENENKEL et SOUZA PINTO. 1 vol. relié......................... 6 fr.

Novo diccionario portuguez-italiano et italiano-portuguez, com a pronuncia figurada em ambas as linguas, com posto segundo os melhores diccionarios per ART. DE ROZZOL. 1 vol. 6 fr.

GUIDES POLYGLOTTES

Manuels de la conversation et du style épistolaire, à l'usage des voyageurs et des écoles. 29 vol. gr. in-32, format dit Cazin, papier satiné, reliure élégante, sont en vente. Le volume... .... 2 fr.

Français-Russe, 1 vol.
Français-Anglais, 1 vol.
Français-Allemand, 1 vol
Français-Espagnol, 1 vol
Français-Italien, 1 vol
Français-Portugais, 1 vol.
English and French, 1 vol
English and Spanish, 1 vol
English and Italian, 1 vol.
English Russian, 1 vol.
Deutsch-Franzosich, 1 vol
Deutsch-Englisch, 1 vol.
Español-Francés, 1 vol
Español-Inglés, 1 vol.
Español-Aleman 1 vol
Español-Italiano, 1 vol.
Español-Portugués, 1 vol.
Italiano-Franceso, 1 vol.
Italiano-Tédesco, 1 vol.
Italiano-Portoghese, 1 vol.
Italien-Russe, 1 vol.
Portuguez-Francez, 1 vol.
Portuguez-Inglez, 1 vol.
Hollandsch-Fransch, 1 vol.
Russe-Français, 1 vol.
Russe-Italien, 1 vol.
Russe-Allemand, 1 vol.
Français-Roumain, 1 vol.
Grec moderne-Français, 1 vol.

GUIDES POLYGLOTTES AVEC LA PRONONCIATION FIGURÉE

33 vol., format in-16, reliure élégante, sont en vente. Le volume........ 3 fr.

Français-Anglais, 1 vol.
Français-Allemand, 1 vol.
Français-Espagnol, 1 vol.
Français-Italien, 1 vol.
Français-Portugais, 1 vol.
Français-Russe, 1 vol.
English and French, 1 vol.
English and Spanish, 1 vol.
English and Italian, 1 vol.
English and Portuguese, 1 vol.
English and Deutsch, 1 vol.
Deutsch-Franzœsisch, 1 vol.
Deutsch-English, 1 vol.
Deutsch-Italienisch, 1 vol.
Deutsch-Spanisch, 1 vol.
Deutsch-Portugiesisch, 1 vol.
Español-Francés, 1 vol.
Español-Inglés, 1 vol.
Español-Alemán, 1 vol.
Español-Italiano, 1 vol.
Español-Portugués, 1 vol.
Italiano-Franceso, 1 vol.
Italiano-Inglese, 1 vol.
Italiano-Tedesco, 1 vol.
Italiano-Spagnuolo, 1 vol.
Italiano-Portogheso, 1 vol.
Portuguez-Francez, 1 vol.
Portuguez-Inglez, 1 vol.
Portuguez-Allemão, 1 vol.
Portuguez-Hespanhol, 1 vol.
Portuguez-Italiano, 1 vol.
Russe-Français, 1 vol.
Russe-Italien, 1 vol.

GRAMMAIRES DE LANGUES ÉTRANGÈRES

Petite méthode d'anglais pratique et facile. à l'usage des commençants, par M. LAUGHLIN, 1 vol. in-18 jesus, relié toile 1.25

Grammaire de la langue anglaise, par CLIFTON et MERVOYER. 1 vol. in-18 cartonné.................... 2 fr.

Grammaire allemande, par H.-A. BIRMANN. 1 vol. in-18. .... 1.50

Cours d'espagnol, par M. TH. ALAUX.
Cours élémentaire : 1 vol. in-18 jésus, cartonné...... .... 2 fr.
Cours moyen : 1 vol. in-18, cart. 3 fr.
Cours supérieur. — 1er fascicule. 1 vol. in-18, broché . ... 1 fr.
2e fascicule, broché......... ..... 1 fr.

Grammaire espagnole-française de Sobrino. Edition refondue par A GALDAN, professeur d'espagnol. 1 vol. in-18, relié .... 4 fr.

Nouvelle grammaire espagnole-française, par A. GALDAN, professeur d'espagnol. 1 vol. in-18 .... 2 fr.

Nouvelle grammaire russe à l'usage des Français, par N. SOKOLOFF. 1 vol. in-18.. .... 3.50

Nouvelle grammaire française à l'usage des Russes, par J. DE LEWSKI, 1 v. in-18, relié toile. *en préparation*

Grammaire italienne en 25 leçons d'après VERGANI, corrigée et complétée par G. FERRARI. 1 vol. in-18, cartonne .... 2 fr.

Grammaire portugaise, raisonnée et simplifiée, par M. PAULINO DE SOUZA. 1 fort vol. gr. in-18, cartonné.. 6 fr.

Abrégé de la grammaire portugaise de P. DE SOUZA. 1 vol. in-18, cartonné.......... 3 fr.

Méthode pratique et progressive de langue hova, avec une carte idiomatique de Madagascar (1re année), par M. A. DURAND. 1 vol. in-18 jésus contenant des photographies de types des races de Madagascar, rel. toile. 4 fr.

Grammaire grecque moderne, avec une introduction et des index, par HUBERT PERNOT. 1 vol. in-8°...... 5 fr.

NOUVEAUX DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Avec la prononciation dans les deux langues.

Format in-18 jésus.

Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais, par CLIFTON et Mc LAUGHLIN. 1 vol. in-18 jésus de 1.370 pages, relié toile...... 6 fr.

Nouveau dictionnaire italien-français et français-italien, par FERRARI LACOMBE et ROUËDE. 1 vol in-18. *En préparation.*

Nouveau dictionnaire anglais-italien et italien-anglais, par BIRMINGHAM ESENKEL et Mc LAUGHLIN. 1 vol. in-18 relié toile............... 6 fr.

Nouveau dictionnaire français-allemand et allemand-français, par M. K. ROTTECK. *Nouvelle édition* entièrement refondue par M. G. KÜTTNER. 1 v. in-18, 1.154 pages, relié toile. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'OUVRAGES DE LUXE

GALERIE DE PORTRAITS

in-8° jésus, magnifiquement illustrés de gravures sur acier
d'après les meilleurs artistes
Le volume, **20** fr. — 1/2 chagr. pl. toile, tr. dorées, **26** fr.

Galerie des portraits littéraires, écrivains politiques et philosophes tirés des *Causeries du Lundi*, par Sainte-Beuve.

Galerie de portraits historiques. Tirée des *Causeries du Lundi*, par Sainte-Beuve.

Galerie des grands écrivains français. Par le même, 1 vol.

Nouvelle galerie des grands écrivains français. Tirée des *Portraits littéraires* et des *Causeries du Lundi*, par le même, 1 vol.

Galerie des femmes célèbres. Tirée des *Causeries du Lundi* des *Portraits littéraires*, des *Portraits de Femmes*, par le même, 1 vol.

Nouvelle galerie des femmes célèbres. Par le même, 1 vol.

Poésies d'André Chénier. Avec notice et notes par M. L. Moland, 1 vol.
Par exception............ .... **10** fr.

Lettres choisies de Mme de Sévigné. Avec une magnifique galerie de portraits, sur acier. 1 vol.

Les Femmes de la Bible. Principaux fragments d'une *Histoire du peuple de Dieu*, par Mgr Darboy, 2 volumes. Chaque volume, formant un tout complet, se vend séparément.

Les saintes femmes. Texte par le même. Collection de portraits, gravés sur acier, des femmes remarquables de l'histoire de l'Église. 1 vol.

Histoire de France. Depuis la fondation de la monarchie, par Mennechet, illustrée de 20 gravures sur acier. 1 vol.

La France guerrière. Récits historiques d'après les chroniques et les mémoires de chaque siècle, par C. d'Héricault et L. Moland, 1 vol.

Dante Alighieri. *La Divine Comédie*, traduite en français par le chevalier Artaud de Montor, édition illustrée, par Yan'Dargent, 1 fort vol.

Galerie illustrée d'histoire naturelle. Tirée de l'édition Buffon, annotée par Flourens, gravures sur acier, coloriées avec le plus grand soin, 1 fort vol.

Nouvelle galerie d'histoire naturelle. Tirée des œuvres complètes de Buffon. Gravures sur acier, coloriées, 1 fort vol.

Contes et nouvelles de la Fontaine. Edition illustrée, environ 110 vignettes et 40 grandes gravures hors texte; introduction de L. Moland. 1 magnifique vol.

La femme jugée par les grands écrivains des deux sexes. La femme devant *Dieu*, devant la *Nature*, devant la *Loi* et devant la *Société*; par D.-J. Larcher, 1 magnifique vol.

Les femmes d'après les auteurs français. Par E. Muller. Ouvrage illustré des portraits des femmes les plus illustres, 1 vol.

Lettres choisies de Voltaire. Précédées d'une notice, accompagnées de notes explicatives, par M. L. Moland, ornées de portraits historiques. 1 fort vol.

LES MILLE ET UNE NUITS

Par Galland. – Gravures dans le texte et hors texte.
1 vol. gr. in-8° jésus.......... **15** fr. | Demi-reliure dorée............. **21** fr.

LES FIANCÉS

Par Manzoni. — Illustrée de dessins de G. Staal.
1 fort vol. grand in-8° jésus.... **10** fr. | Relié doré..................... **15** fr.

LES CONTES DE BOCCACE. — LE DÉCAMÉRON

Édition illustrée de 42 grandes grav., et d'un grand nombre de dessins dans le texte.
1 magnifique vol. gr. in-8° jésus. **15** fr. | Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.... **20** fr.

MYTHOLOGIE DE LA GRÈCE ANTIQUE

Par Paul Decharme. — Ouvrage orné de 180 gravures et de chromolithographies *d'après l'antique*.
1 vol. grand in-8° raisin......... **12** fr. | 1/2 rel. soignée tr. dor........ **16 fr.**

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

In-8° cavalier, imprimés avec luxe, ornés de gravures sur acier.
Dessins d'après les meilleurs artistes. — 60 volumes sont en vente.
Chaque volume broché..... **7.50** | Relié 1/2 veau, tr. peigne..... **10.50**
Reliure 1/2 chagrin.... **12** fr. | Amateur..... **15** fr.

Œuvres complètes de Molière, édition très soigneusement revue sur les textes originaux, par L. MOLAND. 12 vol.

Œuvres complètes de J. Racine, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française. 8 volumes.

Œuvres complètes de La Fontaine, nouvelle édition, par M. LOUIS MOLAND. 7 volumes.

Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, par M. J.-V. LECLERC, 4 vol. avec portrait.

Œuvres complètes de La Bruyère, nouvelle édition, par A. CHASSANG, 2 vol.

Œuvres complètes de La Rochefoucauld, nouvelle édition, par A. CHASSANG, 2 vol.

Œuvres complètes de Boileau, par GIDEL. Gravures de STAAL. 4 vol.

André Chénier. Œuvres poétiques. Nouvelle édition, vignettes de STAAL. 2 volumes.

Œuvres complètes de Montesquieu, par ÉDOUARD LABOULAYE, 7 vol.

Lettres de Pascal, nouvelle édition, par J. DÉROME. 2 vol.

Œuvres choisies de Pierre de Ronsard, par M. L. MOLAND. 1 vol. avec portrait.

Œuvres de Clément Marot, annotées par CHARLES D'HÉRICAULT, 1 vol. avec portrait.

Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau, avec un nouveau travail de M. ANTOINE DE LATOUR. 1 vol. avec portrait.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par LE SAGE ; notice par SAINTE-BEUVE, 2 volumes.

Chefs-d'œuvre littéraires de Buffon. Introduction par M. FLOURENS, de l'Académie française. 2 vol. avec portrait.

L'Imitation de Jésus-Christ par M. LAMENNAIS. 1 vol.

Œuvres choisies de Massillon, accompagnées de notes, notice par M. GODEFROY. 2 vol. avec portrait.

RABELAIS, illustré par GUSTAVE DORÉ, 60 grandes compositions, 250 en-têtes de chapitre, environ 240 culs-de-lampe et nombreuses vignettes dans le texte. 2 vol. in-4° .... **70 fr.**
Reliés toile, tranches ébarbées.......... **80 fr.**
Demi-chagrin, fers spéciaux.......... **90 fr.**
— coins tête dorée.......... **100 fr.**
Il a été tiré 50 *exemplaires numérotés sur chine*.......... **200 fr.**
Même ouvrage. *Première édition.* 2 vol. in-folio colombier, imprimés sur papier vélin.......... **200 fr.**
200 exemplaires numérotés sur papier de Hollande (50 ont été détruits).... **300 fr.**

LES CONTES DROLATIQUES, par le sieur DE BALZAC. Édition illustrée de 425 dessins, par GUSTAVE DORÉ. 1 magnifique vol. in-8° papier vélin, broché **7 fr.**
Relié toile tranches ébarbées, plaque spéciale amateur.......... **9 fr.**
Relié 1/2 chagrin ou 1/2 veau.. **11** fr. | Relié amateur.......... **13 fr.**
Même ouvrage, 2 volumes. Chaque volume se vendant sépar. broché... **3.50**

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOISE

Par JEAN-JACQUES ROUSSEAU, 38 gravures hors texte, vignettes dans le texte.
1 vol. gr. in-8° jésus......... **15** fr.
Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.. **20** fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE

Nouvelle édition. Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT, 52 *volumes in-8°, y compris 2 vol. de table.*
Le volume.......... **7** fr.
Reliure demi-veau, gardes et tranches peigne, genre antique. **2.50** par volume.

LES CONFESSIONS

Par JEAN-JACQUES ROUSSEAU, suivies des *Rêveries du promeneur solitaire*. Vignettes par TONY JOHANNOT, KARL GIRARDET, etc. 1 vol gr. in-8° jésus **15 fr.**
Relié 1/2 chagrin, tr. dorées.. **20 fr.**

ŒUVRES COMPLÈTES DE DENIS DIDEROT

Par J. ASSÉZAT. — 20 vol. in-8° cavalier.
Le volume.......... **7 fr.**
Reliure demi-veau, gardes et tranches peigne genre antique. **2.50** par volume.

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE MUSSET

Nouvelle édition, revue, corrigée et complétée de documents inédits, par Edmond Biré, illustrée de 26 héliogravures d'après les dessins de Maillart (Grand prix de Rome), exécutées par Bréard.

Édition en 9 volumes in-18 jésus avec gravures.

Chaque volume broché 3.50
— relié 1/2 veau, genre antique 5.50
— relié 1/2 chagrin, plats toile, tranches dorées 5.50

Même édition sans gravures.

Chaque volume broché .... 3 fr.
— relié 1/2 veau, genre antique .. 4.50
— relié 1/2 chagrin, plats toile, tranches dorées ..... 5 fr.

Même ouvrage en un volume in-8° jésus (1000 pages) imprimé à 2 colonnes, orné de 26 héliogravures d'après les dessins de Maillart.
Broché. 15 » | Relié 1/2 chagrin, plats toile, tranches dorées .... 21 fr.

Edition de luxe.

En 8 volumes in-8° cavalier avec gravures.
Chaque volume broché .... 6 fr.
— relié 1/2 veau, genre antique ... 9 fr.
— relié 1/2 chagrin, tranches dorées .. 10 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, par Sainte-Beuve, 12 *très forts volumes in-8° cavalier*, 12 gravures par Staal, le volume .... 6 fr.

On vend séparément avec titre spécial.

Le Génie du Christianisme, 1 vol.
Les Martyrs, 1 vol.
L'Itinéraire de Paris à Jérusalem, 1 vol.
Atala, René, Le dernier Abencérage, Les Natchez, Poésies, 1 vol.
Voyage en Amérique, en Italie, en Suisse, 1 vol.
Le Paradis perdu, littérature anglaise, 1 vol.
Histoire de France, Vie de Rancé, 1 vol.
Etudes historiques, 1 vol.

Chaque vol. avec 3, 4 ou 5 gravures 6 fr. Rel. 1/2 chagr., tr. dor. . 10 fr.

Mémoires d'Outre-Tombe par Chateaubriand. Nouvelle édition, par Edmond Biré, 6 *volumes in-8° cavalier*, ornés de 48 magnifiques gravures sur acier. Chaque volume broché, 6 fr. Relié 1/2 chagrin, tranc. dor. 10 fr.

Les dernières années de Chateaubriand (1830-1848). Par Edmond Biré.
1 volume in-8° .... 6 fr.

ŒUVRES DE GRANDVILLE

[illegible] volumes grand in-8° jésus, brochés .... 75 fr.
Reliure 1/2 chagrin, tranches dorées, par volume .... 6 fr.

Fables de La Fontaine, illustrées de 258 gravures, un sujet pour chaque fable. 1 volume grand in-8° jésus 12 fr.

Les Fleurs Animées. Texte par Alphonse Karr, Taxile Delord et le comte Foelix. 2 vol. grand in-8° jésus, [illegible] gravures coloriées, nombr. vignettes dans le texte .... 25 fr.

Les Metamorphoses du Jour. 70 gravures coloriées, par M. Jules Janin. 1 [illegible] volume gr. in-8° j[illegible],
70 sujets coloriés .... 18 fr.

Les petites Misères de la Vie humaine. Illustrées. Texte par Old-Nick. Edition ornée d'un beau portrait de Grandville. 1 fort volume grand in-8° jésus. .... 10 fr.

Cent Proverbes. Illustrés, gravures coloriées par Trois têtes dans un bonnet. Nouvelle édition, revue et augmentée pour le texte, par M. Quitard, 1 fort volume grand in-8° jésus. 10 fr.

MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA

E[illegible] suivie de fragments *des mémoires du Prince de Ligne*, [illegible] le volume 7.50

LES AMOURS DE CHEVALIER DE FAUBLAS

Par Louvet de Couvray. — 2 vol. in-8° .... 15 fr,

COLLECTION DES COMPACTES

ÉDITION GARNIER

Grands in-8° jésus à 2 col., ornés de gravures sur acier, chaque vol... .. **12.50**
Relié demi-chagrin, tr. dorées .... **18 fr.**

Molière. *Œuvres complètes.* Dessins de G. Staal. 1 vol.
P. et Th. Corneille. *Œuvres.* Nouvelle édition ornée de gravures sur acier. 1 vol.
J. Racine. *Œuvres.* 13 vign., d'après Staal. 1 vol.
Boileau. *Œuvres complètes.* Illustr. de grav. sur acier, d'après Staal. 1 vol.
Beaumarchais. *Œuvres complètes.* Gravures sur acier, dessins de Staal.
Casimir Delavigne, de l'Académie française. *Œuvres complètes.* Théâtre. — Messéniennes. — Œuvres posthumes. Edition illustrée. 1 vol.
Moralistes français. — *Pascal, La Rochefoucault, La Bruyère, Vauvenargues,* avec portraits. 1 vol.
La Fontaine. *Œuvres complètes.* Nouvelle édition avec gravures sur acier, d'après Staal. 1 vol.
Le Sage. *Œuvres. Gil Blas, Guzman d'Alfarache, Théâtre.* Vignettes sur acier, dessins de G. Staal. 1 vol.
Plutarque. *Vie des hommes illustres.* 14 gravures sur acier. 1 vol.

ÉDITIONS MORIZOT ET SANCHEZ (Ire SÉRIE)

Grands in-8° jésus à deux colonnes, magnifiquement illustrés. — Gravures, Costumes coloriés avec soin à **18** fr.
1/2 reliure soignée tr. d., **24** fr. — Rel. 1/2 ch., dos et coins, tête d., tr. éb., **28** fr.

Beaumarchais. *Œuvres complètes.* Ornées de 20 magnifiques dessins par Emile Bayard. 1 vol.
N. Boileau. *Œuvres complètes.* Illustrées de 20 dessins en couleur par M. Emile Bayard.
Chefs-d'œuvre dramatiques du XVIIIe siècle. *Lesage, Destouches, Piron, Sedaine, Gresset,* etc. Choix de pièces les plus remarquables. 1 volume orné de 20 portraits en pied, coloriés avec soin, dessinés par M. Geffroy.
Pierre Corneille. *Théâtre complet.* Nouvelle édition imprimée d'après celle de 1682, ornée du portrait en pied colorié du principal personnage des pièces les plus remarquables, dessiné par Geffroy. 1 vol.
Thomas Corneille. *Théâtre complet.* Dessins en couleur et fac-simile de gravures du xviie siècle. 1 vol.
Marivaux. *Théâtre complet.* Orné de 20 dessins en couleurs, par Bertall. 1 vol.
Molière. *Œuvres complètes.* 1 vol.
J.-B. Picard. *Théâtre.* Orné de dessins coloriés représentant les acteurs qui ont joué l'original. 1 vol.
J. Racine. *Œuvres complètes.* Nouvelle édition, ornée du portrait en pied colorié des principaux personnages de chaque pièce, dessiné par MM. Geffroy et H. Allouard. 1 vol.
Regnard. *Œuvres complètes.* Ornées de 20 magnifiques dessins par MM. Emile Bayard et Maurice Sand. 1 vol.
Le théâtre français au XVIe et au XVIIe siècles (1550 à 1650). Ou choix des Comédies les plus remarquables antérieures à Molière. Dessins par MM. Maurice Sand et H. Allouard. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* 1 vol.
Le théâtre inédit au XIXe siècle. Recueil de pièces de divers auteurs, précédé d'une introduction de M. A. Laplace. 1 volume orné de 14 magnifiques eaux-fortes.
Voltaire. *Théâtre complet.* Nouvelle édition, ornée de 20 portraits, par M. Geffroy, coloriés avec soin. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Nouvelle édition, formant 12 vol. gr. in-8° jésus, illustrés de 150 planches, 400 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de MM. Travies et Gobin .... **150 fr.**

ŒUVRES COMPLÈTES DE CUVIER

Suivies de celles du comte de Lacépède, complément aux œuvres complètes de Buffon. Annotées par M. Flourens. 4 forts vol. grand in-8° jésus, illust., 150 sujets coloriés .... **50 fr.**

ŒUVRES COMPLETES DE BÉRANGER

9 vol. in-8°, format caval., magnifiquement imprimés, papier vélin satiné, contenant :

Les œuvres anciennes, illustrées de 33 gravures sur acier, d'après Charlet, Johannot, Raffet, etc. 2 vol.. **28 fr.**

Les œuvres posthumes. Dernières chansons (1834 à 1851), illustrées de 13 gravures sur acier, de A. de Lemud. 1 vol. **12 fr.**

Ma biographie, illustrée de 8 gravures. 1 vol. **12 fr.**

Musique des chansons, airs notés anciens et modernes, illustrée de 80 gravures, d'après Grandville et Raffet. 1 vol. **10 fr.**

Même ouvrage, sans grav. **6 fr.**

Correspondance de Béranger. Edition ornée d'un magnifique portrait gravé sur acier. 4 forts vol. contenant 1.200 lettres et le catalogue analytique de 150 autres. **24 fr.**

Les chansons de Béranger, publiées pour la première fois avec musique et accompagnement de piano, par Francis Casadesus. Formant un fort beau volume grand in-8° jésus avec gravures. **15 fr.**

Chansons grivoises et bachiques de Béranger, suivies des **Chansons** de Bérat, publiées pour la première fois avec accompagnement de piano, par Francis Casadesus.
1 vol. in-8° jésus. **5 fr.**

Chansons de Béranger, anciennes et posthumes. Nouvelle édition populaire, illustrée de 161 dessins inédits, 1 vol. grand in-8° jésus. **10 fr.**

Musique des chansons de Béranger, airs notés, anciens et modernes. 1 vol. grand in-8 illustré de 120 gravures sur acier. **10 fr.**

Collection de gravures pour les œuvres de Béranger. Pour les anc. chansons, 53 grav. **18 fr.**
Pour les œuv. posthumes, 23 grav. **12 fr.**

Le Béranger des écoles. 1 vol. in-18 broché, par M. Legouvé, de l'Académie française. **1.50**
Relié pleine toile. **2.50**

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

Nouvelle édition, *avec musique*, illustrée de 338 belles gravures sur acier. 3 vol. grand in-8°. 36 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DES PROVINCES DE FRANCE

Accompagnement de piano par J.-B. Wekerlin. Illustrées.
1 vol. grand in-8°. 12 fr.

CHANSONS NATIONALES ET POPULAIRES DE LA FRANCE

Accompagnées de notes historiques et littéraires, par Dumersan et Noel Ségur. 2 vol. gr. in-8° illustrés. 20 fr.

L'ANCIENNE CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Aux seizième et dix-septième siècles, par J. B. Weckerlin. 1 vol. in-18.. 5 fr.
Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. **10 fr.**

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

Album illustré, format in-8° colombier, avec notices et accompagnement de piano, par J.-B. Weckerlin. Ouvrage enrichi de chromotypographies par Henry Pille. Nombreux dessins de J. Blass, Tremoll, Steinheil. Gravés par Lefman, relié étoffe riche. **10 fr.**

NOUVELLES CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

Musique de Weckerlin, dessins de Landez, Poirson, etc. Album in-8° colombier, illustrations en typochromie. Elégamment relié étoffe, tranches dorées. **10 fr.**

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES DES PROVINCES DE LA FRANCE

Par J.-B. Weckerlin. Album illustré, format in-8° colombier, avec notices et accompagnement de piano. Ouvrage enrichi de 8 dessins en chromotypographie, par F. Lix et de nombreuses vignettes. 1 vol. gr. in-8°, relié étoffe riche. **10 fr.**

LA GUERRE DE 1870-71

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Histoire anecdotique de la guerre de 1870-71

Par Dick de Lonlay. — Format grand in-8° jésus. — Chaque vol. contient de nombreux dessins, plans de batailles et 120 gravures en couleurs. Broché. **12 fr.**
Relié plaques spéciales tranches dorées.............................. **16 fr.**
Demi-chagrin, tranches dorées.............................. **18 fr.**

1er Volume. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Bazeilles, Sedan.
2e Volume. — Sarrebrück, Spickeren, La Retraite sur Metz, Pont-à-Mousson, Borny.
3e Volume. — Gravelotte, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny, les Lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes, les Fermes de Moscou et de Leipsick, le Point du Jour.
4e Volume. — L'investissement de Metz. La journée des Dupes, Servigny, Noisseville, Flanville, Nouilly, Coincy, le Blocus de Metz, Peltre, la Capitulation.

Même ouvrage, en 6 vol. in-8° carré, dessins en noir.
Chaque vol. broché. : .... **3.50** | Relié, doré, plaque spéciale...... **6 fr.**

1er Volume. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Bazeilles, Sedan. 50 dessins de l'auteur.
2e Volume. — Sarrebrück, Spickeren, la Retraite sur Metz, Pont-à-Mousson, Borny. Dessins de l'auteur. — Cartes et plans de batailles.
3e Volume. — Gravelotte, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny. Dessins de l'auteur. — Cartes et plans de batailles.
4e Volume. — Les Lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes, Les Fermes de Moscou et de Leipsick, Saint-Hubert, le Point-du-Jour. Dessins. — Cartes et plans de batailles.
5e Volume. — L'Investissement de Metz, la Journée des Dupes, Servigny, Noisseville, Flanville, Nouilly, Coincy. Dessins. — Cartes et plans de batailles.
6e Volume. — Le Blocus de Metz, Peltre, Mercy-le-Haut, Ladonchamps, la Capitulation. Dessins de l'auteur. — Cartes et plans de batailles.

N.-B. — Chaque volume **forme un tout** complet et se vend séparément.

L'ARMÉE DE L'EST

Par Grenest. — Relation anecdotique de la campagne 1870-71. Illustrée de 120 gravures en couleurs. — La Bourgonce, Dijon, Nuits, Villersexel Héricourt, La Cluse.
1 vol. gr. in-8°, broché......... **12** fr.
Rel. toile. **16** fr. | 1/2 chagrin. **18** fr.
Même ouvrage, en 2 vol. in-8° carré, dessins en noir.
Chaque vol. broché............ **3.50**
Relié toile, tranches dorées...... **5** fr.
1re *Partie*. — La Bourgonce, Dijon, Nuits, 1 vol.
2e *Partie*. — Villersexel, Héricourt, la Cluse, 1 vol.

NOTRE ARMÉE

Par Dick de Lonlay. — Histoire populaire de l'Infanterie française, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, illustré de nombreux dessins en couleur dans le texte par l'auteur, 1 vol. in-8° jésus. **12** fr
Relié toile.................... **16** fr.

LA CAVALERIE FRANÇAISE

Par le capitaine Henri Choppin. — 1 vol. grand in-8°, illustré de nombreux dessins dans le texte et de 16 aquarelles.
Broché....................... **12** fr.
Relié, toile, plaque spéc., tr. dor. **16** fr.

L'ARMÉE DE LA LOIRE

Par Grenest. — Relation anecdotique de la campagne 1870-71. Illustrée de 120 gravures en couleur. — **Orléans**, Châteaudun, Coulmiers, Loigny, Vendôme, Le Mans.
1 vol. gr. in-8°, broché... ...... **12 fr.**
Rel. toile **16** fr. | 1/2 chagrin. **18 fr.**
Même ouvrage, en 2 vol. in-8° carré, dessins en noir.
Chaque vol. broché............ **3.50**
Relié toile, tranches dorées...... **5 fr.**
1re *Partie*. — Tours, Orléans, Coulmiers, Beaune-la-Rolande, Villepion, Loigny, 1 vol.
2e *Partie*. — Beaugency, Vendôme, Le Mans, Sillé-le-Guillaume, Alençon, 1 v.

LES ARMÉES DU NORD ET DE NORMANDIE

Par Grenest. — Relation anecdotique de la campagne de 1870-71. 1 vol. in-8° carré, illustré par L. Bombled.
1 vol. in-8° carré, broché......... **3.50**
Relié toile, tranches dorées....... **5 fr.**

LES ANNIVERSAIRES DE 1870

D'après Français et Allemands, avec préface, notes et documents, par H. Gall.
1 fort vol. in-8° carré ill., broché. **3.50**
Relié toile, tranches dorées...... **5 fr.**

ŒUVRES DE WALTER SCOTT

Traduction de M. Defauconpret, édition de luxe revue et corrigée avec le plus grand soin, illustrée de 59 magnifiques vignettes et portraits sur acier d'après Raffet. 30 vol. in-8° cavalier, papier glacé et satiné.................... **150** fr.
Chaque volume.. **5** fr.

Demi-reliure **2.50** en plus par volume.

Tomes.
1. Waverley.
2. Guy Mannering.
3. L'Antiquaire.
4. Rob-Roy.
5. Le Nain noir. Les puritains d'Ecosse.
6. La prison d'Edimbourg.
7. La Fiancée de Lammermoor. L'officier de fortune.
8. Ivanhoé.
9. Le Monastère.
10. L'Abbé.
11. Kenilworth.
12. Le Pirate.
13. Les Aventures de Nigel.
14. Peveril du Pic.
15. Quentin Durward.
16. Eaux de Saint-Ronan.
17. Redgauntlet.
18. Connétable de Chester.
19. Richard en Palestine.
20. Woodstock.
21. Chronique de la Canongate.
22. La jolie Fille de Perth.
23. Charles le Téméraire.
24. Robert de Paris.
25. Le Château périlleux. La Démonologie.
26. 27. 28. Histoire d'Ecosse.
29. 30. Romans poétiques.

Edition publiée en 30 vol. in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque volume contient au moins un roman complet et se vend........................... **3.50**

Reliure demi-chagrin, **2** fr. en plus par volume.

ŒUVRES DE J. FENIMORE COOPER

Traduction de Defauconpret, avec 90 vignettes d'après les dessins de MM. Alf. et Tony Johannot. 30 v. in-8°.. **150** fr. — On vend séparément ch. vol. **5** fr.

Reliure demi-chagrin, **2.50** en plus par volume.

Tomes.
1. Précaution.
2. L'Espion.
3. Le Pilote.
4. Lionel Lincoln.
5. Les Mohicans.
6. Les Pionniers.
7. La Prairie.
8. Le Corsaire rouge.
9. Les Puritains.
10. L'Ecumeur de mer.
11. Le Bravo.
12. L'Heidenmauer.
13. Le Bourreau de Berne.
14. Les Monikins.
15. Le Paquebot.
16. Eve Effigham.
17. Le lac Ontario.
18. Mercédès de Castille.
19. Le Tueur de daims.
20. Les deux Amiraux.
21. Le Feu Follet.
22. A Bord et à Terre.
23. Lucie Hardinge.
24. Wyandotté.
25. Satanstoë.
26. Le Porte-Chaine.
27. Ravensnest.
28. Les Lions de mer.
29. Le Cratère.
30. Les Mœurs du jour.

Edition publiée en 30 volumes in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque volume contient au moins un roman complet et se vend......................... **3.50**

Reliure demi-chagrin, **2** fr. en plus par volume.

LA GUERRE A MADAGASCAR

Par H. Galli. - Histoire anecdotique des expéditions de 1885 à 1895. **2** vol. grand in-8°, contenant environ 250 gravures en couleurs, portraits, cartes et plans. Chaque volume broché......... **8** fr. | Relié toile, plaque spéciale..... **12** fr.

LA GUERRE EN EXTRÊME-ORIENT.

Russes et Japonais.

Par H. Galli. — Illustrations de L. Bombled, Malespine, etc.

1er vol. : De Tchemulpo à Liao-Yang. — 2e vol · Port-Arthur, Moukden, Tsoushima, Portsmouth. — Chaque vol. grand in-8° broché.................. **12** fr.
Relié toile, plaque spéciale..... **16** fr. | Relié 1/2 chag. tranche dorée.... **18** fr.

LE MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

Par le comte de LAS CASES.

2 vol. grand in-8° jésus, illustrés de 240 grav. en couleurs. Chaque vol. broché........................ **12 fr.** | Relié toile, plaque spéciale..... **16 fr.**

SOUVENIRS DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Par MARCO DE SAINT-HILAIRE, ancien page de Napoléon Ier.

Nouvelle édition illustrée, 248 gravures et vignettes d'après RAFFET, CHARLET, H. VERNET, BELLANGÉ, PHILIPPOTEAUX, etc.
1 fort volume grand in-8° jésus, broché.............................. **12 fr.**
Relié toile, plaque spéciale..... **16 fr.** | Relié 1/2 chagrin, tranches dorées. **18 fr.**

ŒUVRES DE TOPFFER

Premiers voyages en Zigzag. Magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur, 1 vol. gr. in-8° jésus... **10 fr.**
Relié, doré sur tr.. **16 fr.**
Nouveaux voyages en Zigzag, splendidement illustrés d'après les dessins originaux de Topffer, 1 volume grand in-8° jésus, glacé satiné........... **10 fr.**
Relié, doré sur tranches.. **16 fr.**
Les Nouvelles Génevoises. Illustrées, d'apres les dessins de l'auteur.
1 vol. gr. in-8° jésus......... **10 fr.** | Relié, doré sur tranches........ **16 fr.**

ÉDITION GRAND IN-18 ILLUSTRÉE

Le vol. broché.............. **2.50** | Relié toile rouge, doré sur tranches. **3.50**

Premiers Voyages en zigzag, magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur. 2 vol.
Les Nouvelles génevoises. Illustrées de nombreuses gravures dans le texte, d'après les dessins de l'auteur, gravées par BEST, LELOIR, HOTELIN, etc. 1 vol.
Nouveaux voyages en zigzag, splendidement illustrés de nombreux sujets dans le texte, d'après les dessions originaux de Töpffer. 2 vol.
Rosa et Gertrude. Nouvelle édition. 1 volume.
Le Presbytère. 1 vol.

ALBUMS TOPFFER

Formant chacun un gr. vol. in-8° jésus oblong. br. à...................... **5 fr.**
Relié toile, plaque spéciale, doré sur tranches, le vol...................... **7.50**

Monsieur Jabot. 1 vol.
Monsieur Vieux-Bois. 1 vol.
Monsieur Crépin. 1 vol.
Monsieur Pencil. 1 vol.
Le docteur Festus. 1.
Histoire d'Albert. 1 vol.
Histoire de M. Cryptogame. 1 vol.

COLLECTION D'OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS

Jolis volumes in-18 anglais à **2.50**, reliés en toile rouge, dorés sur tranche, **3.50**

Andersen. *La Vierge des Glaciers*, etc. 1 vol.
— *Histoire de Valdemar Dax*. 1 vol.
— *Le Camarade de voyage*. Illust. 1 v.
— *Le Coffre volant*. 1 vol.
— *L'Homme de neige, le Jardin du Paradis, les deux Coqs*, etc. 1 vol. illustré.
Bartolomé. *Histoire de la Vie et des astuces du Rustique Bertoldo*. 1 v. in-18 jésus illust.
Bayard (*Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproches, le gentil seigneur de*), composée par LE LOYAL SERVITEUR. Introduction et notes par M. MOLAND. 2 vol. illustrés.
Belloc (Louise Sw..). 7 vol. illustrés par STAAL, etc.
— *La tirelire aux histoires*. 2 vol.
— *Histoires et contes de la grand'mère*. 1 vol.
— *Contes familiers*, par MARIA EDGEWORTH. 1 vol.
— *Grave et gai*. — *Rose et gris*. 1 vol.
— *Lectures enfantines*. 1 vol. illustré.
— *Contes pour le premier âge*. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre. *Paul et Virginie. Chaumière indienne*. 1 vol.

Berquin. *L'Ami des enfants et des adolescents*, illustré de vignettes dans le texte. 1 vol.
— *Sandfort et Merton*. Illust. par Staal. 1 vol.
— *Le petit Grandisson*. Illust. de vignettes. 1 vol.
— *Théâtre choisi*. Illustré de vignettes. 1 vol.
Bochet. *Premier livre des enfants*. 1 vol.
Bouilly (*Œuvres de J.-N.*). Edit. de Magnin, 7 v.
— *Contes à ma fille*. 1 vol.
— *Conseils à ma fille*. 1 vol.
— *Les encouragements de la jeunesse*. 1 vol.
— *Contes populaires*. 1 vol.
— *Contes aux enfants de France*. 1 v.
— *Causeries et nouvelles causeries*. 1 vol.
— *Contes à mes petites amies*. 1 vol.
Buffon (Le petit) illustré. 1 vol.
— *Morceaux* extraits par Humbert. 1 v. illustré.
Campe. *Histoire de la découverte et conquête de l'Amérique*. 1 vol.
Contes et historiettes, par un papa. 1 vol. illustré (*gros caractères*).
Cozzens. *Voyage dans l'Arizona*, traduction de W. Battier. Illust. de Yan' Dargent. 1 vol.
— *Voyage au Nouveau-Mexique*. Illustrations de Yan' Dargent. 1 vol.
Demesse (Henri). *Zizi, histoire d'un moineau de Paris*. 1 vol. illustré.
Desbordes-Valmore (Mme). *Contes et scènes de la vie de famille*. Illustrés. 2 vol.
— *Les poésies de l'enfance*. 1 vol.
Du Guesclin (*La vie de*), par L. Moland. 2 vol.
Fénelon. *Aventures de Télémaque*. 8 grav. 1 v.
Florian. *Fables*. 1 vol.
— *Le Don Quichotte de la jeunesse*. 1 vol.
Foe (de). *Aventures de Robinson Crusoé*. 1 vol.
Fournier. *Animaux historiques*. 1 v.
Gaudelette. *La patrie à l'école* (guerre de 1870-71) illustrée. 1 vol.
Genlis. *Les Veillées au Château*. 2 vol. illustrés.
— *Adele et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation*. 2 beaux vol. ornés de 16 gr. hors texte.
Grimm. *Contes*. 1 vol. illustré.
Héricault et L. Moland. *La France guerrière*. 4 vol. illust. se vendant séparément.

— *Vercingétorix à Du Guesclin*. 1 vol.
— *Jeanne d'Arc, Henri IV*. 1 vol.
— *Louis XIV, La République*. 1 vol.
— *Rivoli à Solférino*. 1 vol.
Hérodote. *Récits historiques*. 1 vol.
Hervey. *Petites histoires*. Illustrations. 1 vol.
Jacquet (l'abbé). *L'Année chrétienne*. La vie d'un saint pour chaque jour de l'année, 3 vol.
La Fontaine. *Fables*. Illustrées. 1 vol.
Lambert. *Lectures de l'enfance*. 1 v. 200 grav.
Leprince de Beaumont. *Le Magasin des enfants*. 2 vol. illustrés.
— *Contes des fées*. 1 vol.
Loizeau du Bizot. *Cent petits contes pour les enfants bien sages*. Illustrés de 625 grav. 1 vol.
Maistre (de). *Œuvres complètes*. 1 vol. illustré.
Manzoni. *Les Fiancés*. Hist. milanaise. 1 vol.
Mille et une nuits des familles (Les). Illustrées. 2 vol. se vendant séparément.
Mille et une nuits de la jeunesse (Les). Contes arabes. Illustrations de Français. 1 vol.
Montigny (Mlle de). *Grand'mère chérie*. 1 vol.
Nodier (Charles). *La Neuvaine de la Chandeleur. Le génie Bonhomme*, etc. 1 vol. illustr.
Pellico (Silvio). *Mes prisons*, suivies des *Devoirs des hommes*, trad. de H. de Messey. 1 v.
Perrault. Mme d'Aulnoy. *Contes des fées*. 1 v.
Plutarque. *Vie des Grecs célèbres*. 1 vol. — *Les Romains illustres*. 1 v.
Sachot. *Inventeurs et inventions*. Illust. 1 vol.
Schmid. *Contes*. Illustr. 4 vol. vendus séparément.
Sévigné (Mme de). *Lettres choisies*, notes explicatives et observations littéraires par Sainte-Beuve. 1 vol.
Swift. *Voyages de Gulliver*. Illustrations de Grandville. 1 vol.
Théâtre de l'enfance et de la jeunesse. Pièces choisies. 1 vol.
Vaulabelle. *Ligny, Waterloo*. 1 vol. illustré.
Wiseman. *Fabiola ou l'Eglise des catacombes*. Trad. de Nettement. 1 v. illustré.
Wyss. *Robinson Suisse*. 2 vol. illustr.

PARIS SOUS LOUIS XIV, *monuments et vues*, texte par Aug. Maquet, 1 vol gr. in-4° illustré de 150 gravures, broché. . . . . **15 fr.**
relié toile, plaque spéciale, tranches dorées. **20** fr. | Amateur. . . . . **25 fr.**

ALBUMS POUR LES ENFANTS

16 albums, format in-4°, imprimés en chromo, cart., dos toile, couverture chromo 6 fr.
Relié toile, tranches dorées, plaque spéciale. .... 8 fr.

Fées des fleurs, des bois et des eaux. Illustrations en couleurs par Edouard Zier. 1 vol.

Les dernières merveilles de la science, par Bellet. Gravures en chromolitho de Laseillaz. 1 vol.

La légende du Juif Errant. Dessins de Gustave Doré gravés sur bois. Poème par Pierre Dupont. 1 vol.

Je serai soldat. Alphabet militaire, orné dans le texte de nombreuses gravures chromotypographiques, par L. Bombled. 1 vol.

Je saurai lire. Nouvel alphabet méthodique et amusant, illustré par Lix. Grav. chromo. 1 vol.

Je sais lire. Contes et historiettes, grav. chromo, par Lix. 1 vol.

Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag. Ouvrage illustré de chromotypographies. 1 vol.

Choix de fables de La Fontaine. Gravures chromo, par David, vign. par Grandville. 1 vol.

Animaux sauvages et domestiques. Nombreuses illustrations et gravures chromo. 1 vol.

Contes de Perrault. Gravures chromolithographie de Lix. 1 vol.

Robinson Crusoé. Gravures chromolithographie, illustrations. 1 vol.

Nouveau voyage en France, instructif et amusant, sur la science et l'industrie, par un Papa. Illustré de gravures en couleurs. 1 vol.

Le Dirigeable « Cage à Mouches n° 1 ». Album in-4° raisin avec planches en couleurs par O'Galop. 1 vol.

Don Quichotte. Gravures chromo. 1 v.

Les héros du siècle. Récits militaires anecdotiques, par Dick de Lonlay, gravures chromo, 1 vol.

Histoire de Jeanne d'Arc, par Louis Moland. Gravures en chromo, 1 vol.

Contes de Madame D'Aulnoy. 1 magnifique album orné de nouvelles illustrations en chromo.

LE CAPITAINE DES CRANEQUINIERS

Par O'Galop et J. Rosnil. — 1 volume (*pour paraître en Novembre*)

Ecoutez-moi. Album in-4° cavalier, 56 dessins de Benjamin Rabier, prix. 4 fr.

Le fond du sac. Album in-4° cavalier, par Benjamin Rabier. Prix..... 4 fr.

Ménagerie. Album in-4° oblong, 50 planches, par Benjamin Rabier, relié toile, tranches dorées................ 7.50

Petites misères de la vie des animaux. Album in-4° oblong, 50 planches, par Benjamin Rabier, relié toile, tranches dorées................ 7.50

Scènes de la vie privée des animaux. Album in-4° oblong, 50 planches par Benjamin Rabier, relié toile (*pour paraître en Novembre*).

L'enfant dans la famille. Album format in-4° cavalier, illustré de 32 figures coloriées de Morin, Raffin, etc. 2.50

La plus belle des histoires, vie de l'Enfant Jésus racontée à un enfant, par Mlle Nettement. Illustr. de Yan D'Argent. 1 vol. in-8° cart.......... 4 fr.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

Richement illustrés et imprimés en coul. Gr. in-8 jésus, cartonné.......... 2 50
Relié doré.. 3.50

Jeux de l'enfance, par un Papa, dessins de Le Natur. 1 vol.

Alphabet des animaux. Dessins de Traviès et Gobin. 1 vol.

Alphabet des oiseaux. Dessins de Traviès. 1 vol.

Voyage du haut mandarin Ka-li-ko et de son fidèle secrétaire Patchou-li, par Eugène Le Mouel. 1 album in-4 oblong, 32 grav. en chromotypographie, relié plaque spéciale.

COLLECTION ENFANTINE

12 albums in-4° imprimés en plusieurs couleurs contenant 8 belles gravures. 0.50

Premier Livre des petits enfants.
Deuxième Livre des petits enfants.
Troisième Livre des petits enfants.
L'Ange gardien.
Le bon Frère.
Le Chat de la Grand'Mère.
Jacques le petit Savoyard.
Le Chapeau noir.
Le Pôle nord.
Les Aventures d'Hilaire.
Murillo et Cervantès.
Le dernier Conte de Perrault.

COLLECTION DE 45 BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS

In-8° raisin, brochés 7 fr. — Reliés dorés, fers spéciaux, 10 fr.
Demi-reliure en maroquin, plats toile, dorés sur tranches, le volume 11 fr.

Andersen. *Contes Danois.* Traduits par MM. MOLAND et E. GRÉGOIRE. Illustrés par YAN D'ARGENT. 1 vol.

— *Nouveaux Contes Danois,* traduits par les mêmes. Illustres par YAN D'ARGENT, 1 vol.

Bayard (*La très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de*), composée par LE LOYAL SERVITEUR. Introduction pai L. MOLAND, grav. de M. TOFANI. 1 vol.

Belloc. *Le fond du sac de la grand'-mère,* contes et histoires. Illustré par STAAL. 1 vol.

Bellot (J.-R.). *Voyage aux mers polaires à la recherche de Franklin.* Illustré. 1 vol.

Berthoud. *Les Féeries de la Science.* Dessins de YAN D'ARGENT. 1 vol.

— *Contes du docteur Sam.* Illustrés, vignettes par STAAL. 1 vol.

Buffon des familles. Histoire et description des animaux, extraits des *Œuvres de Buffon* et de *Lacépède.* Illustré de 150 vignettes. 1 fort vol.

Florian. *Le Don Quichotte de la jeunesse.* Illustré vignettes. Dessins de STAAL. 1 vol.

— **Fables.** Illustrées par GRANDVILLE. 1 vol.

Foé. *Aventures de Robinson Crusoé.* Illustré par GRANDVILLE. 1 beau vol.

Galland. *Les Mille et une Nuits des familles.* Contes arabes, choisis et revisés. Illustrés. 1 vol.

Genlis. *Les veillées du Château,* ou cours de morale à l'usage des enfants. Illustré par STAAL. 1 vol.

Jacquet (l'abbé). *Vie des Saints les plus intéressants et les plus populaires,* 1 fort vol. illustré.

Leprince de Beaumont. *Le Magasin des enfants.* Edition revue par Mme S.-L. BELLOC, illustrée par STAAL. 1 vol.

Lonlay (Dick de). *Au Tonkin.* Récits anecdotiques. Dessins de l'auteur. 1 v.

Maistre (de). (*Œuvres complètes du Comte Xavier*). Préface par SAINTE-BEUVE. Illustrées par STAAL. 1 vol.

Old Nick. *La Chine ouverte,* nombreuses illustrations par A. BORGET. 1 vol.

Perrault, D'Aulnoy, Leprince de Beaumont et Hamilton. *Contes des fées.* Illustrés par STAAL et BERTALL. 1 vol.

Schmid. *Contes.* Traduction de l'abbé MACKER. 2 beaux vol. illustrés. Dessins de G. STAAL.

Swift. *Voyages de Gulliver,* dessins de GRANDVILLE. 1 vol.

Wiseman (S. Em. le Cardinal). *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes.* Illustrations de YAN D'ARGENT. 1 vol.

Wyss. *Robinson Suisse.* Illustré de 209 vign. 1 vol.

2e Série

Andersen. *Les souliers rouges et autres contes,* traduits par les mêmes. Illustrés par YAN D'ARGENT. 1 vol.

Belloc. *La tirelire aux histoires.* Lectures choisies, vignettes de G. STAAL. 1 vol.

Bernardin de St-Pierre. *Paul et Virginie* suivi de la *Chaumière indienne,* illustré. 1 vol.

Berquin. *L'ami des Enfants.* Illustré de dessins par STAAL et GÉRARD SÉGUIN. 1 vol.

— *Sandford et Merton,* illust. 1 vol.

Berthould *Œuvres de S. Henry.*

— *La Cassette des sept amis.* 1 vol. illustré par YAN D'ARGENT de 125 vign.

— *Les Hôtes du Logis.* Illustrés de 150 vignettes, dessins de YAN D'ARGENT, 1 vol.

— *Soirées du docteur Sam.* Illustrations par YAN D'ARGENT, 1 vol.

— *Le monde des Insectes.* Illustré. Dessins de YAN D'ARGENT. 1 vol.

— *L'homme depuis cinq mille ans.* Illustré de vignettes. Dessins de YAN D'ARGENT. 1 vol.

Cozzens. *La Contrée merveilleuse.* Voyage dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Illustrations de YAN D'ARGENT. 1 vol.

Du Guesclin (*Histoire de*). Introduction par LOUIS MOLAND. Gravures, dessins de TOFANI. 1 vol.

Fabre. *Histoire de la bûche,* récits sur la vie des plantes. Illust., 200 vign. de YAN D'ARGENT. 1 vol.

Fénelon. *Aventures de Télémaque.* Illust. par TONY JOHANNOT, CÉLESTIN NANTEUIL. 1 vol.

Levaillant. *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique.* Gravures et vign. 1 vol.

Nodier. *Le génie Bonhomme.* — Séraphine. — François-les-bas-bleus. — La Neuvaine de la Chandeleur. — Trilby. — Trésor des Fèves et Fleur des Pois. Dessins de STAAL. 1 vol.

Pellico (Silvio). *Mes prisons,* suivies des *Devoirs des hommes.* 1 vol. Illust. Dessins de STAAL.

BIBLIOTHÈQUE
MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES
SUR LA RÉVOLUTION, LE CONSULAT ET L'EMPIRE

olume : Format grand in-18, **3.50** — Reliure demi-veau, tr. peigne, **5.50**
rmat in-8° cavalier, **6 fr.** — Relié demi-veau, genre antique, **8 fr.**

Chaque volumes se vend séparément

es de Napoléon. Ecrits à Sainte- sous sa dictée par les généraux ; **partagé sa captivité. 5 vol. in-** s.

des Montagnards, par AL- ESQUIROS. Edition illustrée. 1 vol. ésus.

des Vendéens (1792-1800), ÉSIRÉ LACROIX. 1 volume in-18, gravures, portraits et cartes.

es politiques et militaires du al Doppet, avec des notes et des issements historiques. 1 volume ésus.

es de Mme la duchesse antès. 10 volumes in-18 jésus.
ouvrage, 10 vol. in-8° cavalier.

des salons de Paris, par duchesse d'Abrantès. 4 vol. ésus.
ouvrage, en 4 vol. in-8° cava-

es du duc de Rovigo, pour à l'histoire de l'empereur Napo- par M. DÉSIRÉ LACROIX. 5 vol. ésus.

es de Bourrienne, sur Napoléon, ectoire, le Consulat, l'Empire et stauration, par M. DÉSIRÉ LA- 5 vol. in-18 jésus.

morial de Sainte-Hélène, par te de LAS CASES. 4 vol. in-18.

on en exil. Complément du *Mé- de Sainte-Hélène*, relation con- les opinions et les réflexions de on, recueillies par le docteur E. O'MEARA ; 2 vol. in-18.

s moments de Napoléon, par ANTOMMARCHI. Edition nouvelle, e par M. DÉSIRÉ LACROIX. 2 vol. ornés de gravures.

es de Constant, premier valet mbre de l'Empereur, sur la vie de Napoléon Ier, sa famille et sa 4 vol. in-18 jésus.
e ouvrage, en 4 vol. in-8° cavalier.

es de Mlle Avrillon, première de chambre de l'impératrice sur privée de Joséphine, sa famille et r. Edition annotée et illustrée de s et portraits. 2 vol. in-18. broch.
e ouvrage, 2 vol. in-8° cavalier.

Histoire de Napoléon, par DÉSIRÉ LACROIX, petit-fils d'un officier de la Grande-Armée. 1 fort volume in-18 de 700 pages, richement illustré d'après des dessins de RAFFET, HORACE VERNET, etc.
Le même ouvrage, in-8° cavalier, broché.......................... 6 fr.
rel., fers spéc.......................... 9 fr.

Bonaparte en Egypte (1798-1799), avec cartes par DÉSIRÉ LACROIX. 1 vol. in-18.

Roi de Rome et duc de Reichstadt (1811-1832), par DÉSIRÉ LACROIX, port., grav. et autogr. 1 vol. in-18.

Les maréchaux de Napoléon, faisant suite au *Mémorial de Sainte-Hélène*, par DÉSIRÉ LACROIX. 1 vol. grand in-18, illustré de 54 portraits et batailles.
Le même ouvrage, in-8° cavalier.
Honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique.

Mémoires du général Rapp, aide de camp de Napoléon, écrit par lui-même. Edition illustrée avec des notes, par DÉSIRÉ LACROIX, 1 volume in-18 jésus.
Le même ouvrage, in-8° cavalier.
Honoré de souscriptions du Ministre de l'Instruction publique.

Mémoires militaires du baron Séruzier, colonel d'artillerie légère, mis en ordre et rédigés par LEMIERE DE CORVEY, avec une introduction de JH. TURQUAN. 1 vol. in-18.

La vie militaire sous le 1er Empire, par ELZÉAR BLAZE, 1 vol. in-18 jésus illustré, broché.

Quinze ans de haute police, sous le Consulat et l'Empire, par P.-M. DESMAREST. 1 vol. annoté par L. GRASILIER et A. SAVINE.

Lettres de Napoléon à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa famille. 1 vol. in-18 illustré de grav. et portraits.
Le même ouvrage, in-8° cavalier.

Émile Ollivier (de l'Académie française). — **L'Empire libéral**, *études, récits, souvenirs* 14 vol. in-8° brochés.
Le même ouvrage, 14 vol. in-8° brochés.

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Format grand in-18, dit anglais, papior jésus vélin. Cette collection est divisée par séries. La première série contient, sauf quelques exceptions, des volumes à 3 fr. 50; la deuxième à 3 fr. le vol.

PREMIÈRE SÉRIE. — Volumes grand in-18 à........................ **3.50**
Reliure 1/2 chagrin 2 fr. — 1/2 veau 1.50 en plus par volume.

Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire*. 4 vol.
Bourgoin. *Les maîtres de la critique*. 1 vol.
Boutet. *Pasteur et ses élèves*. 1 vol.
Canonge (Général). *Trois Héros*, 1 vol.
Chansons de geste, *Roland*, *Aimeri de Narbonne*, *Couronnement de Louis*. Trad. Clédat.
Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe*, édition annotée par Edmond Biré. 6 vol.
— *Dernières années*, par Biré. 1 vol.
P. Commelin. *Nouvelle Mythologie grecque et romaine*. 1 vol. in-18 j. avec nombreuses grav.
A. Comte. *Philosophie positive*. 1 v.
Darboy (Mgr), *Les Femmes de la Bible*. 1 fort vol., vignettes de Staal.
De Brosses (Ch.). *Lettres familières*, écrites d'Italie, en 1739 et 1740. 2 vol. in-18.
Dupont (Pierre). *Chansons et poésies*. 1 vol.
Etchegoyen. *Les Contes de ma giberne*. 1 vol. illustré par Malespine.
François de Sales (Saint). *Choix de Lettres*. 1 vol.
Garnier (Le Dr P.). 10 vol. Catalogue spécial.
Geruzez. *Essai de littérature française*. 2 vol.
1er vol. *Moyen Age et Renaissance*.
2e vol. *Temps modernes*. 3e édition.
Gomez Carrillo (E.). *Terres lointaines*. Traduit de l'espagnol par Ch. Barthez. 1 vol.
Grandville. *Les fleurs animées*. 52 planches coloriées. Texte par Alph. Karr, T. Delord et le comte Foelix. 2 vol.
La Fontaine (*Fables*). Illustrées par Grandville. 1 vol.
Lamartine. *Révolution de 1848*. 2 vol.
Lamennais. *L'Imitation de Jésus-Christ*. Belle édition, frontispice en couleur, grav. 1 vol.
Las Cases (M. le comte de). *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. 4 vol.
Le Faure (Amédée). *Histoire de la guerre franco-allemande* (1870-1871), illustrée de 110 portraits et 32 cartes et plans. 4 vol.
Marot (Clément). *Œuvres choisies*. Etude, notes et glossaire, par Eugène Voizard. 1 vol.
Mennechet (*Œuvres de Ed.*). 6 vol.
— *Matinées littéraires*. Cours complet de littérature moderne. 4 vol.
— *Histoire de France*. dep. la fondat. de la monarchie. 2 vol.
Morand (Le Dr). *Le Magnétisme animal*. 1 vol.
Musset (Alfred de). *Œuvres complètes*. 9 vol.
Necker de Saussure. *Education progressive* ou Etude du cours de la vie. 2 vol.
Ollivier (E.), de l'Académie française;
— *L'Empire libéral*. 14 vol. in-18.
— *Marie-Magdeleine* (récits de jeunesse). 1 vol.
— *La Révolution*. 1 vol.
— *Michel-Ange*. 1 vol.
— *L'Eglise et l'Etat* au concile du Vatican. 2 vol.................... 8 fr.
Pardieu (M. le Comte Ch. de). *Excursion en Orient*, l'Egypte, la Palestine, la Syrie. 1 vol.
Prévost (l'abbé). *Manon Lescaut*. Notice par J. Janin. 150 gravures par Tony Johannot. 1 v.
Ricard (Adolphe). *L'Amour, les Femmes et le Mariage*. Pensées et réflexions, 4e édit. 1 vol.
Rochel. *Théâtre espagnol*. 2 vol.
Ronsard. *Œuvres choisies*, notices, notes et glossaires, par Voizard. 1 vol.
Saint Augustin. *La Cité de Dieu*. Trad. Moreau. 3 vol.
Sainte-Beuve (*Œuvres de*). 20 vol.
— *Causeries du lundi*. 16 vol.
— *Portraits littéraires et Derniers portraits*, suivis des *Portraits de Femmes*. Nouv. édition. 4 v.
— *Extraits des causeries du lundi*, par Robert et Pichon. 1 vol.
— *Extraits des causeries du lundi, Portraits littéraires et Portraits de Femmes*. Avec une introduction, par J. Lanson. 1 vol. in-18.

Sainte-Bible, trad. pr Lemaistre de Sacy. 2 forts vol.
Blanche Sari-Flégier. *L'Humaine Détresse*. Avec préface de Henry de Goudourville. 1 vol.
Sienkiewicz. *Quo Vadis ?* 1 v. illust., par Toffani.
Tallement des Réaux. *Historiettes*. 5 vol. avec portraits.
Varennes (Henri). *Un an de Justice* (1900-1901). 1 vol. (1901-1902). 1 vol. (1902-1903). *L'Affaire Humbert*, 1 vol. (1903-1904). 1 vol.
Voragine (J. de). *La Légende dorée*. 2 vol.

Deuxième série

Volumes in-18 jésus à .... 3 fr.
Reliés demi-veau, tranche peigne genre antique...... 4.50 1/2 chagrin.. 5 fr.

Arioste. *Roland furieux*. Traduction nouvelle, par Hippeau. 2 vol.
Auriac (D'). *Théâtre de la Foire*, avec un essai historique. 1 vol.
Bachaumont *Mémoires secrets*, revus et publiés avec des notes. 1 fort vol. de 500 pages.
Barthélemy. *Némésis*. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions de 1833, 1838. 1 vol.
Basselin (Olivier). (*Vaux de Vire de*), poète normand du xve siècle, et *Jean de Houx*, poète virois. Notice et notes par Charles Nodier. 1 vol.
Baumarchais. *Mémoires*. 1 vol. *Théâtre*. 1 vol.
Beecher-Stowe. *La Case de l'Oncle Tom*. Traduit par Michels. 1 vol.
Béranger (*Œuvres complètes*), avec gravures, 4 vol. comprenant : *Chansons anciennes* avec grav. 2 vol. *Œuvres posthumes. Dernières chansons* (1834 à 1851). Illustrées, 1 v. *Ma Biographie. Œuvres posthumes de Béranger*, suivies d'un appendice. Illustrées, 1 vol.
Béranger des familles. Vignettes sur acier. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre. *Paul et Virginie*, suivi de la *Chaumière indienne*, avec vignette. 1 vol.
Beroalde de Verville. *Le Moyen de parvenir*, contenant la raison de ce qui a été, est et sera. Notes, notices, table analytique. 1 vol.
Berthoud. *Les Petites Chroniques de la Science*, années 1861 à 1872. 10 vol. - *Légendes et traditions surnaturelles des Flandres*. 1 vol. - *Les Femmes des Pays-Bas et des Flandres*. 1 vol.
Boccace. *Contes*, tr. par Sabatier de Castres. 1 vol.
Boileau. (*Œuvres de*) avec notice de Sainte-Beuve et notes de tous les commentateurs, annotées par Gidel. 1 vol.
Bonaventure des Périers. *Le Cymbalum mundi*, précédé de Nouvelles Récréations et de Joyeux Devis. Nouvelle édition revue. 1 vol.
Bossuet. (*Œuvres de*). 13 vol. comprenant : *Discours sur l'histoire universelle*. 1 vol. - *Elévations à Dieu* sur les mystères de la Religion. Edition revue. 1 vol. - *Méditations sur l'Evangile*. Revue sur les manuscrits originaux. 1 vol. - *Oraisons funèbres*, panégyriques. 1 vol. - *Sermons* (Edition complète), revue avec beaucoup de soin. 4 vol. - *Sermons choisis*. Nouvelle édition. 1 vol. - *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* 1 vol. - *Traité de la concupiscence*. Maximes et réflexions sur la Comédie. La logique. Traité du libre arbitre. 1 vol. - *Histoire des variations des Eglises protestantes*. 2 v.
Bourdaloue. *Chefs-d'œuvres oratoires*. 1 vol.
Brantome. *Vie des dames galantes*. Notes historiques. 1 vol. - *Vie des Dames illustres françaises et étrangères*. Notes par L. Moland. 1 vol.
Brillat-Savarin. *Physiologie du goût*, suivie de la *Gastronomie*, par Berchoux. 1 vol.
Bussy-Rabutin. *Histoire amoureuse des Gaules*, suivie de la France galante. 2 vol.
Byron (*Œuvres complètes de lord*). Traduction de A. Pichot. 15e édition. augmentée de notices et de pièces inédites. 4 vol.
Camoens. *Les Lusiades*. Trad. nouv. avec notes et commentaires, précédée d'une étude sur la vie et les œuvres de Camoëns, par Ed. Hippeau. 1 vol.
César-Cantu. *Abrégé de l'Histoire universelle*. Traduit de l'italien, par L. Xavier de Ricard, avec un portrait de l'auteur. 2 vol.
Casanova (*Mémoires de J.*). Suivis de *Fragments des mémoires du prince de Ligne*, écrits par lui-même. 8 vol.
Cent nouvelles nouvelles, texte revu avec beaucoup de soin. 1 vol.
Cervantès. *Don Quichotte*. Trad. par Delaunay, 2 vol.
Charpentier. *La littérature française au dix-neuvième siècle*. 1 vol.

Chasles (Philarète). *Etudes sur l'Allemagne.* 1 vol. - *Voyage. Philosophie et Beaux-Arts.* 1 vol. - *Portraits contemporains.* 2 vol. - *Encore sur les contemporains.* 1 vol.

Chateaubriand. *Œuvres.* 10 vol. comprenant : *Génie du Christianisme*, suivi de la *Défense du Génie du Christianisme.* Avec notes, 2 vol. *Les Martyrs* ou *le Triomphe de la Religion Chrétienne.* Nouv. édit. revue. 1 vol. *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* 1 vol. - *Atala.* - *René.* - *Le Dernier des Abencérages.* - *Les Natchez*, etc. 1 vol. - *Voyages en Amérique, en Italie et au Mont-Blanc.* 1 vol. - *Paradis perdu. Littérature anglaise.* 1 vol. - *Etudes historiques.* 1 v. - *Histoire de France. Les quatre Stuart.* 1 vol. - *Mélanges* historiques et poétiques, suivis de la *Vie de Rancé.* 1 vol.

Chénier (André). *Œuvres poétiques.* 2 vol. - *Œuvres en prose.* Nouv. édit., 1 vol.

Collin d'Harleville. *Théâtre.* Introduction par L. Moland. 1 vol.

A. Comte. *Catéchisme positiviste.* 1 vol.

Confucius *ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine*, traduits du chinois, par G. Pautier. 1 vol.

Corneille. Edition collationnée sur la dernière, publiée du vivant de l'auteur, avec notes. 2 vol. - *Théâtre* - Nouvelle édition. 1 vol.

Courier. *Œuvres.* Précédées d'un Essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par Carrel. 1 vol.

Cousin. (V.) de l'Académie française *Instruction publique en France* (1830-1848). 2 vol. - *Enseignement de la médecine.* 1 vol.

Créquy (la marquise de). *Souvenirs.* (1718-1803). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 10 tomes, en 5 vol., avec 10 portraits sur acier.

Cyrano de Bergerac. *Histoire de la Lune et du Soleil.* 1 vol. - *Œuvres comiques galantes et littéraires.* Nouv. édit. avec notes de P.-L. Jacob. 1 vol.

Dante (Alighieri). *La Divine Comédie.* Traduction par Artaud de Montor. 1 vol.

Dassoucy. *Aventures burlesques.* Nouvelle édition avec préface et notes par Emile Colombey. 1 vol.

Delaclos. *Les Liaisons dangereuses* : Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. 1 vol. in-18 jésus.

Delavigne (C.). *Œuvres complètes.* 3 vol.

Demoustier. *Lettres à Emile sur la mythologie.* Notice de l'auteur. 1 vol.

Désaugiers. *Théâtre* choisi. Notice et étude d'ensemble sur son th[...] Moland. 1 vol.

Descartes. *Œuvres choisies.* [...] sur la méthode. Méditations [...] siques. 1 vol.

Diderot. *Œuvres choisies.* Pré[...] sa vie, par Mme de Vandeuil. - [...] *gieuse, Lettres sur les aveugle*[...] *tiens, Petits chefs-d'œuvre, L*[...] *de Rameau, Le Père de fam*[...] *lons, Correspondance avec* [...] *land.* 2 vol. *Jacques le Fatal*[...] *maître.* Notice et notes, par J. [...] 1 vol. - *Les Bijoux indiscrets.* [...] notes par J. Assézat. 1 vol.

Donville. *Mille et un calem*[...] *bons mots.* Histoire du Ca[...] 1 vol.

Dupont (Pierre). *Muse juvénil*[...] prose. 1 vol.

Du Puget (Mlle). *Romans de* [...] traduits du suédois, sur les te[...] ginaux suédois, 19 vol. com[...] *Les Voisins*, 4e édit., 1 v[...] *Foyer domestique* ou *Chagrins* [...] *de la famille*, 2e édit., 1 vol. - [...] *du Président.* 3e édition, 1 v[...] *Famille H...*, 2e édition, 1 [...] *Journal*, 1 vol. - *Guerre et* [...] *Voyage de la Saint-Jean*, 1 vol. [...] *des voyages de Mademoiselle* [...] dans l'ancien et le nouveau [...] 1 vol. - *La Vie de famille* [...] *nouveau monde*, lettres écrites [...] un séjour dans l'Amérique [...] et à Cuba. 3 vol. - *Les Cou*[...] Mme la baronne de Knorring [...] du suédois, 2e édit., 1 vo[...] *femme capricieuse*, par Mme [...] Carlen, traduit du suédois. [...] *L'Argent et le Travail*, tab[...] genre, par l'Oncle Adam, tr[...] suédois, 1 vol. - *La Veuve e*[...] *fants*, par Mme Schwartz. C[...] roman d'éducation. 1 vol. - *Hi*[...] *Gustave-Adolphe II*, par A. F[...] traduit du suédois. 1 vol. [...] *Fleurs scandinaves*, choix de [...] 1 vol. - *La Suède depuis son* [...] *jusqu'à nos jours.* par Agaroh. [...] *Chroniques du temps d'Erick d*[...] *ranie.* par Carl Bernhardt, tr[...] danois. 1 vol.

Dupuis. *Abrégé de l'origine de* [...] *cultes*, 1 vol.

Favre (Jules), de l'Académie fr[...] *Conférences et discours litt*[...] 1 vol.

Fénelon. *Œuvres choisies. De* [...] *tence de Dieu. Lettres sur la R*[...] etc., 1 vol. - *Dialogues sur l'élo*[...] *De l'éducation des Filles. Fabl*[...] *logues des morts.* 1 vol. - *Aven*[...] *Télémaque*, notes géographique[...] raires, 3 grav. 1 vol.

'oy. MASSILLON).
scours sur l'histoire ecclé-
Mœurs des Israélites. Traité
ns. 2 vol.
:bles, suivies de son Théâtre,
SAINTE-BEUVE. Illustr. de
E. 1 vol. Don Quichotte de la
vignettes, dessins de Staal,

Œuvres de). 10 vol. com-
'Unité de composition et du
re Cuvier et Saint-Hilaire.
amens du livre de M. Darwin
se des espèces. 1 vol. - Onto-
relle. 1 vol. - Psychologie
Raison, Génie, Folie. 1 vol.-
énologie. 1 vol. - De la lon-
aine. — 1 vol. - Histoire des
des idées de Buffon. 1 vol.
historiques, 2e et 3e séries,
la Raison et de la Folie,
s manuscrits de Buffon, des
. 1 vol.
. Eloges, introduction et
P. BOUILLIER. 1 vol.
ictor). Curiosités théâtrales.
e que l'on voit dans les rues
1 vol.
Le Roman bourgeois. Ou-
ique. Notices et notes, par
ou. 1 vol.
nard. L'Art d'aimer. - Les
er BERTIN. - Le Temple de
LÉONARD. - Les Baisers,
- Zélie au bain, par PEZAY.
s Poètes érotiques. Notices
ar F. DE DONVILLE. 1 vol.
uvres. Nouvelle édition. No-
ique, par CH. NODIER. 1 vol.
st et le second Faust, choix
de Gœthe, Schiller, etc.,
r GÉRARD DE NERVAL. 1 vol.
, suivi de Hermann et Doro-

Le Vicaire de Wakefield.
avec texte et vie de l'auteur.

uvres choisies. 1 vol.
Mémoires de Grammont.
SAINTE-BEUVE. 1 vol.
Abélard. Lettres. Traduites
ARD. 1 vol.
n (L'). Contes de la reine
e. Nouvelle édition, 1 vol.
Maximilien et le Mexique.
l'Empire mexicain. 1 vol.
Contes, Récits et Nouvelles.
Frères de Sérapion, avec une
des notes éclairant le texte,
NE. 1 vol. - Contes fantasti-
par le même, 1 vol.
L.), bibliophile. Curiosités
. Diables, Bons Anges; Elfes,
Lutins, Possédés et Ensorce-
ants, etc. 1 vol. - Curiosités des sciences occultes. Alchimie, Talismans, Amulettes, Astrologie, Chiromancie, Physiognomonie, Prédictions, Présages, Onéirocritie, Cartomancie, Secret d'Amour, etc. 1 vol. - Curiosités théologiques Légendes, Miracles, Superstitions, Prédicateurs bizarres, Brahmanes. Boudhistes, Mahométans, Diables, Mormons. 1 vol. Paris ridicule et burlesque au XVIIe siècle, par Claude Lepetit, Berthod, Scarron, Colletet, etc. 1 vol. - Recueil de Farces, soties et moralités du XVe siècle. Maître Pathelin, le Nouveau Pathelin, Moralité de l'Aveugle et du Boiteux, la Farce du Munyer, la Condamnation de Bancquet. 1 vol.

Jasmin. *Las Papilhotos.* Poème, odes, épîtres et satires. 2 vol.

La Bruyère. *Les Caractères de Théophraste* ou *les mœurs de ce siècle.* Notice de SAINTE-BEUVE. 1 vol.

Lafayette (Mme de). *Romans et Nouvelles.* - Zaïde. - Princesse de Clèves. - Princesse de Montpensier. - Comtesse de Tendre. 1 vol.

La Fontaine. *Fables,* avec des notes philologiques et littéraires, illustrées de 8 grav. 1 vol. - *Contes et Nouvelles.* Nouv. édit. revue avec soin et accompagnée de notes explicatives. 1 vol.

Lamennais, 9 vol. comprenant : *Essais sur l'indifférence en matière de Religion.* 4 vol. Le 1er volume se vend séparément. - *Paroles d'un Croyant.* Le Livre du Peuple. Une voix de prison. De l'esclavage moderne. 1 vol. - *Affaires de Rome.* 1 vol. - *Les Evangiles,* traduction nouvelle, avec des notes et réflexions. 1 vol. - *De l'Art du Beau,* tiré de «l'Esquisse d'une Philosophie», 1 vol. - *La Société première, ses lois,* la religion. 1 vol.

La Rochefoucauld. *Réflexions, Sentences et maximes morales,* suivies des *Œuvres choisies de Vauvenargues,* notes de Voltaire. 1 vol.

Le Sage. *Histoire de Gil Blas de Santillane.* 1 vol. - *Le Diable boiteux.* 1 vol. - *Guzman d'Alfarache.* 1 vol.

Lespinasse. *Lettres,* précédées d'une notice de SAINTE-BEUVE et suivies des autres écrits de l'auteur et des principaux documents qui le concernent. 1 vol.

Louvay de Couvray. *Les amours du Chevalier de Faublas.* Nouvelle édition. 2 vol.

Machiavel. *Le Prince.* Traduction GUIRAUDET, Maximes extraites des œuvres de MACHIAVEL. Introduction, notes, par L. DÉROME. 1 vol.

Mahomet. *Le Koran,* traduction française, accompagnée de notes, précédée

de la vie de Mahomet, par M. SAVARY. 1 vol.

Maistre (Xavier de). *Œuvres complètes.* nouv. édit. *Voyage autour de ma chambre, Expédition nocturne, Lépreux de la cité d'Aoste, la Jeune Sibérienne.* Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol.

Maistre (J. de). *Les soirées de Saint-Pétersbourg.* 2 vol. - *Du Pape.* 1 vol.

Malebranche. *De la recherche de la vérité,* notes et études de François BOUILLIER, 2 vol.

Malherbe. *Œuvres poétiques,* vie de Malherbe, par RACAN, lettres choisies. Préface par MOLAND. 1 vol.

Manava-Dharma-Sastra. *Lois de Manou,* comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens, traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives, par A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. 1 vol. in-18.

Manzoni. *Les Fiancés.* 1 fort vol. illustré.

Marivaux. *Théâtre choisi.* Introduction par M.-L. MOLAND. 1 fort. vol.

Marmier (Xavier). *Lettres sur la Russie,* 2e édit. entièrement refondue. 1 vol.- *Voyages et littérature.* 1 vol.

Marot (Clément). *Œuvres complètes.* 2 vol.

Martel. *Recueil de proverbes français,* origine, signification des proverbes, commentaires, partie anecdotique. 1 vol.

Martin (Mme CHARLOTTE DE LA TOUR). *Le langage des fleurs,* gravures coloriées. 1 vol.

Martinez Sierra (G.) *Jardin ensoleillé,* traduit de l'espagnol, par Pauline GAESSER. 1 vol.

Massillon *Petit Carême.* Sermons divers. Observations littéraires par LA HARPE. 1 vol.

Massillon Fléchier, Mascaron. *Oraisons* 1 vol.

Merlin Coccaie. *Histoire macaronique* prototype de Rabelais, plus l'Horrible bataille advenue entre les mouches et les fourmis. Notes sur la poésie macaronique. 1 vol.

Meslier. *Le bon sens du curé Meslier,* suivi de son *Testament,* 1 vol.

Mille et un jours. Contes orientaux traduits par PETIS DE LA CROIX. 1 vol.

Mille et une nuits. Contes arabes par GALLAND. Nouv. édit. revue avec soin.

Millevoye. *Œuvres.* Précédées d'une notice sur l'auteur, par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

Mirabeau. *Lettres d'amour.* Etude sur Mirabeau, par MARIO PROTH. 1 vol.

Moland. *Vie de J.-B.-P. de Molière,* histoire de son théâtre et de sa troupe. 1 vol.

Molière. *Œuvres complètes.* Nouvelle édit., avec des remarques nouv., par M. Félix LEMAISTRE, précé de Molière, par Voltaire. 3

Montaigne. *Essais,* avec l tous les commentateurs. 2

Montesquieu. *L'Esprit des* notes de Voltaire, de Cre Harpe. 1 vol. - *Lettres pers* de *Arsace et Isménie,* de du *Temple de Cnide.* 1 v *dérations sur les causes de des Romains et de leur* 1 vol.

Moreau (Hégésippe). *Œu* tenant le *Myosotis,* etc. 1 v

Musset (*Œuvres de*). 9 vol.

Ninon de Lenclos (*Lettres* res sur sa vie. Edition rev

Nisard (Charles). *Des cha laires* chez les Anciens Français. Essai historique, la chanson des rues con 2 vol.

Ovide. *Les Amours.* L'Art Remède d'amour, les C Traduction de MM. LANGI GUIN DE GUERLE, précédée sur Ovide et la poésie J. JANIN. 1 vol.

Parny. *Œuvres,* élégies et dernes. Préface de SAINTE-

Pascal (Blaise). *Pensées* su et quelques autres suje conforme au véritable text les additions de Port-Roy *Lettres écrites à un provin* dées d'un Essai sur les P 1 vol.

Pellico (Silvio). *Mes Prison Devoirs des Hommes,* trac H. DE MESSEY. 1 vol.

Pétrarque. *Œuvres amour* nets, triomphes, traduits texte en regard. Notice su Petrarque, par GINGUENÉ. 1

Picard. *Théâtre.* Notes, noti MOLAND. 2 vol. - I. *La Pe Duhautcourts. - Les Mar Les Deux Philibert.* - II. - *chets. - La Vieille Tante.* - - *Le Vieux Comédien.* - *Ménages. - Les Visitandin*

Piron. *Œuvres choisies,* an Théâtre, par TROMBAT, notic BEUVE. 1 vol.

Pogge (*Les Facéties de*), s description des *Bains d* XVe *siècle* et du dialogue *lard doit-il se marier ?* nouvelle et intégrale, pré étude sur *Pogge et son* Pierre DES BRANDES. 1 vol.

Quinze Joyes de Mariag notes. 1 vol.

Quitard. *L'Anthologie de l'A* de pièces érotiques des poèt

Proverbes sur les Femmes, l'Amitié, le Mariage. 1 vol.
Œuvres com lètes. Collation-
les textes originaux, vie de
bibliographie, glossaire, par
›LAND. 1 fort vol.
Théâtre complet. Remarques
s, notes classiques, par LE-
1 fort vol.
Théâtre. Notes et notice.

(Mathurin). *Œuvres com-*
lition augmentée d'un grand
le pièces. 1 vol.
Œuvres choisies. Notice, notes
ientaires, par SAINTE-BEUVE.
evue par M. MOLAND. 1 vol.
(J.-J.). *Les Confessions.* Nouv.
. - *Emile.* Nouv. édit., revue.
'ol. - *La Nouvelle Héloïse.*
it. 1 fort vol. - *Contrat social.*
Rêveries d'un promeneur soli-
écédées de : *Le Devin du vil-*
tres écrites de la Montagne et
juge de Jean-Jacques. 1 vol. -
d'Alembert sur les spectacles,
es par M. FONTAINE, profes-
Faculté des lettres. 1 vol.
r **(J.-J.).** *Le Roi Fialar,* prê
Le Porte-Enseigne Stole, La Noël, Hanna, etc. Traduits
ORE. 1 vol.
emond. *Œuvres choisies.*
s d'une Etude sur la vie et
ages de l'auteur par A.-Ch.
vo .
enippée, par Ch. MARCILLY.

Le Roman Comique. 1 vol. -
ile travesti en vers burles-
ıc la suite de Moreau de Brazy.
revue, annotée, introduction
ictor FOURNEL. 1 vol.
(*Œuvres dramatiques de***).**
on de M. DE BARANTE. Nouvelle
evue et complétée par M. de
avec une étude sur Schiller,
es sur chaque pièce et des
vol.
Théâtre. Introd. par M. L.
1 vol.
(Mme de). *Lettres choisies,*
gnées de notes explicatives sur
et les personnages du temps
lées de quelques observations
s, par SAINTE-BEUVE. 1 vol.
are. *Œuvres complètes.* Tra-
le M. GUIZOT. Nouv. édition
ment revue. 8 vol.
vraie histoire comique de
. Nouv. édit., avec notes. 1 vol.
Œuvres complètes. 3 vol.
me de). *Corinne ou l'Italie,*
ons par Mme NECKER DE SAUS-
SAINTE-BEUVE, 1 vol. - *De l'Allemagne.* Edition revue avec soin. 1 vol. - *Delphine.* Nouv. édit. revue. 1 vol. - *Dix ans d'exil,* observations par M. Désiré LACROIX. 1 vol.

Stendhal. *L'Amour* précédé de notes et commentaires, par SAINTE-BEUVE. 1 vol. - *Le Rouge et le Noir.* Chronique du XIXe siècle. 1 vol. - *La Chartreuse de Parme.* 1 vol.

Sterne. *Tristhram Shandy. Voyage sentimental.* Nouv. édition. 2 vol.

Tabarin (*Œuvres de*) avec les *Adventures du capitaine Rodomont,* la *Farce des Bossus* et autres pièces tabariniques, préface et notes par D'HARMONVILLE. 1 vol.

Tasse (Le). *Jérusalem délivrée,* traduction en prose. 1 vol.

Théâtre espagnol. Traduction nouvelle par Louis DUBOIS et François OROZ. - GUILLEN DE CASTRO : *La Jeunesse du Cid. Les Prouesses du Cid ;* L.-F. DE MORATIN : *La Comédie nouvelle. Le* J -R. DE ALARCON : *La Vérité Suspecte.* 1 vol.

Théâtre de la Révolution - *Charles IX.* - *Les Victimes cloîtrées.* - *L'Ami des lois.* - *Madame Angot.* - *Madame Angot dans le sérail de Constantinople.* Introduction et notes par M. L. MOLAND. 1 vol.

Thierry (*Œuvres d'Augustin*). Edition définitive revue par l'auteur et augmentée d'un 7e récit des temps mérovingiens. 9 vol. comprenant : *Histoire de la conquête de l'Angleterre,* 4 vol. - *Lettres sur l'Histoire de France,* 1 vol. - *Dix ans d'Etudes historiques.* 1 vol. - *Récits des Temps mérovingiens.* 2 vol. - *Essai sur l'histoire du Tiers-Etat.* 1 vol.

Topffer. *Premiers voyages en zigzag.* 2 vol. illustrés. - *Nouveaux voyages en zigzag.* 2 vol. illustrés. - *Nouvelles Genevoises.* 1 vol. illustré. - *Rosa et Gertrude.* 1 vol. - *Le Presbytère* 1 vol.

Touchard - Laffosse. *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf,* des petits appartements de la Cour et des salons de Paris, sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Nouvelle édit. augmentée du règne de Louis XIII. 5 vol.

Ugarte (Manuel). *Contes de la Pampa,* traduct. de Pauline GARNIER. 1 vol.

Vadé. *Œuvres.* Précédées d'une notice sur sa vie et ses œuvres, par Julien LEMER. 1 vol.

Vallet (de Viriville). *Chronique de la Pucelle* ou Chronique de Cousinot, documents inédits relatifs aux règnes de Charles VI et Charles VII, etc. 1 vol.

Varennes. *De Ravachol à Caserio.* 1 vol.

Vauquelin de la Fresnaye (*Œuvres poétiques de*). Texte conforme à l'édition de 1605. Notice, commentaire, par Georges Pélissier. 1 vol.
Villon (François). *Poésies complètes*, notes par M. L. Moland. 1 vol.
Voisenon. *Contes et poésies fugitives.* Précédés d'une notice sur la vie de Voisenon. 1 vol.
Volney. *Les Ruines.* - *La loi naturelle.* - *L'Histoire de Samuel.* Edition revue. 1 vol.
Voltaire. 11 vol. comprenant : *Théâtre*, contenant tous les chefs-d'œuvre dramatiques. 1 vol. - *Le Siècle de Louis XIV.* Nouv. édit. revue. 1 vol. - *Siècle de Louis XV, histoire du Parlement.* 1 vol. - *Histoire de Charles XII.* Edit. revue. 1 vol. *La Henriade* ... *tres, contes, satires, épigr*... - *Lettres choisies.* Notice ... plicatives sur les faits et s... nages du temps, par M. L... 2 vol. - *Pucelle d'Orléan*... chants. 1 vol. - *Romans* ... vers. 1 vol. - *Le Sottisi*... remarques sur le *Discou*... *galité des conditions* et s... *social* de J.-J. Rousseau. 1...
Warée. *Curiosités judiciai*...
Weckerlin. *Musiciana.* A... 1 vol. - *Nouveau Music*... *Dernier Musiciana.* 1 vol.
Ysabeau (Docteur). *Le* ... *Foyer.* - *Guide médical* ... 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE-FRANÇAIS...

Réimpression des classiques Grecs

Traduction par les meilleurs auteurs — Volumes, format in-18 jé... à 3 francs.

Aristophane. ***Théâtre.*** **Traduction de Brottier, complètement refondue, avec une notice sur chaque pièce, par M. Louis Humbert, professeur au lycée Condorcet. 2 vol.**
Aristote. *La Politique.* Traduction de Thurot, revue par M. Bastien, agrégé de l'Université, ancien proviseur, précédée d'une introduction par M. E. Laboulaye, membre de l'Institut. 1 vol.
— *La Poétique et la Rhétorique.* Traduction nouvelle de M. Ruelle. 1 vol.
Démosthène. *Discours politiques.* Trad. nouvelle avec arguments et notes. Couronnée par l'Académie française. Par C. Poyard, prof. hon. de rhétorique au lycée Henri IV. 1 vol.
— *Discours judiciaires*, avec des extraits d'Eschine, etc. Traduit par C. Poyard. 1 vol.
Epictète. — Voir Marc-Aurèle.
Eschyle. *Théâtre.* Traduction de J. de la Porte du Theil, avec une introduction par Louis Humbert, professeur au lycée Condorcet. 1 vol.
Euripide. *Théâtre.* Traduction par Louis Humbert. professeur au lycée Condorcet. 2 vol.
Hérodote. *Histoire.* Traduction de Larcher, revue et augmentée d'un nouvel index, par M. Louis Humbert. 2 vol.
Homère. *Iliade.* Traduction de Dacier, revue par M. Crouslé, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol.
— *Odyssée.* Traduction de Dacier. 1 vol.
Lucien. *Œuvres complètes.* Traduction de Belin de Ballu, **revue, corrigée et complétée avec une introduction, des notes et un index, par Lo... 2 vol.**
Marc-Aurèle Antonin. ***P... dées de la vie de cet emp... vies du Manuel d'Epictète ... de Cébès.*** **Traduction par** ... 1 vol.
Pindare, *et les lyriques gr*... tion par M. C. Poyard. Nou... augmentée d'*Anacréon*, ... de *Erinna.* 1 vol.
Platon. *Apologie de Socr*... *Phédon, Gorgias*, précédée par M. Pellissier. Tra... M. Bastien. 1 vol.
— *La République et l'Etat.* par le même. 1 vol.
Plutarque. *La Vie des ho*... *tres*, traduites par Picar... édition, revue. 4 vol.
Poètes moralistes de ... Hésiode, Théognis, etc.
Romans Grecs. *Les Pastor*... gus, ou *Daphnis et Chloé*, ... d'Amyot, refondue par ... Courier. *Les Ethiopienn*... dore, ou *Théagène et Ch*... duction de Quenneville, M. Louis Humbert, **précédée** *sur le roman grec*, **par M.** ... inspecteur.
Sophocle. *Tragédies*, par L...
Théocrite. Traduction de C... 1 vol.
Thucydide. Traduction Lo...
Xénophon. *Cyropédie et* ... *Dix Mille.* **Traduction de** ... revue et **abrégée par M.** ... 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

Réimpression des Classiques Latins

mes, format in-18 jésus. — Textes latins et traductions revues avec le plus nd soin.

6 volumes à 4.50 (par exception).

ard et Héloïse (*Lettres d'*). Tradtion nouvelle de M. Gréard. 1 f. v.
dien. *Œuvres complètes*, traduites français par M. Héguin de Guerle, ien inspecteur de l'Université. 1 vol.
le. *Les Métamorphoses*. Traduca française de Gros, refondue par Cabaret-Dupaty, précédée d'une ice sur Ovide par M. Charpentier. olume.

Saint-Jérôme. *Lettres choisies*. Traduction nouvelle par M. J. Charpentier. 1 vol.
Térence. *Comédies*. Traduction nouvelle par Victor Bétolaud, docteur ès lettres. 1 fort vol.
Spinoza. *L'Ethique*. Traduction nouvelle avec texte latin et notes par Appuhn, 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE (Suite)

Volumes in-18 jésus à **3** fr. — Chaque volume se vend séparément

lée. *Œuvres complètes*, traduites Victor Bétolaud. 2 vol.
-Gelle. *Œuvres complètes*. Noue édition revue par MM. Charpentier et Blanchet. 2 vol.
lle, Tibulle et Properce. *Œu-*, traduites par Héguin de Guerle, Latour et Genouille. Edition revue Valatour. 1 vol.
r. *Commentaires sur la Guerre des les et sur la Guerre civile*, trad. M. Artaud. Nouvelle édition, revue M. Félix Lemaistre, notice par Charpentier. 2 vol.
ron. *Œuvres complètes*, avec la duction française améliorée et refaite grande partie par MM. Charpentier, ix Lemaistre, Gérard, Delcasso, aret-Dupaty, Crépin, etc. 20 vol.
elius Nepos. Traduction nouvelle M. Amédée Pommier. — **Eutrope.** régé de l'Histoire romaine, traduit Dubois. 1 vol.
ace. *Œuvres complètes*, traduction nçaise revue par M. Félix Lemaistre, cédée d'une Etude sur Horace, par H. Rigault. 1 vol.
andès. *De la Succession du Royaume du Temps*. Traduction de Savagner. ol.
in. *Œuvres complètes*. Abrégé de istoire universelle de Trogue-Pom-, traduction française par Pierrot Boitard. Edition revue par M. Pessonneaux. 1 vol.
nal et Perse. *Œuvres complètes*, vies de fragments de *Turnus* et de *Sulpicia*, traduction de Dussaulx, édition revue par Pierrot et Félix Le Maistre. 1 vol.
Lucain. *La Pharsale*. Traduction de Marmontel, revue et complétée par M. H. Durand. Etude sur *la Pharsale*, par M. Charpentier. 1 vol.
Lucrèce. *Œuvres complètes*, avec la traduction française de Lagrange, revue par M. Blanchet. 1 vol.
Martial. *Œuvres complètes*. Traduction de MM. Verger, Dubois et J. Mangeart. Edition revue par Lemaistre. 2 vol.
Ovide. *Œuvres*. — *Les Amours*. — *L'Art d'aimer*, etc. Edition revue par M. Félix Lemaistre, *Etude sur Ovide* et la *Poésie amoureuse*, par M. Jules Janin. 1 vol.
— *Les Fastes, Les Tristes*. Nouvelle édition, revue par M. Pessonneaux. 1 vol.
— *Les Héroïdes*. — *Le Remède d'Amour*. — *Les Pontiques*. — *Petits Poèmes*. Edit. soigneusement revue par M. Charpentier. 1 vol.
Pétrone. *Œuvres complètes*, traduites par Héguin de Guerle. 1 vol.
Phèdre. *Fables*, suivies des *Œuvres* d'Avianus, de Denis Caton, de Publius Syrus, traduites par Levasseur et J. Chenu. Edition revue. Etude sur Phèdre, par M. Charpentier. 1 vol.
Plaute. *Théâtre*. Traduction nouvelle de M. Naudet, membre de l'Inst. 4 vol.
Pline le Naturaliste. *Morceaux extraits*. Traduction de Guéroult. 1 vol.
Pline le jeune. *Lettres*, trad. par M. Cabaret-Dupaty. 1 vol.

Poetæ minores. ARBORIUS, CALPURNIUS, EUCHERIA, GRATIUS FALISCUS, LUPERCUS, SERVASTUS, NOMESIANUS, PENTADIUS, SABINUS, VALERIUS CATO, VESTRITIUS, SPURINNA et le *Pervilitgium Veneris*, traduction de CABARET-DUPATY. 1 vol.

Quinte-Curce. *Œuvres complètes.* Traduction par MM. AUGUSTE et ALPHONSE TROGNON. Édition revue par M. E. PESSONNEAUX. 1 vol.

Quintilien. *Œuvres complètes.* Traduction de M. C.-V. OUIZILLE. Edition revue par M. CHARPENTIER. 3 vol.

Saint-Augustin. *Confessions.* Traduction française d'ARNAUD D'ANDILLY. Introduction par M. CHARPENTIER. 1 vol.

Salluste. *Œuvres complètes* avec la traduction française de DUROZOIR, revue par CHARPENTIER et FÉLIX LEMAISTRE. 1 vol.

Sénèque le Philosophe. *Œuvres complètes.* Nouvelle édition, revue par MM. CHARPENTIER et LEMAISTRE. 4 vol.

Sénèque. *Tragédies.* Traduction française par E. GRESLOU. Edition revue par M. CABARET-DUPATY. 1 vol.

Sénèque le rhéteur. *Controverses et Suasoires.* Traduction nouvelle, texte revu par M. HENRI BORNECQUE, ancien élève de l'École normale supérieure, Docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université de Lille. 2 vol.

Suétone. *Œuvres.* Traduction [illegible] de LA HARPE, refondue par M. [illegible] DUPATY. 1. vol.

Tacite. *Œuvres complètes.* Tr[illegible] de DUREAU DE LAMALLE et CHAR[illegible] 2 vol.

— *Œuvres complètes.* Traduc[illegible] NOUF. 2 vol.

Tacite. *Les Annales.* Traduct[illegible] velle, par L. LOISEAU. 1 vol. [illegible] *toires.* 1 vol.

Tite-Live. *Œuvres complètes,* [illegible] tes par MM. LIEZ, DUBOIS, V[illegible] CORJET. Nouvelle édition, revu[illegible] PESSONNEAUX, BLANCHET et [illegible] TIER, et précédée d'une *Etude* [illegible] Live, par M. CHARPENTIER, 6 v[illegible]

Valère Maxime. *Œuvres co[illegible]* Traduction française de C.-A.[illegible] MIOD. Edition revue par M. [illegible] TIER. 2 vol.

Virgile. *Œuvres complètes,* [illegible] en français. Nouvelle édition, par M. FÉLIX LEMAISTRE, d'une *Etude* sur Virgile par M[illegible] BEUVE. 2 vol.

Velleius Paterculus. Tradu[illegible] DESPRÉS, refondue avec le pl[illegible] soin par M. GRÉARD. — **Flor[illegible]** *vres,* traduites par M. RAFO[illegible] sur Florus, par M. VILLEMAIN.

BIBLIOTHÈQUE
PATRIOTIQUE, INSTRUCTIVE ET AMUSAN[illegible]

Format in-8° carré, richement illustré

[illegible] . 3 fr 50. - Relié toile, tranches dorées. 5 fr

[illegible] au **XVII**e siècle, par [illegible]

[illegible] de **vingt ans**, par [illegible] DICK DE LONLAY.

[illegible] en **campagne**, par DICK [illegible]

[illegible] en **Allemagne** (cam-[illegible] GALLI, 1 vol.

[illegible] en **1813**, par GALLI, [illegible]

[illegible] et [illegible], par S[illegible], 1 vol.

[illegible] beaux **esprits**, par [illegible], 1 vol.

[illegible] d'un aumônier **militaire**, [illegible] franco-allemande, [illegible] M. [illegible] de M[illegible], 1 vol.

[illegible] **illustres**, tirés de PLU-[illegible] HUMBERT. 1 vol.

Lettres de Madame de Sévigné, notées par SAINTE-BEUVE, 1 vol.

A travers la Bulgarie, souvenirs de guerre et de voyage, par DICK DE LONLAY, 1 vol.

L'homme et les bêtes, étude[illegible] par OSCAR COMETTANT, 1 vol.

Derniers récits, par Mme BEL[illegible] Nuit terrible, Orléans en 18[illegible] mort, La Grève, Josette et Jos[illegible]

Les leçons d'une jeune mère et récits, par Mme BELLOC, 1 v[illegible]

La Case de l'Oncle Tom, par BEECHER-STOWE, 1 vol.

Galerie des Enfants célèbr[illegible] FRANÇOIS TULOU, 1 vol.

Nouvelle galerie des Enfant[illegible] bres, par F. TULOU, 1 vol.

Les Marins français, depuis [illegible] lois jusqu'à nos jours, par [illegible] LONLAY, 1 vol.

Les Soirées de Saint-Péters[illegible] par JOSEPH DE MAISTRE, 2 vol.

Nos petits Rois par HENRI JO[illegible] fables et poésies enfantines, 1 [illegible]

La Russie inconnue, par Mme [illegible] 1 vol.

En Asie centrale à la vape[illegible] N. NEY, 1 vol.

ÉDITIONS MORIZOT ET SANCHEZ

lection de beaux volumes in-18, ornés de gravures coloriées, et supérieurement imprimés

fr. — Rel. veau 4.50 — Demi-chag., tr. dor., 5 fr. — Rel. amat., 6 fr.

ais (*Œuvres de*). Nouvelle ée de 4 portraits coloriés.

vres. Introduction, notes par ı. 1 vol., 4 dessins coloriés. *Théâtre choisi*, notice par RNEL. 1 vol., 4 dessins en

vre dramatiques du ècle. 2 vol., 8 portraits en

rleville. *Théâtre complet*, THIERRY. 1 vol., 4 portraits

neille. *Théâtre choisi.* sins en couleur.

neille. *Théâtre choisi.* Inpar M. Ed. THIERRY. 1 vol., en couleur.

lon. *Théâtre choisi*, notice vol., 4 portraits en couleur RD.

Théâtre choisi, notice par que SARCEY. 1 vol., 4 port. LLOUARD.

Théâtre choisi, notice par vol., 4 portraits en couleur, RD.

ustier. *Molière*, auteur et a vie, ses œuvres. 1 vol.

n Enrique, Perez). *Le Golgotha*, traduit de l'espabbé H. RIVALLAND. 1 vol.,

urnier. *Etude sur la vie et es ouvrages de Molière*, notes recueillies par M. PAUL bliophile Jacob). Introduc-A. VITU. 1 vol.

Edouard Fournier. *Le Théâtre Français au XVIe et au XVIIe siècle* ou choix des comédies les plus remarquables antérieures à Molière avec une introduction et une notice sur chaque auteur, avec 8 portraits en couleur, *ouvrage couronné par l'Académie française.* 2 vol.

Edouard Fournier. *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*, recueillis, mis en ordre, notice biographique. 1 vol., 4 gravures sur acier.

La Bruyère. *Les Caractères.* Notice de SAINTE-BEUVE. 1 vol. illustré de 4 gravures coloriées.

La Fontaine. *Œuvres, Comédies et Fables.* Nouvelle édition. 1 vol., 4 gravures en couleur.

Marivaux. *Théâtre.* Nouvelle édition. 1 vol., 4 portraits en couleur dessinés par BERTALL.

Picard. *Théâtre choisi*, notice par Edouard FOURNIER, 4 portraits couleur, par ALLOUARD. 1 vol.

P. Quinault. *Théâtre choisi*, notice par Victor FOURNEL. 1 vol., 4 dessins en couleur.

Regnard. *Œuvres.* Nouvelle édition. Introduction par Ed. FOURNIER. 2 vol., 4 portraits en couleur.

Rotrou. *Théâtre choisi*, notice par M. Félix HÉMON. 1 vol., 4 dessins en couleur.

Scarron. *Théâtre complet*, 1 vol., 4 portraits coul., par MM. SAND, E. Bayard et Louis FOURNIER.

Voltaire. *Théâtre.* Nouvelle édition, 1 vol., 4 portraits coloriés.

TION DE 6 BEAUX VOLUMES IN-18 JÉSUS

ıifiquement illustrés de gravures sur acier coloriées.

uvres complètes. Nouvelle seule complète en 2 vol. s de 800 pages chacun, ornée its en pied coloriés. 7 fr.
eau, ou demi-chagrin, tran-................. 11 fr.
rs............... 13 fr.

ître complet. Précédé d'une eur. Edition ornée de 4 porıleur, 1 vol. in-18... 3.50

Relié demi-veau ou demi-chagrin, tranches dorées.................. 5.50
Relié amateur.................. 6.50

Pierre Corneille. *Théâtre complet.* Précédé d'une Vie de l'auteur. Nouvelle édition ornée de 21 portraits en couleur, 3 vol. in-18. Chaque volume.... 3.50
Reliure demi-veau ou demi-chagrin, tranches dorées. Chaque volume.... 5.50
Reliure amateur................ 6.50

BIBLIOTHÈQUE D'UTILITÉ PRATIQUE

AGRICULTURE HORTICULTURE ARBORICULTURE JARDINAGE

Cours complet d'agriculture, par MM. le baron de Morogues, Mirbel, Payen, Mathieu de Dombasles, etc. 20 vol. br. en 19 gr. in-8 à 2 c., env. 7.000 fig. .... **75 fr.**

Traité pratique de chimie agricole, par A. Larbalétrier. 1 vol. in-18 broché........................ **2 fr.**

Machines agricoles, *Semailles et Labours*, par A. Poussart, 1 vol. in-18 br., nombreuses gravures **3.50**

Traité pratique des engrais, *Origine, Utilité, Emploi*, par A. Bedel. 1 vol. in-18 broché................ . **3.50**

Le nouveau jardinier de tout le monde. Nombreuses figures dans le texte, par Louis Batillat. 1 vol. in-18 broché...................... **4.50**
Relié toile..................... **5 fr.**

Nouveau traité pratique du jardinage, par A. Ysabeau. 1 vol. in-18 broché...................... **2 fr.**

Conduite des arbres fruitiers, par Du Breuil. 1 vol. in-18 jésus, illustré de 207 fig., broché............ **2.50**

Le jardin des appartements ou la culture des plantes et des fleurs, dans les salons, sur les fenêtres, balcons et terrasses, par Mlle Cruder, 1 vol. in-18 broché.............. **1.50**

Le nouveau jardinier fleuriste, par Hippolyte Langlois, environ 258 fig. dans le texte. 1 fort vol. in-18 jésus, broché...................... **3.50**

Nouvelle flore française, par M. Gillet, et par M. J.-H. Magne. 1 beau vol. gr. in-18 jésus, 97 planches comprenant plus de 1.200 fig., 7e édit., broché......................... **8 fr.**

ARCHITECTURE ET CONSTRUCTION

Traité élémentaire pratique d'architecture ou étude des cinq ordres, d'après Jacques Barozzio de Vignole. Ouvrage divisé en 72 planches, comprenant les cinq ordres, avec l'indication des ombres nécessaires au lavis, par J.-A. Leveil, architecte, et gravé par Hibon......................... **10 fr.**

Guide du sondeur ou traité théorique et pratique des sondages, par MM. Degoussée et Ch. Laurent, ingénieurs civils. 2 forts volumes in-8, avec grav. et accompagnés d'un atlas de 62 pl. grav. sur acier, broché. ...... **30 fr.**

La construction moderne
par Henry Guedy. 1 vol. i
de 520 p. orné de 190 grav. br
Relié toile souple élégante
rouges.....................

Manuel des constructions
par T. Bona. 1 vol. in-18, ac
de 200 fig. Reliure élégante.

Manuel des poids et mé
ployés dans la constru
Arnould. 1 vol. relié toile..

Guide pratique du charpe
François, entrepreneur. 1
illustré, broché............

Traité de couverture, *Ard*
les, Zinc, Chéneaux, Tuyau
gné. 1 vol. in-18 jésus, broc

Traité pratique du maçon
rassier, du paveur, et du
teur de travaux, par Ma
quet. 1 vol. in-18 illustré broc
Relié toile élégante..........

Traité de menuiserie, par
sart et Caillard.
1re *partie.* — Notions de gé
d'architecture. 1 vol. in-18 jé
tré de 760 fig., broché.....
2e *partie.* — Menuiserie de
1 vol. in-18 jésus, illustré de
broché.....................

La peinture en bâtiment,
Décoration, par Paul Fleur
de souscriptions du Ministère
truction publique et du M
Commerce. 1 vol. in-18, il
9 grav. en couleurs et de
noir, broché................

ART CULINAIRE — PAT

Le cuisinier moderne, *ou*
de l'art culinaire, par Gus
lin, de Tonnerre, ouvrage o
lustré de 60 planches et 3
comprenant 5.000 titres et
vations. 2 vol. in-4, brochés.
Reliés demi chagrin.......

Le petit cuisinier moderne
secrets de l'art culinaire, pa
Garlin, de Tonnerre. 1 vol
940 pages, orné de nombreu
res, relié toile.............

Le pâtissier moderne, *suivi*
de confiserie d'office, par
Garlin, auteur du *Cuisinier*
ouvrage illustré de 262 dessi
gr. in-8, relié toile........

La bonne cuisine, compren
tres avec observations et 70
l'appui, par Gustave Garlin,
Cuisinier moderne. 1 vol. in
relié toile.................

Cuisine ancienne, par GARLIN, de Tonnerre, auteur du *Cuisinier moderne.* 1 vol. in-8, illustré, broché..... 4 fr.

Carte illustrée, par GARLIN, contenant 320 dess. grav., par BLITZ. 1 v. in-4. 4 fr.

Le nouveau cuisinier européen, par JULES BRETEUIL, ancien chef de cuisine. Nouvelle édition entierement refondue par NILRAG, ancien chef de cuisine. 1 fort vol. gr in-18, illustré d'environ 300 grav. et de 4 planches en couleurs, permettant de reconnaitre la bonne qualité des différentes viandes. 784 p., reliure élégante............... 5 fr.

Le cuisinier Durand, cuisine du Nord et du Midi, 9e édit., revue et augmentée, par CH. DURAND, petit-fils de l'auteur. 1 vol. in-18, illustré de 160 fig., broché........................ 3.50
Reliure élégante............... 4 fr.

Le conservateur, *ou livre de tous les ménages,* par L. KREBS. 150 gravures. 1 vol. in-18 broché............ 3.50

Le trésor de la cuisinière et de la maîtresse de maison, par PÉRIGORD, 7e édit., revue, corr. 1 vol. in-18. 1.50

La conserve alimentaire, *Traité pratique de fabrication,* par AUG. CORTHAYS, 1 vol. gr. in-8 jésus, avec nombreuses figures dans le texte, broché.. 10 fr.

Traité pratique de la pâtisserie, 2e édit., 16 planches hors texte coloriées, par H. GUERRE. 1 vol. in-8, broché. 4 fr.
Relié toile...................... 5 fr.

Le pâtissier confiseur et le liquoriste, par E PETIT. 1 vol. in-18, illustré, broché....................... 2 fr.

La pâtissière en chambre, par Mlle BERTHE GILL. 1 vol. in-18, broché. 1.50

L'art de la cuisine française au XIXe siècle, par CARÊME et PLUMERY. 5 vol. in-8. Les trois premiers volumes sont rares et épuisés.

Les tomes IV et V, composés par M. PLUMERY, chef des cuisines de l'ambassade de Russie, à Paris, se vendent séparément et contiennent les entrées chaudes, les rôts en gras et en maigre, les entremets de légumes. 2 vol. in-8, brochés....................... 16 fr.

Le maître d'hôtel français, par CARÊME, nouvelle édition. 2 vol. in-8, ornés de 10 gr. planches, brochés. 8 fr.

Le cuisinier parisien, par CARÊME, 3e édit. 1 vol. in-8, orné de 25 planches, broché........................ 3 fr.

Le pâtissier national parisien, par CARÊME, ou *Traité élémentaire et pratique de la pâtisserie ancienne et moderne.* 2 forts vol. brochés. in-18. 8 fr.

Le pâtissier pittoresque, par CARÊME. 1 vol. gr. in-4, 125 planc., broché. 6 fr.

Traité de l'Office, par L. BERTHE. Revu et augmenté par NILRAG, auteur culinaire. 1 vol. in-18, broché..... 3.50

ARTS D'AGRÉMENT

La broderie. — Historique de la broderie à travers les âges et les pays, par Mme DE BRIEUVRES. 1 vol. in-18, orné de modèles et dessins de Mme SONGY, broché........................ 2 fr.

La dentelle. — Traité théorique et pratique à l'usage des dames et des demoiselles, suivi de l'historique de la dentelle à travers les âges et les pays, par Mme DE BRIEUVRES. 1 vol. in-18, orné de modèles et dessins de Mme SONGY, broché........................ 2 fr.

La tapisserie. — Historique de la tapisserie à travers les âges et les pays, par Mme DE BRIEUVRES. 1 vol. in-18, orné de modèles et dessins de Mme SONGY, broché........................ 2 fr.

Le crochet, le tricot historique à travers les âges et les pays, par Mme DE BRIEUVRES. 1 vol. in-18, orné de modèles et dessins de Mme SONGY, broché. 2 fr.

Traité usuel de peinture, *à l'usage de tout le monde,* par CAMILLE BELLANGER. Nouvelle édition revue et augmentée, contenant 220 dessins et 42 planches en couleur. 1 vol. in-18, sous couverture artistique, broché... 5 fr.
Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique.

L'art du peintre, par le même. Traité pratique de dessin et de peinture, 1re partie, le Dessin. 1 vol. in-18, illustré... ... . 2.50

Le guide du pianiste, par Mlle POUSSART ; ouvrage orné de 440 gravures. 1 vol. in-18, broché............ 3.50

Les grands maîtres de l'art, par EMILE-BAYARD. (*En préparation.*)

Traité de la peinture à l'eau, aquarelle, gouache, miniature, par Mlle DE SERIGNAN. 1 vol. in-18, illustré de nombreuses gravures, broché....... 3.50

Traité élémentaire de photographie pratique, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. 1 vol. in-18 jésus, de 240 pages, 189 figures, broché..................... 3 fr.
Relié toile...................... 4 fr.

Traité complémentaire de photographie pratique, par LE MÊME. 1 vol. in-18, broché..................... 3 fr.
Relié toile...................... 4 fr.

Les applications de la photographie, par LE MÊME. 1 vol. in-18, broché. 3 fr.
Relié toile...................... 4 fr.

BANQUE — BOURSE

Guide manuel du capitaliste, ou comptes faits d'intérêts a tous les taux, pour toutes les sommes, de 1 à 366 jours, par BONNET. 1 vol. in-18, broché. 3 fr.
Relié toile souple, élégante, tranches rouges....................... 3.50

Manuel du capitaliste, ou comptes des intérêts au taux de 1 à 6 0/0, pour toutes les sommes de 1 à 366 jours, par CASIMIR BONNET. Nouvelle édition précédée d'une notice sur l'intérêt, l'escompte, etc., par M. JOSEPH GARNIER, revue, mise à jour, complétée et augmentée de nouveaux tableaux, par M. et A. MELIOT. 1 vol. in-8, broché. **6 fr.**
Relié toile souple, élégante, tranches rouges........................ **7 fr.**
Relié 1/2 chagrin............. **8.50**

Traité élémentaire des opérations de banque, et des principes du droit commercial, suivi d'un dictionnaire des expressions usuelles de banque, de commerce et de droit, par VICTOR RICHARD. 1 vol. in-18.................. **7.50**
Relié toile souple, élégante, tranches rouges........................ **8.50**

Traité des opérations de bourse et de change, par ALPHONSE COURTOIS, 13e édition entièrement revue et mise à jour, par EMMANUEL VIDAL. 1 vol. gr. in-18, broché.................. **5 fr.**
Relié toile souple, élégante, tranches rouges........................ **5.50**

Banque, Courses, Jeux, *l'art de ne pas être volé*, par EMILE ANDRÉ. *(En préparation.)*

BOISSONS

Fabrication des eaux-de-vie, par CHARLES STEINER, 50 fig. dans le texte. 1 vol. gr. in-18 broché......... **3.50**

L'art de reconnaître les fruits de pressoir, *Pommes et Poires*, par A. TRUELLE. 1 vol. in-18 broché.... **4 fr.**

Boissons économiques et liqueurs de table, par LÉON KREBS. 1 vol. in-18 broché........................ **3.50**

Fabrication du cidre, du poiré et de ses dérivés, par M. TRITSCHLER. 1 vol. in-18, avec gravures, broché... **3.50**

Fabrication des liqueurs et des vins dits d'imitation, par A. BEDEL. 1 vol. in-18 broché................ **3.50**

Les nouvelles méthodes de la culture de la vigne et de la vinification, par A. BEDEL. 1 vol. in-18, orné de nombreuses gravures, broché. **3.50**

Traité théorique et pratique de la brasserie, par A. BEDEL. 1 vol. in-18, avec nombreuses gravures, broché. **3.50**

Traité complet de manipulation des vins, par A. BEDEL. Nouvelle édition. 1 beau vol. in-18, avec gravures, broché.................... ... **3.50**

Le sucrage des vendanges, dans la vinification et la production des vins de seconde cuvée, la fabrication des vins de raisins secs, par A. BEDEL. 1 vol. in-18 broché............ **0.70**

CHASSE ET PÊCHE

Le chasseur au chien d'ar[illegible] ELZÉAR BLAZE. 1 vol. in-18 broch[illegible]

Le chasseur au chien coura[illegible] E. BLAZE. 1 vol. in-18 broché...

Le chasseur conteur, par BLAZE. 1 vol. in-18 broché.....

Le chasseur aux filets, par E. 1 vol. in-18, orné de nombreu[illegible] vures, broché..............

Guide du chasseur au chien d[illegible] par FERDINAND CASSASSOLES. in-18, gravures, broché...........

La pêche à toutes lignes de[illegible] **sons d'eau douce**, par JOHN F[illegible] 1 vol. in-18 jésus, illustré de no[illegible] ses gravures, broché..........

Le pêcheur à la mouche artif[illegible] **et le pêcheur à toutes lign**[illegible] CHARLES DE MASSAS. 4e édition et corrigée, par ALBERT LARBAL[illegible] 80 vignettes. 1 vol. in-18 broché

Chasses et pêches anglaises, [illegible] de pêches et de chasses. 1 vo[illegible] broché...............

La pêche en mer et la cultu[illegible] **plages**, par ALBERT LARBAL[illegible] 1 v. in-18, 140 gravures, broché.

CORRESPONDANCE FRANÇ[illegible]

L'orateur populaire. — Recu[illegible] discours à l'usage de tous ceux q[illegible] appelés à prendre la parole en [illegible] par L. FILIPPI. 1 v. in-18 broché.
Relié toile souple, élégante, tr[illegible] rouges........................

Le secrétaire universel. — M[illegible] de lettres sur toutes sortes de [illegible] modèles d'actes sous seing priv[illegible] ARMAND DUNOIS. 1 beau v. broc.

Le secrétaire des familles e[illegible] **pensions**, par DUNOIS. 1 vol. broché........................

Le secrétaire des compliment[illegible] DUNOIS. 1 vol. in-18............

Le petit secrétaire français, pa[illegible] NOIS. 1 vol. in-18, couv. col[illegible] broché........................

ÉCONOMIE DOMESTIQU[illegible] HYGIÈNE — SAVOIR-VIV[illegible]

Les mille trucs *pour conserver* [illegible] *parer les mille objets d'un m*[illegible] par POUSSART.
1 vol. in-18 de 340 pages, illustré, [illegible]ché........................
Relié toile souple élégante, tr[illegible] rouges........................

Guide pratique des ménages, [illegible] docteur ELGET.
1 vol. in-18 broché...............

le médecin, par le doc-
za. 1 vol. in-18 jésus, illus-
.... 2 fr.
lu foyer. Hygiène de la
dents, par le Dr Richer.
broché........... 2 fr.
relié toile........ 2.50
ue des savons et des
ar Albert Larbalétrier,
.... 2.50
auffage et d'éclairage
, propreté, économie, par
trier. 1 vol. in-18. 2 fr.
l'usage des gens du
le docteur Carvalho, ex-
hôpitaux. 1 vol. in-18 bro-
.. .. 3 fr.
aîtres et les domesti-
it savoir, par Mlle Du-
onchere. 1 v. in-18 3 50
vre dans la vie ordi-
cérémonies civiles et
par Ermance Dufaux.
.... 3 fr.
ouple élégante, tranches
.... 3.50
— Manuel des bienséan-
oir-vivre, par E. Muller.
.... 2 fr.
de la politesse fran-
des des bienséances et du
par E. Muller. 1 vol.
.... 1.50
ène et soins médicaux pour
ge; par Ermance Dufaux
re. Nombreuses gravures.
.... 3.50
goût, étude théorique et
a beauté mise à la portée
Emile Bayard, 1 vol. in-18
couverture artistique. 3.50
de la femme, par Mme
de Tramar. 100e édit.
broché, couverture illus-
.... 3.50
mondaine, par la même.
ol. in-18 broché, illustré
es gravures....... 3 50
nme chez elle, par la
in-18 broché...... 3.50
'élégance, par la même.
broché, couverture illus-
.... 3.50

IE INDUSTRIELLE
COMMERCIALE

é. — Correspondance, etc.

s livres, apprise sans
Louis Deplanque, 24e édit.,
mise à jour par MM. Cha-
elin, experts comptables à
vol. in-8, broché.. 7.50

Relié toile souple élégante, tranches rouges.............................. 8.50
Relié 1/2 chagrin, tr. jaspées.. 10 fr.
La tenue des livres rendue facile, par Edmond Degrange. Édition revue avec soin par Lefebvre.
1 vol. in-8 broché.............. 5 fr.
Relié 1/2 chagrin.............. 7.50
Tenue des livres rendue facile, par un ancien négociant. 1 vol. in-18 broché.............................. 3 fr.
Relié toile souple élégante, tranches rouges.............................. 3 50
Nouveau guide de la correspondance commerciale, par H. Page. 1 vol. in-8...... .... 6 fr.
Relié toile souple élégante, tranches rouges.............................. 7 fr.
Relié 1/2 chagrin, tr. jaspées..... 8.50
Le secrétaire commercial, par Henri Page. Extrait de la *Correspondance Commerciale*. 1 vol. in-18 broc. 3 fr.
Relié toile souple élégante, tranches rouges.............................. 3.50
Nouveau correspondant commercial en français et en anglais, par M. J. Mc Laughlin, 1 fort vol. in-18 broché.............................. 3.50
Elégamment relié percaline anglaise. 4 fr.
Dictionnaire des termes commerciaux français-anglais, par J.-Mc Laughlin, 1 vol. gr. in-18 jésus, relié toile.............................. 3.50
Le secrétaire français-allemand commercial, par L. Mensch, 1 vol. broché.............................. 3.50
Relié percaline.................. 4 fr.
Clef de la correspondance commerciale anglaise, française et espagnole, par J.-B. L'Hermitte, 1 vol. in-18 broché.............. 3 fr.
Relié.............................. 3.50
Traité pratique de sténographie, par Ch. Lejeune, 1 vol. in-18, relié toile souple.................. 2.50
Barème universel. par P. F. de Doncker, comptable, et Henry, géomètre. 1 vol. in-8 broché............. 8 fr.
Le livre de barème ou comptes faits. — Comptes faits depuis 0 fr. 02 jusqu'à 100 fr., par M. E.-P. Pons. 1 vol. in-18 broché .... 3 fr.
Relié toile souple élégante, tranches rouges.............................. 3.50
Barème ou comptes faits.. 1 vol. in-32.............................. 1.50
Tarif du cubage des bois, par J.-A. Françon, 1 fort vol. in-18 broc. 3.50
Relié toile souple élégante, tronches rouges.............................. 4 fr.
Tarif pour cuber les bois en grume et équarris, par Etienne Prugneaux, 1 vol. in-18 broché.......... 2 fr.

Dictionnaire complet des communes de la France, de l'Algérie, des Colonies et pays de protectorat, par M. GINDRE DE MANCY; nouvelle édition (1908), 1 v. in-32 jésus, relié. 5 fr.

ÉLECTRICITÉ

Traité pratique d'électricité, par ALFRED SOULIER, ing. 1 vol. in-18, avec de nombreuses figures, broc. 2 fr.
Relié toile. 2 50

Manuel de l'électricien, par LE MÊME. *Traité pratique des machines dynamo-électriques.* 1 vol. in-18 illustré de 200 gravures, broché. . . . . 2 fr.
Relié toile. 2.50

Les grandes applications de l'électricité, par LE MÊME. 1 vol. in-18 jésus illustré, broché. . . . . 2 fr.
Relié toile. 2 50
Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique.

Traité de galvanoplastie, par LE MÊME. 1 vol. in-18 illustré, broc. 2 fr.
Relié toile. 2.50

Installations électriques, par LE MÊME. 1 vol. in-18 illustré. (*En préparation.*)

Transformateurs et appareils de mesure, par LE MÊME. 1 vol. in-18 illustré. (*En préparation*).

ELEVAGE

[illegible] de l'éleveur de **bétail** *et d*[illegible] par L. [illegible] 3.50
[illegible] planches rou[illegible] 4 fr.
[illegible] pratique de l'élevage du [illegible] par MM. [illegible] LARBALÉTRIER. [illegible] gravures. [illegible] 3.50
[illegible] médecine vété[illegible] M. [illegible] VILLERAS et A. [illegible] 3 50
[illegible] planches rou[illegible] 4 fr.
[illegible] ALBERT LAR[illegible] bro[illegible] 2 fr.
[illegible] du bétail, [illegible] par A. [illegible] nombreuses vi[illegible] 3 50
[illegible] appliquée, par [illegible] gravures.
[illegible] et leur améliora[illegible] 8 fr.
[illegible] de lapins, par PAUL DEVAUX. [illegible] 1.50

Manuel pratique de l'acha[t et] vente du bétail, par HENRI et ALBERT LARBALÉTRIER. N[ombreuses] gravures. 1 vol. in-18 broché

L'abeille domestique, *son* [...] *ses produits,* par M. ICHER, 1 [vol. illus]tré de 134 figures, broché. .

Les animaux de basse-cou[r] [...] BERT LARBALÉTRIER, 1 vol. i[llus]tré broché. . . . .

L'art d'élever et d'instrui[re les oi]seaux par L.-E. CHAMPA[...] in-18, avec de nombreuses [...] broché. . . . .

Manuel pratique de l'am[ateur de] chiens : par ALBERT LAR[BALÉTRIER] 1 vol. in-18 broché . . . .

Le chien d'appartement et [...] par JEAN ROBERT, 1 vol. i[...] broché. . . . .

Causeries chevalines, por [...] 1 vol. gr. in-18 broché. . . . . .

Le cheval, *traité complet d'[...]* par E. SANTINI. Nombreus[es ...] 1 vol. in-18 illustré broché. .

Le cheval, par un HOMME [...] 1 vol. in-18 jésus illustré. . .

INDUSTRIE
ARTS INDUSTRIE[LS]

L'art appliqué à l'industri[e] [...] BROQUELET. 1 vol. in-18 jés[us] broché. . . . .

Manuel pratique d'autom[obile] par M. ZEROLO. 1 vol. in-18 j[ésus illus]tré de 150 figures, relié toil[e]

Comment on construit une [automo]bile. - Guide pratique du [conduc]teur d'automobiles, par M. [...] vol. de 500 p. environ chaque [...] toile. . . . .

Motocyclettes et tricars [...] MÊME. (*En préparation.*)

Le guide du chauffeur, pa[r ...] DIER. 1 vol. in-18 broché. . . .
Relié toile. . . . .

Traité de galvanoplasti[e] [...] SOULIER, ingénieur électrici[en ...] in-18 illustré, broché. . . . . .
Relié toile. . . . .

Traité complémentaire d[e photo]graphie pratique. 1 vol. [...] 512 pages, 172 figures, broch[é]
Relié toile. . . . .

Les applications de la [photogra]phie. 1 vol. in-18 de 500 pa[ges ... fi]gures, broché. . . . .
Relié toile. . . . .

Photographie des couleu[rs] [...] MÊME. (*En préparation.*)

Traité pratique de l'art [photogra]phique, par MATHOT et [...] 1 vol. in-18 jésus illustré, relié

...uel de l'imprimeur lithogra-...e, par BROQUELET et BRÉGEAUT. ...l. in-18 illustré, relié toile. 5 fr.

...té de typographie, par H. FOUR..., revue et augmentée par A. M. ... 1 vol. in-18 jésus broché. 3.50

... du cuir : Maroquinerie, cuir ...rt, par A. BROQUELET. 1 vol. in-18 ...stré, broché 3 50

...té pratique et complet des ate-...rs de sellerie, bourrellerie ci-... et militaires, par M. GUSTAVE ...AY. 1 vol. in-18 de 630 pages, 135 ...res, broché .... 4.50 ... toile .... 5 fr.

...uel méthodique de l'art du ...nturier-dégraisseur, etc., par A.-...GOUILLON. 1 vol. in-18 jésus de 632 ...es et 120 gravures, broché .. 4.50 ... toile .... 5 fr.

...té methodique de la fabrication ...s encres et cirages, par LE MÊME. ...ol. in-18 illustré broché 4.50

...té l'ébénisterie et de marque-...rie, par PAUL FOURNIER, 1 vol. in-... jésus illustré de 318 figures, bro-...é 3.50

...ité classique du peintre décora-...ur, par P. FLEURY, 1 vol. in-18 jésus ...ustré broché .... 4 fr.

...ité encyclopédique de la pein-...re industrielle, par P. FLEURY, 1 ...l. in-18 jésus broché .... 4 fr.

...té pratique et scientifique de la ...upe des chemises *et spécialités du ...lleur-chemisier*, par MARCEL DES-...LT. 1 vol. in-18 jésus br ... 4 fr. ... toile .... 5 fr.

...té pratique de coupe et confec-...n des vêtements, par LE MÊME. *...mmes et enfants*. 1 vol. in-18, 275 ...ures, broché .... 4 fr. ... toile .... 5 fr. *...es et enfants*, 1 vol. in-18 broché, ... figures, broché, ... 5 fr. ... toile .... 6 fr.

...ité pratique de coupe et es-...yage, par LE MÊME, 1 vol. in-18 jé-...s, broché .... 3.50 ... toile .... 4 fr.

...ité pratique de retouches, par ... MÊME, 1 vol. in-18, broché .. 3 50 ...té toile .... 4 fr.

...rt du tourneur, par POUSSART. 2 vol. ...n-18 illust. chaque vol. broché. 3.50

...aité pratique de la dorure sur ...bois, par PAUL FLEURY. 1 vol. in-18 ...jésus, illustrations en chromolithogra-...phie, broché .... 2 fr.

...ide du sculpteur sur bois, par POUSSART et WAGNER. 1 vol. in-18 jésus ...illustré broché 3.50

...rt de bien chausser, *méthode de ...oupe et de patronage*, par M. SAUZAT, ...e édit. 1 v. in-18 jésus, avec gr. 4 fr.

Traité pratique de meunerie et de boulangerie, par M. LÉON HENDOUX. 1 vol. illustré .... 5 fr.

Traité pratique de la laiterie : *lait, beurre, fromages*, par ALBERT LARBALÉTRIER, 1 vol. in-18, orné de 73 grav. broché .... 2 fr.

JEUX

Jeux de société, par L. de VALAINCOURT. 1 vol. illustré de nombreuses vignettes, broché 3.50

Le jeu de trictrac. Comprenant les règles et des tables servant à calculer facilement les chances. 2 vol. in-18 brochés .... 15 fr.

Le gai boute-en-train, par DUCRET, 1 vol. in-18 broché 1.50

Pour rire en société, par DUCRET, couverture coloriée. 1 vol. in-18 br. 2 fr.

Les mots pour rire, par DUCRET, 1 vol. in-18 broché .... 2 fr.

Règles simplifiées des jeux de salon, par LOUIS BIARS. 1 vol. in-18 jésus broché 1.50

Les gais et curieux tours d'escamotage, par G. ROBERT. 1 vol. in-18, 75 fig. explicatives, couv. en coul., broché 1.50

Les passe-temps intellectuels. — *Récréations mathématiques, géométriques, physiques*, etc., par DUCRET, 1 vol. in-18 illustré, broché .... 2 fr.

Académie des jeux, contenant l'historique, la marche, les règles, conventions et maximes des jeux. 1 vol. in-32 illustré, broché .... 2 fr.

Nouvelle Académie des jeux, par JEAN QUINOLA. 1 vol. in-18 br .. 3 fr.

Analyse du jeu des échecs, par A.-D. PHILIDOR. 1 fort vol. in-18, *nombreuses planches*, broché .... 5 fr.

L'art de gagner au bridge, *préceptes et conseils*, par HENRI DE GIZAGUET, 1 élégant vol. de poche in-18 br. 2.50

Cent patiences et réussites, *la plupart inédites*, par POUSSART, 1 vol. in-18 illustré, broché .... 2 fr.

LÉGISLATION - JURISPRUDENCE ADMINISTRATION

Codes et lois usuelles *classés par ordre alphabétique et contenant la législation jusqu'à ce jour*, par MM. AUGUSTIN ROGER et ALEXANDRE SOREL. 41e édition imprimée en caractères neufs, entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. gr. in-8 d'environ 1.500 pages, broché ..... 20 fr.
Relié 1/2 chagrin .... 25 fr.

On vend séparément :

Les codes, 1 vol. gr. in-8 jésus, broché .... 10 fr.
Relié 1/2 chagrin .... 13 fr.

Lois usuelles, 1 vol. gr. in-8 jésus, broché........................ 12 fr.
Relié 1/2 chagrin.............. 15 fr.
Cette édition est tenue au courant de la législation par un Supplément qui paraît chaque année au mois d'octobre.
Le même ouvrage, édition portative, *format gr. in-32 jésus*, en deux parties,
1re Partie. **Les codes**, 1 vol. broché.......................... 4 fr.
Relié 1/2 chagrin.............. 5.25
2e Partie. Les **Lois usuelles**, 2 vol. brochés.......................... 8 fr.
Reliés 1/2 chagrin............. 10 50
Codes séparés : édition in-32. *Code civil*, 1 vol. *Code de procédure civile*, 1 vol. *Code de Commerce et Sociétés*, 1 vol. *Code d'Instruction criminelle, pénal et forestier*, 1 vol.
Chaque volume broché........... 1.50
Relié toile..................... 2 fr.
Répétitions écrites sur le Code civil, par Mourlon, 12e édition, revue et mise au courant, par M. Ch. Demangeat, 3 vol. in-8.............. 37.50
Chaque examen, formant un vol. se vend séparément.................. 12.50
Précis de droit usuel, nouvelle édition mise au courant des lois les plus récentes, par A. Grenier, 1 vol. in-18 relié toile..................... 2 fr.
Guide pratique des maires, des adjoints, des secrétaires de mairie et des conseillers municipaux, par Durand de Nancy. Nouvelle édition mise au courant de la jurisprudence et des lois les plus récentes, par Ruben de Couder. 1 fort vol. in-18 broché......... 8 fr.
Relié toile souple, élégante, tranches rouges....................... 9 fr.
L'orateur populaire. — Recueil de discours à l'usage de tous ceux qui sont appelés à prendre la parole en public, par L. Filippi. 1 vol. in-18 broché. 3.50
Relié toile souple, élégante, tranches rouges....................... 4 fr.
Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime, par M. J. Ruben de Couder. 6 forts vol. in-8. 60 fr.
Reliés 1/2 chagrin, tranches jaspées......................... 72 fr.
Supplément au Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime, d'après MM. Goujet et Berger, par M. Ruben de Couder, 2 vol. in-8. Le volume broché... 10 fr.
Relié 1/2 chagrin, tranches jaspé s. Le vol......................... 12 fr.
Nouveau guide en affaires. — *Le droit usuel ou l'avocat de soi-même*, par Durand de Nancy. 1 fort vol. gr. in-18 de 600 p. (édit. 1909), broché. 4.50
Relié toile souple, élégante, tranches rouge .... 5 fr.

Loi municipale du 5 avri
1 vol. in-18 br. Nouvelle édit..
Relié toile souple, élégante,
rouges ....
Guide des commis et empl
de leurs patrons, par P. G
1 vol. in-18 jésus............
Nouvelle loi militaire de
1 vol. in-18 broché...........
Guide pratique des gardes c
tres et des gardes particuli
M. Marcel Grégoire. 1 vol. in-
broché ....
Relié toile souple, élégante,
rouges ....
Honoré d'une souscription du
de l'Intérieur.
Guide du gendarme, par le c
Igert. 1 vol. in-18 jésus, broch
Guide pratique des propri
locataires ou fermiers, par
glos. *Nouvelle édition ent*
revue et corrigée, par Ruben
der. 1 vol. in-18, broché.....
Relié toile...................

MÉCANIQUE ET MACH

Machines à vapeur, *ce qui*
dans le cylindre, distributi
A. Poussart. 1 vol. in-18 jésus
pages, 249 figures, broché.....
Traité élémentaire de méc
par A. Poussart, ancien élève
cole polytechnique, ancien of
marine.
1re partie. — *Mécanique théoriq*
nématique, mécanismes. 1 vol.
sus de 500 pages, illustré de n
ses figures, broché............
2e Partie. — *Moteurs.* — *Op*
1 vol. in 18 jésus de 500 pages,
de nombreuses figures, broché
Les mécanismes, par H. Lebl
genieur-mécanicien. 1 vol. in-
de 500 pages environ, illustré
breuses figures. Nouvelle éditi
et mise à jour. Prix, relié toile
Ouvrage honoré d'une souscri
Ministre de l'Instruction publ
Aéroplanes et ballons dirig
par G. Besançon, directeur de
phile. 1 vol. in-18 illustré, br
préparation).

SCIENCE HÉRALDIQU
BLASON

Abrégé méthodique de la s
des armoiries, par M. Maigne. N
édition, remaniée et augmenté
trée. 1 vol. in-8..............
Imprimé à 154 exemplaires nu
sur papier de Hollande.......

Nobiliaire de Normandie, publié par une société de généalogistes, avec le concours des principales familles nobles de la province, sous la direction de E. DE MAGNY. 2 vol. gr. in-8... **40 fr.**

SCIENCES MATHÉMATIQUES

Nouvelles orientations scientifiques, par FERNANDO ALSINA; ouvrage traduit du catalan par J. PINY-SOLER. 1 vol. in-8 illustré, relié toile... **3.50**

Traité pratique d'arpentage, par POUSSART.

1re PARTIE. — *Nivellement. — Levé de plans.* 1 vol. in-18 jésus illustré de nombreuses gravures broché... **3 fr.**

2e PARTIE. — *Opérations à grande portée. — Tachéométrie.* 1 vol. in-18 jésus illustré de nombreuses gravures, broché .... **3 fr**

Tables de logarithmes à cinq décimales. Avec un Supplément et un Formulaire rédigés par M. CHOLLET. 1 vol. in-18, relié toile souple, cartonné toile.............................. **3 fr.**

Eléments de géométrie, comprenant quelques notions générales sur les courbes, par J. RICARD. 2 vol. in-8 avec nombreuses figures dans le texte. Chaque volume broché............ **3 fr**

Cours d'algèbre à l'usage des candidats au baccalauréat es sciences et aux écoles du gouvernement, par M. A. BEZODIS, prof. au lycée Henri IV. 1 vol. in-8 broché.................. **6 fr.**

Cours de géométrie descriptive à l'usage des candidats au baccalauréat ès sciences et aux écoles du gouvernement, par M. A. BEZODIS. 1 vol. in-8, broché........................ **5 fr.**

Cours de géométrie élémentaire à l'usage des aspirants au baccalauréat ès sciences et aux écoles du gouvernement, par M. COLAS, professeur de mathématiques au lycée Henri IV.

1re partie. — Géométrie plane. 1 vol. in-8 broché.................. **6 fr.**

2e partie. — Géométrie dans l'espace, courbes usuelles, 1 vol. in-8, broché........................ **3 fr.**

Traité d'astronomie, par EMM. LIAIS. 1 fort vol. gr. in-8 cavalier broché............................ **7.50**

Petit traité de géométrie pour la résolution des problèmes de construction, par PRÉVOST, 1 vol in-18 jésus cartonné **1.50**

Traité élémentaire de topographie, par M. TRIPON, 1 vol. in-4, relié. **7.50**

SCIENCES OCCULTES

Les mystères de la main, par A. DESBAROLLES, 23e édition, avec figures. 1 fort vol. gr. in-18 de 324 pages, broché........................... **5 fr.**

Graphologie ou les Mystères de l'écriture, par DESBAROLLES et JEAN HIPPOLYTE; nombreuses autographies. 1 vol. in-18 broché............. **4 fr.**

La sybille moderne ou le trésor du beau sexe, comprenant: le *Lavater des dames*, le *Langage des dames*, et *l'Explication des songes*. 1 vol. in-18 broché .... **2 fr.**

Le charlatanisme dévoilé, ruses, trucs, supercheries des saltimbanques, par DECRET. 1 vol., couverture en couleur, in-18 broché.............. **2 fr.**

Le manuel du magicien, contenant. la poule noire, le grand grimoire et la clavicule de Salomon, par DECRET. 1 vol. in-18 broché............ **1.50**

Le bréviaire du devin et du sorcier, contenant: la bague divinatoire, le dragon rouge, les secrets du petit Albert, l'Enchiridion du pape Léon XIII, par DECRET. 1 vol. in-18 broché. **1.50**

Les secrets admirables du grand Albert, comprenant les influences des astres, les vertus des végétaux, minéraux et animaux, par DECRET. 1 vol. in-18 broché.................... **1.50**

Le grand interprète des songes, par le dernier des descendants de CAGLIOSTRO. 1 vol. in-18 broché........ **1.50**

Manuel de cartomancie ou l'art de tirer les cartes, mis à la portée de tous, par ESMAEL. 52 figures. 1 vol. in-18 broché....................... **1.50**

L'art de tirer les cartes, 150 gravures, par MARS. 1 vol. in-18 broché. **2 fr.**

Le grand livre des oracles, par MERLIN. 1 vol. in-18............... **2 fr.**

Les petits mystères de la destinée, illustré, par BALSAMO. 1 vol. in-18 broché **1.50**

L'oracle complet et infaillible du beau sexe (zodiaque magique), par ASMODÉE. 1 vol. in-18 broché... **2 fr.**

Le langage des fleurs, par Mme AIMÉ MARTIN. 1 vol. in-18, broché.... **1.50**

Le livre des oracles, par ALBERTUS MIGNAN. 1 vol. in 18, broché.... **1.50**

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées, par MM. JULES GAY, et LOUIS MANGIN. (*Voir page 2.*)

Leçons de chimie, à l'usage des classes préparatoires aux écoles du gouvernement, par M. CADOT. 5 vol. in-18.

1er VOLUME. — Phénomènes physiques et chimiques, combinaisons, thermochimie, fonctions chimiques. 1 vol. in-18 broché................... **1**

2e VOLUME. — Hydrogène, fluor, chlore, brome et iode. 1 vol. in-18 broché............................ **4 fr.**

3e VOLUME. — Oxygène, soufre. 1 vol. in-18 broché.................. **4 fr.**

4e VOLUME. — Azote, phosphore, arsenic. 1 vol. in-18 broché............ **4 fr.**

5e VOLUME. — Carbone, silicium et bore, classification et généralités. 1 vol. in-18 broché .... **4 fr.**

Cours élémentaire d'histoire naturelle. 3 forts vol. in-18, ornés de plus de 2.000 figures, comprend :

Zoologie, par M. MILNE-EDWARDS, 1 vol. broché .... **6 fr.**

Botanique, par A. DE JUSSIEU, 1 vol. broché .... **6 fr.**

Minéralogie et géologie, par F.-S. BEUDANT. 1 vol. broché........... **6 fr.**

La géologie seule. 1 vol. broché... **4 fr.**

Eléments de géologie, par sir CH LYELL, traduit de l'anglais par M. GINESTOU, 2 beaux vol. in-8 broch. **20 fr.**

Abrégé des éléments de géologie par sir CHARLES LYELL, traduit par M. JULES GINESTOU. Ouvrage illustré de 644 gravures. 1 fort vol. gr. in-18 jésus broché...................... **10 fr.**

Guide pratique pour les herborisations et les herbiers, par CLOTAIRE DUVAL. 1 vol. in-18 jésus broché. **1.50**

Introduction à la géologie ou première partie des éléments d'histoire naturelle inorganique, par J.-J. D'OMALIUS D'HALLOY. Paris, Levrault, 1833. 1 fort vol. in-8, 900 pages, broché........................ **12 fr.**

Introduction à la minéralogie, par M. AL. BRONGNIART. 1 vol. in-8 br. **2 fr.**

Principes de géologie, par CHARLES LYELL, traduit par JULES GINESTOU. 2 vol. in-8 broché............ **25 fr.**

SPORTS

Manuel pratique d'équitation a l'usage des deux sexes, par CH. LE BRUN-RENAUD, ouvrage orné de 45 figures. 1 beau vol. in-18........... **2 fr.**

Relié toile...................... **3 fr.**

Manuel de boxe, lutte pratique et de canne, par M. E. ANDRÉ. 1 vol. in-18 jésus illustré de 73 gravures, broché.......................... **2 fr.**

La science des armes, par GEORGES ROBERT. 1 vol. grand in-8 jésus, avec 7 grands tableaux, broché...... **8 fr.**

Manuel pratique d'escrime, par M. EMILE ANDRÉ. 1 vol. in-18 jésus, broché **3.50**

Sports athlétiques, par ERN. WEBER. 1 vol. in-18 jésus illustré de nombreuses figures, broché............. **3.50**

Relié toile souple, élégante, tranches rouges....................... **4 fr.**

Massage sportif, par COSTE, masseur. 1 vol. in-18 illustré broché..... **2 fr.**

La natation ou l'art de nager, appris seul en moins d'une heure, avec figures, par BRISSET. 1 vol. in-32 cart. **0.50**

Traité pratique de natation et de sauvetage, par L. BLACHE. 1 vol. in-18 jésus illustré de nombreuses figures, broché .... **2 fr.**

Jeux et sports du jeune âge, par E. WEBER, 1 vol. in-18 illustré, broché. (*En préparation.*)

La danse, par RAOUL CHARBONNEL, illustré de 8 aquarelles, 38 planches en noir, et de 150 gravures, 1 magnifique vol. in-8 jésus, broché............ **12 fr.**

Belle reliure, fers spéciaux, tranches dorées......................... **16 fr.**

Traité théorique et pratique de la danse, par EDMOND BOURGEOIS. 1 vol. in-18 jésus illustré, broché..... **3.50**

DIVERS

Pour se marier, par A. CLAIR. 1 vol. in-18 jésus, broché............. **3 50**

Guides pour le choix d'une profession, par F. DE DONVILLE.

A l'usage des jeunes gens. — Nouvelle édition entierement revue et mise a jour avec une préface par ROBERT DOUCET. 1 vol. in-18 jesus, broché. **3 fr.**

A l'usage des jeunes filles et des dames. — Nouvelle edition entièrement revue, mise à jour et augmentée, avec une préface par GEORGES BROQUELET. 1 vol. in-18 jesus, broché............. **3 fr.**

Manuel du garçon limonadier, de restaurant et de marchand de vins, par CARESSE. 1 volume in-18 broché **3.50**

Albums de MM. **F. Bac**, **A. Guillaume**, **Gerbault**. **Léandre**, **etc.**

Œuvres de MM. **Auguste Germain**, **Michel Corday**, **Willy**, **Zamacoïs**, **Guy de Téramond**, **Acker**, **Veber**, **Landay**, **Camille Pert**, **Séverine**, **Crozière**, **Marguerite Roland**, **d'Alméras**, **etc.** (*Fonds Simonis Empis*).

DEMANDER LE CATALOGUE GÉNÉRAL

Paris. - Imp. E. Desfossés, 13, quai Voltaire. — 45506.12-10







LÉGENDES

ET

DITIONS SURNATURELLES

DES FLANDRES

PAR

S. HENRY BERTHOUD

NOUVELLE ÉDITION

REVUE PAR L'AUTEUR



BRUXELLES

LIBRAIRIE F. DE NOBELE

[illegible], RUE DE LA [illegible]



